



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116487646>

CA1
SS 215
- A18

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 1 | 1 | SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2004

Le Centre de recherche en technologies langagières/
The Language Technologies Research Centre

« supposément »

Grammar Myths

Les parlements

L'espagnol : cet obscur objet du decir?

Recherché : néologisme à succès!

« Jusqu'à tout récemment » ?!

*Of Bangbellies and Banquet Burgers:
Updating the Canadian Oxford Dictionary*

Sommaire Summary

Place à L'Actualité langagière !/Introducing Language Update!

Francine Kennedy, page 5

Pour donner le coup d'envoi à sa nouvelle chronique, la présidente-directrice générale du Bureau de la traduction explique le passage de *L'Actualité terminologique* à *L'Actualité langagière*. /The Translation Bureau's Chief Executive Officer kicks off her new column with an explanation of the change from *Terminology Update* to *Language Update*.

Le Centre de recherche en technologies langagières/ The Language Technologies Research Centre

Denise Fournier, page 7

Quelques mots sur le centre de recherche qui sera construit à Gatineau, au Canada. / A brief discussion of the research centre that will be built in Gatineau, Canada.

The Security Terminology Committee/Le Comité de terminologie de la sécurité

Sam Caputo, page 9

The latest on the work of this committee, which is responsible for standardizing the terminology used in the fields of security and intelligence. /Derniers travaux de ce comité chargé d'uniformiser le vocabulaire du renseignement et de la sécurité.

Mots de tête : « supposément »

Frédérin Leroux fils, page 11

On a soutenu que *supposément* était une création québécoise, certains y ont même vu un anglicisme. Il est vrai que les grands dictionnaires l'ignorent. Mais pas la presse. / It has been argued that *supposément* was invented by Québeckers. Some even see it as an Anglicism. To be sure, the major dictionaries ignore the word, but the press certainly uses it.

Grammar Myths

Frances Peck, page 14

Were you always told never to start a sentence with *because*? Well, you were misinformed! The author dispels this and a few other persistent myths that have spread like urban legends. /On vous a dit qu'il ne faut jamais commencer une phrase en anglais par *because*? Faux! L'auteur réfute quelques autres mythes tenaces qui se sont répandus à la manière des légendes urbaines.

Journée techno – premiers pas vers la réingénierie/ Techno Day—First Steps Toward Re-Engineering

Sylvie Drolet, page 16

La Direction de la normalisation terminologique du Bureau a organisé un remue-ménages sur les changements qu'entraînera la mise en place de TERMIUM® V. /The Bureau's Terminology Standardization Directorate held a brainstorming session on the changes that will result from the implementation of TERMIUM® V.

Traduire le monde : les parlements

André Racicot, page 20

Faut-il traduire les noms de parlement? Bien sûr que oui, c'est la règle. Et bien sûr il y a tout une série d'exceptions. Le Bundestag, la Douma, la Knesset... /Should the names of parliaments be translated? Of course they should. That's the rule. But of course, there is a whole list of exceptions: the Bundestag, the Duma, the Knesset....

L'espagnol : cet obscur objet du decir?

Noris Vizcaino, page 21

En el idioma español se presentan a veces giros y estructuras de origen francés que denominamos galicismos. A fin de proporcionar a nuestros lectores algunas pautas para borrar las huellas casi imperceptibles del mimetismo ortográfico y sintáctico en el español ofrecemos en este artículo, con un enfoque más ilustrativo que normativo, ejemplos de galicismos y alternativas para evitarlos.

Recherché : néologisme à succès! Une quête qui passe par la terminométrie

Jacynthe Lanthier et Jean Quirion, page 26

La terminométrie permet de comparer les degrés d'implantation de termes concurrents désignant la même notion. Reste à définir les qualités qui permettraient de savoir à l'avance si un néologisme aura du succès. /Terminometrics measures the degree of establishment of competing terms designating the same concept. The next step is to define the properties that can be used to predict whether a neologism will be successful.

« Jusqu'à tout récemment » ?! La règle et l'usage

Jacques Desrosiers, page 28

D'un côté, une règle claire et logique, appuyée sur l'exemple des bons auteurs; de l'autre, un usage qui s'éloigne dans la direction opposée. /On the one hand, we have a clear, logical rule grounded in the writings of good authors; on the other hand, we have usage that is moving off in the opposite direction.

Les dictionnaires de langue française : état des lieux

Jean-Nicolas de Surmont, page 32

Les nouveaux dictionnaires se sont multipliés depuis quelques décennies dans la francophonie périphérique, et notamment au Québec. Mais l'auteur se demande si les lecteurs désirent vraiment une description du français non hexagonal. /Over the past few decades, the number of new dictionaries published in countries on the periphery of the French-speaking world has risen dramatically, particularly in Quebec, but the author wonders whether readers seriously want a description of non-standard French.

Petite histoire du terme « sida »

Sylvie DuPont, page 35

Témoignage d'une terminologue à qui on avait demandé, il y a une vingtaine d'années, l'équivalent français d'un nouveau terme : « acquired immune deficiency syndrome ». Reflections of a terminologist who, twenty years ago, was asked to come up with a French equivalent for a new term: Acquired Immune Deficiency Syndrome.

Of Bangbellies and Banquet Burgers: Updating the Canadian Oxford Dictionary

Katherine Barber, page 36

Updating a dictionary might sound like fun, but it means hours of work: defining new foods, entering the names of new cities, choosing among Canadians eager to get their entry into the book... /Mettre à jour un dictionnaire, quelle tâche enviable! Mais il faut passer des heures à définir de nouveaux mets, inscrire le nom de nouvelles villes, trier les Canadiens qui veulent faire leur entrée au dictionnaire...



Mot de la rédaction

Traduction/Translation: Lesley Warren

A Word from the Editor



Dans le sillage de l'automne souffle cette année un grand vent de changement – vous l'aurez constaté dès l'instant où vous aurez eu la revue en mains : *L'Actualité terminologique* devient *L'Actualité langagière* et s'enrichit de deux nouvelles chroniques! Elle se pare aussi des couleurs du Bureau de la traduction, pour marquer encore davantage son appartenance à l'organisation.

Si la revue se départit d'un titre devenu un peu trop juste au fil des ans, c'est pour mieux traduire l'ampleur des sujets qu'elle traite et pour mieux rendre compte du regard qu'elle jette depuis un bon moment déjà sur la mouvance de l'industrie de la langue, ici comme à l'étranger. Mais qu'on se rassure! Elle s'intéresse encore de très près à l'aspect linguistique de la profession et préserve le côté pratique qui a fait son succès et sa réputation, comme en témoigne ce premier numéro. Je vous invite d'ailleurs à lire le mot de la présidente-directrice générale pour comprendre les raisons qui motivent le changement de nom de la revue et l'emploi de *langagière* par opposition à *linguistique* dans le titre.

J'attire également votre attention sur la nouvelle chronique langagière, *L'industrie en marche*, qui porte dans ce numéro-ci sur la création du Centre de recherche en technologies langagières, à laquelle participe le Bureau de la traduction. Je sais aussi que vous retrouverez avec plaisir vos chroniqueurs préférés – Frédélin Leroux fils, Jacques Desrosiers, André Racicot, Frances Peck et Katherine Barber – et que vous goûterez les articles que nous proposent Sam Caputo sur les travaux du Comité de la terminologie de la sécurité; Noris Vizcaíno, sur les gallicismes en espagnol; Jacynthe Lanthier et Jean Quirion, sur la mesure de l'implantation terminologique; Sylvie DuPont, sur l'histoire du mot « sida »; Sylvie Drolet, sur la Journée techno qu'a tenue la Direction de la normalisation terminologique; et Jean-Nicolas de Surmont, sur les dictionnaires de langue française.

Enfin, je m'en voudrais de passer sous silence la fête que ramène aussi chaque automne, et je vous souhaite donc une très belle Journée mondiale de la traduction!

This fall, the winds of change are blowing, as you undoubtedly noticed when you first glanced at this issue. *Terminology Update* has become *Language Update* and now features two new columns! It also sports the colours of the Translation Bureau, to establish a closer link between the two.

Language Update has shed its former title, which became a little too restrictive over the years, to better reflect the variety of topics that it examines and the articles it has included for some time now on the evolving language industry in Canada and abroad. But rest assured! *Language Update* will continue to take a close interest in the linguistic aspect of the profession and will maintain the practical approach on which its success and reputation are built, as you will see in this issue. I invite you to read the message from the Chief Executive Officer to understand the reasoning behind the name change and the use of *langagière* instead of *linguistique* in the French title.

I would also like to draw your attention to the new language column, *Industry Insights*. In this issue, the column looks at the creation of the Language Technologies Research Centre, in which the Translation Bureau is playing a role. I know that you will be delighted to see your favourite columnists—Frances Peck, Katherine Barber, Frédélin Leroux fils, Jacques Desrosiers and André Racicot,—and that you will enjoy the articles by Sam Caputo on the work being done by the Security Terminology Committee; Noris Vizcaíno on Gallicisms in Spanish; Jacynthe Lanthier and Jean Quirion on the measurement of terminology implantation; Sylvie DuPont on the history of *sida*, the French term for AIDS; Sylvie Drolet on the Techno Day held by the Terminology Standardization Directorate; and Jean-Nicolas de Surmont on French-language dictionaries.

Lastly, I must not forget to mention that special day that rolls around when fall is upon us, so here's to a wonderful International Translation Day!

Martine Racette

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Nos collaborateurs

Our Contributors

Directeur, Direction
de la traduction

Rédactrice en chef, Edition
française

Rédacteur en chef adjoint,
Edition anglaise

Coordonnateur de la Zone
de travail communautaire

Coordonnateur
de la Zone de travail communautaire

Coordonnateur
de la Zone de travail communautaire

Coordonnateur
de la Zone de travail communautaire

Concepteur graphique
Langage de la Zone

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and
Government Services Canada.
www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber, editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and *The Canadian Oxford High School Dictionary*, has recently completed work on the second edition of *The Canadian Oxford Dictionary*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et du *Canadian Oxford High School Dictionary*. Elle vient de mettre la dernière main à la deuxième édition du *Canadian Oxford Dictionary*.

Sam Caputo est terminologue du Bureau de la traduction; il est responsable des domaines des télécommunications, de la sécurité informatique et de la construction, et ancien président du Comité de la terminologie de la sécurité. / **Sam Caputo** is a Translation Bureau terminologist responsible for the telecommunications, computer security and construction fields, and former president of the Security Terminology Committee (STC).

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité terminologique*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Terminology Update*.

Jean-Nicolas de Surmont est docteur de l'Université Paris X. Il est aussi diplômé de l'Université Pompeu Fabra de l'Université de Lille 3 et de l'Université Laval (littérature d'expression française). Il s'est intéressé à la lexicographie bilingue et au français régional, ainsi qu'aux problématiques liées à la francophonie et à la diffusion des cultures francophones dans les autres pays de la diaspora francophone. / **Jean-Nicolas de Surmont** holds a doctorate from the Université Paris X, and various degrees from the Universitat Pompeu Fabra, from Université de Lille 3 and from Université Laval (French-language literature). Mr. de Surmont's interests involve bilingual lexicography and regional French, as well as work dealing with problems relating to La Francophonie and the awareness of Francophone cultures in other countries of the Francophone diaspora.

Sylvie DuPont est directrice adjointe aux Langues officielles et à la Traduction, à Statistique Canada. / **Sylvie DuPont** is Assistant Director, Official Languages and Translation, Statistics Canada.

Sylvie Drolet, diplômée en traduction et en rédaction de l'Université du Québec en Outaouais, est agent de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Sylvie**

Drolet is a project officer with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She holds a degree in translation and writing from the Université du Québec en Outaouais.

Denise Fournier est agente de projets à la Direction de la promotion et de la recherche du Bureau de la traduction. / **Denise Fournier** is a project officer in the Promotion and Research Branch of the Translation Bureau.

Jacynthe Lanthier, étudiante à l'Université du Québec en Outaouais, est assistante de recherche. / **Jacynthe Lanthier**, a student at the Université du Québec en Outaouais, is also a research assistant.

Frédéric Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédéric Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She has taught grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients for over fifteen years. / **Frances Peck** est enseignante, rédactrice et révisrice à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles depuis plus de quinze ans.

Jean Quirion, terminologue agréé, est professeur de terminologie à l'Université du Québec en Outaouais depuis 1997; il y dirige le Département d'études langagières. / **Jean Quirion**, a certified terminologist, has been teaching terminology since 1997 at the Université du Québec en Outaouais; he is now the director of the university's Département d'études langagières.

André Racicot, réviseur au service de traduction de l'Agence canadienne de développement international, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A reviser with the Canadian International Development Agency's translation unit and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Noris Vizcaino, C. Tran., M.A. in legal interpretation, a terminology assistant with the Translation Bureau, is a native speaker of Spanish responsible for updating the Spanish component of TERMIUM® in a variety of fields. / **Noris Vizcaino**, trad. a., possède une maîtrise en interprétation judiciaire. De langue maternelle espagnole, elle travaille au Bureau de la traduction comme aide-terminologue chargée d'enrichir le volet espagnol de TERMIUM® dans divers domaines.

Abonnement (S-52-1)

1 an (11 numéros) et les droits associés
Canada: \$22.95
Étranger: \$28.95
Ensemble: \$31.90
Canada: \$3.95
Étranger: \$5.95
Abonnement par chèque ou mandat à l'ordre du Trésorier général
du Canada (Canada) ou du Trésorier général du Canada
(Canada) (Canada) \$22.95

Subscription Rates (S-52-1)

1 year (11 issues) and associated rights
Canada: \$22.95
Foreign: \$28.95
Total: \$31.90
Canada: \$3.95
Foreign: \$5.95
Subscription by cheque or money order payable to the order of
the Minister of the Treasury and Finance of Canada
(Canada) (Canada) (Canada) \$22.95



Le mot de la P.-D.G.

A Word from the CEO

Place à *L'Actualité langagière*!

Introducing *Language Update*!

Traduction/Translation: Mieke Peeters

Après plus de 35 ans de bons et loyaux services, *L'Actualité terminologique* tire sa révérence et fait place à *L'Actualité langagière*. Mais que les nostalgiques se rassurent! Le changement de nom s'inscrit tout naturellement dans l'ordre des choses : *L'Actualité terminologique* s'est déjà mise depuis un bon moment au diapason de l'industrie langagière, et le volet linguistique – qui fait le succès du périodique – continuera de former l'essentiel de *L'Actualité langagière*. Nouvelle allure, contenu enrichi : nous y gagnons tous au change!

Évolution oblige...

À sa création, en 1968, le périodique se voulait un outil pratique qui permettrait aux traducteurs et aux rédacteurs d'avoir accès à une terminologie reflétant, d'un numéro à l'autre, l'activité gouvernementale du moment – d'où son nom, *L'Actualité terminologique*. Puis, au fil des ans, il s'est enrichi de chroniques sur l'évolution de l'usage et sur les néologismes, de trucs du métier, de solutions aux problèmes courants de traduction et de rédaction. Très vite aussi, il a dû prendre de nouvelles orientations pour faire écho à l'évolution des grands thèmes langagiers : traduction assistée par ordinateur, naissance de la Francophonie, aménagement linguistique, émergence du réseau Internet comme outil de travail... Tant et si bien qu'il nous apparaît aujourd'hui opportun de substituer à une appellation devenue quelque peu étriquée celle d'*Actualité langagière*, le contenu du périodique débordant largement le cadre de l'activité purement linguistique de la profession.

Pourquoi *langagière*?

Puisque nous avons fini par considérer le mot *terminologique* comme trop restrictif, certains se demanderont : pourquoi ne pas l'avoir remplacé par *linguistique* plutôt que par *langagière*? N'est-ce pas le mot le plus courant?

Au Canada, la linguistique est perçue comme un champ d'activité lié à la science du langage. Les grands dictionnaires européens nous disent d'ailleurs que le mot *linguistique*

After 35 years of loyal service, it is time to bid *Terminology Update* farewell and to say hello to *Language Update*. Fans of the periodical can rest assured that the name change is merely part of the natural order of things. For quite some time now, *Terminology Update* has kept its finger on the pulse of the language industry, and language-related articles—which makes the periodical so popular—will continue to be an essential component of *Language Update*. New format, expanded content: everyone wins!

Keeping up with the times

When it was created in 1968, the periodical was designed to be a practical tool to provide translators and writers with access to terminology related to the government activity of the day—hence its name, *Terminology Update*. Over the years, it has run articles on change in usage, neologisms, tricks of the trade and solutions to common translation and writing problems. It has also had to head off in new directions to reflect major developments in the language industry such as computer-assisted translation, the birth of La Francophonie, language management, and the emergence of the Internet as a work tool. We feel the need to replace the somewhat restrictive name with *Language Update*, since the content of the periodical goes well beyond the purely linguistic activity of the profession.

s'applique davantage à l'étude scientifique de la langue, tandis que *langagier* se dit de « ce qui se rapporte au langage considéré dans l'emploi qui en est fait ». Ces dictionnaires font aussi remarquer, il est vrai, que même dans ce sens le mot *linguistique* est plus courant. Mais c'est justement ce qui est en train de changer. *Langagier* est de plus en plus présent dans le paysage canadien depuis quelques années; on l'entend à la radio, à la télé, on le voit sur Internet, dans les journaux aussi bien que dans les revues spécialisées.

Le mot n'est pas nouveau. On parlait de « phénomènes langagiers », de « mœurs langagières » il y a près d'un siècle, et même d'« activité langagière » – on n'est pas loin d'*actualité langagière*. Mais son sens a évolué. Il ne se dit plus d'une personne simplement « préoccupée des questions de langue ». Comme Marie-Éva de Villers le fait remarquer dans son *Multidictionnaire*, si vous êtes traducteur, terminologue, rédacteur, vous êtes un langagier. Sont langagiers et exercent une activité langagière tous les professionnels et les industriels de la langue, les interprètes, les réviseurs, les correcteurs, les « infolangiers », en somme tous ces spécialistes du langage et de la terminologie dans des organismes et des entreprises, comme le rappelle le *Robert historique de la langue française*, qui souligne cette réalité canadienne.

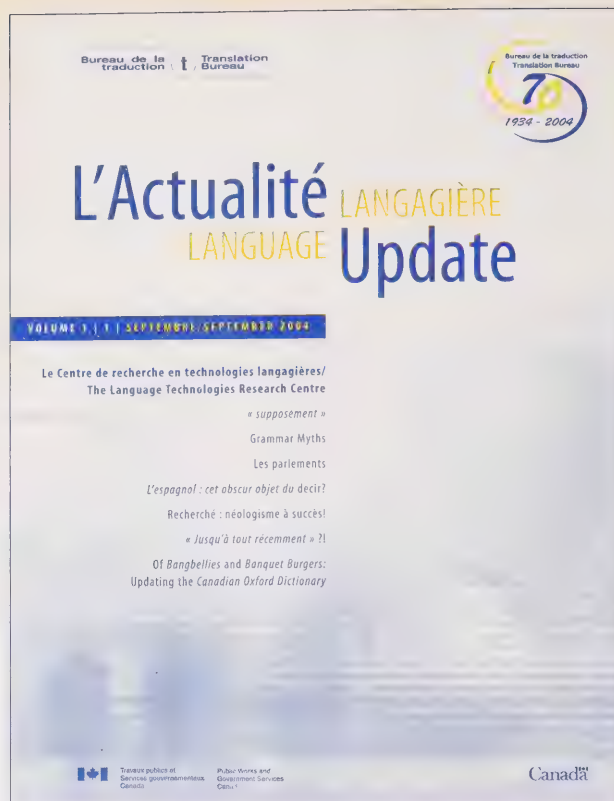
Les linguistes bien sûr sont des langagiers. Mais l'inverse n'est pas vrai. Le langagier est un expert qui n'a pas nécessairement pour tâche d'étudier la langue ou de décrire des phénomènes de la langue écrite et parlée : il se sert de la langue, il la manie, il la traite, il la fait évoluer, il est appelé à se colleter avec la norme, mais il peut aussi la prescrire. Son travail est de nature linguistique, mais c'est le plus souvent une activité concrète qui le place au cœur de l'action. Pour nous, le mot est devenu indispensable.

Perspectives

À l'occasion du 30^e anniversaire de la revue, le rédacteur en chef, Robert Bellerive, formulait déjà en 1998 le vœu que « *L'Actualité terminologique* accompagne encore très longtemps ses lecteurs dans leur quête du mot juste et leur adaptation aux nouveautés linguistiques et langagières ». Elle le fera sous un autre nom, mais aussi à l'aide d'une chronique sur l'évolution de l'industrie langagière intitulée *L'industrie en marche*. De plus, je signerai moi-même un billet sur les activités du Bureau et sur sa contribution aux grands dossiers qui façonnent l'industrie : journées d'étude et symposiums, participation à des comités fédéraux, nationaux et internationaux, établissement de partenariats, etc.

L'Actualité langagière préserve donc toutes les qualités que vous avez connues à la revue et demeure l'outil d'aide à la rédaction et à la traduction par excellence d'un vaste lectorat de professionnels et de non-spécialistes.

Longue vie à *L'Actualité langagière*!



Looking to the future

On the 30th anniversary of the periodical, former editor Robert Bellerive wrote in 1998 "May *Terminology Update* guide its readers for many years to come in their search for the right word and in *adapting to new developments in the world of language*." It will do so under a new name, but also through a regular feature on the evolving language industry entitled *Industry Insights*. I, personally, will write a column on the Bureau's activities and its contributions to significant events shaping the industry: workshops and symposiums, participation in federal, national and international commitments, establishment of partnerships, and so forth.

Language Update will retain all the qualities you have come to know in the periodical and will continue to be an outstanding writing and translation tool for a wide readership of language professionals and occasional writers.

Much success to *Language Update*!

La présidente-directrice générale,

Francine Kennedy
Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Denise Fournier

Le Centre de recherche en technologies langagières : le Bureau de la traduction participe à la création d'un véritable pôle technologique de l'industrie de la langue

Le 20 mai 2004, le Bureau de la traduction s'est joint à l'Institut de technologie de l'information du Conseil national de recherches du Canada, à l'Université du Québec en Outaouais et à l'Association de l'industrie de la langue (AILIA) pour annoncer officiellement la construction du Centre de recherche en technologies langagières (CRTL). Ce projet vise la création à Gatineau d'un véritable pôle technologique de l'industrie de la langue, qui regroupera jusqu'à 150 experts du domaine et sera un lieu privilégié de formation de personnel hautement qualifié. Le Bureau de la traduction mettra en valeur ses compétences langagières en fournissant une équipe de spécialistes en infolangerie.




M. Donald Barabé, vice-président par intérim, Exploitation, Bureau de la traduction, lors de la conférence de presse.
Mr. Donald Barabé, Vice-President, Operations, Translation Bureau, at the press conference.

Selon Donald Barabé, vice-président par intérim du secteur de l'Exploitation du Bureau de la traduction, « le CRTL permettra au Canada de devenir un chef de file international dans le domaine de la

The Language Technologies Research Centre: The Translation Bureau Participates in the Creation of a Bona Fide Language Industry Technology Centre

On May 20, 2004, the Translation Bureau joined the Institute for Information Technology of the National Research Council of Canada, the Université du Québec en Outaouais and the Language Industry Association (AILIA) in officially announcing the construction of the Language Technologies Research Centre (LTRC). This project involves the creation of a bona fide language industry technology centre in Gatineau with space for up to 150 experts in the field. The Centre will be the location of choice for training highly skilled personnel. The Translation Bureau will display its language skills by providing a team of technolinguistic specialists.

According to Donald Barabé, acting Vice-President, Operations, Translation Bureau, "the LTRC will enable Canada to become a world leader in the field of language technologies research and development."



recherche-développement en technologies langagières ». Composante essentielle du *Plan d'action pour les langues officielles* du gouvernement fédéral, le CRTL réunira les compétences technologiques et linguistiques nécessaires à la production de technologies plus efficaces et mieux adaptées en collaboration avec des partenaires du milieu de la recherche et de l'industrie de la langue. Les technologies qui seront mises au point au CRTL serviront notamment à accroître la productivité dans des secteurs de l'industrie de la langue, dont la traduction, la gestion de contenu multilingue et multiculturel et la formation linguistique. La production de technologies qui constitueront la norme mondiale en raison de leur qualité ainsi que l'établissement de normes en matière de terminologie contribueront à faire du Canada l'un des leaders mondiaux dans le domaine.

Le CRTL sera construit à Gatineau sur le campus principal de l'Université du Québec en Outaouais. Celle-ci a octroyé, en juillet, les deux premiers contrats en vue de la construction du Centre; les travaux doivent débiter à l'hiver 2005. Développement économique Canada et le ministère du Développement économique et régional du Québec contribueront au financement du projet. ■

An essential component of the federal Government's *Action Plan for Official Languages*, the LTRC will combine the technological and linguistic skills needed to develop more efficient, better adapted technologies by collaborating with partners in the research and language industry fields. The technologies developed at the LTRC will be used primarily to increase productivity in language industry sectors such as translation, multilingual and multicultural content management and language training. The creation of technologies that will set the international standard because of their quality and the establishment of terminology standards will help Canada become one of the world leaders in this field.

The Language Technologies Research Centre will be built in Gatineau on the main campus of the Université du Québec en Outaouais. In July, the university awarded the first two contracts for the construction of the Centre, and work is scheduled to begin in the winter of 2005. Canada Economic Development and the Quebec Department of Economic and Regional Development will contribute funds to the project. ■

Sam Caputo

Once again the Security Terminology Committee (STC) has approved terminology in the fields of security and intelligence to ensure the use of a uniform vocabulary recognized by the various sectors in the federal public service. More specifically, this committee—a multisectoral team of translators and terminologists specializing in these two fields—has published a list of terms with English and French definitions. The majority of the terms were provided by the members themselves.

In 2004, the STC will be reviewing terms from the *Glossary for Biometrics*, as well as conducting a case study for the term “national security” and possibly creating an accepted definition to be shared by all federal government departments and agencies, and by all levels of government.

After the terminology is approved, it is loaded into TERMIUM®, the Government of Canada’s linguistic data bank. The information is then made available free of charge to federal employees via the Extranet site translationbureau.gc.ca and, for a fee, to members of the general public via the Internet site www.translationbureau.gc.ca.

Since July 5, Josée Lacroix, a Translation Bureau terminologist in the military field, has been chairing the committee meetings. Those wishing to obtain additional information or to submit terms to the STC are asked to write to josee.lacroix@pwgsc.gc.ca.

The following are the most recent terms officially approved by the STC.

Le Comité de la terminologie de la sécurité (CTS) a de nouveau approuvé des termes dans les domaines de la sécurité et du renseignement pour garantir l'utilisation d'un vocabulaire uniforme reconnu par les différents secteurs de la fonction publique. Plus particulièrement, le Comité — une équipe multisectorielle de traducteurs et de terminologues spécialisés dans ces deux domaines — a publié une liste de termes accompagnés d'une définition en français et en anglais. Une grande partie des termes ont été soumis par les membres eux-mêmes.

Cette année, le CTS révisé les termes du *Glossaire de biométrie*. Il fait aussi une étude de cas sur le terme « sécurité nationale » en vue d'établir une définition collective qui devra être adoptée par l'ensemble des ministères et organismes fédéraux et par les différents ordres de gouvernement.

Lorsqu'un terme est approuvé, il est versé dans TERMIUM®, la base de données linguistiques du gouvernement du Canada. Les fonctionnaires fédéraux y ont accès gratuitement à partir du site extranet bureaudelatraduction.gc.ca. Le grand public peut y accéder, moyennant des frais, à partir du site Internet www.bureaudelatraduction.gc.ca.

Depuis le 5 juillet, Josée Lacroix, terminologue du Bureau de la traduction dans le domaine militaire, préside les réunions du Comité. Pour obtenir plus d'information ou soumettre des termes au CTS, veuillez écrire à josee.lacroix@tpsgc.gc.ca.

Voici les derniers termes approuvés officiellement par le CTS.

English Term	Terme français	English Definition	Définition française
computer network attack; CNA	attaque de réseaux informatiques; attaque contre un réseau informatique; CNA	Operations to disrupt, deny access to, degrade or destroy information resident in computers and computer networks, or the computers and networks themselves.	Toute opération visant à perturber, rendre inaccessibles, dégrader ou détruire des informations résidant dans des ordinateurs et des réseaux informatiques, ou ces ordinateurs et réseaux eux-mêmes.
computer network defence; CND	défense de réseaux informatiques; CND	Protective measures against computer network attacks (CNAs) and computer network exploitation (CNE) which incorporate hardware and software approaches alongside people-based processes.	Mesures de protection de réseaux informatiques contre les attaques et l'exploitation non autorisée, qui font appel au matériel, aux logiciels et au personnel.
computer network exploitation; CNE	exploitation non autorisée de réseaux informatiques; CNE	Unauthorized access to information hosted on a network or to the network itself.	Accès non autorisé aux données d'un réseau ou au réseau lui-même.
crypto-ignition key; CIK	clé de contact cryptographique; CIK; clé d'activation cryptographique	A device or electronic key used to enable the secure mode of crypto-equipment.	Dispositif ou clé électronique, utilisé pour activer le mode protégé d'un équipement cryptographique. Note : Avec le téléphone STU-III, on parle de clé d'activation cryptographique.
key	clé	Information used to set up and periodically change the operations performed in crypto-equipment for the purpose of encrypting and decrypting electronic signals, determining electronic counter-countermeasures patterns or producing other keys.	Information utilisée pour établir et changer périodiquement les opérations accomplies en équipement cryptographique afin de chiffrer et déchiffrer les signaux électroniques, de déterminer les modèles de contre-contre-mesures ou de produire d'autres clés.
keyed	en mode crypto	Refers to the state of cryptographic equipment in which the key is activated.	Se dit de l'état d'un équipement cryptographique dans lequel la clé est activée.
keyed	mis à la clé	Refers to the state of a cryptographic device in which a cryptographic key has been loaded.	Se dit de l'état d'un dispositif cryptographique dans lequel une clé cryptographique a été chargée.
key generation	génération de clé	The process by which a key is created by an algorithm. Note: The most sensitive operation in cryptography.	Processus par lequel une clé est créée au moyen d'un algorithme. Note : L'étape la plus délicate en cryptographie.
key generation system	système de génération de clés	A system that creates keys from algorithms. Note: The keys are formatted based on key order and end cryptographic unit (ECU).	Système servant à créer des clés au moyen d'algorithmes. Note : La clé est formatée en fonction des renseignements fournis dans le formulaire de demande et des paramètres de l'unité cryptographique de destination (ECU).
keying	mise à la clé	The action of loading a cryptographic key into a cryptographic device.	Action de charger une clé cryptographique dans un appareil cryptographique.
key production	production de clé	The process by which a generated key is written on physical or electronic media.	Enregistrement, sur un support physique ou électronique, d'une clé préalablement générée.
key production system	système de production de clés	A system used to write generated keys on physical or electronic media.	Système servant à enregistrer sur un support physique ou électronique des clés préalablement générées.
rekeying	remise à la clé	The process by which keying material is periodically updated or replaced.	Processus qui consiste à mettre à jour ou à remplacer périodiquement le matériel de chiffrement dans un dispositif.



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

« supposément »

C'est le genre de divertissements qui supposément vous instruisent.
(Daniel Latouche, *Le Devoir*, 12.09.92)

Qui n'a pas gardé de ses années d'école quelques réflexes lancinants, comme celui d'éviter la répétition? Ou encore les adverbes en « -ment », qu'il fallait éviter parce qu'ils étaient lourds, voire inutiles. Est-ce cette méfiance qui vaut à « supposément » d'être mis au ban?

C'est un peu l'impression que nous donne Geneviève Gilliot. Après avoir condamné « supposément », sans états d'âme : « Encore une fabrication "maison" et totalement inutile alors qu'il existe *prétendument*, *vraisemblablement* qui, plus souvent, feraient l'affaire »¹, elle ajoute : « On devrait d'ailleurs éviter l'emploi excessif des adverbes qui alourdissent la phrase ». Irène de Buisseret en a elle aussi contre ces adverbes, surtout ceux qu'elle qualifie de « barbares » : « On peut ramasser à la pelle, dans la copie des traducteurs, des monstres sauvages comme : *ardument*, *densément*, *supposément*, *présument*, et plusieurs autres comme ça, de physionomie hirsute et farouche². » (*Densément* est entré au dictionnaire depuis.)

Ou serait-ce parce qu'il s'agit d'une fabrication maison? Une linguiste

de l'Université Laval est tentée par l'hypothèse d'une « création québécoise sous l'influence analogique de *censément* », du fait qu'en « français québécois *supposé* est constamment employé pour *censé* »³. (Les trois exemples qu'elle donne, tirés des journaux, datent de 1972.) Après Gilliot et Offroy, Louis Fournier note que l'adverbe n'est consigné nulle part : « *supposément* n'existe pas en français »⁴, sauf qu'il le range parmi les anglicismes.

Pour sa part, le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* l'enregistre avec, en guise de définition, deux équivalents, *censément* et *présument*. Sans indication d'usage. On le lui a tellement reproché, d'ailleurs, que dès la deuxième édition (1993), il ajoute une mise en garde : « Cet emploi est critiqué »⁵ (mais il maintient comme synonyme *présument*, pourtant tout aussi critiqué). La même année, Marie-Éva de Villers fait paraître la deuxième édition de son *Multidictionnaire*, où elle constate à son tour : « Cet adverbe n'est pas consigné dans les dictionnaires. On emploiera plutôt *hypothétiquement*, *prétendument*, *soi-disant*. » (Dans la première édition (1988), où *supposément* n'a pas droit à une entrée, elle écrivait à propos de *présument* :

« Cette forme n'est pas attestée, on emploiera plutôt *supposément*. »)

Quelques années plus tard, un autre lexicographe en donne plusieurs exemples, tirés de la presse francophone du Canada. Sans aller jusqu'à dire qu'il s'agit d'un anglicisme, il ajoute, comme en post-scriptum : « mot absent des dictionnaires; l'anglais dit "supposedly" »⁶. Enfin, pour le dernier auteur⁷ qui le recense, il semble ne faire aucun doute que c'est un anglicisme.

Mais en est-ce vraiment un? Si oui, on s'attendrait à le voir figurer dans l'ouvrage de référence en la matière, *Le Colpron*. Et pourtant, malgré les trois éditions depuis la parution des *Anglicismes au Québec* en 1970, « supposément » n'y a toujours pas sa place. On peut se demander où Fournier et Delisle sont allés chercher qu'il s'agit d'un anglicisme. Fournier n'a pu lire Meney; Delisle, peut-être. Non, je les soupçonne plutôt d'avoir eu entre les mains un vieux numéro de *C'est-à-dire* (janvier-février 1971), le bulletin du Comité de linguistique de Radio-Canada. On peut y lire ce nota bene : « *Supposément* (supposedly), théoriquement possible en français, est inusité. » Est-ce que la seule ressemblance avec

« supposément n'existe pas en français... »

Le sérieux que manifestaient des jeunes encore supposément à l'abri de la vie.

Enfin, deux derniers exemples, d'une politicologue et d'un ancien felquiste :

Le Trust Royal assemblait neuf camions de la Brink's pour évacuer supposément des capitaux vers Toronto¹¹.

Supposément bien connu, le mouvement de la jeunesse occidentale des années soixante doit être pris en compte¹².

Les exemples qui me restent (une grosse vingtaine) proviennent presque tous de trois quotidiens, *Le Droit*, *Le Devoir* et *La Presse*. Je me contenterai de celui-ci : « L'énumération des pouvoirs indique en soi les limites du nouveau fédéralisme supposément subsidiaire » (Lise Bissonnette, *Le Devoir*, 21.10.92). Par ailleurs, j'en ai relevé une occurrence dans un journal acadien, *L'Acadie Nouvelle* (30.07.93), sous la plume d'un chroniqueur qui écrit en chiac (le parler populaire acadien). Depuis, sa chronique paraît dans un hebdomadaire, où il récidive :

J'en train d'subir tcheques [quelques] « side effects » qué supposément normal¹³.

Enfin, il se trouve aussi des gens qui sont venus s'établir chez nous pour l'employer (auraient-ils subi notre influence?). Notamment

deux journalistes d'origine française, Michel Vastel (*Le Droit*, 16.01.95, 21.08.02) et Pierre Foglia : « Tu ne peux pas en même temps être citoyen de plein droit et clamer ton droit à l'irresponsabilité quand tu fais la pute, parce que t'es supposément un enfant » (*La Presse*, 27.03.04). Et je l'ai entendu dans la bouche d'un bédéiste, Paul Roux, qui est aussi Français d'origine si je ne m'abuse, lors des Rendez-vous de la Francophonie en mars 2003.

Un autre bédéiste l'emploie, et comme il est Algérien d'origine et établi en France, je vois mal comment nous aurions pu l'influencer :

[...] le seul tableau qui reste supposément de Joseph Constant¹⁴.

J'ai trouvé un seul autre exemple « français » dans mes lectures, plus précisément deux occurrences, chez un psychanalyste, qui raconte son expérience de sans-abri :

Les hôtels [...], on y coïte énormément. Pour vrai ou supposément. Ce supposément suffit amplement à nourrir toutes les imaginations¹⁵.

C'est maigre comme moisson, mais c'était avant d'aller voir sur Internet. Une simple interrogation donne près de dix mille occurrences. Certes, il y a beaucoup de répétitions, et la plupart sont des sites canadiens, mais on y trouve bien d'autres sites, français, bruxellois, haïtiens, mauriciens, mauritaniens; un site corse aussi, dont l'exemple,

« supposedly » justifie qu'on le condamne? Ce n'est pas mon avis, mais anglicisme, québécoïsme ou barbarisme, cela ne change pas grand-chose à l'affaire. Contentons-nous plutôt d'examiner quelques cas de cet usage chez nous, et ailleurs.

Nous l'employons depuis au moins quarante ans, comme en témoigne cet exemple de 1961 :

Dans cette capitale d'un pays supposément bilingue, on ne voyait nulle part le moindre mot de français⁸.

Ancien traducteur, l'auteur a déjà été président de la Corporation des traducteurs professionnels du Québec. Un second exemple, de deux historiens⁹ :

Dans ce Bas-Canada du début du XIX^e siècle, supposément bouché, cadenassé contre le reste du monde...

Et d'une très bonne journaliste¹⁰, qui était en France à l'époque des événements de 68 :

J'avoue que je ne détesterais pas trouver un exemple québécois qui lui soit antérieur... Mais il est peu probable que notre usage soit plus ancien. Autrement, Victor Barbeau¹⁶ n'aurait pas manqué d'en parler. ■

NOTES

- 1 G. Gilliot, *Ce que parler veut dire*, Montréal, Leméac, 1974, p. 116.
- 2 I. de Buisseret, *Guide du traducteur*, Ottawa, Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario, 1972, p. 47-48. (*Deux langues, six idiomes*, 1975, p. 35.)
- 3 Geneviève Offroy, « Contribution à la syntaxe québécoise », *Travaux de linguistique québécoise*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 291.
- 4 L. Fournier, *Sur le bout de la langue – Anglicismes 1*, Boisbriand (Qc), Éditions Rabelais, 1991, p. 86.
- 5 Jean-Claude Boulanger, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, Paris, Dicorobert, 1993.
- 6 Lionel Meney, *Dictionnaire québécois-français*, Montréal, Guérin, 1999.
- 7 Yvon Delisle, *Mieux dire, mieux écrire*, Sainte-Foy (Qc), Éditions Septembre, 2000, p. 60.
- 8 André d'Allemagne, *Une idée qui sommeillait*, Montréal, Comeau et Nadeau, 2000, p. 72. Texte prononcé le 26 juin 1961.
- 9 John Hare et Jean-Pierre Wallot, *Les imprimés dans le Bas-Canada*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1967, p. 3.
- 10 Paquerette Villeneuve, *Une Canadienne dans les rues de Paris pendant la révolution étudiante*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, p. 122.
- 11 Josée Legault, *L'invention d'une minorité*, Montréal, Boréal, 1991, p. 34.
- 12 Charles Gagnon, *Le référendum, un syndrome québécois*, Montréal, La pleine lune, 1995, p. 48.
- 13 Delphine B.B. Bosse, *Le Moniteur acadien*, septembre 2003.
- 14 Jacques Ferrandez, entretien avec Danielle Laurin, *Le Devoir*, 17.09.95.
- 15 Patrick Declerck, *Les Naufragés*, Paris, Plon, Terre Humaine Poche, 2003, p. 149.
- 16 V. Barbeau, *Le français du Canada*, Québec, Garneau, 1970.

« encore une fabrication " maison " totalement inutile »

juteux, mérite d'être cité : « Ça nous rappelle l'histoire de la Caisse d'épargne et des noisettes qui se sont supposément envolées du temps où Lagourgue supposément mis en examen en était l'écureuil en chef ». Journaux et revues sont également mis à contribution : *Le Nouvel Observateur*, *Dernières Nouvelles d'Alsace*, *Journal de l'île de la Réunion*, *Haïti Progrès*, *Le Monde*, *Les Temps modernes*; de même qu'un journal en ligne, le *Courrier des Balkans*. Et je termine avec une décision du Conseil constitutionnel (29.12.98) : « L'on peut se demander en quoi l'interconnexion de fichiers sociaux et fiscaux est pertinente, eu égard au strict but supposément poursuivi ».

Dans la dernière édition de son ouvrage (2004), M^{me} de Villers reconnaît que c'est un adverbe « bien formé » et note qu'on en relève « des occurrences de plus en plus nombreuses [...] dans la presse française »; elle en donne deux exemples, du *Monde* et de *Libération*. Devant une telle abondance, il faut se rendre à l'évidence : il ne saurait s'agir d'une création québécoise. Elle serait plutôt « franco-américaine », par contre, si l'on en juge par l'exemple du *Trésor de la langue française* : « Paul B. passait quelquefois une heure et demie à interroger les jeunes dactylos [...], supposément pour se documenter ». Ce passage, tiré du *Journal* de Julien Green, date de 1945!



Grammar Myths

Frances Peck

Getting wet and chilled will give you a cold. People's hair and nails continue to grow after death. Alligators live in the sewers beneath New York City. Aspartame is a dangerous disease-causing chemical.

If you believe any of these statements, then you've been had. They are urban legends, passed around from mouth to mouth—or, nowadays, via the Internet—until they acquire the armour of certainty, when underneath they are only so much fluff.

Myths have remarkable power, and that is as true in grammar as it is in life. Many well-educated, well-informed people hold fast to certain grammatical nuggets they've picked up along the way from colleagues, family members or teachers. "It's incorrect to begin a sentence with *however*," they say. "It's incorrect to split an infinitive or to end a sentence with a preposition." They are certain and secure in these rules. They are also wrong.

This article will debunk some of the most rampant myths of grammar—myths that have lured countless individuals, naive and knowing alike, into the quicksand of grammatical certainty.

MYTH: Never start a sentence with *however*.

FACT: It is, and has always been, grammatically acceptable to start a sentence with *however*.

I had a personal brush with this myth, which is why it's number one on my hit list. As a grad student in English, I was docked marks by a professor who insisted that it was incorrect to start a sentence with *however*—something that, in the pseudo-scholarly deliberation of my essays, I did pretty often. That was news to me. Since I was teaching a first-year grammar course at the time, I decided I'd better investigate. What I found was a pile of grammar books that contradicted my prof. When I showed up at his

office, books helpfully in tow, he waved them off, explaining that he had learned the rule from an Ivy League professor whose wisdom was unassailable. And he refused to change my grade.

Several years and countless grammar books later, and after hearing this unsupported rule from a surprising number of people, I was able to trace the myth to one small but highly influential book: *The Elements of Style*, by Strunk and White. In it, the authors say: "Avoid starting a sentence with *however* when the meaning is 'nevertheless.'" Then follows an explanation that defies all logic, common sense and, most notably, actual rules of grammar.

The fact is that *however*, when it means "nevertheless," is a conjunctive adverb. All conjunctive adverbs (other favourites are *therefore*, *moreover*, *furthermore*, *nonetheless*) are grammatically capable of starting sentences. End of story.

Example: Strunk and White state that writers should avoid starting sentences with this conjunctive adverb. *However*, others do not agree with them.

MYTH: Never start a sentence with *because*.

FACT: It is, and has always been, grammatically acceptable to start a sentence with *because*.

This is probably the most common myth I hear during my grammar workshops. People often pick up this "rule" as schoolchildren, when teachers warn them not to begin answers with *because* because doing so often leads to sentence fragments: "Because of gravity." "Because he believed in the country." Many people then assume forever after that beginning a sentence with this word is wrong. The truth, however, is that if the fragment starting with *because* is attached to an independent clause (a complete thought), the sentence is fine.

Example: *Because* their teachers scolded them for starting sentences with this innocuous connector, many writers fear and even revile the introductory *because*.

MYTH: Never start a sentence with *and*, *but* or any other coordinating conjunction.

FACT: It is now grammatically acceptable to begin a sentence with a coordinating conjunction.

Grammar books and authorities used to consider it an error to begin a sentence with any of the coordinating conjunctions (*for*, *and*, *nor*, *but*, *or*, *yet*, *so*). Yet English speakers and writers have been doing just that, according to some sources, since the 10th century. Modern grammar texts agree that it's fine to start sentences with these conjunctions, though some warn against overdoing it, especially in very formal prose, because of the breezy, conversational style that it produces.

Example: Most skilled and careful writers and editors begin sentences with coordinating conjunctions from time to time. *And* so shall we.

MYTH: Never split an infinitive.

FACT: It is now grammatically acceptable to split an infinitive, particularly with a single word, for the sake of naturalness.

Like the *and/but* myth, this is an old rule that no longer applies. Today grammar texts concur that there's nothing wrong with splitting an infinitive, even in very formal writing, as long as the interrupting modifier is short (usually just one word) and the split sounds natural. Some authorities point out that the old rule had no basis in English grammar anyway, that it stemmed from a desire to align English syntax with Latin. In fact, as we'll see with the next myth, placing a modifier between the two parts of the infinitive is a natural thing to do in English.

Example: Edith, Biomed's intrepid English editor, has decided *to boldly split* an infinitive whenever placing the modifier elsewhere would cause awkwardness or ambiguity.

MYTH: Never split a verb phrase.

FACT: When a modifier appears with a verb phrase, the most natural place for it is between the auxiliary and the main verb.

This myth, which may have grown up as a logical but erroneous offshoot of the "never split an infinitive" rule, is a misconception, pure and simple. It has always been acceptable, in fact preferable, to split a verb phrase with a modifier. If the verb phrase contains more than one auxiliary, the modifier is most at home after the first auxiliary.

Example: In the past Edith *has often wondered* why some of her colleagues insist on keeping verb phrases together, when the rhythm of the prose *has almost certainly been ruined* in the process.

MYTH: Never end a sentence with a preposition.

FACT: It is now grammatically acceptable to end a sentence with a preposition, particularly when doing so creates a more natural-sounding sentence.

Like never splitting an infinitive, this is an old rule, once steadfastly cited by sticklers, now as outmoded as a Wang computer. Like the split infinitive rule, this one seems to have entered English grammar through Latin.

Example: Remarking on this rule, Winston Churchill once said, "This is the sort of arrant pedantry up with which I will not put."

In the spirit of Churchill, we'll look at more arrant pedantry we shouldn't put up with in the next issue of *Language Update*, when we'll debunk some common usage myths. ■

SOURCES:

Strunk, William Jr., and E. B. White. *The Elements of Style*. 4th ed. New York: Macmillan Publishing, 2000.

"Urban Legends Reference Pages" (www.snopes.com).

Journée techno – premiers pas vers la réingénierie

Techno Day— First Steps Toward Re-Engineering

Sylvie Drolet

Traduction/Translation: Mieke Peeters

Pour se préparer à l'avènement de TERMIUM® V, la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction a entrepris l'examen de ses processus. Le 11 juin 2004, le personnel de la Direction a amorcé sa réflexion sur les changements technologiques et opérationnels qu'entraînera la mise en œuvre de TERMIUM® V. Ce premier grand remue-méninges, baptisé Journée techno, constituait la première étape d'un processus de réingénierie des méthodes de travail de la Direction, et il s'est déroulé en deux volets.

Dans un premier temps, les gestionnaires de la DNT et deux invitées – Kara Warburton, terminologue chez IBM et présidente du Groupe d'intérêt de la *Localization Industry Standards Association (LISA)* sur la terminologie, et Hilles Hamersley, traductrice pigiste et observatrice – avaient été conviés, l'après-midi du 10 juin, à une démonstration des outils de travail de la DNT. Durant cette demi-journée, nos invitées ont été sensibilisées à la complexité et à la fonctionnalité des différents outils et ont pu poser toutes leurs questions aux principaux intéressés : les utilisateurs.

Dans un deuxième temps, le personnel de la DNT et des cadres d'autres secteurs du Bureau de la traduction ont été invités à assister à la Journée techno du 11 juin. Pour lancer le remue-méninges, deux conférencières ont présenté leur vision de la terminologie.

Caroline Barrière, agente de recherche à l'Institut de technologie de l'information du Conseil national de recherches du Canada détachée auprès du Centre de recherche en technologies langagières a parlé des liens entre la technologie et la terminologie. Elle a insisté sur le rôle du terminologue dans une société centrée à la fois sur le savoir et sur l'informatique, et sur la place de choix qu'il peut y occuper. Selon M^{me} Barrière, un terminologue qui maîtrise les outils informatiques d'analyse de documents, qui connaît bien le Web et

To prepare for the arrival of TERMIUM® V, the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) initiated a review of its processes. On June 11, 2004, the Directorate staff began thinking about the technological and operational changes that would result from implementing TERMIUM® V. This first major brainstorming session, referred to as Techno Day, was the initial step in re-engineering the Directorate's work methods, and it was divided into two parts.

First, TSD managers and two guests—Kara Warburton, a terminologist at IBM and chair of the *Localization Industry Standards Association (LISA)* interest group on terminology, and Hilles Hamersley, a freelance translator and observer—met on the afternoon of June 10 and attended a demonstration of TSD's work tools. During this half day, our guests learned about the complexity and features of various tools and were able to direct all their questions to the primary stakeholders: the users.

Next, TSD staff and some managers from other Translation Bureau sectors were invited to attend Techno Day on June 11. To stimulate brainstorming, two speakers presented their vision of terminology.

Caroline Barrière, Research Officer at the Language Technologies Research Centre of the National Research Council of Canada's Institute for Information Technology, talked about the links between technology and terminology. She focussed on the role of terminologists in an informatics- and knowledge-based society and on the key role they could assume. According to Dr. Barrière, terminologists who master document analysis computer tools, who know their way around the Web and who can analyse the quality of what they find will be able to guarantee effective communication between human and machine and



(De gauche à droite, première rangée/from left to right, first row) Gabriel Huard, Kara Warburton, Caroline Barrière, Hilles Hamersley.
(Deuxième rangée/second row) Roger Racine, Christian Beké.

qui est en mesure d'analyser la qualité de ce qu'il y trouve pourra garantir l'efficacité de la communication entre l'humain et la machine et ainsi devenir un expert du savoir. Puis, Kara Warburton a parlé de la terminologie en entreprise. Elle a expliqué l'évolution de l'intégration de la gestion de la terminologie dans une grande société comme IBM. Dans son exposé, il a aussi été question des facteurs commerciaux liés au travail du terminologue, de la diversité des tâches à exécuter et des compétences nécessaires, ainsi que de l'importance fondamentale et de l'omniprésence de la terminologie.

become knowledge experts. Kara Warburton gave a presentation on terminology in business. She explained the evolution of integrating terminology management in a major corporation such as IBM. In her speech, she also touched on the commercial factors related to the terminologist's work, the diversity of tasks, the skills terminologists need, as well as the fundamental importance and the omnipresence of terminology.

Ces deux présentations ont piqué la curiosité des participants et suscité beaucoup de questions.

En après-midi, Roger Racine, directeur, Infrastructure et Gestion de la technologie, Bureau de la traduction, a présenté un exposé intitulé « TERMIUM[®], nouvelle génération ». Il a fait l'historique de TERMIUM[®] et a expliqué en quoi TERMIUM[®] V différera du système existant. Ce nouveau portail terminologique fondé sur la technologie du Web permettra à ses utilisateurs de tirer avantage de cette technologie et de profiter de la souplesse du Web. De plus, TERMIUM[®] V ouvrira de nouvelles possibilités de partenariat et permettra de regrouper la terminologie de partout au gouvernement du Canada tout en offrant aux clients la possibilité d'accéder à leur propre tiroir pour gérer leur terminologie. M. Racine a ensuite parlé des répercussions sur le travail quotidien de la DNT. Par exemple, en ce moment, la base de données est mise à jour par lots, plusieurs fois par semaine, ce qui nécessite des interventions manuelles, de nombreux contrôles et l'utilisation d'applications périphériques. Avec TERMIUM[®] V, les fonctionnalités de gestion des fiches seront intégrées à l'application, tout utilisateur pourra créer des fiches directement dans le système, les contrôles se feront au moyen des trois modes de diffusion des fiches, les mises à jour se feront en temps réel, etc. Bref, TERMIUM[®] V sera la somme des applications existantes. M. Racine a conclu en faisant une brève allusion à la prochaine génération, TERMIUM[®] VI.

Cet exposé a lui aussi soulevé beaucoup d'intérêt et a alimenté les discussions en tables rondes qui ont suivi.

These two presentations piqued the curiosity of the participants and prompted many questions.

In the afternoon, Roger Racine, Director of Infrastructure and Technology Management, Translation Bureau, gave a presentation entitled "TERMIUM[®], the next generation." He traced the history of TERMIUM[®] and explained how TERMIUM[®] V will differ from the current system. This new Web-based terminology portal will allow its users to take advantage of the technology and the flexibility of the Web. In addition, TERMIUM[®] V will open up new partnership opportunities and will allow all Canadian government terminology to be stored in the same application while offering clients the option of accessing their own compartment to manage their terminology. Mr. Racine then talked about the repercussions on the TSD's daily work. For instance, the data bank is currently updated in batches several times a week, requiring as a result manual entries, numerous controls and the use of peripheral applications. With TERMIUM[®] V, record management functions will be integrated into the application, so any user will be able to create records directly in the system. Controls will be set through three modes of record dissemination and updates will be done in real time. TERMIUM[®] V will be a combination of the existing applications. Mr. Racine concluded by touching briefly on the future generation, TERMIUM[®] VI.

This presentation also sparked a great deal of interest and fuelled the round table discussions that followed.

Les participants ont débattu de quatre questions qui touchent l'alimentation en direct par les terminologues et les chercheurs, l'assurance de la qualité, les répercussions de TERMIUM® V sur les tâches de la saisie et l'impact de l'alimentation des tiroirs par les partenaires. Au terme de ces discussions, il a été décidé que les commentaires recueillis seraient diffusés aux participants et serviraient de base à une réflexion future.

En conclusion, si on en juge par les commentaires des participants, la journée a été un succès. D'ailleurs, le grand remue-ménages se poursuit puisque le personnel de la DNT est convié à une présentation sur les fonctionnalités de TERMIUM® V qui aura lieu à la mi-septembre. Un comité d'orientation a été mis sur pied; il est présidé par Christian Beké, chef de la Division du développement professionnel à la DNT, et M^{me} Hilles Hamersley y participera à titre de consultante. Sa tâche sera d'examiner à fond les méthodes de travail de la DNT, de faire des constats et de formuler des recommandations. ■

The participants discussed four issues: on-line record loading by terminologists and researchers, quality assurance, the repercussions of TERMIUM® V on data entry and the impact of entries by partners in their own compartments. At the end of the discussions, it was decided that a copy of the comments would be distributed to the participants and used as a basis for future reflection.

In conclusion, judging by the participants' comments, the day was a success. Brainstorming continues, and the TSD staff is invited to a presentation on the features of TERMIUM® V to be held in mid-September. A steering committee was set up; it is chaired by Christian Beké, Chief of the Professional Development Division at the TSD, and Hilles Hamersley is taking part as a consultant. She will do an in-depth examination of the TSD's work methods and then present her findings and recommendations. ■



Les parlements

Les noms de parlement peuvent susciter des débats entre les langagiers, ne serait-ce que pour décider s'il faut les traduire ou non. La réponse à cette question est pourtant simple : en général, les noms des grandes institutions politiques se traduisent toujours.

Autrement, nous serions obligés d'énoncer le nom des ministères japonais en utilisant la langue nipponne, de parler de la présidence brésilienne en portugais, etc. Bref, autant être polyglotte! Les noms de parlement se traduisent aussi, et ce pour les mêmes raisons. De plus, lorsqu'il est question d'un parlement en particulier, ce mot s'écrit le plus souvent avec la majuscule, comme le font d'ailleurs le *Robert* et le *Larousse* : le *Parlement européen*.

Le Parlement du Canada est calqué sur le modèle de celui de la Grande-Bretagne. Ainsi nous avons une Chambre des communes, aussi appelée les Communes. Le Sénat canadien, toutefois, n'a pas gardé le nom britannique de Chambre des lords. Le nom des deux chambres du Parlement britannique ne semble pas avoir essaimé ailleurs que dans notre pays.

Il n'en est rien pour ce qui est des deux composantes du Congrès américain, soit la Chambre des représentants et le Sénat. Saviez-vous que le Parlement bicaméral de Belgique est lui aussi divisé en une Chambre des représentants et un Sénat? C'est là un exemple parmi d'autres.

L'appellation *Assemblée nationale* a elle aussi beaucoup voyagé. On sait que le parlement québécois a pris ce nom en 1968, mais bon nombre d'anciennes colonies françaises l'ont également adopté. Que l'on songe à l'Algérie, au Bénin, au Cameroun, au Gabon, au Sénégal...

Le mot *Diète* a lui aussi fait recette, si je puis dire... À l'origine, une diète était une assemblée politique. (Les parlements du Japon et de la Pologne s'appellent d'ailleurs la *Diète*.) Le mot tire son origine du latin *dieta*, qui signifie « jour assigné ».

À cet égard, certains penseront peut-être au cas de l'Allemagne et de son *Bundestag*, nom de la chambre basse, où *Tag* signifie « jour ». On observe le même phénomène en Suède, dont le Parlement porte le nom de *Riksdag*.

Ces appellations semblent contredire la constatation initiale de cet article, à savoir que les noms d'institutions se traduisent. Mais comme d'habitude, il y a des exceptions, qui sont ici fort nombreuses. Commençons par deux pays européens, la Russie et l'Espagne, dont les parlements sont bien connus sous leur nom original, la *Douma* et les *Cortès*. Puisqu'il était question de diète, eh bien ajoutons une pincée de gaélique avec l'Irlande (*Dáil*) et une bonne cuillerée de noms scandinaves avec l'Islande (*Althing*), le Danemark (*Folketing*) et la Norvège (*Storting*). Et comme émulsifiant, quoi de mieux que la très épicurienne *Rada suprême* que nous offre l'Ukraine? On imagine un dessert affriolant...

Mais il n'y a pas que les parlements européens qui peuvent garder leur nom original en français. On peut aussi penser à la *Knesset* israélienne ou au *Majlis* iranien. Ceux qui suivent l'actualité en Afghanistan connaissent la *loya jirga*, cette assemblée réunissant les chefs tribaux du pays. Ce nom signifie « grand conseil » en langue pachtoune et, assez curieusement, ne prend pas de majuscule.

Ici, une question s'impose : pouvons-nous tout simplement traduire ces noms par le mot « Parlement »? Bien sûr que si. Mais il serait dommage de priver nos textes d'une petite touche d'exotisme somme toute la bienvenue. ■

El Rincón Español

Noris Vizcaíno

L'espagnol : cet obscur objet du dire?

En la película *Ese oscuro objeto del deseo*, el cineasta español Buñuel¹ presenta una relación que pasa por sentimientos de carencia que van del deseo a la frustración y del amor al odio. De forma similar, en la relación diaria con el idioma español se confrontan a veces los mismos sentimientos de carencia que adquieren, en este caso, forma de galicismos.

El español ha recibido numerosos aportes de otros idiomas, entre ellos el árabe, el inglés, el latín y el francés. A lo largo de la historia y de acuerdo con el momento histórico que se considere, resaltan diferentes casos de extranjerismos en forma de vocablos, giros y estructuras sintácticas. Por ejemplo, la peregrinación de los francos que pasaron por Santiago de Compostela en el siglo XI enriqueció el español con voces como fraile, homenaje y vianda –las cuales se consideraron galicismos por su procedencia, pero ya no nos son ajenas pues se integraron al idioma.

Según la Real Academia Española² (RAE), el término galicismo cuenta con las siguientes acepciones: los vocablos del francés empleados en otra lengua (galicismo léxico) y el giro de la lengua francesa empleado en otro idioma (galicismo sintáctico y ortográfico).

Para ilustrar la primera acepción, basta adentrarse en campos como la gastronomía, la hotelería, el turismo y el ballet. En su *Diccionario de galicismos prosódicos y morfológicos*, García Yebra³ ha recopilado las voces galicadas que han ingresado en fechas recientes al español. Esta obra resulta una extensión del primer diccionario que publicó sobre este tema el lexicógrafo venezolano Baralt⁴.

En cuanto a la segunda acepción, que da razón a este artículo, Martínez de Sousa⁵, en el *Manual de estilo de la lengua española*, incluye galicismos sintácticos y ortográficos en el grupo de extranjerismos ortográficos para describir las grafías pertenecientes a otras lenguas utilizadas en la nuestra. En el mismo manual, Rosembant⁶ llamó “mimetismo ortográfico a la copia, normalmente inconsciente, de grafismos no idiomáticos en español”, es decir “grafismos que pertenecen a sistemas ortográficos de otras lenguas”. Veamos a continuación algunos ejemplos:



- Galicismos ortográficos: el caso más importante es el de copiar las grafías minúsculas del francés en sustantivos y adjetivos del nombre propio, título de una entidad, comité, comisión, etc.

En francés se escribe⁷:

Symposium canadien sur la télédétection

Assemblée tripartite sur les questions autochtones

le ministère de l'Agriculture

En español no se escribe^{8(*)}:

*Simposio de federalismo fiscal (Simposio de Federalismo Fiscal)

*Reunión tripartita de expertos sobre vigilancia, seguridad y salud en los puertos (Reunión Tripartita de Expertos sobre Vigilancia, Seguridad y Salud en los Puertos)

*Ministerio de agricultura (Ministerio de Agricultura)

- Galicismos tipográficos: en español, todos los signos ortográficos o de puntuación, simples o dobles, se pegan a la palabra que afectan.

En francés se escribe⁹:

« Équation reposant sur l'équation hydrostatique pour :

- 1) déterminer la différence de géopotentiel (...);
- 2) réduire la pression observée;
- 3) étalonner un baromètre anéroïde. »

Je lui disais souvent : « Lève-toi plus tôt! »

Il me répliquait : « *Chi va piano, va sano.* »

« Puisque ses moyens financiers ne lui permettent pas d'émettre 24 heures sur 24, la chaîne culturelle devrait occuper le « prime time » – horaire de grande écoute le soir – entre 20 h et minuit... »

En español se escribe¹⁰:

"Ecuación basada en la ecuación hidrostática para:

- 1) determinar la diferencia geopotencial (...);
- 2) reducir la presión observada;
- 3) calibrar un barómetro aneroide".

Yo siempre le decía: "¡Levántate más temprano!"

Él me respondía: "*Chi va piano, va sano*".

"Dado que sus medios financieros no le permiten transmitir las 24 horas del día, la cadena cultural debería ocupar el "horario pico de audiencia" –horas de mayor audiencia– entre las 20:00 y la medianoche..."

- Galicismos de construcción: sustantivo + a + infinitivo¹¹

El Departamento del Español al día de la RAE señala que el uso de esta construcción se observa particularmente en economía, administración y periodismo. Las expresiones como ‘cantidad a ingresar’, ‘cantidad a deducir’, ‘temas a tratar’, ‘problemas a resolver’, ‘ejemplo a seguir’ han calado en el español gracias a la economía lingüística que proporcionan. “Estas expresiones, cuyas correspondientes en nuestra lengua nos presentan alternativas perifrásticas con oración de relativo (problema que hay que resolver, ejemplo que se debe seguir, etc.), deben considerarse correctas siempre que se atengan a las condiciones siguientes:

- a) Deben funcionar como sujetos o como atributos en oraciones copulativas: los temas a tratar son dos, esas son las cuestiones a dilucidar, etc. No se recomienda el uso de estas construcciones cuando funcionan como complemento directo o cuando, funcionando como sujeto, van pospuestas al verbo: *Tenemos dos cuestiones a resolver; *Me importan mucho los puntos a tratar en la próxima reunión (“Tenemos dos cuestiones que resolver”; ‘Me importan mucho los puntos por tratar...’).
- b) Si la preposición “a” admite su sustitución por las preposiciones “por” o “para”, o el relativo “que”, sin que sea necesario cambiar la estructura de la construcción y sin que cambie el significado, debe prescindirse de la expresión galicada: *Tenemos dos asuntos a tratar. Mejor: Tenemos dos asuntos que tratar.

- a) Son normales estas construcciones con sustantivos abstractos como asunto, tema, ejemplo, cuestión y otros sinónimos o cuasisinónimos, y con verbos del tipo de realizar (ejecutar, tratar, comentar, dilucidar). Pero no debe extenderse a otro tipo de enunciados, con otros verbos en infinitivo y con sustantivos que no sean abstractos: *Los libros a leer se encuentran en la mesa, *los ladrillos a poner están en la furgoneta, etc.”.

- Galicismos de construcción: sustantivo + a + sustantivo

Moliner¹² señala que “las expresiones formadas con ‘a’ son demasiado numerosas para tenerlas todas en cuenta y para incluirlas en un grupo de modismos. La preposición ‘a’ tiene cierto poder absorbente por el que substituye en muchos casos a otras preposiciones y hasta a expresiones complejas. Así resulta que infinidad de expresiones con ‘a’ de uso general y frecuentísimo no figuran en la RAE (...) y hay desorientación respecto a la legitimidad de su uso. Por ejemplo, el grupo de expresiones “de forma” o “dibujo”: a rodajas; a cuadros; a listas; a lunares; a motas; a pintas”.

Ejemplos de uso incorrecto: “camisa a rayas”, “cocina a gas” (sustantivo + a + sustantivo que sirve de complemento de otro nombre); “crema a la glicerina”, “champú a la clorofila” (sustantivo + a + artículo + sustantivo de ingrediente). Mejor: cocina de gas, camisa de rayas, crema con glicerina. La RAE tolera el uso de “avión a reacción” y “olla a presión”.

- Galicismos de construcción: ¿de, sobre, para o relativo a?

Se ha observado en Internet que el uso de las preposiciones sigue el modelo francés en textos legales, títulos de leyes, nombres propios de organismos, conferencias, congresos o reuniones:

En francés se escribe¹³:

Comité sur l'accès à l'information professionnelle

Comité relatif aux besoins spéciaux

Loi relative à la Convention des ressources naturelles

Directives pour l'analyse des résidus

En español se escribe¹⁴:

Comité de Acceso a la Información Profesional

Comité de Necesidades Especiales

Ley de la Convención de Recursos Naturales

Directrices para el Análisis de Residuos

Moliner presenta una lista exhaustiva del uso de las preposiciones. En resumen, señala que la preposición 'de' introduce causa, contenido y procedencia, entre otros; la preposición 'sobre' expresa la situación de una cosa y cuando es sinónimo de 'acerca de', resulta más apropiado usar 'en materia de'; la preposición 'para' indica finalidad, destino o utilidad; 'relativo a' expresa la idea de concerniente, referente y tocante. A pesar de la abundancia de modelos copiados del francés en Internet, se recomienda seguir el modelo de documentos provenientes de países hispanohablantes antes de seguir las versiones que se originan en países u organizaciones de habla francesa. A fin de cuentas ¿quién supervisa el contenido de Internet para garantizar su infalibilidad?

El autor español Alas Clarín¹⁵ —buen conocedor de la lengua francesa por su educación y por su oficio de traductor del escritor francés Zola— usó galicismos para caracterizar y caricaturizar a los personajes de su novela *La Regenta*. Sin cuestionar el valor más estilístico que lingüístico del uso de vocablos o giros de la lengua francesa en la literatura española, los profesionales de la comunicación (escritores, periodistas, traductores, intérpretes, terminólogos, etc.) tienen el deber y el privilegio de conocer dos lenguas y dos culturas. En pocos casos pueden darse el lujo de echar mano de lo que tienen a mano y usar palabras, giros o estructuras galicadas cuando existen alternativas en español.



El filólogo cubano Vivaldi¹⁶ considera que “los galicismos son un vicio contra la propiedad y la exactitud de la pureza del lenguaje”. Por su parte, el autor Vázquez Ayora¹⁷ en su obra *Introducción a la traductología: curso básico de traducción* considera los calcos de estructura tan graves como los léxicos y agrega que aunque “no existe un inventario completo de extranjerismos y la evolución de la lengua no permite mantenerse al día con estas tendencias”, basta recordar las herramientas que ofrece el español para evitar incurrir en galicismos.

Sin justificar o cuestionar las posturas opuestas de los puristas y de los innovadores a ultranza, los galicismos en los ejemplos presentados anteriormente se insinúan como un acto lingüístico de separación de la lengua materna. Cabe preguntarse: ¿Qué falta aquí? ¿Qué recursos me ofrece el español para decir lo que deseo decir? ¿Acaso abandono el sendero de mi lengua vernácula para ir tras las huellas de los peregrinos francos?

Por último, “si el uso del galicismo es inevitable, recuérdese que el idioma se defiende de los términos y las expresiones ajenos no integrados escribiéndolos con letra cursiva en lo tipográfico y subrayándolos en lo mecanográfico o manuscrito”¹⁸. ■

NOTES

- 1 Buñuel, Luis (1977): *Ese oscuro objeto del deseo*, Francia/España: Eastmancolor, Panavisión. <http://colina.residencia.csic.es/imagenes/bunuel/filmo/1977/1977.html>.
- 2 Corbella, D. y Cairós, A. M. (1997): “Los galicismos en la última edición del DRAE”, en Delgado, Arturo, *IV Coloquio de la Asociación de Profesores de Filología Francesa de la Universidad Española*, Las Palmas de Gran Canaria: Universidad de Las Palmas de Gran Canaria.
- 3 Millán, J. A. y García Yebra, V. (1999): *Diccionario de galicismos prosódicos y morfológicos*, Madrid: Gredos, prólogo.
- 4 Baralt, Rafael M. (1855): *Diccionario de galicismos. Voces, locuciones y frases*. Edición digital a partir de obras literarias, publicadas e inéditas, Madrid: Librería de Leocadio López, prólogo.
- 5 Martínez de Sousa, J. (2000): *Manual de estilo de la lengua española*, Gijón: Ediciones Trea S.L., p. 136.
- 6 Ibídem, p. 136.
- 7 Bureau de la traduction (1996) : *Le guide du rédacteur*, deuxième édition, Ottawa : Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, p. 109-153.
- 8 Ramoneda, Arturo (1999): *Manual de estilo: guía práctica para escribir mejor*, Madrid: Biblioteca Espiral, Alianza Editorial, p. 47-50.
- 9 Bureau de la traduction, *op. cit.*, p. 109-153.
- 10 Ramoneda, Arturo, *op. cit.*, p. 18-46.
- 11 Departamento del Español al día de la R.A.E. (2002): Consulta de Elisa Paoletti realizada el 11 de febrero de 2002.
- 12 Moliner, María (1990): *Diccionario de uso del español María Moliner*, Madrid: Gredos, 2 vols, p. 1-2.
- 13 Bureau de la traduction, *op. cit.*, p. 109-153.
- 14 Moliner, María, *op. cit.*, p. 633, 804-805, 862-862, 983-987, 1181.
- 15 García, Serafina (2001): Conferencia: La lengua de La Regenta, *Símpoio sobre la Obra de Clarín*, Instituto de Estudios Románicos, Universidad Carolina de Praga.
- 16 Vivaldi, G. Martín (1970): *Curso de redacción: del pensamiento a la palabra*, La Habana: Instituto del Libro, p. 166.
- 17 Vázquez-Ayora, Gerardo (1977): *Introducción a la traductología: curso básico de traducción*, Washington: Georgetown University Press, p. 102.
- 18 Martínez de Sousa, J., *op. cit.*, p. 128.

Recherche : néologisme à succès!

Une quête qui passe par la terminométrie

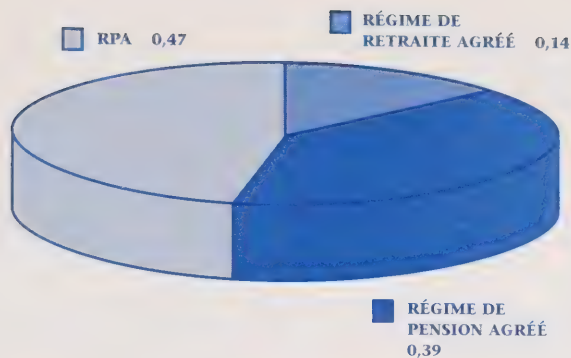
Jacynthe Lanthier et Jean Quirion

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi certains néologismes comme baladeur et clavardage ont du succès alors que d'autres comme gaminet et moufflet sont laissés pour compte? Ne serait-il pas utile de savoir a priori si les néologismes proposés seront aisément adoptés par les locuteurs? Sachant cela, les terminologues pourraient opter pour des termes ayant une meilleure probabilité d'implantation. Plusieurs chercheurs se sont penchés sur la question et ont proposé des qualités terminologiques susceptibles de favoriser l'implantation. Mais on ne peut tenir pour acquis que l'implantation dépend surtout de ces qualités. Pourquoi? Parce qu'il n'y avait, jusqu'à tout récemment, aucun moyen rigoureux de terminométrie, c'est-à-dire de mesure de l'implantation terminologique.

En effet, la détermination des facteurs d'implantation passe par une mesure scientifique de l'usage terminologique. Bien que plusieurs chercheurs croient à l'importance d'une telle mesure, leurs méthodologies reposent, néanmoins, sur des choix subjectifs qui minent la possibilité de reproduire l'enquête avec l'assurance d'arriver à des résultats significativement semblables. Un protocole tout récent (Quirion, 2003) offrirait des critères terminométriques fiables, et son application permettrait d'extraire les qualités terminologiques nécessaires à l'établissement durable d'un terme dans l'usage. Qui plus est, en chiffrant l'utilisation des vocables proposés, un tel protocole servirait à évaluer le succès des méthodes de travail en terminologie, lesquelles président aux choix terminologiques.

Le protocole proposé s'attache à une mesure synchrone de communications écrites institutionnelles et porte sur l'utilisation réelle (par opposition à l'utilisation déclarée) de la terminologie. Les communications ciblées émanent d'institutions réparties selon les subdivisions proposées par Corbeil (1980), soit

l'Administration, les institutions économiques, l'enseignement et les médias. En outre, la terminométrie dans diverses sphères d'activité permet d'accroître la quantité de termes étudiés et d'amasser des données variées sur les qualités terminologiques. À ce jour, le protocole a servi pour l'étude du domaine des transports et de celui des régimes de retraite et rentes au Québec. Au total, les deux études ont porté sur 1 223 termes désignant 256 notions. Chaque notion est désignée par un terme officialisé et par ses concurrents anglais et français, tirés des deux grandes banques terminologiques du Canada, soit TERMIUM® et le *Grand dictionnaire terminologique*. À chaque terme étudié correspond un coefficient d'implantation, ce qui permet de comparer les degrés de réussite d'implantation de termes désignant une même notion. Par exemple, voyons l'implantation du terme officialisé *régime de retraite agréé* en regard de ses concurrents :



Graphique 1 – Coefficient d'implantation du terme *régime de retraite agréé* et de ses concurrents

Le coefficient d'implantation représente la proportion d'utilisation d'un terme pour désigner une notion; dans l'exemple, le terme *régime de retraite agréé* est utilisé 14 fois sur 100 pour désigner la notion. Le concurrent *régime de pension agréé* ainsi que son abréviation *RPA* réussissent ici beaucoup mieux que le terme officialisé. Pourtant, dans un autre cas, un terme très semblable (*régime de retraite*) tient le haut du pavé en obtenant un coefficient d'implantation de 0,99. On peut douter que la simple absence de *agréé* contribue à ce que le terme s'implante de façon aussi nette : les qualités terminologiques ne peuvent être seules en cause.

Si les qualités terminologiques des termes bien implantés restent à définir, les résultats obtenus permettent déjà de constater :

- que les terminologies étudiées (transports et régimes de retraite et rentes) sont presque entièrement francisées. On ne trouve que deux occurrences de termes anglais en régimes de retraite et rentes et, dans le cas des transports, on en trouve une seule;
- que le pourcentage de notions et de termes qui ne paraissent pas dans le corpus est élevé (32 % des notions et 73 % des termes en régimes de retraite et rentes, et 55 % des notions et 90 % des termes en transports). Il faudra peut-être trouver une explication du côté des méthodes de travail terminologiques;

- qu'il y a une faible concurrence terminologique : la majorité des notions trouvées dans les corpus sont désignées par un terme unique;
- que les termes totalement implantés sont généralement des termes officialisés;
- que le terme officialisé est le mieux implanté pour la majorité des notions.

Ces résultats laissent croire à une certaine réussite de l'aménagement terminologique. Toutefois, l'étude n'est que synchronique (1996 en transports et 2003 en régimes de retraite et rentes). Nous ne pouvons donc attribuer cette réussite aux travaux d'aménagement terminologique sans avoir préalablement évalué la situation de départ. Les données accumulées serviront ultérieurement à des études diachroniques. L'automatisation du protocole terminométrique est également en cours, ce qui permettra éventuellement un suivi rigoureux de la vie des termes, particulièrement des néologismes.

En somme, il est impossible de connaître les qualités terminologiques des unités les mieux implantées sans une validation scientifique préalable de l'implantation. Si l'on se tient au diapason de l'usage en mesurant l'implantation terminologique dans divers domaines, on pourra établir ultérieurement le succès des travaux terminologiques, et il sera ensuite possible d'établir une corrélation entre les qualités terminologiques des termes et la réussite de leur implantation. La prochaine étape, qui promet d'être tout aussi captivante, consiste à analyser l'influence de la société sur le succès des termes. On pourra alors proposer de nouvelles approches favorisant l'implantation terminologique. ■

RÉFÉRENCES

- CORBEIL, Jean-Claude (1980). *L'aménagement linguistique du Québec*, Montréal, Guérin.
« Langue et société », n° 3.
- DEPECKER, Loïc et Gina MAMAVI (présentateurs) (1997). *La mesure des mots : cinq études d'implantation terminologique*, coll. Publications de l'Université de Rouen, 229, Rouen, Université de Rouen, xxxviii, 528 p.
- QUIRION, Jean (2003). *La mesure de l'implantation terminologique : proposition d'un protocole. Étude terminométrique du domaine des transports au Québec*, coll. Langues et sociétés, n° 40, Montréal, Office québécois de la langue française, 225 p.



« Jusqu'à tout récemment » ?!

La règle et l'usage

Jacques Desrosiers

Aux yeux de beaucoup de rédacteurs, le mot récemment renvoie si loin dans le passé que pour raccourcir l'écart ils le font presque toujours précéder de tout. Ce qui explique qu'on voit partout : jusqu'à tout récemment. M. Martin, écrivait Myra Cree cet été dans *Le Devoir* (10-11 juillet), qui n'avait d'oreille jusqu'à tout récemment que pour « la sonate au clair de l'urne », est assuré d'un destin national.

Les lecteurs ont ainsi l'impression qu'on est toujours en train d'entrer dans une nouvelle ère. Quant aux traducteurs, ils n'ont pas tellement le choix. Il faut bien qu'ils rendent le *until very recently* ou *until quite recently* dont les rédacteurs anglophones saupoudrent leurs textes, fascinés qu'ils sont eux aussi par le temps qui se mesure en picosecondes.

Tout cela met de l'action dans les textes. Sauf que lorsqu'un adverbe de degré comme *tout* – ou *très*, *bien*, *assez*, *aussi*, *fort* – s'installe entre *jusque* et un adverbe de lieu ou de temps, comme *loin* ou *récemment*, on construit *jusque* sans à. La règle est d'écrire : **jusque tout récemment**. L'autre forme n'est pas admise dans les ouvrages.

Mais elle est omniprésente dans la presse écrite. À tel point qu'on dirait un raz-de-marée en train d'emporter la règle. Ce qu'on trouve partout, ce sont des emplois comme :

Jusqu'à tout récemment, les synergiciels étaient réservés à une classe d'utilisateurs plutôt fortunés.
(*Le Devoir*, 13 avril 2004)

La Seine, matérialisation de cette fracture historique, n'avait **jusqu'à tout récemment** jamais fait l'objet d'aucun effort de mise en valeur.
(*L'Express*, 21 novembre 2002)

Le tour n'est pas nouveau. On peut se demander si Grandjouan, l'auteur des *Linguicides*, qu'on ne peut soupçonner de laxisme, avait enfreint la règle délibérément en écrivant : *Le mot « action », jusqu'à tout récemment, avait gardé son sens abstrait*¹.

Il faut dire que *jusque* est d'un emploi un peu compliqué. Il se fait suivre soit d'une préposition, soit d'un adverbe. La préposition la plus fréquente est bien sûr à, comme dans **jusqu'à dix heures**, *jusqu'à vendredi*, *jusqu'à Toronto*, *jusqu'à la fin*, *jusqu'à pleurer*, *jusqu'à plus soif*. Mais il peut être suivi d'une autre préposition que à : **jusque vers dix heures**, *jusque chez vous*, *jusque sur le trottoir*, *jusque dans le jardin*, *jusqu'entre les deux maisons*, *jusqu'en 2010*, *jusqu'après Noël*. Dans ces cas-là, à cède sa place à l'autre préposition. Une rare exception, *près* : **jusqu'à près** de vingt heures. Mais il y a une préposition de trop dans une tournure comme *jusqu'à chez vous*. La majorité emploient le tour correct, comme cette lectrice de *La Presse* :

Les bénévoles me disent plutôt fraîchement que je n'ai qu'à garer mon véhicule et à marcher **jusque chez moi**.
(8 juin 2004)

L'autre tour, assez fréquent :

Avec la guerre de 1967, la domination israélienne s'étend **jusqu'à chez lui**.
(*Le Monde*, 23 juin 2003)

reste considéré comme fautif par toutes les grammaires que j'ai consultées.

Jusque peut aussi être suivi d'un adverbe. Celui-ci est normalement introduit par à. Traditionnellement, selon les ouvrages, quelques adverbes font exception, notamment *où*, *ici*, *là*, *alors*, *là-bas* : *jusqu'où*, *jusqu'ici*, *jusque-là*, *jusqu'alors*, *jusque là-bas*. Dans les autres cas, *jusque* demande à. Donc : *jusqu'à présent*, *jusqu'à maintenant*, *jusqu'à demain*, *jusqu'à avant-hier*.

Dans les ouvrages, la liste des adverbes refusant d'être précédés de à est donc courte, et *récemment* n'en fait pas partie. Il faut donc écrire *jusqu'à récemment*, comme *jusqu'à maintenant*, règle qui est généralement respectée :

Rappelons toutefois au maire de Paris que, **jusqu'à récemment**, c'est la gauche qui faisait les lois au Parlement.
(*Libération*, 5 juillet 2003)

Sylvie Lauzon a commencé par lire les nouvelles à la radio. Et

elle le faisait encore **jusqu'à récemment**.

(*La Presse*, 16 août 2003)

On rencontre *jusque récemment*, quoique plus rarement que le tour correct. Mais ici il y a un mouton noir : le *Grand Robert* en personne, seul à donner *jusque récemment* comme la forme correcte. Dans *Le bon usage*, André Goosse met en doute la validité de l'exemple, faisant remarquer que le *Grand Robert* ne donne aucune citation à l'appui².

On commence à se douter d'où vient *jusqu'à tout récemment*. Puisqu'on dit couramment et correctement *jusqu'à récemment*, pourquoi faire sauter le *à* lorsqu'on intercale un adverbe de degré comme *tout*?

Eh bien, il y a une raison, en fait une autre règle, et c'est là que les choses se compliquent. On a vu que *jusque* peut être suivi soit d'une préposition (*à, dans, vers*, etc.), soit d'un adverbe précédé sauf exception de *à* (*où, demain, maintenant*, etc.). Une troisième règle interdit d'employer *à* lorsqu'on intercale un adverbe, comme *tard* ou *loin*, entre *jusque* et la préposition. Exemples : ***jusque tard dans la nuit, jusqu'loin sous la galerie, jusqu' bien après leur mariage***. *À* est également interdit lorsqu'on intercale un adverbe de degré – comme *très, fort, assez* ou *tout* – entre *jusque* et un adverbe de temps ou de lieu : ***jusque tard demain, jusqu' très haut, jusqu'assez loin, jusqu' fort loin, ou... jusqu' tout récemment***.

Le tour n'est pas ignoré. Claude Picher l'emploie dans *La Presse* :

*Un porte-parole de Royal LePage explique cette lacune par le fait que, **jusque tout récemment**, le marché immobilier était beaucoup plus actif en banlieue.*

(*La Presse*, 19 avril 1988)

et on le rencontre en France :

Jusque tout récemment, les estimations variaient de 60 000 à 140 000.

(*Le Monde*, 24 mai 2000)

Mais ce sont des grains de poussière dans l'usage par comparaison avec *jusqu'à tout récemment*.

Peut-être l'usage ignore-t-il la règle à cause de sa subtilité. Beaucoup de rédacteurs, de locuteurs, de journalistes respectent docilement la règle établie pour les autres tours construits de manière semblable, par exemple *jusque très tard* :

*les programmeurs ont continué de représenter les années par deux chiffres **jusque très tard** dans les années 1990* (*Le Soleil*, 31 décembre 1998, traduit du *New York Times*)

*J'avais rencontré Henri dans un petit bistrot parisien, où nous avons parlé **jusque très tard** dans la nuit.*

(*Le Monde diplomatique*, avril 1998)

bien qu'on rencontre aussi souvent le tour non orthodoxe *jusqu'à très tard* :

*les cambistes avaient vendu du dollar à tour de bras, **jusqu'à très tard** jeudi soir*

(*Le Monde*, 16 avril 1998)

Mais de telles tournures sont simples. Il est facile de passer de ***jusqu'après leur mariage à jusqu' bien après leur mariage*** sans ajouter de *à*. De même, pour passer de ***jusque tard dans la nuit à jusqu' très tard dans la nuit***, il suffit d'insérer *très*. Mais passer de *jusqu'à demain* à *jusque tard demain*, ou de *jusqu'à récemment* à *jusque tout récemment* exige deux opérations : ajouter l'adverbe, supprimer *à*.

En soi, l'absence de *à* ne gêne pas. Remarquez qu'un auteur aussi puriste que Girodet considère comme « rares et littéraires » des tours tels que *jusqu'assez tard* ou *jusque fort loin*, pourtant bien construits. Même le Dupré recommandait d'éviter *jusqu'assez tard*, jugé trop lourd. Il est vrai que les deux auteurs ne demandent pas d'insérer *à*, mais de tourner la phrase autrement. Hanse ou Grevisse n'expriment toutefois aucune réserve de ce genre.

Il est possible que la langue actuelle ait simplement fini par préférer le *à*. Au fil du temps, *jusqu'à aujourd'hui* l'a emporté dans l'usage sur *jusqu'aujourd'hui*, pourtant plus logique, puisque



aujourd'hui renferme la préposition à, mais jugé trop littéraire. Il y a vingt-cinq ans, c'était le contraire selon Maurice Grevisse : l'usage donnait la préférence à *jusqu'aujourd'hui*³. *Jusqu'à tout récemment* finira peut-être par s'imposer aussi. Mais, différence notable, *jusqu'à aujourd'hui* est répandu chez les écrivains depuis longtemps, comme le montrent les ouvrages qui citent Proust, Saint-Exupéry ou Mauriac. Ce qui ne semble pas être le cas de *jusqu'à tout récemment*. De sorte que les ouvrages continueront peut-être de lui tenir tête.

On peut par ailleurs se demander s'il n'y a pas une manie derrière ces nombreuses occurrences de *jusqu'à tout récemment* dans les médias. L'expression est extrêmement populaire au Canada, au point qu'elle est devenue un cliché. Quand on la cherche sur google.fr en limitant la recherche à la France, on en trouve quelques centaines d'occurrences. Sur google.ca, en limitant la recherche au Canada, c'est une autre histoire : il y en a des milliers. Le contraste est saisissant. Qui sait si cela n'est pas attribuable au contexte de la traduction. Inversement, en France on trouve des centaines d'occurrences

de *jusqu'à récemment* sur les sites français, mais au Canada seulement quelques dizaines – quelques dizaines!

Pourquoi toujours renchérir sur *récemment* avec *tout*? Le Robert-Collins rend indifféremment *until recently* et *until quite recently* par *jusqu'à ces derniers temps* ou *il y a peu de temps*, qui manquent peut-être de piquant, mais situent les choses adéquatement. Le Harrap's *Shorter* traduit *until* **quite** *recently* par *jusqu'à récemment*. En fait, il n'est pas nécessaire de traduire l'expression littéralement. Dans son *Guide anglais-français de la traduction*⁴, René Meertens rend *until recently* exclusivement par *jusqu'à une date/époque/période récente*, *il n'y a pas si longtemps* et *récemment encore*.

Y a-t-il vraiment un écart de temps intéressant entre la fin d'une chose qui se faisait jusqu'à récemment et la fin d'une autre qui s'est étendue jusque tout récemment? *Jusqu'à récemment* ne nous ramène quand même pas au déluge. Dans l'exemple :

Maurice Patry était, **jusqu'à récemment**, directeur de l'enseignement et de la recherche

à l'ENAP. Il **vient de** prendre sa retraite.

(Le Soleil, 11 septembre 1999)

la phrase aurait-elle gagné en précision si son auteur avait étiré la carrière de M. Patry *jusque tout récemment*? Non, et il a économisé les mots, évitant du même coup un cliché. Les anglophones sont peut-être plus sensibles à ce principe. Le guide de rédaction du *Globe and Mail*⁵ recommande à ses journalistes d'employer un mot comme *very* seulement quand cela est vraiment nécessaire. Wilson Follett dans *Modern American Usage*⁶ et Theodore Bernstein dans *The Careful Writer*⁷ faisaient remarquer que *very* était très souvent inutile. Il semble bien que nous ayons le même problème en français. ■

NOTES

- 1 Paris, Didier, 1971, p. 218. Cet emploi m'a été signalé par Frédéric Leroux.
- 2 13^e éd., Paris-Louvain-la-Neuve, Duculot, 1993, § 1015, c. 2.
- 3 *Le bon usage*, 11^e éd., 1980, § 2420, Remarque 2.
- 4 *S.v. until et recently*, 2^e éd., Paris, Chiron éditeur, 2002.
- 5 *The Globe and Mail Style Book*, Toronto, The Globe and Mail, 1998.
- 6 Grosset & Dunlap Edition, 1970, s.v. *needless words*.
- 7 New York, Atheneum, 1965, s.v. *very*.

Bonne retraite!

Happy Retirement!

Tous nos vœux pour une retraite remplie de bonheur à Yvan Cloutier, notre chroniqueur « techno », qui prend congé du Bureau de la traduction après 29 ans de service. Bonne route, Yvan, et merci de votre collaboration! La chronique fera relâche temporairement.

We would like to wish Yvan Cloutier, our “techno” columnist, a happy retirement after 29 years’ service with the Translation Bureau. Good luck in your future endeavours and thank you for your contribution, Yvan! The column will take a short break.

On peut joindre M. Cloutier à l’adresse suivante :
ycloutier@yahoo.com

Mr. Cloutier can be reached at the following address:
ycloutier@yahoo.com

Curiosité

Frédérin Leroux fils

Êtes-vous *autantiste* ¹?

Une amie (!?) vous écrit pour vous signaler que dans votre dernier courriel, vous avez par erreur mis un « s » à « années quatre-vingt ». Que lui répondriez-vous (après avoir bien vérifié)? « Autant pour moi » ou « Au temps pour moi »? Dilemme.

Si vous vous rangez dans le camp des « au tempestifs » (le mot est de Duneton), vous aurez de votre bord la plupart des dictionnaires de difficultés (Thomas, Hanse, Girodet, Dournon, Colignon). Et le *Petit Robert*, qui estime que c’est à tort qu’on écrit « autant ». Pourtant, le *Robert-Collins* ² donne les deux. Et malgré la consigne du chef

correcteur de la maison, le *Larousse bilingue* ne donne qu’« autant ».

À l’origine de cette expression, d’après un correspondant de Claude Duneton, il y aurait un commandement militaire, « Autant pour les crosses ». Lors des exercices de maniement d’armes, au commandement « reposez », si les crosses n’étaient pas reposées dans un parfait mouvement d’ensemble, le sous-officier annonçait « Autant pour les crosses » (parfois abrégé en « Autant »), et les soldats reprenaient, jusqu’à la perfection. D’où « Autant pour moi », pour reconnaître qu’on s’est trompé. Les « au tempestifs » maintiennent que ce

commandement signifie qu’il faut « recommencer le mouvement dans le temps qui convient ». De là « Au temps pour les crosses », ou « Au temps » tout court. D’où « Au temps pour moi ».

Malgré Hanse, Colignon et *c^{ie}*, Duneton se prononce pour « autant ». Et vous? ■

NOTES

- 1 Ce billet reprend l’essentiel de deux chroniques de Claude Duneton, « Le plaisir des mots », parues dans *Le Figaro littéraire* (18.12.03 et 22.01.04).
- 2 Les bilingues traduisent par « My mistake! ». J’ajouterais « I stand corrected ».

Les dictionnaires de langue française : état des lieux

Jean-Nicolas de Surmont

« Il est en effet bien utile de prendre conscience que deux dictionnaires de même dimension, de même apparence, peuvent très bien n'avoir que peu de points communs. Mais pour montrer en quoi ils diffèrent, il semble utile de les comparer. » Michel Glatigny¹

Chaque année annonce son nouveau cru de dictionnaires. À la fin du mois d'août, le Petit Larousse illustré (PLI) embraye sur son battage publicitaire alors que les dictionnaires Robert suivent de quelques semaines, bien que les deux soient déjà sur le marché depuis juillet pour marquer la nouvelle année civile en France, comme il est de règle dans la tradition dictionnaire. Plus discret, le Dictionnaire Hachette paraît aussi annuellement avec la particularité, partagée avec le Petit Larousse, qu'il remet à jour ses produits cédéroms. L'univers de la dictionnaire francophone 2003 a également été marqué par la quatrième édition du dictionnaire québécois Multidictionnaire de Marie-Éva de Villers², anciennement de l'Office de la langue française, dont existe aussi une version électronique. La Belgique, qui travaille à son Dictionnaire français de Belgique, et la Suisse, dont on ne connaît pas de nouveauté importante en 2003, s'alimentent des productions françaises et des productions antérieures.

Si la France, pour des raisons géopolitiques, linguistiques et économiques se démarque des autres pays, c'est qu'une tradition annuelle de mise à jour des dictionnaires de langue française y existe, en plus de la réédition régulière de certains formats (le Robert-Collins Senior faisait paraître sa 6^e édition en 2002), tradition inexistante par exemple au Québec et en Belgique. En effet, au moment où sont écrites ces lignes, aucun nouveau dictionnaire édité au Québec n'est disponible sur le marché. Depuis les années 1970, les dictionnaires publiés au Québec se sont multipliés. Récemment on a vu apparaître le Dictionnaire du français plus, le Dictionnaire québécois d'aujourd'hui (DQA) et enfin le Dictionnaire historique

du français québécois (DHFQ). Les deux premiers étaient des adaptations de dictionnaires français, le dernier un rassemblement de monographies lexicographiques de nature diachronique. On ne prévoit pas de réédition ou de mise à jour des deux premiers, alors que le troisième sera amplifié largement. En fait, si le DHFQ reparait, ce n'est guère pour satisfaire les besoins d'un marché, mais parce que le travail de la première mouture n'arrivait pas à temps pour respecter les contraintes de financement des bailleurs de fonds. En définitive, il ne reste sur le marché québécois que le Multidictionnaire, dictionnaire normatif réputé (plus d'un demi-million d'exemplaires vendus dans la francophonie), mais qui ne satisfait pas les besoins d'une description de la langue générale du français du Québec, et quelques anciens dictionnaires non réédités.

C'est donc essentiellement les PLI et PR1 qui abreuvent le marché québécois et belge (la Belgique occupe à son tour celui de la France avec ses célèbres grammaires, dont le *Bon usage* de Maurice Grevisse réédité depuis plus de 60 ans). Aussi étonnant que cela puisse paraître, les lexicographes cherchent à se positionner entre leur désir et leurs objectifs personnels et les besoins réels des lecteurs. En définitive, on peut se demander si les Québécois et les lecteurs des pays de la francophonie périphérique désirent vraiment une description du français non hexagonal. Au Québec, les positions sont partagées au sein de la communauté universitaire au vu des résultats des ventes des dictionnaires de l'île de France par rapport à ceux publiés au Québec. Si le Multidictionnaire survit au DQA, cela traduit peut-être le fait que les Québécois ont besoin de se rassurer dans une vision normative de la langue. Quant au DHFQ, paru en 1998, il tend à argumenter en faveur d'une description du québécois différenciée de celle du

français de France en adoptant une approche historique qui tente d'invalider plusieurs hypothèses sur l'étymologie lexicale des québécoismes. L'argument historique cherche ainsi à valider une représentation métalinguistique : la nécessité de redonner confiance aux Québécois en leur usage du français à partir d'une explication scientifique de l'étymologie lexicale.

Depuis quelques années, les dictionnaires généraux de langue française incluent davantage de belgicisms, de québécoismes et d'hélicismes surtout, mais aussi des provincialismes (comme on le disait plus couramment au XIX^e siècle) et des mots du français d'Afrique. Le PLI 2004 comprend 59 000 mots de langue générale et 28 000 noms propres réunis en un seul volume de 1818 pages, 5000 images, 321 cartes géographiques. À chaque nouveau tirage, le PLI essaie d'innover non seulement sur le plan de la nomenclature, mais aussi sur d'autres plans. Il semblerait que les éditeurs veuillent se rapprocher de la vocation illustrative et encyclopédique du PLI. Ainsi pour le millésime 2004, les éditeurs ont ajouté trois nouveaux cahiers de planches visuelles : les créatures fabuleuses et divinités, les grands travaux et les explorateurs et pionniers. De plus, dix dessinateurs de talent (Sempé, Plantu, etc.) ont porté leur regard sur des néologismes. Cela sans compter les cent collaborateurs extérieurs et les trente conseillers techniques de Larousse, de même que deux personnes affectées au dépouillement des périodiques afin de mettre à jour de la façon la plus crédible possible le nouveau tirage du dictionnaire.

L'enrichissement de la nomenclature se veut fidèle à l'enrichissement général de la langue française. Ainsi il est normal de constater que les langues spécialisées alimentent fortement le fonds des néologismes annuellement, car c'est là que les lexicographes observent le plus de nouveautés. Parmi celles-ci, déjà connus depuis quelques années, des lexèmes : *people*, *réflexologie*; des

locutions : *sécurité active*, *haut débit*, *zone de non-droit*. Parmi les nouveaux topoclectismes³ recensés, c'est le Québec qui figure en tête de liste avec 12; la Belgique suit avec 9, la Suisse 4, les Antilles 4, l'Acadie 1. Les nouveaux noms propres illustrent la popularité croissante de certaines personnalités : le premier ministre *Jean-Pierre Raffarin* fait son entrée en même temps dans le PLI et le PR2, alors que le ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, n'entre que dans le PR2. Question d'espace typographique, pourrait-on dire, car depuis que le PR1 s'est dédoublé avec son rejeton le PR2, consacré aux noms propres, le volume d'information est de loin supérieur. En comparant la liste des néologismes, on constate qu'ils sont plus nombreux dans le PR1 que dans le PLI. On compte 93 nouveaux lexèmes, expressions, néologismes de sens et néotopoclectismes dans le PLI pour 181 dans le PR, dont la nomenclature est de 60 000 mots. En revanche, le PR1, contrairement au PLI, n'affiche pas sa politique en matière de français régional, en ne déclarant pas de manière explicite la nomenclature des néotopoclectismes. Même si, à la suite de la parution du *Dictionnaire du français vivant* en 1972, le PR avait commencé à inclure des belgicisms, et des québécoismes surtout, sa politique ne semble pas avoir été comprise parfaitement par le lectorat. Déjà il y a vingt ans Josette Rey-Debove, qui fait partie, comme Alain Rey, de l'équipe rédactionnelle depuis les tout débuts de l'entreprise à Casablanca, renonçait à l'idée de décrire les variétés topoclectales du français, prétextant que le PR se voulait un produit français destiné aux Français. Certes on a voulu bien faire en partant du fait que de nombreux lecteurs sont répartis dans la francophonie. L'effet de mode de la diaspora francophone a certainement contribué à alimenter l'intérêt des lexicographes parisiens, mais n'empêche que depuis la mort du littérateur liégeois Maurice Piron, les belgicisms n'ont guère trouvé de collaborateurs pour alimenter la nomenclature du PR1.

En fait, ce qui particularise le PR, c'est la richesse culturelle des définitions. Les néologismes sont à la fois plus orientés sur l'actualité récente (champ sémantique du terrorisme et de l'insécurité notamment⁴) et sont enrichis de citations et, selon le terme même des lexicographes, de *cryptocitations*. De plus, le millésime de 2003 s'était enrichi d'encadrés étymologiques, pratique imitée par le *Robert Junior* dans le millésime 2004 avec bien entendu un discours métalinguistique adapté au lectorat. En 2001, le *Grand Robert* s'était aussi grandement amélioré dans la remise à jour de la deuxième édition en amplifiant les citations et en précisant les références bibliographiques, qui étaient nettement approximatives dans la première édition. Pour le cinquantième anniversaire de la maison d'édition Robert, un colloque s'est tenu à Montréal en novembre 2003, organisé par Jean-Claude Boulanger, qui avait dirigé la rédaction du DQA, Monique Cormier et Aline Francoeur⁵.

Mais si l'on joue, comme l'écrit Michel Glatigny dans l'épigraphe, à comparer les dictionnaires, on ne se livre qu'à une partie gagnée d'avance, car le PLI et le PR1 ne s'affichent pas et ne se sont jamais affichés comme des produits vraiment rivaux sur le plan économique, commercial et philosophique. Quant au *Dictionnaire Hachette 2004*, il contient 58 000 mots de la langue, dont 457⁶ ont été ajoutés dans cette édition, et plus de 25 000 noms propres. Préfacé par la linguiste Henriette Walter, il mélange la nomenclature des noms propres et des noms de la langue (distingués par une typographie de couleur bleue), ce qui lui vaut son originalité sur le plan de l'organisation de l'information. Le *Dictionnaire Hachette* comporte aussi un tableau de conjugaison et un atlas, comme le PR1. Ses cahiers sont placés à la fin en guise d'annexe et comprennent en outre les tableaux des conjugaisons, la liste des Prix Nobel, les Académiciens de l'Institut, etc. Bref, le *Dictionnaire Hachette*, dont la maison d'édition a réalisé le premier dictionnaire « franco-phone » (publié en 1997), serait-il devenu un produit hybride qui se situe entre le PLI et le PR1?

Conclusion

Au terme de ce tour d'horizon, il est de mise de se demander à quels besoins répondent les nouveaux projets de dictionnaires non hexagonaux. Car si le marché français est occupé par des dictionnaires encyclopédiques, des dictionnaires de langue générale, des dictionnaires régionaux, des dictionnaires bilingues, des dictionnaires scolaires, etc., le marché des autres pays de la francophonie n'est guère principalement occupé que par les dictionnaires franco-français, sinon par un ensemble éclectique de produits locaux généralement non renouvelés. Nos produits dictionnaires viennent-ils satisfaire uniquement des envies personnelles d'ériger une référence nationale non hexagonale alors que le lectorat resterait malgré tout fidèle aux produits venus de France? Veut-on en définitive en finir avec l'hégémonie franco-française? C'est un sujet qui a soulevé tellement de polémiques que l'on n'est pas sur le point d'arriver à un accord. Mais si l'on parvient faute de mieux à défendre et à valoriser ses propres emplois, on ne pourra jamais réfuter les conditions sociolinguistiques, économiques et démographiques qui concourent au succès des dictionnaires parisiens, sans oublier que les francophones sont encore souvent séduits par le français de référence. ■

NOTES

- 1 *Les marques d'usage dans les dictionnaires monolingues de la deuxième moitié du XIX^e siècle*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1998, p. 11 (collection « Lexicographica Series Major »).
- 2 Montréal, Québec/Amérique.
- 3 Unité lexicale simple ou complexe utilisée par les usagers d'une variété de langue donnée, qu'elle soit régionale ou nationale. Remplace avantageusement « régionalisme ».
- 4 *L'Atlas géopolitique et culturel du Petit Robert des noms propres*, réédité en 2003 (première édition 1999) tient compte des faits récents de l'actualité. La deuxième édition ajoute trois cartes sur les origines du conflit en Irak.
- 5 *Les Dictionnaires Le Robert, genèse et évolution*, (sous la direction de Monique C. Cormier, Aline Francoeur et Jean-Claude Boulanger), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2003. 305 p.
- 6 La présentation de l'ouvrage indique 8000 mots nouveaux alors que les pages finales les recensant n'en présentent que 457.

Il était une fois...

Petite histoire du terme « sida »

Sylvie DuPont

À la fin de 1981, j'étais terminologue à ce qui s'appelait alors la Direction de la terminologie et de la documentation du Bureau de la traduction, au Secrétariat d'État du Canada, et j'étais affectée à la recherche terminologique dans le domaine de la médecine.

À cette époque, le Bureau d'épidémiologie du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social du Canada m'a téléphoné pour me demander quel était l'équivalent français du terme *acquired immune deficiency syndrome* ou *AIDS*. Cette appellation apparaissait dans un communiqué que venait de diffuser le Center for Disease Control (CDC) d'Atlanta, aux États-Unis, et Santé Canada désirait retransmettre l'information à la communauté médicale canadienne. Or, conformément à la *Loi sur les langues officielles*, toute communication émise par un organisme fédéral devait être diffusée simultanément en anglais et en français.

Le Bureau d'épidémiologie devait donc trouver un terme correspondant pour désigner cette réalité en français. Il faut dire que même le terme anglais était peu connu puisqu'on parlait plus couramment du *GRID*, pour *Gay-Related Immune Deficiency*, qui décrivait alors une réalité bien circonscrite dans les milieux homosexuels de quelques grands centres comme San Francisco.

À l'époque, aucun ouvrage médical de langue française ne traitait de ce syndrome. J'ai toutefois trouvé un rapport qui faisait état des travaux du professeur Luc Montagnier de l'Institut Pasteur, en France, et où il était question d'« immunodépression acquise » et de « déficience immunitaire acquise ». (Le Web m'aurait alors été bien utile!)

Cela se passait deux ans avant que le professeur Montagnier ne fasse connaître cette maladie au reste de la population en publiant son rapport, dans lequel il allait donner une description complète du virus en cause, qu'il baptiserait LAV. Quant aux travaux du chercheur américain Robert Gallo, qui décrivait parallèlement le même virus sous l'appellation HTLV-III, ils ne seraient publiés que trois ans plus tard.

J'ai discuté du problème avec mon interlocuteur du ministère de la Santé, qui disposait de plus amples renseignements du CDC d'Atlanta. Nous avons pu préciser qu'il s'agissait bien d'un « syndrome », c'est-à-dire d'un ensemble de symptômes constituant une entité clinique. Le ministère de la Santé souhaitait également trouver un sigle, de préférence aussi convivial que le sigle anglais *AIDS*. En manipulant les composantes du syntagme, nous avons proposé différents équivalents, dont « syndrome d'immunodéficience acquise », qui pouvait être abrégé en « SIDA ». Les communicateurs du ministère de la Santé ont retenu notre proposition.

Au fil des ans, le terme est passé dans l'usage et a subi une dernière transformation : il s'écrit aujourd'hui en minuscules. Il est même utilisé à la place du syntagme « syndrome d'immunodéficience acquise ».

Pour désigner la personne atteinte du sida, j'avais aussi proposé le terme « sidatique », conformément aux règles de dérivation néologique et sur le modèle du terme « trauma », qui donne « traumatique », « traumatisé », « traumatisant », « traumatologie », etc. Malheureusement, ce terme ayant été utilisé dans un contexte discriminatoire par le politicien français Jean-Marie Le Pen en 1987, les utilisateurs ont préféré s'en distancer. La ministre française de la Santé d'alors, M^{me} Barzach, avait donc commencé à utiliser le terme « sidéen » lors des conférences de presse. Pendant quelques mois, les revues et journaux canadiens-français parlaient de « sidatique », alors que la presse franco-européenne privilégiait le terme « sidéen ». Sans doute est-ce parce que la presse écrite française jouissait alors d'une plus grande diffusion à l'échelle internationale que ce dernier terme a fini par s'imposer.

Voilà donc la petite histoire du terme « sida », qui est un bel exemple de l'efficacité de l'aménagement de la langue française au Canada. ■



Wordsleuth:

| Katherine Barker

Of Bangbellies and Banquet Burgers: Updating the Canadian Oxford Dictionary

"You have such an interesting job!" people keep exclaiming to me. Well, with the second edition of the Canadian Oxford Dictionary hot off the presses, this is an opportune moment to let you have a sneak peek at three years in the life of a lexicographer engaged in the task of updating a dictionary.

There was, for instance, the entire day spent researching and writing definitions for various Newfoundland delicacies, such as: *bangbelly*, a cake made with cooked rice, molasses, raisins, and salt pork; *pork bun*, a tea biscuit made with salt pork and served with molasses; *lassy bread*, a sweet yeast bread with molasses, raisins, and spices (probably served with salt pork). These are in addition to the classic Newfoundland dish we already had in the first edition, *fish and brewis*, which is salt cod soaked with hardtack and served with (you probably have guessed it by now) molasses and salt pork.

At about the same time, we discovered that the humble *banquet burger* (a hamburger garnished with bacon and cheese)—for which some of our "evidence" came from our local coffee shop—seems to be

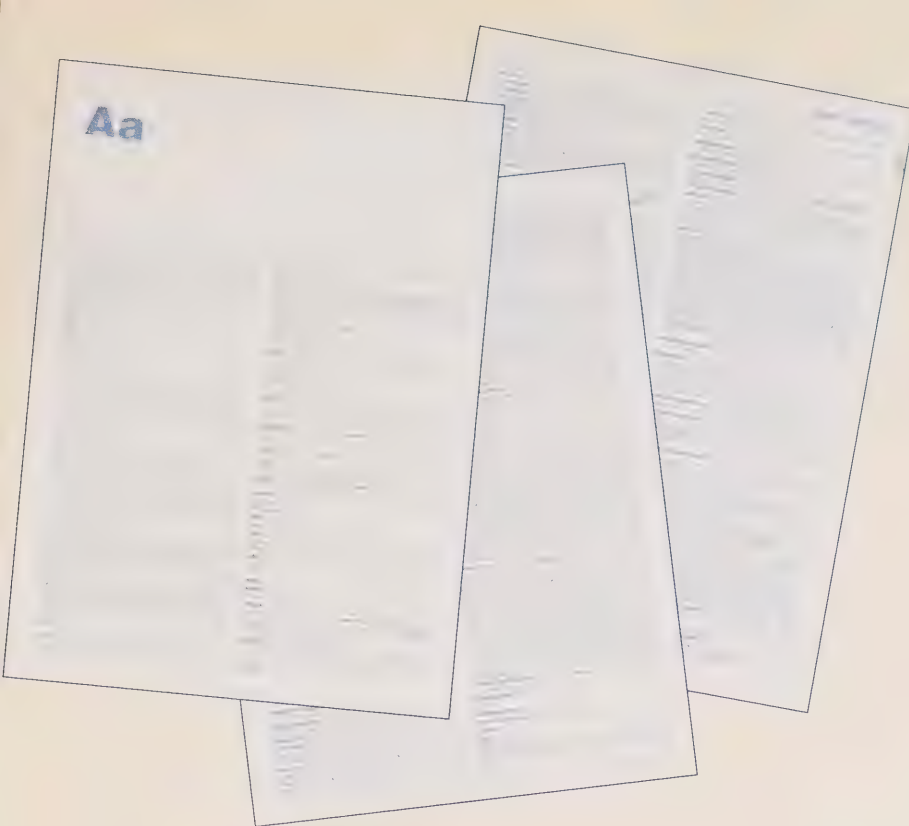
a Canadianism. One is left wondering, however, if *banquet burgers* in Newfoundland are perhaps garnished instead with salt pork . . . and molasses!

Then there was the exciting investigation (conducted with the help of our faithful and ever-growing coast-to-coast survey group) into Canadian names for the activity of knocking or ringing at someone's door and running away before it is opened: *nicky nicky nine doors* was what most of our respondents remembered, but mysteriously, we discovered, this seems to be called *knock on ginger* in Manitoba and Saskatchewan. It is truly amazing the things one finds out when doing lexicographical research. For instance, on my quest to discover if Ontario Scholars would still exist once OAC-level courses had been abolished, and if so what an Ontario Scholar would be, I phoned the Ontario Ministry of Education information line, where the information officer told me in no uncertain terms, "Grade 13 never existed." So I'm sorry to break it to those of you who did Grade 13 (being a Manitoban, I didn't have to) that, according to an official spokesperson at the Ministry of Education, this was a



lost year in your life that was just a figment of your imagination.

There were, of course, many new words that are not unique to Canada. A favourite is *puttanesca*, a pasta sauce (there seems to be no end to pasta sauces) whose name is derived from the Italian word for "prostitute," purportedly because it could be whipped up quickly between clients' visits! *Pool noodles* also got the nod, as did *novel foods*.



Other trendy new words and expressions included *eeew* (an interjection of disgust, usually followed by gross!), *employment equity* (which Canadians apparently share with South Africans), and *energy drink* (that would be Gatorade to you). This one gave us cause to reflect on the connotative power of words, since if it were called a *high-calorie drink*, which denotes exactly the same thing, it wouldn't sell half as well. In *F*, our trendy new word was *Ferberize*, and I think it best to stop before venturing any further with our new *F*-words. The letter *S* continued to be the most productive initial in the language, with among others, *supersize* (as in what you do to your fries if you're not worried about your waistline), *Stairmaster* (what you use if you are worried about your waistline), *Super Soaker*, the interjection *sweet!*, *skanky*, *Shanghai noodles* (which mysteriously seem to be known in Canada and North Carolina but not in New York), and of course . . . *SARS*.

Updating the encyclopedic entries was a real treat as we discovered that a mania for territorial restructuring seems to have swept the globe. We grappled with new countries, new place names and amalgamated cities in Ontario and Quebec, new counties in the UK, new provinces in South Africa, and every entry in which there was any mention of any of these. The entry for every former European currency unit now replaced by the euro had to be amended (for instance, the franc still is the currency unit of Switzerland but not of France or Belgium, so we had to have two definitions where one had done before). Every entry that mentioned the Northwest Territories had to be checked to see if the place mentioned had since "migrated" to Nunavut. Entries mentioning Newfoundland had to be adjusted to reflect the province's new but cumbersome name, "Newfoundland and Labrador." Population figures for the almost 3,000 towns, cities

and countries in the dictionary also were updated and 100 cities now exceeding our population cutoff figures were added.

Meanwhile, there was the task of updating biographies. Inspired by *Canadian Idol*, we decided to solicit from people across the country nominations of prominent Canadians worthy of inclusion in the dictionary. It was rather disturbing to see how many people wrote to nominate themselves! In the end, we managed to settle on a list of about 100 worthy Canadians (not nominated by their mothers) who have achieved household name status since 1998. Biographical entries for living people had to be updated to include significant events in their lives since 1998. We were immensely grateful for the Internet at this point! There was also the somewhat morbid task of determining who of those still living when the first dictionary came out had since died.

Because I know the excitement would be too much for you, I will spare you the details of a month spent spell-checking, another month spent checking cross-references and yet another month inserting recommended word-break dots, before four solid months of proofreading over twenty million characters—twice! If ever we needed confirmation of Samuel Johnson's quip that a lexicographer is a "harmless drudge," we had it. If only the people who exclaim how interesting our job is would turn up to volunteer at those stages in the dictionary production process! ■

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers et Frédélin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Devoir (mars-juillet 2004)

Nicolas Sarkozy devient un véritable premier ministre **bis**

leur moyen d'action n'est plus l'affrontement armé direct mais la **voiture bombe**

les télévisions américaines ont choisi de passer les plans les plus larges ou bien de « **flouter** » les corps mutilés ou calcinés

tout en haut de l'organigramme – un **râteau** impressionnant – on trouve le nom de Jésus

l'improvisation et le **poncepi-latisme** qui ont marqué le gouvernement Charest

selon le Dr Bélisle, le **sexage** des embryons jouit aussi d'une forte popularité dans les zones urbaines de la Chine, où le fait d'avoir une fille est encore considéré comme un handicap social

Le Monde diplomatique (juillet 2004)

les patients qui n'ont pas accès aux **caisses de résonance** politique et médiatique, comme les Amérindiens, bon nombre d'Afro-Américains et d'immigrés de souche récente, demeurent, eux, sans recours

L'Express (juillet 2004)

le cinéma est tout autant une solide industrie qu'une **caisse de résonance** où viennent se répercuter les grandes questions qui agitent l'Amérique

À La Haye, le « roi Słobo » a su **tétaniser** les magistrats du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, à coups d'arguties juridiques ou d'anathèmes hautains

quel que soit le nom du futur élu, celui-ci devra de toute façon se rendre à Washington, afin d'y recevoir l'**adoubement** de « G. W. » en personne

Le Monde (mai 2004)

les hauts fonctionnaires bruxellois proposent que le président de la Commission s'entoure de vice-présidents – de six à dix – et organise son collège en sous-groupes de commissaires, **cornaqués** par un vice-président

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : (819) 997-4730 Fax : (819) 997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions du gouvernement du Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

Téléphone : (613) 941-5995 Fax : (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : (819) 994-5943
Fax : (819) 953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2004

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: (819) 997-4730 Fax: (819) 997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Canadian Government Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

Telephone: (613) 941-5995 Fax: (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: (819) 994-5943
Fax: (819) 953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2004

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

Abonnements

Les Éditions du gouvernement du Canada
Travaux publics et Services gouvernementaux
Canada Ottawa (Ontario) K1A 0S9

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

(819) 997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

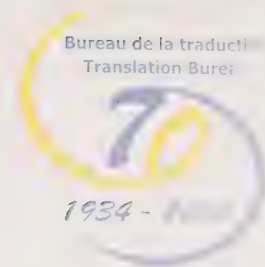
Subscriptions

Canadian Government Publishing
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S9

Information on Translation Bureau products and services

(819) 997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS 215
-A18



L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 1 | 2 | DÉCEMBRE/DECEMBER 2004

L'infolangagier, interprète du monde technologique
Technolinguists: Interpreting the Technological World

Le nez qui voque

Usage Myths

Pensez-y bien avant de partager vos opinions

Les Bagdadis?

Entre plurales y falsos amigos

Canadian English: A Real Mouthful

Sommaire Summary

Un automne bien rempli!/A Busy Fall Season!

Francine Kennedy, page 5

Le Bureau de la traduction s'est fait un devoir d'être présent à plusieurs manifestations langagières organisées un peu partout dans le monde./The Translation Bureau has made a point of attending language-related events around the world.

L'infolangagier, interprète du monde technologique Technolinguists: Interpreting the Technological World

Sarah Bérubé et/and Annabelle Larouche Saint-Sauveur, page 7

Infolangagiers et localisateurs font le pont entre le contenu textuel et l'enveloppe informatique. Mais seuls les premiers sont actifs tout au long du projet quand un produit multimédia est créé./Technolinguists and localizers bridge the gap between text content and program code. But only technolinguists play a role throughout the process of creating a multimedia product.

Finie l'orthographe orthodoxe!

French Spelling Takes a Spill

Paul G. Leroux, page 10

Réflexions très libres d'un traducteur anglophone que les rectifications de l'orthographe française laissent songeur, ou font sourire./An Anglophone translator offers his candid, but light-hearted comments on the changes to French spelling.

Une première au Canada/A First in Canada

Jean Vachon, page 13

L'utilité de la terminologie est incontestable. Mais qu'en est-il de son rendement économique, des revenus qu'elle rapporte à une organisation ou à une entreprise?/No one disputes the qualitative value of terminology. But how does terminology benefit an organization or business in terms of revenue and return on investment?

Mots de tête : Le nez qui voque

Frédérin Leroux fils, page 15

Il y a eu celui de Gogol... Le pic, le cap, que dis-je? la péninsule de Cyrano... Et si Cléopâtre avait levé le sien?/Our columnist looks at the use of *lever le nez* and ponders why French lexicographers have turned up their noses at this expression.

Qui se cache dans les détails?

Frédérin Leroux fils, page 17

Jusqu'ici, c'était le bon Dieu. Mais depuis quelque temps c'est souvent le diable. Comme en anglais.../In French, it used to be that God was in the details. But more recently, it has often been the devil, as in English.

Usage Myths

Frances Peck, page 18

In the previous issue, the author debunked some English grammar myths. Now, she turns her attention to usage strictures that are no more than "durable superstitions." / Dans le numéro précédent, l'auteur a dénoncé divers mythes touchant la grammaire anglaise. L'usage a aussi imposé plusieurs interdits qui sont de pures superstitions.

Pensez-y bien avant de partager vos opinions

Jacques Desrosiers, page 20

S'il peut être agréable, ou difficile, voire émouvant de *partager*, jamais il ne s'agit simplement de communiquer quelque chose. Du moins en français. Mais il y a de la chicane dans les dictionnaires bilingues./Although in French *partager* refers to sharing in many different contexts, it does not carry the sense of communicating ideas or opinions, as in English. But the bilingual dictionaries do not agree on this.

Traduire le monde : les Bagdadis?

André Racicot, page 23

On peut bien se payer le luxe d'importer les gentils étrangers en français *avec* leurs suffixes exotiques. Mais c'est ignorer les ressources dont dispose déjà le français./Writers readily import the names of inhabitants of foreign countries into French *with* their exotic suffixes. But in doing so, they are ignoring the suffixes that already exist in French.

El Rincón Español: Entre plurales y falsos amigos

Irma Nunan y Genny González, página 24

Las autoras presentan, en primer lugar, dos posiciones divergentes respecto a la pluralización del sustantivo y adjetivo *inuit*, y solicitan la colaboración de los lectores para definir cuál de dichas posiciones es la más adecuada. Posteriormente, nos recuerdan la importancia, al pasar de una lengua a otra, de evitar el uso de los falsos amigos o cognados falsos, y nos presentan una lista de ejemplos frecuentes.

Wordsleuth: Canadian English: A Real Mouthful

Katherine Barber, page 26

CPR strawberries are actually prunes. And *Cape Breton pork pies* don't contain a speck of meat. The author looks at Canadian culinary English./En anglais, les fameuses « fraises du Canadien Pacifique » sont en fait des pruneaux. Et la tourtière du Cap-Breton ne contient pas une once de viande... Caprices de la langue quand elle se met à table.

Glanures

Page 27

Mail

Page 28

Index annuel/Annual Index

Page 29



Mot de la rédaction

Si l'on a toujours pu affirmer sans l'ombre d'un doute que la terminologie se situe au cœur même de l'activité langagière, bien sorcier (ou sorcière) qui aurait pu dire si elle avait une valeur *économique*. Mais c'était avant que le Bureau ne fasse faire la première étude sur la question au Canada... et que nous vous en communiquions les résultats en nos pages! Comme nous le dit notre p.-d. g., le Bureau, outre qu'il a commandé cette étude, est omniprésent sur la scène langagière : colloque international de l'OTTIAQ sur la localisation, congrès de l'OTTIAQ et, à Paris, table ronde de la LISA. Et l'on constatera qu'il n'est pas en reste non plus en matière d'« infolangagerie ».

Par ailleurs, nous vous livrons dans ce numéro-ci les réflexions teintées d'humour d'un traducteur anglophone sur les rectifications de l'orthographe française. *Lèverez-vous le nez* sur le déboulonnage de certains mythes courants dans l'usage anglais, sur une opinion bien documentée concernant le « partage » d'opinions, sur l'invention de gentils étrangers, sur le pluriel d'*inuit* en espagnol, sur des faux amis anglais-espagnols et sur les noms anglais parfois surprenants de petits plats bien de chez nous? Je suis sûre que non, vous vous en voudriez pour longtemps!

En terminant, l'équipe de *L'Actualité langagière* vous souhaite un joyeux temps des Fêtes.

A Word from the Editor

Translation: Lesley Warren

Though we have always known, beyond a shadow of a doubt, that terminology is at the hub of language activity, its *economic* value was never easy to pin down. But that was before the Bureau commissioned the first study in Canada on the issue . . . and *Language Update* reported the results! As our CEO explains, apart from having this study conducted, the Bureau is active everywhere on the language scene—at OTTIAQ's international localization colloquium and its annual conference, and at a LISA round table in Paris. You will also discover that the Bureau has not left technolinguistics off its list.

In addition, this issue offers you the humorous thoughts of an Anglophone translator on the changes made to French spelling. Once you have pondered the different meanings of *lever le nez* in French, will you turn up your nose at the efforts of our columnist to debunk some common English usage myths; at a well-documented opinion on *partager des opinions* (sharing opinions); at the idea of inventing French names for inhabitants of foreign countries; at the plural of *inuit* in Spanish and at a few English-Spanish false cognates; or at the strange English names given to some of our home-grown delicacies? I doubt you will, because you would regret it for years to come!

And lastly, the *Language Update* team wishes you all a happy holiday season.

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs

Our Contributors

Katherine Barber, editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and *The Canadian Oxford High School Dictionary*, has recently completed work on the second edition of *The Canadian Oxford Dictionary*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et du *Canadian Oxford High School Dictionary*. Elle vient de mettre la dernière main à la deuxième édition du *Canadian Oxford Dictionary*.

Sarah Bérubé et **Annabelle Larouche Saint-Sauveur**, toutes deux titulaires d'un diplôme d'études supérieures spécialisées en localisation, ont été traductrices au Bureau de la traduction pendant quelques années avant de se joindre au Service d'infolangerie du Bureau. / **Sarah Bérubé** and **Annabelle Larouche Saint-Sauveur** both have obtained a graduate degree in localization; they were translators at the Translation Bureau for a few years before joining the Bureau's Technolinguistic Services.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Genny González, M.A., is a Translation Bureau terminologist responsible for updating the Spanish component of TERMIUM®. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Genny González**, M.A., est chargée d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Paul G. Leroux is a French-English translator with the Canadian International Development Agency's translation unit. Apart from his professional duties, he dabbles in creative writing. Over the years, he has written (and occasionally published) various articles, short stories and poems, mostly Shakespearean sonnets. / **Paul G. Leroux** est traducteur français-anglais au service de traduction de l'Agence canadienne de développement international. Outre ses fonctions professionnelles, il est plumeur à ses heures. Il écrit et a publié, à l'occasion, des articles, des nouvelles et des poèmes, le plus souvent des sonnets à la manière de Shakespeare.

Irma Nunan is a biologist with a master's degree in translation. She works as a translator in different fields and as a Spanish instructor. / Biologiste et traductrice (maîtrise en traduction), **Irma Nunan** travaille comme traductrice dans divers domaines et aussi comme professeure d'espagnol.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients. / **Frances Peck** est enseignante, rédactrice et réviseuse à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

André Racicot, réviseur au service de traduction de l'Agence canadienne de développement international, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A reviser with the Canadian International Development Agency's translation unit and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Jean Vachon est chargé de projet à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Il a travaillé au ministère du Patrimoine canadien et dans le Secteur des langues officielles de l'ancien Secrétariat d'État. Il s'est toujours intéressé aux travaux de l'industrie langagière. / **Jean Vachon** is a project officer with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. He once worked for the Department of Canadian Heritage and in the Official Languages Sector of the former Secretary of State department. He has always maintained an interest in the language industry field.

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and
Government Services Canada.
[translationbureau.gc.ca](http://www.translationbureau.gc.ca)

Abonnement (\$52-1)

1 an 10 exemplaires (10 numéros par an)
\$52-10 \$52-10

Les exemplaires
\$52-10 \$52-10

Commander par chèque ou mandat à l'ordre du ministre
des Travaux publics et des Services gouvernementaux
270, rue Wellington, 4e étage, Ottawa, ON K1P 6K7

Subscription Rates (\$52-1)

1 year 10 issues (10 issues per year)
\$52-10 \$52-10

Per issue
\$52-10 \$52-10

Payment by cheque or money order payable to the Minister
of Public Works and Government Services
270 Wellington Street, 4th Floor, Ottawa, ON K1P 6K7



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

Un automne bien rempli!

L'automne 2004 a été, pour les professionnels de notre industrie, particulièrement riche en occasions de perfectionnement et de réseautage dans le cadre de différents forums langagiers. Le Bureau de la traduction était bien sûr présent à ces rencontres, qui lui permettent de suivre de près l'évolution de la profession, de l'industrie et de la technologie partout dans le monde, et de faire connaître les conclusions de ses propres recherches.

En Europe, la traduction est l'industrie qui connaît actuellement la plus forte expansion. L'Union européenne, avec ses 25 pays membres utilisant 20 langues officielles (soit 280 combinaisons linguistiques possibles), est aux prises avec un problème croissant de gestion du contenu multilingue. Disposant d'un budget annuel de traduction atteignant aujourd'hui le milliard d'euros, soit plus de 1,5 milliard de dollars canadiens, l'Union européenne s'attend à voir doubler son effectif de quelque 1 300 traducteurs.

C'est dans ce contexte que s'est tenue, du 11 au 14 octobre dernier à Marne-la-Vallée, près de Paris, la 50^e conférence internationale de la LISA (la *Localization Industry Standards Association*). Le Bureau a participé à une table ronde portant sur une inquiétante tendance, la *marchandisation* de la profession. La conférence avait pour objectif d'examiner certains aspects de la prestation des services destinés au marché mondial : gestion de nouvelles pratiques commerciales, gestion de la sous-traitance et mise en œuvre de normes ouvertes.

Les 18 et 19 octobre dernier se tenait à Montréal le 2^e Colloque international sur la localisation, sous le thème *La localisation sur la Toile : politiques, stratégies et pratiques*. Ce colloque a donné l'occasion aux participants de se pencher sur les modalités d'adaptation de la communication aux différentes langues et cultures qui ont accès à la « Grande Toile », et d'examiner en particulier la place et le rôle du français dans la localisation.

A Busy Fall Season!

Translation: Lesley Warren

For the professionals in our industry, fall 2004 offered an abundance of development and networking opportunities at various language forums. Naturally, the Translation Bureau attended these events, where it had the chance not only to monitor the evolution of the profession, the industry and technology throughout the world, but also to present the results of its own research.

Translation is the fastest growing industry in Europe. The European Union, which comprises 25 member states and uses 20 official languages, generating 280 possible language combinations, is grappling with the increasing problem of managing multilingual content. With an annual translation budget of one billion euros—over 1.5 billion Canadian dollars—the EU is expecting its workforce of some 1,300 translators to double.

Against this backdrop, the Localization Industry Standards Association (LISA) held its 50th International Conference from October 11 to 14 in Marne-la-Vallée, near Paris. The Bureau took part in a round table to discuss a disturbing trend: the *commoditization* of the profession. The goal of the conference was to examine certain aspects of service delivery to the global market: managing new business practices, managing outsourcing and implementing open standards.

The 2nd International Localization Colloquium was held in Montréal on October 18 and 19 with the theme *Localization on the Web: Policies, Strategies and Practices*. At this colloquium, participants examined the practices used in adapting communications to the different languages and cultures that have access to the Web and, in particular, looked at the place and role of the French language in localization.

Pour son congrès annuel du 5 novembre 2004, l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (l'OTTIAQ) avait retenu le thème *Les professions langagières : éthique et praxis*, afin de susciter un dialogue et une réflexion sur les pratiques qui caractérisent nos professions et sur l'éthique professionnelle dans laquelle doivent s'inscrire nos gestes quotidiens.

En tant que membre de l'industrie, j'estime qu'il est important que tous prennent part à des manifestations de ce genre, tant pour rester au fait du développement des connaissances dans le domaine que pour explorer de nouveaux marchés, favoriser le développement de l'industrie langagière canadienne et positionner le Canada comme un leader mondial en matière de solutions langagières intégrées. ■

For its annual conference, held on November 5, 2004, the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) chose the theme *The Language Professions: Ethics and Praxis* to promote discussion and reflection on the practices that characterize our professions and on the professional ethics that inform our day-to-day actions.

As a member of the industry, I believe that it is important for everyone to take part in these types of events not only to keep informed of how knowledge in the field is developing but also to explore new markets, to promote the growth of the Canadian language industry and to position Canada as a global leader in integrated language solutions. ■

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

en marche

Insights

L'infolangagier, interprète du monde technologique

Technolinguists: Interpreting the Technological World

Sarah Bérubé, Annabelle Larouche Saint-Sauveur


Translation: Siobhan Ua'Siaghail

Il y a de ces mots à la mode. Convergence, réingénierie, gouvernance, gestion horizontale : tant d'exemples de termes utilisés à toutes les sauces pendant quelques mois ou quelques années, pour ensuite être relégués aux oubliettes... En traduction, localisation et infolangagerie sont sans contredit les deux mots « tendance » des dernières années. Mais qu'est-ce donc que ce nouveau dada, et pourquoi ce que l'on appelle « localisation » ailleurs porte-t-il le chapeau « infolangagerie » au Bureau de la traduction? Dans cet article, on verra que malgré l'existence de nombreux traits communs entre localisation et infolangagerie, plusieurs caractéristiques font ressortir la nécessité de distinguer les deux domaines.

Certain words are buzzwords: convergence, re-engineering, governance, horizontal management. Many of them are used at every opportunity for a few months or a few years, only to be later forgotten. In translation, localization and technolinguistics are, without question, the two most popular buzzwords of the last few years. But what do they mean, and why is it that what is referred to as localization elsewhere is called technolinguistics at the Translation Bureau? Though localization and technolinguistics have a number of traits in common, several others point to the need to distinguish between the two fields.

Qu'est-ce qu'un localisateur? Un infolangagier? À la base, l'infolangagier et le localisateur jouent en quelque sorte un rôle d'interprète entre deux peuples, qu'on appellera pour les besoins de la cause « langagiers » et « technologues ». Par *langagiers*, on entend les rédacteurs, auteurs, traducteurs et autres producteurs de contenus textuels, tandis que les *technologues* regroupent les programmeurs, ingénieurs logiciels et autres concepteurs de produits technologiques. Auparavant, ces deux peuples vivaient en autarcie, dans deux mondes bien différents, les langagiers donnant libre cours à leur prose, munis de papier, de crayons et de livres, et les technologues refaisant le monde à grands coups d'algorithmes, depuis le clavier de leur ordinateur. Avec l'avènement du Web et du multimédia, langagiers et technologues doivent apprendre à collaborer, car la qualité et l'efficacité du message à transmettre reposent sur le travail des deux

What is a localizer? What is a technolinguist? Basically, localizers and technolinguists play a sort of interpretive role between the world of language professionals and that of technologists. Language professionals include editors, writers, translators and other text content producers, whereas technologists include programmers, software engineers and other technology product designers. In the past, these two very different worlds lived independently: the language professionals, equipped with paper, pens and books, gave free rein to their prose, and the technologists, using algorithms, boldly reinvented the world from their keyboards. With the arrival of the Web and multimedia, language professionals and technologists must learn to work together, because the quality and effectiveness of the messages to be conveyed depend on both groups. Collaboration is not a simple matter: these two groups do not speak the same language



groupes. La collaboration n'est pas simple car ces peuples ne parlent pas la même langue et n'arrivent pas à se comprendre. D'où l'importance de l'infolangagier ou du localisateur, être hybride capable de parler et de comprendre la langue des langagiers et celle des technologues et de faire le pont entre leurs deux sphères d'activités.

La tendance actuelle dans les grandes entreprises de localisation est de sensibiliser les programmeurs et les gestionnaires aux problèmes de l'adaptation linguistique et culturelle. Cependant, la traduction et l'adaptation sont souvent bonnes dernières dans la chaîne de production, et les langagiers doivent se soumettre aux règles définies par les technologues en début de projet. Au Canada, et particulièrement au Bureau de la traduction, on a mis en œuvre un nouveau modèle de fonctionnement appelé « infolangagerie », où on ne se contente pas de préparer le terrain à la traduction mais où on place le langagier au centre même du processus de création des produits multimédias. Les sites Web et les logiciels ne sont-ils pas des médias de communication, au même titre qu'une brochure, un message publicitaire ou un manuel d'instruction? Un langagier sensibilisé aux problèmes techniques de l'informatique peut coordonner efficacement les différentes étapes d'un projet multimédia et contribuer à créer un produit mieux adapté au public cible. En fait, c'est cette participation active du langagier tout au long d'un projet qui justifie l'emploi d'« infolangagerie » plutôt que de « localisation ». De plus, un langagier ayant des connaissances en informatique saura poser un regard neuf sur les problèmes techniques liés à la langue et trouver des solutions innovatrices.

and have a difficult time understanding each other. Localizers and technolinguists are hybrid beings capable of understanding and speaking both languages: that of language professionals and that of technologists. They bridge the two fields of activity, which is why they are so important.

The current trend in large localization companies is to make programmers and managers more aware of the problems associated with linguistic and cultural adaptation. Translation and adaptation are often at the very end of the production line, however, and language professionals must abide by the rules the technologists define at the beginning of projects. In Canada, and particularly at the Translation Bureau, a new approach called "technolinguistics" has been implemented. This approach does not merely lay the groundwork for translation but places the language professional at the heart of the multimedia product design process. Like brochures, advertisements or instruction manuals, Web sites and software are communication media. Consequently, a language professional who can deal with computer-related technical problems can effectively co-ordinate the various steps in a multimedia project and help create a product that is better suited to its target audience. The term *technolinguistics* reflects the language professional's active participation throughout the project and is therefore more appropriate than the term *localization*. Moreover, a language professional with specialized computer knowledge will be able to look at language-related technical problems from a fresh perspective and find innovative solutions.

Pour mettre en œuvre ce « modèle canadien », le Bureau de la traduction a créé le Service d'infolangagerie (SDI). Il s'agit d'une équipe multidisciplinaire, composée d'infolangagiers, de gestionnaires de projet, d'infographistes et de techniciens. Au besoin, l'équipe fait appel à des traducteurs du Bureau et à des programmeurs externes. L'objectif : relever ensemble des défis impossibles à relever seuls! Par la mise en commun des compétences, la collaboration, le dialogue... et parfois le choc des idées entre des partenaires ayant des formations et des points de vue très différents, l'équipe peut s'attaquer à des projets de nature très variée, et les membres de l'équipe apprennent beaucoup les uns des autres.

L'un des objectifs du SDI est de cerner les besoins des ministères en matière de localisation, d'internationalisation et d'infolangagerie. L'équipe produit entre autres des sites Web internationalisés, où le contenu textuel est entièrement séparé de la coquille de programmation. Il offre également des services d'assurance de la qualité linguistique et technique, de l'expertise-conseil en matière d'automatisation de la traduction et d'outils d'aide à la traduction et gère des projets où il est question de langue et de technologie. Ajoutons que le SDI contribue au positionnement stratégique du Bureau en matière de nouvelles technologies. À cette fin, les infolangagiers sont souvent appelés à participer à des colloques et à des foires.

De plus, le SDI fait partie intégrante du vaste projet technologique du Bureau, le Centre de recherche en technologies langagières, concrétisation ultime du modèle canadien. En effet, le Centre rassemble dans un même lieu des chercheurs de l'Institut de technologie de l'information du Conseil national de recherches du Canada, des traducteurs du Bureau et des professeurs des départements d'informatique et d'études langagières de l'Université du Québec en Outaouais, afin de créer un environnement de travail propice à la naissance d'idées nouvelles et de projets inédits qui viendront appuyer le développement de l'industrie de la langue et, surtout, faciliter le travail des langagiers.

Alors *infolangagerie*, encore un nouveau mot à la mode appelé à disparaître sous peu? Rien de moins certain... ■

To implement this "Canadian model," the Translation Bureau created Technolinguistic Services (TLS), a multidisciplinary team of language professionals, project managers, computer graphics designers and technicians. When necessary, the team calls on the Bureau's translators as well as outside programmers. The objective is to face, together, challenges that would be impossible to face alone. Through skill sharing, collaboration and discussion—and, sometimes, thanks to the clash of ideas from partners with very different training and perspectives—the team can take on a wide variety of projects, and the members learn a great deal from each other.

One of the goals of TLS is to assess the localization, internationalization and technolinguistic needs of the departments. The team designs, among other things, internationalized Web sites, in which text content is completely separate from the program code. It also provides linguistic and technical quality assurance services and expert advice on translation automation and translation assistance tools and manages projects involving language and technology. As well, TLS helps strategically position the Bureau in relation to new technologies. To that end, the technolinguists are often asked to participate in conferences and fairs.

Moreover, TLS is an integral part of the Bureau's major project, the Language Technologies Research Centre, which is the ultimate incarnation of the Canadian model. The Centre brings together in one location researchers from the Institute for Information Technology of the National Research Council of Canada, translators from the Bureau and professors from the computer science and language departments of the Université du Québec en Outaouais to create a work environment that fosters innovative ideas and projects that will help develop the language industry and, above all, facilitate the work of language professionals.

So is *technolinguistics* yet another soon-to-be-forgotten buzzword? Don't bet on it. ■

Finie l'orthographe orthodoxe!

French Spelling Takes a Spill

Paul G. Leroux

Malgré mon nom de famille français, je suis anglophone jusqu'au bout des ongles. En tant que langagier, toutefois, je m'intéresse à l'évolution de la langue de Molière, pourvu qu'elle aille dans le bon sens. Vous comprendrez donc que les rectifications de l'orthographe annoncées par le Conseil supérieur de la langue française ont suscité mon intérêt. Vous permettrez à un anglophone (qui est pourtant francophile) un regard loufoque sur la question...

Despite my French family name, I'm an Anglophone through and through. Still, as a language professional, I'm interested in the development of the French language, as long as it develops in the right direction. You can thus understand why the spelling changes announced by the Conseil supérieur de la langue française piqued my interest. I hope you'll allow an Anglophone (but a Francophile) to take a light-hearted look at this issue.

Les nombres

Je veux bien qu'on écrive tous les nombres avec un trait d'union. Mais à quand l'autorisation d'écrire *quatre* avec un *s* devant un substantif (comme les gens le font assez souvent) ou *cent* sans *s* quand il n'est pas suivi d'un autre chiffre? À propos, pourquoi les gens n'écrivent-ils pas *cinqs*, *septs* ou *huits*? Je parie qu'ils s'abstiennent d'écrire *neufs* parce que ça ressemble au pluriel du qualificatif « neuf ». Qu'en pensez-vous?

Singulier et pluriel des noms composés comportant un trait d'union

Les noms composés d'un verbe et d'un nom

Vive la régularité, mais que devient la logique? Prenez « *perce-neiges* », par exemple. Je n'ai vu « *neiges* » au pluriel que dans l'expression « Où sont les neiges d'antan? » Ne serait-il pas plus logique de dire « un *perce-neige* », « des *percent-neige* », c'est-à-dire d'écrire le verbe au pluriel et non le substantif?

Numbers

I have no problem with hyphenating all numbers. But will the *Conseil* end up allowing us to write *quatre* with an *s* before a noun (as people often do), or *cent* without an *s* when it is not followed by another number? I wonder why people don't write *cinqs*, *septs* or *huits*. I bet they avoid *neufs* because it looks like the plural of the adjective *neuf*. What do you think?

Singular and plural of hyphenated compound nouns

Compound nouns comprising a verb and a noun

I'm all in favour of regularity, but what about logic? Take *perce-neiges*, for example. I've seen the plural *neiges* only in the expression *Où sont les neiges d'antan?* (Where are the snows of yesteryear?) Wouldn't it be more logical to write *un perce-neige*, *des percent-neige*—that is, to pluralize the verb and not the noun?

Les noms composés d'une préposition et d'un nom

« Après-midis », ça va, même « après-skis », mais « sans-abris » ? De grâce, n'est-ce pas déjà trop d'être sans abri? On dirait un itinérant avec un pied-à-terre en ville (pardon, un « *piedaterre* ») et une maison à la campagne.

Accent grave

Pas grave.

Accent circonflexe

Tant qu'à faire, pourquoi retenir l'accent circonflexe pour le passé simple, l'imparfait du subjonctif et le plus-que-parfait du subjonctif? D'abord, ces temps du verbe sont peu utilisés de nos jours, au moins dans la langue courante. De plus, il aurait suffi de garder l'accent circonflexe sur « eût » et « fût » au subjonctif, pour les distinguer de « eut » et de « fut » au passé simple. Même à la troisième personne du verbe au singulier, on oublie souvent l'accent. Triste phénomène s'il en fut...

Pour ce qui est des autres personnes de la conjugaison au subjonctif, elles s'écrivent de manière tellement distinctive qu'il ne saurait y avoir de confusion.

Accent circonflexe sur les adverbes

Je crains que les gens ne se trompent en lisant « *assidument* », et le prononcent de la même manière que la forme verbale « *assument* », par exemple. L'accent circonflexe n'était pas inutile : il servait à démarquer les syllabes. Plus maintenant...

Compound nouns comprising a preposition and a noun

I'm okay with *après-midis*, and even *après-skis*, but *sans-abris*? Good heavens, isn't it bad enough to be homeless without being "homes-less?" Makes you think of a street person with an apartment in town and a cottage at the lake.

Grave accent

No grave misgivings here.

Circumflex accent

Why not go all the way and drop the circumflex accent for the simple past, imperfect subjunctive and pluperfect subjunctive? To start with, these tenses are rarely used any more, at least in everyday writing. Besides, it would have been enough to keep the circumflex accent for *eût* and *fût* in the subjunctive, to separate them from *eut* and *fut* in the simple past. Even in the third person singular, people often drop the circumflex accent. Sad, but true.

As for the other persons of the French subjunctive, they're written so oddly that no one could ever mistake them.

Circumflex accent on adverbs

I'm afraid people will misread *assidument*, for example, and pronounce it like the verb form *assument*. There was a reason for writing the circumflex accent. It served as a marker between syllables. Not any more.

Singulier et pluriel des mots empruntés

L'ajout d'un *s* pour indiquer le pluriel d'un mot emprunté respecte le génie de la langue française. D'accord. Le problème, c'est qu'il fait parfois entorse au génie de la langue d'origine, surtout dans le cas d'un vocable comme « jazzmans », alors que le pluriel normal serait « *jazzmen* », bien sûr.

Je trouve le pluriel « *lieds* » plutôt moche, alors que « *lieder* » serait le pluriel allemand. Et le pluriel de « *land* » s'écrirait « *länder* », et non « *lands* », en temps normal. C'est sans doute trop demander aux gens de connaître les règles de grammaire des autres langues. Pourtant, celles de l'anglais devraient être assez familières à tous les francophones. Et vu qu'on n'étudie presque plus le latin, comment espérer que les gens sachent écrire « *maxima* » et « *media* » (ce dernier sans *s* ni accent aigu)? C'est à y perdre son latin.

Pour qui sonne le glas

Le Conseil supérieur de la langue française commente les rectifications de l'orthographe en ajoutant avec une grande magnanimité : « Les personnes qui ont déjà la maîtrise de l'orthographe ancienne pourront, naturellement, ne pas suivre cette nouvelle norme. » Et voilà le hic, n'est-ce pas? Les rectifications de l'orthographe ne consacrent-elles pas, en réalité, les lapsus de ceux et celles qui écrivent de moins en moins bien la langue française?

Les temps sont révolus, semble-t-il, où l'on pouvait apprendre à maîtriser une langue dans toute sa richesse et diversité, y compris ses singularités dues aux aléas de l'histoire et de l'étymologie, sans s'attendre à ce que tout fût simple et régulier. Dommage. ■

Pour plus de détails sur les rectifications de l'orthographe, se reporter à l'article de Jacques Desrosiers dans *L'Actualité terminologique*, vol. 34, n° 4, décembre 2001, p. 13.

Singular and plural of borrowed words

Adding an *s* to indicate the plural of a borrowed word is in keeping with the spirit of the French language. The problem is that it sometimes goes against the spirit of the source language, especially in a case like *jazzmans*. The plural, of course, would normally be "*jazzmen*."

I think the plural *lieds* is perfectly awful, since the German plural would be *Lieder*. The plural of *land* should be *Länder*, not *lands*. I suppose it's too much to ask people to know how other languages are written, though most should be pretty familiar with English spelling. Since hardly anyone studies Latin any more, how can we expect people to write *maxima* and *media* (with no *s* and no acute accent)? I guess it's Greek to them.

For whom the bell tolls

In outlining the spelling changes, the *Conseil supérieur de la langue française* generously adds that those who have already mastered the old spelling rules are, of course, not obliged to follow the new standard. They've hit the nail right on the head. Don't the changes merely justify the mistakes made by Francophones whose spelling is getting worse and worse?

Gone, it seems, are the days when people could master a language in all its richness and variety, including idiosyncrasies due to the vagaries of history and etymology, without expecting everything to be neat and simple. And that's a darn shame. ■

For more information on the spelling changes in French, refer to Jacques Desrosiers' article in *Terminology Update*, Vol. 34, No. 4, December 2001, p. 13.

Une première au Canada

A First in Canada

Jean Vachon

Translation: Geoffrey McGuire

En 2003-2004, le Bureau de la traduction a marqué une étape dans l'avancement de la profession en réalisant la première étude canadienne sur la valeur économique de la terminologie. Ce projet s'inscrivait dans le programme de travail de l'un des trois groupes de projet créés lors des Journées d'étude sur la terminologie au Canada tenues en février 2003 par la Direction de la normalisation terminologique.

In 2003-04, the Translation Bureau made a contribution to advancing the profession when it conducted the first Canadian study on the economic value of terminology. The study was the responsibility of one of the three project groups created at the February 2003 Focus Days on Terminology in Canada held by the Terminology Standardization Directorate.

À l'origine de cette étude, la question posée à la réunion préparatoire du premier sommet mondial de la terminologie, en novembre 2001, à savoir : « L'un d'entre nous a-t-il déjà réalisé une étude sur la valeur économique de la terminologie? » Bien sûr, personne ne contestait les vertus qualitatives de la terminologie (uniformisation des textes, qualité accrue, réduction des erreurs, économie du temps de révision, etc.), mais personne n'en avait encore jamais chiffré la valeur.

Deux volets

L'étude comporte deux volets. Le premier, à l'aide d'enquêtes menées auprès de plus de 3 000 entreprises canadiennes, établit le profil des activités de terminologie et dresse le portrait de la profession au pays. Il a fait l'objet d'une présentation à la Journée d'étude sur la terminologie au Canada de février 2004.

Le deuxième volet de l'étude analyse la valeur économique de la fonction terminologie. Plus précisément, il a pour objectif principal d'établir, en termes de revenus, de rendement de l'investissement et de réduction des dépenses, la valeur économique de la fonction terminologie au sein des entreprises et des organisations. Il s'agissait pas tant de cerner les coûts que de déterminer les avantages de l'activité terminologique pour une entreprise ou pour toute autre organisation,

The study had its origins at the November 2001 preparatory meeting for the first world summit on terminology, when the following question was asked: "Has any of us ever done a study on the economic value of terminology?" Naturally, no one disputed the qualitative benefits of terminology (consistency across texts, improved quality, fewer errors, less time spent on revision, etc.), but up to that point, no one had ever put a dollar value on the terminology function.

Two parts

The study consisted of two parts. The first examined over 3,000 Canadian businesses, established a profile of terminology activities and painted a portrait of the profession of terminologist in Canada. This part was presented at the Focus Day on Terminology in Canada in February 2004.

The second part of the study analysed the economic value of the terminology function. More specifically, the main goal was to establish the economic value of the terminology function in businesses and organizations in terms of revenue, return on investment and cost reduction. The purpose was not so much to identify the costs but rather to determine the benefits of terminology activity for businesses and other organizations. Such benefits might include the return on

par exemple, le rendement de l'investissement que représente l'établissement d'une terminologie adéquate à l'étape de la conception d'un produit ou de sa mise en marché, ou encore pour des fins de formation.

Constats

Voici quelques-uns des constats qui se dégagent de l'étude :

- environ 7,8 % des entreprises canadiennes ont des activités de terminologie;
- ce pourcentage augmente avec la taille de l'entreprise et l'importance de ses activités interprovinciales ou internationales;
- moins de 1 % des entreprises canadiennes ont à leur service un spécialiste en terminologie, pour un total de quelque 2 200 à 2 500 personnes au Canada;
- la terminologie entraîne une hausse de 5 à 9 % de la productivité en traduction, et de 10 à 33 % en révision;
- dans les petites et moyennes entreprises, un terminologue permet de libérer de 5 à 10 % des ressources en traduction/rédaction, et de 10 à 33 % des ressources en révision;
- pour chaque heure facturée – et donc investie – en traduction ou en révision, entre 8 et 24 \$ (sur un tarif de 80 \$) sont reliés à la fonction terminologie.

L'étude, bien qu'exploratoire, constitue une première tant pour le secteur de la terminologie que pour l'industrie langagière dans son ensemble. Elle ouvre la voie à des recherches plus étendues et à la mise en place d'un projet de validation des résultats. Elle favorisera une plus grande concertation entre tous les intervenants du milieu langagier que la question intéresse, au Canada comme à l'étranger. Enfin, elle jettera les bases d'une argumentation solide que les terminologues pourront alors utiliser pour trouver un emploi et vendre leurs services. ■

L'étude est disponible sur demande. Il suffit de communiquer avec :

Jean Vachon

Téléphone : (819) 994-1838

Courriel : jean.vachon@tpsgc.gc.ca

investment of establishing appropriate terminology at the design or marketing phase of product development or for training purposes.

Findings

Here are some of the findings from the study:

- Roughly 7.8% of Canadian businesses engage in terminology activities.
- The percentage is proportional to the size of the business and the scale of its interprovincial or international activities.
- Less than 1% of Canadian businesses employ terminology specialists; there are between 2,200 and 2,500 such specialists working in Canada.
- Terminology raises productivity by 5% to 9% in translation and by 10% to 33% in revision.
- In small and medium-sized businesses, a terminologist can free up 5% to 10% of resources devoted to writing/translation and 10% to 33% of resources devoted to revision.
- Terminology accounts for \$8 to \$24 in billing for each hour spent on translation or revision (based on a rate of \$80 an hour).

Though only exploratory, the study is a first for both the terminology sector and the language industry as a whole. It has paved the way for more extensive research and a validation project to confirm its findings. It may also foster greater co-operation among interested language industry stakeholders in Canada and abroad. Lastly, it has laid the foundation for a solid pitch that terminologists can make to find jobs and sell their services. ■

The study is available upon request. Just contact Jean Vachon

Telephone: (819) 994-1838

E-mail: jean.vachon@pwgsc.gc.ca



Mots de tête

Frédélin Leroux fils

Le nez qui voque*

Naguère — et jadis aussi —, on levait le nez plus volontiers qu'aujourd'hui, semble-t-il. (L'air était peut-être moins pollué...)

En Acadie, par exemple, lever le nez, c'était « aller en quête de nouvelles indiscrètes » : « Qu'est-ce qu'il vient lever le nez par ici? ». C'est ce que nous apprend le *Glossaire acadien*¹, paru en 1925. Les Acadiens avaient même un terme pour désigner l'habitué de ce comportement indélicat : un « lève-nez » (un curieux ou indiscret), l'« écornifleur » québécois, autrement dit (ne pas confondre avec l'« écornifleur » de Jules Renard, qui est un pique-assiette).

Et en France, aux seizième et dix-septième siècles, on disait d'un homme à qui on ne pouvait rien reprocher, qu'il *allait le nez levé*. Ou de celui dont les affaires allaient bien, qu'il *levait la crête*, ou les *cornes*, ou le *nez* encore. C'est dans l'inépuisable *Bouquet de Duneton*² que vous trouverez cela. Aujourd'hui, ces façons de dire ne semblent plus avoir cours. Pour *lever le nez*, l'expression qui nous intéresse, le *Grand Robert* se contente d'un exemple d'Anatole France, qui pourrait laisser croire que ce geste est réservé au priseur de tabac...

Inutile de dire qu'on reste sur sa faim. Même si on trouve dans quelques dictionnaires *ne pas lever le nez*, qui se dit d'une personne qui travaille ou étudie sans interruption : « elle n'a pas levé le nez de son bureau, de son livre ». C'est à peu près tout, hélas.

Heureusement que les Français du Canada (comme aurait dit le général) veillaient au grain. Très tôt, ils ont décidé de faire leur part pour sauver *lever le nez* de l'oubli. Dans sa préface aux *Souvenirs de prison* de son ami, le journaliste Jules Fournier, Olivar Asselin³ écrit :

Vous lèverez dédaigneusement le nez sur le *skelley* et sur la jambe de botte.

(Ce *skelley*, que Fournier se voyait servir presque à chaque repas, est un gruau « ayant à peu près la consistance et l'odeur de la colle forte diluée⁴ »; quant à *jambe de botte*, c'est sans doute une variante de *semelle de botte*, une viande coriace et trop cuite.)

Bien que ce tour soit presque centenaire, il ne semble pas avoir eu une descendance bien régulière, car je suis obligé, pour mon prochain exemple, de vous faire faire un saut de 70 ans. Un professeur⁵ de l'Université de Sherbrooke écrit, presque en *levant le nez* lui-même :

On rencontre des « scientifiques » de très modeste envergure qui lèvent le nez sur le savoir de grands historiens ou de juristes prestigieux.

À partir de ce moment, comme si on s'était donné le mot, tout le monde lève le nez sur tout : les libéraux fédéraux sur Robert Bourassa (Lysiane Gagnon, *La Presse*, 15.08.84), les Québécois sur les États-Unis (Pierre Cayouette, *Le Devoir*, 09.04.94), nos décideurs sur les livres et les auteurs québécois (Christian Rioux et Jacques Lanctôt, *Le Devoir*, 15.10.02 et 18.09.02), les Vermontois sur l'énergie du Québec (Francine Pelletier, *La Presse*, 12.10.91), l'Ontario sur les touristes francophones (Jean-Paul Perrault, *Le Droit*, 16.06.03), et c'est à qui lèverait le nez sur la culture américaine (Pierre Foglia, *La Presse*, 18.01.03).

Même un ancien traducteur, qui a été en son temps un grand défenseur du bon français chez nous, l'emploie sans états d'âme :

Quant aux jeunes qui lèvent le nez sur l'indépendantisme... (Jacques Poisson, *Le Devoir*, 12.03.88)

* Réjean Ducharme ne m'en vaudra pas de lui emprunter ce titre.

Et un chroniqueur d'origine camerounaise, qui a fait les délices des lecteurs du *Droit* il y a plusieurs années, nous fournit un exemple qui tombe pile :

Le francophone qui ne lève pas le nez sur tout ce qui n'est pas sanctionné par l'Académie... (Léon Gwod, 07.05.94)

Et j'en passe : l'ancienne directrice du *Devoir*, Lise Bissonnette (*L'Actualité*, juin 1989), le franc-tireur Pierre Bourgault (*Journal de Montréal*, 07.06.98), le romancier Yves Beauchemin (*Le Devoir*, 12.02.03)...

Mais il n'y a pas que dans la presse qu'on rencontre cette expression. Au moins trois ouvrages la recensent. Le premier⁶ en date donne comme équivalent « lever le menton sur qqn ou qqch. »**. Le deuxième⁷ est souvent cité dans cette chronique. Ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'on y trouve probablement le recensement le plus complet de nos façons de parler. L'auteur donne entre autres un exemple de Michel Tremblay. Quant au troisième⁸, moins sérieux, il est d'abord destiné aux visiteurs français au Québec. Les auteurs, dont un animateur de télévision bien connu, apportent une précision intéressante à propos de *lever le nez sur quelqu'un* : « se sentir supérieur à lui ».

Par ailleurs, je m'étonne que les gardiens de la langue n'aient pas flairé que c'est peut-être sur des effluves anglais que ce nez se lève. Seul Lionel Meney signale l'existence d'une tournure anglaise semblable au tour français, « to turn up

one's nose at ». Et comme vous vous y attendiez, aucun dictionnaire ne traduit par « lever le nez sur ». On propose « faire fi de » (*Dictionnaire anglais-français* de Petit⁹), « faire la fine bouche devant qqch. » (*Larousse*), « faire le dégoûté » (*Robert-Collins*), ou « faire le dédaigneux » (*Harrap's*). On rencontre aussi « tordre le nez sur qqch. », notamment chez Pierre Daviault¹⁰. Mais cette expression semble avoir vieilli. Si on peut encore la trouver dans le *Grand Larousse* et le *Grand Robert*, elle a disparu des bilingues. À moins que vous ayez conservé précieusement l'édition de 1972 du *Harrap's français-anglais*.

Cette expression a une sorte de faux contraire, « to look down one's nose at sb/stg ». Le plus très jeune *Dictionnaire canadien*¹¹ la met dans le même sac que l'autre et traduit par « dédaigner, faire fi de ». D'autres ouvrages donnent « traiter qqn ou qqch. avec condescendance » (*Larousse*), ou « prendre qqn ou qqch. de haut » (*Robert-Collins*). Malheureusement, ces équivalents ne font pas image. Ce qui explique peut-être pourquoi nous traduirions spontanément par « lever le nez sur ».

Si aucun dictionnaire français ou bilingue ne cautionne notre usage, le *Trésor de la langue française* donne pourtant un exemple qui s'en rapproche : « lever le nez, adopter une attitude d'indifférence » :

Pourquoi pleures-tu? Mais lève donc le nez, Mouchette; c'est une affaire enterrée. (Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*)

Et j'ai aussi trouvé chez un bon écrivain (double Goncourt), un exemple qui ressemble à notre usage comme deux gouttes d'eau. Ou presque :

Les meilleures clientes de ma mère, qui la cajolaient et la suppliaient jadis, pour être servies les premières, levaient à présent le nez et détournaient la tête lorsqu'elles la rencontraient dans la rue¹².

Il y manque un petit « sur », me direz-vous. C'est vrai. Mais vous n'allez quand même pas me battre froid pour une simple préposition.

D'ailleurs, quel que soit le sort réservé à notre locution, il reste que *lever le nez* a déjà une descendance assurée. Vous connaissez sans doute l'expression « le nez dans le guidon », qui signifie, au figuré, « sans vision globale de la situation ». Depuis quelque temps, on voit se répandre son pendant positif, pour ainsi dire, « lever le nez du guidon »; c'est l'idée de prendre du recul, de sortir des sentiers battus :

Il existe désormais de très nombreux réseaux exclusivement féminins, qui permettent de lever le nez du guidon tout en faisant d'utiles rencontres. (Hélène Constanty, *L'Express*, 31.05.04)

On en trouve des centaines d'exemples sur Internet. Le plus souvent, le contexte est lié à l'entreprise, la formation, la gestion du temps, comme ici :

** Dans le *Grand Larousse de la langue française*, « lever le menton » a le sens de « se donner des airs d'importance ».

Être manager, c'est savoir « lever le nez du guidon », se rendre disponible pour ses collaborateurs et ses interlocuteurs et pour la réflexion et la prospective.

C'est tout un programme. Et si vous invitiez votre patron à mettre cette règle en pratique? Il pourrait ainsi contribuer à répandre l'expression...

Ce qui inciterait peut-être les dictionnaires à lui ouvrir la porte. Car je nourris l'espoir – utopique, sûrement – que le jour où cette locution aura un pied dans la maison (Larousse ou Robert), elle pourra plaider la cause de la nôtre. Cela

nous dissuaderait sans doute de lever le nez sur les lexicographes français.

P.-S. : Une citation de 1953, retrouvée contre toute attente, témoigne d'une descendance moins irrégulière que je le croyais : « Le brochet ne lève jamais le nez sur le menu » (Harry Bernard, *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, p. 233). ■

NOTES

- 1 Pascal Poirier, *Le glossaire acadien*, Moncton (N.-B.), Éditions d'Acadie, 1993.
- 2 Claude Duneton, *Le bouquet des expressions imagées*, Seuil, 1990.

- 3 Préface aux *Souvenirs de prison*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000, p. 120. (Paru en 1910.)
- 4 *Op. cit.*, p. 37.
- 5 Richard Joly, *Notre démocratie d'ignorants instruits*, Montréal, Leméac, 1981, p. 70.
- 6 André Dugas et Bernard Soucy, *Le dictionnaire pratique des expressions québécoises*, Montréal, Les Éditions Logiques, 1991.
- 7 Lionel Meney, *Dictionnaire québécois-français*, Montréal, Guérin, 1999.
- 8 Marcel Béliveau et Sylvie Granger, *Savoureuses expressions québécoises*, Monaco, Éditions du Rocher, 2000.
- 9 Charles Petit, *Dictionnaire anglais-français*, Hachette, 1934.
- 10 Pierre Daviault, *Langage et traduction*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963.
- 11 Jean-Paul Vinay et coll., *Dictionnaire canadien*, McClelland & Stewart, 1962.
- 12 Romain Gary, *La promesse de l'aube*, Folio, 1981, p. 126. (Paru en 1960.)

Curiosité

Frédérin Leroux fils

Qui se cache dans les détails?

Dieu ou le diable? Vous avez le choix.

Les anglophones, quant à eux, ont opté pour le diable. Au moins un dictionnaire, *The New Dictionary of Cultural Literacy*, enregistre l'expression « the devil is in the details ». Avec l'explication suivante : « Even the grandest project depends on the success of the smallest components ». Et les auteurs ajoutent qu'il existe une version française où c'est Dieu qui tiendrait ce rôle. Qu'ils attribuent à Le Corbusier.

Ils n'ont peut-être pas tort, après tout. Il y a une dizaine d'années paraissait un roman dont le titre

est sans équivoque : *Dieu gît dans les détails*, de Marie Depussé. Mais dix ans plus tard, un autre roman venait semer le doute : *Le diable est dans les détails*, de Marc Durin Valois. Un professeur, Jean-Claude Favez, et le commissaire européen au commerce, Pascal Lamy, enfonce le clou : « le diable se cache dans les détails ».

Enfin, pour réconcilier tout ce monde peut-être (mais j'ai plutôt l'impression que ce sera la pagaille), un critique du *Figaro littéraire*, Philippe Simonnot, affirme : « On ne saurait décider si Allah est dans les détails »...

C'est Lamartine qui doit se retourner dans sa tombe. Lui dont le *Christophe Colomb* s'ouvre par ces mots : « Dieu se cache dans le détail des choses humaines ». C'était en 1863.

Certes, le singulier, et la fin de la phrase « et se révèle dans l'ensemble », changent quelque peu le sens. ■



Usage Myths

Frances Peck

No one writes quite so delightfully about English as author, humorist and language expert Bill Bryson. In his introduction to Bryson's Dictionary of Troublesome Words, after describing our language as "a merry confusion of quirks and irregularities that often seem willfully at odds with logic and common sense," he makes the sad but true observation that "many users of English continue to make usage decisions based on little more than durable superstitions and half-formed understandings."

It's the "durable superstitions," or some of them at least, that concern us in this article. Just like the grammar myths we debunked in the September issue, the following usage points are widely held, firmly believed, often repeated—and simply wrong.

MYTH: *Though* is an informal and undesirable variant of *although* and should be avoided.

FACT: *Though* and *although* are equally acceptable and nearly always interchangeable.

Some usage guides (Bryan Garner's *A Dictionary of Modern American Usage* is one) suggest that *although* is slightly more formal, but then add that *though* sometimes reads better, even in formal contexts. Since both words are acceptable, the choice should depend on which one sounds better.

Example: Many writers, though uncertain why they do it, routinely change *though* to *although*, preferring the weightiness of two syllables to the breeziness of one.

MYTH: *Till* is an outdated, informal and undesirable variant of *until* and should be avoided.

FACT: *Till* and *until* are nearly always equally acceptable.

No matter what its detractors say, *till* is a legitimate, acceptable word. As with *though* and *although*, many usage guides acknowledge that *until* is marginally

more formal, but then hasten to add that *till* is nonetheless at home in much formal prose. That said, *until* is generally considered the better choice to begin a sentence.

Incidentally, steer clear of the faux-abbreviation *'til*, which is cute but wrong. It likely springs from the mistaken belief that *till* is a short form of *until* (in fact, *till* is the older word).

Example: Edith pored over usage books *till* the clock chimed midnight and her eyes grew heavy.

MYTH: *As*, *since* and *while* should signal relationships of time only.

FACT: Nearly always, *as* and *since* are acceptable synonyms for *because*, and *while* is an acceptable synonym for *though* or *although*.

The belief that we must reserve *as*, *since* and *while* for temporal relationships is one of the most persistent usage myths around. Yet dictionaries and respectable usage guides agree: these words have perfectly acceptable non-temporal meanings as well.

These conjunctions are troublesome only on those rare occasions when they give rise to ambiguity. A sentence like this one, for instance, is worth a second look: "As the speaker droned on in a stupefying monotone, the audience grew sleepy." Did the audience grow sleepy *because* the speaker was droning on (causal), or *while* the speaker was droning on (temporal)? Such a sentence needs a clearer conjunction.

Example: While she respected her boss's expertise in molecular biology, Edith questioned his knowledge of grammar and usage, since he never supported his arbitrary rulings with facts or explanations.

MYTH: Always use *between* with two entities and *among* with three or more.

FACT: *Between* is sometimes the only correct choice for three or more entities.

This myth is reinforced by the well-meaning but superficial treatment of *between* and *among* in many general writing manuals. The usage chapters of these manuals often present the simple usage rule (i.e., the myth) and omit all discussion of the occasional, acceptable and necessary use of *between* to express certain relationships involving three or more things.

Among suggests a general sort of sharing and works well when the relationship is general: “discussion among the members,” “you are among friends,” “choosing among many cheeses” and so on. But when three or more entities relate to each other individually and equally rather than collectively, or when the relationship is general rather than reciprocal, *between* is the only word that will do. We must refer, for example, to a free trade agreement *between* (not *among*) Canada, the United States and Mexico; or a contract *between* (not *among*) five interested parties; or the partnership *between* (not *among*) the federal, provincial and territorial governments.

Example: The Scrabble-playing arrangement between Edmond, Edith and Edith’s best friend Jasmine began in university, when all three admitted to loving words more than biology lab.

MYTH: It is incorrect to use *the reason why*; the structure is redundant.

FACT: *The reason why* is correct, idiomatic and only mildly redundant.

The reason why has a long history as an accepted construction. We have been using it, according to *The New Fowler’s Modern English Usage*, since the 13th century. The structure is no more redundant than *the time when* or *the place where*, constructions that for some reason don’t catch the same flak as *the reason why*.

This myth may have so many adherents because of a similar cause-and-effect construction that usage and grammar guides routinely, and rightly, warn against: *the reason why . . . is because*, or just *the reason . . . is because*. In both structures, the verb *to be* should be followed by *that*, not *because*.

Example: It is interesting to delve into the reasons why people frown upon this wording, condemning it without pausing to consider its naturalness.

MYTH: It is incorrect to use *over* to mean *more than* or *in excess of*.

FACT: *Over* is an acceptable substitute for *more than* or *in excess of*, particularly in combination with a number.

While scattered authorities (mostly American, says Fowler’s) criticize this usage of *over*, the majority consider it perfectly fine. Moreover, all major dictionaries list *more than/in excess of* as a standard definition of the word. According to Bill Bryson, “The stricture has been traced to Ambrose Bierce’s *Write It Right* (1909), a usage book teeming with quirky recommendations, many of which you will find repeated nowhere.”

Example: Over 250 people are expected to attend today’s protest against improper word usage.

The only sure way to avoid the sticky web of usage myths is to have good resources on hand. An up-to-date dictionary is a must, and a reliable usage guide (like the ones listed below) is a close second. Only reading, learning and questioning will lay our “durable superstitions” to rest. ■

SOURCES:

Bryson, Bill. *Bryson’s Dictionary of Troublesome Words*. New York: Broadway Books, 2002.

Burchfield, R.W., ed. *The New Fowler’s Modern English Usage*. 3rd ed. Oxford: Clarendon Press, 1996.

Fee, Margery, and Janice McAlpine. *Guide to Canadian English Usage*. Toronto: Oxford University Press, 1997.

Garner, Bryan A. *A Dictionary of Modern American Usage*. New York: Oxford University Press, 1998.



Pensez-y bien avant de partager vos opinions

Jacques Desrosiers

Lorsque Bush a élevé l'alerte au terrorisme au niveau orange l'été dernier, il a déclaré selon l'AFP : « Quand nous découvrons quelque chose, nous devons le partager¹. » Le correspondant de Libération a traduit de la même façon². Au point de presse, Bush avait déclaré : « When we find out something, we got to share it³. » Lorsqu'un traducteur fait dire au grand patron de Gap : « J'ai des opinions et je suis content de les partager »⁴, on se doute que là aussi derrière partager se cache to share.

Ces traductions sont loin d'être seules à employer *partager* au sens de « communiquer » des opinions, des idées, « faire connaître » des impressions, « faire part » de sentiments, d'expériences. Le chroniqueur gastronomique de la Presse, avant de vous laisser pour le temps d'une saison, aimerait partager avec vous un souvenir de voyage⁵. Le critique littéraire Réginald Martel dit d'une romancière qu'elle n'hésite pas à partager les réflexions que lui inspire son travail d'écriture⁶. Bien que le mot me semble plus fréquent ici que là-bas, il a de la parenté européenne comme on l'a vu. Je pourrais citer d'autres cas, p.ex. dans le Point : Toutes ses connaissances, et son expérience plus récente du feu de juillet qui a ravagé 6 000 hectares entre Plan-de-la-Tour et Sainte-Maxime..., Marie-Jeanne les partage avec son association⁷.

Le Collins-Cobuild définit ainsi cet emploi de *share* : « If you share something personal such as a thought or a piece of news with someone, you tell them about it... Film critic Bon Mondello shares his thoughts on the movie 'City of Hope' ». Le tour date du milieu du XX^e siècle d'après le *Shorter Oxford*. Il est donc assez récent. C'est sans doute pourquoi il est absent de plusieurs dictionnaires anglais. Contrairement à la série des Oxford par exemple, les Webster – Webster's Third World International, Merriam-Websters Online, Webster's New World – l'ignorent royalement. Au Canada, le Gage le consigne précédé de la marque *informal*. C'est vraisemblablement une situation temporaire.

Il n'est pas étonnant alors qu'il y ait du flottement dans les bilingues. Les Harrap's, le *Unabridged* comme le *Shorter*, donnent à *share* entre autres le sens de « raconter » et le rendent tout de go par *partager* : *to share one's ideas, impressions : partager des idées avec quelqu'un, des impressions*. Cette traduction littéraire n'est jamais dénoncée même par les vigiles de la langue les plus musclés. Le Colpron, qui ne pardonne rien, reste coi. Ils considèrent peut-être que le Harrap's a réglé le problème. Sauf que plusieurs autres dictionnaires bilingues ne fournissent aucune traduction de cette acception de *share*. Et non des moindres, puisque c'est le cas du Robert-Collins et du grand Larousse bilingue.



À ma connaissance, les seuls bilingues qui à la fois consignent ce sens de *share* et le traduisent selon les règles de l'art sont la deuxième édition du Meertens⁸, qui le rend par *communiquer* (des informations), et le *Dictionnaire Compact 2004* de Larousse, qui traduit *to share the news with sb* par *faire part d'une nouvelle à qqn*. Je dis : selon les règles de l'art, parce que *partager* au sens de « communiquer » n'appartient pas au français selon les grands dictionnaires de la langue.

Chez les bilingues, il faut mentionner le cas particulier du Oxford-Hachette qui fait bien les choses, si l'on peut dire, mais malgré lui. Dans sa partie français-anglais, il donne (erronément) à *partager* le sens de « communiquer ». Mais ses exemples sont tous formés avec la construction *faire partager*, comme dans *j'aimerais vous faire partager ma joie* – emploi irréprochable et vieux de cent ans :



Ils étaient accourus pour nous faire partager leur émerveillement.

(Radiguet dans le *Grand Robert*)

Je voudrais souligner quelques réflexions suscitées par cette alerte, que je crois nécessaire de faire partager par la population en général.

(Professeur à la retraite dans le *Devoir*, 18-6-2004)

Ce livre enfin a mûri grâce à une expérience que je souhaite faire partager.

(Dominique de Villepin dans le *Monde*, 9-9-2004)

Le tour se comprend très bien. *Faire partager* une expérience, c'est la *communiquer* de manière à ce que des gens la *partagent*, la revivent. *Faire partager* au sens de « communiquer » est consigné dans le *Trésor de la langue française*, et entériné par un renvoi analogique dans le *Grand Robert*.

Les différents sens de partager se répartissent en fonction de deux grands traits sémantiques. Ou bien on divise une chose en différentes parties pour les distribuer, soit en gardant une part pour soi-même (*l'enfant partage ses bonbons avec ses amis*) ou en les distribuant toutes (*la mère partage les bonbons entre les enfants*); partager consiste alors à *donner* une part. Ou bien on prend part, on participe à quelque chose. Le mouvement va dans l'autre sens : au lieu d'une chose qui est répartie entre plusieurs personnes, cette fois plusieurs personnes convergent vers la même chose⁹. C'est ce qui se passe lorsqu'on partage un repas avec d'autres personnes, un appartement, le lit de quelqu'un, ou des responsabilités; partager consiste alors à *prendre* une part.

L'idée de part est encore présente. Elle disparaît seulement lorsque, au figuré, on partage une opinion, une idée, une expérience, des valeurs, des espérances, les soucis de quelqu'un, quelque chose

d'indivisible. C'est un emploi très courant que tout le monde connaît :

Je ne partage ni ses idées ni son mode de gestion.

(*L'Express*, 14-6-2004)

« Ce que j'admire en Leningrad, c'est Saint-Pétersbourg », écrivait Gide en 1936. Qui pourrait ne pas partager ce jugement?

(D. Fernandez, *Dictionnaire amoureux de la Russie*¹⁰)

En février 2004, une majorité de Canadiens sondés par Ipsos-Reid avait dit partager cette opinion.

(*Le Devoir*, 28-7-2004)

Les Turcs se considèrent-ils européens? Ont-ils le sentiment de partager une identité commune – une culture, des valeurs – avec les citoyens de l'UE?

(*Le Monde*, 17-9-2004)

Dans cet emploi *partager* a une connotation psychologique très forte : partager une opinion par exemple, c'est y souscrire, y adhérer, de même que partager la joie ou la douleur de quelqu'un, c'est la ressentir, la faire sienne. Partager, c'est être d'accord, s'associer, éprouver, compatir, se solidariser. Même une fois que Bush a informé la population, on ne peut pas vraiment dire que tout le monde *partage l'information*; il ne s'agit pas d'être simplement au courant.



Morale de cette histoire : *partager une opinion* veut dire « partager l'opinion de quelqu'un d'autre », et non « communiquer sa propre opinion à quelqu'un d'autre ». *I share your opinion* peut se traduire littéralement par *Je partage votre opinion* (= je suis d'accord avec vous). Mais *I share my opinion with you* ne peut pas se traduire littéralement à l'aide du verbe *partager* (= je vous fait part de mon opinion). Les dictionnaires analogiques sont trompeurs sur ce point, parce que souvent, en proposant des verbes à employer avec *opinion*, ils mettent dans la liste *partager* à côté de verbes comme *exprimer*, *professer*, *émettre*, sans préciser que l'opinion n'appartient pas à celui qui partage (exception, le Dubé qui donne, s.v. *endorse*, l'expression complète : *partager l'opinion de*¹¹).

Le mot est aussi victime de la popularité phénoménale des « soirées de partage », ces rencontres communautaires où les gens viennent

parler et échanger leurs vues. Elles ont souvent un caractère très personnel, mais j'en ai vu annoncer de toute sorte : « soirée de partage et de réflexion » pour des étudiants qui « se retrouvent tous les lundis », « grande soirée de partage, basée sur un répertoire de compositions originales » pour des amateurs de jazz, « soirée de partage avec des écrivains en quête d'éditeurs », et j'en passe. L'expression est un cliché, et elle est souvent impropre.

L'idée de ces rencontres est que chacun apporte quelque chose et qu'ensuite tout est mis en commun, un peu comme dans un forum de discussion. Mais si dans une « soirée de partage » vous exprimez une idée ou faites part d'une expérience, d'abord vous ne la partagez pas et ensuite rien ne garantit que qui-conque la partagera; si vous êtes venu pour le partage, la soirée risque de vous paraître longue. Par contraste, dans un repas-partage (un *potluck*), il y a vraiment partage,

parce que non seulement chacun partage avec les autres le plat qu'il a apporté, mais en plus tous partagent le même repas. L'expression *soirée de partage* est juste seulement quand le but de la rencontre est d'amener les participants à revivre les expériences des autres, à ressentir leurs émotions, à s'identifier à eux, à s'associer très étroitement à leurs propos. Il est abusif d'annoncer, comme je l'ai vu sur le Web, qu'un historien après une causerie animera une « soirée de partage historique ».

Il est possible qu'au fil du temps *partager* prenne une nouvelle coloration ou que son sens se dilue. Dans l'état actuel des choses, ce verbe ne veut pas dire « communiquer ». Mais l'ensemble des dictionnaires bilingues finiront bien par s'aviser que *share* revêt ce sens en anglais. On peut se demander s'ils s'inspireront alors du Harrap's ou du Meertens. ■

NOTES

- 1 Dans le *Devoir* du 3-8-2004.
- 2 4-8-2004.
- 3 Transcription sur CNN.com, 2-8-2004.
- 4 *La Presse*, 8-5-2004.
- 5 21-5-2004.
- 6 *La Presse*, 17-10-2004.
- 7 12-8-2004.
- 8 René Meertens, *Guide anglais-français de la traduction*, Paris, 2003.
- 9 *L'Encyclopédie du bon français* de Dupré souligne cette opposition.
- 10 Paris, 2004, p. 326.
- 11 Jacques Dubé, *Lexique analogique*, Ottawa, 1997. En ligne sur le site de *TERMIUM Plus*.



Les Bagdadis?

Les *Bagdadis*, vous connaissez? Il s'agit du nom des habitants de Bagdad inventé par les journalistes. Inventer un gentilé? Voilà certes une initiative qui mérite d'être encouragée, car les habitants des contrées étrangères n'ont que trop rarement de nom dans notre langue. Mais, étonnamment, les gentilés que proposent nos scribes pour le Moyen-Orient comportent tous le suffixe « i ». C'est ainsi que défilent sous nos yeux interloqués *Bagdadis*, *Qataris*, *Émiratis* et autres *Kaboulis*. Inutile de préciser que cette altière voyelle qu'est le « i » ne fait pas partie de l'arsenal des suffixes français.

Faut-il en déduire que le nom des habitants du Moyen-Orient se forme en ajoutant un simple « i » au nom de ville ou de pays? Ce serait trop beau. Et peut-être un peu trop simple. Car, à bien y penser, ce n'est pas ainsi que l'on écrit habituellement les noms moyen-orientaux. Autrement, nous aurions des *Cairis* pour les habitants du Caire... sans oublier les *Afghanis* et les *Iranis*... Ouf!

D'ailleurs, un simple coup d'œil au dictionnaire confirme nos doutes. Point de *Bagdadis*, mais plutôt des *Bagdadiens*, *Qatariens*, *Émiriens* et *Kabouliens*. Mais dans quelle oasis ont donc puisé nos amis journalistes pour trouver tous ces noms avec finale en « i »? La réponse est simple : dans les langues locales.

Et il y a au moins deux bonnes raisons d'être tenté de le faire : 1) les dictionnaires français sont avares de gentilés pour les toponymes étrangers; 2) il est tentant d'aller emprunter des noms d'habitants en arabe, en pachtoune ou en dari pour donner une couleur locale à ses articles, quand ce n'est pas pour faire savant...

Ce qui amène la question suivante : peut-on librement emprunter les noms d'habitants des autres langues? Certes oui, puisque le français, à l'instar de toutes les autres langues, puise abondamment dans le corpus

étranger. Mais les emprunts deviennent beaucoup moins justifiés lorsque des gentilés existent déjà en français. Le cas le plus intéressant de double, voire de triple emploi, est celui de *Qatari*, qui livre une belle lutte à *Qatariote*, qui lui-même a une bonne longueur d'avance sur *Qatarien*, pourtant consigné dans les dictionnaires.

Il est vrai que le français importe parfois des gentilés des autres langues, mais à certaines conditions. Tout d'abord, il faut que le lecteur francophone puisse reconnaître le toponyme d'origine. S'il est clair qu'un *Cairote* est un habitant du Caire et qu'un *Highlander* vient des Highlands, il n'en demeure pas moins que les suffixes des langues étrangères ne sont pas toujours très évocateurs en français. Le plus souvent, ils s'inspirent de la graphie du toponyme d'origine, qui n'est pas traduit dans notre idiome. D'où un certain manque de transparence pour le lecteur francophone. Ainsi l'État mexicain du Tabasco est peuplé de *Tabasqueños*; les habitants de Cologne en Allemagne s'appellent les *Kölner*. On pourrait multiplier les exemples.

L'importation de gentilés étrangers ne fonctionne donc pas toujours bien et c'est pourquoi il est de loin préférable de créer un nom d'habitants plutôt que d'en importer un, même pour faire chic... À cet égard, le français ne manque pas de ressources. La liste suivante de gentilés pour les toponymes étrangers donne une bonne idée des suffixes qui sont à notre disposition : Londonien, Damascène, Cairote, Calabrais, Florentin, Danois, Bosniaque, Nigérien, etc. Quand même pas mal, non?

Bien sûr, la tentation sera toujours forte pour les rédacteurs de tout acabit de glisser des *Émiratis* dans leurs textes. Le prosaïque *Émiriens* a moins bonne presse... Néanmoins c'est ce mot qui est consigné dans les dictionnaires et c'est peut-être lui qui, à la longue, aura le dernier... mot. ■

Entre plurales y falsos amigos

Con el presente artículo deseamos, en primer lugar, solicitar la colaboración de nuestros lectores para esclarecer una duda que nos surgió hace tiempo: ¿cuál es la forma correcta de construir el plural de “inuit”? Asimismo, ofrecemos a toda persona dedicada al paso de ideas de una lengua a otra, una revisión y algunos ejemplos de lo que son los “falsos amigos”.

Plurales

Comencemos con los plurales. Inuit es el nombre del pueblo que se conocía también como “esquimales” y que habita en las zonas costeras de Groenlandia, en el Ártico (canadiense y estadounidense) y en extremo nororiental de Siberia.

Los expertos de la lengua concuerdan en que el sustantivo y adjetivo *inuit* (al igual que *esquimal*) no varía según el género, es decir, es de una sola terminación. Ilustramos lo anterior con los párrafos que siguen a continuación:

Los y las inuit, que en este momento viven en Alaska, emigraron a este lugar hace 10.000 o quizás 28.000 años.¹

La lengua inuit es hablada por unas 60.000 personas, de las cuales 45.000 viven en Groenlandia, donde la lengua inuit goza de reconocimiento oficial.²

Sin embargo, en cuanto a la pluralización, los especialistas nos proponen alternativas divergentes. Por una parte, la Real Academia Española (RAE) opina que “el plural recomendado de *inuit* es *inuits*”. Nos explica que los sustantivos y adjetivos que terminan con una consonante distinta de *l, r, n, d, z, j*, (como

es el caso de *inuit*) son onomatopeyas o voces procedentes de otras lenguas cuyo plural se forma agregando una *-s*: *crac*, pl. *cracs*; *zigzag*, pl. *zigzags*; *esnob*, pl. *esnobs*; *chip*, pl. *chips*; *zum*, pl. *zums*; *cómic*, pl. *cómics*, etc. Se exceptúa de esta regla la palabra *club*, que admite dos plurales, *clubs* y *clubes*; así como el arabismo *imam*, cuyo plural asentado es *imames*.”

Por otra parte, el Departamento de Español Urgente de la Agencia EFE sugiere que “lo mejor es mantener la palabra invariable y marcar el plural con el artículo o con la palabra anterior: los inuit, cuatro inuit, varios inuit, algunos inuit...”

¿Y usted qué opina, estimado lector? No olvide que nos gustaría recibir sus opiniones al respecto.

Falsos amigos

En lo que toca a los falsos amigos o cognados falsos, es bien sabido que el paso de una lengua a otra requiere, entre otras muchas cosas, conocer las semejanzas o diferencias semánticas existentes entre dos palabras que se escriben igual, o casi igual, en ambas lenguas.

Dichas palabras se conocen como “cognados” y pueden ser verdaderos o falsos. Los cognados verdaderos son aquellos semejantes tanto en grafía como en significado, por ejemplo, *electric* – eléctrico; *technical* – técnico; *radio* – radio; *television* – televisión. Los cognados falsos, comúnmente conocidos como “falsos amigos” (*false cognates* o *false friends*, en inglés), son palabras cuya grafía es muy parecida a la del vocablo español, pero el significado es completamente distinto; a saber: *library* que significa biblioteca y no librería (*bookstore*), *exit* que equivale a salida y no a éxito, o *success* que debe traducirse como éxito, no como suceso. Existen, asimismo, casos en que dos

palabras pueden ser tanto cognados verdaderos como cognados falsos. Un ejemplo de lo anterior lo constituye la voz inglesa *assist* que aún cuando se traduce como asistir, no es en el sentido de estar presente o *attend* (cognado falso) sino en el sentido de ayudar (cognado verdadero).

Como profesionales de la lengua debemos evitar caer en la trampa que nos tienden los falsos cognados y emplear equivalentes semántica y morfológicamente adecuados. Con este fin, a continuación ponemos a disposición de nuestros lectores un breve listado de cognados falsos recurrentes. ■

BIBLIOGRAFÍA

- Gramática de la Lengua Española*. Sexta Ed. Madrid: Edit. Tecnos, S.A., 1971. p. 249-256.
 Martínez de Sousa, José. *Manual de Estilo de la Lengua Española*. Gijón: Edit. Trea, S.L., 2000. p.332-333, 350, 564.
 Postigo Pinazo, Encarnación. *Estudio contrastivo de los falsos amigos en inglés y en español*. Universidad de Málaga. Servicio de Publicaciones e Intercambio Científico, 1998.
 Prado, Marcial. *Diccionario de falsos amigos, inglés-español*. Madrid: Editorial Gredos, 2003.
Real Academia Española. Internet. [www.rae.es]

NOTAS

- 1 Internet. [www.edualter.org/material/juguete/jocs18.htm]. Red de Educación para la Paz, el Desarrollo y la Interculturalidad. (20040908)
- 2 Internet. [www.proel.org/mundo/inuit.htm]. Lengua Inuit. (20040908)

actuality: realidad. No significa *actualidad*.

actually: de hecho. No significa *actualmente* (*currently*).

actuate (to): animar, motivar. No significa *actuar*.

affront (to): ofender. No significa *afrontar*. An *affront* se traduce por *una afrenta*.

bachelor: soltero. No significa *bachiller* (estudiante de nivel bachiller).

carpet: alfombra, moqueta. No significa *carpeta*.

cask: barril, tonel. No significa *casco*.

deprecate (to): desaprobar. No significa *deprecar* (*rogar con insistencia*).

diversion: desvío. No significa *diversión*.

duress: coacción, presión. No significa *dureza*.

educated: culto, instruido. No significa *educado*.

engross (to): absorber. No significa *engrosar*.

fastidious: muy exigente, quisquilloso, maniático, meticuloso. No significa *fastidioso*.

fatality: muerto, víctima. No significa *fatalidad*.

gracious: gentil, cortés, elegante, garboso. No significa *gracioso*.

ingenuity: genialidad, ingenio. No significa *ingenuidad*.

intoxicated: borracho, ebrio. No significa *intoxicado*.

jubilation: júbilo. No significa *jubilación*.

large: grande. No significa *largo*.

mask: máscara. No significa *máscara*.

notice: aviso, anuncio, letrero. No significa *noticia*.

presume (to): suponer o atreverse. No significa *presumir*.



Wordsleuth

| Catherine McKinnon

Canadian English: A Real Mouthful

This article was first published in the Spring 2004 edition of Tabaret, the magazine of the University of Ottawa. It is reproduced with permission of the editor, Linda Scales.

Cape Breton pork pies contain no pork, *bumbleberry pie* contains no bumbleberries, *CPR strawberries* are not strawberries: are Canadians hopelessly confused when it comes to naming items of food?

Canadians will probably be surprised to know how many uniquely Canadian names for food there are. *Nanaimo bar* and *Montréal smoked meat* and *Winnipeg goldeye* are easily identifiable as Canadian, but did you know that asking for *Boston bluefish* in an American grocery store (even in Boston) would cause confusion? Of course, Americans call *back bacon* “Canadian bacon,” so perhaps this is our way of returning the compliment.

Many food terms in Canadian English have borrowed from other languages. No slouches at appreciating another culture’s mouth-watering delicacies, we borrow the word along with the food itself. So from French we have *tourtière* and *poutine* (some might admittedly dispute that this concoction of french fries, cheese curds, and gravy is a “delicacy”), *panzerotto* from Italian, *holubtsi* (cabbage rolls) from Ukrainian, *pemmican* from Cree, and *perogy* from Polish.

But some wonderfully evocative words have also been created out of the existing English word stock. In Nova Scotia, a *blueberry grunt* is a hearty dessert of berries topped with a dense cake-like dough. A Newfoundland delicacy is *flipper pie*, which is indeed made with flippers—seal flippers that is.

Newfoundland, in fact, is a whole culinary adventure unto itself.

Bangbelly is a dense pudding or cake made of cooked rice, flour, molasses, raisins, salt pork, and spices. *Fish and brewis* is a classic Newfoundland meal made with salt cod soaked with hardtack and served with molasses and salt pork. Newfoundlanders’ fondness for molasses is reflected in their name for it: *lassy*.

And if you’re still wondering about those apparently misnamed dishes: *Cape Breton pork pies* are date-filled tarts with a rich pastry, often topped with icing; *bumbleberry pie* contains a mixture of fruits, usually blackberries, raspberries, blueberries and strawberries, sometimes also apples and rhubarb; *CPR strawberries* is a jocular term formerly used in remote areas for prunes or dried apples. ■

Glanures

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Devoir **(juillet-novembre 2004)**

le **paroissialisme** a donc pu s'exprimer

le discours **ressentimental** n'a aucune prise sur les jeunes

le **transfuge** [la défection] de plus de 450 Coréens du Nord était « un kidnapping planifié »

Kerry a ainsi pu s'avancer sur les questions de sécurité sans craindre une **bronca** [un tollé] de la gauche

le monde continue de se **coca-colaniser**

pour les brasseurs, l'impératif de **montée en gamme** découle d'un simple constat : comme pour le vin, les consommateurs de bière boivent moins, mais mieux

cette soudaine agitation **internétique** a peut-être une cause assez simple

La Presse (septembre-novembre 2004)

ce que l'on pourrait appeler le **fédéralisme testiculaire**, où la force d'un leader fédéral se mesure à sa capacité de mettre les provinces au pas

le **marketing d'embuscade**, qui consiste à se frayer un chemin dans le décor olympique sans être commanditaire reconnu, sera surveillé de très près

L'Actualité (octobre 2004)

inciter les membres à faire des activités **de grande nature** – nous n'utilisons plus l'expression « plein air » parce que les adeptes de sports motorisés, comme la motoneige, s'en réclament et que nous n'avons pas de produits pour cette clientèle

L'Express (octobre 2004)

si un garçon joue avec des poupées, n'aime pas le foot, fuit la bagarre, ne s'amuse qu'avec des filles, veut faire de la danse, commande des Barbie pour cadeau, **c'est plié** [c'est réglé]

les parents doivent être des témoins pudiques et respectueux, jamais **intrusifs**

Le Figaro littéraire **(mars-août 2004)**

cette vérité dérangeante que la **bienpensance** féministe refoule de toutes ses forces

ce **différentialisme** sexuel vole en éclats lors d'un colloque de féministes

face aux **entrants** de la mondialisation...

les investisseurs privilégient les pays **à coût du travail** faible...

Dear Ms. Peck:

I just finished reading your article on the grammar of numbers in the June issue of *Terminology Update*. One of the examples mentioned under the heading Numbers has me confused:

(. . .) the number is determined by the noun following the percentage or fraction.

One quarter of the park is noisy; three quarters *is* silent."

Shouldn't it be *are* silent? In the three examples preceding this one, the proposed rule seems to be applied coherently, but then, in this fourth one, the rule apparently falls overboard. Why?

Claude Blondin

Dear Sir:

Thank you for your question. It's always a pleasure for an author to know that her articles are read and digested by careful readers.

The second part of this sentence is elliptical, meaning that part of it is omitted but still understood to be there. What's omitted is actually the noun following the fraction. The full (i.e. non-elliptical) wording would be:

One quarter of the park *is* noisy; three quarters of the park *is* silent.

The verb in the second part is "is" because the noun following the fraction ("park") is singular.

Hope that clarifies things! Thanks again for your interest.

Best wishes,

Frances Peck

Index annuel

Annual Index

- adoubement. 1:1:38
 adulescent. 37:2:42
 adulticide. 37:2:41
 atteindre (pour ~). 37:1:14
 autantiste. 1:1:31
- back bacon*. 1:2:26
bangbelly. 1:1:36; 1:2:26
banquet burger. 1:1:36
bash. 37:1:32
 bienpensance. 1:2:27
bird flu. 37:2:41
blueberry grunt. 1:2:26
Boston bluefish. 1:2:26
brachytherapy. 37:2:41
buck and doe. 37:1:32
bumbleberry pie. 1:2:26
 Bureau de la traduction (histoire du ~).
 37:1:5; 37:2:18
bush party. 37:1:32
- caisse de résonance. 1:1:38
Cape Breton pork pie. 1:2:26
CPR strawberry. 1:2:26
 caribou. 37:1:32
 carter (~ un ado). 37:1:13
 Centre de recherche en technologies
 langagières. 1:1:7
collectives and numbers (verb agreement).
 37:2:27
come-from-aways. 37:1:33
 Comité de la terminologie de la sécurité. 1:1:9
 cornaqué. 1:1:38
coronavirus. 37:2:41
Coxsackie. 37:2:41
- dainties*. 37:1:32
define (opérateur ~). 37:2:36
define (~ as an operator). 37:2:36
 détails (se cacher dans les ~). 1:2:17
 dictionnaires de langue française. 1:1:32
 différentialisme. 1:2:27
 Direction de la normalisation terminologique.
 37:2:6
 Direction de la terminologie et de la
 normalisation. 37:2:6
 dissensus. 37:2:42
 docteur (abréviation dans une phrase). 37:2:24
 dysfonctionnaire. 37:1:31
- Ebola*. 37:2:41
eeew. 1:1:37
eicosapentaenoic acid. 37:2:41
*elecciones (terminología trilingüe en
 TERMIUM®)*. 37:2:32
elections (~ glossary). 37:2:8
 élections (lexique des ~). 37:2:8
employment equity. 1:1:37
 en course. 37:1:31
energy drink. 1:1:37
 entrants. 1:2:27
 entrisme. 37:2:42
ephedra. 37:2:41
 États américains (parenthèses, prépositions).
 37:2:31
 événement. 37:1:8
 exclusion. 37:2:15
- falsos amigos*. 1:2:24
 fédéralisme testiculaire. 1:2:27
Feldenkrais. 37:2:41
Ferberize. 1:1:37
 fictionnette. 37:1:31
field party. 37:1:32
fish and brewis. 1:1:36; 1:2:26
flipper pie. 1:2:26
 flouter. 1:1:38
 francopessimisme. 37:2:42
French spelling (changes to ~). 1:2:10
- galicismos*. 1:1:21
 gentils étrangers. 1:2:23
grad. 37:1:32
grammar myths. 1:1:14
 grande nature (de ~). 1:2:27
- hallway medicine*. 37:2:41
Hellerwork. 37:2:41
high-calorie drink. 1:1:37
holubtsi. 37:1:32; 1:2:26
- inclusion. 37:2:15
 infolangagerie. 1:2:7
 insertion. 37:2:15
 intégration. 37:2:15
inuit (plural recomendado). 1:2:24
- Journée techno. 1:1:16
 jusqu'à tout récemment. 1:1:28

kava kava. 37:2:41
kava. 37:2:41
kitchen racket. 37:1:33
kitchen party. 37:1:33
knock on ginger. 1:1:36

L'Actualité langagière. 1:1:5
Language Technologies Research Centre. 1:1:7
Language Update. 1:1:5
larvicide. 37:2:41
laser in situ keratomileusis. 37:2:41
LASIK. 37:2:41
lassy. 1:2:26
lassy bread. 1:1:36
lever le nez. 1:2:15
long-sellers. 37:2:42

ma huang. 37:2:41
manifestation. 37:1:8
matrimonial cake. 37:1:32
Montréal smoked meat. 1:2:26
moose milk. 37:1:32
moteurs de recherche. 37:1:27

Nanaimo bar. 1:2:26
nanosstructure (produits à ~). 37:1:31
Newfoundland and Labrador. 1:1:37
nicky nicky nine doors. 1:1:36
Norwalk. 37:2:41
novel foods. 1:1:36
nuage Internet. 37:1:31
numbers and collectives (verb agreement).
 37:2:21

*organismes étrangers (traduction des
 noms d'~)*. 37:1:23
orthographe (rectifications). 1:2:10

palabras (del poder revolucionario de las ~).
 37:1:25
panzerotto. 1:2:26
parlements. 1:1:20
paroissialisme. 1:2:26
partager. 1:2:20
pemmican. 1:2:26
perogy. 1:2:26
plié (c'est ~). 1:2:27
plurales. 1:2:24
poncepilatisme. 1:1:38
pool noodles. 1:1:36
pork bun. 1:1:36
poutine. 1:2:26
presentation only. 37:1:32
présentéisme. 37:2:42
prom. 37:1:32
proustiser. 37:1:31
puttanesca. 1:1:36

qigong. 37:2:41

redirect. 37:2:41
réingénierier. 37:2:42
renseigner (~ un champ dans un formulaire).
 37:1:13
ressentimental. 1:2:26
resveratrol. 37:2:41
Robert Dubuc (tribute to ~). 37:1:19
Robert Dubuc (hommage à ~). 37:1:19

SARS. 37:2:41; 1:1:37
screech-in. 37:1:33
search engines. 37:1:27
Security Terminology Committee. 1:1:9
sexage. 1:1:38
Shanghai noodles. 1:1:37
sida. 1:1:35
skanky. 1:1:37
social (noun). 37:1:32
soiree. 37:1:33

stag and doe. 37:1:32
Stairmaster. 1:1:37
supersize. 1:1:37
Super Soaker. 1:1:37
sweet!. 1:1:37
supposément. 1:1:11
surmortalité. 37:2:42

Techno Day. 1:1:16
technolinguistics. 1:2:7
terminographie. 37:2:10
terminography. 37:2:10
terminologie au Canada (Journée sur la ~).
 37:2:29
Terminology and Standardization Directorate.
 37:2:6
Terminology in Canada (Focus Day on ~). 37:2:29
Terminology Standardization Directorate. 37:2:6
terminométrie. 1:1:26
tétaniser. 1:1:38
tourtière. 1:2:26
tout-parler. 37:2:42
Translation Bureau (history of the ~).
 37:1:5; 37:2:18

usage myths. 1:2:18

verb agreement (with numbers and collectives).
 37:2:27
voix Internet. 37:1:31
voiture bombe. 1:1:38

West Nile. 37:2:41
who. 37:1:11
whom. 37:1:11
whoop-up. 37:1:32
Winnipeg goldeye. 1:2:26

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : (819) 997-4730 Fax : (819) 997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Téléphone : (613) 941-5995 Fax : (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : (819) 994-5943
Fax : (819) 953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2004

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: (819) 997-4730 Fax: (819) 997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: (613) 941-5995 Fax: (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: (819) 994-5943
Fax: (819) 953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2004

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

(819) 997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

(819) 997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS 215
-A18

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 2 | 1 | MARS/MARCH 2005

MISSION EUROPE-AFRIQUE 2004 :
QUAND TERMINOLOGIE ET DÉVELOPPEMENT VONT DE PAIR/
EUROPE-AFRICA MISSION 2004:
WHERE TERMINOLOGY AND DEVELOPMENT
GO HAND IN HAND

Punctuation Myths

Arguez, arguez, il en restera peut-être quelque chose

Fédéral-provincial ou fédéro-provincial ?

La dérive des continents

Tool Time!/La boîte à outils

Would a *Camrosian* by any other name smell as sweet?



Sommaire Summary

Préservation et développement des langues : un enjeu de taille / Language Preservation and Development: A Global Effort

Francine Kennedy, page 5

Signe que l'industrie langagière est à l'œuvre, un nouveau consortium international où sont notamment présents le Canada, la Commission européenne et IBM, travaille à valoriser la profession. / As a sign that the language industry is at work, a new global consortium, in which Canada, the European Commission and IBM are the key players, is making efforts to promote the profession.

Mission Europe-Afrique 2004 : quand terminologie et développement vont de pair / Europe-Africa Mission 2004: Where Terminology and Development Go Hand in Hand

Martine Racette, trad. a., et/and Michèle Valiquette, trad. a., page 7

Le Bureau de la traduction continue d'établir des ententes dans le monde et de participer à diverses rencontres, mettant son expertise au service de nombreux partenaires. / The Translation Bureau continues to enter into agreements worldwide and take part in various meetings, sharing its expertise with numerous partners.

Curiosité : Comment vous sapez-vous ?

Frédérin Leroux fils, page 10

Grande sortie en fin de semaine? Mettez-vous sur votre trente-six! Ainsi vous ne ferez pas honte à ceux qui seront sur leur cinquante et un. / Big date this weekend? Our columnist gives pointers on talking about dressing to the nines in French.

De la graphie d'« attentat suicide »

Fanny Vittecoq, page 11

Le problème est double : faut-il mettre le trait d'union à *attentat(-)suicide* au pluriel, faut-il accorder *suicide*? Survol de l'usage et recommandation. / The spelling of the term *attentat(-)suicide* poses two problems: Should it be hyphenated? Should *suicide* agree with *attentat* in the plural? The article presents a usage overview and a recommendation.

Punctuation Myths

Frances Peck, page 13

Now that our columnist has debunked a few grammar and usage myths, her sights are set on punctuation myths. / Après avoir déboulonné certains mythes dont sont victimes grammaire et usage, l'auteur s'attaque maintenant à la ponctuation.

Mots de tête : Arguez, arguez, il en restera peut-être quelque chose

Frédérin Leroux fils, page 15

Il faudrait, paraît-il, avoir un prétexte pour employer *arguer que*. La méfiance règne jusque dans les dictionnaires bilingues, qui zigzaguent sur la question. Or l'usage... / It seems as though you can't use the term *arguer que* if you're stating a fact. But usage is so uncertain that even bilingual dictionaries are all over the map.

Fédéral-provincial ou fédéro-provincial ?

Jacques Desrosiers, page 18

Depuis vingt-cinq ans qu'elle existe, on ne peut pas dire que l'implantation de l'expression *fédéro-provincial* a été un succès. Quelques raisons possibles. / The term *fédéro-provincial* has been around for 25 years, but its usage has never really been adopted. Our columnist offers some possible reasons why.

Traduire le monde : la dérive des continents

André Racicot, page 22

Les continents dérivent... où est-ce les dictionnaires? À votre avis, combien y a-t-il de continents? / Are the continents drifting or just the dictionary entries? How many continents do you think there are?

El Rincón Español: Terminología de Negocios y Medio Ambiente

Genny González con la colaboración de Karine Rondeau y Marie d'Aouët, pagina 23

La ecologización de las empresas representa un reto no sólo para los empresarios, sino para todo lingüista que deba trasladar de un idioma a otro ideas relativas a dicho tema. Debido a lo anterior, en este artículo, la autora pone a disposición de nuestros lectores un listado de términos vinculados con las empresas y el medio ambiente.

La politique linguistique au secours des langues minoritaires / Language Policy Helping Minority Languages

Renée Canuel-Ouellet, trad. a., et/and Denise Cyr, trad. a., page 25

Bref aperçu du Cinquième colloque sur la traduction, la terminologie et l'interprétation à Cuba et au Canada qui s'est tenu à La Havane en décembre 2004. / A brief overview of the Fifth Symposium on Translation, Terminology and Interpretation in Canada and Cuba, held in Havana in December 2004.

Tool Time! / La boîte à outils

Ian Van Audenhaege, page 28

Several Windows tools and a free software can help us save time, but we rarely think about using them despite their simple and user-friendly features. / Pour gagner du temps, quelques outils de Windows et un logiciel gratuit que l'on songe rarement à utiliser, tous pourtant simples et conviviaux.

Wordsleuth: Would a *Camrosian* by any other name smell as sweet ?

Heather Fitzgerald, page 32

Every city should have a name for its inhabitants, right? For the cities whose inhabitants were nameless, the *Canadian Oxford Dictionary* put everyone to work. But what would you call a resident of Quinte West? / Chaque ville canadienne a droit à un gentilé, non? Pour celles qui n'en ont pas, le *Canadian Oxford Dictionary* a mis tout le monde au boulot. Mais comment appeler les résidents de Quinte West?

Glanures

page 34



Mot de la rédaction

Combien y a-t-il de continents? La réponse traditionnelle – cinq – est-elle bien exacte? On pourrait *arguer* qu'il en existe au moins deux, en tout cas, comme en témoigne le rapport de mission en Europe et en Afrique du Bureau de la traduction. Et malheureusement, aucun continent n'est à l'abri des attentats suicides (ou est-ce *attentats-suicides*? lisez et vous verrez) qui secouent la planète.

Sur une note plus gaie, vous mettriez-vous sur votre trente-six ou sur votre cinquante et un pour sortir avec un *Smithereen* ou un *Camrosian* ou pour participer à un colloque à Cuba? Peu importe : dans la mesure où vous aurez eu raison de quelques mythes tenaces entourant la ponctuation anglaise, que vous en saurez davantage sur la graphie *fédéro*, déjà ancienne et pourtant ignorée, et que vous maîtriserez une partie de la terminologie des affaires et de l'environnement en espagnol, vous aurez du bon temps!

Enfin, j'ai le plaisir de vous présenter Ian Van Audenhaege, traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangerie du Bureau de la traduction, qui tiendra désormais la chronique technolinguistique de la revue. Son rôle? Vous donner des astuces, des conseils qui vous permettront de tirer le meilleur profit possible des outils technologiques à la disposition des langagiers. Bienvenue dans l'équipe, Ian!

A Word from the Editor

Translation: Lesley Warren

How many continents are there? The traditional answer is five, but is this correct? We could certainly argue that (*arguer que*) there are at least two, as is evident in the report on the Translation Bureau's mission to Europe and Africa. And unfortunately, since no continent is a stranger to the suicide attacks that have been rocking the planet, one of our columnists ponders the correct spelling of this term in French. Is it *attentats suicides*, *attentats-suicides*, or something else? Read and be enlightened.

On a lighter note, would you wear your Sunday best to go out with a *Smithereen* or a *Camrosian* or to attend a symposium in Cuba? In English you might say that you're dressed to the nines, while in French, you would be dressed to a different number, such as *trente-six* or *cinquante et un*. Also in this issue, you will have fun debunking a few stubborn English punctuation myths; learning more about the spelling of the hardly new, yet largely unknown, compound *fédéro-provincial*; and mastering some business and environment terminology in Spanish.

Lastly, I am pleased to introduce Ian Van Audenhaege, Translator and Lead Technical Adviser at the Translation Bureau's Technolinguistic Services. From now on, he will use *Language Update's* technolinguistics column to share tricks and tips to help you get the most out of the technological tools available to language professionals. Welcome to the team, Ian!

Martine Racette

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur, Directeur
Chief, Chief Editor

Édactrice en chef, Editor

Rédacteur en chef adjoint
Assistant Editor

Comité de lecture
Review Committee

Conseil d'avis

Conseil d'avis

Conseil d'avis

Conseil d'avis

Conseil d'avis

Conseil d'avis

Conception graphique
Graphic design

Conception graphique

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction.
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
www.bureaude traduction.gc.ca

Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau. Public Works and
Government Services Canada.
www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients. / **Frances Peck** est enseignante, rédactrice et réviseuse à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

André Racicot, réviseur au service de traduction de l'Agence canadienne de développement international, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A reviser with the Canadian International Development Agency's translation unit and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Michèle Valiquette est coordonnatrice des Réseaux internationaux de normalisation à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Elle est responsable des relations avec les organismes de terminologie étrangers, principalement francophones, hispanophones et lusophones. / **Michèle Valiquette** is co-ordinator for International Standardization Networks in the Terminology Standardization Directorate of the Translation Bureau. She is responsible for liaising with foreign terminology organizations from French-, Spanish- and Portuguese-speaking countries.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. / **Ian Van Audenhaege** est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangerie du Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, terminologue et conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction des *Clefs du français pratique* de TERMIUM[®] et du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / **Fanny Vittecoq**, terminologist and language adviser with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for preparing TERMIUM[®]'s *Clefs du français pratique* and the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

Renée Canuel-Ouellet est formatrice au Service de la formation et de l'évaluation du Bureau de la traduction. Elle est aussi deuxième vice-présidente du comité régional de l'OTTIAQ-Outaouais. / **Renée Canuel-Ouellet** is a trainer with the Translation Bureau's Training and Evaluation Service. She is also second vice-president of OTTIAQ's Outaouais regional committee.

Denise Cyr est au Bureau de la traduction depuis près de trente ans; elle y a été traductrice, réviseuse, évaluatrice et formatrice. Elle est maintenant chargée de projet à la Direction de la normalisation terminologique, où elle dirige les Services linguistiques français. / With the Translation Bureau for nearly thirty years, **Denise Cyr** has filled the role of translator, reviser, evaluator and trainer. Presently, she is a project co-ordinator in the Terminology and Standardization Directorate, where she manages the French Linguistic Services.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Heather Fitzgerald is a lexicographer working at the *Canadian Oxford Dictionary* department of Oxford University Press. She was the person responsible for gathering information on place name derivatives for the new edition of the dictionary. She has also worked on the *Oxford Canadian Paperback Thesaurus*, *The Oxford ESL Dictionary*, and the soon-to-be published *Oxford Canadian Dictionary of Current English* (May 2005). / **Heather Fitzgerald** est lexicographe à Oxford University Press, où elle travaille avec l'équipe du *Canadian Oxford Dictionary*. Elle a été chargée de réunir les données sur les gentils pour la nouvelle édition du dictionnaire. Elle a aussi collaboré au *Oxford Canadian Paperback Thesaurus*, au *Oxford ESL Dictionary* et au *Oxford Canadian Dictionary of Current English*, qui doit paraître en mai 2005.

Genny González is a Translation Bureau terminologist responsible for updating the Spanish component of TERMIUM[®]. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Genny González** est chargée d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM[®].

Abonnement (\$52-4)

1 exemplaire (1 exemplaire) et 1 exemplaire (1 exemplaire)
12 REÇUS

Les exemplaires
FRANCAIS

Abonnement par correspondance, mandat à l'ordre du trésorier
payable au Trésorier général du Canada et l'Agence de la traduction
Canada (Canada) 1712-0063

Subscription Rates (\$52-4)

1 copy (1 copy) and 1 (1 copy) (1 copy)
12 REÇUS

One issue
FRANCAIS

Payment by cheque or money order payable to the order of the
Trésorier général du Canada and the Agency of the Translation
Canada (Canada) 1712-0063



Le mot de la P.-D.G.

A Word from the CEO

Préservation et développement des langues : un enjeu de taille

Preserving and Developing Languages: A Global Effort

Translation: Lesley Warren

Je vous ai parlé la dernière fois de la 50^e conférence internationale de l'association LISA (*Localization Industry Standards Association*) qui s'est tenue à Paris en octobre dernier. Au cours de cette conférence, le Bureau a notamment participé à une table ronde sur la *marchandisation* de la profession – cette inquiétante tendance qui assimile la traduction à un produit à fournir sur-le-champ au plus bas prix possible.

La conférence de LISA a donné lieu à un événement d'importance pour toute l'industrie langagière : la formation d'un consortium international mandaté pour positionner les technologies et les normes langagières à l'avant-plan des communications mondiales. Considérant que la capacité de communiquer avec les populations ou les consommateurs du monde entier dans la langue de leur choix, et au moyen de technologies multiples, est une condition sine qua non du développement de l'économie mondiale, ce consortium travaillera à faire reconnaître l'importance de la langue dans les domaines tels que le commerce mondial, la croissance économique, l'éducation, la culture et les communications.

Des organisations du monde entier font partie de ce consortium. Le Canada y est représenté par le Bureau de la traduction, le Centre de recherche en technologies langagières (CRTL) et l'Association des industries de la langue (AILIA). LISA, IBM, Hewlett Packard, SDL International et CLS Corporate Language Services, de même que les services de traduction et d'interprétation de la Commission européenne, en sont aussi membres. D'ailleurs, la création de

In the last issue, I talked about the 50th International Conference of the Localization Industry Standards Association (LISA) held in Paris in October, where the Bureau took part in a round table on the *commoditization* of the profession—a disturbing trend that equates translation with a product delivered on the spot at the lowest possible price.

The LISA conference gave rise to a significant event for the language industry: the launch of a global consortium mandated to position language technologies and standards at the forefront of global communications. Considering that the ability to communicate with populations and consumers worldwide in their language of choice, using multiple technologies, is essential to the development of the world economy, this consortium will foster recognition of the importance of language in areas such as world trade, economic growth, education, culture and communications.

The consortium is made up of organizations throughout the world; the Translation Bureau, the Language Technologies Research Centre (LTRC) and the Language Industry Association (AILIA)—all from Canada—as well as LISA, IBM, Hewlett Packard, SDL International, CLS Corporate Language Services and the European Commission's translation and interpretation services. In fact, this consortium is particularly important for the European Commission, which boasts the largest translation and interpretation services in the world. The Commission's language professionals must be able to work from at least two of the

ce consortium s'avère d'autant plus opportune pour la Commission européenne que celle-ci possède maintenant les plus grands services de traduction et d'interprétation du monde. Puisque tout langagier à son service doit pouvoir travailler dans sa langue maternelle à partir d'au moins deux autres des 20 langues officielles de l'Union européenne¹, il n'est pas surprenant que la Commission soit confrontée à un manque de candidats compétents dans certaines langues et qu'elle milite, elle aussi, pour une plus grande valorisation de la profession langagière.

Pour terminer l'année 2004 en beauté, le Bureau de la traduction a effectué en Europe et en Afrique une mission qui lui a permis de participer à plusieurs rencontres et congrès d'organismes voués à la normalisation terminologique et au développement des langues nationales. Cette mission, couronnée de succès, fait d'ailleurs l'objet de la chronique « L'Industrie en marche » du présent numéro de *L'Actualité langagière*. Je vous invite à lire cet article pour comprendre dans quel cadre s'insère la participation du Canada et de ses partenaires aux grands dossiers de l'heure dans l'industrie langagière.

European Union's 20 official languages¹ into their mother tongue. Therefore, it is not surprising that the Commission is faced with a lack of skilled candidates in certain languages and that it is taking steps to win greater appreciation for the language profession.

To end 2004 on a high note, the Translation Bureau went on a mission to Europe and Africa, taking part in several meetings and conferences with organizations dedicated to standardizing terminology and developing national languages. This mission was a huge success and is featured in the "Industry Insights" column of this issue of *Language Update*. I invite you to read this article to find out what lies behind the actions by Canada and its partners to address the major issues facing the language industry.

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

NOTE

- ¹ Ces langues sont l'allemand, l'anglais, le danois, l'espagnol, l'estonien, le finnois, le français, le grec, le hongrois, l'italien, le letton, le lituanien, le maltais, le néerlandais, le polonais, le portugais, le slovaque, le slovène, le suédois et le tchèque.

NOTE

- ¹ These languages are Czech, Danish, Dutch, English, Estonian, Finnish, French, German, Greek, Hungarian, Italian, Latvian, Lithuanian, Maltese, Polish, Portuguese, Slovak, Slovene, Spanish and Swedish.

MISSION EUROPE-AFRIQUE 2004 : QUAND TERMINOLOGIE ET DÉVELOPPEMENT VONT DE PAIR

EUROPE-AFRICA MISSION 2004: WHERE TERMINOLOGY AND DEVELOPMENT GO HAND IN HAND

Martine Racette et Michèle Valiquette

Translation: Geoffrey McGuire

Le Bureau de la traduction joue un rôle prépondérant dans l'industrie langagière. De par son mandat, il a acquis au Canada le statut d'instrument d'application de la politique fédérale, et il sert de pierre angulaire aux programmes mis en place par les ministères et organismes fédéraux dans le domaine des langues officielles. Et comme les entités fédérales et nationales sont indissociables dans le contexte canadien, le Bureau occupe aussi une place de choix dans l'activité normalisante au pays, notamment par les engagements qu'il a pris pour demeurer en phase avec les grands objectifs du gouvernement dans la reconnaissance de la diversité linguistique et culturelle du Canada. Enfin, devant l'éclatement des frontières et l'évolution fulgurante des besoins en normalisation et en terminologie suscités par le phénomène de la mondialisation, le Bureau s'est hissé au rang des intervenants clés sur la scène internationale de la normalisation dans divers espaces linguistiques, et c'est à ce titre qu'il a participé en novembre et en décembre 2004 à une mission de grande envergure en Europe et en Afrique.

Europe

L'avènement de l'Union européenne s'accompagne de grands défis sur le plan linguistique; que l'on songe seulement aux efforts déployés par les pays membres pour préserver et développer leur langue d'origine dans un contexte où l'anglais tend à devenir la seule langue de communication internationale. La lutte pour la valorisation des langues nationales passe par le maintien d'un fonds terminologique solide et la

The Translation Bureau plays a leadership role within the language industry. By virtue of its mandate, the Bureau has become an instrument of federal policy within Canada and a pillar of the official languages programs established by federal departments and agencies. Given that federal and national bodies are inextricably linked in the Canadian context, the Bureau also occupies a privileged place in standardization activity across the country by virtue of the commitments it has made to keep in line with the government's main priorities relating to the recognition of Canada's linguistic and cultural diversity. And with the blurring of international boundaries and the rapidly changing standardization and terminology needs stemming from globalization, the Bureau has become a key player in international standardization activity in various linguistic communities. It was in this capacity that it took part in a major mission to Europe and Africa in November and December 2004.

Europe

The rise of the European Union has been fraught with major linguistic challenges. Consider the struggle of EU members to sustain, nurture and promote their national languages in a context where English is fast becoming the sole language of international communication. The key to winning the struggle is a solid terminology collection and innovative solutions that foster mutual comprehension among the EU's main

recherche de solutions novatrices susceptibles de favoriser l'intercompréhension entre les principaux acteurs de l'Union européenne. Elle se traduit entre autres par l'établissement de partenariats avec l'étranger et la tenue de rencontres internationales auxquelles le Bureau prend part en tant qu'expert en normalisation terminologique – le plus souvent au profit de l'enrichissement de son outil de normalisation par excellence, TERMIUM®, mais aussi pour promouvoir la diversité et soutenir le dialogue interculturel. Enfin, cette lutte a vu naître la Fédération européenne des institutions linguistiques nationales (FEILIN), un forum de réflexion et d'échanges dont le porte-parole n'est autre que l'Association européenne de terminologie (AET).

C'est dans ce contexte qu'à Paris, le Bureau a signé une entente cadre en terminologie avec la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), et une autre avec l'Union latine. À Barcelone, il a participé à cinq grandes manifestations, soit la Journée sur la variation géolectale (marquage géographique des termes), la VII^e Réunion plénière du Réseau panlatin de terminologie (Realiter), le II^e Sommet mondial de terminologie, le neuvième Simposio Iberoamericano de Terminología et l'Assemblée bisannuelle du Réseau ibéroaméricain de terminologie (RITerm). À titre de responsable du français d'Amérique, il a profité de rencontres avec ses partenaires pour annoncer l'affichage du *Lexique panlatin du commerce électronique* sur le site du Bureau et pour déposer le projet du *Lexique panlatin de bioéthique*, deux exemples de collaboration canadienne aux initiatives destinées à garantir l'utilisation d'un vocabulaire normalisé dans ces domaines de spécialité.

Toujours en sa qualité d'expert, le Bureau a été invité à participer, lors du II^e Sommet mondial de terminologie, à la Table ronde sur l'interaction entre terminologues et spécialistes. Il a aussi présenté une

DGLFLF

players. The situation in the EU has given rise to foreign partnerships and international meetings, in which the Bureau takes part as a terminology standardization expert in the interest not only of expanding TERMIUM®, its definitive standardization tool, but also of promoting diversity and fostering intercultural dialogue. One product of the struggle has been the birth of the European Federation of National Institutions for Language (EFNIL), a forum for reflection and discussion represented by none other than the European Association for Terminology (EAT).

Against this backdrop, the Bureau signed terminology framework agreements in Paris with the Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF) and the Union latine. In Barcelona, it took part in five major events: a focus day on the geographical labelling of terms, the seventh plenary meeting of the Réseau panlatin de terminologie (Realiter), the Second Terminology Summit, the ninth Simposio Iberoamericano de Terminología and the biennial assembly of the Red Iberoamericana de Terminología (RITerm) [also known in French as the Réseau ibéroaméricain de terminologie]. As member responsible for the French language in North America, the Bureau took the opportunity afforded by meetings with its partners to introduce a panlatin bioethics glossary project and announce that the *Panlatin Electronic Commerce Glossary* had been posted on its Web site. Both works are examples of Canadian involvement in initiatives to standardize the vocabulary used in these specialized subject fields.

At the Second Terminology Summit, the Bureau's expertise was recognized once again when it was invited to take part in a round table on terminologist-specialist interaction. The Bureau also gave a paper on a study it had commissioned entitled *The Economic*

RITerm

communication sur la *Valeur économique de la terminologie* – étude qu’il a fait réaliser en grande première au Canada – et une communication en français et en anglais sur *Le Pavel, didacticiel de terminologie*, qui a remporté un vif succès. À noter que les versions espagnole et portugaise du *Pavel* sont très attendues, et que l’on a proposé au Bureau de lui en produire une version en néerlandais et en italien. C’est dire que le Bureau investit largement dans le transfert de ses connaissances et de son savoir-faire à tous ses partenaires.

Afrique

Le Bureau participe aussi à la mise en œuvre des grandes orientations du gouvernement canadien dans le cadre du Nouveau partenariat pour le développement de l’Afrique (NEPAD) et de la Déclaration de Ouagadougou adoptée au X^e Sommet de la Francophonie, aux termes de laquelle les États membres se sont engagés à faire de la Francophonie un espace solidaire pour un développement durable qui s’appuiera sur cinq piliers, dont l’éducation, la formation et une large ouverture à la diversité linguistique et culturelle.

À titre de correspondant canadien en aménagement linguistique auprès de l’Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF), le Bureau a participé à l’Assemblée annuelle du Réseau international des langues africaines et créoles (Rilac) qui se tenait en décembre 2004 à Conakry, en Guinée. Il y a déposé la maquette du *Lexique panafricain des sports*, ouvrage auquel il a contribué et qui sera lancé aux V^{es} Jeux de la Francophonie au Niger, en décembre 2005. Par ailleurs, le projet *Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines*,

Value of Terminology—the first of its kind in Canada—and a very successful presentation in English and French on the *Pavel Terminology Tutorial*. The Spanish and Portuguese versions of the tutorial are eagerly awaited, and the Bureau even received offers to produce a Dutch and an Italian version. This all goes to show that the Bureau is investing heavily in sharing its knowledge and expertise with its partners.

Africa

The Bureau is also involved in furthering the Government of Canada’s main priorities in connection with the New Partnership for Africa’s Development (NEPAD) and the Ouagadougou Declaration adopted at the Tenth Francophone Summit, under which the member states committed to making La Francophonie a community that supports sustainable development built on five pillars, including education and training and broad openness to cultural and linguistic diversity.

As Canadian language management correspondent for the Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF), the Bureau took part in the annual general meeting of the Réseau international des langues africaines et créoles (Rilac) held in December 2004 in Conakry, Guinea. It submitted a prototype version of the *Pan-African Sports Glossary*, a work it has contributed to, which will be released in December 2005 at the V Games of La Francophonie in Niger. There were also

qui vise à former des linguistes et des technolinguistes africains à la terminologie et aux outils auxquels elle fait appel, a aussi fait l'objet de discussions. Encore une fois, le Bureau met l'expertise canadienne au service de l'affirmation identitaire des pays partenaires et du développement de leurs langues nationales.

Ententes cadres, partenariats, stages en terminologie, positionnement de TERMIUM® par son enrichissement en langues officielles et en langues étrangères, participation à des rencontres internationales en tant qu'expert : le Bureau, on le constate, contribue dans le contexte de la mondialisation des marchés à situer le Canada au cœur de l'activité langagière. ■

discussions about *Coopération technolinguistique—Afrique : développement des langues partenaires africaines*, a project that aims to provide African linguists and technolinguists with training in terminology and the tools used in the field. Once again, the Bureau is using Canadian expertise to help partner countries as they struggle to assert their identity and develop their national languages.

When we consider its framework agreements, its partnerships, its terminology practicums, its participation as an expert at international meetings and its positioning of TERMIUM® through the expansion of the databank's official languages and foreign languages content, it is clear that in the present context of market globalization, the Bureau is helping put Canada at the hub of language activity. ■

Curiosité

Frédélin Leroux fils

Comment vous sapez-vous?

Pour une *grande* sortie – des noces, disons –, vous mettez-vous sur votre trente et un (avec ou sans traits d'union), comme la plupart des francophones du monde? Ou sur votre trente-six, comme les Québécois ou les Canadiens français?

Autrefois, on se mettait sur son dix-huit, paraît-il (pour une *petite* sortie, sans doute). On trouve aussi, chez les Goncourt, *se mettre sur son trente-deux*.

Serait-on plus fier en région? En Haute-Savoie, par exemple, on se mettrait sur son quarante-quatre. Duneton (*Bouquet*) donne aussi « sur son quarante-deux ».

Mais la palme revient à Balzac : « Je vais me mettre sur mon cinquante et un » (*Ursule Mirouët*). Et dans *La Rabouilleuse*, il emploie même le pluriel : « Elle est sur ses cinquante et un. »

Par ailleurs, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la tournure avec « trente-six » n'est pas exclusivement québécoise. Elle est attestée en France depuis 1867. Alors que l'usage québécois ne l'est que depuis 1881... ■

De la graphie d'« attentat suicide »

Fanny Vittecoq

Les attentats suicides se sont malheureusement multipliés depuis le 11 septembre 2001. Pour nous langagiers, ce triste phénomène retient aussi notre attention du point de vue orthographique. Voyons plutôt :

La multiplication des **attentats suicides** en Irak même, mais aussi en Arabie saoudite et en Turquie le montre¹.

Or, les plus hautes autorités de l'islam [...] ont dénoncé [...] les **attentats-suicides** du 11 septembre².

Al-Qaïda responsable des **attentats-suicide** de Casablanca³.

Le ministre jordanien des Affaires étrangères demande aux États arabes de condamner explicitement les **attentats suicide** en Israël⁴.

Le pluriel et le trait d'union

Que disent les ouvrages de langue ? S à *suicide* ou non ? Avec ou sans trait d'union ?

Si les exemples du terme avec ses variantes sont légion dans les quotidiens français et canadiens, il en est tout autrement dans les

ouvrages de langue consultés, qui prêchent la loi du silence. Seul l'Office québécois de la langue française se prononce : des **attentats-suicides** à la bombe (trait d'union, s à *suicide*). C'est en tout cas ce que je croyais jusqu'à ce que je consulte le *Petit Robert*, édition 2003, qui répertorie lui aussi *attentat suicide* à l'entrée *suicide* (mon « vieux » *Robert* de l'an 2000 n'en parle pas) :

En apposition. Qui comporte des risques mortels : *Opération, raid, attentat suicide*. Des *missions suicide*. *Avion-suicide* : dont le pilote est sacrifié.

Oui, vous avez bien vu, pas l'ombre d'un s à *suicide* au pluriel : *des missions suicide*. On peut supposer que le *Petit Robert* préconise la même

attentats-suicides

forme au pluriel pour les termes *opérations suicide, raids suicide* et **attentats suicide**.

Et preuve que la consultation de dictionnaires les plus récents est essentielle dans le domaine langagier, le *Petit Robert* a modifié son exemple dans l'édition 2004. On peut y lire : *des missions suicides*. Un petit s d'une grande importance pour la conclusion de cet article.

Les autres ouvrages ne mentionnent pas le terme *attentat*, mais ils fournissent des pistes intéressantes sur le pluriel et le trait d'union des mots composés avec *suicide*.

Le *Petit Larousse* écrit : « En apposition. Qui comporte des risques mortels. *Opération suicide* ».

Peut-on supposer que les deux éléments du terme sont variables (*opérations suicides*) ?

Quant au *Trésor de la langue française*, il recommande le trait d'union aux termes *avion-suicide*,

attentats suicides

pilote-suicide, candidat-suicide et commando-suicide. Le trait d'union à *avion-suicide* fait d'ailleurs l'unanimité dans les ouvrages⁵. Enfin, Hanse⁶ se montre flexible pour *prévention(-)suicide* et *prix(-)suicide*.

Dans l'usage courant, il semble que les graphies avec un *s* à *suicide* aient la cote, si l'on se fie aux quotidiens canadiens et français, ainsi qu'à Internet; en interrogeant *Google*, on obtient 10 500 occurrences d'*attentats(-)suicides* (*s* à *suicide*) contre 5 790 pour *attentats(-)suicide*.

Par ailleurs, *Le bon usage* de Grevisse nous éclaire sur l'accord en nombre des mots en apposition. En résumé, le pluriel est plus fréquent avec les termes *clé, limite, mère, miracle, modèle, pilote, témoin* et type : *mots clés, cas limites*. Les hésitations sont plus marquées pour les mots

choc et éclair – prix choc(s), voyages éclair(s) –, ou quand le pluriel normal serait audible, comme dans tuiles canal(s).

Le Grevisse conclut sur le trait d'union :

« Quand le nom est suivi d'une apposition non figée, le trait d'union n'est pas utile. C'est le cas des désignations des sciences naturelles : *l'araignée épeïre, l'airielle myrtille*. C'est aussi le cas de *clé, modèle, pilote, limite* et de bien d'autres noms qui, dans le français actuel, se joignent librement à des noms divers : *région pilote, secteur clé, etc.*; il faut reconnaître que le trait d'union est loin d'être rare dans l'usage. »

Pour quelle graphie opter?

Quatre possibilités s'offrent à nous : *attentats suicides, attentats-suicides, attentats suicide, attentats-suicide*. « Tout cela est purement graphique », comme dit Grevisse. Chose certaine, grammaticalement parlant, toutes ces graphies sont correctes. Si j'avais à trancher, j'opterais pour **attentats suicides**. Sans trait d'union parce qu'il n'est pas utile lorsqu'un nom est suivi d'une apposition non figée. Avec un *s* à *suicide* parce que c'est plus simple et plus répandu. ■



attentats suicide

NOTES

1. *Le Nouvel Observateur*, 27 novembre 2003.
2. *Le Monde diplomatique*, novembre 2001.
3. *Associated Press* (AP), 1^{er} décembre 2003.
4. *La Presse*, 27 janvier 2004.
5. Autres ouvrages consultés : *Multidictionnaire de la langue française*, 1997; *TERMIUM*® en ligne; *Dictionnaire des difficultés de la langue française* (A.V. Thomas, éd. Larousse), 2001; *Dictionnaire des difficultés du français* (Jean-Paul Colin, éd. Le Robert), 1994; *Dictionnaire Bordas des pièges et difficultés de la langue française* (Jean Girodet), 1997; *Dictionnaire québécois français* (Lionel Meney), 1999; *Le Grand dictionnaire terminologique*, version en ligne (www.oqlf.gouv.qc.ca); *Le Dictionnaire orthographique* (Pascale Lefrançois), 1995.
6. *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 2000.

attentats - suicide



Punctuation Myths

Frances Peck

"God is in the details," the old saying goes. Though when those details involve the intricacies of punctuation, many would argue that a much darker entity lurks there.

It's because punctuation marks are so wickedly detailed, and are as likely to be governed by the vagaries of convention as by the certainty of grammar, that myths thrive in their midst. Indeed, misconceptions about punctuation are nearly as widespread as those about grammar and usage, which we explored in the last two issues of *Language Update*. Here are a few of the most tenacious punctuation myths, along with the facts to dispel them.

Myth: Always introduce a list with a colon.

Fact: A list, whether in sentence or vertical format, does not have to be introduced by a colon.

The colon, a downright social punctuation mark, always introduces something: an example, a quotation, an explanation or, most commonly, a list. Accustomed to seeing the colon in this last role, many people assume that the mark *must* precede a list.

Nothing could be farther from the truth. It's just as correct for a list—even a vertical list—to directly follow the words that introduce it, with no punctuation in between. In fact, this is the only correct way to punctuate when the list is the grammatical object or complement of the introductory words.

Examples: In this article we will give grammar and usage a rest and instead debunk some punctuation myths, including

- always introduce a list with a colon
- always use semicolons in a list introduced by a colon
- use single quotation marks to set off single words

Myth: Always use semicolons in a list introduced by a colon.

Fact: The punctuation of a list depends not on what introduces the list, but on what the list contains.

The normal way to punctuate a list, whether or not it is introduced by a colon, is to insert commas between the items. It's helpful to think of commas as the default punctuation marks for lists. Semicolons enter the picture in two situations: (1) when at least one item in the list already contains a comma and (2) when the items are independent clauses (mini-sentences).

Examples: There are several misconceptions about lists: that they must be introduced by a colon, that they must be punctuated with semicolons, that they must include the word *and* before the final item.

The fact is that, depending on their wording, lists can be written in several ways, including without an introductory colon; with semicolons, in cases where an item in the list contains an internal comma; and with or without the word *and*.

Myth: Always use semicolons after the items in a vertical list.

Fact: In many cases it's equally correct to use commas, or even no punctuation, after the items in a vertical list.

As visual as they are verbal, vertical lists come in many guises. There are a number of agreed-upon styles for punctuating bullet lists, as they're more commonly known, particularly when they are made up of incomplete sentences. The most common style in government and business writing is to use semicolons after the items, but commas are also appropriate if the items are short and do not contain internal commas. In both cases the final item typically ends with a period. Also acceptable is the more freewheeling style of using no punctuation whatsoever, as in the example with the first myth above. What matters more than the style itself is consistency. Pick one approach for a document and stick with it.

Example: Edith made a list of her pet language peeves:

- apostrophes used to form plurals,
- *unique* paired with a qualifier like *most*,
- the overuse of semicolons in lists.

When the items in a vertical list are complete sentences, life is easier. By far the most accepted approach is to treat the listed sentences like any others and end each one with a period.

Myth: Use single quotation marks to set off single words, terms and expressions, and double quotation marks to set off true quotations.

Fact: In Canada single quotation marks serve one main purpose: to set off material that's already inside double quotation marks.

We Canadians typically follow the American practice of using double quotation marks as our everyday marks for enclosing words, phrases, quotations, titles and so on. We use single marks to enclose material that is

already inside doubles. Across the Atlantic, the opposite style prevails: the usual quotation marks are single, with double marks reserved for material already inside singles.

Example: Bemoaning the approach toward quotation marks of her boss—a self-proclaimed “expert” in grammar and punctuation—Edith said, “He always tells me ‘That’s how I learned it in school,’ as if that were a valid explanation.”

Myth: Periods and commas belong outside closing quotation marks.

Fact: In Canada periods and commas always go inside closing quotation marks.

As with the previous myth, this one arises from the difference between American and British styles. In Canada nearly all publishers, organizations and language professionals (legal writing being a notable exception) take the American approach of placing all periods and commas inside closing quotation marks, no matter what. This rule applies to both double and single quotation marks (see the previous example).

Example: Edith’s boss often refers to himself as a “stickler for punctuation rules,” a title Edith mentally amends to a “sucker for punctuation myths.”

As always, the only surefire way to exorcize the demon myths of punctuation is to consult a reliable guide—a reliable *Canadian* guide, that is, since as we’ve seen, some punctuation rules vary with geography. *The Canadian Style*, published by the Translation Bureau, is a good example, as is just about any Canadian grammar and punctuation text from a major publishing house.

Armed with these few pointers and a good punctuation bible, you should find that the devilish details of punctuation take on a more sacred air. ■



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Arguez, arguez, il en restera peut-être quelque chose

Les Américains arguent que le pays n'est pas prêt pour des élections

(PREFACE D'ALBERT GIDE, LE MOTIF, 24 OCT. 1947)

*Il n'est sans doute pas facile de faire un dictionnaire bilingue dont les deux parties correspondent parfaitement. Et ce n'est peut-être pas souhaitable, après tout. Ce qui ne m'empêche pas de pester chaque fois que je tombe sur une bizarrerie. Comme le cas d'arguer. (N'ayez crainte, je ne vais pas vous imposer un *liaison* sur sa prononciation, ou la nécessité de lui mettre un tréma.)*

Il est étonnant que les dictionnaires ne traduisent jamais **to argue** par *arguer*. Invariablement, on nous propose *affirmer*, *maintenir*, *prétendre* ou *soutenir* : « *she argues that war is always pointless* – elle affirme/soutient que la guerre ne sert jamais à rien » (*Larousse*). Que ce soit le *Harrap's*, le *Hachette-Oxford* ou le *Robert-Collins*, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Les quatre mêmes verbes reviennent à tour de rôle.

Et il n'en va pas autrement du *Meertens*¹, qui se contente d'ajouter à ce quatuor deux équivalents, *faire*

valoir et *avancer*. Vous n'êtes guère plus avancé, si j'ose dire, mais, au moins, cela vous fait deux nouvelles cordes à votre arc.

Je ne sais pas si vous avez déjà eu la curiosité de faire une contre-vérification dans la partie français-anglais, mais je vous invite à le faire. Vous serez à la fois étonné et déçu, car aucun de ces verbes n'est traduit par **to argue***. Et pendant que vous y êtes, donnez-vous donc la peine de vérifier les traductions d'*arguer*. Comme vous le verrez, *arguer que* n'aurait que le sens de « prétexter » : « il argue qu'on ne l'avait pas prévenu – his excuse is that he was not informed » (*Harrap's*); « il argua qu'il n'avait rien entendu – he protested that he had heard nothing » (*Robert-Collins*).

Et pourtant, il s'emploie dans un autre sens : *Albert arguait doucement que le goût que j'avais pour la lecture méritait d'être encouragé* (Gide). Parmi les rares dictionnaires à donner *arguer que*, le *Grand Larousse de la langue française* est le seul (sauf

erreur) dont la citation ne sert pas à illustrer l'idée de prétexte ou d'excuse, comme le fait le *Grand Robert*, par exemple. On dirait que les bilingues se sont alignés sur le *Robert*.

J'ai retrouvé cette même démarche zigzagante chez la traductrice d'un ouvrage américain, *The Disuniting of America*². Dès la première occurrence d'*arguer*, « un autre commentateur s'opposa à l'emploi du terme *esclaves*, arguant que ce mot

* Une exception, le *Hachette-Oxford* rend *faire valoir* par **to argue**.

dépersonnalisait l'oppression d'un peuple », je me suis évidemment précipité sur l'original... Pour y trouver « on the ground that ». À la deuxième occurrence, « on peut arguer que la science », pas plus de chance, il y avait « one argument for ». Et lorsqu'en feuilletant l'anglais je suis tombé sur « to argue that », je me doutais qu'*arguer que* ne serait pas au rendez-vous : « il dit que », tout simplement. Ce sont certes de bonnes traductions, mais on ne peut s'empêcher de deviner une sorte de méfiance, voire une crainte de traduire l'un par l'autre.

Chez nous, *arguer que* s'emploie depuis assez longtemps. Et pourtant, aucun ouvrage québécois ne semble être au courant de l'usage que nous en faisons. D'ailleurs, il ne s'en trouve même pas pour le condamner!

Mon exemple le plus ancien remonte à 1937 : « Que si l'on argue que c'est contre la loi, je réponds qu'avant la loi il y a le droit de la nature »³ (discours du cardinal Rodrigue Villeneuve). Mais c'est surtout depuis quinze-vingt ans que nous en faisons un usage quasi immodéré.

Les universitaires l'emploient : Louis Balthazar⁴, professeur de science politique, et Gilles Bourque et Jules Duchastel, professeurs de sociologie : « On peut arguer qu'il est inconséquent de faire sécession »⁵. Je l'ai rencontré deux fois sous la plume d'un bon romancier, d'origine haïtienne : « Il arguait que les Grecs méprisaient la mémoire écrite »⁶.

Pour ce qui est des journalistes, j'ai l'impression qu'il serait plus rapide d'énumérer ceux qui ne l'emploient

pas que les autres. Mentionnons tout de même Chantal Hébert, Caroline Montpetit, Serge Truffaut et Michel Venne du *Devoir*, sans oublier le directeur du journal, Bernard Descôteaux; Pierre Foglia, Lysiane Gagnon et Nathalie Petrowski de la *Presse*; Pierre Bourgault du *Journal de Montréal*, et j'en passe. Mais pour faire bonne mesure, citons un historien :

Les Patriotes exigent la démission de Montelet comme député, arguant que la nomination d'un si jeune homme [...].

D'ailleurs, nous ne sommes pas seuls à employer *arguer que* sans idée de prétexte ou d'excuse. Les exemples « hexagonaux » sont à peu près aussi nombreux. Un professeur de Paris-VII-Denis-Diderot écrit : « Certains peuvent arguer que l'essence n'a pas augmenté »⁸. Un journaliste, spécialiste de la Yougoslavie : « Les adversaires de la guerre arguent que cet exode est la conséquence des bombardements »⁹. Un docteur en droit : « Les responsables québécois considèrent qu'actifs et passifs doivent être calculés sur des bases différentes, arguant que... »¹⁰. Deux journalistes

du *Monde diplomatique* : « Plusieurs juristes ont envoyé un dossier au tribunal pénal international arguant que les dirigeants de l'OTAN avaient perpétré des violations sérieuses du droit international »¹¹.

Les traductrices semblent avoir un faible pour *arguer que*. Outre celle déjà citée, deux autres l'emploient, dans deux romans du même auteur : « l'avocat de Hardiman avait argué que son client souffrait depuis l'enfance d'une déficience nerveuse »¹². L'autre citation est trop longue pour être reprise ici¹³, mais le tour y est employé dans le même sens.

Je saute quelques exemples de *L'Express* et de l'Agence France-Presse, pour terminer avec deux auteurs. Un romancier d'origine camerounaise : « Il pouvait d'ailleurs arguer que Zam se plantait complètement quand il se figurait que la chose avait un effet sur le public »¹⁴. Et un romancier-traducteur-éditeur, François Maspero : « On peut arguer qu'aucun régime n'aurait réussi, face à la persistance du blocus américain, à éviter un basculement dans le chaos »¹⁵.

Je pourrais donner un tout dernier exemple, qui date de plus de deux siècles, mais on m'objectera qu'il s'agit d'*arguer de*. Je vous laisse juger :

On ne peut arguer de là que l'identité de la régence et de la royauté force à rendre celle-là héréditaire comme celle-ci¹⁶.

Si l'on supprime « de là », ce qui ne change rien au sens, on obtient *arguer que*... C'est le sens du dictionnaire de l'Académie : « *arguer que*, avancer comme argument ».

Enfin, on trouve dans le *Trésor de la langue française* un exemple qui date de 1962. Il pourrait s'agir d'une traduction, mais je ne suis pas parvenu à identifier l'auteur, un certain Goldschmidt (*L'Aventure atomique*) :

Churchill s'efforça de faire revenir le gouvernement américain sur sa décision, en arguant que la collaboration devait exister dans la recherche atomique.

J'allais oublier de signaler qu'on voit aussi, et de plus en plus, *arguer* employé « en incise ou présentant le discours direct » (dixit le *Trésor*). Aussi bien chez nous qu'en France. Le *Trésor* en donne un exemple de 1933, tiré de *La jument verte* de Marcel Aymé : « Zèphe est trop rusé pour perdre d'un coup le bénéfice de la lettre, arguait le vétérinaire ».

Et voici un exemple d'emploi en incise : « Cette propension au mensonge, argue-t-il, se retrouve dans les errances extraconjugales » (Laurent Zecchini, *Le Monde*, 18.08.98).

Nous faisons de même : « Il faudrait que le Canada puisse y répondre, arguait le *Winnipeg Free Press* » (Jean Dion, *Le Devoir*, 16.11.02); « L'histoire, argue-t-il, doit aussi... » (Antoine Robitaille, *Le Devoir*, 31.08.98).

En attendant que les lexicographes s'avisent de cette évolution, je me demande si vous n'accepteriez pas de faire votre part (expression toujours inconnue des dictionnaires). Si vous êtes nombreux à « arguer que », il en restera peut-être quelque chose. ■

NOTES

- 1 René Meertens, *Guide anglais-français de la traduction*, Chiron éditeur, 2004.
- 2 Arthur M. Schlesinger Jr., *La désunion de l'Amérique*, Liana Levi, 1993, p. 63 et 72. Traduit par Françoise Burgess.
- 3 Pierre Elliott Trudeau, *La grève de l'amiante*, Éditions du Jour, 1970, p. 24. Paru en 1956.
- 4 L. Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1986, p. 185.
- 5 *Le Devoir*, 27.06.96.
- 6 Émile Ollivier, *Mille Eaux*, Gallimard, 1999, p. 120. Voir aussi p. 151.
- 7 Georges Aubin, introduction au *Journal de voyage en Europe (1837-1838)* de Louis-Hippolyte La Fontaine, Sillery (Québec), Septentrion, 1999, p. 8.
- 8 Catherine Coquery-Vidrovitch, *Le Monde diplomatique*, janvier 1999.
- 9 Laurent Joffrin, *Yougoslavie : suicide d'une nation*, Éditions Mille et une nuits, 1999, p. 85-86.
- 10 Françoise Épinette, *La question nationale au Québec*, Que sais-je?, 1998, p. 117.
- 11 Serge Halimi et Dominique Vidal, *L'opinion, ça se travaille*, Agone éditeur, 2000, p. 78.
- 12 Dennis Lehane, *Ténèbres, prenez-moi la main*, Rivages/noir, 2002, p. 290. Traduit par Isabelle Maillet.
- 13 *Id.*, *Un dernier verre avant la guerre*, Rivages/noir, 2001, p. 138. Traduit par Marie de Pracontal.
- 14 Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, Julliard, 1999, p. 142.
- 15 François Maspero, *Le Monde*, 08.07.99.
- 16 Mirabeau, *Discours*, Folio, p. 382. Prononcé le 22 mars 1791.



Fédéral-provincial ou fédéro-provincial ?

Jacques Desrosiers

La très grande majorité des traducteurs à qui l'on montre l'expression fédéro-provincial, où fédéro est écrit à la manière de boléro, écarquillent d'abord les yeux, parce qu'ils ne l'ont jamais vue, puis font la grimace. Pourtant l'expression existe depuis vingt-cinq ans. Elle a été créée par les jurilinguistes du ministère de la Justice au moment de la révision des lois¹. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a pas « pris ».



Mais comme la Justice l'utilise, elle a fait son chemin dans certains textes de loi. Ainsi à l'article 21 de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, il est énoncé : *Sous réserve d'un accord fédéro-provincial visé au paragraphe 9(1), devient résident permanent la personne à laquelle la qualité de réfugié...* La Partie I de la Loi sur les ressources en eau parle de *programmes fédéro-provinciaux*. La Loi canadienne sur la protection de l'environnement mentionne un *comité consultatif fédéro-provincial*. L'article 10 de la Loi sur les langues officielles stipule que les textes *fédéro-provinciaux* doivent être établis dans les deux langues officielles.

On trouve encore *fédéral-provincial*, par exemple dans la Loi sur la Société d'assurance-dépôts du Canada, à l'article 39.38, qui porte sur des *accords fédéraux-provinciaux*, et souvent dans les Règlements, comme à l'article 2 du Règlement sur les oiseaux migrateurs. Un *Accord fédéral-provincial sur le poulet* a été signé en 2001.

Le cœur des autres grandes institutions juridiques du Canada balance entre *fédéral* et *fédéro*. Si je me fie au moteur de recherche de l'Institut canadien d'information juridique (IIJCan), à la Cour suprême *fédéral-provincial* domine. Il apparaît dans une décision de 2002² (*la mise en branle du processus fédéral-provincial*). Un autre document de la même Cour parle d'un *comité consultatif fédéro-provincial*³. À la Cour fédérale du Canada, dans les motifs de l'ordonnance, on emploie *fédéral-provincial*, mais le moteur donne quelques occurrences de *fédéro*.

Il n'y a pas vraiment hésitation : s'il n'en tenait qu'aux jurilinguistes de la Justice, tous ces *fédéral-provincial*, *fédéraux-provinciaux*, etc., disparaîtraient.

Les traducteurs ne sont pas les seuls à ignorer le mot. La presse l'ignore. L'ancien premier ministre du Québec Robert Bourassa a quelquefois été décrit comme un *fédéro-nationaliste*, mais c'était un raccourci fantaisiste pour *fédéraliste*⁴. Dans

les Lois consolidées du Québec, le moteur IIJCan révèle une *conférence ministérielle fédérale-provinciale*, une *entente fédérale-provinciale*, et ainsi de suite, mais nulle trace de *fédéro*.

Inexistant aussi en Europe, semble-t-il. Le lexique de la Maison de la francité consigne les entrées *fédéral-provincial* et *fédéral-régional*, données comme étant d'origine canadienne, mais pas l'ombre d'un *fédéro* dans le reste de la francophonie⁵. Il ne manque pourtant pas de relations entre fédération, régions, cantons et communes dans des pays comme la Belgique et la Suisse. Il est vrai qu'on n'y voit pas non plus de relations *fédérales-régionales* ou *fédérales-cantonales*. Seule exception mais qui en cache peut-être d'autres, Bernard Dafflon, professeur de finances à l'Université de Fribourg, a fait un exposé sur la *Péréquation fédérale-cantonale en Suisse : évolutions possibles et souhaitables?*, à un forum sur le déséquilibre fiscal tenu à Québec en 2001⁶. En France, je suis tombé sur un *Conseil fédéral régional*, sans trait d'union, qui

réunit des Jeunes chambres économiques formées de fédérations locales⁷.

Avec *fédéro-provincial*, nous sommes donc en territoire canadien, secteur juridique. C'est dire que les lois, au grand dam de nos jurilinguistes, n'ont pas contribué à répandre le terme. Après vingt-cinq ans d'existence, soyons francs, l'implantation n'a pas été une réussite. Pourquoi?

On peut tenter quelques explications. Mais il faut d'abord reconnaître que ses auteurs avaient leurs raisons de créer le terme. *Fédéral-provincial* était senti par certains comme un calque de l'anglais. L'expression créée est commode, allège les textes et simplifie les accords. Elle est idiomatique, puisque non seulement ce genre de construction n'existe pas en anglais, mais des termes semblables pululent en français. D'ailleurs, justification suprême, combiner des adjectifs en abrégant le premier avec la voyelle *o* est un procédé de la langue très ancien. Dans le *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant*, Henri Cottez le fait remonter au latin savant, où il a trouvé des exemples comme les *Opera medico-chimico-chirurgica* de Paracelse⁸ – XVI^e siècle!

Mais voilà peut-être la première chose qui rebute traducteurs, rédacteurs, universitaires, politicologues, journalistes et simples mortels : la forme savante de ces mots. Je ne parle pas ici des mots auxquels est

soudé un simple préfixe d'origine grecque, comme *aéro*, *hypo*, *néo*, etc. Le procédé consiste plutôt à coordonner deux adjectifs (ou deux noms), à modifier le suffixe du premier et à former ainsi un adjectif (ou un nom) composé. Or c'est dans le domaine scientifique, notamment en chimie et en médecine, que ces formations sont le plus répandues. Pensons à *ferro-nickel*, *gastroentérite*, *cardiovasculaire*, *physicomathématique*, *thermonucléaire*, *cirrocululus*, *psychomoteur*, *sociolinguistique*, etc. Ce genre de composés continuent d'apparaître dans tous les domaines de la science par dizaines et par centaines.

La langue courante absorbe toutes ces constructions venues de vocabulaires spécialisés, et certains termes, comme *audiovisuel*, se sont même fait une place dans la langue de tous les jours. Mais elle est plus ou moins friande du procédé quand vient le temps de créer un mot ordinaire. Elle coordonne spontanément les adjectifs sans modifier leur morphologie et sans abrègement, comme dans *sourd-muet*, *aigre-doux*, tout comme elle le fait avec les numéraux (*trente-deux*) et avec les noms : *bar-restaurant*, *chanteur-compositeur*, *président-directeur général*.

De plus – et c'est un trait fondamental de ces constructions que ne possède pas *fédéro-provincial* – les deux éléments en fusionnant forment une nouvelle entité. Le *ferronickel* n'est ni du fer ni du nickel, mais un alliage des deux



métaux qui a des propriétés particulières. La psychoéducation mélange la psychologie et l'éducation. Dans l'astrophysique ou la physicochimie, deux sciences s'interpénètrent. On peut dire la même chose de termes comme *socialo-communiste*, qualifiant la personne qui est à la fois socialiste et communiste, ou *politico-social*, qui touche aux deux domaines. Il ne s'agit pas simplement de mettre deux choses l'une à côté de l'autre, ou en rapport l'une avec l'autre : la somme dépasse les parties⁹.

L'expression *fédéro-provincial*, au contraire, décrit une relation entre deux entités qui demeurent autonomes. Elle semblerait plutôt appartenir à une autre famille de composés en *o* : les adjectifs formés à partir de noms de pays, de peuples ou d'ethnies, comme *israélo-arabe*, *italo-français*, *franco-allemand*, *germano-suisse*, etc. On remarque que ces composés conservent le caractère savant des mots formés avec la voyelle *o* : le premier

élément correspond presque toujours à une forme savante ou étymologique de l'adjectif, parfois peu évidente. Une troupe de théâtre présentait à Montréal en janvier une production *helvético-québécoise*, et non *suisso-québécoise*, qui serait un barbarisme. La frontière *lusoespagnole* sépare le Portugal de l'Espagne. On a déjà employé *tudesco*, d'origine latine, au lieu de *germano*, pour désigner l'Allemagne.

Ce procédé courant permet de créer des mots à volonté. Depuis le démantèlement de l'URSS, il est question en France des relations bilatérales *kazakhstano-françaises*¹⁰. Il arrive que ces mots désignent une entité plutôt qu'une relation, comme dans *Empire austro-hongrois* ou *Union belgo-luxembourgeoise*. Ils servent aussi à nommer des langues : *l'indo-européen*, *le serbo-croate*, *l'anglo-canadien*. Ils servent même à former des triplets, comme *russo-sino-indien*¹¹ ou, à l'envers, *indo-sino-russe*¹², et, pourquoi pas, des quadruplets, comme cette occurrence, très peu délicate, qui remonte à 1895 et que cite la *Base historique du vocabulaire français* de Bernard Quemada : *Devant la coalition russo-tudesco-hispano-française, le Japon cédera-t-il?*¹³.

Mais le plus souvent ils désignent un rapport entre deux groupes. De plus, les noms auxquels ils se rapportent sont assez circonscrits : *conflit (israélo-arabe)*, *pacte (germano-soviétique)*, *relations (sino-américaines)*, *rivalité (franco-britannique)*, *frontière*, *commerce*, *amitié*, *conférence*, *guerre*,

coalition, etc. Le point important à noter est que les éléments de ces adjectifs continuent à désigner des entités parfaitement distinctes, qui ne sacrifient en rien leur autonomie en se combinant.

Ce caractère distinctif est d'ailleurs si important qu'il a été pris en compte dans la réforme de l'orthographe. Alors que la réforme remplace le trait d'union par la soudure dans les composés formés d'éléments savants – de *microanalyse* à *otorhinolaryngologiste* en passant par *spatiotemporel*, – il est recommandé de conserver le trait d'union lorsqu'il sert à marquer « une relation de coordination entre deux termes formés à partir de noms propres ou géographiques »¹⁴.

Fédéro-provincial semble ainsi remplir toutes les conditions pour entrer dans cette catégorie. Sauf que ce genre de construction, où la coordination marque simplement un rapport, est cantonné aux adjectifs qui renvoient à des noms de peuples, d'ethnies, de pays – c'est-à-dire en dernière analyse à des noms propres. C'est peut-être là le talon d'Achille de *fédéro-provincial*. Car c'est sur ce modèle qu'il est construit. Et il n'y correspond pas pour une double raison : les adjectifs de ces composés, étant formés à partir de noms propres, renvoient à un référent unique. Ce n'est pas le cas de *provincial*, par exemple dans *conférence fédéro-provinciale*. Le mot ne semble donc pas être à sa place dans cette famille non plus.

Le fait que l'une des deux entités juridiques (*provincial*) est imbriquée dans l'autre (*fédéral*), soit dit en passant, n'entre pas en ligne de compte. L'usage a déjà consacré l'emploi de *canado-québécois*, p. ex. : *Depuis deux ou trois ans, le paysage politique canado-québécois est en pleine mutation*¹⁵. En décembre dernier, devant le Comité permanent du patrimoine canadien, on a discuté d'un *fonds canado-ontarien pour les infrastructures des municipalités rurales*¹⁶.

Voilà donc des explications possibles de l'impopularité de *fédéro-provincial*. L'expression a aussi un adversaire de taille : *fédéral-provincial*. Même si l'on pouvait démontrer de façon convaincante que c'est un calque, voire dater son apparition, il n'est pas vraiment choquant. Il est vrai, comme on me l'a signalé, que l'existence en français de termes comme *social-démocrate* ou *national-socialiste* ne prouve rien : ce sont des germanismes. Mais l'usage canadien coordonne depuis longtemps les adjectifs sans modifier leur morphologie : pensons à *progressiste-conservateur*, au parti *social chrétien* d'Adrien Arcand. Les Français ont eu des partis *démocrates-chrétiens* et *démocrates-populaires*. Mais, on l'a vu, tous ces termes additionnent leurs traits sémantiques; ils ne marquent pas un rapport entre deux groupes. N'empêche qu'il nous est habituel de coordonner deux adjectifs sans les modifier.

Qui sait s'il n'y a pas en plus derrière tout ça des susceptibilités d'ordre politique, cachées ou inconscientes? Il est possible que l'on perçoive une trop grande prédominance du terme plein (*provincial*) par rapport au terme abrégé (*fédero*). *Fédero-provincial* efface un peu *fédéral*. Dans certains mots composés en français, l'un des deux termes – la tête ou la base de l'expression – domine : un *safari-photo* n'est pas une photo; la *thermoélectricité* est une sorte d'électricité. Peut-être préfère-t-on que l'expression reste bicephale.

On pourrait bien sûr promouvoir en même temps *provincialo-fédéral*. Car si certaines expressions de ce type se sont figées, *franco-britannique* ou *gréco-romain* par exemple, dans la plupart les deux éléments sont interchangeables : *sino-américain* et *américano-chinois*, *russo-japonais* et *nippo-russe* sont aussi équivalents que le sont *bracelet-montre* et *montre-bracelet*. Mais il ne faut pas trop en demander à l'usage.

Certains locuteurs m'ont signalé que l'expression leur semblait aussi en porte-à-faux par rapport à l'usage phonétique. On peut être choqué d'entendre *conférence fédero-provinciale* à cause de l'habitude solidement ancrée d'entendre à travers *fédero* le masculin pluriel *fédéraux*. Mais bien sûr les habitudes se changent.

En un sens, les jurilinguistes ont le gros bout du bâton. *Dura lex...* La présence de *fédero* dans les textes de loi crée en effet une servitude, puisque le terme apparaît obligatoirement dès qu'on les cite. Dans la *Liste des rapports et états à présenter à la Chambre des communes* publiée au début de la session en février 2004, on trouve les deux tours à quelques lignes d'intervalle, sous Agriculture et Agroalimentaire Canada : des *accords fédero-provinciaux* sont exigés en vertu de la Loi sur la protection du revenu agricole, articles 4 à 6, où figure explicitement la mention d'« *accords fédero-provinciaux* »; – puis, au paragraphe suivant, un décret du gouverneur en conseil portant sur des « *accords fédéraux-provinciaux sur l'assurance-récolte* » est exigé en vertu de la même loi, article 12, où l'expression ne figure pas telle quelle, et où on lit simplement : « Le gouverneur en conseil peut, par décret, autoriser le ministre à conclure des accords avec une ou plusieurs provinces... »

À la limite, la question est de savoir si on *veut* utiliser cette expression. À mon avis, ses bases linguistiques sont faibles. Elle ne ressemble qu'en apparence aux composés formés avec la voyelle *o* qui servent à marquer un rapport entre deux groupes, et elle ne ressemble pas aux nombreux composés qui en fusionnant leurs éléments désignent une nouvelle entité. Sauf que si quelque autorité influente décide de s'en mêler... Mais quelle autorité y a-t-il au-dessus des lois? ■

NOTES

- 1 J'ai obtenu ces renseignements, par l'intermédiaire de Suzanne de Repentigny, auprès d'André Labelle, du ministère de la Justice, et d'Alexandre Covacs, à qui revient la paternité de l'expression. J'ai largement discuté de l'expression avec l'un et l'autre, mais il va sans dire que ni l'un ni l'autre ne se ralliera à mes conclusions, qui n'engagent que moi.
- 2 *Bande indienne Wewaykum c. Canada*, 4 R.C.S. 245, 2002 CSC 79, 2002-12-06.
- 3 *R. c. Hydro-Québec*, 3 R.C.S. 213, 1997 IIJCan 318 (C.S.C.), 1997-09-18.
- 4 P. ex. *Le Devoir*, 3 octobre 1996.
- 5 www.maisondefrancite.be/francite.
- 6 www.desequilibrefiscal.gouv.qc.ca.
- 7 home.tiscalinet.be/fcelux/document/regional240203.doc.
- 8 Paris, 1980, Les usuels du Robert, p. 276.
- 9 La formation des mots composés est expliquée par Louis Guilbert dans « Fondements lexicologiques du dictionnaire : de la formation des unités lexicales », qui sert d'introduction au *Grand Larousse de la langue française*, 1971, t. 1, p. LVI-LXXXI.
- 10 Voir p. ex. sur www.colisee.org à l'entrée Kazakhstan.
- 11 Dans *humanite.presse.fr*, 30 mars 1999 : « Ne se profile-t-il pas une éventualité de système eurasiatique russo-sino-indien, inquiétant pour la domination américaine? ».
- 12 Viatcheslav Avioski, auteur du *Que sais-je?* sur la Tchétchénie, sur le site de l'Institut international d'études stratégiques : « Le rapprochement indo-sino-russe ne peut se faire que dans le cadre de la résolution du problème afghan. »
- 13 Version électronique des 48 volumes de *Datations et Documents lexicographiques*.
- 14 Je cite la recommandation telle qu'elle apparaît dans le *Rapport du Conseil supérieur de la langue française sur les rectifications de l'orthographe*, paru en 1990 : « Remarque : le trait d'union est justifié quand la composition est libre, et sert précisément à marquer une relation de coordination entre deux termes (noms propres ou géographiques) : les relations **italo-françaises** (ou **franco-italiennes**), les contentieux **anglo-danois**, les mythes **gréco-romains**, la culture **finno-ougrienne**, etc. » (cité dans André Goosse, *La «nouvelle» orthographe*, Duculot, 1991, p. 130). Cette recommandation correspond à la règle A3 dans *Le millepatte sur un nénufar : vadémécum de l'orthographe recommandée*, publié en 2004 par le Réseau pour la nouvelle orthographe du français.
- 15 *Le Devoir*, 25 janvier 2005.
- 16 13 décembre 2004.



Traduire le monde

André Racicot

La dérive des continents

Je demandais récemment aux participants de l'un de mes ateliers combien il y avait de continents. Un silence embarrassé me répondit. On flairait le piège. La question était trop simple pour que la réponse le soit elle aussi : mes participants n'avaient pas tort de se méfier.

On compte traditionnellement cinq continents, c'est-à-dire l'Afrique, l'Amérique, l'Asie, l'Europe et l'Océanie. Tout était simple jusqu'à ce que les États-Uniens s'en mêlent. Eux divisent l'Amérique en deux sous-continentes : l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, ce qui laisse en plan l'Amérique centrale. Ce découpage va à l'encontre de celui que font habituellement les géographes. Il signifie, entre autres, que des pays comme le Belize, le Salvador ou le Guatemala seraient intégrés à l'Amérique du Nord. L'ennui, c'est que nos voisins Américains considèrent que l'Amérique du Nord est composée exclusivement du Canada et des États-Unis; les pays susmentionnés devraient donc être inclus dans l'Amérique du Sud. Insensé. On commence à se demander par quel bout de la lorgnette il faut examiner cette question pour y voir du sens.

Heureusement, se dira-t-on, il n'y a pas ce genre d'embrouillamini dans la langue française. Ce n'est pas si sûr. Tout d'abord, tant le Larousse que le *Robert des noms propres* définissent l'Amérique comme l'une des cinq parties du monde. Ce dernier précise qu'elle est divisée en deux *masses continentales*, soit l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Troublant. L'expression *masses continentales* laisse croire que nos lexicographes ne sont plus très loin de découvrir un nouveau continent... À cet effet, il est intéressant de noter que le Robert définit le *Nouveau Continent* comme *les deux Amériques*... Pourtant, ce même ouvrage affirme qu'il y a traditionnellement cinq continents... L'Amérique semble donc être une éternelle source de confusion... Jacques Cartier ne l'a-t-il pas confondue avec l'Inde?

Et que dire de l'Arctique et de l'Antarctique? Ceux que la question laisse froids auraient intérêt à bien y penser. En effet, bien difficile de dire que les deux masses polaires ne méritent pas le titre de continent (tant et aussi longtemps que le réchauffement climatique n'aura pas réglé la question!). Si l'on oublie les distinctions géographiques douteuses de nos aimables voisins, nous aurions peut-être sept continents. Je dis bien peut-être, car encore une fois les dictionnaires nous réservent des surprises.

Le *Larousse* et le *Robert* définissent l'Arctique comme un ensemble formé par l'océan Arctique et les terres arctiques, mais ils attribuent d'emblée le nom de continent à son vis-à-vis du sud, l'Antarctique. Si, pour éviter la dérive, nous nous cramponnons à la définition traditionnelle des cinq continents, et y ajoutons l'Antarctique, force est de conclure qu'il y a finalement six continents. Mais beaucoup voudront sûrement inclure l'autre pôle, ne serait-ce que pour des raisons de logique élémentaire. Dans ce cas, nous en aurions sept! Voilà qui semble clair.

Pourtant, une petite recherche sur la Grande Toile jette un autre éclairage sur ce sujet. L'idée de diviser le monde en sept continents semble courante, et beaucoup de géographes regroupent l'Europe et l'Asie en un seul continent, pour former l'Eurasie. Et comment le Robert définit-il l'Eurasie? « Masse continentale formée par l'Asie et son prolongement occidental, l'Europe. » Masse continentale... Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je commence à avoir le tournis.

Si nous revenons à la question initiale sur le nombre de continents, on voit maintenant que mes participants étaient bien avisés de flairer un piège, car piège il y avait. Bref, nous n'avons pas fini d'explorer les terres infinies de la confusion... Un vaste continent, à vrai dire. ■

El Rincón Español

Genny González con la colaboración de Karine Rondeau y Marie D'Août

Terminología de Negocios y Medio Ambiente

En esta época de transformaciones que compartimos, existen sociedades con ideales tendientes a crear una sociedad mundial justa y equilibrada que viva en armonía con el medio ambiente que la rodea y del que depende. Las empresas, a fin de responder a las nuevas cuestiones que preocupan a dichas sociedades, han debido derribar la *muralla verde* que impedía la incorporación del medio ambiente dentro de las prioridades empresariales.

Conscientes de la nueva *responsabilidad social de la empresa* y con miras a reducir su *huella ecológica*, operan hoy con *sistemas de gestión ambiental* y elaboran sus productos siguiendo pautas de *ecodiseño* que toman en consideración todo el *ciclo de vida* del producto, desde "*su cuna a su sepultura*".

Aunada a dicha *extensión de la responsabilidad del productor*, las empresas ambientales encabezadas por *ecoempresarios* preocupados por su entorno y por el

bienestar de la compañía, se abastecen siguiendo los principios de las *adquisiciones ambientales* y promueven sus productos utilizando campañas de *marketing ecológico*. Buscan, además, obtener un *etiquetado ecológico* u otro tipo de certificación que las acredite como verdaderas *empresas ambientales*, no como *beneficiarias sin contrapartida* ni como empresas que recurren al *lavado verde*.

Es evidente que la *ecologización* de las empresas representa un reto no sólo para los empresarios, sino para todo lingüista que deba trasladar de un idioma a otro ideas relativas a este tema. Es por ello que a continuación ofrecemos a nuestros lectores un listado de términos vinculados con los negocios y el medio ambiente y los invitamos a consultar TERMIUM® para conocer tanto las definiciones de dichos términos como otros datos que consideramos de relevancia para su uso y comprensión.

English	Français	Español
clean production	production propre (n.f.)	producción limpia (f.)
closed-loop manufacturing	fabrication en boucle fermée (n.f.)	fabricación en circuito cerrado (f.)
closed-loop recycling	recyclage en boucle fermée (n.m.)	reciclaje en circuito cerrado (m.)
corporate social responsibility; CSR	responsabilité sociale des entreprises (n.f.); RSE (n.f.)	responsabilidad social de la empresa (f.); RSE (f.); responsabilidad social empresarial (f.)
cradle to grave	du berceau à la tombe	de la cuna a la sepultura
deposit/refund system	système de consignation (n.m.)	sistema de pago y reembolso de depósitos (m.)
design for disassembly	conception en vue du démontage (n.f.)	diseño para el desmontaje (m.)
design for recycling; DFR	conception en vue du recyclage (n.f.)	diseño para el reciclaje (m.)
design for reuse	conception en vue de la réutilisation (n.f.)	diseño para la reutilización (m.); diseño para el reuso (m.)

English	Français	Español
eco-design; design for environment; DFE	écoconception (n.f.)	ecodiseño (m.); diseño para el medio ambiente (m.)
eco-efficiency	écoefficacité (n.f.)	eficiencia ambiental (f.); ecoeficiencia (f.)
eco-entrepreneur	écoentrepreneur (n.m.)	empresario ecologista (m.); ecoempresario (m.)
eco-labelling	écoétiquetage (n.m.)	ecoetiquetado (m.); etiquetado ecológico (m.)
ecological footprint	empreinte écologique (n.f.)	huella ecológica (f.)
eco-marketing; green marketing; environmental marketing	écomarketing (n.m.)	marketing ambiental (m.); marketing ecológico (m.)
eco-procurement; green procurement; environmentally responsible procurement	écoapprovisionnement (n.m.); approvisionnement écologique (n.m.)	adquisiciones ambientales (f.); adquisiciones ecológicas (f.); adquisiciones verdes (f.)
environmental burden	fardeau environnemental (n.m.)	carga ambiental (f.)
environmental business	entreprise du secteur de l'environnement (n.f.)	empresa ambiental (f.); empresa verde (f.)
environmental management system	système de gestion environnementale (n.m.); SGE (n.m.)	sistema de gestión ambiental (m.); sistema de gestión medioambiental (m.)
extended producer responsibility	responsabilité élargie des producteurs (n.f.)	responsabilidad extendida del productor (f.); responsabilidad ampliada del productor (f.)
free rider	bénéficiaire sans contrepartie (n.m./n.f.); passager clandestin (n.m.)	beneficiario sin contrapartida (m.)
green wall	impasse écologique (n.f.)	muralla verde (f.)
greening	écologisation (n.f.)	ecologización (f.)
greenwashing	écoblanchiment (n.m.)	lavado verde (m.)
industrial ecology	écologie industrielle (n.f.)	ecología industrial (f.)
life-cycle analysis	analyse du cycle de vie (n.f.)	análisis del ciclo de vida (m.)
life-cycle management; LCM	gestion du cycle de vie (n.f.); GCV (n.f.)	gestión del ciclo de vida (f.)
natural capitalism	écocapitalisme (n.m.)	capitalismo natural (m.)
product take-back	reprise de produit (n.f.)	retorno del producto (m.)
resource recovery	récupération des ressources (n.f.)	recuperación de recursos (f.) ■

La politique linguistique au secours des langues minoritaires

Language Policy Helping Minority Languages

Renée Canuel-Ouellet, trad. a., et Denise Cyr, trad. a.

Translation: Geoffrey McGuire

C'est dans El Capitolio, magnifique édifice situé au cœur de La Havane, que se sont réunis, les 7 et 8 décembre dernier, les 85 participants au Cinquième colloque sur la traduction, la terminologie et l'interprétation à Cuba et au Canada, pour traiter de politiques linguistiques et d'aménagement linguistique. Les conférenciers, principalement des professeurs, des traducteurs et des interprètes, provenaient de divers coins du monde : Argentine, Cuba, Canada, Danemark, Mexique, Espagne, États-Unis.

Le colloque a été l'occasion de voir comment certains pays composent avec la nécessité d'élaborer des politiques d'aménagement linguistique qui garantiront la préservation et le développement de leurs langues nationales, que ce soit en contexte de bilinguisme ou de multilinguisme « interne », ou encore de prolifération de l'anglais comme langue de communication internationale.

Voici un bref aperçu des sujets traités au colloque.

Canada

Dès l'ouverture du colloque, M^{me} Dyane Adam, commissaire aux langues officielles du gouvernement du Canada, rappelait qu'au Canada la question linguistique domine la scène. Avec ses deux langues officielles et plus de cent autres langues parlées, dont cinquante langues autochtones, le Canada est un pays où la langue maternelle d'un citoyen sur six n'est ni le français ni l'anglais. De ce fait, et de par la réalité politique et juridique du pays, le traducteur y joue un rôle de premier plan.

On December 7 and 8 of last year, the 85 or so attendees of the Fifth Symposium on Translation, Terminology and Interpretation in Canada and Cuba met in the magnificent El Capitolio building in central Havana to discuss language policy and planning. Most of the speakers were professors, translators or interpreters from various parts of the globe (Argentina, Cuba, Canada, Denmark, Mexico, Spain and the United States).

The Symposium was an opportunity for the participants to learn how some countries are responding to the need for language planning policies to preserve and develop their national languages, whether in a context of bilingualism or "internal" multilingualism or a situation where English is the language of international communication.

The following is a brief overview of the topics covered at the Symposium.

Canada

Early in the Symposium, Dr. Dyane Adam, the Government of Canada's Commissioner of Official Languages, pointed out that the language question is front and centre in Canada. With two official languages and over 100 other spoken languages, including 50 Aboriginal languages, Canada is a country where the first language of one out of every six citizens is neither English nor French. In view of this fact and given the country's political and legal realities, translators have a key role to play in Canada.

En Ontario, où le bilinguisme officiel n'a pas été retenu, le gouvernement offre néanmoins une multitude de services en français. Pour garantir la qualité des services de traduction fournis, il a mis l'accent sur le rôle de la terminologie et a adopté un système de contrôle de la qualité et de suivi des traductions.

Cuba

La décision de Cuba d'adopter une politique linguistique élargira la conscience linguistique de sa population. On enseignera la langue maternelle avec la variante cubaine, puisque celle-ci fait partie de l'identité, tout en montrant qu'il existe différents choix pour différents usages. La politique vise également la qualité de la langue parlée dans les médias. La collaboration de tous est nécessaire : politiciens, médias, traducteurs. À Cuba, toute la population fréquente l'école, et les intervenants ont la volonté politique de réussir.

Par ailleurs, le besoin d'une politique linguistique s'est également imposé face à l'informatisation de la société civile cubaine et à l'augmentation de l'offre et de la demande de services de traduction et d'interprétation.

Danemark

Le Danemark voit sa langue menacée à cause de l'utilisation massive d'autres langues – surtout de l'anglais. La mondialisation a obligé les Danois à utiliser l'anglais tant dans la vie de tous les jours que dans les domaines de spécialité, et à recourir à des langues étrangères pour exporter. Nombre d'entreprises établissent donc une politique linguistique qui leur permet d'être plus concurrentielles. De là aussi la nécessité d'élaborer une politique linguistique pour rétablir l'équilibre. La politique danoise doit refléter le plurilinguisme du monde.

The Province of Ontario, which has rejected official bilingualism, nevertheless provides a gamut of services in French. To ensure the quality of its translation services, the government has put an emphasis on terminology and has adopted a quality rating system and a translation tracking system.

Cuba

Cuba's decision to adopt a language policy will raise that country's linguistic consciousness. Cubans will be taught the Cuban variety of their mother tongue, as this variety is part of their identity. At the same time, they will learn that different options are available for different purposes. The policy also addresses the quality of spoken language in the media. If it is to be successful, everyone from politicians to media to translators must work together. In Cuba, everyone goes to school, and there is a political will to succeed.

Other sources of pressure for a language policy have been the computerization of Cuban civil society and the rising supply of and demand for translation and interpretation services.

Denmark

In Denmark, the extensive use of other languages, especially English, has put Danish at risk. Globalization has forced Danes to use English in everyday situations as well as specialized fields and to use foreign languages for exporting purposes. Many businesses have therefore adopted language policies that allow them to be competitive, hence the need for a language policy that will restore balance. Denmark's policy must reflect international plurilinguism.

La politique linguistique (en fait, interlinguistique et intralinguistique) au Danemark est un enjeu qui a un lien direct avec la prise de décisions. Elle vise aussi bien le choix d'un style d'écriture que l'interdiction ou l'imposition de termes ou de constructions grammaticales. Le gouvernement danois recommande à chaque institution de se donner une telle politique. Cependant, les recommandations contenues dans une politique linguistique ne peuvent pas toujours s'appliquer à plusieurs langues, d'où la difficulté d'application dans ce pays.

Espagne

La politique linguistique de l'Union européenne influe grandement sur la profession des traducteurs et interprètes, notamment en Espagne. Avec l'arrivée dans l'Union de dix États, neuf nouvelles langues viennent s'ajouter aux onze autres. Cela signifie de nouveaux contrats de traduction, la nécessité d'assurer la formation des spécialistes de la langue et le réaménagement des services de traduction. La terminologie doit être normalisée dans toutes les langues de l'Union européenne. La tendance est donc de réduire au minimum les traductions à faire; le travail se fait surtout en anglais et en français.

En 2003, le ministère de la Culture de l'Espagne s'est donné deux objectifs prioritaires : inciter les Catalans à lire et faire la promotion des livres. Il n'existe que peu de livres en catalan, et seulement deux maisons d'édition en ont fait une spécialité. Par ailleurs, en Catalogne et en Galicie, la politique de traduction constitue une forme de contrôle social.

Conclusion

Unilinguisme? Bilinguisme? Mise en péril d'une langue à faible diffusion? Affirmation de langues minoritaires? Autant de situations qui appellent à l'adoption d'une politique linguistique. Au Canada, lorsqu'il est question d'aménagement ou de politique linguistique, nous pensons tout de suite au contexte bilingue qui est le nôtre, et aussi à toute la question du multiculturalisme. Ce cinquième colloque a très certainement eu le grand mérite d'élargir nos horizons et de nous montrer que si le principe de base reste le même – répondre au mieux aux besoins linguistiques des populations et assurer la préservation des langues – l'application varie selon le pays. ■

Language policy in Denmark, both interlinguistic and intralinguistic, is a factor in decision making. It addresses choice of writing style and the prescription or proscription of certain terms or grammatical constructions. The Danish government recommends that each institution adopt a language policy. However, recommendations set out in a language policy cannot always be applied to multiple languages, hence the difficulty of applying such policies in this country.

Spain

The European Union's language policy is having a tremendous impact on the translation and interpretation professions, including in Spain. With the entry into the EU of 10 new countries, 9 languages have been added to the existing 11. This means new translation contracts, a need to train language specialists and a restructuring of translation services. Terminology must be standardized in all the languages of the Union. The tendency is to keep translation to a minimum. The work is done mainly in English and in French.

In 2003, Spain's Ministry of Culture gave itself two main objectives: to promote books and to motivate Catalans to read. There are few books in Catalan, and only two publishers specialize in the language. Furthermore, in Catalonia and Galicia, the policy of translation is a form of social control.

Conclusion

Unilingualism, bilingualism, endangerment of uncommon languages, assertion of minority languages—these are just a few scenarios that call for a language policy. In Canada, the moment we talk about language planning or policy, our bilingual context and the whole issue of multiculturalism come to mind. Undeniably, the Fifth Symposium had the great benefit of expanding our horizons and showing us that while the underlying principle of all language policies is to respond as well as possible to the language needs of populations and ensure that languages are preserved, the application of those policies varies from country to country. ■



Tool Time!

La boîte à outils

Ian Van Audenhaege

Traduction : Jean-Sylvain Dubé et Johanne Brassard

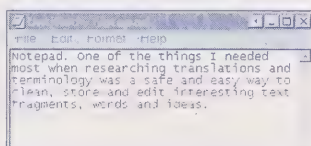
Who doesn't love timesavers! These days we have to read faster, translate faster, compile terminology faster, revise faster, and bill faster. It is not surprising that so many language professionals are struggling to meet their deadlines.

Simply implementing a few little tweaks to your work environment could really speed things up, or at least take the frustration out of some repetitive tasks that can often make the difference between a great product and a mediocre one.

There is a lot of freeware on the Internet, but you have to be a discriminating Netizen to avoid the spyware and shareware minefields. The following utilities are only a sample of what is available to language professionals.

Notepad. One of the things I needed most when researching translations and terminology was a safe and easy way to clean, store and edit interesting text fragments, words and ideas. Who among us has not come across a useful term or translation, only to forget it in the course of our work?

Enter Notepad, a basic text editor available in all versions of Windows. Extremely versatile, it will automatically strip any pasted text of all word processor or Web code and allow you to edit the remaining text in a clean environment, thereby readying it for pasting into your working document. It even sports a simple search and replace feature.

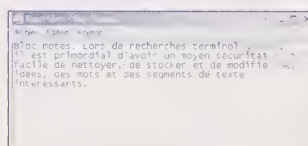


Qui n'aime pas gagner du temps? Aujourd'hui, il faut tout faire plus rapidement — lire, traduire, créer des fiches terminologiques, réviser, facturer. Ce n'est donc pas surprenant que bien des langagiers ont du mal à respecter les délais.

Quelques retouches mineures à votre poste de travail vous permettront d'accélérer votre rythme de travail ou, du moins, d'éliminer les frustrations liées à certaines tâches répétitives. Souvent, ces tâches peuvent faire la différence entre un excellent produit et un produit médiocre.

Il y a une foule de gratuits disponibles sur le Web. Soyez un internaute averti et méfiez-vous des logiciels espions et des partagiciels infectés. Les utilitaires suivants ne sont que quelques exemples d'outils à la disposition des langagiers.

Bloc-notes. Lors de recherches terminologiques, il est primordial d'avoir un moyen sécuritaire et facile de nettoyer, de stocker et de modifier des idées, des mots et des segments de texte intéressants. Qui n'a jamais trouvé par hasard un terme ou une traduction utile pour l'oublier l'instant d'après?



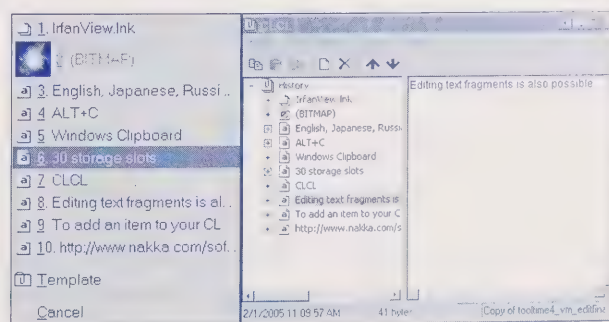
Le Bloc-notes, par exemple, est un éditeur de texte élémentaire offert dans toutes les versions de Windows. Outil extrêmement polyvalent, le Bloc-notes permet d'afficher, sans mise en forme, du code Web ou du texte provenant de n'importe quel traitement de texte. Vous pouvez ensuite modifier le texte dans un environnement sain et le recoller dans votre document de travail. Le Bloc-notes renferme même une fonction de recherche et de remplacement simple.



The power of this tiny application is in its simplicity. Notepad does not allow any text formatting to be imported from other applications and provides only basic structural support, such as tabs and spaces. It is accessed through the Windows Start menu, under Programs, and then Accessories. Copying the shortcut from the Start menu and placing it on your Desktop or in your Quick Launch bar is an even faster way to access this little text editor.

CLCL. CLCL is an impressive clipboard caching utility that provides 30 storage slots in which you can place anything that can be saved to the Windows Clipboard. The Clipboard is a Windows component that temporarily stores text, images or any other type of data that can be cut, copied and pasted within the Windows environment.

Amid the cornucopia of options this little gem offers is the ability to have the cached elements pop up in a Windows context menu. You simply select the required text or image with a click of the mouse, whereupon the saved element is automatically pasted to your cursor's location. A side benefit of pasting this way is that only plain text is pasted, all formatting having been discarded by CLCL.



La puissance de cette petite application réside dans sa simplicité. Le Bloc-notes n'accepte aucun formatage en forme et n'offre que des fonctions de structure de base, comme les tabulations et les espacements. Pour lancer le Bloc-notes, il suffit d'ouvrir le menu Démarrer et de sélectionner Programmes, puis Accessoires. Pour accéder rapidement à ce petit éditeur de texte, vous pouvez également copier le raccourci du menu Démarrer sur votre bureau ou votre barre de lancement rapide.

CLCL. CLCL est un impressionnant utilitaire de mise en antémémoire. Il offre 30 emplacements pour stocker n'importe quel élément pouvant être enregistré dans le presse-papiers de Windows. Le presse-papiers est un composant de Windows qui stocke temporairement du texte, des images ou tout autre type de données qui peuvent être coupés, copiés et collés dans l'environnement Windows.

Parmi les nombreuses options offertes par ce petit bijou, il y a la possibilité d'afficher les éléments en antémémoire dans un menu contextuel de Windows. Il suffit de sélectionner l'image ou le texte voulu à l'aide d'un clic, après quoi l'élément

sauvegardé est automatiquement collé à l'emplacement de votre curseur. Cette façon de faire présente un avantage : seul le texte en clair est collé, CLCL ayant effacé toute mise en forme.

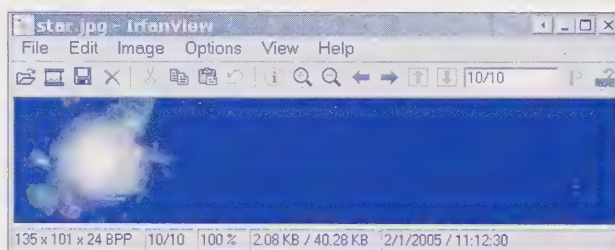
Editing text fragments is also possible and is carried out in a simple Notepad-like interface. In addition, CLCL provides the more seasoned user with optional customizations and plug-ins.

To add an item to your CLCL clipboard, simply cut or copy a selected element. Once finished, call up the Context menu by pressing ALT+C. Next, select the element you wish to paste and you are done!

You can access the Options menu by right-clicking the paper clip in your system tray, while left-clicking it will open the clipboard editor. This utility is free-ware and is available in English, Japanese, Russian and Galician at www.nakka.com/soft/clcl/index_eng.html.

IrfanView. More and more often, images require translation. Simply trying to view multiple image files in odd formats can often be an exercise in frustration.

There are dozens of different image formats. Notably difficult formats are the LuraDocument JPM, LuraDocument LDF or Tagged Image File Format (TIFF), all popular formats for encoding high-resolution photographs or images. Often, scans of historical documents, such as handwritten letters or photographic collections, are kept in these formats because they allow separate but related images to be kept together in a single file. Increasingly, digital cameras give users the option of using TIFF as well.



De plus, CLCL permet de modifier des segments de texte dans une interface simple qui ressemble à celle du Bloc-notes. Il offre également à l'utilisateur plus expérimenté des options de personnalisation et des modules d'extension.

Pour ajouter un élément au presse-papiers, vous n'avez qu'à couper ou à copier un élément sélectionné. Ouvrez ensuite le menu contextuel en appuyant sur les touches ALT+C. Enfin, sélectionnez l'élément à coller et le tour est joué!

On accède au menu des options en cliquant à droite sur le trombone se trouvant dans la zone de notification (située à droite de la barre des tâches). Pour ouvrir l'éditeur de presse-papiers, on clique à gauche sur le trombone. Ce gratuiciel, offert en anglais, en japonais, en russe et en galicien, est disponible à l'adresse suivante : www.nakka.com/soft/clcl/index_eng.html.

IrfanView. De plus en plus souvent, les images ont besoin d'être traduites. Le simple fait d'essayer de visualiser des fichiers images en formats bizarres peut s'avérer une source constante de frustration.

Il existe des douzaines de formats d'image différents, dont les plus ardues sont le LuraDocument JPM, le LuraDocument LDF et le Tagged Image File Format (TIFF), tous très utilisés pour coder des

photos et des images à haute définition. Dans bien des cas, les documents historiques numérisés, par exemple des lettres manuscrites ou des collections photographiques, sont conservés dans ces formats qui permettent de garder dans un seul fichier les images séparées, mais connexes. De plus en plus, les appareils photo numériques offrent la possibilité d'enregistrer des photos en format TIFF.



The Graphics Interchange Format (GIF), Joint Photographic Experts Group (JPEG) and Portable Network Graphics (PNG) formats are popularly used in Web sites. The PNG format, in particular, is quickly replacing the GIF on the Web and is now a World Wide Web Consortium (W3C) Web standard (www.w3.org/TR/PNG).

Available in 27 languages, IrfanView provides elegant support for all these formats and many more, over 50 in all. With a click of the mouse, you can quickly associate all image extensions with this tiny application. It also provides a slide show option that is enabled simply by double-clicking the current image, thus allowing you to unobtrusively zip through all the images in a given folder.

Irfanview is easily configurable, and you can even choose to open multiple copies or limit the program to one. Other options include image conversion, text insertion and screen capture capabilities. This versatile little program is freely available for non-commercial use at www.irfanview.com. ■

Les formats GIF, JPEG et PNG sont fréquemment utilisés dans les sites Web. Le format PNG, notamment, tend à remplacer le format GIF sur le Web et est maintenant une norme du consortium W3C (www.w3.org/TR/PNG).

Offert en 27 langues, IrfanView prend en charge tous ces formats et de nombreux autres, soit plus de 50 en tout. D'un seul clic, vous pouvez associer rapidement n'importe quel format d'image à cette petite application. IrfanView est également doté d'une fonction de diaporama qui peut être activée simplement en double-cliquant sur l'image courante. Ainsi, vous pouvez discrètement survoler toutes les images d'un dossier donné.

IrfanView est facilement configurable, et vous pouvez même choisir de l'ouvrir plusieurs fois en même temps. Parmi les autres options offertes par IrfanView, mentionnons les fonctions de conversion d'image, d'insertion de texte et de copie d'écran. Cette petite application polyvalente est offerte gratuitement à des fins d'utilisation non commerciale. Elle est disponible à l'adresse suivante : www.irfanview.com. ■

Wordsleuth

Heather Fitzgerald

Would a *Camrosian* by any other name smell as sweet?

Imagine you are writing an article or story about the town of Ajax, Ontario (it could happen), and you suddenly realize that you have no idea what to call someone who lives there—an *Ajaxite*? an *Ajaxer*? an *Ajaxian*? In the past, there would have been no way to discover the answer, save by phoning your aunt who lives there. But when you look up Ajax in the second edition of *The Canadian Oxford Dictionary*, released in June 2004, you will find that the word *Ajajian* (pronounced a-JAY-sian) is in fact the preferred term.

Canadian place name derivatives have always been a feature of *The Canadian Oxford Dictionary*. The first edition included *Torontonian*, *Vancouverite*, *Winnipegger* and the slightly unexpected *Haligonian*. These terms would surface, with some frequency, in our extensive reading of Canadian newspapers and magazines. But how often do the cities of Melfort, Flin Flon, Prince Rupert, Corner Brook or Medicine Hat appear in national publications? And if they do, how often are they accompanied by the term used to describe residents of those communities? Not very often is the answer to both questions.



So we decided to go straight to the source—namely, to the people who write, edit, broadcast or make the news in those communities. Over a two-week period, we e-mailed over 600 newspapers, radio stations and municipal councils looking for the answer to the question: “What do you call people who live in your town or city?”

For some communities, the answer was easy. The name for residents rolled readily off the tongue for the *Chemainiacs* from Chemainus, BC, and the *Smithereens* from Smithers, BC. The *Crowsnesters* from Crowsnest Pass, Alberta, were similarly happy to stand up and

be counted. Other communities took a little more time to uncover the word (or words) that best describes those who live there. Several media outlets in towns across the country ran contests or conducted surveys to ask residents themselves which term they use or prefer. From these the dictionary gained *Leamingtonian* for residents of Leamington, Ontario, and *Digbyite* for residents of Digby, Nova Scotia.

Several places were as quick to let us know, with apologies, that no such terms exist to describe their residents. For a few, this response generated a full-blown identity



crisis. The folks in Rocky Mountain House read these lines in the editorial of their local paper soon after our query was sent out: "There have been attempts in the past to create a nickname [for residents of our town], like the fellow who once tried to call folks of the area *Housers*, in a thinly veiled reference to the Canadian *hosers* of Doug and Bob McKenzie. It didn't stick. . . . As a whole, I don't think we've come to identify with the place we live in as strongly as some in other parts of the country. In my lifetime in this community, the population has doubled, and that hasn't happened by local births. People migrate in, and they maintain their identity of origin, whether they are Newfoundlanders or prairie farmers from Saskatchewan." [*The Mountaineer*, Dec. 2, 2003]



A similar kind of identity crisis emerged as a result of recent municipal amalgamations. Residents of the town of Trenton, for example, are fiercely proud of being *Trentonians*. The problem is that the town of Trenton no longer officially exists as it is now part of the new city of Quinte West. As yet, the leap from being a *Trentonian* to a *Quinte Wester* (or *Quinte Westian*) seems too large for most to make, so while we included *Trentonian* in the new edition of the dictionary, we don't yet have a word to describe someone who lives in Quinte West.

For one city in southwestern Ontario, our query galvanized a community into action. Several weeks after we sent our original request for information, we

received a phone call from the *St. Catharines Standard*. The editors at the paper were surprised (and somewhat embarrassed) that there was no term for residents of their thriving community. But rather than make apologies, they decided to make news, publishing a series of articles and contests over the next few weeks that invited residents to suggest, and subsequently vote on, potential new names. Suggestions ranged from fun terms like *Kitten* and *St. Kittster* (inspired by the town's nickname of St. Kitts) to more tried-and-true formulations like *St. Cathariner*. When the votes were tallied, the practical *St. Cathariner* won out, and the *St. Catharines Standard* promised to begin using the new term to help it become established in the lexicon. The lexicographers at *The Canadian Oxford Dictionary* will be watching what happens with interest, to decide whether *St. Cathariner* might merit inclusion in the third edition of the dictionary.

As a result of this exercise, more than 150 place name derivatives appear in the second edition of *The Canadian Oxford Dictionary*, which means that Canadians, from Abbotsford to Yorkton (alphabetically speaking), have now found their rightful place in the dictionary. ■

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers et Frédélin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

*Le Figaro (septembre 2004-
janvier 2005)*

l'UE peut jouer un rôle dans
l'accession de l'Ukraine à l'OMC à
horizon de 2005

la traite des femmes et des enfants
à des fins **prostitutionnelles**

les **propos va-t-en-guerre** de
l'armée indonésienne tranchent
avec ceux, édulcorés, du
gouvernement

parlons français : j'ai maintenant
mon **carnet** [Web log = blog =
carnet]

*l'Express (septembre 2004-
janvier 2005)*

je suis loin de représenter le comité
d'accueil de la **blogosphère**
québécoise – ça n'existe pas
d'ailleurs – mais j'ai tout de même
envie de souhaiter une chaleur-
reuse bienvenue à Josée dans le
monde des **carnetiers**

l'air (octobre 2004)

étant un **spectateur basique**, au
cinéma, je vais tout voir et j'aime
beaucoup de choses

*Le Figaro littéraire
(décembre 2004-
janvier 2005)*

des camions de pompiers longs et
plats comme s'ils s'étaient rabotés
sous un **autopont** [notre viaduc]

le « management » **s'autosalarie**
grassement

nous aurons vu les chapeaux che-
minés en velours noir, les **baskets**
pieds bots délacées...

*Le Monde diplomatique
(janvier 2005)*

ce sont donc trois blocs d'import-
tance comparable (anglais, chinois,
langues romanes), qui ont une
égale vocation à incarner une
hypercentralité linguistique au
niveau mondial

[s'agissant de l'anglais comme
langue de communication interna-
tionale] on en connaît seulement
le périmètre dans des commu-
nautés professionnelles au lexique
bien délimité : celle des pilotes
de bateaux, le **Seaspeak** [...];
l'**Airspeak**, utilisé par les équi-
pages des avions et les contrôleurs
aériens

*Le Nouvel Observateur
(janvier 2005)*

niant avoir sollicité Arnaud
Lagardère pour empêcher la sortie
du livre aux Éditions Fayard, le
biographié s'y montre très à
l'aise, défendant son parcours
idéologique sur quatre pleines
pages

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : (819) 997-4730 Fax : (819) 997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : (613) 941-5995 Fax : (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : (819) 994-5943
Fax : (819) 953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2004

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: (819) 997-4730 Fax: (819) 997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: (613) 941-5995 Fax: (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: (819) 994-5943
Fax: (819) 953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2004

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

En outre

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

(819) 997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatradsuction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service.

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

(819) 997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1

SS 215

- A18

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 2 | 2 | JUIN/JUNE 2005

Rectifications de l'orthographe : le Bureau de la traduction prend position

Pronoun Management 101

« incidemment »

Comment se faire *octroyer* une subvention

L'île mystérieuse

Nombres que juegan a las escondidas

Localization: A Project Manager's Perspective

2004—A Year in Words

Sommaire Summary

Le Canada au cœur de la coopération internationale en terminologie/Canada's Central Role in International Terminology Projects

page 5

Avec son expertise en terminologie, le Bureau de la traduction est sollicité à droite et à gauche : il a reçu des linguistes chinois l'automne dernier, et des experts africains en mars. Ralentir, projets./With its expertise in terminology, the Translation Bureau is being solicited left and right: we welcomed Chinese linguists last fall and African experts in March. The projects never end!

Projets africains en normalisation terminologique/Terminology Standardization Projects with Africa

Michèle Valiquette, page 6

Deux interventions importantes du Bureau en Afrique : la publication d'un lexique des sports en six langues, et un transfert de compétences axé sur les outils technolinguistiques./The author describes two important Bureau activities with Africa: the publication of a sports glossary in six languages and a skills transfer centred on technolinguistic tools.

Rectifications de l'orthographe : le Bureau de la traduction prend position/Changes to French Spelling: The Translation Bureau Takes a Stand

Martine Racette, page 8

Petit à petit, depuis 1990, la nouvelle orthographe fait son chemin : le millepatte s'installe dans les dictionnaires, trouve sa place dans les maisons d'enseignement. Dont acte./Bit by bit, the new French spellings have been making headway since 1990, creeping into dictionaries and educational institutions.

TERMIUM® Has Something New to Offer!/Du nouveau dans TERMIUM®!

page 10

TERMIUM® now has two new English writing tools: a grammar tutorial and a dictionary of French administrative jargon./TERMIUM® s'enrichit de deux nouveaux outils d'aide à la rédaction du côté anglais : un didacticiel consacré à la grammaire, et un dictionnaire du français administratif.

Pronoun Management 101

Frances Peck, page 11

Pronouns are never given a starring role; they are always left to be the supporting players. But they must nonetheless follow three fundamental rules./Les pronoms ne sont jamais les vedettes dans un texte — à eux les rôles secondaires. Mais ils doivent obéir néanmoins à trois règles fondamentales.

Mots de tête : « incidemment »

Frédérin Leroux fils, page 13

Difficile de se débarrasser des faux amis. Surtout qu'ils ont en général beaucoup d'amis. Et dans le cas d'*incidemment*, quelques-uns d'assez prestigieux./It's difficult to get rid of deceptive cognates, or *faux amis* . . . and, by the way, *incidemment* is a particularly tricky one.

Le Lexique du droit des fiducies (common law)/The Law of Trusts Glossary (Common Law)

Ilana Auverana, page 15

Présentation et historique d'un nouveau lexique portant sur la fiducie de la common law, avec un échantillon de 25 entrées./Introduction and history of a new glossary of common law terms used in the law of trusts, with a sample of 25 entries.

Comment se faire octroyer une subvention

Jacques Desrosiers, page 18

Nombreux sont les traducteurs qui jugent des mots comme *subvention* ou *contrat* indignes de suivre le verbe *octroyer*. Mais même les puristes ne s'accordent pas sur la question./Many translators are loath to put words like *subvention* and *contrat* after the verb *octroyer*. But even the purists can't seem to agree on correct usage.

Traduire le monde : l'île mystérieuse

André Racicot, page 20

...ou les îles mystérieuses. Parce qu'elles le sont presque toutes. *Belintung* est-elle plus grande que *Kavaratti*, ou plus *grand* ? Vaut-il mieux dire *Belintung* tout court ou *l'île Belintung* ?/Nearly all islands are mysterious when it comes to grammar in French. Is *Belintung* *plus grande* than *Kavaratti* or *plus grand* ? And should we say just *Belintung*, or *l'île Belintung* ?

El Rincón Español: Nombres que juegan a las escondidas: casos de formación de términos eponímicos en minerología y geología

Elisa Paoletti, página 21

La eponimia, conversión de nombres propios a nombres comunes para crear nuevas designaciones, es un recurso muy utilizado en las ciencias naturales que reviste interés terminológico. La autora expone casos extraídos de los campos de la minerología y la geología en los que se emplearon antropónimos y topónimos como raíces de denominaciones de minerales y periodos geológicos, a la vez que devela la motivación que dio origen a los términos presentados.

Localization: A Project Manager's Perspective/La localisation vue par un gestionnaire de projet

Ian Van Audenhaege, page 25

When a client requests a quote on a localization project, the manager's task is incredibly complex. Our columnist gives us an overview of the many factors that come into play./Lorsqu'un client se présente avec un projet de localisation, la tâche qui attend le gestionnaire est drôlement complexe. Notre chroniqueur nous donne un aperçu des nombreux éléments qui entrent en jeu.

Wordsleuth: 2004—A Year in Words

Katherine Barber, page 28

Each month brings new words and expressions. But what will happen to the neologisms created in 2004? Do *phishing*, *gas* and *dash* and *nearshoring* all have an equal shot at survival?/À chaque mois sa trouvaille. Mais que reste-t-il des néologismes créés au fil des mois en 2004? *Phishing*, *gas* and *dash* et *nearshoring* ont-ils des chances égales de survivre?

Glanures

page 30



Mot de la rédaction

L'été, s'évader par la lecture est pour beaucoup une nécessité impérieuse. Un plaisir que l'on s'octroie sans remords et un besoin auquel, *incidemment*, pourvoit *L'Actualité langagière* – comme avant elle *L'Actualité terminologique* – grâce à son numéro de juin. Celui de cette année vous fera faire un saut en Afrique et vous mènera dans des îles aux noms exotiques. Il vous fera remonter dans le temps, au fil des néologismes anglais de 2004, et vous fera découvrir les traquenards de l'emploi du pronom, toujours en anglais. Vous y trouverez la position du Bureau de la traduction sur les rectifications de l'orthographe, des renseignements sur deux nouveaux outils d'aide à la rédaction en anglais et sur une publication récente, le *Lexique du droit des fiducies (common law)*. Vous y apprendrez, tout en polissant votre espagnol, comment certains éponymes entrent dans la formation de noms en minéralogie et en géologie. Enfin, vous y dénicherez quelques trucs sur la façon de gérer un projet de localisation... lorsque vous rentrerez de vacances.

Que serait un été sans *L'Actualité langagière*, je vous le demande!

A Word from the Editor

Translation: Lesley Warren

For many, escaping with some good reading material during the summer is a must. *Incidentally* (used strictly in the English sense of the word), the June issue of *Language Update* and its predecessor, *Terminology Update*, has long satisfied this need. This year, our June issue will transport you to Africa and several exotically named islands. You will also uncover a few pronoun pitfalls, read arguments in favour of using *octroyer* more widely, and travel back to 2004 to examine the neologisms of the year. You will learn about the Translation Bureau's position on the changes to French spelling, about two new English writing tools and about a recent publication, the *Law of Trusts Glossary (Common Law)*. And while perfecting your Spanish, you will find out how eponyms are used to name concepts in mineralogy and geology. Lastly, you will discover a few tips on managing a localization project . . . once you are back in the office, of course!

Summer just wouldn't be the same without *Language Update*!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur, Direction

Director, Bureau

Directrice en chef, Direction

Chief, Bureau

Directrice en chef adjointe

Associate Chief

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Directrice, Direction

Director, Bureau

Ilana Auverana est terminologue juriste à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Ilana Auverana** is a legal terminologist working in the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Katherine Barber is editor-in-chief of the *Canadian Oxford Dictionary* and of the *Canadian Oxford High School Dictionary*. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et du *Canadian Oxford High School Dictionary*.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Elisa Paoletti, ATIO C. Tran., is a Translation Bureau terminologist responsible for updating the Spanish component of TERMIUM®. She is also a part-time professor of terminology at the University of Ottawa. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Elisa Paoletti**, trad. a. ATIO, est chargée d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. Elle travaille aussi à temps partiel comme professeur de terminologie à l'Université d'Ottawa.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients. / **Frances Peck** est enseignante, rédactrice et réviseure à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

André Racicot, réviseur au service de traduction de l'Agence canadienne de développement international, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A reviser with the Canadian International Development Agency's translation unit and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Michèle Valiquette, term. a., est coordonnatrice des Réseaux internationaux de normalisation à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Elle est responsable des relations avec les organismes de terminologie étrangers, principalement francophones, hispanophones et lusophones. / **Michèle Valiquette**, C. Term., is co-ordinator for International Standardization Networks in the Terminology Standardization Directorate of the Translation Bureau. She is responsible for liaising with foreign terminology organizations from French-, Spanish- and Portuguese-speaking countries.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. / **Ian Van Audenhaege** est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangagerie du Bureau de la traduction.

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Abonnement (S52-4)

1 an (FR/anglais) 15 \$ (incl. taxes) / 15 \$ (incl. taxes)

4 an (abonnement)
55 \$ (incl. taxes)

Les abonnements sont envoyés par la poste. Les commandes doivent être envoyées au Bureau de la traduction, 1111, rue Somerset, Ottawa, Ontario K1R 8B1.

Subscription Rates (S52-4)

1 year (FR/English) 15 \$ (incl. taxes) / 15 \$ (incl. taxes)

4 year (subscription)
55 \$ (incl. taxes)

Subscriptions are sent by mail. Orders should be sent to the Translation Bureau, 1111, rue Somerset, Ottawa, Ontario K1R 8B1.



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

Le Canada au cœur de la coopération internationale en terminologie

Le Bureau de la traduction ayant acquis une expertise reconnue mondialement en terminologie et en normalisation, il n'est pas étonnant que de nombreux pays s'intéressent à ses travaux. À titre d'exemple, des linguistes chinois avec lesquels le Bureau a déjà produit un *Lexique anglais-chinois de l'informatique* sont venus à Gatineau à l'automne 2004 pour proposer d'établir une entente-cadre visant l'échange d'information terminologique et technique, l'échange de stagiaires et la réalisation conjointe d'autres lexiques dans des domaines de pointe. Le chinois étant la langue étrangère la plus parlée au Canada à l'ouest de Toronto, de telles occasions de partenariat peuvent être très profitables pour le pays. Le projet est actuellement à l'étude.

En mars dernier, le Bureau a aussi reçu la visite d'une délégation d'experts africains dans le cadre de la première phase d'un projet de coopération technolinguistique d'envergure. Financé par l'Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF), ce projet, qui s'étendra sur quatre ans, vise à former des linguistes de cinq pays africains en terminologie et en normalisation en ayant recours aux méthodes et aux outils canadiens tels que *Le Pavel*, *didacticiel de terminologie* et *TERMIUM®*. Le Bureau s'emploiera à former des formateurs qui assureront ensuite le transfert de ces connaissances en Afrique.

Cet appui du Canada et de l'AIF à l'Afrique contribuera tant à la promotion du français comme langue de communication internationale qu'au développement des langues partenaires africaines, afin d'assurer leur pérennité comme langues de recherche et de science. Le Bureau a déjà réalisé en collaboration avec l'AIF le *Lexique panafricain des sports* en français, en anglais et dans quatre langues africaines, en vue des V^e Jeux de la Francophonie qui se tiendront au Niger en décembre prochain. Je vous invite à lire l'article de Michèle Valiquette, qui fournit plus de détails sur la visite de la délégation africaine et sur le *Lexique panafricain des sports*.

Canada's Central Role in International Terminology Projects

Translation: Caroline Fung

Given that the Translation Bureau has earned worldwide recognition for its expertise in terminology and standardization, it is understandable that a number of countries are interested in its work. For example, Chinese linguists with whom the Bureau has already produced the *English-Chinese Information Technology Vocabulary* came to Gatineau in the fall of 2004 to propose the establishment of a framework agreement with the Bureau for the exchange of terminological and technical information, the exchange of trainees and the joint production of other glossaries in leading-edge fields. Since Chinese is the foreign language most widely spoken in Canada west of Toronto, such partnership opportunities can be very beneficial for the country. The project is currently under consideration.

Last March, the Bureau was visited by a delegation of African experts in the first phase of a large-scale project of technolinguistic co-operation. Funded by the Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF), this project, which will be spread out over four years, is designed to train linguists from five African countries in terminology and standardization using Canadian methods and tools, such as the *Pavel Terminology Tutorial* and *TERMIUM®*. The Bureau will be training trainers, who in turn will pass on this knowledge in Africa.

The support for Africa provided by Canada and the AIF will assist in promoting French as a language of international communication and in developing African partner languages to ensure their future as languages of research and science. In collaboration with the AIF, the Bureau has already completed the *Pan-African Glossary of Sports* in English, French and four African languages for the V Games of La Francophonie, scheduled to take place in Niger in December. I encourage you to read Michèle Valiquette's article to learn more about the African delegation's visit and the *Pan-African Glossary of Sports*.

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

PROJETS AFRICAINS EN NORMALISATION TERMINOLOGIQUE

TERMINOLOGY STANDARDIZATION PROJECTS WITH AFRICA

Michèle Valiquette, term.a.

Translation: Shona Craig

Au nom du Bureau de la traduction et en collaboration avec l'Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF), la Direction de la normalisation terminologique (DNT) vient de produire le **Lexique panafricain des sports**, à l'occasion des V^{es} Jeux de la Francophonie qui se tiendront au Niger en décembre 2005. Ce lexique de 300 termes a été produit avec l'aide de collaborateurs africains; il traite d'athlétisme, de boxe et de football (soccer au Canada) en six langues : anglais, français, hausa, lingala, manden et swahili. La représentante du ministre responsable de la Francophonie au Canada a présenté le lexique lors de la *Conférence des ministres de la Jeunesse et des Sports ayant le français en partage (CONFEJES)* qui a eu lieu à Paris en avril 2005. Depuis, le lexique a été largement diffusé aux organismes francophones, aux institutions africaines et aux médias des langues africaines transnationales traitées dans le lexique.

Fort de son expertise en normalisation, en terminologie et en analyse linguistique, le Bureau de la traduction donnera en outre un appui linguistique à certains pays africains dans le cadre d'un deuxième projet de collaboration avec l'AIF : **Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles**. Le Bureau contribuera ainsi au transfert de son expertise terminologique et à la formation de terminologues afin de faciliter l'assimilation des technologies d'information liées à l'exploitation des outils technolinguistiques pertinents, notamment TERMIUM® V, ainsi que les logiciels de terminotique du Bureau. Grâce à TERMIUM®, les partenaires africains disposeront de l'infrastructure nécessaire pour ajouter au contenu anglais-français des équivalents dans leurs langues africaines transnationales.

The Terminology Standardization Directorate (TSD) has just released the **Pan-African Glossary of Sports**, produced on behalf of the Translation Bureau and in collaboration with the Agence intergouvernementale de la Francophonie (AIF) for the V Games of La Francophonie, to be held in Niger in December 2005. This glossary consists of 300 terms in track and field, boxing and football (soccer in Canada) and was compiled with collaborators from Africa in six languages: English, French, Hausa, Lingala, Manden and Swahili. A representative of the minister responsible for the Francophonie in Canada officially presented the glossary at the *Conference of Ministers of Youth and Sport of French-Speaking Countries (CONFEJES)*, which took place in Paris in April 2005. Since then, the glossary has been widely distributed to Francophone organizations, African institutions and media outlets that operate in one of the transnational African languages documented in the glossary.

With its expertise in standardization, terminology and linguistic analysis, the Translation Bureau will provide linguistic support to some African countries through a second collaborative project with the AIF known as **Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles**. The Bureau will transfer its terminology expertise and help train terminologists in Africa. The endeavour is aimed at easing the introduction of the information technology associated with technolinguistic tools, particularly TERMIUM® V, as well as the Bureau's terminotics software. TERMIUM® will give the partners in Africa access to the infrastructure they need to add equivalents to the English-French content in their transnational African languages.

Ce projet, qui s'étendra sur le quadriennum 2006-2009 de l'Agence, est précédé d'une phase exploratoire en 2005. Ainsi, en mars de cette année, le Bureau de la traduction a accueilli une délégation de représentants de l'AIF, de la Guinée, du Mali, du Sénégal et des Seychelles pour discuter des modalités du projet lancé officiellement le 10 mars en présence de Francine Kennedy, présidente-directrice générale du Bureau. En mai-juin, une délégation de la DNT s'est rendue en Afrique afin d'établir des partenariats avec les pays participants (Guinée, Mali, République démocratique du Congo et Sénégal). La formation des formateurs africains à la normalisation terminologique et à l'utilisation des outils terminologiques se fera au Bureau de la traduction en septembre prochain et les formateurs africains donneront à leur tour cette formation en octobre et en novembre dans leurs institutions respectives. Enfin, en novembre, le Bureau effectuera une mission de suivi dans les organismes africains participants et, en décembre, il remettra à l'Agence le rapport final des activités menées en 2005, assorti de recommandations pour la poursuite du projet de 2006 à 2009.

Ces deux projets s'inscrivent dans le droit fil des engagements du gouvernement du Canada envers l'Afrique. En effet, au Sommet du G8 qui s'est tenu au pays en juin 2002, le premier ministre du Canada avait affirmé que l'aide au développement de l'Afrique figurait au nombre des priorités du gouvernement fédéral. Dès septembre 2002, dans le discours du Trône, le gouvernement s'était empressé de réitérer sa volonté d'appuyer l'Afrique dans son développement. Plus récemment, dans son allocution du 3 février 2004, le premier ministre déclarait que « *notre objectif est de nous assurer que la place du Canada dans le monde en est une d'influence et de fierté* ». ■



This second project, slated to run during the AIF's 2006-2009 planning period, is preceded by an exploratory phase in 2005. In March of this year, the Translation Bureau welcomed a delegation of representatives from the AIF, Guinea, Mali, Senegal and Seychelles. The group discussed the details of the project, which was officially launched on March 10 at a ceremony attended by Francine Kennedy, Chief Executive Officer of the Bureau. In May and June, a TSD delegation travelled to Africa to establish partnerships with the countries officially participating in this project: Guinea, Mali, Democratic Republic of Congo and Senegal. The African trainers will be trained in September at the Translation

Bureau in terminology standardization and the use of terminotics tools before returning to Africa in October and November to conduct the training in their respective institutions. In November, the Bureau will conduct a follow-up mission with the African organizations participating in the project. Finally, in December the Bureau will submit the final report to the AIF on the activities conducted in 2005, along with recommendations for the 2006-2009 project.

Both of these projects have come out of the Government of Canada's commitment to Africa. At the G8 Summit held in Canada in June 2002, the Prime Minister affirmed that aid for African development was among the priorities of the federal government. In September 2002, the Government of Canada reiterated its commitment to African development in the Throne Speech. More recently, in a speech on February 3, 2004, the Prime Minister stated that "we must ensure Canada's role is one of pride and influence in the world." ■

Rectifications de l'orthographe : le Bureau de la traduction prend position

Changes to French Spelling: The Translation Bureau Takes a Stand

Martine Racette, trad. a.

Translation: Geoffrey McGuire

La nouvelle orthographe? Après avoir soulevé un tollé au début des années 90, elle a fait parler d'elle de loin en loin, sans jamais vraiment prendre racine, chez nous du moins. En décembre 2001, Jacques Desrosiers dressait dans *L'Actualité terminologique* (volume 34, n° 4) un état des lieux de la question, où l'on voyait que la réforme, sans être un échec, était qualifiée d'« insuccès relatif » à l'époque. C'est que les rectifications ont leurs promoteurs et leurs détracteurs, qui se déchirent sur l'autel de l'orthographe traditionnelle. Et comme l'explique Jacques Desrosiers, si elles n'ont jamais été adoptées officiellement, « elles n'avaient pas été mises au rancart comme l'avaient soutenu certains : la braise n'était pas éteinte ».

Évolution

Soumises à l'épreuve du temps – selon le vœu exprimé par l'Académie en 1991 – et à l'intervention de décideurs, les rectifications ont lentement fait leur petit bonhomme de chemin, les nouvelles graphies accédant en tout ou en partie à certains dictionnaires usuels et trouvant leur place dans le programme de certains établissements d'enseignement, ici comme à l'étranger. Entre autres initiatives, la publication en 2004 du fascicule *Le millepatte sur un nénufar – Vadémécum de l'orthographe recommandée*¹, rédigé en Europe par le Réseau pour la nouvelle orthographe du français (RENOUVO), dont fait partie le Groupe québécois pour la modernisation de la norme française (GQMNF), insuffle un nouvel élan à la réforme.

Le Bureau et les rectifications

Dans un communiqué daté du 27 mars 1991, le Secrétariat d'État du Canada, dont relevait alors le Bureau de la traduction, demandait à tous ses services de respecter, dans leurs écrits, l'orthographe qui prévalait avant l'amorce de la réforme proposée par le Conseil supérieur de la langue française de France. Le

After sparking a huge outcry in the early 90s, the new spelling has been the focus of discussion now and again, but the changes have never really taken hold, at least not in our part of the world. In the December 2001 issue of *Terminology Update* (Vol. 34, No. 4), Jacques Desrosiers gave an overview of the situation at the time, in which he characterized the reform as a “relative” failure, though not a total one. To be sure, the reform did have its exponents, as well as its detractors, and the two groups were locked in mortal combat on the altar of traditional spelling. While the changes had never been officially adopted, they had not been scrapped either, as some maintained. There was still a glimmer of hope.

Developments

Left to stand the test of time—in keeping with the wish expressed by the Academy in 1991—and to the discretion of policy-makers, the new spellings have gradually made their merry way into some commonly used dictionaries, either in whole or in part, and have found a place in the curricula of some educational institutions, both in Canada and abroad. The 2004 publication of *Le millepatte sur un nénufar – Vadémécum de l'orthographe recommandée*¹, a spelling guide written in Europe by the Réseau pour la nouvelle orthographe du français (RENOUVO), which includes the Groupe québécois pour la modernisation de la norme française (GQMNF), is just one of the initiatives that has breathed new life into the reform.

The Bureau's position

In a news release dated March 27, 1991, the Department of the Secretary of State of Canada, under which the Translation Bureau then operated, asked all sections of the Department to follow the spelling rules in effect before the launch of the reform proposed by France's Conseil supérieur de la langue française. At

Bureau avait alors décidé de ne pas procéder à la mise en œuvre des modifications avant qu'elles ne soient appliquées formellement en France.

Au fil des ans, le Bureau a suivi de près l'évolution du dossier, mesurant l'accueil réservé aux nouvelles graphies dans l'usage écrit, au Canada et dans le reste de la francophonie. Devant l'implantation graduelle de l'orthographe rectifiée, il a décidé de signaler les nouvelles graphies comme variantes orthographiques dans TERMIUM®, la banque de données linguistiques du gouvernement du Canada, dans la mesure où elles sont attestées dans le *Petit Robert* ou le *Petit Larousse*. Il va sans dire qu'en cette période de transition, le Bureau considère comme correctes l'orthographe traditionnelle et les nouvelles graphies retenues dans les deux ouvrages de référence.

La position du Bureau a été annoncée dans un *Journal en ligne* diffusé à tous les employés de l'organisation. Elle a aussi été affichée sur le site Internet du Bureau, à l'adresse suivante : www.bureaudelatradslation.gc.ca/pwgsc_internet/fr/neuf_new_f.htm.

Qu'est-ce que cela signifie pour TERMIUM®?

Plus de 3 000 fiches sont touchées. Il s'agit d'y ajouter la variante orthographique et les nouvelles graphies plurielles, en synonyme dans le premier cas et sous forme de note dans le second, les deux avec indication de la source. À l'avenir, les terminologues seront à l'affût des nouvelles graphies admises dans le *Petit Robert* ou le *Petit Larousse* et intégreront systématiquement la variante à leurs nouvelles fiches. Pour l'instant, aucune modification n'est apportée aux outils d'aide à la rédaction (*Clefs du français pratique*, *Chroniques de langue*, etc.) qui se trouvent dans la banque.

Et pour les publications?

Le Bureau ne retouche aucune de ses publications, ni aucun de ses outils terminologiques en ligne, comme le *Précis de terminologie* et le *Pavel, didacticiel de terminologie*. Quant à *L'Actualité langagière*, elle accepte les articles rédigés en nouvelle orthographe. ■

NOTE

1 Réseau pour la nouvelle orthographe du français (RENOUVO). *Le millepatte sur un nénufar – Vademécum de l'orthographe recommandée*, s.l., s.n., 2004.

that time, the Bureau decided not to implement the spelling changes before they were officially adopted in France.

Over the years, the Translation Bureau has kept a close eye on this issue, assessing how the spelling changes have been received in Canada and other French-speaking countries.

Faced with the gradual implementation of the spelling changes, it has decided to mark the new spellings as variants in TERMIUM®, the Government of Canada's linguistic data bank, as long as they are recognized in *Le Petit Robert* or *Le Petit Larousse*. It goes without saying that throughout this transition, the Bureau will treat as correct both the traditional spellings and the new spellings recognized in the two reference tools.

The Bureau's position was announced in an issue of the *Journal On-Line* sent to all employees of the organization. It has also been posted on the Bureau's Web site at www.translationbureau.gc.ca/pwgsc_internet/en/neuf_new_spelling_e.htm.

How will the changes affect TERMIUM®?

Over 3,000 records will be affected. The spelling variants and the new plural forms will be added, as synonyms in the first case and as notes in the second, with an indication of the source in both instances. In future, terminologists will be on the lookout for new spellings admitted into *Le Petit Robert* or *Le Petit Larousse* and will systematically add the variants to their new records. For the time being, no changes will be made to TERMIUM®'s writing assistance tools (*Clefs du français pratique*, *Chroniques de langue*, etc.).

What about Bureau publications?

The Bureau will be making changes to none of its publications or on-line terminology tools such as the *Précis de terminologie* or *Le Pavel, didacticiel de terminologie*. As for *Language Update*, it will accept articles written using the new spelling. ■

NOTE

1 Réseau pour la nouvelle orthographe du français (RENOUVO). *Le millepatte sur un nénufar – Vademécum de l'orthographe recommandée*. [N.p., n.p.], 2004.

TERMIUM®

Has Something New to Offer!

Du nouveau dans TERMIUM®!

Big news! Two new English writing assistance tools have been added to TERMIUM®, the Government of Canada's linguistic data bank.

HyperGrammar 2 is a self-teaching tool designed to help you improve your knowledge of grammar, whether or not English is your first language. Made up of 13 modules, this tutorial deals with parts of speech, spelling, punctuation, capitalization and much more. At your own pace, you can navigate through the course one module at a time or you can choose to focus on a single topic using the hyperlinks. All site modules include examples, and most have question-and-answer review pages to help you assimilate the subject matter. In no time, English grammar will no longer hold any secrets for you!

Translating French administrative jargon keeps you on your toes? *Word Tailoring* has what you need! *Word Tailoring* is an easy-to-consult dictionary-style reference tool that allows you to access a wealth of information quickly and easily. With a few clicks you can find a number of English equivalents for a given French word or phrase used in everyday administrative writing. As these French keywords often have multiple meanings, *Word Tailoring* contains concise examples in both official languages for each equivalent, to help you select the best possible translation for your context. The examples are taken from bilingual government documents and are edited for conciseness and clarity.

How can you access the tools?

Federal government (free of charge): termium.gc.ca/site/outils_tools_e.html

Outside federal government (subscription):
www.termium.gc.ca/site/outils_tools_e.html ■

Grande nouvelle! Deux outils d'aide à la rédaction en anglais, *HyperGrammar 2* et *Word Tailoring*, viennent se greffer au contenu de TERMIUM®, la banque de données linguistiques du gouvernement du Canada.

HyperGrammar 2 est un outil d'auto-apprentissage conçu pour vous aider à améliorer vos connaissances en grammaire anglaise. Constitué de treize modules, ce didacticiel traite de sujets comme la grammaire, l'orthographe, la ponctuation et l'usage de la majuscule. Vous avez le choix de naviguer à votre rythme d'un module à l'autre ou de vous concentrer sur un sujet en utilisant les hyperliens. Tous les modules s'accompagnent d'exemples, et la plupart d'entre eux sont suivis d'exercices récapitulatifs qui vous aident à assimiler la matière. Bientôt, la grammaire anglaise n'aura plus de secrets pour vous!

La traduction du français administratif vous donne du fil à retordre? *Word Tailoring* est l'outil de référence qu'il vous faut. Conçu comme un dictionnaire et convivial, il vous permet d'accéder en quelques clics à un grand nombre d'équivalents anglais pour un mot ou une phrase que l'on emploie quotidiennement dans le domaine administratif. Ces mots-clés français ayant souvent plusieurs sens, *Word Tailoring* vous propose pour chaque équivalent de courts exemples dans les deux langues officielles qui vous guident dans le choix de la meilleure traduction possible selon votre contexte. Les exemples sont tirés de documents gouvernementaux bilingues et sont adaptés au didacticiel pour plus de clarté et de concision.

Comment y accéder?

Administration fédérale (gratuit) : termium.gc.ca/site/outils_tools_f.html

Hors administration fédérale (abonnement) :
www.termium.gc.ca/site/outils_tools_f.html ■



Pronoun Management 101

Frances Peck

Ah, the pronoun. That accommodating temp, willing to replace a tired noun at the tap of a few keys. Imagine where we would be without it. "George placed George's suit jacket, hat and briefcase in the trunk of George's car, locked the jacket, hat and briefcase up tight, then walked into George's unknown future." A few pronouns and this sentence goes from cumbersome to manageable.

Pronouns bring variety and conciseness to writing. But they are not as elastic as they appear. They can't fill in just anywhere, and their abilities aren't limitless. Heed the following three principles of pronoun management and you'll get the most from these flexible replacements without wearing them out.

1. Pronouns and nouns should stick together



Pronouns are easily stranded. Never let one stray too far from its antecedent (the noun it replaces); otherwise, the reader will lose track of what the pronoun means. Note what happens in this paragraph:

The fifteenth-century castle has been owned and maintained by descendants of the von Lurid family since 1543, when the property and all its outbuildings were ceded to Lord Johann von Lurid after a decade of bloody battle over land title. The family has managed to keep it despite financial instability over the centuries.

Most readers, when they see *it* in the last sentence, need a moment to make the connection with *castle*, the noun *it* is replacing. That's because there is too much distance between the pronoun and the antecedent. To complicate matters further, some readers may think that *it* refers to *land title* or *property*, both intervening nouns that could fit the bill. For the sake of clarity, it's best to repeat the noun *castle* in the last sentence.

In a similar vein, it's generally unwise to begin a paragraph with a pronoun. Because a paragraph is a separate, almost stand-alone series of ideas, it needs to reintroduce the nouns it refers to. Consider this passage:

Wild About Beets, a co-production of the Bureau of Agriculture and the East Valley Beet Growers Association, is an eye-opening documentary about the many uses of this versatile vegetable. The 45-minute film explores the benefits of beets in household products ranging from soups and cakes to dyes and paints.

Following a gala premiere at noon tomorrow, it will run for three weeks at the East Valley Library.

The second paragraph needs to restate the noun being discussed. One option is to repeat *Wild About Beets*; another is to use *the film* or a similar noun.

2. Pronouns can't do two jobs at once

Pronouns are handy and versatile, but take care not to double-book them. A pronoun can fill in for only one noun at a time. If there's more than one noun in the vicinity, a pronoun can become ambiguous.

When Stanton visited his father in February, *he* did not know that *he* would be dead within two months.

In this sentence, who lives and who dies? Who doesn't know about whose death beforehand?

Ambiguity is hardly limited to the personal pronouns. The relative pronouns, including *that* and *which*, can be just as confusing when in the company of more than one plausible noun.

We worked all night on the float for the parade
that our company was going to sponsor.

Is it the float or the parade that the company is sponsoring? Again, the pronoun is unclear.

3. Don't send a pronoun on a noun's business



Like temps in the work world, pronouns are sometimes given tasks beyond their abilities. Writers tend to stretch pronouns, forcing them to encompass an idea or sum up a train of thought. But the poor pronoun can't live up to this strain. It can't replace an idea, a sentence or a paragraph; it can only replace a noun or a noun phrase.

It's easy to overtax pronouns this way. When we write, it's hard to think of the right word, so much simpler to call on a familiar, all-purpose pronoun instead. However, pronouns that lack antecedents are often vague.

We pulled our spare tire from the trunk and put it on. *This* dampened our spirits for a while, but we decided to go on.

Presumably, the pronoun *this* refers to getting a flat tire. But it could also refer to the labour of installing the spare or the delay associated with the incident. The sentence is unclear because it relies on a pronoun instead of a noun (or phrase) that states precisely what dampened our spirits.

In some cases, stretching a pronoun can seriously interfere with meaning.

He exercises control over all forms of media, commands the Revolutionary Guard and appoints six members of the powerful Council of Statesmen. *This* effectively solidifies his control over the country.

Does *this* refer to just one of the powers in the previous sentence, or to a combination of two, or to all three together?

Even when the meaning is clear, it's best to avoid using a pronoun to replace a "virtual" noun—one that's implied or expressed as another part of speech.

Isabelle, who has taken to wearing jodhpurs and brandishing a riding crop, talks extensively about the techniques of horsemanship despite never having ridden *one* in her life.

It's obvious that *one* means a horse. But the problem is, the noun *horse* never appears in the passage. A pronoun should always replace a real noun, one that's actually on the page.

Always the stand-in and never the star, the pronoun is nonetheless an indispensable part of speech. Manage it carefully, use it for what it's intended, and it will do a good job for you every time. ■



Mots de tête

Frédéril Leroux fils

« Incidemment »

Incidemment, il en coûte cinq livres sterling au malin qui s'avise de tuer un de ses amis.
(H. Gagnon, *Blanc et noir*, 1944¹)

Les faux amis n'ont pas la cote. Pas plus aujourd'hui qu'il y a cent ans. Ils ont un air de faux jeton qui nous les fait fuir comme la peste. Ou les pourchasser sans répit. Mais parvient-on jamais à les exterminer? Malgré les efforts répétés des gardiens de la langue, « réaliser », attesté dès 1895, figure dans les dictionnaires depuis pas mal de temps. Plus récemment, « élaboré » s'est vu reconnaître le sens de « raffiné, recherché » (Dictionnaire de l'Académie). Et combien d'autres sont parvenus à s'acclimater, à devenir de vrais amis en quelque sorte? On pense par exemple à « approche », « attraction », « confort », « environnement », « ignorer »...

Il y a un faux ami qui connaît chez nous une grande popularité, *incidemment*, employé dans le sens de « soit dit en passant », « au fait », etc. Cela s'explique sans doute par la présence de « incidentally », mais aussi, je soupçonne, par notre goût pour les adverbes un peu longs, qui font sérieux. Ceux en « -ment » surtout. N'avons-nous pas inventé « presquement », « présumément », et peut-être même « supposément »? Et que dire de l'omniprésence de « possiblement »?

Il s'en faut à peine d'un petit lustre pour que cet usage parallèle d'*incidemment* ne soit centenaire. Jules

Fournier² l'emploie dans ses *Souvenirs de prison*, parus en 1910 :

Incidemment, *Le Nationaliste* avait été amené à dire son avis sur...

L'employons-nous régulièrement depuis? On peut le présumer, même s'il y a des trous béants entre mes exemples : 1910, 1944, 1992... Autrement, les défenseurs de la langue ne lui feraient pas la vie dure depuis quarante ans. En effet, dès 1967, on assiste à une offensive presque en règle contre cet usage. C'est d'abord l'ouvrage pionnier de Gérard Dagenais³, qui sera suivi en 1969 d'un obscur *Guide du journaliste* de la Presse canadienne et d'un ouvrage plus sérieux sur le français des affaires⁴. En 1970, c'est la parution du fameux répertoire d'anglicismes⁵, qui deviendra le *Colpron* à la troisième édition; la condamnation y est maintenue jusqu'aujourd'hui. L'année suivante, c'est au tour de Robert Dubuc⁶ de tenter de régler son sort à cet intrus. Marie-Éva de Villers⁷ prend la relève en 1988; elle aussi maintient sa sentence jusqu'à la dernière édition (2003). Même le mouton noir⁸ des dictionnaires québécois prend la peine de préciser que cet usage est condamné.

Quelques années plus tard, deux auteurs rappellent que c'est un calque de l'anglais⁹. Enfin, pour

clorre cette litanie, mentionnons un ouvrage peu connu d'un professeur de français¹⁰ et le lexique du chroniqueur linguistique de *La Presse*¹¹, tous deux parus en 2000, et suivis l'année suivante des « pièges » d'un conseiller linguistique de Radio-Canada¹².

Avec cette bonne douzaine de condamnations, est-il utile de donner plein d'exemples pour montrer que nous l'employons? La preuve en est déjà faite. Mais je tiens néanmoins à mentionner le cas d'un journaliste d'origine française, qui semble s'être pris d'une véritable affection pour *incidemment*. Je l'ai rencontré une vingtaine de fois sous sa plume, la première remontant à 1992 : « Une question dont, incidemment, les libéraux de Jean Chrétien ont fait leur cheval de bataille » (*Le Droit*, 19.02.92). Et un ancien compatriote à lui, journaliste comme lui, l'emploie aussi – Pierre Foglia (*La Presse*, 10.03.05). J'ajouterais deux exemples d'un écrivain de chez nous, d'origine irlandaise cette fois : « Incidemment, le 10 août de l'année suivante... »¹³; « les querelles du jour, qui sont incidemment les mêmes que celles d'hier »¹⁴.

Mais vous devez commencer à vous demander si ce faux jeton n'aurait pas également réussi à tromper la

vigilance des usagers hexagonaux. Eh bien, oui. Et pas n'importe lesquels. Je dirais même que mes exemples français – sauf le respect que je dois aux usagers canadiens – sont plus prestigieux que les autres. Le plus ancien est de cet attachant auteur, et fin styliste, qu'est Henri Calet :

Incidentement, Pauline m'a raconté les aventures de ce petit garçon d'ascenseur¹⁵.

Après lui, un journaliste dans son très beau récit sur la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène : « Incidentement, le guide a précisé que c'étaient des copies »¹⁶. Un romancier-historien d'origine arabe : « Il aurait précisé qu'il venait, incidentement, d'une famille de tradition musulmane »¹⁷. Et j'ai gardé les morceaux de choix pour la fin.

L'auteur du *Parler croquant*, Claude Duneton, semble ignorer qu'il s'agit d'un faux ami, puisqu'il l'emploie trois fois. D'abord, dans son ouvrage annonçant rien de moins que la mort du français : « Incidentement, ce lien de la communale explique partiellement certaines toquades de Céline »¹⁸. Ensuite, dans sa chronique du *Figaro littéraire* : « Incidentement, alors que la brouette à une seule roue fonctionne depuis... (07.03.02); « Ce *carpite*, incidentement, venait lui-même de l'italien *carpita* » (09.12.04).

Cela commence à ressembler à un aréopage : Calet, Kauffmann, Malouf, Duneton. Il n'y manque qu'un académicien. Eh bien, je vous l'offre. Et pas n'importe lequel ! Le secrétaire perpétuel de l'Académie en personne :

Ce qui témoigne, incidentement, que la Compagnie dans son avis collectif peut toujours l'emporter sur celui

du plus prestigieux de ses membres¹⁹.

Si le secrétaire perpétuel lui-même tombe dans le panneau, n'est-ce pas la preuve que ce sens est entré dans l'usage, et le bon ? Car il faudrait être de mauvaise foi pour soupçonner Maurice Druon de laxisme. Dans ses billets, par exemple, il s'en prend encore à des termes comme « s'avérer », « expertise », « finaliser », etc. Son livre mérite néanmoins d'être lu. Il y a des rappels très utiles et intéressants. En outre, et je dois dire que ça m'a fait particulièrement chaud au cœur, il emploie une expression que j'ai défendue ici même il y a une vingtaine d'années (voir *L'Actualité terminologique*, octobre 1982; ou *Mots de tête*, Éditions David, p. 30) : « les organismes destinés, en principe et selon des vœux pieux, à protéger notre langue ».

Il est par ailleurs étonnant qu'à peu près personne n'ait songé à mettre nos cousins français en garde contre cet usage. Même le classique des dictionnaires de faux amis, le Koessler/Derocquigny, n'en parle pas. Ce n'est qu'en 1988 que les Français apprendront, presque incidentement, qu'il faut s'en méfier, grâce à un nouveau *Dictionnaire des faux amis*²⁰. Pourtant, l'exemple de Calet datait déjà de plus de trente ans.

J'ai même cru un moment que les Français avaient commencé avant nous à employer *incidentement* dans ce sens. Mais je n'en suis plus sûr. À vous de juger : « Jaurès venant de rappeler l'affaire Dreyfus, "incidentement, il annonce que dans la discussion du rapport sur l'élection de M. Syveton, il se propose de révéler à la tribune des faits nouveaux". » Le commentaire est de Robert Burac, présentateur des *Œuvres en prose complètes* de Péguy (tome I, La Pléiade, p. 1769), et la citation entre guillemets anglais, qui est du journal

La Petite République, date du 4 février 1903. Comme la citation est tronquée, il n'est pas facile de trancher, mais il semble bien qu'*incidentement* se rattache au verbe : il annonce incidentement, c'est-à-dire « en passant ». Il me reste quand même un doute, et si une âme charitable parvenait à retrouver la citation au complet, je lui offrirais volontiers un *Mots de tête* reconnaissant.

P.-S. : Dans son *Histoire de la langue française*, Ferdinand Brunot signale une variante qui aurait existé au 18^e siècle, « incidentellement ». (Soit dit entre parenthèses (incidentement?), elle ne semble pas avoir fait de vieux os.) ■

NOTES

- 1 Hélène J. Gagnon, *Blanc et noir*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1944, p. 112.
- 2 Jules Fournier, *Souvenirs de prison*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000, p. 53.
- 3 Gérard Dagenais, *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, Montréal, Éditions Pedagogia, 1967.
- 4 André Clas et Paul Horguelin, *Le français, langue des affaires*, Montréal, McGraw-Hill, 1969, p. 212.
- 5 Gilles Colpron, *Les anglicismes au Québec*, Montréal, Beauchemin, 1970.
- 6 *Objectif : 200*, Montréal, Leméac, 1971.
- 7 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Montréal, Québec/Amérique, 1988.
- 8 Jean-Claude Boulanger, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, DicoRobert, 1992.
- 9 Guy Bertrand, *400 capsules linguistiques*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 1999; Lionel Meney, *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.
- 10 Yvon Delisle, *Mieux dire, mieux écrire*, Sainte-Foy (Québec), Éditions Septentrion, 2000.
- 11 Paul Roux, *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Les Éditions La Presse, 3^e édition, 2004, p. 153.
- 12 Camil Chouinard, *1300 pièges du français parlé et écrit au Québec et au Canada*, Montréal, Libre Expression, 2001.
- 13 Jean O'Neil, *Le fleuve*, Libre Expression, 1995, p. 168.
- 14 *Montréal régionales*, Libre Expression, 1999, p. 186.
- 15 *Le croquant indiscret*, Grasset, coll. Cahiers rouges, 1955, p. 74.
- 16 Jean-Paul Kauffmann, *La chambre noire de Longwood*, Folio, p. 154; Table ronde, 1997.
- 17 Amin Malouf, *Les identités meurtrières*, Livre de poche, p. 18; Grasset, 1998.
- 18 *La mort du français*, Plon, 1999, p. 84.
- 19 Maurice Druon, *Le « Bon Français » de Maurice Druon*, Éditions du Rocher, 1999, p. 143. Billet paru dans le *Figaro* (18.10.97).
- 20 Jacques Van Roey, Sylviane Granger et Helen Swallow, *Dictionnaire des faux amis*, Duculot, 1988.

Le Lexique du droit des fiducies (common law)

The Law of Trusts Glossary (Common Law)

Iliana Auverana

Le Programme national de l'administration de la justice dans les deux langues officielles (PAJLO) a été constitué en 1981 pour offrir à la collectivité francophone des provinces et des territoires de common law des outils pour améliorer l'accès à la justice dans sa langue. Il a publié, seul ou en collaboration, de nombreux ouvrages terminologiques, notamment les vocabulaires de la terminologie française normalisée du droit de la preuve, du droit des biens et du droit successoral. En 1997, les travaux de normalisation ont été confiés au Centre de traduction et de terminologie juridiques de Moncton (CTTJ), au Centre de traduction et de documentation juridiques d'Ottawa (CTDJ) et à l'Institut Joseph-Dubuc de Winnipeg, qui ont travaillé à normaliser la terminologie française du droit des fiducies.

En juin 2003, les activités de normalisation du vocabulaire français de la common law du PAJLO ont été intégrées au Fonds d'appui à l'accès à la justice dans les deux langues officielles, nouveau programme du ministère de la Justice. À la demande de ses partenaires, le Ministère a conservé l'acronyme PAJLO, mais lui a donné une nouvelle signification, soit « Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles ». En décembre 2003, le Bureau de la traduction a accepté de participer aux travaux du PAJLO.

Les efforts conjoints de tous ces acteurs ont débouché sur la publication du *Lexique du droit des fiducies*. Ce nouveau lexique comprend 189 entrées. Les termes anglais retenus pour la normalisation des équivalents français sont pour la plupart des termes techniques de la fiducie de la common law. Certaines entrées sont assorties de notes concernant la notion et l'usage des termes et de leurs équivalents.

The National Program for the Integration of Both Official Languages in the Administration of Justice (POLAJ) was created in 1981 to provide the Francophone communities in the common law provinces and territories with tools for improving access to justice in the French language. POLAJ published or collaborated on a number of terminology works, notably standardized French vocabularies in the law of evidence and in the law of property and estates. In 1997, terminology standardization was assigned to the Centre de traduction et de terminologie juridiques in Moncton (CTTJ), the Centre for Translation and Legal Documentation in Ottawa (CTDJ) and the Institut Joseph-Dubuc in Winnipeg, which all worked on standardizing the French terminology of the law of trusts.

In June 2003, POLAJ's standardization activities involving French common law vocabulary were integrated into a new Department of Justice program: the Access to Justice in Both Official Languages Support Fund. At the request of its partners, the Department continued to use the acronym PAJLO in French and started to use it in English as well, but assigned a new meaning to it: Promoting Access to Justice in Both Official Languages. Later, in December 2003, the Translation Bureau agreed to participate in PAJLO's standardization activities.

As a result of the combined efforts of all the participants, the *Law of Trusts Glossary* was published. This new glossary contains 189 entries. The English terms selected for standardization of the French equivalents are mostly technical common law terms used in the law of trusts. Some entries include notes explaining the different concepts and the use of the terms and their equivalents.

Vous pouvez consulter le *Lexique du droit des fiducies* sur le site extranet du Bureau de la traduction, à l'adresse suivante :

bureaudelatraduction.gc.ca/pwgsc_extranet/fr/publications/gratuit_free/lex_fiducies_trusts.f.htm

ainsi que sur Internet :

www.bureaudelatraduction.gc.ca/pwgsc_internet/fr/publications/gratuit_free/lex_fiducies_trusts_f.htm.

De plus, le contenu du lexique a été versé dans *TERMIUM Plus®*, la banque de données linguistiques du gouvernement du Canada, à l'adresse www.termium.gc.ca.

Vous trouverez ci-dessous quelques termes extraits du lexique.

The *Law of Trusts Glossary* is available on the Translation Bureau's Web site at the following Extranet address:

translationbureau.gc.ca/pwgsc_extranet/fr/publications/gratuit_free/lex_fiducies_trusts_e.htm

and via the Internet:

www.translationbureau.gc.ca/pwgsc_internet/fr/publications/gratuit_free/lex_fiducies_trusts_e.htm.

The terminology is also included in *TERMIUM Plus®*, the Government of Canada's linguistic data bank, available at www.termium.gc.ca.

The following is a selection of terms from the glossary.

automatic resulting trust	fiducie résulatoire automatique (n.f.) (néol.)
bare trust; dry trust; naked trust	fiducie nue (n.f.)
breach of trust NOTE General sense.	abus de confiance (n.m.)
breach of trust NOTE Technical sense.	violation de fiducie (n.f.); violation fiduciaire (n.f.)
charitable purpose trust; charitable trust	fiducie caritative (n.f.); fiducie finalitaire caritative (n.f.)
confidential relation NOTE General sense.	rapport de confiance (n.m.)
confidential relation NOTE Special sense.	rapport confidentiel (n.m.) (néol.)
constructive trust	fiducie constructive (n.f.) (néol.)
constructive trustee	fiduciaire constructive (n.é.) (néol.)
deed of trust; trust deed NOTE In this technical sense, the term refers to a deed that creates a security interest (real or personal) or secures bonds, debentures or the like.	acte de fiducie-sûreté (n.m.)
deed to uses	acte formaliste de concession à usage d'autrui (n.m.); acte de concession à usage d'autrui (n.m.) NOTE Le second équivalent est la forme elliptique du premier. Il ne s'emploie que lorsque la référence à la spécificité juridique du <i>deed</i> n'est pas en cause ou lorsque cette spécificité ressort d'une autre manière du contexte d'emploi.

execute the use NOTE In this expression, “execute” has a special meaning, different from its more common meaning in law, as in “execute a trust.”	parfaire l’usage
fiduciary (n.)	fiducial (n.m.) (néol.), fiduciale (n.f.) (néol.) NOTA Dans certaines circonstances on pourra utiliser « fiduciaire », comme c’est généralement l’usage dans la jurisprudence. Toutefois, lorsqu’il faut faire la distinction entre le <i>trustee</i> et le <i>fiduciary</i> , on devra utiliser « fiducial » comme équivalent de ce dernier. Cette remarque s’applique aussi aux termes composés avec l’adjectif <i>fiduciary</i> . Le terme « fiducial » est un néologisme de forme dont le Comité a proposé la création pour que le français ait, comme l’anglais, deux équivalents distincts : « fiduciaire » et « fiducial » pour <i>trustee</i> et <i>fiduciary</i> respectivement.
grantor to uses	concédant à usage d’autrui (n.m.), concédante à usage d’autrui (n.f.)
head of charity NOTE Chiefly used in plural, as in “the four heads of charity.”	chef d’activités caritatives (n.m.) NOTA Employé le plus souvent au pluriel, comme dans l’expression « les quatre chefs d’activités caritatives ».
instrumental trust; ministerial trust	fiducie d’exécution sommaire (n.f.)
judicial trustee	fiduciaire judiciaire (n.é.)
power coupled with a duty; power in the nature of a trust; trust power; power coupled with a trust	pouvoir fiduciaire (n.m.)
purpose trust; trust for purposes	fiducie finalitaire (n.f.)
resulting trust	fiducie résultaire (n.f.) (néol.)
shifting interest	intérêt mouvant (n.m.)
spendthrift trust	fiducie-prodigalité (n.f.)
sprinkling trust; discretionary trust	fiducie discrétionnaire (n.f.)
termination of trust NOTE In this special sense, trust is terminated by an act of the beneficiary or beneficiaries.	résiliation de fiducie (n.f.)
use NOTE A doctrine of medieval English law which gave rise to the modern concept of trust.	use (n.m.) NOTA Comme institution du droit anglais. Terme historique. Dans cette acception, le terme <i>use</i> conserve sa forme originale anglaise en français.
use on a use; use upon a use	usage superposé (n.m.) ■



Comment se faire *octroyer* une subvention

Jacques Desrosiers

Les traducteurs sont réticents à employer *octroyer* devant un mot comme *subvention*, *prêt* ou *contrat*, qui ne désigne pas de façon explicite quelque chose qui est de l'ordre d'une faveur.

Ils ne sont pas les seuls. Certains dictionnaires de chez nous condamnent cet emploi. Dans un ministère où j'ai travaillé, les responsables des communications l'interdisaient même lorsque leur ministre annonçait une subvention à une entreprise ou un organisme. Pourtant si leur rôle était d'insister sur le geste, de souligner que le ministre faisait une faveur, ils rataient là une belle occasion.

Le mot a eu traditionnellement un sens étroit et fort : on octroyait – on étant une prestigieuse autorité – une charte, des privilèges, des lettres de noblesse, le pardon, une grâce, une pension, etc. Si bien qu'encore aujourd'hui le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* l'applique d'abord à ce qu'un supérieur accorde à un subordonné. Le *Trésor de la langue française* fait remarquer qu'il implique une certaine condescendance. Il semble que si l'on peut donner d'égal à égal, l'octroi se pratique plutôt du haut vers le bas. Le mot est d'ailleurs relevé, il appartient à un français soigné. Dans la 8^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, sa définition se résume à ces seuls mots : « concéder, accorder », – apparemment de parfaits synonymes, – mais le dictionnaire signale aussitôt qu'il « se dit surtout en style de chancellerie », remarque reprise dans d'autres ouvrages.

Beaucoup de ces contextes sont vieilliss. Que reste-t-il aujourd'hui? Selon le *Dictionnaire québécois français* de Lionel Meney, le verbe signifierait en bon français « accorder (en parlant du souverain, de l'État) comme une grâce, un privilège, une faveur ». C'est fort restrictif, à côté de tout ce qu'on peut accorder, concéder, consentir, attribuer. Autant serrer le mot dans un placard de la chancellerie et le réserver pour les grandes occasions.

La crainte de cette « impropriété » au Canada a peut-être son origine dans l'avertissement lancé en 1982 par Jean Darbelnet dans son petit livre *Les maux des mots*, où il critiquait l'emploi du substantif *octroi* au sens de « sommes allouées pour faire des recherches » ou de « subventions », comme dans *des octrois*. La faute devait faire rage à l'époque. C'était l'un des 200 mots qu'avait ciblés Robert Dubuc dans *Objectif : 200 : deux cents fautes à corriger*.

Mais l'article de Darbelnet emportait le verbe dans le même courant, en précisant qu'on *accorde* des subventions. En 1994, Dubuc rappelle l'erreur sur le substantif dans *En français dans le texte* et souligne qu'*octroi* veut dire : « action d'accorder quelque chose ». Pourquoi pas : « action d'octroyer quelque chose » ? Le verbe fait peur. Même le *Dictionnaire des cooccurrences* de Beauchesne l'évite soigneusement à l'entrée *subvention*.

Tous ces scrupules sont décollés de l'usage européen. Meney considère *octroyer un contrat* comme un québécisme, qui serait à remplacer en

français standard par *donner, accorder un contrat*. Je l'ai pourtant relevé dans le *Figaro* par exemple : *L'Otan a décidé d'octroyer le contrat portant sur la fourniture d'avions de surveillance au consortium* (15-5-2004). Pourquoi ne pourrait-on pas dire non plus : « Le premier ministre du Canada refusa d'octroyer au Québec une compensation fiscale », que Meney corrige par : *refusa d'accorder* ? N'y a-t-il pas là l'idée de faveur ? Le *Monde* n'hésite pas à écrire que *la politique de la ville permet d'octroyer des exonérations fiscales aux entreprises* (3-3-2004).

L'*Express* octroie des secours (18-4-2005), le *Nouvel Observateur* des primes (18-3-2004), le *Point* des commissions (13-1-2005). Les littéraires de la revue *Lire* octroient des années sabbatiques (mars 2005). Et les journalistes du *Monde* octroient des prêts, des crédits, des dividendes à des actionnaires, des bourses à des artistes, des fonds à une politique agricole, la carte verte américaine, des avantages, des aides, des droits, des chèques, des pouvoirs, des mesures budgétaires, un statut, et bien d'autres choses encore, et même *un parachute en or de quelque 20 millions d'euros* (19-8-2003).

Et des subventions. Comme une de trois millions de dollars *octroyée* par le département américain de l'énergie (*Le Monde*, 15-11-2003). Ces exemples montrent qu'il serait exagéré de restreindre l'emploi du verbe à quelques contextes capricieux. L'usage a vraiment sorti le mot de son placard. Et pourtant, pas la moindre réaction dans les ouvrages de langue européens.

Alors y a-t-il vraiment québécoïsme lorsque la ville de Gatineau se plaint que Québec a *octroyé une subvention* de 100 000 \$ à l'aéroport de Sherbrooke (*Le Droit*, 3-2-2005)?

Au surplus, ces exemples ramassés dans les journaux ressemblent drôlement à la liste des cooccurrents d'*octroyer* qu'aligne René Meertens pour traduire *to grant* :

« accorder [*subvention, aide, prêt, avantage...*], octroyer [*subvention, aide, avantage, délai, dommages-intérêts, fonds, congé*], allouer [*subvention, dommages-intérêts*], attribuer [*pouvoirs, avantage*], consentir [*subvention, prêt, remise, avantage*], ... »¹.

Subvention a la cote : presque tous les verbes, et *octroyer* est dans le lot, se l'arrachent.

Le milieu des finances use largement de tournures comme *octroi de contributions, de devises, de licences, de permis, de brevets, de fonds, de licences, de terres*. Une citation du *Grand Robert*, à marge, parle de *l'octroi de marges bénéficiaires* (octroi = action d'octroyer !). Le *Petit Robert* permet d'*octroyer une somme d'argent*, mais dans le périmètre de la définition : « accorder à titre de faveur, de grâce ». L'idée de faveur n'est parfois présente qu'en filigrane. Avouons qu'il est difficile de ne pas considérer une subvention comme une faveur : qu'on demande leur avis à ceux qui s'en sont fait refuser. Ne fait-on pas aussi une faveur en prêtant? C'est en la lui refusant que la fourmi a gâché l'hiver de la cigale. Même la banque qui prête à un taux excessif peut prétendre qu'elle est généreuse (c'est là son moindre défaut). Il est vrai que si celui qui reçoit une subvention en est le *bénéficiaire*², on n'emploierait jamais ce mot pour un emprunteur. Mieux vaut une

bourse ou une subvention qu'un prêt ! Mais le Ménard sanctionne *octroi d'un prêt*³.

Quant à l'autre idée, celle de la relation hiérarchique, de « l'autorité », elle ne doit pas être prise au pied de la lettre. D'ailleurs le *Grand Robert* à l'opposé du *Trésor* l'ignore royalement dans sa définition, ne retenant que l'idée de faveur. Le consortium qui a obtenu le contrat de l'Otan ne relève pas de celle-ci. Le surveillant qui octroie une prolongation de temps à des candidats dans une salle d'examen n'est pas leur supérieur; c'est vrai qu'il incarne l'autorité et octroie la prolongation avec bienveillance; il pourrait choisir d'être strict. Meney a raison d'accuser d'impropriété une phrase comme *les employés ont octroyé un don de 500 \$ à Centraide*, où est absente toute idée d'une instance administrative quelconque. Mais on peut bien sûr octroyer une faveur à un ami (langue soignée).

Darbelnet s'est peut-être impatienté d'entendre le tour partout. Tant il est vrai que parfois des tournures finissent par être condamnées non parce qu'elles sont fautives mais à cause de l'emploi abusif qu'on en fait faute de vocabulaire. *Octroyer*, comme je le disais au début, permet d'insister sur le geste qui est fait. En ce sens, il est un peu plus fort que ses « synonymes » – *accorder, donner, consentir, attribuer*, etc. Mais qui sait si cette nuance, à cause de l'abus qu'on a fait du mot, ne finira pas par s'émousser dans l'usage.

Elle est parfois très fine. Dans une fiche de 1984 de ses *Observations grammaticales et terminologiques*, Madeleine Sauvé jugeait elle aussi le mot « indissociable de l'idée de faveur, de condescendance ». Elle faisait valoir qu'en parlant de grades universitaires, il fallait employer *conférer* ou *délivrer*, « sauf,

ajoutait-elle, peut-être dans le cas des doctorats honorifiques », où *octroyer* était justifié. Doit-on comprendre qu'ayant travaillé d'arrache-pied et rempli toutes les exigences du programme le candidat au doctorat vient chercher son dû, tandis que les docteurs honoris causa sont plutôt d'heureux élus? Mais cela reste subtil, parce qu'il va de soi que la remise d'un diplôme honorifique n'a de sens que si le titre est remis comme étant mérité.

La remarque de Madeleine Sauvé montre que les contours sémantiques d'*octroyer* sont flous, et que bien des contextes sont sujets à interprétation. Remarquons en passant que le *Trésor* n'émet aucune réserve sur le syntagme *octroyer un diplôme* (s.v. *diplôme*), pourtant condamné par Sauvé et aussi par le *Multidictionnaire*. Dans son *Dictionnaire des synonymes* de 1946, Bailly soulignait comme les autres qu'*octroyer* par contraste avec *concéder* et *accorder* « est plutôt du style de chancellerie », mais ajoutait que « dans le langage courant, on emploie aujourd'hui ces trois termes indifféremment ». Ouf!

Il ne faudrait pas croire que tous les ouvrages québécois sont têtus sur la question. Le plus puriste de nos linguistes, Gérard Dagenais, tout en condamnant l'emploi fautif d'*octroi* au sens de « subvention » parlait indifféremment dans ses explications des *sommes accordées par un État* et des *subventions octroyées aux universités*⁴. Ne soyons pas plus catholiques que lui. ■

NOTES

- 1 *Guide anglais-français de la traduction*, 2004.
- 2 *La ville de Dax - comme toutes les communes du département, y compris Hagetmau - est bénéficiaire de subventions du conseil général* (*L'Express*, 13-12-2004).
- 3 *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, 1994, s.v. *granting of a loan*.
- 4 *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, 2^e éd., 1984, s.v. *octroi*.



Traduire le monde

André Racicot

L'île mystérieuse

Vous avez tous lu *L'étoile mystérieuse*, cette bande dessinée de Tintin dans laquelle le héros débarquait sur une île où poussaient des champignons qui grossissaient à vue d'œil avant d'éclater en poussière. Devant les noms d'îles exotiques, nous sommes un peu comme Tintin. La crainte se mêle à l'effroi et nous ne savons comment énoncer ces noms sans à notre tour être victimes d'un champignon malveillant.

Pas besoin d'être mycologue pour savoir que les noms d'îles sont à peu près tous de genre féminin. Tiens? Vous l'ignoriez? C'est pourtant ce que soutiennent les grammairiens. À telle enseigne que Grevisse prend même le soin de préciser que le nom des îles constituées en État sont de genre masculin. Mais cela ne se vérifie pas toujours. Si l'on se fie au *Larousse* et à d'autres ouvrages, ce n'est pas le cas de Madagascar, par exemple. De fait, on peut énumérer quatre noms d'îles dont le genre masculin ne fait aucun doute : 1) le Groenland; 2) le Timor; 3) le Sri Lanka; 4) le Mindanao. Comme nos dictionnaires ne précisent pas le genre des autres noms d'îles, sauf de rares exceptions, il faut partir du principe que ces noms sont féminins.

Qu'en est-il de l'article, maintenant? Une observation attentive de l'usage nous permet de constater que le nom de beaucoup d'îles bien connues prend l'article. Pensons à la Corse, la Sicile, la Sardaigne, la Crête, la Dominique... En contre-partie, comment ne pas songer à Cuba, Malte, Mykonos, Gibraltar? Les deux possibilités quant à l'usage de l'article existent donc, mais notre esquif risque encore une fois de se fracasser sur l'imprécision de nos dictionnaires. Les noms d'îles défilent dans le corpus sans que jamais, ou presque, on n'en précise le genre. Pour ce qui est de l'emploi ou non de l'article... advienne que pourra. Nous ne savons jamais sur quel littoral les grands ouvrages nous jetteront.

En fait, la solution ne se trouve pas à 20 000 lieues sous les mers. Nous savons par cœur les noms des îles qui s'écrivent avec l'article. La notoriété de celles-ci explique peut-être l'emploi de l'article. Par conséquent, c'est le plus souvent le nom des îles moins connues qui se décline sans article. À moins d'avis contraire, il faut présumer que le nom de toute île obscure figurant dans votre texte ne prend *pas* l'article.

On peut maintenant se demander s'il est essentiel d'employer le générique *île*. « Seulement le vendredi », aurait sans doute répondu Robinson Crusoë. En effet, on peut aisément faire l'élision quand il est question de la Grenade, des Aléoutiennes, de l'Irlande. Après tout, personne ne dit « l'île d'Irlande ». Par ailleurs, certains noms invitent à la prudence : la Réunion, les îles Vierges, les îles Caïmans... « Il est en réunion à la Réunion », « Elle est en vacances aux Vierges et aux Caïmans », sont des énoncés qui sonnent mal...

Imaginons maintenant une énumération de noms d'îles : Mururoa, Belintung, Kavaratti et Christmas. Peut-on les énoncer sans le générique? Certes, on le pourrait. Mais serait-il clair de dire que Pierre, par exemple, travaille à Kavaratti (en Inde) et que Louise habite à Belintung (en Indonésie)? Ces deux toponymes pourraient facilement être confondus avec des noms de villes. C'est pourquoi, lorsque nous avons affaire à des endroits mal connus, il serait plus prudent d'utiliser le générique *île*.

Reste à savoir s'il faut dire « l'île Belintung » ou encore « l'île **de** Belintung ». La question reste en suspens, car, vous l'avez deviné, les ouvrages de langue sont muets. Il me semble toutefois que l'apposition est fréquente dans l'usage : les îles Baléares, l'île Pitcairn, l'île Maurice... Je lance donc une bouteille à la mer en espérant qu'un jour, les flots (ou les lecteurs?) m'apporteront une réponse à ce sujet. ■

El Rincón Español

Elisa Paoletti

Nombres que juegan a las escondidas: casos de formación de términos eponímicos en mineralogía y geología

Tal como lo dejara demostrado Darwin en su estudio de la evolución, las distintas especies siempre se han ido adaptando al medio para perdurar. Si a partir de los ejemplos del reino animal, nos centramos en el de la especie humana, veremos que no sólo fue a través de la adaptación y la reproducción que nuestros congéneres lograron trascender. Su paso por este mundo dejó huellas imborrables en el legado que heredamos, etiquetado para siempre con su **nombre**. La importancia del nombre propio no es nada deleznable: es lo que nos identifica desde el tierno comienzo de nuestra vida y es vínculo inquebrantable con nuestros antepasados.

Son numerosos los hombres de ciencia que grabaron su nombre en la historia bautizando con él sus descubrimientos o invenciones. En terminología, ese recurso de formación de términos se denomina *eponimia* y su producto, *epónimo*; es decir que el nombre propio de una persona o de un lugar se transforma en un sustantivo común para designar, por ejemplo, un pueblo, una época, una enfermedad o una unidad. Es posible también que el nombre propio se utilice como raíz de una nueva palabra y, por medio de la adición de afijos, forme términos de otras categorías gramaticales como adjetivos o verbos.

Los epónimos están profundamente arraigados en nuestro idioma y así lo demuestran términos como *pasteurización*, que denomina el proceso creado por Louis Pasteur para destruir por calor los microorganismos dañinos en los productos alimenticios. Un caso más macabro lo representa *guillotina*, que designa la máquina para decapitar cuyo uso fue preconizado

por Joseph Ignace Guillotin. La medicina es una de las disciplinas que más ha recurrido a los epónimos y así lo atestiguan *síndrome de Down* (por John I. Down, médico inglés), *trompa de Falopio* (por Gabriele Falopio, anatomista italiano), *enfermedad de Parkinson* (por James Parkinson, médico inglés), entre otros miles de ejemplos.

Asimismo, las ciencias naturales se sirven en grado considerable de la formación de epónimos, hecho que se condice con lo expresado por Chukwu (1996:593) cuando asegura que la historia natural es la disciplina que más recurre a la eponimia como proceso de designación de conceptos. Lo ilustran así términos de la botánica como *begonia* (por Michel Begon, aficionado a la botánica), *camelia* (por Georg Josef Kamel, botánico), *dalia* (por Anders Dahl, botánico). La mineralogía y la geología no son la excepción: en este artículo se presentarán ejemplos de denominaciones de minerales y períodos geológicos que reflejan un proceso de formación de términos de carácter eponímico.

Cabe aclarar que la eponimia es uno de los tantos recursos terminológicos para crear términos nuevos. Autores como María Teresa Cabré y Jean Claude Boulanger denominan neología a la formación de términos. Según Boulanger (Cabré, 1993:444), la neología es el proceso práctico de creación de nuevas unidades léxicas que utiliza los mecanismos de creatividad lingüística habituales en una lengua. En terminología, tal como explica Cabré (1993:443), se hace uso de la neología cuando, por ejemplo, una lengua de especialidad no posee la denominación necesaria para

expresar un concepto y debe crearse una para designar ese concepto nuevo. Es la situación que justificó crear designaciones inéditas para ciertos minerales al momento de su descubrimiento o para dar nombres a periodos geológicos cuando se los estudió o clasificó por primera vez.

Vale hacer una distinción entre esa definición de neología y el concepto de neologismo. El neologismo es la palabra nueva producto de un proceso neológico. Para que una unidad léxica sea considerada neologismo, ésta debe responder al principio de diacronía, que equivale a decir que “la unidad es neológica si ha aparecido recientemente”, como lo explica Cabré citando a Alain Rey (1993:445). Si tenemos en cuenta ese principio, los términos que ilustran el presente artículo no se consideran neologismos porque su incorporación a la lengua española no es reciente, pero sí vale la pena analizar el proceso neológico que les dio origen y cómo su creación siguió mecanismos propios de la lengua española.

En los casos que se presentan más adelante, el proceso de conversión de nombres propios de personas (antropónimos) o lugares (topónimos) en nombres o sustantivos comunes o epónimos fue el de derivación por sufijación. Al nombre propio, ya sea del lugar donde el mineral se encontró, ya sea del científico al que se quiso homenajear acuñando el nuevo término, se le agregó el sufijo *-ita*, que en español se utiliza para formar los nombres de minerales, tal cual lo confirma el *Diccionario de la lengua española* de la Real Academia Española.

El mismo proceso de formación de términos se refleja en los idiomas inglés y francés según lo demuestran las entradas de los sufijos respectivos en el *Oxford English Dictionary Online* y *Le Trésor de la Langue Française informatisé* y lo ilustran los ejemplos que aparecen a continuación y que pueden consultarse en TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá.

Epónimos que designan minerales a partir de antropónimos

EN	FR	ES	OBS
artinite	artinite (n.f.)	artinita (f.)	En honor de Ettore Artini, mineralogista italiano
babingtonite	babingtonite (n.f.)	babingtonita (f.)	En honor de William Babington, químico inglés
becquerelite	becquerélite (n.f.)	becquerelita (f.)	En honor de Antoine Henri Becquerel, físico francés
bornite	bornite (n.f.)	bornita (f.)	En honor de Ignaz von Born, mineralogista austríaco
breithauptite	breithauptite (n.f.)	breithauptita (f.)	En honor de Johann Breithaupt, mineralogista alemán
vaterite	vaterite (n.f.)	vaterita (f.)	En honor de Heinrich Vater, médico alemán



Epónimos que designan minerales a partir de topónimos

EN	FR	ES	OBS
andesite	andésite (n.f.)	andesita (f.)	De la cordillera de los Andes
aragonite	aragonite (n.f.)	aragonita (f.)	De Aragón, España
arkansite	arkansite (n.f.)	arkansita (f.)	De Magnet Cove, Arkansas, EE.UU.
armenite	arménite (n.f.)	armenita (f.)	De la mina de Armen, Noruega
australite	australite (n.f.)	australita (f.)	De Australia
chilenite	chilénite (n.f.)	chilenita (f.)	Encontrado en Copiapó, Chile

En el caso de los nombres de los períodos geológicos, que evocan en su mayoría el lugar donde existen vestigios de un fenómeno geológico en particular, el sufijo que se utilizó en español fue *-iense* y se observa, una vez más, que tanto el inglés como el francés siguieron procesos de formación de términos muy similares.

Epónimos que designan períodos geológicos a partir de topónimos

EN	FR	ES	OBS
Acadian	Acadien (n.m.)	Acadiense (m.)	De Acadia, Canadá
Barremian	Barrémien (n.m.)	Barremiense (m.)	De Barrême, Francia
Downtonian	Downtonien (n.m.)	Downtoniense (m.)	De Downton, Inglaterra
Oxfordian	Oxfordien (n.m.)	Oxfordiense (m.)	De Oxford, Inglaterra
Pennsylvanian	Pennsylvanien (n.m.)	Pensilvaniense (m.)	De Pensilvania, EE.UU.
Pliensbachian	Pliensbachien (n.m.)	Pliensbachiense (m.)	De Pliensbach, Alemania

Cabe notar asimismo que los nombres propios, al convertirse en nombres comunes para denominar minerales, perdieron la mayúscula. Sin embargo, en español, los períodos geológicos, así como las eras, deben escribirse con mayúscula cuando cumplen función de sustantivo y en minúscula cuando son adjetivos.

El proceso de formación de los términos citados respeta las reglas del sistema lingüístico dentro del cual fueron creados. Para que las designaciones nuevas sean viables en la integración a la lengua deben reunir ciertas condiciones (Cabré, 1993:451), entre las cuales está incluida la motivación o transparencia, es decir que el significado del concepto designado puede inferirse por medio de los componentes semánticos o morfológicos del término. Es el caso de la *cromita*, donde podemos deducir que se trata de un mineral (*-ita*) en que uno de los componentes es el cromo (*crom-*). Sin embargo, el principio de transparencia queda opacado en los epónimos porque sin investigación no es evidente que *artini-* en *artinita* responde al apellido de Ettore Artini, o que *armen-* en *armenita* corresponde a una mina noruega y no a Armenia, como podría pensarse, y que fue en referencia a tal persona o tal lugar en particular que se crearon esos términos. Como lo explica Fernández Leborans (1999:79) mencionando a Jonasson, los nombres propios conforman “una clase de palabras desprovista de contenido léxico codificado de modo que su valor ha de ser establecido en relación con factores extralingüísticos”. Nos toca a nosotros, curiosos insaciables, explorar el escondite y ahondar en la motivación del término. Asimismo, es interesante observar que a pesar de no tener los epónimos una predominancia de morfemas componentes de origen latino o griego, que les brindarían una mayor transparencia, el nombre propio es un elemento común que se transpone en todas las lenguas y se convierte en la raíz del epónimo. A partir de esa raíz podrán derivarse términos nuevos en diversas categorías gramaticales, otro aspecto que influye en el arraigo de la nueva designación en la terminología del campo en cuestión.

Más allá de su discutible falta de transparencia, puede afirmarse que el proceso neológico que dio origen a los términos citados en los campos de la mineralogía y la geología fue eficaz ya que están implantados en sus respectivas disciplinas. La razón que llevó a sus creadores a darse un lugar en la historia por ser los descubridores, a homenajear a una figura prominente entre ellos o a dar una señal acabada del lugar donde se observó un fenómeno determinado es un aspecto que reviste interés terminológico y que hace de la eponimia un recurso válido del que se sirven los especialistas y terminólogos para crear nuevas designaciones a la vez que otorgan trascendencia al **nombre**. ¡Piedra libre! ■

BIBLIOGRAFÍA

- Cabré, María Teresa. *La terminología. Teoría, metodología, aplicaciones*. Prólogo de J.-C. Sager. Editorial Antártida/Empúries, Barcelona, 1993.
- Chukwu, Uzoma: « Science, dénomination et partage du pouvoir : le cas des éponymes », *Meta*, vol. 41, núm. 4, 1996, pp. 590-603.
- Diccionario Mosby Pocket de medicina y ciencias de la salud*. Elsevier Science, Madrid, 1998.
- Dubuc, Robert. *Manual práctico de terminología*. Traducción de Ileana Cabrera. Unión Latina. RIL Editores, Chile, 1999.
- Fernández Leborans, María Jesús: “El nombre propio”, *Gramática Descriptiva de la Lengua Española, Real Academia Española*. Espasa Calpe, Madrid, 1999, pp. 77-128, vol. 1.
- Galiana Mingot, Tomás de: *Diccionario ilustrado de las ciencias*, Librairie Larousse, París, 1987.
- Gutiérrez Rodilla, Berta: “Lo literario como fuente de inspiración para el lenguaje médico”, *Panacea*, vol. 4, núm. 11, 2003, pp. 61-67.
- Le Trésor de la Langue Française informatisé*. [atlf.atilf.fr/atlfv3.htm].
- Oxford English Dictionary Online*. [dictionary.oed.com/entrance.dtl].
- Real Academia Española. *Diccionario de la lengua española*. Vigésima segunda edición. [www.rae.es/].
- Real Academia Española. *Diccionario de dudas*. [www.rae.es/].

NOTES

- i Del griego *eponumos*: *epi* (sobre) + *onoma* (nombre).



Localization: A Project Manager's Perspective

La localisation vue par un gestionnaire de projet

Ian Van Audenhaege

Traduction : Daniel Tremblay

Over the past decade, the translation industry has been presented with a number of unique opportunities to expand its influence. One of these is localization, the process of adapting software or Web sites for a specific local market.¹ However, where most see localization as a new opportunity for the development of the language industry, others see it as a new opportunity for the translator.

No strangers to tight deadlines, translators are required to quickly and accurately carry out a number of arduous tasks, such as translation, rewriting, revision and some project management. With the advent of localization, translators now have the opportunity to expand their professional skills into other areas.

Facing the potential launch of a localization project is daunting, without question. As project manager, your first order of business is to step back, break things down into manageable stages and provide yourself, not the client, with a brief overview of the steps required to make the project a success. This is crucial, especially if you are new to the game. Careful preparation will ease much of the burden.

Take a situation where a company requests a quote to translate an application that it intends to purchase. The request breaks the project down into three parts—the interface, data files and help files—all of which are made available to you. Immediately, a few warning bells should go off. You need to get organized and then speak to the potential client.

Au cours de la dernière décennie, l'industrie de la traduction a eu plusieurs occasions d'accroître sa sphère d'influence. La localisation, le processus d'adaptation d'un logiciel ou d'un site Web à un marché local donné¹, en est un exemple. La plupart des gens perçoivent la localisation comme une nouvelle occasion de développement pour l'industrie langagière. Cependant, il peut s'agir également d'une nouvelle occasion pour les traducteurs.

En effet, les traducteurs ont l'habitude des délais serrés : ils doivent effectuer avec exactitude et rapidité diverses tâches complexes, notamment la traduction, la réécriture, la révision et, dans une certaine mesure, la gestion de projet. L'avènement de la localisation permet aux traducteurs d'acquérir des compétences dans d'autres domaines.

Entreprendre un projet de localisation représente assurément un défi de taille. À titre de gestionnaire de projet, vous devez d'abord prendre du recul, diviser le projet en un nombre raisonnable d'étapes et dresser pour vous-même la liste des éléments nécessaires pour le mener à bien. Il s'agit d'une démarche essentielle, surtout si le processus vous est peu familier. Une préparation soignée vous évitera bien des maux.

Prenez l'exemple d'une entreprise qui vous demande d'évaluer les coûts de traduction d'un logiciel qu'elle compte acheter. Selon la demande, le projet comporte trois volets : la traduction de l'interface, la traduction des fichiers de données et la traduction des fichiers d'aide. L'entreprise vous fournit les fichiers à traiter. Déjà, un voyant lumineux devrait s'allumer. Il faut vous organiser et parler avec le client éventuel.

First, this is not only translation, it is also localization, and it is important that all parties realize this from the get-go. The costs will be much higher, since localization involves a great deal more work than translation. Translation is important, but equally important are the technical issues that will need to be resolved before the project is complete.

You can safely assume in those first few moments that you may need a translation memory, word processor macros, a spreadsheet application, a database and a help file application, and that the project will require much more time than a normal translation.

Localization projects also invariably contain image files, some of which may contain text. A multimedia designer may be required in those instances, and if you do not have one in-house, you may need to out-source. A less optimal solution would be to provide the client with separate translations for the images and completely exclude the task of rebuilding the images from the contract.

Some of the more complicated localization projects require knowledge of the application's programming language. This can be crucial, and applications such as PASSOLO or CATALYST can help, but we will be focussing on a simpler type of project.

Second, the client company does not yet own the application. Does this also imply that it does not have access to all the source files, making your job more difficult? Is the company in a position to immediately grant you the contract if you do decide to take it? Never assume that you are the only one quoting on the project. If you are not granted the contract, consider the time you spent quoting as a valuable learning experience.

Given only a finite amount of time to analyse a project, you cannot possibly foresee all the potential problems. However, you can anticipate some of the most onerous and plan for them accordingly.

Build your evaluation team by selecting translators who can operate a translation memory such as TRADOS or SDLX, build Word macros and work in RoboHelp or a similar application, some of which may require knowledge of HTML. Spreadsheet and database manipulation via Microsoft Access, which can be used as an interface for a number of high-end databases, are also essential skills.

Dans un premier temps, toutes les parties doivent reconnaître d'emblée qu'il ne s'agit pas d'une traduction, mais bien d'une localisation. Le coût sera beaucoup plus élevé, puisque la localisation nécessite bien plus de travail que la traduction. La traduction est une partie importante du travail de localisation, mais on doit également tenir compte des questions techniques, qui devront être résolues avant la fin du projet.

Dès le départ, vous pouvez présumer, sans trop vous tromper, que vous aurez besoin d'une mémoire de traduction, d'un logiciel de traitement de texte pour concevoir des macros, d'un tableur, d'une base de données et d'un logiciel de création de fichiers d'aide. Vous pouvez également prévoir que le projet prendra beaucoup plus de temps à réaliser qu'une simple traduction.

Les projets de localisation comportent invariablement des images, dont certaines contiennent des éléments textuels. Le cas échéant, il est possible que vous ayez besoin des services d'un infographiste. Si votre équipe n'en compte pas, vous devrez peut-être recourir à l'impartition. Une solution, qui n'est pas idéale, consisterait à fournir au client la traduction des éléments textuels et à éliminer complètement le remontage des images du contrat.

Pour certains projets plus complexes, les localisateurs devront connaître les langages de programmation. Ces connaissances s'avéreront peut-être essentielles. Des applications comme PASSOLO et CATALYST pourront aider le localisateur dans sa démarche. Dans le présent article, nous nous contenterons, toutefois, d'examiner des projets plus simples.

Dans un deuxième temps, le client n'a pas encore acheté le logiciel. Est-ce que cela signifie qu'il n'a pas accès aux fichiers source, ce qui rendrait votre travail d'autant plus difficile? Peut-il vous accorder le contrat immédiatement, si vous décidez de l'accepter? Ne présumez jamais que votre organisation est la seule à présenter une soumission. Si le contrat ne vous est pas accordé, considérez le temps que vous avez passé à évaluer la demande comme une expérience d'apprentissage enrichissante.

Vous ne pouvez pas prévoir tous les problèmes qui peuvent survenir, compte tenu du temps limité consacré à l'analyse du projet. Vous pouvez par contre anticiper les problèmes les plus astreignants et prévoir le travail en conséquence.



Meet with your team as soon as possible. Members will need to co-ordinate on some aspects, such as sentence redundancy and terminology consistency, while working individually on others, such as macro development and database analysis. These people will be charged with determining whether the project should be undertaken by your company, how to proceed with the different stages, what tools are required and how much time it entails.

As building the quote ultimately falls to the project manager, you must view the project from the broader perspective of risks versus rewards. Costs to be taken into account are project management, translation, technical assistance, rewriting, revision, quality assurance, outsourcing and unforeseen difficulties requiring extra time or overtime. If you deem that the project cannot succeed on technical grounds, then it should be rejected, since delivering a substandard product should never be considered. If the grounds are financial, then increase the bid.

Your team members should report back to you as soon as they begin to acquire a certain comfort level in their analysis. Essentially, they will gain a general sense of what it will take to complete the project. As project manager, you should assess the project's viability throughout the evaluation process. This will also provide you with a better understanding of the project as a whole. By the time you finally sit down to write the quote using your team's estimates of time, materials, manpower and potential problems, your task will have been made considerably easier, and at that point, you should have an excellent idea of the project's overall scope. ■

NOTES

- 1 Microsoft.com, "Glossary of Terms Used on this Site." March 2003
URL: www.microsoft.com/globaldev/reference/glossary.msp

Formez votre équipe d'évaluation en choisissant des traducteurs qui savent manipuler des mémoires de traduction comme TRADOS ou SDLX, créer des macros dans Word et travailler avec RoboHelp ou avec des applications semblables, dont certaines nécessitent une connaissance du langage HTML. Les membres de votre équipe doivent également manipuler des tableurs et des bases de données à l'aide de Microsoft Access, qui est utilisé comme interface pour diverses bases de données haut de gamme.

Rencontrez les membres de votre équipe dès que possible. Ceux-ci devront se concerter sur certains points, comme les redites et l'uniformisation de la terminologie, et devront effectuer certaines tâches de manière individuelle, comme la création de macros et l'analyse de la base de données. Ils seront chargés de déterminer si votre organisation devrait entreprendre le projet, de définir la marche à suivre pour les différentes étapes, de dresser la liste des outils nécessaires et de déterminer la durée du projet.

Comme l'établissement de la soumission revient au gestionnaire de projet, vous devez analyser le projet dans un contexte plus large, en fonction des risques et des bénéfices. Il faut tenir compte des coûts des activités suivantes : gestion de projet, traduction, soutien technique, réécriture, révision, contrôle de la qualité, impartition. Il faut penser aussi aux imprévus qui entraîneront du travail supplémentaire. Et si le projet ne peut pas être exécuté du point de vue technique, il faut refuser la demande du client, puisqu'on ne devrait jamais envisager de livrer un produit de mauvaise qualité. Enfin, si votre organisation n'est pas en mesure d'entreprendre le projet pour des raisons financières, il faut alors augmenter la soumission.

Les membres de votre équipe devraient vous donner de la rétroaction dès qu'ils sont satisfaits de leur analyse. En somme, ils tenteront de définir ce qui sera nécessaire pour mener à bien le projet. Vous devriez mesurer la viabilité du projet tout au long du processus d'évaluation pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Lorsque viendra le temps pour vous de préparer la soumission à l'aide des estimations de votre équipe pour ce qui est des délais, des ressources humaines et matérielles nécessaires et des problèmes possibles, votre tâche sera beaucoup plus simple et vous aurez une bonne idée de la portée globale du projet. ■

NOTES

- 1 [Traduction] Microsoft.com, *Glossary of Terms Used on this Site*, mars 2003
Adresse: www.microsoft.com/globaldev/reference/glossary.msp



Wordsleuth

Nathalie Denbeur

2004 — A YEAR IN WORDS

Remember the *fat tax*? *Gas and dash*? And of course the unforgettable *wardrobe malfunction*? Now that 2004 is well behind us, we can look at the new words and expressions it added to our vocabulary, some of them uniquely Canadian, some of them ephemeral, and some with staying power. Many had actually been lurking on the fringes of the language for a while until some event brought them to everyone's attention. The *Canadian Oxford Dictionary* team in Toronto continually tracks the evolution of the language and records words for possible inclusion in future dictionaries. This is the lexicographers' month-by-month list of some of the words and expressions that attracted their attention.

January

Bird flu. This expression has been around for at least ten years, but really impressed itself upon Canadians in January with a World Health Organization warning that the disease could be more serious than SARS, and even more so three months later with the slaughter of 80 per cent of the farm poultry in B.C. in an attempt to contain an outbreak. It became part of general parlance so quickly and so pervasively that it squeaked into the second edition of the *Canadian Oxford Dictionary* just before publication in June of 2004.

February

Wardrobe malfunction. The very first day of February brought us more of Janet Jackson than some people wanted to see and a new euphemism, which took off like wildfire.

March

Phishing. A new kind of spam inundated our inboxes, masquerading as e-mails from well-known, legitimate businesses, aiming to get us to divulge our personal information. The practice of *phishing* (from a combination of *fishing* and *phreak*) has actually existed for at least five years, but suddenly it was part of everyone's experience.

April

Fat tax. The Ontario government floated the idea of imposing the PST on meals costing less than \$4, claiming that this would deter people from eating fast food and was thus good for their arteries and waistlines. Quickly dubbed the *fat tax* and decried by anti-poverty activists, it never made it to the provincial budget.

Smart meter. The Ontario government also promoted the use of *smart meters*, which will record the time at which electricity is used so that consumers can take advantage of cheaper off-peak rates.

May

Gas and dash. A sharp increase in the price of gas precipitated the phenomenon of customers tanking up at self-serve gas bars and then driving off without paying. The price increase was dubbed the *terror premium*.

June

Clostridium difficile or *C. difficile*. Outbreaks of infection with the aptly named superbug in hospitals in Alberta, Ontario and Quebec led to drastic containment measures, which the stubborn microbe continued to resist for several months.

July

Celebrity justice. It started out as the name of a TV show, but with more and more celebrities having run-ins with the law, it has become a part of our language. “There’s no celebrity justice here. You don’t get treated differently in this country if your name is Martha, Michael or Ja Rule. Everyone is treated the same,” said Toronto defence lawyer Steve Skurka of his client, the rapper Ja Rule, charged with assault after an incident at a Toronto nightclub in July.

August

Janjaweed. We first started hearing of the pro-government Sudanese Arab militias known as *Janjaweed* in late 2003, but by August 2004, with over 10,000 massacred in Sudan’s Darfur region, the word was being used so often in the media that the accompanying explanation of who the Janjaweed were was being omitted.

September

Nearshoring. As more and more US high-tech jobs were lost to *offshore* operations in India, China and Russia, some Canadian firms offered themselves as a *nearshore* alternative with costs not as low as elsewhere but with the advantage of proximity.

October

MOOTWA. *The Ghosts of Medak Pocket*, a book about Canadian peacekeepers in the former Yugoslavia, brought the military acronym for *Military Operations Other Than War* to the attention of a general readership, making the point that “peacekeeping” is not always an apt name for the situations in which Canadian soldiers find themselves.

November/December

Strippergate. Immigration minister Judy Sgro found herself in deep trouble after it was revealed that the temporary residency permit of a Romanian exotic dancer who had volunteered for Sgro’s election campaign was extended on “compassionate” grounds just days before the federal election.

Orange Revolution. The people of Ukraine turned out en masse bedecked in the orange colours of presidential candidate Viktor Yushchenko to peacefully force a rerun of a rigged election.

Of these, *bird flu* was voted the expression most likely to stay in the language in a survey conducted by the *Canadian Oxford Dictionary* department, narrowly edging out *wardrobe malfunction*. For a word or expression to stay in the language, though, it has to fulfill a need. Accidentally exposing one’s breasts is not really that frequent an occurrence, so I doubt that we really need *wardrobe malfunction*, whereas we obviously need *bird flu*. However, it’s not a lexicographer’s job to predict what will happen with the language, but rather to wait for the language to decide and then record it. ■

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Devoir (mars 2005)

Au creux des rades exotiques de la **Franconésie** – néologisme inventé par l'historien Auguste Toussaint –, entre atolls et écueils coralliens, l'Occident déverse depuis longtemps une part de ses valeurs

La Presse (mai 2005)

Le rôle de l'Union soviétique dans la Seconde Guerre mondiale est **une histoire à deux faces**. **Recto**, une campagne militaire héroïque, des souffrances terribles, des morts par millions. **Verso**, une alliance honteuse avec Hitler et quatre décennies de dictature sur une grande partie de l'Europe

Le Monde (mars-mai 2005)

Les Européens sont d'accord sur ce que Tony Blair appelle **effective multilateralism**, la discipline multilatérale

L'Europe a un pouvoir très particulier, que j'appellerai le **pouvoir d'induction**, à la fois pouvoir d'attraction et d'intégration. Nous disons aux États voisins : si vous faites les arrangements suivants, vous pourrez rejoindre le club

Quels ont été les dégâts collatéraux de la crise irakienne pour la France? Pas la dégradation des relations franco-américaines, elles sont traditionnellement **aigres-douces**

Le partenariat avec les Américains, je pense, sera un partenariat **à la carte**, il ne sera pas un **menu fixe**

C'est aussi le sens de l'action du ministère qui crée, y compris sur Internet, des « **parcours** » dans les collections, des expositions virtuelles, afin de guider l'utilisateur dans toute la richesse et la diversité de notre patrimoine

Le secrétaire à la défense, Donald Rumsfeld, n'écrit plus de mémos sur l'**expérience « transformationnelle** » qui attend l'armée du XXI^e siècle

Condoleezza Rice a constitué une équipe qui parle d'une seule voix, généralement la sienne. La presse se plaint déjà du « **verrouillage** » de l'information

Le Nouvel Observateur (mai 2005)

On le vit au congrès de Metz (6-8 avril 1979) où il donna des leçons de socialisme pur et dur. Aujourd'hui, il met en garde contre l'Europe libérale. Ce double langage porte un nom dans le jargon socialiste : cela s'appelle du **molletisme**

Autre mesure du plan d'action : la mise en place de **visas biométriques**, qui permettent de déterminer le pays d'origine et la durée de séjour autorisée ■

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : (819) 997-4730 Fax : (819) 997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : (613) 941-5995 Fax : (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : (819) 994-5943
Fax : (819) 953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2005

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: (819) 997-4730 Fax: (819) 997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: (613) 941-5995 Fax: (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: (819) 994-5943
Fax: (819) 953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2005

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

Also known as

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

(819) 997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

As it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

(819) 997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 2 | 3 | SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2005

**Terminologie et mémoires :
une combinaison gagnante?
Terminology and Memories:
A Winning Combination?**

Le « machin » et les Français du Canada

To Be or Not To Be: Maintaining Sentence Unity

« en rapport avec » (prise 2)

Halifax en passant par Hull

Élision, omission et toponymes

Formación de términos de telecomunicaciones
en español de México

The Words of Our Lives

Sommaire Summary

Les industries langagières : une valeur économique de plus en plus manifeste / The Economic Value of the Language Industries is Becoming Increasingly Clear

Francine Kennedy, page 5

À Maastricht-Lódz et à Boston, le Bureau a plaidé en faveur de la localisation et de l'agrément professionnel des entreprises langagières du monde entier pour faire face aux poussées de la mondialisation. / In Maastricht-Lódz and Boston, the Bureau argued in favour of localization and the professional certification of language service providers throughout the world as a way of dealing with the push of globalization.

Terminologie et mémoires : une combinaison gagnante? / Terminology and Memories: A Winning Combination?

Sylvie Drolet, page 7

Les mémoires de traduction sont-elles fiables? Tel était le thème du dernier symposium du Conseil fédéral de terminologie, qui a réuni 90 invités en mai dernier. / Are translation memories reliable? This was the theme of the most recent Symposium of the Federal Terminology Council, which 90 guests attended in May.

Le « machin » et les Français du Canada

Luc Labelle, page 9

Un traducteur canadien du « machin » — le surnom dont de Gaulle avait gratifié l'ONU — a pris les grands moyens pour renforcer l'arsenal à sa disposition. / A Canadian translator working for the “*machin*” — the French nickname given to the UN by de Gaulle — has taken major steps to build his arsenal of references.

To Be or Not To Be: Maintaining Sentence Unity

Frances Peck, page 10

Contrary to popular belief, using the verb *to be* is no small feat. As proof, our columnist illustrates the mess that this verb can create when used to link apples and oranges in a sentence. / Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le verbe *être* est loin d'être facile à utiliser. Voici, à preuve, les dégâts qu'il peut causer dans la phrase quand il relie des pommes et des oranges.

Mots de tête : « en rapport avec » (prise 2)

Frédérin Leroux fils, page 12

Déçu de constater que les dictionnaires continuent de fermer la porte à l'expression « en rapport avec », l'auteur propose un succédané auquel il trouve de nombreux avantages : « en lien avec ». / Disappointed to find that dictionaries still refuse entry to the expression “*en rapport avec*,” our columnist proposes an alternative that offers many advantages: “*en lien avec*.”

Halifax en passant par Hull

Jacques Desrosiers, page 14

La ville de Halifax ou d'Halifax? Faut-il aspirer ou ignorer en français le *h* initial des mots étrangers? Malgré l'apparente anarchie de l'usage, certaines tendances se dessinent. / Should you say *la ville de Halifax* or *d'Halifax*? Should you pronounce the *h* at the beginning of foreign words? Although there are no hard and fast usage rules, certain trends can be noted.

Traduire le monde : Élision, omission et toponymes

André Racicot, page 16

De retour à Halifax : notre chroniqueur constate la confusion qui règne dans l'usage. Par ailleurs, il souhaiterait qu'entre *gouvernement de* et le nom d'un pays on insère toujours l'article. / Back to Halifax: Our columnist notes that usage is inconsistent. He also advocates using the article between *gouvernement de* and the name of a country.

El Rincón Español: Formación de términos de telecomunicaciones en español de México (1)

Maria Pozzi, page 19

En este trabajo se hace un estudio de los 481 términos del campo de las telecomunicaciones, en especial de “comunicaciones: transmisión por radio”. Se hace un análisis de los procesos de formación de términos en español de México y se comparan con los del español peninsular. Se identifican los términos simples, compuestos y las construcciones sintagmáticas. Debido a que este campo del conocimiento es relativamente nuevo y que sus principales inventos y avances tecnológicos se han producido en países de habla inglesa, se observa la forma en que esto ha influido en el proceso de formación, mediante la traducción, adaptación y calco al español de México. Finalmente se hace un análisis comparativo de los patrones sintácticos de los términos de esta área en el español de México y en el de España.

Tech Files: Popularizing the Thesaurus / Carnet techno : Des synonymes plein l'écran

Ian Van Audenhaege, page 23

Our expert presents two online tools that stand a good chance of taking their rightful place among the major reference works: *WordWeb* and the *Dictionnaire des synonymes*, a bona fide synonym reference containing 50,000 entries. / Notre expert présente deux outils en ligne qui ont de bonnes chances de prendre leur place aux côtés des grands ouvrages de référence : le *WordWeb* et un véritable *Dictionnaire des synonymes* de 50 000 entrées.

Wordsleuth: The Words of Our Lives

Katherine Barber, page 27

Great writers like Robertson Davies have the ability to create whimsical neologisms. But when it comes time to choose terms to add to a dictionary, lexicographers prefer the Canadian Tire catalogue as their bedtime reading. / Les grands écrivains comme Robertson Davies ont le don de créer des néologismes fantaisistes. Mais quand vient le temps d'alimenter les dictionnaires, c'est le catalogue de Canadian Tire que les lexicographes mettent sur leur table de chevet.

Glanures

page 29

Un lecteur nous écrit

page 30



Mot de la rédaction

A Word from the Editor

Translation: Lesley Warren

Bonne rentrée! Une devinette pour entamer la saison du bon pied : qu'appelle-t-on le « machin », et que peut bien y faire un traducteur? Réponse dans ce numéro, où l'on apprendra également pourquoi des mots comme *gentlephantom*, *glarigenous* et *grutnol* ne trouvent pas leur place dans le *Canadian Oxford Dictionary*. La revue foisonne aussi d'articles *en rapport avec* le métier, qui traitent de la valeur économique des industries langagières, de l'utilité des mémoires de traduction en normalisation terminologique et de la participation du Bureau de la traduction à la 2^e Journée québécoise des dictionnaires, qui se tiendra à Montréal en octobre.

De Halifax ou *d'Halifax*? L'élision devant un toponyme tient souvent du casse-tête, tout comme l'omission de l'article dans les syntagmes construits avec les mots « république » et « gouvernement » suivis d'un toponyme. Malheureusement, il y a peu de remèdes à ces casse-têtes. En revanche, il existe de bons compléments « en ligne » à nos ouvrages de référence classiques qui peuvent nous être très utiles pour trouver des synonymes. Nous verrons aussi dans la première partie d'un article nous provenant d'El Colegio de México que la création de termes en espagnol dans le domaine des télécommunications peut s'avérer une tâche complexe, l'usage variant selon qu'on se trouve au Mexique ou en Espagne. Et si du bon usage d'un mot dépend en partie l'efficacité de la communication, il en va de même de l'unité de la phrase : pas de clarté sans elle, en anglais comme dans n'importe quelle autre langue.

Enfin, je profite de l'occasion pour souhaiter une excellente Journée mondiale de la traduction à tous les membres de la profession!

Welcome back! How about a riddle to start the season off on the right foot? What does “*machin*” refer to in French, and what would a translator do there? The answer is found in this issue, where you will also find out why words such as *gentlephantom*, *glarigenous* and *grutnol* are not included in the *Canadian Oxford Dictionary*. This issue is brimming with articles about (*en rapport avec*) the profession that touch on the economic value of the language industries, translation memories as tools for terminology standardization and the Translation Bureau's participation in the 2^e Journée québécoise des dictionnaires, which will be held in Montreal in October.

Would you say *de Halifax* or *d'Halifax*? Deciding whether to omit the *e* before a toponym often poses a problem, as does the omission of the article in syntagms using the words “*république*” and “*gouvernement*” followed by a toponym. Unfortunately, there are few solutions to these puzzles, but there are reliable online synonym references that complement our traditional reference tools. The first part of an article from El Colegio de México delves into the complexities of creating telecommunications terms in Spanish, since usage varies between Mexico and Spain. And you will learn that effective communication depends partly on the proper usage of a word but also on sentence unity, the key to clarity in English and in any other language.

Lastly, I would like to take the opportunity to wish a wonderful International Translation Day to all the members of our profession!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs

Our Contributors

Barbara Barber, editor-in-chief

Barbara Barber is the editor-in-chief of the Canadian Oxford Dictionary and the Canadian Oxford High School Dictionary.

Katherine Barber, editor-in-chief

Katherine Barber is the editor-in-chief of the Canadian Oxford Dictionary and the Canadian Oxford High School Dictionary.

Frances Peck, editor and instructor

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients.

Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

Maria Pozzi, professeur

Maria Pozzi est professeure au Centro de Estudios Lingüísticos y Literarios del Colegio de México (COLMEX).

André Racicot, réviseur

André Racicot gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Ian Van Audenhaege, traducteur

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services.

Luc Labelle, auteur

Luc Labelle est l'auteur du dictionnaire *Les mots pour le traduire* (petitlabelle.com).

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu

Frédélin Leroux fils is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Katherine Barber, editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and *The Canadian Oxford High School Dictionary*, has recently completed work on the second edition of *The Canadian Oxford Dictionary*. Katherine Barber est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et du *Canadian Oxford High School Dictionary*. Elle vient de mettre la dernière main à la deuxième édition du *Canadian Oxford Dictionary*.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. Jacques Desrosiers, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Sylvie Drolet, diplômée en traduction et en rédaction de l'Université du Québec en Outaouais, est agent de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Sylvie Drolet is a project officer with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She holds a degree in translation and writing from the Université du Québec en Outaouais.

Luc Labelle est l'auteur du dictionnaire *Les mots pour le traduire* (petitlabelle.com). Après avoir traduit à la Chambre des communes et à divers titres pour des organisations internationales (OEA, BID, BEI), il travaille aujourd'hui à l'ONU à New York. Luc Labelle is the author of the dictionary *Les mots pour le traduire* (petitlabelle.com). A former translator with the House of Commons and a number of international organizations (OAS, IDB, EIB), he now works for the United Nations in New York.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. One of our regular contributors, Frédéric Leroux fils is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients. Frances Peck est enseignante, rédactrice et réviseuse à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

Maria Pozzi est professeure au Centro de Estudios Lingüísticos y Literarios del Colegio de México (COLMEX) — pozzi@colmex.mx. Maria Pozzi teaches at the Centro de Estudios Lingüísticos y Literarios, Colegio de México (COLMEX) — pozzi@colmex.mx.

André Racicot, réviseur au service de traduction de l'Agence canadienne de développement international, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. A reviser with the Canadian International Development Agency's translation unit and a political science graduate who speaks several languages, André Racicot gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. Ian Van Audenhaege est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangage du Bureau de la traduction.

Abonnement (S52-4)

Abonnement annuel (12 numéros) \$52-4

Abonnement triennal (36 numéros) \$156-9

Abonnement quinquennal (60 numéros) \$260-0

Abonnement pour les bibliothèques \$110-0

www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Abonnement (S52-4)

1 year (12 issues) incl. postage (outside Canada) \$52-4

3 year \$156-9

5 year \$260-0
Library rates available on request. Contact the Translation Bureau for details. (Outside Canada, add postage and handling charges. Contact: (514) 953-1111)

Subscription Rates (S52-4)

1 year (12 issues) incl. postage (outside Canada) \$52-4

3 year \$156-9

5 year \$260-0
Library rates available on request. Contact the Translation Bureau for details. (Outside Canada, add postage and handling charges. Contact: (514) 953-1111)



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

Les industries langagières : une valeur économique de plus en plus manifeste

The Economic Value of the Language Industries is Becoming Increasingly Clear

Translation: Lesley Warren

Le Bureau a participé en mai dernier au 4^e Colloque international de Maastricht-Lódz. Lors de cette rencontre quinquennale qui porte sur les questions de sens en traduction, on n'a pas manqué de souligner le rôle du Canada en tant que leader international du domaine langagier. Le Bureau y a livré une communication sur l'émergence d'un nouvel « ordre mondial en traduction » et la localisation comme contrepoids à la mondialisation. En effet, pour compenser les poussées de la mondialisation sur les plans social, politique et économique, les pays du grand « village global » exercent des tractions dans le sens contraire afin d'assurer la préservation et même la promotion de leur culture. Notre profession subit nécessairement les répercussions de ce double besoin : partout dans le monde, la demande de services langagiers s'accroît et dépasse ce que peuvent offrir les professionnels compétents. On se tourne alors vers la technologie (mémoires et traduction automatique) pour tenter de combler l'écart, mais les résultats sont souvent mitigés. Après avoir épuisé les ressources de la sous-traitance au pays, l'industrie commence à recourir à la délocalisation dans des pays où le coût de la main-d'œuvre est plus faible. Il lui faut réduire ses coûts car la marchandisation de la profession, conjuguée à sa technologisation et à un problème de positionnement, poussent les prix à la baisse.

Malgré tout, le potentiel économique des industries langagières commence à intéresser d'autres pays tel Singapour, qui souhaite lui aussi jouer un rôle actif dans le secteur. Certains signes que la traduction devient cruciale sur le plan économique se manifestent. Par exemple, la mauvaise traduction du chinois à l'anglais d'un article sur une éventuelle appréciation de la devise nationale par le gouvernement chinois, publiée sur le site Web d'un grand quotidien de Hong Kong en mai dernier et diffusée partout dans le monde, a causé

In May, the Bureau took part in the 4th International Maastricht-Lódz Duo Colloquium. At this meeting about translation and meaning, which is held every five years, Canada's role as an international leader on the language scene was brought to the forefront. The Bureau gave a paper on the emergence of a "new world order in translation" and the role of localization in counterbalancing globalization. To offset the push of globalization on the social, political and economic fronts, the countries of the global village are pulling in the opposite direction not only to preserve but to promote their cultures. Our profession is feeling the repercussions of this push-pull effect. Throughout the world, the demand for language services is growing and surpassing what skilled professionals are able to deliver. Society is turning to technology (translation memories and machine translation) to fill the gap, often with mixed results. Having exhausted its outsourcing capability, the industry is turning to offshoring in countries where the cost of labour is lower. Businesses must reduce costs, since the commoditization of the profession, combined with the increased use of technology and a branding problem, is causing prices to drop.

Despite this, the economic potential of the language industries is starting to pique the interest of countries such as Singapore, which has expressed a desire to become a player in the field. And there are signs that translation is becoming crucial from an economic standpoint. For example, a Chinese article poorly translated into English about a possible re-evaluation of the yuan by the Chinese government caused sheer panic on foreign exchange markets¹ when it was posted on the Web site of a major newspaper in Hong Kong

une véritable panique sur les marchés des devises¹. Une telle « anecdote » illustre bien l'importance croissante de la compétence des traducteurs et de l'assurance de la qualité.

Nous disposons chez nous de normes d'agrément professionnel bien établies en ce qui concerne les langagiers, mais il n'existe aucun outil qui permette de nous assurer de la capacité des entreprises à fournir des services langagiers de qualité. L'Association de l'industrie de la langue (AILIA) envisage actuellement la possibilité d'élaborer un ensemble de critères d'accréditation qui pourraient être appliqués aux fournisseurs de services langagiers du monde entier et qui permettraient d'évaluer leurs compétences sur les plans professionnel, commercial et des processus. Ce projet a fait l'objet d'une présentation conjointe du Bureau et de l'AILIA au dernier Sommet de LISA (Localization Industry Standards Association) tenu à Boston en mai dernier. L'accueil favorable qu'on a réservé au projet en a fort bien démontré la pertinence.

Dans un autre ordre d'idées, je profite de cette tribune pour vous souhaiter à tous une très bonne Journée mondiale de la traduction.

NOTE

¹ Alors que l'article initial ne présentait qu'une analyse de l'impact d'une éventuelle appréciation du yuan par le gouvernement chinois et qu'il donnait les prévisions des augmentations possibles selon certains observateurs, la traduction affirmait que le gouvernement chinois avait *décidé* de réévaluer le yuan suivant des taux très précis.

in May and flashed around the world. This type of anecdote clearly illustrates the increasing need for skilled translators and quality control.

In Canada, we have well-established standards governing the certification of language professionals, but there is no tool to ensure that businesses are capable of delivering quality language services. The Language Industry Association (AILIA) is considering establishing certification criteria that could be applied to language service providers throughout the world to assess their professional, business and operational skills. Together, the Bureau and AILIA presented this project at the latest summit of the Localization Industry Standards Association (LISA), held in Boston in May. The positive response the project received clearly demonstrated its relevance.

On another note, I would like to take this opportunity to wish you all a terrific International Translation Day.

NOTE

¹ Though the original article presented only an analysis of the impact of a possible re-evaluation of the yuan by the Chinese government and included certain observers' predictions of possible increases, the translation stated that the Chinese government had *decided* to revalue the yuan by specific percentages.

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

TERMINOLOGIE ET MÉMOIRES : UNE COMBINAISON GAGNANTE?

TERMINOLOGY AND MEMORIES: A WINNING COMBINATION?

Sylvie Drolet

Translation: Geoffrey McGuire

Le 6 mai 2005, la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction accueillait, pour la cinquième année consécutive, les participants au Symposium du Conseil fédéral de terminologie (CFT).

On May 6, 2005, for the fifth year in a row, the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) hosted the Symposium of the Federal Terminology Council (FTC).

Composé de onze ministères et de deux organismes et administré par la DNT, le Conseil constitue une instance d'échange d'information et d'entraide dont les travaux doivent permettre de faciliter la gestion et la normalisation de la terminologie au sein de l'administration fédérale.

Composed of eleven departments and two agencies, the Council is a TSD-administered forum where members meet three times a year to exchange information and offer each other support in order to facilitate terminology management and standardization within the federal government.

Le Conseil se réunit trois fois par exercice; les membres ayant manifesté un vif intérêt pour les outils d'aide à la traduction, la DNT a retenu *Terminologie et mémoires : une combinaison gagnante?* comme thème du Symposium de 2005. La journée a été consacrée à l'utilité et à la fiabilité des mémoires de traduction comme outils d'aide à la terminologie.

As the members expressed a keen interest in translation assistance tools, the TSD chose *Terminology and Memories: A Winning Combination?* as the theme for the 2005 Symposium. The members spent the day reflecting on the usefulness and reliability of translation memories as terminology assistance tools.

Un nombre record de 90 invités provenant de ministères et organismes fédéraux, des gouvernements provinciaux et territoriaux et du milieu universitaire sont venus entendre conférenciers et panélistes les entretenir des avantages et des inconvénients des outils disponibles.

A record 90 guests from federal departments and agencies, the provincial and territorial governments and the academic community came out to hear speakers and panellists discuss the advantages and shortcomings of the tools that are currently available.

De gauche à droite / from left to right : Lynne Bowker, Kara Warburton, Julie Gagnon, Suzanne Marceau, Christian Beké (animateur/facilitator), Nicole Sauvage, Gabriel Huard (directeur, Normalisation terminologique/Director, Terminology Standardization), Christian Mayer



Au programme :

- Kara Warburton, terminologue-conseil pour la Localization Industry Standards Association (LISA) et terminologue pour la société IBM, qui a parlé des résultats d'un sondage mené par LISA sur l'utilisation des mémoires de traduction, des prochaines tendances et de leur incidence sur la terminologie.
- Une vitrine technolinguistique où des entrepreneurs ont démontré comment leurs produits peuvent aider le terminologue et où les participants ont eu l'occasion de visiter les stands pour obtenir plus d'information.
- Un panel où les participants¹ ont discuté de ce qu'est une mémoire de traduction, des travaux qui se prêtent à son utilisation et de sa capacité à conserver la terminologie du client.
- Enfin, Christian Mayer, trad. a., TRADINTEK Services linguistiques, a expliqué exemples à l'appui dans quelle mesure les outils d'aide à la traduction actuels répondent aux besoins terminologiques des intervenants de la chaîne de production langagière.

Il ressort des exposés que les mémoires remplissent leur première promesse, celle de permettre des économies et des gains de productivité appréciables en recyclant les textes ou portions de textes déjà traduits. Mais la valeur terminologique de ce qu'on en tire dépend évidemment de la qualité des textes qu'on y aura chargés. Les mémoires de traduction ne nous dispensent donc pas du contrôle de la qualité terminologique et linguistique des textes sources, tout au contraire. Bien utilisées, elles peuvent cependant fournir un appui certain à l'uniformisation terminologique.

Bref, un programme fort intéressant qui a comblé les attentes des participants. Des commentaires tels que : « excellent choix d'activités », « ma première participation et j'espère, pas la dernière », « un V^e Symposium tout à fait réussi », « vous nous offrez un ressourcement très riche et je vous en remercie », « à l'an prochain! » font en sorte que ce grand forum d'échange revient chaque année.

NOTE

¹ Lynne Bowker, trad. a., École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa; Nicole Sauvage, trad. a., ministère de l'Apprentissage de la Saskatchewan; Suzanne Marceau, trad. a., Bureau de la traduction et Julie Gagnon, terminologue, Postes Canada.

On the program:

- Kara Warburton, IBM Terminologist and Terminology Advisor for the Localization Industry Standards Association (LISA), who discussed the findings of a LISA survey on translation memory usage patterns, future trends and the impact on terminology.
- A technolinguistic showcase where firms demonstrated how their products could help terminologists and where participants had an opportunity to visit the booths for more information.
- A panel¹ that discussed what translation memories are, the types of tasks to which they are suited and their ability to store client-specific terminology.
- Christian Mayer, C. Tr., TRADINTEK Services linguistiques, who explained and gave supporting examples of how current translation assistance tools address the terminology requirements of the players in the language management value chain.

It is clear from the presentations that memories live up to their number one promise—to help realize savings and boost productivity significantly by recycling translated texts or portions of texts. That said, their terminological value clearly depends on the quality of the archived texts. Thus, translation memories do not eliminate the need to control the terminological and linguistic quality of source texts—quite the contrary—but when used properly, they can certainly assist with terminology standardization.

In short, the program was most interesting and everything the participants could have hoped for. With comments like “excellent choice of activities,” “my first visit and hopefully not my last,” “the fifth symposium was a total success,” “thank you for providing us with such a wealth of resources” and “see you next year!”, is it any wonder this major event continues to be held year after year?

NOTE

¹ Lynne Bowker, C. Tr., School of Translation and Interpretation, University of Ottawa; Nicole Sauvage, C. Tr., Saskatchewan Learning; Suzanne Marceau, C. Tr., Translation Bureau; and Julie Gagnon, Terminologist, Canada Post.

Le « machin » et les Français du Canada – Un traducteur canadien à l'ONU

Luc Labelle

Me voilà donc lauréat du concours de traducteurs de langue française que l'ONU organise tous les deux ans. La dernière fois que j'ai été lauréat, c'est le pape Jean XXIII qui expirait, en disant « amen ». Et cela concernait aussi la langue de Voltaire, puisque j'avais alors gagné le Concours de bon français de l'Ontario. J'ai l'impression de boucler la boucle.

Depuis février, je prends tous les jours un funiculaire (« sky tram ») qui me fait admirer les contreforts de béton et d'acier que New York étale à perte de vue. Du côté nord de l'immeuble de verre, d'aluminium et de marbre qui abrite l'ONU, c'est saint Georges sur son pursang piétinant des missiles qui m'accueille. Je dois contourner les visiteurs de toutes nationalités qui se bousculent au portillon, ou plutôt au portique de sécurité, pour tout savoir sur le « machin », surnom que de Gaulle a donné à l'ONU.

Mon bureau au douzième étage a une vue imprenable sur l'East River que des barges descendent et remontent avec les mêmes lenteurs que l'ONU (depuis le moment où j'ai posé ma candidature jusqu'à l'instant où j'ai signé ma première traduction, il s'est écoulé pas moins de deux ans). Cet espace, je le partage avec Wahab,

qui parle un français aussi impeccable que son costume et qui manie avec une virtuosité non moins grande la langue américaine. Celui-là est vraiment doué pour les langues. Il est Sénégalais. Mes autres collègues sont Français, Belges, Vietnamiens... et Canadiens. Car depuis peu il y a des « Français du Canada », comme disait le Général, parmi la cinquantaine de traducteurs français à l'ONU.

Pour exercer notre art, nous consultons une base de données très rapide qui contient la plupart des glossaires internationaux. Il y a aussi un lexique maison, très utile pour nos besoins, que notre formateur a confectionné au fil des ans. En plus, moi, j'ai une arme encore secrète : c'est mon propre dictionnaire, *Les mots pour le traduire*, que je viens de publier. Il renferme une foule de traductions élégantes accompagnées d'exemples tirés de journaux et de textes officiels.

Notre arsenal ne sera jamais trop puissant, car ici il faut du style, encore du style, toujours du style. Et il vaut mieux être plus catholique que le pape. Même les traducteurs dits « hors classe » – celles et ceux qui ont une haute expérience – se font réviser. Les ratures sont nombreuses dans les cinq pages standard (300 et quelques mots chacune) que nous devons produire quotidiennement.

Être traducteur français à l'ONU a certainement quelque chose de prestigieux, ne serait-ce que parce que je peux à tout moment, dans la salle des pas perdus, croiser Kofi Annan et les grands de ce monde, ou alors, quand l'imagination s'en mêle, voir surgir Nicole Kidman...





To Be or Not To Be: Maintaining Sentence Unity

Frances Peck

Usually when sentence unity turns up on the agenda at the workshops I teach, participants look at me blankly. And who can blame them? The term, though a chapter heading in many grammar and writing texts, is vague at best. So I normally introduce the topic by explaining what sentence unity means.

Here are four possible explanations. Which one or ones are correctly worded? "Sentence unity is where you make sure that the subject and predicate of a sentence join logically." "Sentence unity is when the parts of a sentence come together grammatically and make sense." "The reason sentence unity is important is because without it, a sentence is incoherent." "Sentence unity is taking care to keep sentence parts in line."

If you found fault with all of these explanations, congratulations. Their content is fine, but all four sentences are awkwardly constructed. Each one illustrates a sentence unity problem—a logical and grammatical hitch in how the subject and predicate join together. And in each sentence, the hitch centres on the verb *to be*.

To be, at first glance an innocent, workaday verb, is surprisingly difficult to use correctly in certain types of sentences. Here's a look at the most common ways writers misfire with this verb, destroying sentence unity in the process.

Is where

The word *where*, of course, denotes place. Yet writers often use *where* after the verb *to be* when referring to terms or concepts that have nothing to do with place. The result? Sentences like the following, which lack unity and suffer from both logical and grammatical problems.

Origami is where you fold paper into shapes and objects that will delight and amaze the whole family.

The logical problem is that origami is not a place. It's therefore not accurate to say that origami "is where" anything takes place. Here's a possible revision:

Origami is the art of folding paper into shapes and objects that will delight and amaze the whole family.

The grammatical problem surrounding *is where* is more complicated. If you're a grammar keener, you'll know that *to be* is a linking verb, and like all linking verbs it needs to be completed by either a noun or an adjective, or a phrase or clause that serves as a noun or an adjective. But *where*, a conjunction that refers to place, always begins an adverb clause.

Strictly speaking, this means that following *to be* with *where* should produce a grammatically disjointed sentence every time. Nowadays, however, only the most prescriptive grammarian would condemn the structure outright. It's generally agreed that when the subject of the sentence is a place, it's fine to use *is where*.

China is where the art of paper-folding originated, but Japan is where it is most widely practised.

Is when

Is when wreaks the same sort of havoc in writing as *is where*. Consider this illogical sentence, which regrettably appears in an online writing guide from a California college:

Unity is when all the sentences in a paragraph stick to the main point, as stated in the topic sentence.

The word *when* refers to time, but unity is not a time. This sentence is just as incorrect as the *is where* sentence above. It could be rewritten like this:

Unity results when all the sentences in a paragraph stick to the main point, as stated in the topic sentence.

Like *where*, *when* is generally acceptable after the verb *to be* when its use is logical—that is, when its subject refers to a time.

New Year's Day is when many people resolve to kick nicotine forever.

The reason . . . is because

An even more widespread problem, *the reason . . . is because* is an expression that routinely springs to mind when we have some explaining to do.

The reason Sheila left the fundraising dinner early was because she had had her fill of political jokes and overcooked prime rib.

This sentence is snarled because *because*, like *where* and *when*, begins an adverb structure, not a noun or adjective structure, which should ideally follow *to be*. But unlike *is where* and *is when*, *the reason . . . is because* is uniformly panned by grammar texts and usage guides, largely because in addition to being grammatically suspicious, it's redundant (*the reason is* and *because* mean the same thing).

It's therefore best to avoid *the reason . . . is because* entirely. There are two basic ways of doing this: (1) eliminate *the reason . . . is* or (2) use *that* in place of *because*. The first approach is often better because it produces a more concise sentence.

Sheila left the fundraising dinner early because she had had her fill of political jokes and overcooked prime rib.

The reason Sheila left the fundraising dinner early was that she had had her fill of political jokes and overcooked prime rib.

To be in definitions

Anyone who has composed a definition knows the peculiar pain of trying to capture the essence of something in words. Part of the difficulty is that a definition often hinges on the verb *to be*, which is almost an equal sign in such a sentence, equating a term to its definition. Definitions require a precise balancing of subject and predicate. Notice the awkwardness of these two attempts:

A turophile is being a connoisseur or lover of cheese.

Taxidermy is a lifelike representation of an animal constructed from its preserved skin.

Looking at the first sentence as if it were an equation helps to pinpoint the imbalance: a turophile (a person) = being something (an action). The sentence unity problem is clear: a person cannot equal an action. Here's a better version:

A turophile is a connoisseur or lover of cheese.

If we analyse the second sentence, we see that taxidermy (the process) = the representation of the animal (the stuffed animal itself). Once again, the sentence unity is askew. *To be* must be followed by a noun that says precisely what taxidermy is.

Taxidermy is the art of constructing a lifelike representation of an animal from its preserved skin.

Logic, balance and patience—that's what it takes to construct unified sentences with *to be*. A simple verb that's deceptively hard to use, *to be* is nonetheless a verb no writer can be without.

Our Apologies. . .

There is a mistake in Frances Peck's article entitled *Usage Myths* (Vol. 1, No. 2, December 2004). The second sentence of the third paragraph on page 19 should read as follows: "But when three or more entities relate to each other individually and equally rather than collectively, or when the relationship **is not general but reciprocal**, *between* is the only word that will do."

Our apologies to the author and to our readers.



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

« en rapport avec » (prise 2)

Un GARCIA qui arrive en rapport avec une disparition. (*Le Droit*, 28.06.05)

En décembre 1981, *L'Actualité terminologique* faisait paraître un Mots de tête sur « en rapport avec », calque présumé de l'anglais. Un quart de siècle plus tard, malgré la fréquence de ce sens « défendu », les dictionnaires continuent de faire comme s'il n'existait pas. Je l'ai dit, et je le répète (je le tripète même, comme disaient les collégiens), les lexicographes ne lisent pas votre revue préférée.

Et nos défenseurs de la langue non plus, semble-t-il. Une nouvelle génération a pris la relève depuis – Marie-Éva de Villers¹, Lionel Meney², Camil Chouinard³, Paul Roux⁴ –, mais les rappels du sens premier de cette locution (« qui correspond, convient à ») et les condamnations ou mises en garde demeurent les mêmes. Comme à l'époque où Arthur Buies⁵ la condamnait pour la première fois, en 1888...

Si vous êtes assez vieux pour avoir lu mon article*, vous savez que cet usage ne nous est pas particulier. Et tout comme chez nous, il s'est bien maintenu en France. Les traducteurs, par exemple, en semblent plutôt friands. De l'espagnol : *sa mort est en rapport avec les rendez-vous*

qu'il avait chez toi (Manuel Vásquez Montalbán⁶). De l'allemand : *ses innovations techniques étaient en rapport avec cela* (lettre de Freud; *Figaro littéraire*, 21.03.00). De l'anglais : *en rapport avec une affaire sur laquelle je suis* (Dennis Lehane⁷). Du polonais : *les noms qu'on donne aux enfants sont en rapport avec un événement du jour de leur naissance* (Ryszard Kapuściński⁸).

Bien sûr, on trouve l'expression dans les journaux : *les éléments les plus intéressants de sa vie en rapport avec son œuvre* (*Figaro littéraire*, 21.03.02). Cette idée de « lien » s'ajoute à celle de « correspondance » dans l'exemple suivant : *le Compagnon observe les choses qui sont en rapport avec ses préoccupations professionnelles*⁹. Mais dans celui-ci, tiré du *Traité de non-prolifération nucléaire*, c'est plutôt le sens de « visé par » : *événements extraordinaires, en rapport avec l'objet du présent Traité* (*État du monde* 1996). Alors qu'en 1981 mon exemple le plus ancien était d'un spécialiste de Descartes, cette fois, c'est un spécialiste de Marivaux qui m'en fournit un de la même année : *cette conception est peut-être chez Marivaux en rapport avec le sentiment qu'il a de la grâce*¹⁰.

J'ai dit que les dictionnaires l'ignorent, mais leurs rédacteurs s'oublient parfois : *agro-industrie – ensemble des industries en rapport avec l'agriculture*. C'est dans le *Petit Robert*. Il est intéressant de comparer avec la définition du *Dictionnaire universel francophone* : *ensemble des industries concernées par l'agriculture*. Ou encore avec celle d'« agrobusiness » dans le *Grand Larousse* : *ensemble des activités en relation avec l'agriculture*.

Pour leur part, les bilingues commencent timidement à l'employer. On en trouve deux exemples dans le *Harrap's*, à « rapport » : *une histoire en rapport avec votre vie quotidienne; parlez-lui de choses qui sont moins en rapport avec votre passé*. Un dans le *Larousse-Chambers*, mais sans contexte : *to have a relation to something – être en rapport avec qqch*. Et un dernier, dans un dictionnaire de difficultés¹¹ récent : *son refus serait-il en rapport avec son absence?* Cela n'a plus grand-chose à voir avec « qui convient à ». C'est simplement l'idée de « lien ». C'est un début d'élargissement du champ sémantique de notre locution.

J'ai un dernier exemple, d'un auteur « classique », qui incitera

* Sinon, vous pouvez vous faire pardonner votre manque d'âge en vous procurant mon recueil, *Mots de tête*, aux Éditions David.

peut-être les lexicographes à revoir leur copie : *Il est bon que chaque éditeur soit responsable, engagé dans un organisme vivant, en rapport avec toutes ses parties*¹². Il est de l'auteur des *Destinées sentimentales*, mais ça ne correspond pas tellement aux sens évoqués jusqu'ici. Je dirais que cela signifie « en lien avec », si l'expression existait.

De fait, bien qu'elle ne se trouve pas dans les dictionnaires, elle existe bel et bien. J'en ai donné un exemple en épigraphe, mais pour ne pas vendre la mèche dès le départ, j'ai remplacé « lien » par « rapport ». Je l'ai vue pour la première fois il y a peut-être cinq ans, dans un travail qu'on m'avait demandé de relire. Je n'ai évidemment pas manqué de signaler à l'auteur que c'était un barbarisme. Il en était tout étonné, étant persuadé de l'avoir lue à maintes reprises sous la plume de collègues historiens.

Aujourd'hui, je dois faire amende honorable en quelque sorte, puisque depuis, j'en ai relevé une bonne trentaine d'occurrences. Dont au moins le tiers sont de sources européennes. Et sur Internet, on en trouve un peu plus d'exemples (plus de 900 000) que de l'autre. C'est une véritable « battante », qui semble bien décidée à supplanter sa rivale.

Ce qui frappe d'abord, c'est qu'elle est nettement plus polyvalente. Elle a bien sûr le sens de « lié à », « relatif à » : *les métiers scientifiques en lien avec la mer* (Maison des sciences, Poitou-Charentes); *les différents accords de l'OMC en lien avec la sécurité alimentaire* (Commission européenne); *chansons en lien avec Renaud*; *accidents de la route en lien avec le travail* (Département du Rhône). Mes exemples vont dans

le même sens : *premier inculpé en lien avec les attentats du 11 septembre* (Agence France-Presse, 04.01.02); *M. Hutchison a nié que ces mesures aient été en lien avec les attentats de Madrid du 11 mars* (AFP, 03.04.04). Ici, « lien » et « rapport » sont interchangeables.

Elle a aussi le sens d'« en liaison avec », notamment dans des documents administratifs, du genre offres d'emploi : *il travaille en lien avec les directeurs de départements scientifiques; rattaché au responsable d'affaires et en lien avec une équipe; en lien avec la communauté éducative* (rapport du Sénat français). J'en ai relevé plusieurs exemples dans les journaux : *les trois hommes affirment avoir agi en lien avec le département américain de la Défense* (AFP, 17.08.04). Des ouvrages plus sérieux l'emploient : *voici quelques-unes de ces actions partenariales : soutien, en lien avec l'Union européenne, d'un projet*¹³.

Assez curieusement, on la rencontre souvent sur le site d'institutions ou de groupes religieux : *retraite spirituelle en lien avec la famille vincentienne* (Association vincentienne des diacres mariés); *en lien avec la semaine missionnaire mondiale* (Missions étrangères de Paris); c'est presque synonyme de « dans le cadre de ». Mais on ne sait trop quel sens donner à cet exemple-ci : *prier en lien avec eux* (Diocèse d'Arras). En union avec?

Les exemples de sites « laïques » ne sont pas nécessairement plus limpides : *définir les priorités de financement, en lien avec les schémas nationaux* (projet de loi modifié par le Sénat); *l'approche des entreprises se fera en lien avec l'évolution des méthodes pédagogiques* (ministère des Affaires sociales, du Travail et de la Solidarité). Est-ce le sens

d'« en fonction de »? Les exemples de sens approximatifs, à mi-chemin entre ceux que nous avons vus ci-dessus, sont tellement nombreux que je renonce à vous en donner d'autres. Je vous invite à aller constater par vous-mêmes.

Et je termine avec cette question de Dominique de Villepin : *Est-ce que l'Irak aujourd'hui est en lien direct avec al-Qaïda?* (*Le Point*, 04.03.03). En liaison? en contact? en rapport avec? On le voit, « en lien avec » est beaucoup plus polyvalente que sa vieille rivale, ce qui me porte à croire que les dictionnaires attendront peut-être moins longtemps pour lui faire une petite place. Ce qui milite notamment en sa faveur, c'est que contrairement au cas d'« en rapport avec », il n'existe pas de sens reconnu pour lui faire concurrence.

NOTES

- 1 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec/Amérique, 1997.
- 2 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999 (l'auteur y voit l'influence d'« in connection with »).
- 3 *1300 pièges du français parlé et écrit*, Libre Expression, 2001.
- 4 *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Éditions La Presse, 2004 (Roux y voit plutôt l'influence d'« in relation to »).
- 5 *Anglicismes et canadianismes*, coll. « Introuvables québécois », Montréal, Leméac, 1979, p. 22-23.
- 6 *Tatouage*, coll. 10/18, 1990, p. 224; traduit par Michèle Gazier et George Tyras.
- 7 *Un dernier verre avant la guerre*, Rivages/Noir, 2001, p. 61; traduit par Mona de Pracontal. On en trouve un autre exemple dans *Ténèbres, prenez-moi par la main* du même auteur, traduit par Isabelle Maillet.
- 8 *Ébène*, Presses Pocket, 2002, p. 82; traduit par Véronique Patte.
- 9 Bernard de Castéra, *Compagnonnage*, Que sais-je?, 1992, p. 62.
- 10 Frédéric Deloffre, introduction au *Paysan parvenu*, Garnier, 1965, p. xxi.
- 11 Daniel Péchoin et Bernard Dauphin, *Dictionnaire des difficultés du français*, Larousse, 2001.
- 12 Jacques Chardon, *Bonheur de Barbezieux*, Stock, 1938, p. 156-157.
- 13 D. Andrier, R. Souchier et L. Vilar, *Le Patrimoine mondial*, Que sais-je?, 1998, p. 117.



Halifax en passant par Hull

Jacques Desrosiers

Il y a beaucoup d'hésitation en français dans le maniement des noms étrangers, et le cas de Halifax est épineux à sa manière¹.

Le mot est facile à prononcer et à écrire, mais l'idée d'aspirer ou non son *h* initial est un petit problème coriace qui a de quoi donner des maux de tête à quiconque cherche l'uniformité – à commencer par les toponymistes qui doivent baptiser des villes, des rues ou des sites d'un nom où figure *Halifax*. Les uns trouvent difficile de vivre avec un usage flottant, les autres d'accepter une solution trop catégorique. Je vais essentiellement faire le tour du problème et souligner des tendances.

Le site du premier ministre du Canada, à titre d'exemple, vante *la superbe ville de Halifax* et *la population de Halifax*. Parcs Canada présente *le centre-ville d'Halifax* et *la citadelle d'Halifax*. La presse européenne aimait parler du *sommet d'Halifax* où s'est réuni le G7, alors qu'ici au gouvernement fédéral *sommet de Halifax* est beaucoup plus fréquent, tout comme dans les journaux québécois. L'usage est flottant en Nouvelle-Écosse même, où des services de traduction ont fait leur choix, de manière à éviter de parler d'un texte à l'autre du *port de Halifax* et de *l'aéroport international d'Halifax* – mais où d'autres traducteurs s'accommodent d'un usage flottant.

Ce genre de problème n'est pas nouveau. Les plus grands hésitent.

Flaubert, dans le récit *Un cœur simple*, envoie la fille d'une M^{me} Aubain en pension chez les Ursulines d'Honfleur, puis quelques pages plus tard fait apercevoir à sa servante les lumières de Honfleur qui scintillaient dans la nuit². Même flottement jusque chez les spécialistes. La Commission de toponymie du Québec, dans sa banque des noms de lieux, raconte l'histoire de *la ville d'Hudson*, mais aussi celle de Delson, dont le nom « *provient du télescope de Delaware et de Hudson* ».

Le *h* aspiré ne se prononce pas en français : il est phonétiquement vide. Sauf qu'il empêche l'élision (*le hasard*, et non *l'hasard*) et la liaison (*les héros*, et non *les z'héros*). En général, le *h* initial de nos mots d'origine grecque ou latine est muet, bien que les exceptions ne manquent pas – *la hernie*, *la huppe*, *la hiérarchie*, *le haut*, etc., avec tout ce que cela suppose d'incohérences : *le héros* mais *l'héroïne*; *l'huissier* mais *le huis clos*. Par contraste, les mots qui nous viennent des langues germaniques ont un *h* aspiré : *la harpe*, *la housse*, *les huguenots*, etc. Il y a des exceptions là aussi, comme *l'hébergement*, qui vient du francique.

Notons en passant que notre *h* muet n'est pas la huitième merveille du monde. Il est resté soudé aux mots que le français a empruntés au latin, mais dans beaucoup de cas il a tout bonnement été réintroduit pour imiter l'orthographe latine, alors qu'en latin on ne le prononçait même

plus³. Bref, on a conservé ou ajouté le *h* sans lui donner aucun son ni aucune fonction, pendant que d'autres langues romanes s'en débarrassaient (*l'uomo* en italien). La réforme de l'orthographe qui fait tant de vagues depuis quinze ans pourrait aller encore bien plus loin...

Il est donc naturel d'être tenté de régler la question de *Halifax* en se fondant sur le critère de l'étymologie. Comme le mot viendrait du latin médiéval *Haligonia*, il s'ensuivrait que le *h* serait muet, et qu'on devrait donc dire *ville d'Halifax*. Mais ce critère présente des difficultés évidentes. De l'aveu même de ceux qui y recourent, il est loin d'être pratique. Sa généralisation serait dans la vie réelle une véritable épreuve, pour les traducteurs par exemple, qui devraient faire des recherches sur des noms anglais ou étrangers commençant par un *h* qu'ils rencontrent dans leurs textes pour savoir s'ils sont d'origine latine, grecque ou autre. Et ces recherches seraient faites à l'intérieur de la langue à laquelle appartient le mot. L'anarchie a de bonnes chances de l'emporter.

On ne peut non plus imaginer des écrivains se lancer dans ce genre de travail. Vladimir Federovski écrit comme allant de soi, sans y prêter davantage attention : *Les sources de la CIA citées dans le journal Boston Globe, du 22 février 1996, affirment que lors du sommet de Halifax, Korjakov avait en permanence une bouteille d'alcool fort pour que son maître [Boris Eltsine] pût boire*

lorsqu'ils étaient seuls⁴. Pour lui, c'est un mot anglais, point.

Halifax est en effet d'abord et avant tout un mot d'origine anglaise, de la même manière que *hacienda*, importé en français, est pour nous un mot d'origine espagnole, même si les Espagnols l'ont formé à partir du latin. C'est pour cette raison sans doute – le fait qu'il soit senti comme étant d'origine anglaise – que le *h* ne s'élide pas pour les *marquis*, *comte* et *vicomte de Halifax*, exceptions qu'acceptent volontiers les partisans de *d'Halifax*. Pourtant, si *Halifax* vient de *Haligonia*, ces messieurs ont dû tirer leur titre du même pedigree étymologique.

Abordons la question par un autre angle. Le mot *Hudson* n'a rien à voir avec le monde gréco-romain, et pourtant nous disons bel et bien depuis Radisson et Desgroseillères : *la baie d'Hudson*. En revanche, nous disons la majorité du temps *de Hull*, *de Huntingdon*, *de Harrington Harbour*, bien que ces noms n'aient rien de plus anglais que *Hudson*. Mais la différence saute aux yeux – ou plutôt à l'oreille : on prononce *baie d'Hudson* à la française, comme *glaçon*, tandis que la prononciation des autres est toujours teintée d'anglais. Jamais les locuteurs canadiens n'auraient accepté de faire rimer *Hull* avec *bidule* ou de faire allitérer *Huntingdon* avec *un*, *teint* et *dont*. Nous gardons en français la trace anglaise de certains mots, et nous francisons certains autres. L'usage ici est maître du jeu. Les locuteurs imposent leurs préférences.

À quel groupe appartient *Halifax*? La question est là. Pour certains, *Halifax* s'est francisé comme *Hudson* : *h* muet. Pour d'autres, c'est un mot anglais, comme *Hull*

ou *Huntingdon* : *h* aspiré. Je ne dis pas que ce rapport est automatique. Si tout était si simple! L'usage veille à ce qu'il y ait toujours des exceptions. On dit au Québec : le *comté d'Hemmingford*, *h* muet et prononciation à l'anglaise. Mais on ne peut nier le lien entre la prononciation anglaise et l'aspiration du *h*. La même remarque vaut pour les noms allemands. Le *h* de *Hitler* est très souvent muet en français, – mais c'est parce qu'on prononce le mot à la française. On aspire le *h* de *Hegel*, que l'on ne prononce jamais à la française (ce qui donnerait *e-jel*). De plus, quand on forme un nom ou un adjectif à partir de ces noms, comme *hitlérisme* ou *hégélien*, le *h* devient généralement muet. *De Hegel*, nom allemand, mais *l'hégélien*, mot français.

J'ai donné au début l'exemple de *Delson*. Peut-être le toponymiste qui a écrit l'historique de la ville a-t-il cherché dans sa phrase à détacher le mot *Hudson*, à le mettre en relief pour bien marquer le parallèle avec *Delaware*. Cette tendance à détacher certains mots, et surtout les noms propres, pour qu'ils désignent ce à quoi ils renvoient sans équivoque, est bien ancrée dans l'usage. On le fait couramment en citant un simple mot ou le titre d'une oeuvre. Joseph Hanse note que, hésitant, nous disons bien *le sujet d'« avoir »* et *le sujet de « être »*. On rencontre *l'auteur d'Antigone* ou *de Antigone*. L'élision est facultative dans de tels cas. Une situation semblable se présente avec la liaison devant de nombreux prénoms (pas tous). On ne fait pas la liaison en disant : *Dans ma classe, il y avait deux Ève et trois Alain*. A fortiori, souvent on ne la fera pas même s'il y a un *h* muet : *L'année suivante, il y avait trois Huguette*.

Il en va ainsi souvent avec les noms de ville. C'est la graphie *de Honfleur* que préfère la ville elle-même aujourd'hui. Si j'étais maire de Honfleur, j'aurais fait la même chose : je n'aimerais pas trop entendre *d'Honfleur* où le mot semble s'être fait couper la tête.

La Commission de toponymie du Québec a récemment pris une décision hardie pour faire régner l'uniformité sans bousculer l'usage établi : elle a proposé que dans toutes les nouvelles désignations québécoises créées après 2004 et commençant par un *h*, la particule *de* ne s'élide plus. Ainsi les *rue d'Halifax* et la *municipalité de Sainte-Sophie-d'Halifax* au Québec resteront telles quelles, de sorte que l'usage local est respecté, mais si une rue par exemple a été baptisée *Halifax* après 2004, sa désignation officielle sera *rue de Halifax*. Ce critère est intéressant dans la mesure où il indique peut-être une tendance de fond en français actuellement, soit respecter davantage le *h* aspiré des mots étrangers. Si cette tendance est forte, la graphie *ville de Halifax* prendra du galon. Au bout du compte, on a envie de crier comme le prédicateur du XVII^e siècle que cite le *Oxford English Dictionary* : *From Hell, Hull, and Halifax, Good Lord, deliver us!*

NOTES

- 1 J'ai talonné beaucoup de monde à gauche et à droite pour cet article, jusqu'en Nouvelle-Écosse. Je remercie en particulier Hélène Gélinas-Surprenant, qui m'a fourni une abondance de renseignements, ainsi que Marcel Fourcaudot, de la Commission de toponymie du Québec, Jacqueline Farvacque et Bruno Lobrichon.
- 2 Dans *Trois contes*, Garnier-Flammarion (collection de poche), 1965, p. 48 et 72.
- 3 *Le bon usage*, 13^e éd., § 69.
- 4 *Le département du diable : la Russie occulte d'Ivan le Terrible à nos jours*, Plon, 1996, p. 19, n. 1.



Élision, omission et toponymes

Faut-il faire l'élision devant un toponyme étranger commençant par un h? La question est brutale et de nombreux langagiers se la posent souvent. Encore faudrait-il que les dictionnaires précisent si les noms figurant dans leurs pages commencent par un h aspiré ou non. Certains diront qu'il faut prononcer le h de tous les toponymes étrangers et que, par conséquent, il ne peut y avoir d'élision. Un petit coup d'œil dans les grammaires convainc qu'il est impossible d'être aussi catégorique.

Commençons par deux cas très simples : *la Hongrie* et *le Honduras*. Voilà qui semble aller dans le sens de l'aspiration universelle au *h* aspiré. Mais ne dit-on pas *la République d'Haïti*, où l'élision est le signe évident que le *h* n'est pas aspiré? Et que dire de la *ville d'Halifax*, dont fait état TERMIUM®¹? Pourtant, n'y a-t-on pas organisé en 1996 ce qui était alors officiellement désigné comme le *Sommet de Halifax*? Cette appellation a complètement disparu de TERMIUM®. Étrange.

Si Grevisse constate que le *h* aspiré se trouve dans les noms de lieux et de personnes des pays de langue germanique, il ne tarde pas à énumérer toute une litanie d'exceptions entrées dans l'usage où le *h* en question n'est plus aspiré. De fait, aucun auteur consulté ne se risque à proclamer que dans tous les noms d'origine étrangère commençant par un *h*, celui-ci est systématiquement aspiré. Et pour cause, car l'usage, lui, est loin d'être aussi linéaire, comme d'habitude. Si l'expression *les habitants de Hambourg* se construit le plus souvent avec un *h* aspiré, il n'est pas rare de lire *la politique d'Hitler*. D'ailleurs, ne parle-t-on pas d'*hitlérisme*? Et un certain Charles de Gaulle, pas tout à fait un plumitif, faisait lui aussi l'élision en parlant du célèbre dictateur. Comble de malheur, les mêmes incohérences se voient dans

d'autres langues. Parmi de nombreux exemples possibles, mentionnons *la bombe d'Hiroshima* au lieu de *la bombe de Hiroshima*. Toutes ces pirouettes de l'usage peuvent s'expliquer par le fait que le *h* des noms communs et des noms propres n'est tout simplement pas prononcé en français, du moins la plupart du temps. Par conséquent, il est fort tentant pour les francophones de faire de même avec les noms d'origine étrangère, d'où la confusion dans l'usage.

Le cas de l'omission de l'article devant la voyelle initiale semble plus facile, mais il ne l'est pas vraiment, car, là encore, l'usage vacille. Prenons deux exemples : *la République de l'Inde* et *la République d'Indonésie*. Imagine-t-on *la République d'Inde*? Signalons d'entrée de jeu que ces formulations ont été adoptées officiellement aux Nations Unies. Chacune d'entre elles a d'ailleurs des petites sœurs : *la République de l'Équateur*, *de l'Ouganda*, *de l'Uruguay*, etc., d'une part; *la République d'Estonie*, *d'Ouzbékistan*, etc., d'autre part.

Les ouvrages de langue ainsi que les experts consultés ne m'ont pas permis de trouver quelque règle que ce soit. D'ailleurs les variations observées à l'ONU montrent qu'encore une fois l'usage n'est pas fixé.

On rencontre d'ailleurs le même problème avec la formulation *gouvernement de...* Faut-il mettre l'article ou non? Avec le masculin, il n'y a pas de difficulté : *le gouvernement du Nicaragua*, *du Népal*. Mais *le gouvernement de Somalie* ou *de la Somalie*? Walter von Wartburg, dans son *Précis de syntaxe du français contemporain*, ne mentionne pas l'usage avec *gouvernement*, mais est d'avis que l'article est omis dans les expressions anciennes fixées par l'usage comme *le royaume d'Espagne* et *l'histoire de France*. Nous serions mal avisés d'ériger cette observation en règle et de l'appliquer au mot *gouvernement*, car elle force la définition de deux catégories de toponymes :

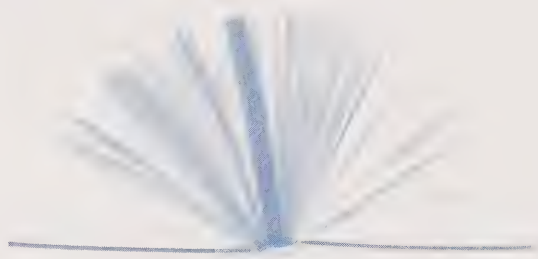
ceux qui prennent l'article et ceux qui ne le prennent pas. Nous aurions donc *le gouvernement de Belgique* (ancien usage) et *le gouvernement de l'Éthiopie* (usage plus récent)? Et qu'est-ce qui est sanctionné par l'usage et qu'est-ce qui ne l'est pas? Ne comptez surtout pas sur Google pour départager ce qui se dit couramment de ce qui serait marginal. Dans certains cas les deux tournures sont au coude à coude dans les résultats de recherche...

Une façon de régler la question serait de dire tout simplement que les textes soignés requièrent l'article après *gouvernement*. Après tout, n'est-il pas plus élégant de dire *le gouvernement de la France* que *le gouvernement de France*? J'ai soumis cette proposition à la lexicographe Marie-Éva de Villers, auteure du *Multidictionnaire de la langue française*. Elle m'a répondu que si l'emploi de l'article défini est obligatoire au masculin, il devrait

l'être au féminin. Ce qui donnerait ceci : *Le gouvernement du Canada salue le gouvernement de la France. Le gouvernement de l'Arménie présente ses revendications au gouvernement de la Turquie*. Vous ne trouvez pas que c'est beaucoup plus simple ainsi?

NOTE

¹ La banque de données linguistiques du gouvernement du Canada.



Le Bureau de la traduction s'associe à la 2^e Journée québécoise des dictionnaires

The Translation Bureau at the 2^e Journée québécoise des dictionnaires

Le Bureau de la traduction est fier de s'associer à la 2^e Journée québécoise des dictionnaires qui se tiendra le 6 octobre 2005, dans la Grande Bibliothèque, à Montréal. Sous le thème « Pierre Larousse et les dictionnaires Larousse : tout le savoir du monde », les participants se pencheront sur des thèmes comme la conception éditoriale d'un dictionnaire et les progrès scientifiques reflétés dans le *Petit Larousse*. Lui-même grand consommateur de dictionnaires, le Bureau a le plaisir de participer à cet événement et d'y faire connaître son travail de normalisation terminologique et linguistique.

www.ling.umontreal.ca/dictionnaires/

The Translation Bureau is proud to participate in the 2^e Journée québécoise des dictionnaires to be held on October 6, 2005, in Montreal's Grande Bibliothèque. This year's theme is *Pierre Larousse et les dictionnaires Larousse : tout le savoir du monde* [Pierre Larousse and the Larousse dictionaries: a world of knowledge]. Participants will discuss such themes as the editorial design of a dictionary and the scientific progress reflected in the *Petit Larousse*. As a major dictionary consumer, the Bureau is pleased to take part in this event and to share its work in terminology and language standardization.

www.ling.umontreal.ca/dictionnaires/

Tutorial Pavel

La Oficina de Traducciones tiene el agrado de anunciar el lanzamiento del *Tutorial Pavel de Terminología* con motivo de la celebración del Día Mundial de la Traducción. El *Tutorial* es un curso interactivo de terminología en línea elaborado por la Oficina de Traducciones para compartir los conocimientos adquiridos sobre el proceso de normalización terminológica con los funcionarios públicos del gobierno federal de Canadá y con otros grupos que estén interesados en establecer un uso terminológico uniforme a nivel nacional e internacional. Su objetivo es ofrecer un panorama general sobre los principios, métodos y herramientas de la terminología y familiarizar a los usuarios con el proceso de normalización terminológica, de forma que puedan contribuir al uso uniforme de la terminología en su propia organización.

El *Tutorial Pavel de Terminología* fue concebido luego del éxito fulgurante de las versiones precedentes en inglés y francés. Se lo puede consultar gratis en la siguiente dirección: **www.termium.gc.ca/didacticiel_tutorial/espanol/lecon1/indexe_s.html**. La versión en portugués se publicará próximamente.

Le Bureau de la traduction est très fier d'annoncer le lancement, dans le cadre de la Journée mondiale de la traduction, du *Tutorial Pavel de Terminología*. Le *Pavel* est un outil pédagogique en ligne stimulant et attrayant que le Bureau a conçu pour transmettre le savoir qu'il a acquis en matière de normalisation terminologique aux membres de la fonction publique fédérale du Canada et à d'autres institutions et groupes actifs à l'échelle nationale et internationale. Il donne une vue d'ensemble des principes, de la méthodologie et des types d'outils propres au travail terminologique, et il familiarise avec les particularités du processus de normalisation terminologique les utilisateurs intéressés à harmoniser l'usage terminologique dans leur organisation.

Le *Tutorial Pavel de Terminología* a vu le jour par suite du succès fulgurant remporté par ses prédécesseurs en français et en anglais. On y accède gratuitement à l'adresse suivante : **www.termium.gc.ca/didacticiel_tutorial/espanol/lecon1/indexe_s.html**.

Une version en portugais suivra bientôt.

In celebration of International Translation Day, the Translation Bureau is very proud to announce the launch of the *Tutorial Pavel de Terminología*, the Spanish version of its popular *Pavel Terminology Tutorial*. The *Pavel* is a user-friendly online interactive tool developed by the Translation Bureau to share the knowledge it has gained about the terminology standardization process with Canadian federal public servants and with other groups actively involved in terminology projects at the national and international levels. The tutorial's purpose is to give an overview of terminology principles, methods and tools and to guide users in the process of terminology standardization when they are called upon to contribute to consistent terminology usage in their organization.

The *Tutorial Pavel de Terminología* was developed in the wake of the overwhelming success of its French and English predecessors. It is accessible free of charge at the following address: **www.termium.gc.ca/didacticiel_tutorial/espanol/lecon1/indexe_s.html**. A Portuguese version will follow shortly.

El Rincón Español

María Pozzi

Formación de términos de telecomunicaciones en español de México (1)

Estimados lectores: Presentamos en este número la primera parte del artículo de María Pozzi. La segunda aparecerá en la revista de diciembre.

Introducción

Uno de los campos de la tecnología moderna con avances cuyo impacto nos afecta a todos es el de las telecomunicaciones. ¿Quién recuerda los tiempos en que para hacer una llamada de larga distancia de Europa a México había que solicitarla a la operadora con horas de anticipación y cuando ésta llegaba, apenas se oía la voz al otro lado del teléfono? ¿Podríamos en la actualidad imaginar nuestra vida sin televisión, radio, teléfono, teléfono celular, Internet, noticias instantáneas, comunicación vía satélite, etc.? Sin embargo, nuestros antepasados de hace apenas un siglo no tenían acceso a nada de esto. Quizá las telecomunicaciones constituyen una de las características más sobresalientes de nuestra época: vivimos en la era de la comunicación.

Junto con el desarrollo de tecnología nace la necesidad de denominar cada objeto nuevo mediante un término especializado; es así como la terminología de las telecomunicaciones está formada por un conjunto sustancial de términos, muchos de los cuales son de reciente creación. Ahora bien, ya que esta tecnología se desarrolla principalmente en países de habla inglesa, la terminología, por consiguiente, también se crea originalmente en inglés, de manera que en países como México la tecnología se importa junto con la correspondiente terminología. El presente trabajo consiste en el análisis de la formación de un subconjunto de términos de telecomunicaciones en español de México.

1. El proyecto

Hace algunos años, la Fundación Antonio de Nebrija de la Universidad Antonio de Nebrija, en Madrid, y la Fundación Airtel Móvil de España firmaron un convenio para la elaboración del *Diccionario de telefonía y comunicaciones móviles* (2000). El diccionario está compuesto por cerca de 4000 entradas en español peninsular con sus equivalentes en inglés, catalán, eusquera, gallego y algunas variantes del español de América Latina, que incluyen el de México, Argentina, Chile y Uruguay. Las variantes latinoamericanas se elaboraron en el país correspondiente por miembros de la Red Iberoamericana de Terminología (RITerm). La parte del español de México estuvo a cargo de Ana María Cardero y María Pozzi contando con el apoyo técnico y asesoría de ingenieros del Departamento de Estudios Técnicos, Investigación y Desarrollo de la Comisión Federal de Telecomunicaciones (COFETEL). Debido a que era importante contar con una visión más completa de la terminología de telecomunicaciones (especialmente de telefonía celular) y con el fin de registrar tantos usos como fuera posible, se solicitó también la colaboración y asesoría técnica de las dos empresas líderes de telefonía celular de México, pero lamentablemente ninguna de ellas estuvo dispuesta a participar. Esto se reflejó en los resultados obtenidos, a los que me referiré más adelante.

1.1 Sistema de conceptos

Con el objeto de producir el diccionario organizado sistemáticamente, el equipo de terminólogos de España, en colaboración con los miembros de la Fundación Airtel que participaron en el proyecto, elaboró un sistema de conceptos en el que a cada término le corresponde un lugar específico. Además, un sistema de esta clase permite garantizar, en la medida de lo posible, la inclusión de todos los términos pertenecientes a cada rama del sistema. El sistema de conceptos definido se muestra en la tabla 1.

Sistema de conceptos relacionados con las comunicaciones móviles

- 1 Comunicaciones
 - 1.1 Teoría
 - 1.2 Generalidades
- 2 Comunicaciones: Transmisión por soporte físico
 - 2.1 Generalidades
 - 2.2 Transmisión analógica
 - 2.3 Transmisión digital
 - 2.4 Transmisión por conductores metálicos
 - 2.5 Transmisión por fibra óptica
- 3 Comunicaciones: Transmisión por radio
 - 3.1 Generalidades
 - 3.2 Frecuencias y propagación
 - 3.3 Transmisores/Receptores
 - 3.4 Antenas
 - 3.5 Satélites

- 4 Comunicaciones: Conmutación
 - 4.1 Generalidades
 - 4.2 Señalización
 - 4.3 Redes de conmutación
 - 4.3.1 De circuitos (RDSI...)
 - 4.3.2 De paquetes (X.25...)
 - 4.3.3 De tramas (Retransmisión de trama...)
 - 4.3.4 De células (Modo de transferencia asíncrono)
- 5 Comunicaciones: Redes y servicios
 - 5.1 Gestión, utilización
 - 5.2 Sistemas telefónicos
 - 5.3 Radiotelefonía
 - 5.4 Radiomensajería
 - 5.5 Comunicaciones inalámbricas (DECT)
 - 5.6 Redes de enlazamiento
 - 5.7 Redes celulares
 - 5.7.1 Sistemas celulares analógicos
 - 5.7.2 Sistemas celulares digitales
 - 5.8 Servicios móviles por satélite
 - 5.9 Sistemas de comunicaciones móviles de tercera generación
- 6 Comunicaciones: Servicios de distribución
 - 6.1 Gestión, utilización, espectro
 - 6.2 Servicios de valor añadido
 - 6.3 Tarifas
 - 6.4 Textos y mensajes
 - 6.5 Datos e imágenes
 - 6.6 Redes privadas de valor añadido
 - 6.7 Empresas de radiodifusión y televisión
 - 6.8 Grabación, alta fidelidad

Tabla 1. Sistema de conceptos relacionados con la telefonía y las comunicaciones móviles.

1.2 Información contenida en cada entrada del diccionario

La información proporcionada en cada entrada del diccionario, es decir, su microestructura, está bien definida, como se muestra en la tabla 2.

Información contenida en cada entrada

Área temática

Área subtemática

Término en inglés

Sinónimos en inglés

Abreviatura en inglés

Definición en inglés

Contexto en inglés

Nota explicativa en inglés

Término en catalán

...

Término en gallego

...

Término en español peninsular

Sinónimos en español peninsular

Abreviaturas en español peninsular

Definición en español peninsular

Contexto en español peninsular

Nota explicativa

Término en español de México (cuando sea diferente al español peninsular)

Sinónimos en español de México (cuando sean diferentes a los del español peninsular)

Término en español de Argentina (cuando sea diferente al español peninsular)

...

Tabla 2. Información contenida en cada entrada

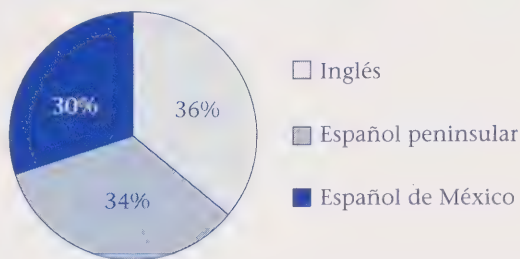
El trabajo desarrollado en México consistió en registrar los términos que difieren del español peninsular y que son usados por especialistas en telecomunicaciones en México.

2. Proceso de formación de términos en español de México

Con el objeto de analizar el proceso de formación de términos de telecomunicaciones móviles en español de México se seleccionaron las 404 entradas correspondientes al área temática *Comunicaciones: transmisión por radio*. Se encontró lo siguiente:

- De las 404 entradas se registraron 577 términos en inglés (142.82%), 538 en español peninsular (133.16%) y 481 en español de México (119.05%)¹. Este resultado es atípico en el sentido de que normalmente en inglés, que es la lengua en que se crea la mayor parte de la tecnología y, por lo tanto, de la terminología de telecomunicaciones, no se producen muchos sinónimos. En este caso, al registrar las variantes tanto del inglés británico como del estadounidense se produjeron más sinónimos de lo normal. Por otro lado, el número de términos registrados en español de México es inusualmente pequeño debido a que solo se tomó en cuenta la terminología empleada por el sector público. Al no haber contado con la participación del sector privado, no se registraron los términos que difieren de los que se usan en el sector público. Otro factor importante en este resultado es el hecho de que al casi no haber fuentes documentales confiables escritas originalmente en español de México², nuestra principal fuente de información consistió en los ingenieros especialistas de COFETEL, que la mayor parte de las veces se inclinaban por la elección de un solo término. En la gráfica 1, de manera comparativa, se ilustra el porcentaje de términos registrados para las 404 entradas en inglés, español peninsular y español de México:

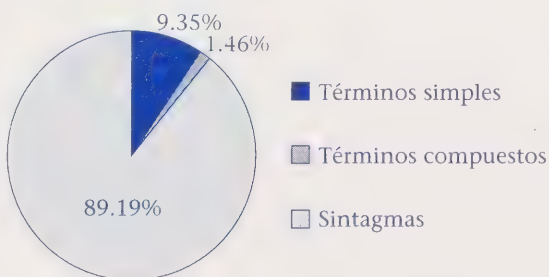
Porcentaje de términos en inglés, español peninsular y español de México



Gráfica 1. Porcentaje de términos en inglés y en ambas variantes del español

- El 100% de los términos registrados son grupos nominales, esto es, los términos no se forman a partir de verbos sino de sustantivos. Este resultado es consistente con la mayor parte de las terminologías especializadas.
- De los 481 términos registrados en español de México, 45 (9.35%) son términos simples, 7 son compuestos por dos raíces (1.46%). El resto, esto es, 429 términos (89.19%), está constituido por construcciones sintagmáticas de dos o más palabras. La gráfica 2 muestra este resultado:

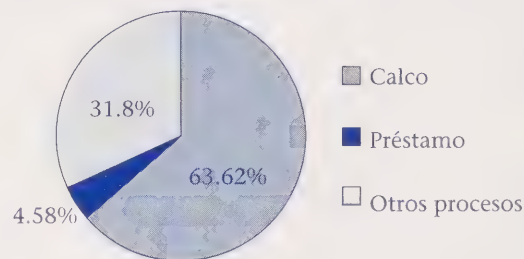
Tipos de términos



Gráfica 2. Tipos de términos

- 22 términos (4.58%) contienen al menos una palabra componente del término en inglés o una abreviatura en inglés.
- La forma más común de formación de términos en *telecomunicaciones*: *transmisión por radio* es el calco directo del inglés, o sea, la traducción literal de los elementos de un término, reordenando las palabras para que la unidad terminológica sea sintácticamente correcta y natural en español de México. Los términos así formados constituyen el 63.62% de la totalidad de términos registrados (306 términos). Los 153 términos restantes (31.8%) siguieron diversos procesos de formación. Este resultado puede observarse en la gráfica 3:

Procesos de formación de términos



Gráfica 3. Procesos de formación de términos

NOTA

- ¹ Hay que recordar que este tipo de trabajos terminológicos están orientados hacia el concepto, esto es, que en una misma entrada se registran las diferentes denominaciones del concepto en cuestión.
- ² Casi toda la documentación existente consiste en traducciones del inglés.



Popularizing the Thesaurus

Des synonymes plein l'écran

Ian Van Audenhaege

Traduction : Daniel Tremblay

If asked the name of their favourite term reference, most language professionals would answer with the major lexical players like Robert, Larousse, Multidictionnaire, Bartlett, Roget, Oxford, Webster, TERMIUM®, Le Grand dictionnaire terminologique or Eurodicautom. Fairly recently, however, two new tools have been carving out their own niches as synonym references: WordWeb, developed by Antony Lewis, and the Dictionnaire des synonymes, developed by the Centre de recherches inter-langues sur la signification en contexte (CRISCO).

WordWeb

WordWeb is an excellent and extensive English dictionary and thesaurus. Its core database stems from Princeton University's WordNet project; however, *WordWeb* has since received thousands of updates, corrections and additions and is currently updated on a regular basis with new words and meanings. It boasts 140,000 root words, 115,000 synonym sets and a large number of proper nouns, and fully covers Canadian, American, British and Australian spelling.

A term search in *WordWeb* will furnish the user with definitions and information on parts of speech, pronunciation and usage. It will also yield a clear breakdown of the conceptual neighbourhood by providing not only synonyms and oftentimes antonyms, but also hypernyms (less specific words), hyponyms (more specific words), holonyms (words for a collection or a whole) and meronyms (words for part of an object), which the program refers to as *Type of*, *Types*, *Part of* and *Parts*, respectively.

Si vous demandez aux langagiers quel est leur outil de référence terminologique préféré, la plupart mentionneront l'un des ouvrages lexicaux bien connus comme le Robert, Larousse, le Multidictionnaire, Bartlett, Roget, Oxford, Webster, TERMIUM®, le Grand dictionnaire terminologique ou Eurodicautom. Cependant, très récemment, deux nouveaux outils commencent à s'imposer : WordWeb, conçu par Antony Lewis, et le Dictionnaire des synonymes, élaboré par le Centre de recherches inter-langues sur la signification en contexte (CRISCO).

WordWeb

WordWeb est un excellent dictionnaire analogique anglais, très complet. Sa base de données découle du projet WordNet de l'Université de Princeton. Depuis les débuts de *WordWeb*, on a effectué des milliers de mises à jour, de corrections et d'ajouts, et on l'actualise régulièrement en y ajoutant de nouveaux mots et de nouveaux sens. Il contient actuellement 140 000 mots racines, 115 000 combinaisons de synonymes et un grand nombre de noms propres, et il indique les variantes orthographiques canadiennes, américaines, britanniques et australiennes.

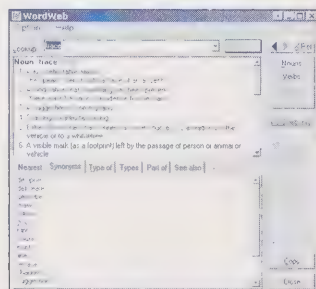
Une recherche dans *WordWeb* donne des définitions et des renseignements sur la catégorie grammaticale, la prononciation et l'usage. De plus, *WordWeb* présente clairement le champ conceptuel en fournissant non seulement des synonymes et, souvent, des antonymes, mais aussi des hyperonymes (mots moins spécifiques), des hyponymes (mots plus spécifiques), des holonymes (mots

WordWeb attempts to expand the user's frame of reference and suggests new search possibilities by providing a number of other features:

- *Nearest* — entries that alphabetically appear before or after the search term in the *WordWeb* dictionary.
- *Similar* — words with meanings close to that of the search word, with the added option of requesting words that are more closely or more loosely similar by clicking "+" or "-" buttons.
- *See also* — reference provided to indicate where further information can be found.

The beauty of this software is that it can be consulted online or downloaded free of charge for personal use in the form of a stand-alone Windows application. In the event that a term cannot be found in the Windows version, a simple mouse-click will redirect the search to the online version, which will then search other online dictionaries and encyclopedias.

A "Pro" version can also be purchased, offering users 7,000 more definitions and a number of additional features, the most noteworthy of which is the option to build custom glossaries and Web references.



désignant un ensemble ou un tout) et des méronymes (mots désignant des parties d'un objet), que le programme désigne respectivement comme *Type of*, *Types*, *Part of* et *Parts*.

WordWeb vise à élargir le cadre de référence de l'utilisateur, et lui propose de nouvelles possibilités de recherches grâce à certaines caractéristiques :

- *Nearest* — Entrées apparaissant, suivant l'ordre alphabétique, avant ou après le terme recherché dans le dictionnaire *WordWeb*.
- *Similar* — Mots dont le sens se rapproche de celui du terme recherché; *WordWeb* offre aussi la possibilité de demander des mots dont le sens se rapproche davantage ou plus vaguement en cliquant sur les boutons « + » ou « - ».
- *See also* — Référence indiquant où trouver plus de renseignements.

L'avantage de ce logiciel est que l'utilisateur peut le consulter en ligne ou le télécharger gratuitement pour son usage personnel comme une application Windows indépendante. Si l'utilisateur ne peut trouver le terme voulu dans la version Windows, il n'a qu'à cliquer une fois pour que *WordWeb* redirige la recherche en ligne, fouillant dans d'autres dictionnaires et encyclopédies sur Internet.

On peut également se procurer une version « professionnelle » dans laquelle on trouve 7 000 définitions de plus et un grand nombre de caractéristiques supplémentaires, dont la plus intéressante est la possibilité de constituer des glossaires et des références Web personnalisés.

The various versions of *WordWeb* are available at the following addresses:

- Windows version (free for personal use)
WordWeb.info/free/
- Windows version (*WordWeb Pro*)
WordWeb.info/
- Online version
WordWebonline.com/

Dictionnaire des synonymes

The Centre de recherches inter-langues sur la signification en contexte (CRISCO) offers a much-needed *Dictionnaire des synonymes*, a French synonym and antonym database for language professionals, available free of charge online.

The Laboratoire de linguistique mathématiquement analyse les relations synonymiques entre les mots afin de déterminer les différences sémantiques. Une représentation graphique de l'espace sémantique est disponible. Cependant, ce modèle graphique, contrairement aux résultats en format texte découlant des recherches dans le dictionnaire, semble plus utile pour la recherche et le développement lexical que pour une utilisation pratique.

CRISCO's online dictionary contains approximately 49,000 entries and 396,000 synonymous relationships. Given the method used to extrapolate these relationships, the Laboratoire de linguistique decided to avoid distinguishing terms by part of speech or usage. It should be noted that the synonym dictionary is based on seven classic European French dictionaries, namely the Bailly, Bénac, Du Chazaud, Guizot, Lafaye, Larousse and Robert. As a result, the user must make conscious and informed word choices based on locale, audience, type of text and context.

Les différentes versions de *WordWeb* se trouvent aux adresses suivantes :

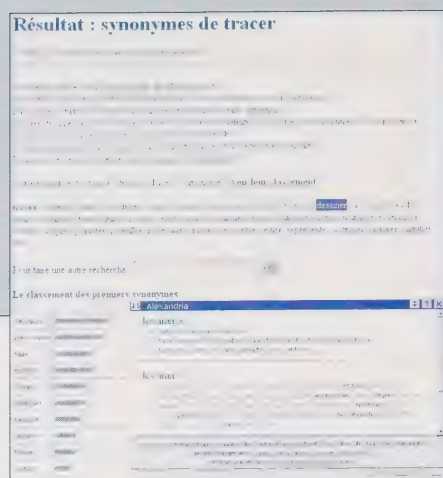
- Version pour Windows (gratuite pour utilisation personnelle)
WordWeb.info/free/
- Version pour Windows (*WordWeb Pro*)
WordWeb.info/
- Version en ligne
WordWebonline.com/

Dictionnaire des synonymes

Le Centre de recherches inter-langues sur la signification en contexte (CRISCO) offre gratuitement sur Internet un *Dictionnaire des synonymes*, une base de données francophone de synonymes et d'antonymes très utile pour les langagiers.

Le Laboratoire de linguistique analyse mathématiquement les relations synonymiques entre les mots afin de déterminer les différences sémantiques. Une représentation graphique de l'espace sémantique est disponible. Cependant, ce modèle graphique, contrairement aux résultats en format texte découlant des recherches dans le dictionnaire, semble plus utile pour la recherche et le développement lexical que pour une utilisation pratique.

Le dictionnaire en ligne du CRISCO contient environ 49 000 entrées et 396 000 relations synonymiques. Compte tenu des méthodes utilisées pour extrapoler ces relations, le Laboratoire de linguistique a décidé de ne pas différencier les termes selon la catégorie grammaticale ou l'usage. Il faut noter que le dictionnaire se fonde sur sept dictionnaires français européens classiques, nommément Bailly, Bénac, Du Chazaud, Guizot, Lafaye, Larousse et Robert. Par conséquent, l'utilisateur doit choisir les mots de manière informée et attentive, selon leur lieu d'utilisation, le destinataire, le type de texte et le contexte.



Language professionals should have no trouble finding what they need, despite the lack of bells and whistles. CRISCO's search page is slightly cluttered and plain, however carrying out a search is very simple and the resulting synonyms and antonyms appear as links, allowing users to carry out further searches on resulting terms. As a bonus, the dictionary provides an easy-to-read breakdown of up to 10 of the closest available synonyms in a horizontal bar graph, thus availing the user of additional insight into which of the synonyms may be most useful.

The Laboratoire de linguistique is currently partnered with Memodata™, making it possible to consult a test version of the *Dictionnaire des synonymes* that uses a Memodata™ tool called Alexandria®. The tool allows a user to double-click on any of the resulting search terms and be presented with standard dictionary results, as well as commonly used collocations and expressions. The user can switch between 15 look-up languages simply by clicking on the chevrons in the upper right corner of Alexandria's pop-up interface. Interestingly, searching for a word when the interface is set in another language will yield bilingual dictionary results.

CRISCO's dictionary can be accessed from its home page (elsap1.unicaen.fr/); however, because the site uses frames, attempts at setting the search page as a bookmark will prove futile. I have therefore provided the following direct links to both resources:

Dictionnaire des synonymes (original):
elsap1.unicaen.fr/cgi-bin/cherches.cgi

Dictionnaire des synonymes (Alexandria® test site):
elsap1.unicaen.fr/cgi-bin/cherches5.cgi

Les langagiers n'auront aucune difficulté à trouver ce dont ils ont besoin, même si le site comporte peu d'attraits visuels. La page de recherche du CRISCO est légèrement désordonnée et sans fioritures, mais il est très facile de faire une recherche. Les résultats, les synonymes et les antonymes, apparaissent sous forme de liens; l'utilisateur peut ainsi continuer ses recherches sur les termes proposés. En prime, le dictionnaire présente jusqu'à dix des synonymes les plus proches sous la forme d'un diagramme à barres horizontales facile à lire, donnant des renseignements supplémentaires qui aident à choisir le synonyme le plus approprié.

Le Laboratoire de linguistique travaille actuellement en partenariat avec Memodata^{MC}, ce qui permet de consulter une version d'essai du *Dictionnaire des synonymes* utilisant un outil Memodata^{MC} appelé Alexandria®. Grâce à cet outil, on peut double-cliquer sur n'importe quel terme des résultats de recherche et obtenir des résultats typiques de dictionnaires ainsi que les cooccurrences et les expressions communément utilisées. On peut choisir parmi quinze langues de consultation en cliquant simplement sur les chevrons dans le coin supérieur droit de l'interface éclair d'Alexandria®. Il est intéressant de noter que si on cherche un mot alors que l'interface est dans une autre langue, le dictionnaire produira des résultats bilingues.

On peut avoir accès au dictionnaire du CRISCO à partir de la page d'accueil (elsap1.unicaen.fr/), mais, puisque le site utilise des cadres, il est inutile d'essayer de mettre la page de recherche en signet. Voici donc les liens menant directement aux deux outils :

Dictionnaire des synonymes (original) :
elsap1.unicaen.fr/cgi-bin/cherches.cgi

Dictionnaire des synonymes (Alexandria® site d'essai) :
elsap1.unicaen.fr/cgi-bin/cherches5.cgi



Wordsleuth

by Katherine Barber

The Words of Our Lives

Have you ever found the need to complain about excessive *fruit cakyness*? Probably not, and if you had, you wouldn't have found any help in the usually ever-so-helpful *Canadian Oxford Dictionary* if you were unsure how to spell it. *Fruit cakyness*, along with such classics as *gentlephantom*, *glarigenous*, *grutnol*, *frugiferous*, *frowst* and *gandershanks*, among many others, are all words used by Robertson Davies somewhere in his writing, and noted by our lexicographers during their reading for the dictionary, but didn't make the cut for the dictionary. A reading program is the underpinning for any serious dictionary project. I like to say that alas little elves do not come to me in the night and whisper in my ear what new words are being created and what Canadianisms are out there deserving entry in a dictionary. In our ongoing reading for all the dictionaries in the *Canadian Oxford Dictionary* range, we have now read over 9,000 Canadian books, newspapers and magazines, including, of course, the works of Robertson Davies, and taken over 140,000 quotations from them.

So why aren't Davies's words in the dictionary? Isn't a dictionary's purpose to record the words used in the greatest literature? And shouldn't a Canadian dictionary include all the words used by a

great Canadian writer like the revered Robertson?

Well, actually, no. The dictionary's purpose is to record the words that are used typically by users of the language. Writers like Robertson Davies delight in playing with the language, inventing their own new words or resurrecting obscure and archaic ones. We are more interested in everyday language; we would never have room to include all the one-off inventions. For this reason, I have often said that Eric Lindros's autobiography was a more productive source of vocabulary for the dictionary than Robertson Davies's writing (though this should in no way be interpreted as a comment on their respective literary merits!). Even the Canadian Tire catalogue and grocery store flyers have passed under our highlighter pens, and they too have contributed useful vocabulary of our everyday lives. Indeed we have what we like to call the "Loblaws Law of Lexicography," to wit: if you start seeing a word (usually a food term) in your local grocery store, it should really be considered for inclusion in the dictionary.

All this Canadian reading has benefited not just the *Canadian Oxford Dictionary*, but also the multi-volume *Oxford English Dictionary*, the historical record of

the English language, which is currently under revision in Oxford. It is very exciting for the lexicographers working on our Canadian dictionary projects to see the fruits of our reading labours turn up in the revised entries. So I thought I'd let you peek at some of the more entertaining Canadian content in the new OED.

Our pal Eric Lindros appears twice as an author (Davies, it must be said, is quoted over 170 times). Eric is immortalized with the elegant sentence "He tries to *blow off* and pretend it doesn't matter," to illustrate the phrasal verb *blow off*, and the somewhat prosaic "He was wearing one of those hospital scrub suits with a drawstring on the bottoms," to illustrate the *pants* sense of *bottoms*. He also turns up in a quotation to illustrate the word *man-mountain*.

The entry for *stuck* has two quotations to illustrate the phrase *like a stuck pig*. The first is from Benjamin Disraeli, followed immediately by one from Guy Vanderhaeghe.

It was very considerate, from a Canadian point of view, for OED lexicographers to start revision with the letter M, thus allowing for the rapid inclusion of *maple leaf*. Speaking of our national tree, I never thought the sight of a Manitoba maple would give me

"Fruit cakyness, along with such classics as gentlephantom, glarigenous, grutnol, frugiferous, frowst and gandershanks, didn't make the cut for the dictionary."

pleasure, seeing as I usually have to spend the Canada Day weekend unpatriotically ripping seedlings of this notoriously weedy tree out of my garden. But I would never want to see the Manitoba maple uprooted from its rightful place in the OED.

Indeed the letter M has given us our favourite "Canadian content OED entry": the entry for *magnificent*, where we find a sense 2a, "Of a person, personal attribute, etc.: characterized by greatness of achievement or by conduct befitting high position. Now only in *the Magnificent* . . . , used . . . in titles to designate a particular distinguished ruler or (*colloq.*) any other distinguished person."

The examples start in 1513 with a quotation from Thomas More. Then from 1795 all the examples refer to Lorenzo de Medici (Lorenzo the Magnificent) until 1990 where we get the quotation "They see in Mike Ricci the potential to be better than Steve Yzerman, maybe in the same league as The Great One, Wayne Gretzky, or Mario the Magnificent." The quotation is from a book I read about junior hockey, *The Making of Champions*.

From Lorenzo de Medici to Mario Lemieux, from Thomas More to Canadian hockey in one easy step. Only in the *Oxford English Dictionary*!

But sometimes our quotations could be misleading to the innocent lexicographer in Oxford. Take, for example, this quotation from the *Goderich Signal-Star*: "Sue out-jumped everyone at the track and field meet in Tillsonburg last week, winning the gold in the Midget Girls high jump event." Do Canadians have a bizarre penchant for making very short people engage in sports more suited for the beanpoles of this world? A check in the quotation file shows that we have midget basketball as well! So when we sent these quotations along to Oxford we added a note to the effect that we are not sadistic: "midget" is merely a Canadianism designating a level of amateur sport typically involving players aged 16 or 17.

I must admit I have resorted to other more unorthodox methods of getting Canadianisms into the OED. There was the day in Oxford when I left a classic 4" x 6" OED dictionary slip with the catchword *matrimonial cake* on a table in the coffee room at the OED's offices. The slip, however, came

not with the customary quotation but rather with the dessert known in most of Canada as *date squares*. It was apparently not unappreciated by the OED lexicographers, who perhaps were too busy eating to complain about the lack of proper supporting quotation evidence. The dessert has acquired this matrimonial moniker in Western Canada (where I grew up), for reasons that even the OED has alas been unable to determine. For my efforts were successful, and *matrimonial cake* is one of the new Canadian entries that have appeared in OED online. The expression is now properly exemplified by quotations, the sources being a 1944 Canadian cookbook unearthed by our Canadian library researcher, Alice Munro's *Lives of Girls and Women* and the *Hamilton Spectator*.

However, I can't keep rushing over to Oxford and baking (although I did also one day whip up some Nanaimo bars for my British colleagues)! Hence the need for the ongoing reading program. Who knows what they will make in Oxford of such delightfully ambiguous Canadian quotations as "Loonies to help crime victims" (of a fundraising drive) and "Murderer declared dangerous offender" (well, duh!)?

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers et Frédélin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Devoir (mars 2005)

L'exigence des geôliers des deux journalistes a **fédéré** l'ensemble des Français.

une **mise à distance** du religieux par rapport au politique...

un Comité français du culte musulman, **né au forceps** en 2003...

Le Nouvel Observateur (juin 2005)

À gauche, au contraire, c'est la **bouteille à l'encre** [un problème insoluble]. Hollande, affaibli, conserve des atouts. Fabius, vainqueur, n'a que des ennemis.

Le plus intéressant à observer dans les mois à venir sera le **rétropédalage** de Fabius. Pour barrer la route à Hollande, Fabius avait besoin de **se gauchiser**. Pour faire figure de candidat crédible, il va lui falloir **se re-droitiser** à nouveau.

À l'unisson de Dominique de Villepin, l'ancien Premier ministre Edouard Balladur a estimé qu'il fallait différer pour longtemps tout nouvel **élargissement** de l'Union.

Surtout, le président du groupe socialiste a lancé une violente charge contre le président Chirac, accusé d'avoir sabordé le traité constitutionnel et d'apporter une réponse à la crise relevant du **calcul d'épicier**.

Les députés ont entamé l'examen d'une proposition de loi qui tente de limiter le phénomène des **ventes** [d'appartements] **à la découpe** ou par lots, qui contraignent des locataires à quitter leur logement au terme de leur bail, faute de pouvoir l'acheter en raison de la flambée des prix immobiliers.

Ces bonnes nouvelles ont fait oublier les derniers ratés du **paquebot des airs** [l'Airbus A380], dont le calendrier de livraisons a pris six mois de retard.

Libération (juin 2005)

Gros plan sur le tournant « **jeuniste** » d'un ex-président rigoriste [Hachémi-Rafsandjani].

Il revendique l'étiquette de **câlineur d'arbres** [tree hugger], généralement utilisée de façon péjorative.

Le Figaro littéraire (juin 2005)

Autant, auparavant, on minorait, en Occident, le rôle de la religion dans l'Islam, autant, aujourd'hui, on a peut-être trop tendance à **s'obnubiler** sur elle.

Un lecteur nous écrit

Madame Martine Racette
Rédactrice en chef, *L'Actualité langagière*

Madame,

Je tiens à vous signaler une erreur dans l'article intitulé « La politique linguistique au secours des langues minoritaires » du numéro de mars 2005 de *L'Actualité langagière*.

Dans le deuxième paragraphe à propos de la situation en Espagne, nous aurions dû lire *Galice* (région du nord-ouest de l'Espagne) au lieu de *Galicie* (région de l'Europe de l'Est qui appartenait autrefois à la couronne autrichienne et qui est maintenant divisée entre l'Ukraine et la Pologne).

Hugues Montminy
Bureau de traduction du N.-B.

Monsieur,

Vous avez raison. Cette erreur aura échappé au comité de lecture malgré toute la vigilance qu'il exerce, probablement du fait que l'emploi fautif de *Galicie* pour désigner une région de l'Espagne est très répandu dans l'usage. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la Grande Toile pour le constater!

Nous vous remercions d'avoir attiré notre attention sur ce point, et nous nous excusons auprès de nos lecteurs.

Martine Racette

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : (819) 997-4730 Fax : (819) 997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : (613) 941-5995 Fax : (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : (819) 994-5943
Fax : (819) 953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2005

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: (819) 997-4730 Fax: (819) 997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: (613) 941-5995 Fax: (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: (819) 994-5943
Fax: (819) 953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2005

L'Actualité **LANGAGIÈRE** **LANGUAGE** Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

(819) 997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

III it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

(819) 997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

L'Actualité LANGAGIERE LANGUAGE Update

VOLUME 2 | 4 | DÉCEMBRE/DECEMBER 2005

La traduction automatique : limites et perspectives
Machine Translation: Present Limitations
and Future Prospects

Taxinomie ou taxonomie ? Quand l'usage s'emmêle

« comme étant »

Putting It Plainly

Le genre des sigles

Poutine en français et Putin en anglais. Pourquoi?

The Localization Conundrum

Les balises de la localisation

Words from the West



Sommaire

Summary

La traduction automatique : limites et perspectives / Machine Translation: Present Limitations and Future Prospects

Francine Kennedy, page 5

Ne pas s'inquiéter outre-mesure de la traduction automatique : elle n'est pas près d'envoyer le cerveau humain au chômage. Mais avec la révision nécessaire, elle reste un outil important dans certaines disciplines, comme en font foi divers travaux en cours. / There's no need to panic! Machine translation is not about to put the human brain out of a job. But with the proper revision, machine translation can be a useful tool in certain fields, as several research projects are showing.

Le Bureau de la traduction du Canada et l'Afrique francophone : un partenariat solide / The Translation Bureau of Canada and Francophone Africa: A Solid Partnership

Shally Gachuruzi, page 8

Des linguistes de quatre pays d'Afrique sont venus suivre au Canada une formation en terminologie, axée en bonne partie sur les compétences technolinguistiques. / Linguists from four African countries came to Canada to receive terminology training centred mainly on technolinguistic skills.

Taxinomie ou taxonomie ? Quand l'usage s'emmêle

Marie D'Août, page 12

Voici un beau cas où l'usage, contre toute logique, à commencer par celle de l'étymologie, a imposé, pour une seule petite voyelle, son caprice. / Here is a perfect example of when usage pushes logic and etymology to the sidelines with a simple vowel change.

Mots de tête : « comme étant »

Frédérin Leroux fils, page 14

Il en pleut des écrivains, historiens, scientifiques, traducteurs, linguistes, anciens et modernes, qui considèrent *comme étant* comme appartenant de plain-pied au français. / Many are the writers, historians, scientists, translators and linguists, old and new, who consider *comme étant* to be a legitimate French expression.

Putting It Plainly

Frances Peck, page 16

Writers can easily get caught up in administrative jargon. Using plain language means keeping the reader in mind. After all, we write for others, not for ourselves. / Le jargon administratif est hélas! à la portée de tout rédacteur. Pour passer à une langue claire et simple, il faut respecter le lecteur. Après tout on écrit pour les autres, pas pour soi-même.

Le genre des sigles

Jacques Desrosiers, page 18

Le genre des sigles ne pose pas beaucoup de difficulté — sauf quand les articles disparaissent. Quel est le genre d'*IBM* ? de *HEC* ? de *BCE* ? / Figuring out the gender of an acronym in French does not pose a problem . . . unless the article is missing. What is the gender of *IBM*, *HEC* and *BCE*?

Traduire le monde : *Poutine* en français et *Putin* en anglais. Pourquoi ?

André Racicot, page 21

Qu'ont en commun *Shostakovitch*, *Murmansk* et *Chernobyl* ? Ces noms renferment tous une faute d'orthographe. Principes de base de la translittération du russe en français. / In French, what do *Shostakovitch*, *Murmansk* and *Chernobyl* have in common? They all contain a spelling error. Our columnist discusses the basics of Russian-French transliteration.

El Rincón Español: Formación de términos de telecomunicaciones en español de México (2)

María Pozzi, página 23

En este trabajo se hace un estudio de los 481 términos del campo de las telecomunicaciones, en especial de "comunicaciones: transmisión por radio". Se hace un análisis de los procesos de formación de términos en español de México y se comparan con los del español peninsular. Se identifican los términos simples, compuestos y las construcciones sintagmáticas. Debido a que este campo del conocimiento es relativamente nuevo y que sus principales inventos y avances tecnológicos se han producido en países de habla inglesa, se observa la forma en que esto ha influido en el proceso de formación, mediante la traducción, adaptación y calco al español de México. Finalmente se hace un análisis comparativo de los patrones sintácticos de los términos de esta área en el español de México y en el de España.

The Localization Conundrum / Les balises de la localisation

Ian Van Audenhaege, page 28

HTML is only one of an abundance of programming languages, and some are so complicated that it can be difficult to identify what needs to be translated in the programming code of a Web site. Even experienced localization specialists are often bewildered. / Les langages de programmation sont devenus si variés — il n'y a pas que le HTML — qu'il est parfois difficile de cerner les éléments à traduire dans le code d'un site Web. Même les localisateurs chevronnés s'y perdent.

Glanures

page 31

Wordsleuth: Words from the West

Katherine Barber, page 32

In the Prairies, 19th-century French-speaking trappers discovered *coulees*, and the Cree picked the fruit of the Juneberry tree or shadbush called *misaskwatomin*, which was later pronounced *saskatoon*. / Dans les Prairies, les anciens trappeurs canadiens-français ont découvert des *coulées*, et les Cris ont cueilli sur des amélanchiers un fruit appelé *misaskwatomin*, qu'on a fini par prononcer *saskatoon*.

Index annuel / Annual Index

page 33



Mot de la rédaction

A Word from the Editor

Translation: Shirley Hockin

Le style clair et simple, en anglais comme dans toute autre langue, est considéré *comme étant* un gage d'efficacité en communication. Et les moyens de parvenir à plus de limpidité n'ont rien de compliqué, comme vous serez à même de le constater.

Mais pourrait-on en dire autant de la translittération des noms étrangers de lieux et de personnes, qui aboutit à des graphies différentes en français et en anglais ? Qu'en est-il par ailleurs des mots *taxinomie* et *taxonomie* : s'agit-il de synonymes ? *Taxonomie* serait-il un anglicisme ? Féminins ou masculins, les sigles *IBM*, *BMO*, *HEC* ? Le numéro de décembre répond à ces questions, de même qu'il lève le voile sur l'origine de certains mots en usage dans l'Ouest canadien et sur la formation de termes en espagnol du Mexique dans le domaine des télécommunications (suite et fin de l'article publié en septembre). Il traite aussi de la nécessité, pour les programmeurs informatiques, de bien coder à l'avance les applications devant être localisées – efficacité oblige –, et de la formation des délégués africains, deuxième phase du projet de coopération technolinguistique avec l'Afrique dans lequel s'est engagé le Bureau de la traduction pour promouvoir le développement des langues africaines et créoles.

En terminant, toute l'équipe de *L'Actualité langagière* vous offre ses vœux les plus sincères pour un joyeux temps des Fêtes.

Plain language, in English or any other language, is considered “as being” (*comme étant*) the hallmark of effective communication. And writing more clearly is easy to do, as you will see in this issue.

But is the same true of the transliteration of foreign place names and surnames, which produces different French and English spellings? And what about *taxinomie* and *taxonomie*: are they synonyms? Is *taxonomie* an Anglicism? Are acronyms such as *IBM*, *BMO* and *HEC* masculine or feminine in French? In addition to answering these questions, the December issue explains the origins of some words used in Western Canada and examines how telecommunications terms are created in Mexican Spanish (in the second and final part of the article published in September). It also looks at how, for efficiency's sake, computer programmers need to properly code applications that will be localized and how the Translation Bureau is training African delegates as part of the second phase of a project of technolinguistic co-operation with Africa, which promotes the development of African and Creole languages.

In closing, the entire *Language Update* team wishes you a happy holiday season.



Martine Racette

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur / Director

Chloé F. Laroche, Ph.D.

Rédactrice en chef / Editor

Marie D'Aouïst, M.A., M.Ed., M.A.S.

Rédacteur en chef adjoint / Assistant Editor

Thomas Desrosiers

Comité de lecture / Review Committee

Denis Gail

Erica A. Hogg

Christine Laroche

Chloé F. Laroche, Ph.D.

Marie D'Aouïst, M.A., M.Ed., M.A.S.

Thomas Desrosiers

Shelly Gachuruzi

Frédérin Leroux fils

Elisa Paoletti

Conception graphique / Graphic design

Elisa Paoletti

Thomas Desrosiers

L'Actualité langagière est

publiée quatre fois l'an par le

Bureau de la traduction.

Travaux publics et Services

gouvernementaux Canada.

www.bureau delatraduction.gc.ca

Language Update is published

four times a year by the Translation

Bureau, Public Works and

Government Services Canada.

www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1713-8003

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of the forthcoming *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, a book of word histories. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, un recueil d'histoires de mots à paraître bientôt.

Marie D'Aouïst, terminologue au Bureau de la traduction, est diplômée de l'Université du Québec en Outaouais en traduction et rédaction. Elle est responsable de nombreux domaines scientifiques et techniques. / **Marie D'Aouïst** is a Translation Bureau terminologist with a degree in translation and writing from the Université du Québec en Outaouais. She is responsible for numerous scientific and technical fields.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Shelly Gachuruzi est gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Shelly Gachuruzi** is a project manager with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Elisa Paoletti, ATIO C. Tran., is a Translation Bureau terminologist responsible for updating the Spanish component of TERMIUM®. She is also a part-time professor of terminology at the University of Ottawa. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Elisa Paoletti**, trad. a. ATIO, est chargée d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. Elle travaille aussi à temps partiel comme professeur de terminologie à l'Université d'Ottawa.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients. / **Frances Peck** est enseignante, rédactrice et réviseuse à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

María Pozzi est professeure au Centro de Estudios Lingüísticos y Literarios du Colegio de México (COLMEX) — pozzi@colmex.mx. / **María Pozzi** teaches at the Centro de Estudios Lingüísticos y Literarios, Colegio de México (COLMEX) — pozzi@colmex.mx.

André Racicot, réviseur au service de traduction de l'Agence canadienne de développement international, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A reviser with the Canadian International Development Agency's translation unit and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. / **Ian Van Audenhaege** est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangerie du Bureau de la traduction.

Abonnement (\$52-4)

1 an (4 numéros) et 1 an (autres numéros)

\$52-4

1 an (autres numéros)

\$52-4

Abonnement par l'intermédiaire de l'Éditeur du *Journal de la traduction* (Canada) et du *Journal de la traduction* (États-Unis).
For more information, contact the Editor of *Journal de la traduction* (Canada) or the Editor of *Journal de la traduction* (États-Unis). \$52-4

Subscription Rates (\$52-4)

1 year (4 issues and 1 annual (index))

\$52-4

1 year (other issues)

\$52-4

Subscription by l'Éditeur du *Journal de la traduction* (Canada) et du *Journal de la traduction* (États-Unis).
For more information, contact the Editor of *Journal de la traduction* (Canada) or the Editor of *Journal de la traduction* (États-Unis). \$52-4



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

La traduction automatique : limites et perspectives

La mondialisation des échanges et la démocratisation d'Internet engendrent un accroissement exponentiel des communications, dans toutes les sphères d'activité. La demande en traduction augmentant à l'avenant et l'offre « humaine » ne suffisant pas à y répondre, l'industrie fait de plus en plus appel aux outils technolangagiers pour accroître sa productivité. La traduction assistée par ordinateur (TAO), avec ses mémoires de traduction, s'intègre graduellement aux processus de travail.

Mais le jour est loin où la machine viendra remplacer le cerveau humain. Après 50 ans de recherche et développement dans le domaine de la traduction automatique (TA), même les logiciels les plus évolués ne sont pas encore parvenus à générer des traductions d'une qualité comparable à celles produites par des traducteurs humains. Beaucoup plus performants aujourd'hui qu'il y a même dix ans, ils présentent toujours des limites considérables. Certains éditeurs de logiciels de TA publient d'ailleurs des mises en garde à cet égard. Pourtant, nombre d'utilisateurs semblent croire qu'un texte traduit automatiquement peut être publié tel quel, sans aucune autre intervention. Dans les faits, l'utilisation sans filet de logiciels de traduction donne des résultats souvent catastrophiques, susceptibles d'entraîner de lourdes conséquences s'il s'agit de documents de nature juridique.

C'est que les logiciels de TA ne parviennent toujours pas à résoudre entièrement les nombreux cas d'ambiguïté lexicale, grammaticale ou sémantique que peut contenir un texte courant. Conçus pour traiter des documents rédigés dans un style direct évitant les équivoques, privilégiant les phrases courtes et utilisant un vocabulaire usuel, ces logiciels se prêtent bien à la traduction de textes techniques très simples tels que les bulletins météorologiques. Les moteurs de traduction disponibles gratuitement sur Internet depuis quelques années ont la faveur du grand public parce qu'ils peuvent donner une idée sommaire du sens de pages Web et de textes brefs. On les utilise aussi dans des domaines comme la veille

Machine Translation: Present Limitations and Future Prospects

Translation: Stefan Winfield

The globalization of trade and the democratization of the Internet are fuelling an exponential increase in communications across all spheres of activity and, with it, higher demand for translation. On the supply side, though, there are insufficient numbers of human translators to meet this demand, so the translation industry is increasingly looking to technolinguistic solutions to boost productivity. Computer-assisted translation (CAT), which makes use of translation memories, is gradually being integrated into work processes.

But the day when the human brain is replaced by machines is still a long way off. After 50 years of research and development in the field of machine translation (MT), even the most advanced programs have yet to reach the stage where they are generating translations comparable in quality to those produced by human translators. While MT output has improved greatly over what it was a mere decade ago, the software still has considerable limitations. Some MT software publishers print warnings to that effect, but many users seem to persist in the belief that their machine-translated texts can be published as is, without any intervention. The reality is that translation software, when used without any kind of safety net, often yields disastrous results. And if the documents concerned are legal in nature, there can be serious consequences.

The problem is that MT software cannot always entirely resolve the numerous instances of lexical, grammatical and semantic ambiguity encountered in ordinary text. Designed to process documents written in a straightforward, unambiguous style, where short sentences and everyday vocabulary predominate, these applications are well suited to the translation of very simple technical texts, such as weather reports. The translation engines that have been available free of charge online for the past several years have gained popularity because they can provide users with the overall gist of Web pages and short texts. They are also used in areas

technologique car ils peuvent déchiffrer rapidement et de façon grossière de grandes quantités de textes en langue étrangère. Mais en raison de leurs limites, les logiciels de TA génèrent des traductions souvent sibyllines, sinon tout bonnement incompréhensibles.

Dans le cas de documents de nature scientifique ou technique, l'utilisation de ces outils peut produire des résultats acceptables si on la combine à la rédaction dite dirigée, processus visant à simplifier les textes afin de les rendre plus intelligibles pour l'ordinateur. Cependant, pour la traduction de documents plus complexes destinés à être diffusés ou publiés, les outils de TA actuels ne dispensent pas de faire appel à des spécialistes qui devront souvent effectuer une révision approfondie des textes. En fait, compte tenu des lacunes des systèmes actuels, il vaudrait mieux les considérer comme des outils pour professionnels à ne pas laisser entre les mains d'amateurs.

L'effervescence de la recherche en cours, tant en Amérique du Nord qu'en Europe et en Asie, et les résultats prometteurs obtenus au cours des dernières années portent toutefois à croire qu'il sera important de surveiller l'évolution des travaux. C'est du moins ce qui ressort de plusieurs événements récents, tels que le 10^e congrès annuel de la European Association for Machine Translation à Budapest en mai 2005, l'évaluation de logiciels de TA par le National Institute of Standards and Technology aux États-Unis le même mois, ou encore le 10^e Sommet de traduction automatique organisé par l'Asia-Pacific Association for Machine Translation à Phuket en septembre 2005.

La plupart des travaux de recherche réalisés jusqu'à récemment (ainsi que tous les logiciels commerciaux de TA) étaient fondés sur des systèmes soi-disant « experts » appliquant des règles linguistiques de transformation et de désambiguïsation... avec les résultats que l'on connaît. Depuis quelques années, la recherche s'est orientée vers une nouvelle approche statistique faisant appel à « l'apprentissage machine » qui permet, à partir d'un corpus parallèle important dans chacune des langues, de générer en fonction du contexte un certain nombre d'hypothèses de correspondances assorties de coefficients de probabilité. Les activités de R-D fondées sur cette approche statistique foisonnent et donnent déjà des résultats intéressants, les couples linguistiques arabe-anglais et chinois-anglais étant privilégiés pour des raisons stratégiques et commerciales.

À Gatineau, un projet de recherche sur des systèmes de TA par méthodes statistiques, « PORTAGE : Apprentissage machine aux fins de traduction », est actuellement en cours au Groupe de technologies langagières interactives du Conseil national de recherches du Canada, associé au Centre de recherche

such as technology monitoring because of their ability to decipher, roughly, large quantities of foreign-language text in a very short time. Because of their limitations, however, the "translations" generated by these programs are often abstruse—if not downright incomprehensible.

Current MT software can be used to acceptable effect in translating scientific or technical documents, provided they are subjected to the process known as *controlled authoring*, whereby text language is simplified for the express purpose of making it more intelligible to a computer. On the other hand, in the case of more complex machine-translated documents intended for distribution or publication, review—and frequently in-depth revision—by subject-matter specialists is indispensable. In fact, given current MT systems' deficiencies, they should be considered tools for professionals rather than amateurs.

Nevertheless, given the sheer intensity of the MT research being done in North America as well as in Europe and Asia, and the promising results that have been obtained in recent years, it will be important to monitor all progress made in this field. That was the conclusion coming out of several recent events, including the 10th annual conference of the European Association for Machine Translation in Budapest in May 2005, the MT evaluation conducted by the U.S. National Institute of Standards and Technology the same month, and the September 2005 10th Machine Translation Summit in Phuket, organized by the Asia-Pacific Association for Machine Translation.

Until recently, most of the research done (and all commercial MT software) was based on "expert" systems that applied linguistic rules of transformation and disambiguation . . . and we know the results. For the past few years, though, research has focussed more on a new statistical approach utilizing the machine learning process, whereby large parallel corpora in each language combination are analysed contextually, making it possible to generate correspondence hypotheses with probability densities. There has been a profusion of R&D activity based on this statistical approach, and even at this early stage, the results in Arabic-English and Chinese-English (language combinations emphasized because of their strategic and commercial importance) have been quite promising.

In Gatineau, *PORTAGE: Machine Learning for Translation*, a research project on MT systems using statistical methodology, is being conducted by the Interactive Language Technologies Group of the National Research Council of Canada, a partner in the Language Technologies Research Centre (LTRC), of which the Translation Bureau is a founding member. According to researchers, the superior (albeit

en technologies langagières (CRTL), dont le Bureau de la traduction est l'un des membres fondateurs. Bien qu'encore imparfaits, les résultats supérieurs que produisent ces systèmes pourraient avoir des répercussions, entre autres, dans les domaines de la traduction, de la formation en langues étrangères et du commerce électronique, prédisent les chercheurs. L'entreprise californienne Language Weaver a récemment mis en marché un système de traduction automatique de ce type. Toutefois, il faudra attendre quelques années avant que les moteurs statistiques de TA soient suffisamment développés et que l'industrie langagière puisse voir si elle pourra en tirer quelque profit. ■

still imperfect) output of these systems could have repercussions in the fields of translation, foreign-language teaching and electronic commerce, among others. Language Weaver, a California-based company, recently launched a similar statistical machine translation system. It will be a few years, though, before statistical MT engines are sufficiently well developed and the language industry can see whether it will be able to derive any benefit from them. ■

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Bonne retraite!
Bienvenue, Denise!

Happy retirement!
Welcome, Denise!

Gérard Bessens, membre du comité de lecture de la revue depuis les toutes premières années, a pris une retraite bien méritée en octobre dernier. Il a vu *L'Actualité terminologique* grandir, puis devenir *L'Actualité langagière* pour cadrer d'encore plus près avec les nouvelles orientations du Bureau de la traduction. Sa participation au comité pendant toutes ces années a grandement contribué à la qualité de la revue. Merci et bonne retraite, Gérard!

Denise Cyr, chef des Services linguistiques français à la Direction de la normalisation terminologique, se joint au comité en remplacement de Gérard Bessens. Denise est déjà rompue à la tâche, ayant fait partie du comité au milieu des années 80. Son expérience de la révision et de l'assurance de la qualité nous sera précieuse. Toute l'équipe lui souhaite la bienvenue.

Gérard Bessens, a member of the periodical's review committee since its early years, has been enjoying a well-deserved retirement since last October. He saw *Terminology Update* mature and turn into *Language Update* to be even more in step with the Translation Bureau's new directions. His input over the years has had a huge impact on the quality of the periodical. Thank you, Gérard, and have a wonderful retirement!

Denise Cyr, head of French Linguistic Services at the Terminology Standardization Directorate, is replacing Gérard Bessens on the committee. Having been a member of the committee in the mid-eighties, Denise is not new to the work. Her experience in revision and quality assurance will be a definite asset. The team welcomes you, Denise!

Le Bureau de la traduction du Canada et l'Afrique francophone : un partenariat solide

The Translation Bureau of Canada and Francophone Africa: A Solid Partnership

Shally Gachuruzi

Translation: Peter Schmolka

Dans son numéro de juin 2005, L'Actualité langagière présentait le projet Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles (CTA), ses objectifs et ses perspectives d'avenir. La Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction, pouvait-on y lire, devait organiser en septembre 2005 une session de formation à l'intention d'experts langagiers africains.

C'est maintenant chose faite. Passant de la parole aux actes, la DNT a tenu la session de formation à Gatineau, du 12 au 23 septembre, pour le bénéfice d'experts en linguistique de la Guinée, du Mali, de la République démocratique du Congo et du Sénégal.

Une expérience unique

Les deux semaines de formation intensive ont permis aux formateurs et aux apprenants de vivre une expérience peu commune, car c'était la première fois que la formation mettait en contact des formateurs canadiens et des linguistes africains hautement compétents et reconnus dans leurs milieux. Cette expérience riche en échanges tant professionnels qu'humains augure bien – pour les Canadiens comme pour les Africains – du succès du projet. À ce sujet, Crispin Maalu-Bungi, du Centre de linguistique théorique et appliquée (CELTA) de la République Démocratique du Congo, écrit :

In its June 2005 issue, Language Update featured an article on the Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles (CTA) project, its objectives and its future prospects. The article announced that the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) would organize a training session for African language experts in September 2005.

That session is now history. Honouring its commitment, the TSD held the training in Gatineau from September 12 to 23 for linguistics experts from Guinea, Mali, the Democratic Republic of the Congo and Senegal.

A unique experience

The two weeks of intensive training were an uncommon experience for teachers and learners alike, since the training brought together for the first time Canadian trainers and highly competent African linguists who are recognized in their respective communities. The wealth of professional and personal interaction augurs well for the success of the project, both for the Canadians and for the Africans. On this point wrote Crispin Maalu-Bungi of the Centre de linguistique théorique et appliquée (CELTA) of the Democratic Republic of the Congo:¹

Cette session de formation va renforcer la capacité d'intervention du CELTA en tant que service spécialisé du ministère de l'Enseignement supérieur et universitaire en matière linguistique, les connaissances acquises ainsi que le matériel informatique reçu le rendant désormais plus à même de réaliser l'un de ses objectifs majeurs, à savoir l'élaboration des terminologies.

Ce témoignage reflète les sentiments de tous les participants. Et voici celui de Mohamed Sano, de l'Institut de recherche en linguistique appliquée (IRLA), de Guinée :

Le projet CTA est l'occasion de soutenir l'ensemble des programmes de recherche, de susciter la collaboration linguistique des chercheurs du continent africain tout en donnant plus de visibilité à leurs travaux pour la défense légitime des langues et cultures nationales.

Mission accomplie

Deux semaines, c'est évidemment trop court pour approfondir une discipline. Cependant, comme le dit si bien Bréhima Doumbia, expert en linguistique et facilitateur :

Les huit spécialistes langagiers représentant les quatre pays africains ont acquis au cours de cette formation les fondements théoriques et de bons rudiments des compétences pratiques en terminologie et en terminotique. Ils devraient sans conteste pouvoir les appliquer à leurs langues respectives, soit le fulfulde, le lingala, le manden et le swahili, en vue de leur utilisation effective dans les divers domaines du savoir et du savoir-faire. Ils ont été bien outillés pour assurer le transfert des connaissances acquises tant aux membres de leurs équipes nationales respectives qu'à d'autres partenaires intéressés par la problématique des langues et des cultures africaines.

Les experts ont souligné l'apport considérable du projet au renforcement des compétences technolinguistiques africaines et au développement de nouvelles capacités, ainsi que sa précieuse contribution à l'enrichissement et à la valorisation des langues africaines. Les témoignages des participants sont éloquentes; ils permettent de dire sans hésitation « mission accomplie ».

This training session will make CELTA, as a specialized agency of the ministry of higher education and universities, better able to act in the linguistic field. Thanks to the knowledge acquired and the computer equipment received, CELTA is in a better position to realize one of its major objectives, to develop terminologies.

All the participants share this sentiment. Here is another comment, this time from Mohamed Sano of the Institut de recherche en linguistique appliquée (IRLA) in Guinea:

The CTA project is an opportunity to support all research programs and to encourage researchers on the African continent to co-operate in linguistic matters, while making their work for the legitimate defence of national languages and cultures more visible.

Mission accomplished

Of course, two weeks is not enough time for thorough training in a discipline, but as Bréhima Doumbia, a linguistics expert and facilitator, said so well:

During this training, the eight language specialists representing four African countries acquired a theoretical foundation and good basic practical skills in terminology and terminotics. They should certainly be able to apply them to their respective languages—Fulfulde, Lingala, Manden and Swahili—so that they can be used effectively in various fields of knowledge and know-how. These specialists have been well equipped to transfer the knowledge gained to members of their respective national teams and to other partners interested in the problems of African languages and cultures.

The experts pointed out that the project was making a significant contribution to reinforcing African technolinguistic skills and developing new abilities and that it was also doing much to enrich and promote African languages. The participants' comments speak for themselves; they mean that the Bureau can easily say "mission accomplished."

Des perspectives d'avenir prometteuses

Les participants envisagent les suites du projet avec grand enthousiasme. Ils songent à entreprendre de multiples actions, tant dans leurs propres pays qu'à l'échelle du continent africain : création de comités nationaux de méthodologie en terminologie et d'associations de traducteurs et de terminologues, mise en place de cours et de projets dans divers domaines (enseignement des langues, traduction et interprétation, etc.), ou encore élargissement de l'initiative aux langues nationales, à d'autres domaines de spécialité, voire à d'autres pays. À ce propos, voici le témoignage de N'Diabou Touré Sega, de l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) au Sénégal :

Mon institut ainsi que son ministère de tutelle ont parfaitement saisi l'importance d'un tel projet et les enjeux en question et ont clairement exprimé leur intérêt et leur soutien. Par ailleurs, pour les partenaires africains, ce projet, qui regroupe un certain nombre d'acteurs de développement, va conduire à la mise sur pied d'un réseau efficace de terminologues au niveau sous-régional et continental pour résoudre de façon concertée les questions d'harmonisation et de normalisation.

A promising future

The participants are very enthusiastic about following up on the project at home. They are considering numerous initiatives, both within their own countries and throughout Africa: creating national terminology methodology committees and associations of translators and terminologists, establishing courses and projects in various fields (language teaching, translation and interpretation, etc.), and expanding the project to national languages, to other fields of specialization and even to other countries. Here is what N'Diabou Touré Sega of the Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) in Senegal had to say about future prospects:

My institute and the ministry to which it reports fully realize the importance of such a project and the issues at stake and have clearly expressed their interest and support. For the African partners, this project, which brings together actors in the development process, will lead to the establishment of an effective network of terminologists at the sub-regional and continental levels to jointly resolve questions of harmonization and standardization.



Les participants et leurs formateurs/The participants and their trainers

Création de centres nationaux

La session de formation des experts africains s'est révélée un succès sur toute la ligne. Les qualités pédagogiques des formateurs ont été maintes fois soulignées par les participants. Écoutons Ivon Nsuka Zi Kabwiku, de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Kinshasa :

L'apport du Bureau de la traduction est tout simplement énorme, de qualité et édifiant pour nous; le Bureau nous a permis de bénéficier de son expérience terminologique grâce à un personnel rodé et compétent et à son outil informatique, et grâce aussi à une structure organisationnelle bien articulée et efficace.

Malgré ce succès indéniable, mener à bien un projet de grande envergure comme celui de la CTA constitue un défi impossible à relever sans l'appui continu des gouvernements des pays participants et de leurs administrations, la motivation des différents acteurs du projet, le renforcement des équipes nationales composées de linguistes chevronnés et l'exercice d'un leadership dans le domaine de la linguistique et de la terminologie.

Pour sa part, le Bureau de la traduction du gouvernement du Canada ne ménagera aucun effort pour continuer à appuyer les pays participants dans le développement des langues nationales et transnationales ainsi que dans la mise sur pied de banques de terminologie multilingues africaines par l'entremise des tiroirs de TERMIUM®V. Une fois mené à terme, le projet CTA aboutira à la création de centres nationaux de terminologie permanents en Afrique. Une éclatante façon pour le gouvernement canadien de donner suite à son engagement d'appuyer concrètement le développement linguistique et culturel de ce continent riche de traditions millénaires. ■

Creating national centres

The training session for African experts was a success right down the line. The participants often commended the trainers for their teaching skills. Here is what Ivon Nsuka Zi Kabwiku of the Faculté des lettres et sciences humaines at the Université de Kinshasa had to say:

The Translation Bureau made a tremendous, high-quality contribution to our professional development; the Bureau shared its terminological experience with us, thanks to its skilled and competent staff and its automated tool and also to a well-articulated and efficient organizational structure.

Despite this undeniable success, running a large-scale project like CTA is a challenge that would be impossible to meet without the continuing support of the government and public service in the participating countries, the motivation of the various players in the project, the reinforcement of national teams consisting of experienced linguists, and leadership in the field of linguistics and terminology.

For its part, the Translation Bureau of the Government of Canada will spare no effort to continue to support the participating countries as they develop national and transnational languages and set up African multilingual terminology banks using TERMIUM®V's "compartment" facility. Once completed, the CTA project will lead to the creation of permanent national terminology centres in Africa. This is a striking way for the Canadian government to follow up on its commitment to concretely support the linguistic and cultural development of this continent rich in traditions that are thousands of years old. ■

NOTE

1 All quotes translated.

Taxinomie ou taxonomie?

Quand l'usage s'emmêle

Marie D'Août

L'étude théorique des bases, des lois, des règles et des principes d'une classification s'appelle taxinomie. Ou serait-ce plutôt taxonomie? Les deux termes s'équivalent-ils? La question se pose...

Travers¹, Fischer et Rey², ainsi que la plupart des spécialistes de la langue française qui se sont penchés sur le sujet, recommandent d'écrire *taxinomie*. Toutefois, bon nombre d'ouvrages généraux modernes³ ont de leur côté adopté une certaine neutralité, considérant les deux termes comme des variantes orthographiques. Qu'en est-il vraiment?

Taxonomie : un anglicisme?

Selon plusieurs auteurs, *taxonomie* est un anglicisme. C'est l'avis du *Robert électronique*, pour qui ce mot vient de l'anglais *taxonomy*. On peut donc se surprendre de lire dans le *Merriam-Webster* que le terme *taxonomy*, créé en 1828, provient du français *taxonomie* (créé en 1813).

L'Office québécois de la langue française relève également cette curiosité dans *Le grand dictionnaire terminologique*⁴ sous la fiche *taxonomie* :

Certains en déconseillent même l'emploi parce qu'ils le considèrent comme un calque de l'anglais *taxonomy*. Or, la plupart des dictionnaires anglais indiquent que *taxonomy* vient du français *taxonomie*.

Toujours du côté de l'anglais, le *Oxford English Dictionary*⁵ reprend l'étymologie du *Webster* et attribue l'origine du mot *taxonomy* à la langue française, plus précisément à de Candolle (1813)⁶. On nous renvoie toutefois aussi à *taxinomy*, qu'on définit de cette façon : « A more etymological form of *Taxonomy* ».

Le *Online Etymology Dictionary*⁷, en plus de faire la même remarque sur l'origine française du terme, prend soin de préciser l'erreur étymologique liée aux racines grecques (*taxo-* plutôt que *taxi-*).

taxonomy

1828, from Fr. *taxonomie* (1813), introduced by Linnæus and coined irregularly from Gk. *taxis* "arrangement" (see *taxidermy*) + *-nomia* "method," from *-nomos* "managing," from *nemein* "manage" (see *numismatics*).

Est-ce à dire qu'en anglais aussi on privilégierait *taxinomy*? L'usage semble prouver le contraire. Mais peut-on s'y fier? J'y reviendrai plus loin.

Enfin, le *Trésor de la langue française* considère également *taxonomie* comme un anglicisme, mais souligne son usage répandu en biologie.

L'Académie des Sciences déconseille l'anglicisme *taxonomie*, qui est cependant la forme la plus fréq. utilisée par les biologistes. En ling., seule la forme *taxinomie* est employée.

Taxinomie et taxonomie : de simples variantes?

Jusqu'ici il s'avère difficile de qualifier *taxonomie* d'anglicisme, vu les contradictions ou interprétations différentes constatées dans les sources consultées.

D'autant plus que certaines sources francophones sont muettes à ce sujet. Ainsi le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* se contente-t-il, sous la vedette *taxinomie*, de la remarque suivante : « On dit aussi *taxonomie* ». Et à la rubrique *taxonomie*, on trouve un renvoi à *taxinomie*.

Une seule entrée à *taxinomie* dans le *Robert Brio*, où *taxonomie* est simplement présenté comme une variante orthographique : « TAXINOMIE ou TAXONOMIE ».

Quant au *Dictionnaire encyclopédique Quillet*⁸, il relève l'erreur étymologique contenue dans *taxonomie* (quant à la racine), mais ne considère pas le terme comme un anglicisme. Il signale également l'usage répandu de *taxonomie* et fait une mise en garde : « Ce terme est traditionnel mais de formation irrégulière et l'on devrait écrire *taxinomie* ».

Enfin, certains ouvrages sont catégoriques à un point tel que le terme *taxonomie* n'apparaît pas dans leur plus récente édition. C'est le cas entre autres du *Multidictionnaire*⁹.

Taxonomie : une anomalie lexicale?

Les spécialistes de la langue sont unanimes, *taxonomie* est incorrect sur le plan étymologique, et la plupart s'entendent sur le fait qu'on ne saurait justifier l'emploi de *taxonomie* (1813) en se basant sur le mot *taxon*, puisque ce dernier a été créé après, soit en 1864.

Or, l'Office québécois de la langue française (*Le grand dictionnaire terminologique*) soutient que :

En effet ce mot a été créé par un botaniste suisse, A. P. de Candolle, en 1813 (dans le *Traité élémentaire de la botanique*), à partir de *taxon*, et par la suite, on a tenté d'en rectifier la forme en le remplaçant par le mot *taxinomie*.

Fait intéressant, Travers¹⁰ affirme que *taxonomie* n'a pas sa raison d'être même si on utilise *taxonomia* en espagnol, *tassonomia* en italien, *Taxonomie* en allemand et *taksonomiya* en russe, invoquant entre autres la recommandation du terme *taxinomie* par l'Académie des Sciences (source anonyme, 1957). Voilà qui ouvre la porte à bien des discussions.

Taxinomie ou taxonomie? Qu'en est-il de l'usage?

Une recherche sommaire dans Google permet de constater que *taxonomie*, avec ses 224 000 occurrences, est d'un usage beaucoup plus fréquent que *taxinomie*, qui en compte 41 100. Cette recherche démontre clairement une préférence marquée pour *taxonomie*. Une simple question d'euphonie, de tradition, d'ignorance? Comment savoir?

Une chose est certaine cependant : le terme *taxonomie* et la notion qu'il désigne dans le domaine scientifique semblent être compris autant par les initiés que les non-initiés. En est-il de même pour *taxinomie*? Peut-on croire qu'à force d'enseignement il soit possible de renverser la vapeur et de faire dérailler la locomotive de l'usage? Le terme *taxinomie* détrônera-t-il un jour son rival *taxonomie*? Difficile à croire. Car comme l'écrit Travers¹¹ :

Dans le langage scientifique même, il n'est pas rare que l'usage l'emporte sur la logique, parfois aussi sur une certaine tradition.

Sans perdre de vue, comme le concluent si bien Fischer et Rey¹², que :

[...] ce n'est pas le purisme, mais simplement la rigueur qui conseille de parler de *taxinomie*. Mais il ne nous appartient évidemment pas de décider de la forme qui sera retenue. Cela est du ressort des spécialistes de la science des classifications.

Alors pour l'instant, on peut conclure que l'usage, à l'encontre de la rigueur, consacre actuellement *taxonomie*, et que plusieurs ouvrages du XX^e siècle constatent l'équivalence des termes *taxinomie* et *taxonomie*. ■

NOTES

- 1 Marc Travers, *La banque de mots*, 1981, n° 21, p. 3 à 18, « Sur quelques questions de terminologie scientifique ».
- 2 J.L. Fischer et R. Rey, *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 1983, n° 5, p. 97 à 113, « De l'origine et de l'usage des termes taxinomie – taxonomie ».
- 3 Par exemple, *Le Grand Larousse de la langue française*, 1978, t. 7, contient un article *taxinomie* et signale que l'on trouve aussi *taxonomie*, sans porter de jugement.
- 4 www.granddictionnaire.com
- 5 J.A. Simpson and E.S.C. Weiner, *The Oxford English Dictionary*, 1989, vol. XVII, p. 682.
- 6 A. P. de Candolle, *Traité élémentaire de la botanique*, 1813.
- 7 www.etymonline.com
- 8 *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, (1977), p. 6711.
- 9 Dans sa 4^e édition (2003), l'édition la plus récente lors de la rédaction de ce texte.
- 10 Marc Travers, op. cit., p. 9.
- 11 ibidem, p. 4.
- 12 J.L. Fischer et R. Rey, op. cit., p. 113.



Mots de tête

Frédéric Lenoir fils

« comme étant »

Le Vocabulaire juridique définit le mot comme étant la division.

(Paul Rousset, La Presse, 27.9.84)

Si je viens aujourd'hui troubler votre paix hivernale, c'est la faute du chroniqueur linguistique du plus grand quotidien français d'Amérique. La phrase en épigraphe lui ayant valu les remontrances d'un lecteur pointilleux, quelques semaines plus tard il venait à résipiscence – comme disaient nos curés – et le remerciait de lui « avoir signalé [s]on erreur avec amabilité ».

Effectivement, une vieille fiche du Comité de linguistique de Radio-Canada, que vous avez sûrement égarée (ou jetée), met en garde contre cette « traduction littérale de l'anglais *as being* » et, plus près de nous, Lionel Meney¹ juge aussi que c'est un calque. Mais est-ce vraiment une faute? Les Français, semble-t-il, ne s'en doutent pas.

En 1844, Flora Tristan notait dans son journal : « L'archevêque m'a raconté cela comme étant un grand triomphe remporté par le clergé sur la philosophie »². Et deux fois plutôt qu'une. Certes, il s'agit de notes qu'elle prenait un peu à la hâte, souvent à la fin de journées épuisantes, et qu'elle n'a pas eu le temps de revoir. Elle a donc pu être distraite. Mais on pourrait difficilement invoquer pareille circonstance

atténuante dans ce cas-ci : « Je me le rappelle aujourd'hui comme étant la première indication de certains faits très obscurs »³. Ce très beau roman, paru en 1863, aura été sur le métier pendant plus de deux ans, et Fromentin mettra beaucoup de soin à corriger la deuxième édition de 1876.

Un troisième exemple « ancien* » m'est fourni par le *Grand Robert* (à « expression ») : « ce grand discours de Jaurès, que vous nous avez présenté comme étant la plus haute expression, comme étant la plus glorieuse manifestation de son génie poétique ». Il s'agit d'une citation de *La République* de Péguy, qui doit dater du début du 20^e siècle. Passons maintenant aux « modernes », chez qui j'ai fait une assez belle moisson.

L'auteur du fameux *Vrai ami du traducteur*, qu'on ne saurait soupçonner de laxisme, l'emploie : « Eric Partridge le définit comme étant le langage des apaches »⁴ (c'est presque la tournure pour laquelle Roux s'est excusé). Le rédacteur d'un journal italien dans un entretien avec Sartre : « le parti révolutionnaire doit se considérer comme étant en permanence au service d'une lutte »⁵. Un grand critique : « une parodie d'*Hernani*, sous le

titre : *N, I, NI, ou le Danger des Castilles*, présenté [sic] comme étant un amphigouri »⁶. Un ouvrage scientifique : « On peut définir l'*élongation* comme étant la croissance de l'individu jusqu'à sa maturité sexuelle »⁷.

J'ai relevé l'expression dans quelques traductions de l'anglais, dont une sorte de guide du Parlement britannique : « Certains auteurs choisissent le Grand Conseil de 1275 comme étant véritablement le premier prédécesseur des Parlements modernes »⁸. Une traduction de l'espagnol : « Le dominicain Domingo de Santo Tomás dénonçait Potosi comme étant *une gueule de l'enfer* »⁹. Et pour couronner le tout, sous la plume de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie : « *Faire problème* ne peut pas être considéré comme étant réellement une faute »¹⁰.

Même le Bureau de la traduction accepte cet usage : « La séquence *considérer + comme + participe présent* est tout à fait correcte », peut-on lire sur le site des *Clefs du français pratique* dans TERMIUM®. Avec cet exemple : « Je le considère comme étant mon ennemi ». (Spontanément, on écrirait « comme mon ennemi ».) Ainsi qu'une citation de

Flaubert, où le sens est plutôt « parce que » : « Il convoitait le port d'Utique, comme étant le plus près de Carthage ».

Quelques dictionnaires bilingues enregistrent la tournure, mais seulement dans la partie anglais-français : « reconnaître comme étant »; « il s'est révélé comme étant » (*Robert-Collins*); « dépeindre, décrire comme étant »; « présenter comme étant » (*Hachette-Oxford*). Pour me faire mentir, le *Larousse* bilingue la donne seulement dans l'autre partie (« définir ») : « Je définirais son rôle comme étant celui d'un négociateur. » Les emplois du *Petit Robert* signalés par Maurice Rouleau sont surtout dus aux rédacteurs, mais outre Chateaubriand, on retrouve Gide (« puritanisme ») : « certain puritanisme qu'on m'avait enseigné comme étant la morale du Christ ».

Après tous ces exemples, il faudrait presque être de mauvaise foi pour s'entêter à considérer cette tournure comme (étant) fautive... Mais, si la locution suivie d'un nom s'emploie, qu'en est-il avec un adjectif? La fiche de Radio-Canada condamne également cet usage, de même que l'auteur des *Anglicismes au Québec*¹¹, qui ne traite d'ailleurs que de ce cas (Meney s'en tient au tour avec un nom). La condamnation de Colpron est maintenue jusque dans la dernière édition (1999) : « Les délégués ont rejeté comme étant inacceptables les propositions de l'assemblée ».

Je ne sais trop pourquoi, mais cette formulation me chicote davantage que l'autre, et me semble moins utile : « rejeter comme inacceptables » me paraît plus naturel. Mais est-ce une faute d'y intercaler « étant »? En tout cas, c'est un usage qui ne date pas d'hier :

[...] l'un des Capitaines nommez Kers, peu affectonné à notre Compagnie, comme étant hérétique, témoigna¹²...

Il s'agit de la lettre du père Le Jeune à ses supérieurs en France, sorte de compte rendu de ce qui s'est passé en Nouvelle-France au cours de l'année 1633. On le voit, c'est le même sens que chez Flaubert, « *parce qu'il était hérétique* ». C'est aussi le cas des trois exemples suivants; une traduction de l'allemand : « pays qui ont rejeté l'idée de traiter les prisonniers humainement comme étant surannée »¹³; un scientifique : « on en refuse les conclusions comme étant trop technocratiques »¹⁴; un psychanalyste : « seuls 70 ont été retenus comme étant exploitables »¹⁵.

Revenons au tour « classique », si je puis dire; un romancier écrit : « des produits présentés comme étant nouveaux »¹⁶; une romancière : « quelques vers qu'on eut la bonté de regarder comme n'étant point trop mal venus »¹⁷; un journaliste : « d'autres méthodes peuvent être considérées comme étant contragestives »¹⁸; et deux linguistes :

« des formes que le dictionnaire doit reconnaître comme étant caractéristiques de femmes »¹⁹; « des traits posés comme étant communs à toutes les langues »²⁰. Quelques années auparavant, un linguiste de chez nous ne s'exprimait pas autrement : « le mot *académique* se présente comme étant commun à l'ensemble de la francophonie »²¹.

Et je termine avec trois exemples où, cette fois, la locution est suivie d'un participe passé – le psychanalyste déjà cité : « si la souffrance est alors envisagée comme étant intimement liée à la mise à l'écart de la société »²²; un sociologue : « la science risque fort d'être rejetée comme étant utilisée par les puissances et non pas au service de tous »²³; et l'un de vos chroniqueurs préférés : « la remise d'un diplôme honorifique n'a de sens que si le titre est remis comme étant mérité »²⁴. (Dans les deux derniers cas, c'est à peu près le sens de « parce que ».)

S'il est vrai qu'« étant » est parfois une « cheville qui alourdit la phrase » (Radio-Canada), nous avons vu plusieurs cas où son emploi s'impose, ou tout au moins ajoute à l'équilibre de la phrase. Comme les citations de Fromentin, Druon, Chandernagor, Yaguello, et j'en passe. Malgré tout, je continue de m'en méfier (surtout du tour avec adjectif). Mais je commence sérieusement à me demander

5010-83-4101-02



Putting It Plainly

Frances Peck

Few English words tumble from the tongue as musically as bafflegab. A satisfying mouthful of consonants, the term was invented in 1952 by Milton A. Smith, assistant general counsel for the United States Chamber of Commerce, to describe the impenetrable language of an order issued by the Office of Price Stabilization. Smith, later awarded a plaque for his nifty invention, felt that only a new word would do to convey the pricing document's special blend of "incomprehensibility, ambiguity, verbosity and complexity."¹

Today, although bafflegab is still with us, it is slowly but surely being battled to the sidelines by its nemesis, plain language. Over the past couple of decades, plain language—language that speaks to its audience clearly, concisely and directly—has gained a toehold in workplace writing, especially in the legal, financial and government sectors. The reason is simple: where bafflegab obfuscates, plain language communicates.

What plain language isn't

First, let's dispel some myths about plain language. Here are the top three embraced by writers who barricade themselves behind bureaucratese.

Myth 1: Plain language equals dull writing. Not so. The plain in plain language doesn't mean boring or ordinary, as in a plain doughnut or plain Jane. It means clear and direct, as in the plain truth. The fact is, plain language is more concrete, lively and readable than wordier styles.

Myth 2: Plain language dilutes content. Many fear that simple words and short sentences will dumb down a complex message. Nothing could be farther from the truth. Plain language is the best, and sometimes the only, way to communicate complex ideas to a general audience, hence its growing popularity in such fields as law, government and securities.

Myth 3: Writers who use plain language risk insulting educated, literate readers. This is an empty worry. Can you imagine any reader of a government brochure, user manual or company prospectus throwing the document aside and exclaiming, "I refuse to read this! It's way too clear"? No one, regardless of reading level, likes to work at extracting meaning from a document.

What plain language is

Plain language is all about the reader. Documents written in plain language are planned, drafted, edited and laid out to meet the reader's needs—not the writer's. All too often, workplace writers are self-centred; they adopt a style that satisfies something in themselves. They may want to impress. They may think verbose, inflated writing is somehow more "official." They may even be unsure of their message and hope that big words and sprawling sentences will camouflage any vagueness. The point is, writers who focus on their own needs leave their readers in the dark.

If we could reduce plain language to a motto, it would be "Know your readers." Why are they reading the document? What is their reading level? How well do they know the subject? Answering these questions, then choosing words and style accordingly, is the only way to tailor a document to its audience.

Plain language pointers

Be concise Exercise what Thomas Jefferson called “the most valuable of all talent, that of never using two words where one will do.”

Shrink connectors:

for the purpose of becomes *for*

on account of the fact that becomes *because*

Use adjectives and adverbs:

of a scientific nature becomes *scientific*

in a professional manner becomes *professionally*

Avoid redundancies:

repeat again becomes *repeat*

large in size becomes *large*

Use simple words Winston Churchill once said: “Short words are best, and the old words when short are best of all.” (Evidently heads of state weren’t always the masters of bafflegab we have come to expect today.) When writing in plain language, resist the allure of flowery, multisyllabic words. And avoid jargon, which carries the clogging power of trans fat.

significant becomes *big, large*

disseminate becomes *send out*

interface with becomes *talk, contact, meet*

achieve cost savings becomes *save money*

Avoid negatives Structures built around *not* are longer and harder to understand than positive structures. Be especially ruthless with two or three negatives in a row.

not often becomes *rarely*

does not have becomes *lacks*

not until becomes *only when*

Use concrete words Words that create pictures are easier to understand than abstractions.

written analysis becomes *report*

nourishment becomes *apple, sandwich*

instrument of correspondence becomes *letter, e-mail*

Avoid weak verbs Verbs that express clear, precise actions are easier to understand than vague, actionless verbs. Transform weak verbs like *be*, *have*, *do* and *make* whenever you can.

have the ability to becomes *can*

do an analysis of becomes *analyse*

make a recommendation about becomes *recommend*

Word choice, which we’ve looked at here, is a key ingredient in the recipe for plain language. But there are others. Techniques like keeping sentences and paragraphs short, providing familiar examples, organizing content to meet readers’ needs and using illustrations and graphic aids are just as important in making documents clear and readable.

Paradoxically, there is nothing simple about writing in plain language. That’s why bafflegab still permeates many workplaces—for many, it’s a familiar and easy lingo. But it’s a lingo that fails to deliver. George Orwell said it best: “Ready-made phrases come crowding in. They will construct your sentences for you—even think your thoughts for you, to a certain extent—and at need they will perform the important service of partially concealing your meaning even from yourself . . .” Do we need a more convincing reason for putting it plainly? ■

An excellent resource on plain language writing is *Plain Language Clear and Simple*, produced by the former Human Resources Development Canada and published by Canadian Government Publishing, 1991.

NOTE

- 1 For more on the origins of *bafflegab*, see Michael Quinion’s “World Wide Words” Web site: www.worldwidewords.org/weirdwords/ww-baf1.htm.



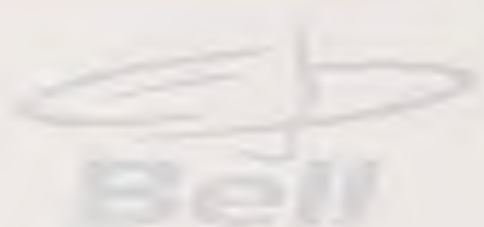
Le genre des sigles

Jacques Desrosiers

Albert Doppagne fait remarquer dans Majuscules, abréviations, symboles et sigles que le sigle est devenu « un signe de notre civilisation : toute société, toute entreprise, toute équipe sportive, la moindre association met un point d'honneur à se forger un sigle et à se faire connaître par lui »¹. Il n'est plus l'abréviation qu'on utilise à l'occasion pour des raisons de commodité, il est une entité à part entière, un véritable nom. Il en va ainsi non seulement des acronymes (les sigles que l'on prononce comme des mots au lieu de les épeler), mais de tous les sigles.

L'attrait des sigles vient surtout de la valeur ajoutée que donne la visibilité des majuscules, grâce auxquelles ils s'impriment dans notre mémoire. Les majuscules exercent une telle séduction que beaucoup d'organisations renoncent même à l'usage autrefois répandu d'écrire leur acronyme en minuscules, comme *Unesco* ou *Otan*. Bien des entreprises et des organisations ne sont connues que par leur sigle. C'est le cas d'IBM depuis trois quarts de siècle. *BCE* est plus connu que *Bell Canada Entreprises* (vu l'anglicisme, c'est peut-être mieux ainsi). La Banque de Montréal préfère maintenant se faire connaître par un sigle : *Les appellations BMO et BMO Groupe financier désignent la Banque de Montréal ainsi que ses filiales*, lit-on sur ses communiqués². L'UNESCO ne se désigne elle-même que par son acronyme, comme le rappelle *TERMIUM*[®]. Aujourd'hui, même les groupes de chanteurs ont des sigles. Le groupe rap le plus célèbre de Marseille s'appelle IAM.

Le genre des sigles ne pose pas vraiment de difficulté. Les ouvrages règlent d'ailleurs la question en quelques lignes. *Quant au genre à donner au sigle, dit par exemple le Hanse, c'est normalement celui du nom de base de l'ensemble*. La base est le terme qui caractérise le type d'entité : *régime* pour RPC (Régime de pension du Canada), ou l'équivalent français si le sigle est étranger, comme *agence* pour CIA (Central Intelligence Agency). Pour connaître le genre, il suffit donc de trouver le mot caché.



Cette règle est trop belle pour s'appliquer toujours facilement. Déjà dans la liste donnée par le Hanse, tout ne tourne pas rond. On y souligne qu'*UNESCO* est masculin malgré sa base *organisation*. L'usage a évolué, car ce sigle est aujourd'hui féminin, comme on le voit sur le portail de l'UNESCO :

L'UNESCO est l'agence des Nations Unies spécialisée dans l'éducation. Depuis sa création en 1945, elle travaille à améliorer l'éducation partout dans le monde.

Mais la remarque de Hanse suggère que la règle a eu maille à partir avec l'usage. D'autres déviants ont été plus tenaces. Les ouvrages rappellent que *HLM* (habitation à loyer modique) est souvent employé au masculin :

Elle a refusé les HLM offerts par le gouvernement du Québec.

Le Soleil, 6 octobre 2005

Ça doit être une question de mauvaise volonté, chez nous le HLM ne pousse pas.

Le Monde, 13 octobre 2005

L'important est de comprendre qu'un sigle peut couper le cordon avec ses origines. Ce qui n'a rien d'étonnant. Primo, ses majuscules ne sont dans la vraie vie que des minuscules : l'OPEP est l'*Organisation des pays exportateurs de pétrole*, et non l'*Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole*. Secundo, il fait disparaître les accents : le *régime enregistré d'épargne-retraite* devient le REER et non le REÉR. Le cas de l'« UQÀM » (Université du Québec

à Montréal) n'est pas une exception à la règle : le À est une fantaisie graphique que l'université elle-même ne reproduit pas dans ses textes. Et, tertio, voilà qu'en plus le sigle va parfois jusqu'à opérer un changement de genre.

Dans la vaste majorité des cas, la base est évidente et le sigle lui est fidèle. Mais que faire quand elle est inconnue ou difficile à déchiffrer ? Quel est le genre des sigles sans article comme *BCE* ? *IBM* ? *HEC* ? Prenons *BCE*. Pour les rédacteurs de l'entreprise, il est féminin :

BCE nommée au Dow Jones Sustainability North America Index pour 2006.

Sur bce.ca, communiqué du 4 octobre 2005

Les rédacteurs d'Alcan (un acronyme) font la même chose :

Alcan Inc. a annoncé aujourd'hui qu'elle envisage de vendre son unité de bouteilles en plastique.

Sur alcan.com, communiqué du 8 juillet 2005

La décision s'appuie sans aucun doute sur le fait que *société* est sous-entendu. On pourrait raisonner de la même façon pour tous les sigles sans article désignant une entreprise et toujours employer le féminin. Les traducteurs qui en général traitent des sigles comme CIC (Citoyenneté et Immigration Canada) au masculin appliquent le même principe : ils sous-entendent le mot *ministère*. On aura tendance à voir le féminin dans le sigle d'une station de radio (*CKAC est demeurée rentable* ³⁾), ou d'un organisme sans but lucratif comme CANADEM parce qu'on le fait déjà en général pour les organismes d'aide (*Oxfam International a été créée en 1995* ⁴⁾). Les rédacteurs de BMO emploient le masculin malgré *banque* (*les efforts que nous avons déployés ont valu à BMO d'être classé...* ⁵⁾), parce que *groupe* est sous-entendu. Tout cela est logique.

IBM a été formé à partir de International Business Machines Corporation. Le mot anglais qui en forme la base, *corporation*, n'y a pas de représentant, mais comme on le traduit par *société*, le féminin l'emporte. On le constate sur le site d'IBM Canada :

IBM a été retenue pour gérer les services de TI de John Hancock, aux États-Unis.

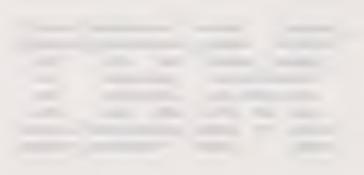
Or, surprise, IBM France aussi bien que le journal *Le Monde* le considèrent comme masculin :

IBM s'est engagé dans cette voie il y a plusieurs années.

Sur ibm.com/fr

IBM CONFIANT DANS LA REPRISE

Titre dans *Le Monde*, 17 janvier 2004



HEC (École des hautes études commerciales) donne lieu à des divergences semblables. Au Canada, jugeant que le mot *école* y est sous-entendu, l'école elle-même l'a féminisé :

HEC Montréal a été fondée en 1907. Elle a délivré ses premiers diplômes en 1913.

Sur hec.ca

La règle est énoncée explicitement sur le site :

Dans la désignation HEC Montréal, le nom École est sous-entendu. On accorde donc le verbe, le participe passé ou l'adjectif avec le nom sous-entendu, c'est-à-dire au féminin singulier. La reprise se fait à l'aide du pronom elle.

En France, HEC Paris a opté pour le masculin :

HEC est désormais reconnu mondialement parmi les institutions européennes de référence.

Sur hec.fr

Sigles et noms d'entreprises sont ici embarqués dans le même bateau. On disait autrefois *le Gaz de France*. Aujourd'hui l'article a disparu, mais le nom est resté masculin :

*Gaz de France, **présent** dans le domaine de la distribution de gaz naturel en Hongrie...*

Sur gazdefrance.com, communiqué du 19 janvier 2004

Au Québec, Gaz Métro est résolument féminine :

*Gaz Métro est **active** au Québec, au Canada et au nord-est du continent.*

Sur gazmetro.com

C'est toujours l'accord avec la base cachée. Tandis qu'en France, le masculin – ou une sorte de neutre qui englobe tout – l'emporte presque toujours. On ne cherche pas du tout la base :

*IBM, Intel, Apple, Samsung et Yahoo ! ont **tous** annoncé des progressions de leur chiffre d'affaires.*

Le Monde, 19 janvier 2004

Cette tendance se manifeste parfois dans la presse québécoise :

*...l'iPod Shuffle, la version allégée et bon marché de l'iPod de l'**américain** Apple.*

La Presse, 9 mars 2005

L'influence de l'anglais y est sans doute pour quelque chose. Il est vrai que dans tel contexte on parle des *fabricants*, dans tel autre des *opérateurs* de télécommunications. On ne peut ériger en règle l'hésitation

de journalistes qui ont le même problème que nous. Mais le contexte joue un rôle incontestable et fait varier en genre sigles et noms d'entreprises d'un texte à l'autre. Si la base est en apposition, on ne pourra reprendre le nom dans la phrase suivante avec le pronom *il* :

À elle seule, la société Apple a vendu 10 millions de iPods au cours des trois dernières années.

La Presse, 2 mars 2005

On a de la difficulté à croire que l'absence d'article devant le nom d'une firme a déjà été considérée comme une « grave atteinte à la syntaxe » ; c'était l'avis de Dupré dans *l'Encyclopédie du bon français*. Aujourd'hui sigles et noms sans article vont croissant. De la même manière que *le Gaz de France* a précédé *Gaz de France*, on disait parfois *l'Hydro-Québec*, qu'on rencontre encore dans l'usage, ou même *l'Alcan*, devenu rare. Le temps a effacé cet article. La Banque de Montréal devient BMO, et non la BMO, qui sonnerait un peu comme « la Bolduc ». Dans la même mouvance, *Internet* (acronyme) prévaudra sans doute à la longue sur *l'Internet*, si ce n'est déjà fait.

La solution la plus radicale consisterait à tout mettre au masculin, comme tendent à le faire les Français (le féminin se rencontre). Mais j'ai l'impression qu'ici on continuera d'analyser le sigle et de suivre la grammaire à la lettre. Nous gardons le sigle sous la surveillance du nom qu'il représente parce qu'en matière de langue nous avons l'esprit logicien. C'est normal, nous sommes légitimement prudents et soupçonneux.

NOTES

1 Paris-Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, p. 96.

2 www2.bmo.com. Voir aussi sur lesaffaires.com, communiqué du 23 novembre 2004.

3 Cyberpresse.ca, 2 mars 2005.

4 Oxfam.org.

5 Dans le rapport annuel de BMO, sur www2.bmo.com.



Traduire le monde

André Racicot

Poutine en français et Putin en anglais, Pourquoi?

Tout francophone qui lit sur la Russie en anglais ne manquera pas d'être frappé par les différences dans la graphie des noms de lieux et de personnes. À commencer par le nom du président Vladimir Poutine, qui s'écrit Putin dans la langue de Shakespeare. Ce phénomène touche aussi des personnalités du monde littéraire, comme Alexandre Soljenitsyne (Solzhenitsyn) et Anton Tchekov (Chekhov), ainsi que les toponymes. Pensons à Iakoutsk, écrit Yakutsk en anglais. De toute évidence, les deux langues ne transcrivent pas les noms russes de la même manière.

Car transcription il y a, et ce pour une raison très simple : la langue russe utilise l'alphabet cyrillique. Comme il serait impensable d'écrire ПУТИН en espérant que le lecteur francophone ou anglophone reconnaîtra spontanément le président russe, le rédacteur doit transcrire phonétiquement son nom. Cette opération de transcription est appelée *translittération* en langage savant. Elle touche de nombreuses autres langues dont l'alphabet est différent du nôtre, comme l'ukrainien, le grec, le géorgien, l'arabe, etc.

Pour les mêmes raisons, les toponymes doivent être transcrits, sauf ceux qui sont traduits, comme *Moscou* et *Saint-Petersbourg*. Toutefois, l'immense majorité passe par le tamis de la translittération.

Alors pourquoi ces différences orthographiques entre les transcriptions anglaises et françaises? Tout simplement parce que ces deux langues ne transposent pas les sons de la même manière. Prenons un exemple très simple. Si un francophone voit le mot *Chernobyl*,

il lira Cher-nobil. Or le nom de cette ville ukrainienne rendue célèbre par un terrifiant accident nucléaire se prononce en réalité *Tchernobyl*. La première graphie était évidemment anglaise et ne saurait être utilisée dans un texte français. C'est donc dire que chaque langue aura sa façon d'écrire les noms russes, afin d'en respecter la prononciation originale. Ainsi, *Koursk* s'écrit *Kursk* en anglais, *Iekaterinbourg* deviendra *Yekaterinburg* et *Nijni Novgorod* s'écrit *Nizhni Novgorod*. La transcription vise à restituer dans la langue d'arrivée la prononciation exacte du nom dans la langue de départ.

Les autres langues à caractères latins font subir les mêmes transformations aux noms russes. Ainsi, *Chostakovitch* s'écrit *Schostakowitsch* en allemand et *Szostakowicz* en polonais. Utiliser la graphie anglaise *Shostakovich* dans ces langues, aussi bien qu'en français, constitue une faute d'orthographe.

Ces considérations ne sont pas issues du cerveau pointilleux d'un académicien. La consultation de n'importe quel dictionnaire de noms propres révèle que, par exemple, *Voronej* possède une et une seule graphie dans notre langue et que cette graphie n'est pas *Voronezh*, comme en anglais. On ne peut donc pas reporter aveuglément les graphies anglaises dans notre langue sans commettre de regrettables fautes d'orthographe.

D'ailleurs, nul rédacteur francophone ne songerait à écrire *Poutine* avec sa graphie anglaise (*Putin*), car l'erreur sauterait aux yeux et déclencherait l'hilarité générale. Mais, le plus souvent, la graphie anglaise

des noms russes n'est pas aussi cocasse pour les francophones et les erreurs passent facilement inaperçues. La nuance entre *Mourmansk* et *Murmansk* n'est pas évidente.

S'il est bien connu en Europe, le phénomène de la translittération semble être de ce côté-ci de l'Atlantique un rébus enveloppé de mystère au sein d'une énigme, pour paraphraser Churchill... Il est en effet particulièrement désolant de constater que les médias francophones ne semblent faire aucune différence entre graphies française et anglaise des noms russes, sauf pour les cas très connus, comme *Poutine-Putin*. Pensons au nom de la championne de tennis Maria Sharapova, dont la graphie anglaise est un smash en pleine figure pour notre langue. Pensons aussi à ce magazine d'information québécois qui, l'an dernier, lançait fièrement une nouvelle carte du monde, traduite de l'anglais, et dont à peu près tous les noms russes étaient écrits en anglais.

Pourtant, nous n'avons pas besoin de traverser la Sibérie pour trouver la bonne graphie. Un coup d'œil au dictionnaire permettra de retracer aisément les noms de villes et de personnages historiques. Quant aux noms issus des fluctuations de l'actualité, on en dénicherait l'orthographe exacte dans les pages Web des journaux francophones européens.

NOTE

- 1 Le véritable nom est Tchernobyl. Curieusement, on utilise en Occident le nom russe de cette ville ukrainienne.

sorte de la page 118

pourquoi. Et ce ne sont pas tellement les quelque trois millions d'exemples dont la Toile est constellée qui me font hésiter, mais bien plutôt les 193 occurrences qu'on trouve dans le *Trésor de la langue française*^{**}. S'y côtoient Montaigne et Martin du Gard, Balzac et Beauvoir, Flaubert et Camus, Huysmans et Ramuz, Proust et Hugo, Sartre et Stendhal... Devant pareil aréopage de pêcheurs, on est pris d'une terrible envie de fauter.

NOTES

* Maurice Rouleau, professeur de traduction à l'Université du Québec à Trois-Rivières, a relevé près de vingt exemples dans le *Petit Robert*, dont celui-ci de Chateaubriand (à « facile ») : « Je hais l'esprit satirique comme étant le plus petit et le plus facile de tous ».

** Grâce à une recherche intégrale.

- 1 Lionel Meney, *Dictionnaire québécois-français*, Montréal, Guérin, 1999.
- 2 Flora Tristan, *Tour de France II*, François Maspero, 1980, p. 69 (et 103).
- 3 Eugène Fromentin, *Dominique*, Garnier-Flammarion, 1967, p. 163.
- 4 Félix Boillot, *Le second vrai ami du traducteur*, Paris, J. Oliven, 1956, p. 50.
- 5 Jean-Paul Sartre, *Situations, VIII*, Gallimard, 1972, p. 284. Entretien paru le 4 septembre 1969.
- 6 Hubert Juin, introduction à *Choses vues 1830-1846* de Victor Hugo, Folio, 1972, p. 35.
- 7 M. Becker et coll., *La forêt*, Paris, Masson, 1981, p. 49.
- 8 Strathearn Gordon, *Le Parlement britannique*, Londres, The Hansard Society, 1947, p. 18. Traduit par Germaine Pastré-Jackson.
- 9 Eduardo Galeano, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, Presses Pocket, 1991, p. 59 (Plon, 1981). Traduit par Claude Couffon.
- 10 Maurice Druon, *Le « Bon Français »*, Éditions du Rocher, 1999, p. 77 (*Le Figaro*, 25.3.97).
- 11 Gilles Colpron, *Les anglicismes au Québec*, Montréal, Beauchemin, 1970.
- 12 *Relations des Jésuites*, t. 1, Montréal, Éditions du Jour, 1972, année 1633, p. 35.
- 13 Stephan Zweig, *Le Brésil, terre d'avenir*, Montréal, Éditions B.D. Simpson, 1946, p. 313. Traduit par Jean Longeville.
- 14 Louis Leprince-Ringuet, *Science et bonheur des hommes*, Flammarion/Champs, 1973, p. 161.
- 15 Patrick Declerck, *Les naufragés*, Plon, 2001, p. 303.
- 16 René-Victor Pilhes, « Le complot multinational », *Playboy*, juillet 1976, p. 42.
- 17 Françoise Chandernagor, *L'Allée du Roi*, Club France Loisirs, p. 114 (Julliard, 1981).
- 18 Jean-Yves Nau, *Le Monde*, 3.11.84.
- 19 Claude Hagège, *Diogène*, janv.-mars 1987, p. 27.
- 20 Marina Yaguello, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Seuil/Points, 1988, p. 158.
- 21 Jean Darbelnet, *Langues et linguistique*, n° 8, t. 2, Québec, Université Laval, 1982, p. 12.
- 22 Declerck, *op. cit.*, p. 292.
- 23 Alain Touraine, *Le nouvel observateur*, 26.6.-2.7.3.
- 24 Jacques Desrosiers, « Comment se faire octroyer une subvention », *L'Actualité langagière*, juin 2005.

El Rincón Español

María Pozzi

Formación de términos de telecomunicaciones en español de México (2)

Estimados lectores: Tenemos el agrado de presentarles la segunda y última parte del artículo publicado en el número de septiembre de 2005 (vol. 2, núm. 3), escrito por María Pozzi.

3. Patrones sintácticos de términos del español de México

La terminología de las *telecomunicaciones*: *transmisión por radio* en México se forma principalmente siguiendo un número reducido de patrones sintácticos, como puede verse en la tabla 3, a continuación, y en donde

S = sustantivo

A = adjetivo

AD = adverbio

Ab = abreviatura

Np = nombre propio

Patrón sintáctico	Frecuencia	Porcentaje
S + A	110	
S + de + S	109	
S	52	
S + de + S + A	47	
S + de + S + de + S	14	
S + A + A	12	
S + A + de + S	10	
S + por + S	7	
S + Ab	7	
S + de la + S + de + S	7	
S + de + S + (de + S)* + por + S	7	79.42% (382)
S + del + S	6	
S + A + por + S	5	
S + en + S + A	5	
Ab	5	
S + S	4	
S + de + A + S	3	
A + A + S	3	
S + en + S	3	
S + de + S + de una + S	2	
S + A + A + por + S	2	
S + S + S	2	
S + Np	2	
S + hacia + AD	2	87.73% (422)

Tabla 3. Patrones sintácticos encontrados más de una vez.

De esta tabla se desprende que los primeros 11 patrones, con una frecuencia de 7 o más constituyen el 79.42% (382) del total de términos; los 24 patrones más frecuentes constituyen el 87.73% (422) del total de 481 términos. Los 59 términos restantes, equivalentes al 12.27% están formados por patrones generalmente más largos, con frecuencia 1.

En la tabla 4 se muestra un ejemplo de cada uno de los 24 patrones más frecuentes:

Patrón sintáctico	Ejemplo
S + A	interferencia perjudicial
S + de + S	supresor de ruido
S	antena
S + de + S + A	elección de canal adyacente
S + de + S + de + S	envío de señal de categoría
	circuito de recuperación de reloj
	eliminador de ruido de fondo
S + A + A	control automático selectivo
	emisor interferente intencionado
S + A + de + S	voltímetro selectivo de frecuencia
S + por + S	desvanecimiento por interferencia
S + Ab	satélite ECS
S + de la + S + de + S	incremento de la duración de pulso
S + de + S + (de + S)* + por + S	sistema de radioenlace por microondas
S + del + S	eje del haz
S + A + por + S	transmisión directa por satélite
S + en + S + A	interferencia en banda lateral
Ab	PABX
S + de + A + S	factor de máxima frecuencia
S + S	antena antidesvanecimiento
A + A + S	ultra alta frecuencia
S + en + S	respuesta en frecuencia
S + de + S + de una + S	línea de transmisión de una antena
S + A + A + por + S	servicio móvil marítimo por satélite
S + S + S	enlace espacio-tierra
S + Np	efecto Doppler
S + hacia + AD	señal hacia atrás

Tabla 4. Ejemplos de los 24 patrones más frecuentes

4. Comparación con los términos del español peninsular

De las 404 entradas analizadas, solo 200 (49.5%) coinciden en su totalidad y de las 204 restantes las diferencias se pueden encontrar en todos los niveles, desde el uso de componentes distintos, como en el caso de *guiaonda*, que no se usa en México, hasta construcciones sintagmáticas que hacen uso de diferentes patrones sintácticos. Los 20 patrones sintácticos más usuales de esta terminología en español peninsular se muestran en la tabla 5:

Patrón sintáctico	Frecuencia	Porcentaje
S + A	121	
S + de + S	92	
S	51	
S + de + S + A	32	
S + de + (-l, la, los, las) + S	23	
S + A + de + S	16	
S + A + A	14	
S + por + S + A	13	
S + de + S + de + S	11	
S + en + S	10	
S + S	7	
S + A + por + S	7	73.79% (397)
S + de + S + A + A	6	
S + Ab	4	
S + S + S	3	
S + de + S + a + S	3	
S + Np	2	
S + entre + S	2	
S + con + S + A	2	
S + de + A + S	2	78.25% (421)

Tabla 5. Patrones sintácticos más frecuentes en español peninsular.

De esta tabla se desprende que los primeros 12 patrones sintácticos que corresponden a aquellos que tienen una frecuencia mayor o igual a 7 constituyen el 73.79% (397 términos) del total de 538 términos; los 20 patrones más frecuentes, con frecuencia de 2 o más constituyen el 78.25% (421 términos). Los 117 términos restantes, equivalentes al 21.74% están formados por patrones con frecuencia 1 y generalmente son más largos.

Para comparar los esquemas de patrones sintácticos que se usan para construir la terminología de la transmisión por radio tanto en español de México como en el peninsular, se hará uso de la tabla 6:

Patrones sintácticos (Español de México)	Frecuencia	Patrones sintácticos (Español peninsular)	Frecuencia
S + A	110	S + A	121
S + de + S	109	S + de + S	92
S	52	S	51
S + de + S + A	47	S + de + S + A	32
S + de + S + de + S	14	S + de + (l, la, los, las) + S	23
S + A + A	12	S + A + de + S	16
S + A + de + S	10	S + A + A	14
S + por + S	7	S + por + S + A	13
S + Ab	7	S + de + S + de + S	11
S + de la + S + de + S	7	S + en + S	10
S + del + S	6	S + A + por + S	7
S + A + por + S	5	S + de + S + A + A	6
S + en + S + A	5	S + Ab	4
Ab	5	S + S + S	3
S + S	4	S + de + S + a + S	3
S + de + A + S	3	S + Np	2
A + A + S	3	S + entre + S	2
S + en + S	3	S + con + S + A	2
S + de + S + de una + S	2	S + de + A + S	2
S + A + A + por + S	2		
S + S + S	2		
S + Np	2		
S + hacia + AD	2		

Tabla 6. Patrones sintácticos más frecuentes usados en México y en España



De esta tabla se puede observar lo siguiente:

- Casi la totalidad de la terminología de transmisión por radio está constituida por combinaciones de sustantivos y adjetivos unidos por preposiciones y artículos.
- Aunque con frecuencias diferentes, los cuatro primeros patrones sintácticos constituyen la forma más común de formación de términos en esta área en ambas variantes del español.
- La primera diferencia sustancial que se puede encontrar consiste en que, en español de México, el patrón *S + de (-l, la, los, las) + S* no es muy común, dando preferencia al patrón *S + de + S* mientras que en España el uso del artículo definido después de la preposición *de* es más usual.
- El uso de las preposiciones varía en cierta medida; *de, en y por* son las más comunes aunque se puede observar que el uso de otras (*con, entre, hacia*) no es uniforme.
- En México, se tiende a usar más abreviaturas que en España, y la mayoría de ellas se conservan en inglés.

Conclusión

De este análisis sobre la formación de términos de una disciplina técnica relativamente nueva se puede resaltar lo siguiente:

- El 100% de los términos están constituidos por grupos nominales.
- Cerca de las dos terceras partes de los términos usados en México se formaron mediante un proceso de calco del inglés.
- Un elevado porcentaje de los términos (89.19%) está formado por construcciones sintagmáticas que representan un objeto o una clase de objetos de la realidad.
- Casi la totalidad de los elementos que constituyen estos términos son sustantivos y adjetivos unidos por preposiciones y artículos.

Bibliografía

Universidad Antonio de Nebrija y Fundación Airtel: *Diccionario de telefonía y telecomunicaciones móviles*, Fundación Antonio de Nebrija, Madrid, 2000. ■

Más comentarios sobre el plural de "inuit"

Elisa Paoletti

Nuestros lectores recordarán que en el Rincón Español del número de diciembre de 2004, Irma Nunan y Genny González nos plantearon el interrogante sobre el plural del vocablo "inuit" e invitaron a los lectores a pronunciarse al respecto.

En aquel artículo se exponían las opiniones divergentes de la Real Academia Española, que argüía que el plural debe formarse agregando *-s*, y la Agencia EFE, cuyo Departamento del Español Urgente aconsejaba mantener la palabra invariable (*los inuit*).

La Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá recibió hace poco un mensaje de la Real Academia Española en el que ésta señala que "inuit" se emplea como sustantivo común invariable en cuanto al género (*el/la inuit*), pero que el plural es *inuits*. En consecuencia, los traductores y terminólogos hispanohablantes de la Oficina de Traducciones adoptarán la recomendación de la RAE y la harán extensiva a la pluralización de los nombres de otras Primeras Naciones de Canadá; por ejemplo, *los micmacs, los cris*. ■



The Localization Conundrum

Les balises de la localisation

Ian Van Audenhaege

Traduction : Daniel Tremblay

Localization has become, of late, a buzzword in the translation industry. Localization and translation industry marketers use it to good effect to promote and sell their latest products built to aid all the translators who are receiving an increasing number of client requests to translate desktop applications, Web sites and Web applications.

Many of these localization applications are very good at separating, and later reconstituting, relatively well-structured HTML and its textual content, leaving the translator with a text that can then be translated with relative ease. This assumes, of course, that the software designer took into account that elements like menus and images need to be automatically resizable to accommodate the possibility of longer text in different languages.

That takes care of most Web sites built entirely in HTML and no other technology. Unfortunately, Web sites of that nature are quickly becoming extinct. Most often, other technologies are involved as well, and unlike HTML, which is a very simple formatting language, these technologies are complicated programming and scripting languages that present textual and graphical elements onscreen depending on a number of conditions.

Localization applications that can reliably separate all true programming code from all textual content for random clients with random applications remain purely theoretical. The cold fact is that many programmers do not take localization into consideration at the beginning of their projects and, as a result, make it almost impossible to translate an application without reprogramming some scripts, functions or subroutines. Most, if not all, application localization tools depend on the programmers having the forethought to code their applications with these tools in mind. This

Ces derniers temps, le mot « localisation » est devenu fort populaire. En effet, les marchands de l'industrie de la traduction et de la localisation l'utilisent à toutes les sauces pour promouvoir ou vendre leurs derniers produits conçus pour aider les traducteurs, lesquels sont de plus en plus appelés à traduire des logiciels, des sites Web et des applications Web.

La plupart de ces outils de localisation séparent – et reconstituent – très bien les codes et le contenu textuel des pages HTML relativement bien structurées, permettant ainsi aux traducteurs de disposer d'un document dans lequel ils peuvent travailler assez facilement. Il faut, bien entendu, que le concepteur du logiciel ait tenu compte du fait que les éléments comme les menus et les images doivent être automatiquement redimensionnables, afin qu'on puisse y intégrer du texte plus long dans d'autres langues.

Ces outils fonctionnent bien dans le cas des sites Web conçus exclusivement en HTML. Toutefois, ce genre de site est de plus en plus rare; la plupart du temps, on emploie également d'autres langages. Contrairement au simple HTML, ces langages comportent des éléments de programmation complexes et des scripts qui permettent d'afficher des images et du contenu textuel différents en fonction de certaines conditions.

L'outil de localisation capable d'extraire correctement le contenu textuel de tous les codes de programmation pour tous les clients et pour toutes les applications n'a pas encore été inventé. En fait, bon nombre de programmeurs ne tiennent pas compte de l'étape de la localisation lorsqu'ils entreprennent un projet; il est donc pratiquement impossible de traduire une application sans reprogrammer une partie des fonctions, des scripts et des sous-programmes. La plupart, si ce n'est la totalité, des outils fonctionnent convenablement

involves mandatory planning, not only from the programmers' perspectives, but also from the project managers' perspectives because, as always, there are increased time and cost considerations.

You might be wondering, at this point, how one deals with the inevitable projects in which the textual content cannot be easily separated from the code. The solutions vary, and most are time- and labour-intensive, mainly because the required methods involve the use of tools that were not specifically designed for localization. At this time, there are only a small number of translators who can effortlessly scan through a page of programming code and pick out what needs to be translated, not to mention the context in which that text might be used. As I began explaining earlier, if one text fragment can be made to appear based on certain conditions, so can the contextual text that needs to appear around it. It can be bewildering, even to experienced localizers.

Part of the problem is that there are often several ways of coding the same functionality in an application. Many programming languages are designed this way to allow for design flexibility. To complicate things, textual delimiters are sometimes optional. To illustrate this, in HTML, a paragraph of text is delimited by an opening and a closing tag as follows: `<p>This is an article.</p>`. In this instance, it would be easy to find the text and separate it from the code using an automated program because of the opening and closing tags.

When dealing with scripting or programming languages, often there are no such delimiters. Take, for example, a variable declaration and assignment in Microsoft's VBScript language:

```
<% myvariable = "To run this program, myvariable  
name must not be modified." %>
```

The Microsoft Word spell checker tells me that the first instance of *myvariable* should be two words when clearly it should not. The name of a programmed variable must never be changed; doing so would break the code. Of course, it could be added to Word's dictionary, but that would mean that Word would then skip the real mistake, which is that the "myvariable" text in quotes should be two words because it is only text. The programmer simply made a typo. As for the quotes acting as delimiters, well, sometimes you use double quotes, sometimes single quotes, and sometimes a combination of both, and the contents are not necessarily translatable or even textual at all for that matter.

dans la mesure où le programmeur a tenu compte de cette étape et prévu le recours aux outils de localisation durant le processus de développement de l'application. Une planification rigoureuse est donc requise, de la part non seulement du programmeur, mais également du gestionnaire de projet, parce qu'il faut tenir compte des coûts et des délais supplémentaires.

Vous vous demandez sûrement comment procéder lorsqu'il est difficile d'extraire le contenu textuel du code. Il existe plusieurs solutions; la plupart sont toutefois longues et laborieuses, puisqu'il faut faire appel à des outils qui n'ont pas été conçus spécialement pour la localisation. À l'heure actuelle, très peu de traducteurs sont capables de lire des pages de codes de programmation, de cerner facilement les éléments à traduire et de savoir dans quel contexte ils seront utilisés. Comme je l'ai mentionné précédemment, si un passage s'affiche en fonction de certaines conditions, il en va de même pour le texte qui l'entoure. Il est très facile de s'y perdre, même pour les localisateurs chevronnés.

Le problème vient en partie du fait qu'il existe plusieurs façons de programmer une même fonction dans une application. De nombreux langages de programmation sont conçus de cette manière afin de donner une certaine marge de manœuvre aux programmeurs. Un autre élément vient brouiller les cartes : les délimiteurs de contenu textuel sont parfois facultatifs. En HTML, un paragraphe est délimité par une balise ouvrante et par une balise fermante, comme suit : `<p>Ceci est un article.</p>`. Le contenu textuel est entouré de balises; il est donc facile à cerner à l'aide d'un outil automatisé.

Dans le cas de langages de programmation ou de scripts, il n'y a souvent pas de tels délimiteurs. La déclaration de variable et l'affectation de variable en langage VBScript qui suivent constituent un bon exemple :

```
<% myvariable = "To run this program, myvariable  
name must not be modified." %>
```

Selon le correcteur orthographique de Microsoft Word, la première occurrence de « *myvariable* » devrait s'écrire en deux mots; cette proposition est bien entendu erronée. Le nom d'une variable ne doit jamais être modifié, sans quoi le programme pourrait cesser de fonctionner. On pourrait évidemment ajouter ce terme au dictionnaire de Word. Toutefois, cela empêcherait l'application de trouver les vraies erreurs, comme la seconde occurrence de « *myvariable* », qui apparaît dans la phrase entre guillemets. Le programmeur a tout simplement fait une coquille : il aurait dû écrire « *my variable* » en deux mots, puisqu'il s'agit ici d'un élément

Simplistic though it may be, the above example clearly demonstrates that since there are a number of different ways to program a given script, function or subroutine, the amount of textual ambiguity that can creep into a program is enormous. Currently, the only machine capable of sorting it all out is the human brain.

In some instances, localizers can work through these issues by pre-processing the application files using combinations of macros and sophisticated find and replace scripts that make use of regular expressions.¹

Below is a simple, real-world example of a resource file excerpt requiring translation.

```
; EDP 6/29/05 - New Compliance Mode flags:
; 1 => Display Tab/Control only if any compliance ruleset is
loaded
;***** Annual Schedule Spreadsheets *****

SPREAD, AnnSchSpread1, 656, ACTIVE, NONE, 1,
; SCHEDULE, -1, NORMAL, NUMBERS,
STD, 35, 36, 0, 3 ; ItmHlp Tpchlp
"Ending Month", 50, 0, 1, 1, 1, MONTH, -1,
31798, 31793, 0, "Ending month for this week schedule
assignment"
"Ending Day", 50, 0, 1, 1, 1, DAY, -1,
31799, 31793, 0, "Day of the ending month for this week
schedule assignment"
```

Programmer
comments and variables
that should not be trans-
lated/Observations du
programmeur et varia-
bles à ne pas traduire

Translatable con-
tent/Contenu à traduire

This file, of the six to be localized for the project in question, was deemed to be the most useful for populating a translation memory, which would be used to help standardize the project's terminology. Originally in .txt format, it was first converted to .rtf, a format that would accept fonts. MS Word macros were used to automate a number of search and replace operations using Word's version of regular expressions to parse the text and grey-out the non-translatable parts with a TRADOS style called tw4winExternal. That procedure complete, Word's TRADOS plug-in was used to translate the parts that remained in a normal font. This ensured that the translator could not accidentally modify the code. The translation complete, TRADOS was used to cleanse the file of any proprietary codes it may have left behind, the Twin-External font was removed using macros once again, and finally, the file was converted back to its original .txt format.

Like its automatic translation cousin, localization technology is still in its infancy. Without a doubt, human intervention and ingenuity still have major roles to play in the industry. ■

NOTE

¹ A regular expression is a string of code used to find and replace text based on a combination of wildcards and the text for which the search is being carried out.

textuel. Pour ce qui est de l'utilisation des guillemets comme délimiteurs, on utilise parfois des doubles guillemets, des guillemets simples ou une combinaison des deux. De plus, le contenu ne doit pas toujours être traduit; à l'occasion, les éléments se trouvant entre guillemets ne sont même pas des éléments textuels.

Bien qu'il soit simple, l'exemple précédent montre clairement que, puisqu'il y a différentes façons de programmer un script, une fonction ou un sous-programme, le niveau d'ambiguïté textuelle peut être très élevé lorsqu'il s'agit de traduire une application. À l'heure actuelle, la seule machine capable d'analyser tous ces éléments est le cerveau humain.

À l'occasion, les localisateurs peuvent régler ces problèmes en traitant au préalable les fichiers à l'aide de macros et de la fonction *Rechercher et remplacer*, pour remplacer des expressions régulières¹.

➤ Voir ci-contre un exemple simple et concret de fichier source qui doit être traduit.

Dans ce cas, nous avons déterminé que, des six fichiers qui devaient être localisés pour le projet, celui-ci était le plus utile pour alimenter une mémoire de traduction qui permettrait de normaliser la terminologie employée. Nous avons converti le fichier (qui était à l'origine en format .txt) en format .rtf, puisque ce dernier permet d'attribuer des polices de caractères. Dans Microsoft Word, nous avons utilisé des macros pour effectuer des remplacements automatiques, à l'aide des expressions régulières de l'application. Grâce à cette mesure, nous avons pu cerner les éléments qui ne devaient pas être traduits et les griser à l'aide d'un style TRADOS appelé tw4winExternal. Puis, nous avons utilisé le plugiciel TRADOS pour traduire les parties du fichier qui n'avaient pas reçu de police spéciale, pour éviter que le traducteur ne modifie accidentellement le code. Une fois la traduction terminée, nous avons supprimé les codes propres au logiciel au moyen de la fonction de nettoyage de TRADOS, retiré la police Twin-External à l'aide des macros et, finalement, reconverti le fichier en format .txt.

Tout comme les outils de traduction automatique, les outils de localisation n'en sont encore qu'à leurs premiers balbutiements. De toute évidence, l'intervention humaine et l'innovation ont toujours un rôle essentiel à jouer dans l'industrie. ■

NOTE

¹ Une expression régulière est une chaîne de caractères utilisée pour chercher et remplacer des éléments textuels au moyen d'une combinaison d'éléments textuels et de caractères de remplacement.

Glanures

avec la collaboration de Jean Vachon,
Jacques Desrosiers et Frédélin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Devoir (juin-octobre 2005)

Le conseil d'administration de Vincor a d'ailleurs approuvé l'adoption d'un régime de droits des actionnaires, une mesure communément appelée **dragée toxique** qui vise à gagner du temps afin de pouvoir contrer une tentative hostile de prise de contrôle.

dans ce monde où elle a fait son nid, « par la débrouille, **dans les interstices** », comme elle le dit

Dans ses pourparlers avec l'UE, Téhéran a jusqu'à présent **joué la montre**.

La Revue (octobre 2004)

le **globish**, une méthode infaillible pour apprendre l'anglais

Radio-Canada

sur le site radio-canada.ca, il y a des « **édimestres** »

L'Express (mai 2005)

Les milieux patronaux ont trouvé un surnom à Francis Mer : **Métalhurlant**. Allusion à la revue de BD, au passé de sidérurgiste du candidat et à son caractère colérique.

Le Nouvel Observateur (septembre 2004)

séjours à **prix dégriffés** avec lastminute.com

le triomphe du **gaybyboom**

Lors de cette conférence de presse de rentrée du **pôle musique**, Christophe Sabot a expliqué : « La saison 2004/2005 d'Europe 2 a été médiocre. On revient aux **fondamentaux** ».

Peter Mandelson était partisan d'un déblocage des produits avant de négocier avec Pékin leur imputation sur les quotas 2006 et 2007, mais la minorité des pays **textiliens** ont refusé.

TV5-Info – article AFP (www.tv5.net)

le **papyloft**, un nouveau concept d'habitat adapté aux seniors

Les logements disposent notamment de fenêtres surbaissées, de volets automatiques et de salles de bains adaptées à la **survenue** d'un handicap.

L'Express (juillet-septembre 2004)

En matière de police et de renseignement, la coopération trans-Manche **marche du feu de Dieu**, mais les choses se compliquent dès que la justice s'en mêle.

Seul à s'exprimer, le pouvoir se préoccupe peu de sa force de conviction. Le principe est d'être seul à occuper l'**enceinte sonore**.

Le Monde (octobre 2004)

Angela Merkel va **entrer à la chancellerie dans les fourgons de la social-démocratie**, alors qu'elle rêvait de diriger une équipe porteuse de réformes résolument libérales.

Paris est une ville où les pauvres sont de plus en plus pauvres [...] où la flambée de l'immobilier [...] aggrave le **mal-logement** dans des proportions effrayantes.

Cette fois, la tension est montée d'un cran, et le maire de Paris n'a pas cherché à **arrondir les angles**. Il a, au contraire, évoqué « une crise majeure » et choisi de dramatiser le conflit.



Wordsleuth

Katherine Barber

Words from the West

To honour the centennial of the entry of Alberta and Saskatchewan into Confederation, let us look at the origins of some words that are used particularly in Western Canada.

COULEE

This word (pronounced COOLEE and designating a deep ravine) comes from the French word *coulée*, meaning a flow of water, ultimately coming from the Latin *colare*, meaning “filter” (the word that has also given us “percolator”). *Coulée* is used in French Canada to mean a stream or a gully through which a stream flows. It appears that this use migrated to the West with French-speaking trappers around 1800. It crops up in many areas of French settlement, for instance Louisiana.

SLOUGH

Western Canadians are often quite surprised to discover that a ubiquitous feature of the prairie landscape, the *slough*, which for them rhymes with WHO, is pronounced by most other English speakers to rhyme with HOW. The word can be traced back to Old English times; our first evidence of it is from the Venerable Bede's *History of the*

Anglo-Saxon Peoples, which dates from before 900 A.D. It seems that throughout the Middle Ages there were various pronunciations of the word. SLEW may have been a more northern or Scottish pronunciation; for instance, the analogous word *plough* was pronounced PLOO in Scottish English. We also have evidence of D. H. Lawrence, who was from Nottinghamshire, a northern county of England, using the word *slue* to mean a puddle of water. It would make sense if a Scottish pronunciation became prevalent in the Prairies, since the Scottish Selkirk settlers were the first English-speaking permanent residents of the West.

SASKATOON

This comes from a Cree word *misaskwatomin*, used to designate the plant called a Juneberry or shadbush elsewhere, the Cree word being interpreted as “fruit of the tree of many branches.” When the word was originally borrowed, around 1800, it was closer to the Cree word *misaskitomina*; then for a while in the mid-19th century it was *sasketome* or *saskatum* before settling down as *saskatoon* about 1880.

SHAGANAPPI

A major arterial road in Calgary is called the Shaganappi Trail. Perhaps Calgarians would rename it if they knew the connotations of the word. This comes from one of the Algonquian languages. In Swampy Cree, *pishagan* means “leather” and *a-piy* means “string” or “cord.” So the original sense of *shaganappi* is a thong of rawhide, and this was borrowed into English as early as 1743. Obviously this was a staple of life in the Prairies, since it was adaptable to a number of uses, sort of like binder twine; in fact, we have one 1873 quotation saying, “Shaganappi, in this part of the world, does all that leather, cloth, rope, nails, glue, straps, cord, tape . . . are used for elsewhere.” Obviously the duct tape of the 1870s! Because many repairs made with *shaganappi* (like repairs made with binder twine or duct tape) were of an improvised, jury-rigged nature, the word also came to mean “hastily done, of inferior quality.” It came to be applied to horses, especially run-down nags, either because of the use of *shaganappi* in harnesses or as an extension of the “inferior” sense.

Index annuel Annual Index

INDEX VOLUME 2

SKIFF

Skiff, meaning a light flurry or dusting of snow, is quite common on the Prairies but also found in other areas of Scottish settlement such as the Maritimes. It is a Scottish word, unrelated to the type of boat called a “skiff.” The noun was derived from the verb *skiff*, meaning “to move lightly and quickly” (presumably because a light dusting of snow can be picked up and moved around by the wind). This in turn came from a word, *skift*, which was a variant of *shift*. In the Middle Ages, there was a divide between the English spoken by the people in Scotland and the north of England, which was heavily influenced by the Vikings, and the people in the south, whose Anglo-Saxon had much less Scandinavian influence. The Vikings could say “sk” at the beginning of a word, but the Anglo-Saxons could only say “sh,” and this led to pairs of words meaning the same thing in modern English, like *scream* (from Norse) and *shriek* (from Anglo-Saxon). This is why there was a Scottish variant *skif* for the southern English *shift*. ■

à horizon de. 2:1:34
Airpeak. 2:1:34
arguer. 2:1:15
article (élision devant le h). 2:3:14
attentat suicide. 2:1:11
autopont. 2:1:34
autosalarier (s’~). 2:1:34

Barcelone (mission du Bureau de la traduction à ~). 2:1:7
basique (spectateur ~). 2:1:34
biographié. 2:1:34
bird flu. 2:2:28
Bloc-notes. 2:1:28
blogosphère. 2:1:34
blow off. 2:3:27
bottoms. 2:3:27
bouteille à l’encre. 2:3:29

C. difficile. 2:2:28
calcul d’épicer. 2:3:29
câlineur d’arbres. 2:3:29
carnet. 2:1:34
carnetier. 2:1:34
celebrity justice. 2:2:29
cinquante et un (se mettre sur son ~). 2:1:10
CLCL. 2:1:29
Clostridium difficile. 2:2:28
comme étant. 2:4:14
Conakry (mission du Bureau de la traduction à ~). 2:1:9

continents (nombre de ~). 2:1:22
Coopération technolinguistique –
Afrique : développement des
langues partenaires africaines
et créoles. 2:2:6; 2:3:6; 2:4:8
coulee. 2:4:32

date squares. 2:3:28
discipline multilatérale. 2:2:30
dix-huit (se mettre sur son ~). 2:1:10
dragée toxique. 2:4:31

édimestre. 2:4:31
en rapport avec. 2:3:12
expérience transformationnelle.
2:2:30

fat tax. 2:2:28
fédéral-provincial. 2:1:18
fédéro-provincial. 2:1:18
formación de términos de telecomunicaciones en español de México. 2:3:19; 2:4:26
Franconésie. 2:2:30
French spelling (changes to ~). 2:2:10
frowst. 2:3:27
frugiferous. 2:3:27
fruit cakiness. 2:3:27

Index annuel Annual Index

- gandershanks*. 2:3:27
gas and dash. 2:2:28
gauchiser (se). 2:3:29
gaybyboom. 2:4:31
gentlephantom. 2:3:27
geología (formación de términos eponímicos en ~). 2:2:21
glarigenous. 2:3:27
glorish. 2:4:31
grutnol. 2:3:27
h muet. 2:3:14
h aspiré. 2:3:14
hypercentralité. 2:1:34
HyperGrammar 2. 2:2:10
- iles (noms d'~). 2:2:20
 incidemment. 2:2:13
inuit (genre et nombre en espagnol). 2:4:23
IrfanView. 2:1:30
- Janjaweed*. 2:2:29
jeuniste. 2:3:29
 jouer la montre. 2:4:31
- langues minoritaires (préservation et développement des ~). 2:1:5;
 2:1:25
Law of Trusts Glossary (Common Law). 2:2:15
Lexique panafricain des sports. 2:2:6
Lexique du droit des fiducies (common law). 2:2:15
- like a stuck pig*. 2:3:27
 localisation. 2:2:25; 2:4:28
 localization. 2:2:25; 2:4:28
loonies. 2:3:28
- machine translation*. 2:4:5
magnificent. 2:3:28
 mal-logement. 2:4:31
man-mountain. 2:3:27
maple leaf. 2:3:27
matrimonial cake. 2:3:28
 mémoires de traduction. 2:3:7
midget. 2:3:28
mineralogía (formación de términos eponímicos en ~). 2:2:21
 mise à distance. 2:3:29
 molletisme. 2:2:30
MOOTWA. 2:2:29
- nearshoring*. 2:2:29
negocios y medio ambiente (terminología de ~). 2:1:23
 noms russes (translittération des ~). 2:4:22
Notepad. 2:1:28
- obnubiler (s'~ sur). 2:3:29
 octroyer. 2:2:18
 ONU (traduire à l'~). 2:3:9
Orange Revolution. 2:2:29
 orthographe (rectifications de l'~). 2:2:8
- Pan-African Glossary of Sports*. 2:2:6
papyloft. 2:4:31
paquebot des airs. 2:3:29
phishing. 2:2:28
place names. 2:1:32
plain language. 2:4:16
 politique linguistique. 2:1:25
 pouvoir d'induction. 2:2:30
pronoun management. 2:2:11
 propos va-t-en-guerre. 2:1:34
 prostitutionnelle. 2:1:34
punctuation myths. 2:1:13
- quarante-deux (se mettre sur son ~). 2:1:10
 quarante-quatre (se mettre sur son ~). 2:1:10
- Saskatoon*. 2:4:32
Seaspeak. 2:1:34
sentence unity. 2:3:10
shaganappi. 2:4:32
 sigles (genre des ~). 2:4:18
skiff. 2:4:33
slough. 2:4:32
smart meters. 2:2:28
strippergate. 2:2:29
 synonymes (dictionnaires de ~). 2:3:23
- taxinomie. 2:4:12
 taxonomie. 2:4:12
terror premium. 2:2:28
thesaurus. 2:3:23
 toponyme (élision et omission devant un ~). 2:3:16
 traduction automatique. 2:4:5
translation memories. 2:3:7
 translittération des noms russes. 2:4:22
 trente et un (se mettre sur son ~). 2:1:10
 trente-deux (se mettre sur son ~). 2:1:10
 trente-six (se mettre sur son ~). 2:1:10
tutorial Pavel. 2:3:18
- unisson (à l'~ de). 2:3:29
- re-droitiser (se ~). 2:3:29
 rectifications de l'orthographe. 2:2:8
 rétro pédalage. 2:3:29
- ventes à la découpe. 2:3:29
 visa biométrique. 2:2:30
- wardrobe malfunction*. 2:2:28
Word Tailoring. 2:2:10

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : (819) 997-4730 Fax : (819) 997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : (613) 941-5995 Fax : (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : (819) 994-5943
Fax : (819) 953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2005

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: (819) 997-4730 Fax: (819) 997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: (613) 941-5995 Fax: (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: (819) 994-5943
Fax: (819) 953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2005

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

(819) 997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

(819) 997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 3 | 1 | MARS/MARCH 2006

Langue et diversité culturelle
Language and Cultural Diversity

Putting It (Even More) Plainly

Un « barbare » au Palais-Bourbon

Mankind's Mother Tongue in the 24th Century

Age singulier des Escoumins aux Saintes-Maries-de-la-Mer

L'innovation et la norme dans les pratiques de rédaction
non sexistes

There May Be a Hypothec in Your Future!

Hablemos de salud

Podcasting and Parkour: A Look at 2005



Sommaire Summary

Langue et diversité culturelle / Language and Cultural Diversity **Francine Kennedy, page 5**

Grâce à l'Unesco, la diversité culturelle est maintenant protégée. Les traducteurs, les entreprises de traduction et les diverses associations de langagiers comptent parmi les principaux acteurs de cette diversité. / Thanks to UNESCO, cultural diversity is now protected. Individual translators, translation firms and the various associations representing language professionals are among the key players in promoting diversity.

Les langues autochtones : le Bureau de la traduction en fait aussi une affaire / The Translation Bureau: A Partner in Aboriginal Language Development

Élyse Gendron, page 7

S'agissant de normalisation terminologique, le Bureau de la traduction a de nombreuses réalisations à son actif à l'étranger, mais aussi sur la scène nationale. Son appui au développement et à la promotion des langues autochtones en témoigne. / When it comes to terminology standardization, the Translation Bureau has a good track record of achievements not only abroad, but in Canada as well. Its contribution to the development and promotion of Aboriginal languages speaks volumes.

Titres de lois et règlements : quelques règles

Fanny Vittecoq, page 9

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les titres de lois, de règlements, d'accords et de décrets : lesquels traduire, où mettre la majuscule, quand employer l'italique, que faire avec les chiffres. / Everything you've ever wanted to know about the titles of acts, regulations, agreements and by-laws: when to translate, capitalize and italicize, and how to handle numbers.

Putting It (Even More) Plainly

Frances Peck, page 12

The fight against administrative jargon continues. Build up your arsenal with short, simple words, positive phrases and meaningful verbs. / Continuons le combat contre le jargon administratif avec des armes concrètes — mots courts et familiers, phrases affirmatives, verbes qui parlent.

Mots de tête : un « barbare » au Palais-Bourbon

Frédéric Leroux fils, page 15

Snobé par les dictionnaires, condamné par quelques ouvrages, voici un barbare fort civilisé qui parade dans la presse et qui a ses entrées à l'Assemblée nationale en France. / Our columnist discusses a barbarism that, despite being snubbed by dictionaries and condemned by certain reference works, has made its way into the press and our everyday lives and has even been used in France's National Assembly.

Mankind's Mother Tongue in the 24th Century

Richard Oslund, page 17

Will English always reign as the universal language? Its 16 verb tenses, dozen vowel sounds, numerous silent letters and confusing spelling leave our columnist doubtful. Chronicle of a death foretold. / L'anglais sera-t-il éternellement langue universelle? À voir ses seize temps de verbe, sa douzaine de voyelles, ses lettres muettes, ses orthographes incohérentes, l'auteur en doute. Chronique d'une mort annoncée.

Voyage singulier des Escoumins aux Saintes-Maries-de-la-Mer

Jacques Desrosiers, page 19

Ces noms de ville très particuliers qui commencent par *les* doivent-ils être traités comme des singuliers ou des pluriels? Si l'usage est un peu flottant, c'est que la réponse ne

tombe pas sous le sens. / Should the unique names of cities beginning with *les* be treated as singular or plural? The answer is not obvious, which is why usage is rather fickle.

L'innovation et la norme dans les pratiques de rédaction non sexistes

Céline Labrosse, page 22

L'appui au langage égalitaire a été tel que la norme brille aujourd'hui par sa pluralité. On hésite entre *inventeur* et *inventrice*, dans certains cas on règle le problème avec un simple article : *une peintre*. Les dictionnaires observent la situation. / There are various approaches to eliminating sexist language in French. Although spelling can be confusing (*inventeur* or *inventrice*?), a simple article can sometimes take care of the problem: *une peintre*. A look at how dictionaries are handling this issue.

There May Be a Hypothec in Your Future!

Barbara McClintock, page 26

Don't forget to localize when translating legal texts into English. The *hypothèque* of a company in Quebec must be rendered as *hypothec*, in accordance with the *Civil Code of Québec*, and not by *mortgage*, the common-law term used in the rest of Canada. / Ne pas oublier de « localiser » en traduisant des textes juridiques vers l'anglais. L'*hypothèque* d'une entreprise située au Québec doit être rendue par *hypothec*, comme l'exige le *Code civil du Québec*, et non par *mortgage* comme le voudrait la common law dans le reste du Canada.

Traduire le monde : le développement démocratique?

André Racicot, page 29

Est-ce un calque? Tout dépend de ce que l'on entend par *développement démocratique*. En tout cas, le mot *développement* lui-même n'est pas à proscrire. / The literal translation *développement démocratique* might be a calque depending on its intended meaning, but that doesn't mean the word *développement* should necessarily be avoided.

El Rincón Español: Hablemos de salud

Elisa Paoletti, página 30

La aparición de temas relativos a la salud pública es recurrente en los servicios de traducción, que precisan disponer de una terminología fiable para comunicar ese tipo de información a la comunidad hispanohablante. El análisis que hoy presentamos tiene la intención de explicar conceptos del campo de la atención de la salud en general, con el acento puesto en la atención domiciliaria.

Computers: What do Language Professionals Really Need? /

Ordinateurs : quels sont les besoins des langagiers?

Ian Van Audenhaege, page 34

What is the minimum computer technology that a language specialist needs? Our columnist reviews the fundamentals—processor, RAM, hard drive and motherboard—and gives price guidelines. / Quel est l'ordinateur minimal dont doit disposer le spécialiste de la langue? Notre chroniqueur passe en revue les composantes de base : processeur, mémoire vive, disque dur, carte-mère. Avec en prime des fourchettes de prix.

Wordsleuth: Podcasting and Parkour: A Look at 2005

Katherine Barber, page 41

A look at the picks for 2005. *Podcasting* was chosen as the word of the year, but leisure activities, nutrition and natural disasters also made their mark. Our lexicographer argues that some words, such as *sudoku*, just won't last. / Regard d'une lexicographe sur la récolte de 2005. Le mot de l'année? *Podcasting*. Les loisirs, la nutrition et les catastrophes naturelles ont aussi fait leur part. Mais certains mots ne font que passer. Comme *sudoku*, pense l'auteur.



Mot de la rédaction

Comment les entreprises qui font des affaires dans la langue de Shakespeare au Québec s'adaptent-elles au vocabulaire anglais – étranger au reste de l'anglophonie – contenu dans la traduction du *Code civil du Québec*? Quand on sait par exemple que personne, dans le reste du Canada, ne contractera jamais d'*hypothec*... Tout un casse-tête!

Les progrès technologiques engendrent aussi chaque année leur lot de mots nouveaux, et 2005 n'a pas fait exception à la règle : regard sur les nouveautés retenues par le *Canadian Oxford* pour l'année. Reste à voir si ces mots feront encore partie de l'idiome anglais au 24^e siècle... Dans l'intervalle, il faut empêcher le foisonnement de néologismes de nuire à la clarté de la communication : sus aux formules ampoulées! à bas les pratiques de rédaction sexistes! vive les règles de rédaction et de traduction des titres de lois et règlements!

Dans un monde *présument* affranchi d'une multitude de barrières, il subsiste celle de la langue, et ceux qui font métier de truchement ont du pain sur la planche. Ils ont donc tout intérêt à être bien équipés du point de vue technique pour abattre la besogne efficacement. Et il ne leur sera pas inutile non plus de connaître l'existence dans TERMIUM® de termes anglais-français-espagnols sur les soins à domicile, ni de savoir comment faire l'accord avec les noms de ville au pluriel et comment contourner le calque « développement démocratique ».

Bonne lecture!

A Word from the Editor

Translation: Lesley Warren

How do companies that do business in English in Quebec deal with the terminology used in the *Civil Code of Québec*, when English speakers in the rest of the country will never have a *hypothec*, for example? What a headache!

Every year, technological advances are responsible for creating a series of new words, and 2005 was no exception. Our columnist has a look at the *Canadian Oxford*'s picks for the year's most prominent innovations. It remains to be seen whether these words will continue to form part of English idiom in the 24th century. In the meantime, we must prevent the spread of neologisms from hampering clear communication. Death to pompous constructions! Down with sexist language! Long live the rules for writing and translating titles of acts and regulations!

Although many of the world's barriers have presumably (*présument*) been broken, language barriers are evidence that translators and interpreters alike still have their work cut out for them. If they are going to meet this challenge, they should be equipped with the proper technology. Learning the agreement rules for plural place names, reading about English-French-Spanish terms on home care in TERMIUM® and knowing how to avoid the calque *développement démocratique* couldn't hurt either.

Have a good read!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Our Contributors

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of the forthcoming *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, a book of word histories. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, un recueil d'histoires de mots à paraître bientôt.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Elyse Gendron est agente de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe des réseaux nationaux et s'occupe, entre autres, du dossier autochtone. / **Elyse Gendron** is a project officer at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where she is a member of the national networks team and looks after the Aboriginal file, among others.

Céline Labrosse, Ph.D. in linguistique, attachée de recherche au Centre de recherche et d'enseignement sur les femmes de l'Université McGill. Auteure de *Pour une grammaire non sexiste* (1996) et de *Pour une langue française non sexiste* (2002), elle est aussi linguiste-conseil auprès d'organismes et présente des conférences et ateliers sur le sujet. Elle a créé le site Internet www.langagenonsexiste.ca en 2005. / **Céline Labrosse**, Ph.D. in Linguistics, is a research associate at the McGill Centre for Research and Teaching on Women. Author of *Pour une grammaire non sexiste* (1996) and *Pour une langue française non sexiste* (2002), she is also a language consultant and gives lectures and workshops on the subject. She created the Web site www.langagenonsexiste.ca in 2005.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C.Tr., worked as a senior translator and reviser for over 15 years for two accounting firms and a law firm in a wide range

of fields. She joined the Translation Bureau's Regional Unit in Montreal in 2001. / **Barbara McClintock**, trad. a., a travaillé pendant plus de 15 ans comme traductrice principale et réviseure dans une vaste gamme de domaines pour deux cabinets de comptables agréés et une étude d'avocats. En 2001, elle s'est jointe au Service régional du Bureau de la traduction à Montréal.

Richard Oslund is a translator in the Foreign Languages Section at National Defence Headquarters. Apart from forays into journalism and teaching, he has worked for the Translation Bureau since 1982. / **Richard Oslund** est traducteur à la Section des langues étrangères du quartier général de la Défense nationale. Hormis quelques incursions en journalisme et en enseignement, il fait carrière au Bureau de la traduction depuis 1982.

Elisa Paoletti, ATIO C.Tran., is a Translation Bureau terminologist responsible for updating the Spanish component of TERMIUM®. She is also a part-time professor of terminology at the University of Ottawa. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Elisa Paoletti**, trad. a. ATIO, est chargée d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. Elle travaille aussi à temps partiel comme professeur de terminologie à l'Université d'Ottawa.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients. / **Frances Peck** est enseignante, rédactrice et réviseure à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

André Racicot, traducteur-conseil au service de traduction du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A translator/language adviser with the translation unit at the Department of Foreign Affairs and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. / **Ian Van Audenhaege** est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangagerie du Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, terminologue et conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction des *Clefs du français pratique* de TERMIUM® et du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / Terminologist and language adviser at the Translation Bureau's French Linguistic Services, **Fanny Vittecoq** is a member of the team responsible for preparing TERMIUM®'s *Clefs du français pratique* and the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and
Government Services Canada.
www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Abonnement (S52-4/3-1)

Subscription Rates (S52-4/3-1)



Le mot de la P.-D.G.

A Word from the CEO

Langue et diversité culturelle

Language and Cultural Diversity

Translation: Stephanie McCarthy

Du multiculturalisme à la diversité culturelle : derrière les mots, une évolution des pensées et des comportements

Mondialisation, localisation, internationalisation... autant de défis à la communication interlinguistique dans un monde sans frontière où les cultures font la différence. Depuis toujours au cœur de la transposition linguistique, les traducteurs, interprètes et terminologues se sont efforcés de permettre aux locuteurs de différentes langues d'échanger entre eux. En effet, l'adaptation linguistique et culturelle facilite la communication et la collaboration non seulement entre les pays, mais aussi entre les communautés linguistiques d'un même pays.

La diversité linguistique : un élément fondamental de la diversité culturelle

À l'automne 2005, la *Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles* était adoptée à la Conférence générale de l'UNESCO. Lors de son congrès annuel, l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec soulignait pour sa part le rôle du langagier comme vecteur de la diversité linguistique et culturelle. L'Ordre présentait également un projet original de collaboration avec les journalistes¹ : un langagier adopte un journaliste pour lui suggérer des corrections linguistiques dans ses articles.

Le 10 novembre 2005 se tenait à Zurich, sous l'égide de LISA², la 2^e Table ronde des dirigeants de services linguistiques privés et publics internationaux. Le Bureau de la traduction, acteur important dans ce groupe, s'efforce de faire ressortir la valeur économique de la traduction pour les entreprises et les États et l'outil de diversité culturelle qu'elle représente dans un monde ouvert à toutes les langues et à toutes les cultures.

From multiculturalism to cultural diversity, a whole new way of thinking and behaving is emerging

Globalization, localization and internationalization pose challenges to interlinguistic communication in a world without boundaries, where it is culture that defines us. Translators, interpreters and terminologists have always been at the very heart of linguistic transposition, striving to enable speakers of different languages to connect with and understand one another. Linguistic and cultural adaptation facilitates communication and co-operation not only between countries, but also between linguistic communities within a country.

Linguistic diversity: a cornerstone of cultural diversity

In autumn 2005, the UNESCO General Conference passed the *Convention on the Protection and Promotion of the Diversity of Cultural Expressions*, and the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, at its annual conference, highlighted the essential role language professionals play in expressing linguistic and cultural diversity. In addition, the Ordre introduced an innovative, collaborative project in which a language professional will "adopt" a journalist¹ and suggest linguistic corrections to his or her articles.

The second round table of leaders of international public and private sector linguistic services providers was held under the auspices of LISA² in Zurich on November 10, 2005. The Translation Bureau, a major player within this group, is working to emphasize the economic value of translation to businesses and governments and its role as an instrument of cultural diversity in a world that is open to all languages and cultures.

Des normes professionnelles pour valoriser la profession

Au milieu de cette effervescence interlinguistique et inter-culturelle, le public – l'individu dans son rôle de client, de consommateur ou de donneur d'ouvrage – sait-il à qui s'adresser, à qui faire confiance? De son côté, le professionnel langagier, fier de sa profession, veut inspirer confiance, être choisi pour la qualité de ses services et se faire reconnaître à ce titre. En conséquence, les grands services linguistiques gouvernementaux ou internationaux, les associations de compagnies de traduction, les ordres ou les associations professionnelles tentent de faire converger leurs efforts vers l'adoption de normes professionnelles. Ainsi la Fédération internationale des traducteurs (FIT) a-t-elle consacré une journée complète à ce thème lors de son dernier congrès triennal. Le Bureau quant à lui valorise la profession langagière en exigeant un baccalauréat en traduction des langagiers qu'il recrute.

En ce mois de mars 2006, la fonction publique canadienne célèbre la diversité culturelle de la communauté francophone à l'occasion des Rendez-vous de la Francophonie. Le Bureau s'associe à cet événement en conviant les fonctionnaires à un jeu qui fait appel à leurs connaissances linguistiques et culturelles.

En conclusion, j'ai le plaisir de vous dire toute la fierté du Bureau de participer à un projet innovateur, le Centre de recherche en technologies langagières, dont l'ouverture officielle aura lieu en mai prochain. ■

NOTES

- 1 Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) : www.fpq.org/index.php?id=repertoire&s=das
- 2 Localization Industry Standards Association

Strengthening the profession will require professional standards

In the midst of this burgeoning interlinguistic and intercultural activity, however, does the public—the individual, whether as client, consumer or work provider—know whom to go to or whom to trust? For their part, language professionals, being proud of their profession, want to inspire confidence and be selected and recognized for the quality of their services. As a result, major government and international providers of linguistic services, translation company associations, professional societies and industry groups are seeking to unite their efforts to adopt professional standards. The International Federation of Translators (FIT) even devoted an entire day to this subject during its most recent triennial congress. The Bureau itself promotes the language profession by requiring that the language professionals it hires have a bachelor's degree in translation.

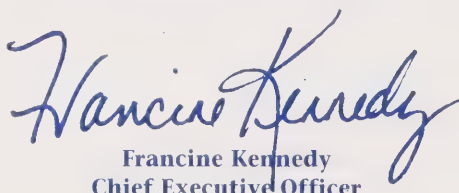
This month, Canada's public service will celebrate the cultural diversity of the Francophone community during the Rendez-vous de la Francophonie. As a partner in this event, the Bureau will invite public servants to try a quiz that demands both linguistic and cultural knowledge.

In conclusion, it is my pleasure to express how proud the Bureau is to participate in a truly original project, the Language Technologies Research Centre, which will have its official opening this May. ■

NOTES

- 1 Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ): www.fpq.org/index.php?id=repertoire&s=das
- 2 Localization Industry Standards Association

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Les langues autochtones : le Bureau de la traduction en fait aussi son affaire

The Translation Bureau: A Partner in Aboriginal Language Development

Elyse Gendron

Translation: Geoff McGuire

Le Bureau de la traduction du gouvernement du Canada assume avec fierté — par l'intermédiaire de la Direction de la normalisation terminologique (DNT) — son rôle de chef de file en matière de normalisation et de diffusion terminologiques. Nombreuses sont les réalisations à son actif, certaines débordant souvent le cadre de nos frontières.

Mais le Bureau est aussi très présent sur la scène nationale où, en vertu du mandat qui lui échoit, il soutient le gouvernement du Canada dans ses efforts pour garantir le développement des langues autochtones. À ce titre, il a déjà jeté les bases d'une collaboration « terminologique » avec quelques communautés autochtones.

Démarche initiale : en 2003, le Bureau effectue une mission de reconnaissance au Nunavut, où il rencontre des représentants du gouvernement territorial. Cette amorce de collaboration avec les nations autochtones ne tarde pas à porter ses premiers fruits : signature en 2004 d'une entente de collaboration avec le ministère de la Justice du Nunavut; octroi d'une base de données pour la gestion de la terminologie propre au ministère de la Justice du territoire; inauguration, à la Journée mondiale de la traduction de 2004, d'un lien sur le site de TERMIUM® au *Dictionnaire vivant* en trois langues du gouvernement du Nunavut; signature en 2005 d'une entente de collaboration avec le ministère de la Culture, de la Langue, des Aînés et de la Jeunesse; stages de formation en terminologie donnés par la DNT.

The Government of Canada's Translation Bureau, represented by its Terminology Standardization Directorate (TSD), is a proud leader in the area of terminology standardization and dissemination. Over the years, it has enjoyed many and oftentimes internationally significant achievements.

But the Bureau is also quite active at the national level where, in keeping with its mandate, it supports Government of Canada efforts to ensure the development of Aboriginal languages. This support has involved laying the groundwork for terminology co-operation with a number of Aboriginal communities.

In 2003, the Bureau conducted a fact-finding mission to Nunavut, where it met with representatives of the territory's government. The first fruits of this seed of co-operation with Aboriginal nations were not long in coming. These consisted of signing a co-operation agreement with the Nunavut Department of Justice in 2004; providing a database enabling the Department to manage its own specific terminology; unveiling a link to the Government of Nunavut's trilingual *Living Dictionary* on the TERMIUM® site on International Translation Day 2004; signing a co-operation agreement with the Department of Culture, Language, Elders and Youth in 2005; and hosting terminology practicums at the TSD.



Judith Mestokosho, Yvette Mollen

Ces premiers résultats encouragent le Bureau à poursuivre ses efforts pour aider à préserver et à diffuser notre patrimoine multiculturel, en étendant ses actions à d'autres collectivités.

C'est ainsi qu'à l'automne 2005, la DNT se rend à l'Institut culturel et éducatif montagnais (ICEM) de Sept-Îles pour y rencontrer son directeur, M. Denis Vollant, et l'équipe attachée au secteur du Développement de la langue innue (DLI), dont M^{me} Yvette Mollen est la directrice.

Après avoir été mis au fait des projets menés à l'ICEM, comme le développement de matériel didactique (lexiques bilingues et visuels) et la participation au développement d'un dictionnaire trilingue (innu, anglais et français) et d'une grammaire innue, la DNT dispose maintenant des éléments nécessaires pour mieux comprendre les besoins de l'Institut, et déterminer dans quelle mesure l'expertise professionnelle et les outils technolinguistiques de la DNT peuvent lui venir en aide.

L'ICEM fait très bon accueil aux solutions proposées dans un premier temps par la DNT. En signant avec l'Institut, en décembre 2005, une nouvelle entente de collaboration – au bénéfice cette fois de la langue innue – le Bureau de la traduction du gouvernement du Canada ouvre la voie à d'autres initiatives destinées à préserver les langues autochtones canadiennes. C'est à suivre! ■



Judith Mestokosho, Yvette Mollen, Marie Jourdain, Gabriel Huard

Encouraged by these initial results, the Bureau continues its efforts to help preserve and disseminate our multicultural heritage by extending its activities to other communities. And so it was that in the fall of 2005, TSD representatives visited the Institut culturel et éducatif montagnais (ICEM) in Sept-Îles to meet with the Director, Denis Vollant, and the Innu language development team, headed by Yvette Mollen.

Having been brought up to speed on ICEM projects such as the development of learning materials (bilingual and visual glossaries) and participation in the development of a trilingual dictionary (Innu/English/French) and an Innu grammar, the TSD now has a better understanding of the ICEM's needs and can determine the extent to which the TSD's professional expertise and technolinguistic tools can be of assistance.

The ICEM welcomes with open arms the solutions initially proposed by the TSD. By signing another co-operation agreement—this time with the ICEM in December 2005 to develop the Innu language—the Translation Bureau is paving the way for further initiatives to preserve Aboriginal languages in Canada. Stay tuned for developments! ■

Titres des lois et règlements : quelques règles

Fanny Vittecoq

Qu'on soit jurilinguiste, traducteur ou rédacteur, on a parfois besoin d'un petit rafraîchissement sur les règles concernant les titres de lois afin... de ne pas les enfreindre. Je vous propose un petit cocktail à saveur juridique portant sur la majuscule, l'italique, la traduction et les divisions des textes législatifs.

Majuscule et italique

Dans l'administration fédérale, les titres de lois prennent la majuscule au premier mot, et s'écrivent en italique*. Cette convention vise les lois, arrêtés, chartes, codes, constitutions, etc., ainsi que les textes d'application des lois, comme les règlements, les ordonnances et les décrets. Le sigle d'un titre de loi s'écrit en caractères romains et ne prend pas d'accent.

La Loi sur la sécurité dans les sports a été abrogée en 1997.

La Loi sur la protection des renseignements personnels

Le Règlement modifiant le Règlement sur la santé des animaux

La Charte canadienne des droits et libertés

La Loi canadienne sur l'évaluation environnementale (LCEE) prévoit...

Le nom des accords, ententes ou traités internationaux s'écrit habituellement en caractères romains. On emploie également le romain dans le cas des projets de loi désignés par un numéro :

L'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce

L'ONU a adopté la Convention relative au statut des réfugiés en 1951.

Le projet de loi C-24

Enfin, on emploie la minuscule initiale et le romain si l'on ne cite pas le titre exact d'un texte de loi :

La loi sur l'évaluation environnementale ne fait pas l'unanimité.

« Loi » ou « règlement » employés elliptiquement

Employés seuls, en ellipse ou comme générique, les mots *loi* et *règlement* prennent généralement la minuscule et s'écrivent en romain. On peut toutefois les mettre en italique avec la majuscule initiale s'ils sont précédés d'un article défini et s'il est clair dans le contexte qu'on parle d'une loi ou d'un règlement en particulier :

Ce règlement modifié a été approuvé et enregistré le 24 octobre 2002.

La nouvelle loi désigne un certain nombre de régions bilingues.

En cas de conflit entre le contenu de la présente brochure et les dispositions de la *Loi sur les langues officielles*, c'est la *Loi* qui prévaut.

Traduction des titres de lois

L'ensemble de la législation du fédéral, des provinces et des territoires est accessible en ligne : lois, règlements, projets de loi et état des projets de loi, ainsi que les gazettes officielles dans lesquelles l'information utile est publiée. Il revient au rédacteur de toujours vérifier le titre officiel d'une loi ou de son règlement d'application.

Il faut indiquer le titre de loi en français quand il existe une version officielle de la loi. Les lois fédérales et les lois du Nouveau-Brunswick ont une version officielle anglaise et française. Les lois du Québec sont officielles en français seulement.

Les lois des provinces anglophones sont officielles en anglais seulement, mais plusieurs lois de l'Ontario sont traduites officiellement en français.

* L'Office québécois de la langue française recommande d'écrire les titres de lois, chartes, règlements, etc., en caractères ordinaires plutôt qu'en italique.

Pour les lois non traduites, on peut conserver le titre anglais dans un texte français.

Le genre de l'article qui précède un nom étranger correspond généralement au genre qu'aurait en français l'équivalent du terme générique anglais. Étant donné que l'équivalent français de *act* est *loi*, on devrait en principe employer l'article féminin *la*. On constate cependant que l'article masculin devant un titre anglais contenant le mot *Act* est beaucoup plus fréquent dans l'usage. De plus, les règles de l'élection s'appliquent devant les mots étrangers comme devant les mots français :

La/le Fish and Wildlife Conservation Act interdit à quiconque...

Un rapport d'évaluation des impacts environnementaux est exigé en vertu de l'*Environmental Protection and Enhancement Act* de l'Alberta.

On peut aussi opter pour l'ajout d'une traduction en français non officielle. On écrit alors le mot *loi* avec la minuscule, et le titre traduit se met en caractères ordinaires. On peut l'intégrer dans le texte, suivi du titre anglais officiel entre parenthèses, ou encore le mettre sous forme de note en bas de page.

La loi de 1997 sur la protection du poisson et de la faune (*Fish and Wildlife Conservation Act*, 1997) interdit à quiconque...

Divisions des textes de lois

On emploie habituellement des lettres et des chiffres, arabes ou romains, pour désigner les divisions d'actes notariés et d'autres documents juridiques ou administratifs (sections, articles, paragraphes, alinéas, etc.). Selon le *Guide canadien de rédaction législative française*, on subdivise les lois et les règlements fédéraux de la façon suivante :

Anglais	Français
part I	partie I
division A	section A
subdivision a	sous-section a
section 12	article 12
subsection 12(1)	paragraphe 12(1)
paragraph 12(1)(a)	alinéa 12(1)a)
subparagraph 12(1)(a)(i)	sous-alinéa 12(1)a)(i)
clause 12(1)(a)(i)(B)	division 12(1)a)(i)(B)
subclause 12(1)(a)(i)(B)(VI)	subdivision 12(1)a)(i)(B)(VI)
sub-subclause 1	sous-subdivision 1
schedule	annexe
table	tableau ou table
figure	figure

On cite une disposition législative de façon précise : le paragraphe 12(1), mais il est aussi possible d'écrire : le paragraphe (1), l'alinéa *a*, le sous-alinéa (ii), etc., de l'article 12. La lettre indiquant l'alinéa se met en italique. Notez que le mot anglais *paragraph* se rend par *alinéa* : « l'alinéa 12(1)a) », et non « le paragraphe 12(1)a) ». De plus, le terme *sous-paragraphe*, calqué de l'anglais *subparagraph*, est à éviter. On dit plutôt *sous-alinéa*.

Il importe de préciser que les lois du Québec sont divisées différemment.

Liens utiles

Gazette du Canada. Lois sanctionnées et règlements officiels : <http://canadagazette.gc.ca/index-f.html>

Recherche des lois et règlements codifiés du Canada : <http://laws.justice.gc.ca/fr/index.html>

LEGISINFO, un outil de recherche sur les projets de loi. Parlement du Canada : www.parl.gc.ca/LEGISINFO/index.asp?Lang=F

Lois et règlements : L'essentiel (2^e édition). Bureau du Conseil privé, Gouvernement du Canada, 2001 : <http://sbisrvntweb.uqac.ca/archivage/17572868.pdf>

« La justice et la loi au Canada » : <http://canada.justice.gc.ca/fr/jl/index.html>

Loi sur les textes réglementaires : <http://lois.justice.gc.ca/fr/S-22/texte.html>

« La common law et le droit civil ». Le Canada en devenir! : www.canadiana.org/citm/specifique/lois_f.html#common.

Enquête nationale sur les services de rédaction législative : www.justice.gc.ca/fr/ps/inter/survey/page8.html ■

Du sexe de l'Act

Frédélin Leroux fils

À peine plus d'un mois après les attentats du 11-Septembre, le Congrès américain adoptait le *Patriot Act*. Ou devrait-on dire « la » *Patriot Act*? Google donne raison aux partisans du masculin : quelque 40 000 occurrences pour moins de 600 au féminin.

C'est l'usage que semblent suivre les grandes maisons d'édition, Armand Colin, par exemple : le *Tableau des États-Unis* (1954) d'André Siegfried donne le *Reciprocal Trade Act* ; l'ouvrage de deux universitaires sur l'Irlande (1970) emploie le *Catholic Relief Act* ; dans *Presse, radio et télévision aux États-Unis* (1972), on rencontre le *Sedition Act*.

C'est aussi le cas des éditions Que sais-je? Si vous tombez sur un féminin, achetez-vous un billet de loterie, car c'est votre jour de chance. *Le Syndicalisme dans le monde* donne un *Trade Dispute Act* ; les *Textes constitutionnels étrangers*, le *Parliament Act* ; les *Relations industrielles internationales*, le *Fulbright-Hays Act* ; *La Stratégie des trusts*, le *Sherman Act*, le *Wilson Act*. Et ainsi de suite.

J'en ai trouvé plusieurs exemples dans le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* : le *National Industrial Recovery Act*, le *Silver Purchase Act*, le *Clayton Act*. Et le *Dictionnaire encyclopédique Quillet* fait de même. Même le « guide bleu » de la Grande-Bretagne (1976) parle du *Parliament Act*. Un ouvrage récent à l'intention des étudiants en maîtrise d'anglais, *Civilisation britannique* (Presses-Pocket), n'emploie que le masculin.

Côté traduction, même constat. Un guide du *Parlement britannique* (1947) parle des dispositions du « *Parliament Act* ». Idem pour la bible parlementaire britannique, *Traité des lois, privilèges, procédures et usages du parlement* de Thomas Erskine May. Joseph Delpech, professeur de l'Université de Lyon qui en a traduit la 11^e édition (1909), emploie le masculin partout. On trouve entre autres ce beau titre : le *Lunacy Vacating of Seats Act*...

Les traductions chez nous ne font pas exception. Dans le *Marleau-Montpetit (La procédure et les usages de la Chambre des communes)*, pour une bonne dizaine d'emplois au masculin, je n'ai trouvé qu'un féminin : la *Parliamentary Papers Act*, qui reprend d'ailleurs son sexe légitime quelques pages plus loin. Les traducteurs du Maingot (*Le Privilège parlementaire*) semblent avoir eu des états d'âme, mais au bout du compte, c'est le masculin qui l'emporte (dans une proportion de six contre un).

Le traducteur des *Canadiens français* (1963) de Mason Wade écrit le *Redistribution Act*. La traductrice du célèbre *L'Autre Amérique* (1967) de Michael Harrington cite le *Fair Labor Standards Act*. Une traduction récente, *L'écrivain-militant* (2003) d'Arundathi Roy, donne quatre exemples avec le masculin, dont le *Prevention of Terrorism Act*. C'est la version indienne du *Patriot Act*... ■



Putting It (Even More) Plainly

Frances Peck

In the last issue of Language Update, we examined what plain language is (and isn't) and why it's important in workplace documents. We also covered some pointers for turning the difficult gumbo of gobbledegook into readable English. Now we'll put each pointer into action by applying it to real-life sentences and passages.

Be concise

Eliminating wordiness is like straining spaghetti: you have to dump the water but keep the pasta. Meaningless words drain away when we use adjectives and adverbs and cut redundancies and empty phrases, as in this example:

BEFORE Without a doubt, the current investment climate is changing with great rapidity and unpredictability, but investors are nonetheless encouraged to remain focused on those strategies that target the long term when making investment decisions.

AFTER The investment climate is changing quickly and unpredictably. Still, we encourage you to focus on long-term strategies when you invest.

Notice also that this “after” version splits the ideas into two sentences and introduces *we* and *you*, concrete, personal words the reader can easily relate to.

The next revision uses possessive forms to save words and eliminates the redundancy of *aware* and *alert*. (Our love of listing descriptors in threes is responsible for a fair amount of redundancy.)

BEFORE The goal of our branch is, in effect, to communicate on a regular basis with our client sector groups, with the intent of remaining aware, alert and responsive in nature to the needs and concerns identified as being significant for these groups.

AFTER Our branch's goal is to communicate regularly with our clients so that we stay alert and responsive to their needs and concerns.

Use simple words

Sadly, no matter where we work, we can be ambushed by the volleys of syllables that come from inflated, academic prose. Short, familiar words are the best defence.

BEFORE It is stipulated in the quarterly plan that the company is required to undertake a thorough assessment of the alterations it has initiated to methods employed for the delivery of services.

AFTER The quarterly plan requires the company to assess in detail how it has changed service delivery.

Casting a passage in the first or second person can also pave the way for simpler language:

BEFORE There are certain individuals who assert that insufficient knowledge exists regarding the roles of mediators or what constitutes an effective mediator to enable the establishment of standards.

AFTER Some say that to set standards, we must know more about what mediators do and what makes them effective.

Avoid negatives

The previous revision does more than just simplify the words; it conveys the ideas using positive rather than negative language. In other words, it tells the reader what *is* rather than what *isn't*. Steer clear of negatives whenever you can, especially when they are piled on top of one another.

BEFORE Persons other than the applicant will not be entitled to receive this document package.

AFTER Only the applicant can receive this document package.

Use concrete words

Precise, concrete words that help readers to visualize convey meaning quickly and easily. General, abstract words, on the other hand, are hard to pin down. Consider this passage:

Again, we should not be limited to only one scenario or adaptation strategy. We must reflect the diversity of the different sensitivities and the different adaptive capacity that exists within the natural system and also in the interface between the human and natural systems.

What on earth does this mean? Between scenarios and adaptation strategies, natural systems and adaptive capacities, there is no concrete image to fasten on. Airy and ungraspable, the passage slips away from us like an untethered balloon.

Often the only way to improve abstract language is to ask yourself—or the author—what the original wording is really trying to say. Some passages, like the one above, are so vague that we can't translate them into plain language without more information.

Here's an example that cries out for more concrete language, not to mention an overall trim:

BEFORE Public affairs officers have, as one of their chief responsibilities, the resolution of any inaccurate factual representations or misconceptions that could have an impact on public misunderstanding of the operations of the Department.

AFTER Public affairs officers must correct any errors or distortions that could cause the public to see the Department's activities in the wrong light.

Avoid weak verbs

The previous example also illustrates the power of a few good verbs. Weak verbs like *be* and *have*, which most writers overuse, tend to travel with wordy cohorts—long, abstract nouns which, interestingly, are themselves often derived from verbs. Slaying the weak-verb/noun combo and installing a more precise verb is a key plain language technique.

BEFORE At this time the firm is engaged in an assessment of its procedures for the development of new products.

AFTER The firm is assessing its procedures for developing new products.

BEFORE There was discussion among the members of senior management with regard to the ongoing persistence of difficulties of communication that managers had with the personnel who reported to them.

AFTER Senior managers discussed the ongoing communication problems between managers and their staff.

Remember the reader

In the last issue, I pointed out that plain language means more than just choosing words carefully; it means generally writing to meet the reader's needs. Documents that fail to take their audience into account can miss their mark no matter how clear the language.

I was reminded of this inescapable fact last year, when an e-mail from Air Canada turned up in my inbox. “Concerning your upcoming flight” was the subject line. I did have a flight coming up, so this was a good lead-in. It caught my attention and told me why I should read on. But that was where the plain language ended. The body of the e-mail announced that within a few days, Air Canada would introduce Onboard Café, an exciting new service that would offer an array of meals and snacks for sale. If I needed more information, I was told, I could visit Air Canada’s Web site.

Well, I needed more information. The e-mail had overlooked a basic question—to me, the most important question. Was Onboard Café simply expanding the selection of food items (cheerfully hawked as “movie snacks”) already for sale on long-haul flights? Or was it replacing the traditional offering of hot—and, more importantly, free—foil-wrapped entrees that I, like most travellers, had come to depend on? I visited Air Canada’s Web site hoping for clarification. Here’s what I got:

Our new Onboard Café offers choice, value and greater flexibility. You decide what meal-type to purchase onboard. We are pleased to offer our Hospitality Service customers with [*sic*] a popular new innovative menu of reasonably priced items.

Enjoy a tasty sandwich, hot pizza or simply indulge on [*sic*] a popular snack, the choice is all yours. This new service is now offered on all Continental North American flight [*sic*] of 1h30 [*sic*] or longer (Hawaiian and Mexican destinations excluded).

The words in this passage are easy to understand (though occasionally redundant); the sentences are short (though badly punctuated); the ideas are clear (though somewhat disorganized). Yet as a communication, the document fails. My number-one question as a reader is answered nowhere.

In the end it took an e-mail to Air Canada to extract the news that, as air travellers now know, the new pay-as-you-go service would replace the old free meals. Why didn’t the airline’s documents say as much? I’d wager that someone decided it’s bad PR to tell people they’re losing something free; it’s better to tell them they’re getting something new. Is that sound PR? Who knows? Is it plain language? Nope. Air Canada’s documents were writer-centred, serving the airline’s needs instead of the reader’s, and because of that they communicated badly.

There may be no more free meals, but here’s some free advice: remember your readers and always write for them. That’s the essence of plain language. ■

All the Buzz

The Globe and Mail (January 2006)

Tories win slim majority, Martin steps down,
pizza Parliament looms



Mots de tête

Frédéric Leroux fils

Un « barbare » au Palais-Bourbon

[...] produire certains biens qui sont présumément désuets par tout (Pierre Lemerleux, *Le Devoir*, 20.12.84).

Si le Guide du traducteur¹ n'a jamais été votre livre de chevet, vous ignorez peut-être que présumément, avec d'autres « monstres sauvages » comme supposément, est un adjectif « barbare ». Irène de Buisseret le range dans la catégorie des barbarismes, mais comme elle en déplore la surabondance dans les textes des traducteurs, on peut présumer qu'elle serait assez d'accord avec ceux qui y voient un calque de l'anglais « presumably ».

C'est le cas notamment de Lionel Meney² et de Marie-Éva de Villers³, qui proposent de le remplacer par *apparemment*, *probablement* ou *vraisemblablement*. Dans TERMIUM[®], sur le site des *Clefs du français pratique*, où le terme est également considéré comme un calque, on trouve d'autres équivalents : *qu'on présume*, *semble-t-il*, *comme on le suppose*, *en toute probabilité*, *sans doute*.

Contrairement à *supposément*⁴, dont le *Trésor de la langue française* donne au moins un exemple (de Julien Green), *présumément* n'a trouvé asile dans aucun dictionnaire français. Et il est à peine plus facile de le trouver dans les glossaires ou dictionnaires québécois; sauf erreur, il ne figure que dans le *Dictionnaire québécois*

*d'aujourd'hui*⁵. L'auteur s'abstient de parler d'anglicisme ou de québécisme, mais il donne plusieurs équivalents : *selon toute probabilité*, *censément*, *supposément*. (Un dictionnaire bilingue⁶, dont on attend toujours la mise à jour, donne un autre équivalent, à « presumably » : *de toute évidence*.)

Il y a plus de trente ans, une linguiste notait déjà que le terme était « très répandu dans la langue journalistique »⁷, et qu'il n'était pas attesté dans le français général. Les quatre exemples qu'elle donne, tous de *La Presse*, datent de la même année que le guide d'Irène de Buisseret. Ils sont à peu près sur ce modèle-ci : « deux femmes, présumément complices, ont subi des blessures » (14.12.72). De mon côté, j'en ai relevé quatre fois plus, aussi bien dans *Le Droit* ou *Le Devoir* que dans *La Presse*. Je me contenterai d'un exemple de chacun : « la Commission des groupes ethniques fut présumément constituée dans les années 80 » (Jean-V. Dufresne, *Devoir*, 13.9.89); « un programme complet et, présumément, rentable » (Adrien Cantin, *Droit*, 20.3.90); « un réseau de trafiquants [sic] dont les profits étaient présumément blanchis par des Québécois » (entrefilet, *Presse*, 20.12.90).

Si le terme est effectivement fréquent dans la presse, il l'est nettement moins ailleurs. Je n'en ai trouvé que trois exemples. (Je crains que les lecteurs ne m'accusent d'avoir « dormi au gaz », comme disent les gens.) Mon premier est d'un professeur de pédagogie : « en démocratie, la loi, c'est moi qui la fais et moi qui la défais, sur la base, présumément, de la connaissance que j'en ai »⁸. Mon deuxième, d'un ex-député péquiste : « dans leur égarement, les libéraux sont présumément sincères »⁹. Et mon dernier, d'un grand vulgarisateur : « les promoteurs ont réussi à vendre à des gens présumément avisés un dossier qui était de qualité douteuse »¹⁰.

Mais si, malgré cette maigre récolte, je me permets de venir vous enquiquiner avec ce problème de langage (qui n'en est peut-être pas un pour vous), c'est qu'on commence à le voir dans la presse française. Témoin cette dépêche de l'Agence France-Presse : « un policier ayant présumément frappé à coups de pied et de poing un jeune homme » (13.11.05).

Il n'en fallait pas plus pour me pousser à aller fureter sur Internet. On est très loin des 700 000 occurrences de *supposément*, mais on en

trouve quand même environ 40 000. Certes, il s'agit de sites canado-québécois* à 99,9 %, mais on peut supposer qu'il doit y avoir quelques centaines d'exemples qui viennent d'ailleurs. Et qui sont moins récents que je m'y attendais – le site des droits de l'homme de l'ONU : « cette décision ne concerne pas le caractère présumément discriminatoire de la lettre de l'employeur » (12.8.88); une décision du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie : « une cassette vidéo présumément saisie à Inda-Bau » (19.1.98); Amnistie internationale : « faire traduire en justice les membres du Congrès présumément impliqués dans le scandale » (31.7.01); l'Observatoire pour la protection des défenseurs des droits de l'Homme : « M. Lekovic avait subi diverses pressions et menaces de la part de policiers présumément impliqués dans des crimes de guerre » (22.9.05).

Et il n'y a pas que les sites d'organisations internationales qui l'hébergent : « l'ensemble d'organisations qui se déplaçaient présumément dans leur secteur d'influence » (Indymedia Paris); « l'incroyable et malhonnête justification présumément théologique des reproductions » (L'Atelier des deux saints Jean); « l'autre sujet est l'aide apportée présumément à certains des auteurs des attentats » (El Correo de la Diaspora argentine).

Les Haïtiens semblent avoir un faible pour les mêmes adverbes « barbares » que nous. Comme ce fut le cas pour *supposément*, le journal *Haïti Progrès* me fournit plusieurs exemples : « un groupe d'hommes lourdement armés et commandés présumément par l'ex-militaire haïtien André Billy »

(4.12.02); « la commission a fait sa part de scandale au moins pour une somme présumément détournée par la mairesse adjointe » (2.2.05). Un collaborateur de *Libération*, Philippe Garnier, l'emploie : « il faut dire que c'était le genre d'homme qui prenait les gants pour s'arrêter de boire, et à qui il manquait un bout d'oreille, mordu et présumément avalé lors d'une rixe de rue ».

Et je termine cette litanie, qui pourrait se poursuivre encore longtemps, avec un rapport déposé à l'Assemblée nationale française : « la question posée portait sur la possibilité pour les Nations Unies de présenter une réclamation concernant un acte dommageable présumément commis par des terroristes » (présenté par le député Didier Quentin le 19 mars 2003).

Mais je sens que malgré ces exemples, il y a quelque chose qui vous chicote : c'est la formation de l'adverbe, peut-être? Comme son complice *supposément*, il serait formé sur le participe passé. Alors que d'après les grammairiens (Grevisse, Hanse), l'adverbe se forme plutôt à partir de l'adjectif; ainsi, avec *présumable*, cela devrait donner *présumablement*. Vous ai-je vu sursauter? Ce fut aussi ma réaction la première fois que je l'ai rencontré, dans le *Trésor*. Et pourtant, l'adverbe existe depuis... 1836 : « Présumablement les voyageurs répandaient la nouvelle de ce qui s'y passait », écrit Léon Gozlan, dans son roman *Le notaire de Chantilly*. Mais il a beau être bien formé, il ne semble pas avoir eu une descendance nombreuse. Un dictionnaire bilingue de la fin du 19^e siècle, le Clifton-Grimaux¹¹, l'enregistre, et puis après, plus rien. C'est du moins ce que je croyais, jusqu'à ce que

j'aie naviguer sur la Toile... On y trouve 6 480 occurrences!

S'il est vrai que *présument* est mal formé, il n'est pas le premier à l'avoir été à partir du participe passé adjectif. C'est aussi le cas de *prétendument*, par exemple (il faut dire que *prétendu* est le seul adjectif disponible). Mais ce qui est amusant, c'est qu'à sa création au 18^e siècle, il a été taxé de barbarisme par un lexicographe de l'époque, Jean-François Féraud...

Enfin, je me dis que si notre « barbare » est parvenu à s'immiscer dans l'auguste enceinte de l'Assemblée nationale, le jour où l'Académie française entreprendra l'étude de *présumer* (elle vient de terminer *onglette*), elle pourrait bien être tentée de l'admettre. Avec une mise en garde, à la rigueur. Ce serait le début d'une sorte de consécration. ■

NOTES

- 1 *Guide du traducteur*, 1972, p. 48 (*Deux langues, six idiomes*, 1975, p. 35).
- 2 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.
- 3 *Multidictionnaire de la langue française*, Québec/Amérique, 2003.
- 4 *Voir L'Actualité terminologique*, vol. 1, n° 1, 2004, p. 11.
- 5 Jean-Claude Boulanger, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, Dicorobert, 1992.
- 6 P. Daviault, J.-P. Vinay et Henry Alexander, *Dictionnaire canadien*, McClelland and Stewart, 1962.
- 7 Geneviève Offroy, *Travaux de linguistique québécoise*, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 290.
- 8 Richard Joly, *Notre démocratie d'ignorants instruits*, Leméac, 1981, p. 115.
- 9 Pierre de Bellefeuille, *L'ennemi intime*, L'Hexagone, 1992, p. 26.
- 10 Laurent Laplante, *Pour en finir avec l'olympisme*, Boréal, 1996, p. 173.
- 11 E.-C. Clifton et A. Grimaux, *A New Dictionary of the French and English Languages*, Garnier, 1883.

* Ancienne réviseuse aux Débats de la Chambre des communes, Irène de Buisseret serait-elle étonnée de voir que le hansard, le journal des débats, l'emploie plus souvent qu'à son tour?

Mankind's Mother Tongue in the 24th Century

Richard Oslund

If you've seen as many science fiction movies as I have, you'll have noticed that English sci-fi writers usually assume their language will be the only one that humans speak a few hundred years from now.

I personally hope they're wrong. English is my mother tongue, and I love it dearly. But I just as dearly hope that mankind will come up with a more efficient way of communicating by the time we're hopping between planets.

The obvious problem with English is the spelling. The principal cause of the lack of consistency is that English is like an immune system, faithfully recording all the foreign influences that it has been exposed to over its lifetime. This is great for students of historical linguistics, but it makes life miserable for people trying to learn the language. *Candle*, *chandler* and *chandelier* are obviously closely related words, so why do they all begin with a different sound? It can provide little comfort to a foreigner learning English to know that the first word reflects French as spoken by the Norman conquerors of England, the second word the speech of Parisians in the 13th century, and the last word the pronunciation of modern French.

And why so many silent letters in English? Why write a letter if you're not going to pronounce it?

The explanation is that almost every letter in English *used* to be pronounced, even "silent" *e*. The pronunciation of words evolves over the years, but their spellings basically remain stuck in the late 15th century, when the printing press was invented. The word *knight* used to begin with a "k" sound, followed by a "nee," then a sound like someone getting ready to spit, and then the final "t." Mercifully, this guttural "gh" has died out in most dialects of English, but we still record it in writing, because that's how Richard III talked.

Why not just update the spellings to reflect modern pronunciation? Because pronunciation has evolved differently in different dialects. For example, *book* and *buck* are pronounced the same in northern England, and *cot* and *caught* are pronounced the same in Canada. Who wants to admit that their dialect shouldn't become the standard?

This last example highlights another big problem with English: it has far too many different vowel sounds. Fourteen in most dialects. Keeping all these vowel sounds separate requires a great deal of effort, and that's why they tend to merge, as seen above. Perhaps the majority of the world's languages get by with just five vowel sounds: a, e, i, o and u. Latin had such a system, and that's why the Latin alphabet that we use to write English has only five vowels "and sometimes y."

Over the centuries, different writers have invented different ways to represent the many vowel sounds in English with just six different letters, resulting in the mess that we see today.

Meanwhile, "h" has been dragooned into helping to represent the various English "hissing" sounds that Latin lacked, such as "sh," "th," "ch" and the unlamented "gh." After living in Japan for two years, cut off from my mother tongue for long periods, I found I could sometimes listen to English without thinking of the meaning, and these high-frequency "slurring" sounds made English-speakers sound mildly soused.

Two of these consonant sounds cause foreigners particular embarrassment. These are the first sounds in the words *this* and *think*. The overwhelming majority of the world's languages avoid these sounds, probably because they involve sticking your tongue out at the person you're talking to.

But even if English spelling and pronunciation were less perverse, English grammar should disqualify it from becoming the world's native language.

Take verb tenses, for example. When *Beowulf* was written some 1,300 years ago, English by and large got by very nicely with just two verb tenses: simple past and simple present. Once you had decided between *write* and *wrote*, for example, your job was done. But under the influence of the intricate French verbal system imported by the Normans, English developed its current bewildering assortment of tenses. I once sat down and counted sixteen of them, and thought I had found them all. Then a friend pointed out a seventeenth. I can't remember what it was, but I know I've used it.


I was once trying to explain English tenses to some students of mine in Japan. Japanese has only four tenses: simple and progressive present, simple and progressive past. My students simply could not believe that English-speakers need sixteen or more tenses to say what they want to say. My response was that the future perfect progressive tense is like a fire department: you might need it only once in your lifetime, but if you do, you'll be awfully glad it's there.

Verb tenses are far from being the only thing wrong with English grammar. English is an inflectional language, but just one ending does

most of the heavy lifting. This is the plucky little *s*, which gets tacked onto verbs, nouns, even prepositions. The *s* ending indicates the plural in "the dogs run," but the singular in "the dog runs." Native speakers of English may find this logical, but I doubt that anyone else does. Adding an *s* to a singular noun can also indicate possession, as in "the dog's collar." In the plural, there is no audible marker of possession, unless the plural lacks an *s*, in which case the possessive ending is . . . *s*. And *s* can be added to prepositions, sometimes changing the meaning, as in *besides*, and sometimes not, as in *towards*.

No language that I know of makes one ending do so many different things. Maybe that's why English often gives *s* a break by adopting foreign plurals. This is feasible because English is one of the few languages that require native speakers to feign mastery of the classical languages in order to speak their mother tongue. An English speaker is supposed to know that the plural of *datum* was *data* in Latin, that the Greek plural *hoi polloi* doesn't need an article (since *hoi* already means "the"), and that *ignoramus* is actually a verb in Latin, so its plural can't end in "-i."

So how could English be made fit to be mankind's mother tongue? Well, the answer to its spelling problems lies in the top row of a standard keyboard. Whether you say "twenty" or "twenny," you can write it "20." And "\$" works equally



well, whether you say "dawler" like an Ontarian or "dala" like a New Englander. Not only does "\$" take up much less room on the page than "dollar," but I bet it registers faster in the brain as well. If we devised a symbol for every word in the language, think how much faster we could read and how much less space an article like this one would take up. And we can solve the problem of ambiguous inflectional endings by doing away with them altogether.

But hasn't another language already done this? A language whose native speakers outnumber those of English more than three to one?

That's why I think that, when humans of the 24th century reach planets inhabited by intelligent life, they won't say "Greetings from Earth!" It's more likely to be "Ni hao!" ■



Voyage singulier des Escoumins aux Saintes-Maries-de-la-Mer

Jacques Desrosiers

On ne bute sur l'accord en nombre des noms de ville qu'avec les quelques noms qui contiennent l'article les — comme Les Éboulements, Les Escoumins, Les Baux-de-Provence ou Les Saintes-Maries-de-la-Mer. Même des noms pluriels comme Trois-Rivières se font suivre du singulier. Mais ceux avec l'article doivent-ils être considérés comme des singuliers ou des pluriels? Faut-il dire que Les Éboulements sont un joyau de la région de Charlevoix ou que Les Éboulements est un joyau de la région de Charlevoix?

Comme ces noms désignent une seule entité, aux coordonnées uniques, ils sembleraient devoir être singuliers. Mais comme ils sont précédés de l'article *les*, ils se comportent sur le plan de la syntaxe comme s'ils désignaient plusieurs entités, ce qui met toute la construction de la phrase en jeu.

Les noms de pays nous viennent à l'esprit, mais l'histoire des pays est particulière : le pluriel d'*États-Unis* ou de *Pays-Bas* est naturel parce que de tels noms renvoyaient à l'origine à une pluralité d'entités territoriales. Ce n'est pas le cas des noms de ville. Le nom des Escoumins vient de petits fruits. Celui des Boules, à Métis-sur-Mer, de grosses roches polies par les vagues du Saint-Laurent. Les Saintes-Maries-de-la-Mer, en Camargue dans le sud de la France, rappellent deux saintes chassées de Jérusalem après la mort de Jésus-Christ. Et ainsi de suite.

L'Encyclobec¹ de l'Institut national de la recherche scientifique, dans une page écrite par l'historien Christian Harvey, emploie le pluriel, ainsi que Québec-Vacances² et, dans sa publicité, un gîte touristique situé sur la Côte-Nord³ :

Les Éboulements sont au début du XIX^e siècle un des lieux de peuplement les plus importants de Charlevoix.

Les Escoumins sont appréciés pour la diversité et les couleurs de la flore et la faune marine.

Les Bergeronnes sont l'endroit privilégié pour l'observation de ces grands mammifères marins.

Le pluriel respecte les règles fondamentales de l'accord, et il est d'ailleurs fréquent. Mais le singulier est populaire au Québec. Exemples provenant l'un du site de l'Association des plus beaux villages du Québec⁴ et l'autre, à nouveau, de Québec-Vacances, preuve que l'usage hésite :

Les Éboulements est un village agricole qui tire son nom d'un énorme glissement de terrain résultant d'un violent tremblement de terre survenu en février 1663.

Les Escoumins est sans contredit l'une des plus belles destinations au Québec pour la plongée sous-marine.

En France, le pluriel est nettement plus fréquent que le singulier, mais celui-ci se rencontre même dans des textes soignés, par exemple sur le site de TV5 :

Les Éboulements est un admirable village que l'on retrouve dans la belle région de Charlevoix.

On constate de l'hésitation aussi dans les guides de voyage. Singulier dans le Geoguide sur la Provence publié par Gallimard⁵ :

Les Baux est un lieu unique par sa beauté sauvage.

Les Saintes-Maries-de-la-Mer, capitale de la Camargue, semble flotter entre mer et ciel.

Pluriel presque systématique dans le Routard⁶, avec variations sur le thème des victimes :

Les Baux sont victimes de leur succès.

Les Saintes-Maries-de-la-Mer sont un peu victimes de la célébrité de ce pèlerinage.

De même que dans les guides Michelin⁷ :

Une découverte de la Camargue peut se révéler décevante, surtout en été, lorsque les Saintes sont littéralement envahies.

Mais une fois qu'on a accordé le verbe, il reste bien d'autres choses dans le contexte dont il faut s'occuper : les pronoms personnels et les déterminants possessifs notamment. C'est ici que les problèmes commencent. Que l'on adopte le singulier ou le pluriel, il est difficile en effet de garder la syntaxe cohérente. Les deux nombres obligent à des acrobaties. C'est là sans doute la raison pour laquelle l'usage, tout en donnant la préférence au pluriel, continue d'hésiter.

Prenons le pluriel. Dans l'extrait de l'Encyclobec que j'ai cité, imaginons que le nom des Éboulements soit repris par le pronom *ils* dans la phrase suivante :

Les Éboulements sont au début du XIX^e siècle un des lieux de peuplement les plus importants de Charlevoix. Ils comptent pas moins de 1727 habitants en 1831.

Mais ce *ils* est peu idiomatique, parce que l'entité qui compte 1727 habitants est unique. Et ce n'est d'ailleurs pas ce qu'a écrit l'auteur, qui a préféré varier le vocabulaire :

La localité compte pas moins de 1727 habitants en 1831.

Même stratagème dans le camp du singulier. Voyons la citation complète de TV5 :

Les Éboulements est un admirable village que l'on retrouve dans la belle région de Charlevoix. Le village doit son nom à un affaissement de terrain provoqué par un tremblement de terre en février 1663... La petite municipalité Les Éboulements, qui compte un peu plus de mille personnes, est située à 120 kilomètres à l'est de la ville de Québec.

pluriel ou singulier?

Le rédacteur a refusé d'écrire : *Il doit son nom... Il est situé...*, où il serait maladroitement appuyé sur l'antécédent *Éboulements*. Comme Christian Harvey, il n'a pas voulu écrire non plus : *Ils doivent... Ils sont situés...* Et enfin il n'a sans doute pas eu envie de dire : *Ils doivent leur nom*. Le possessif *leur* en principe doit renvoyer à plusieurs possesseurs. Or il n'y en a qu'un. Quand on parle d'une ville, d'un village, d'une localité, *son nom, son église, sa population* sonnent plus juste que *leur nom, leur église, leur population*. C'est fort probablement pour éviter ce genre de situation que certains préfèrent le singulier. Ainsi dans le passage du Geoguide, verbe et déterminants renvoient tous à un singulier :

*Les Saintes-Maries-de-la-Mer, capitale de la Camargue, **semble** flotter entre mer et ciel. **Son** église fortifiée est visible à plus de 10 km à la ronde. **Ses** ruelles ombragées, **ses** maisons blanches... **Ses** plages...*

À un singulier... absent de la phrase. Seul le Michelin⁸ pousse l'uniformité très loin, ne lâchant presque jamais le pluriel ni les possessifs exigés par les règles :

*Les Stes-Maries-de-la-Mer **et leur église**-forteresse seront un point de départ idéal pour explorer la région.*

Mais Michelin lui aussi finit par rendre les armes ailleurs sur son site :

*La Camargue élève les taureaux qui brilleront dans les ferias et les arènes de Nîmes, d'Arles ou **des Saintes-Maries-de-la-Mer. Cette dernière, qui est la capitale de la Camargue, n'est pas seulement un lieu de pèlerinage connu, mais aussi une station balnéaire dynamique.***

Ne devrait-on pas écrire : *ces dernières...*? À chacun le choix du nombre cause des maux de tête.

En désespoir de cause, certains recourent à des astuces fort discutables. Des partisans du singulier font sauter l'article *les*, rien de moins. La mouche est tuée avec un marteau-pilon. C'est ce qui se passe dans le guide de voyage d'Ulysse sur la Provence⁹ et sur le site d'une municipalité¹⁰ :

Saintes-Maries-de-la-mer accueille aujourd'hui des familles et des adolescents en quête de vacances ensoleillées au bord de la mer.

Bergeronnes charme par son histoire, sa nature, son calme et son accueil.

L'article appartient pourtant au nom de la localité : on habite *aux Éboulements*, et non à *Éboulements*. D'autres, au contraire, éprouvent des scrupules à toucher à l'article. Ils nous décrivent *l'église de Les Éboulements*, ou nous invitent à *Les Escoumins*, comme si ces noms étaient pris dans une gelée. Peut-être dans certains textes à caractère juridique est-il obligatoire de laisser l'article intact, mais dans la langue usuelle à *Les* et *de Les* se contractent en *aux* et *des*.

La solution la plus simple est de s'en tenir au pluriel, de manière à rester sur le terrain solide de la syntaxe, et d'étoffer en conséquence. Le singulier est trop susceptible d'amener des incohérences du genre :

*Venez faire de la plongée **aux** Escoumins, **qui est situé** sur le bord du Saint-Laurent.*

Un mot ne peut être pluriel à gauche et singulier à droite. Si on ne veut pas écrire : *qui sont situés*, alors, qu'on étoffe avec une apposition comme *village situé sur le bord du Saint-Laurent*. Étoffer est facile, comme le montre cet exemple simple tiré du guide *Provence et Côte d'Azur* du National Geographic¹¹ :

L'étape suivante conduit aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Cette petite ville au charme historique...

André Goose, dans *Le bon usage*, est l'un des rares à traiter de la question. Dans la 13^e édition¹², il écrit : « Les noms de localités qui contiennent l'article défini pluriel sont considérés comme des pluriels. » Dans la 14^e édition¹³, il a ajouté le mot « d'ordinaire ». C'est que le singulier se rencontre comme on l'a vu, et pas seulement sous de méchantes plumes. Mais même la nouvelle formulation, avec cette nuance respectueuse de l'usage, devrait inciter chacun à s'aligner sur le pluriel. L'idéal serait que plus aucune ville de la terre ne soit baptisée d'un nom pluriel. Mais le monde n'est pas gouverné par les toponymistes ni par les langagiers. ■

NOTES

- 1 Encyclobec.ca.
- 2 Quebecvacance.com/archives/escapades.
- 3 Fjord-best.com/auclouche/activites.htm.
- 4 Beauxvillages.qc.ca.
- 5 Édition 2005-2006, p. 218 et p.196.
- 6 Guide du Routard, *Provence*, 2004, p. 186 et 231.
- 7 Viamichelin.com.
- 8 Viamichelin.com (il faut cliquer sur « Guides Michelin », puis « Tourisme », puis taper le nom de la ville).
- 9 *Provence-Côte d'Azur*, 2003, p. 187.
- 10 Bergeronnes.net.
- 11 Édition 2005, p. 92.
- 12 § 495, b.
- 13 À paraître, communication personnelle.

All the Buzz

Toronto Star (January 2006)

Paul Martin and Ralph Goodale have more than one story about how they acted in the income-trust **scandalette**, and they're sticking to each of them.

L'innovation et la norme dans les pratiques de rédaction non sexistes*

Céline Labrosse

Le langage non sexiste est à l'ordre du jour depuis une bonne trentaine d'années dans la francophonie canadienne. S'il a laissé ses premières empreintes dans les milieux féministes, syndicaux et communautaires, il s'est depuis répandu progressivement dans nombre de sphères sociales, quoique inégalement. En effet, les règles grammaticales non sexistes sont appliquées parfois de façon systématique, parfois de façon aléatoire. Tôt ou tard, les comités de rédaction se doivent de prendre position.

Les premières innovations – et le mot *innovation* porte ici tout son sens puisque des titres féminins hors norme ont alors émergé, sans l'approbation des dictionnaires – ont été partout sanctionnées, du plus petit milieu de diffusion jusqu'au plus grand. La plupart figurent à ce jour parmi les recommandations officielles des divers gouvernements (notamment le Québec¹ et l'Ontario²). Ainsi pouvons-nous constater que même les plus récalcitrants semblent avoir emboité le pas, acceptant aujourd'hui tout naturellement *une députée, une policière, une procureure, une peintre*, etc., malgré la désapprobation notoire de l'Académie française.

Or, le fait que le mouvement en faveur d'un langage égalitaire soit issu de la base, à savoir de gens de toutes allégeances à la recherche de solutions innovatrices, a entraîné

des variations : deux ou trois formes, voire deux ou trois normes. Ainsi, là où les conformistes s'en remettent, par exemple, à la forme traditionnelle *une contrôlease*, les innovateurEs optent pour *une contrôleure*, conformément à la tendance à substituer aux finales en *-euse* et en *-trice* la forme en *-eure* dans tous les corps d'emploi, en particulier au Québec³. En France, une linguiste constate également cette préférence pour certains féminins en *-eure* chez les jeunes⁴.

Or, quelle forme est acceptable et acceptée? Laquelle adopter? Celle en *-euse* ou celle en *-eure*? Et peut-on se permettre d'innover? Ce questionnement vaut pour une multitude d'autres cas. Ainsi le nom *successeur*, exclusivement du genre masculin dans les dictionnaires, se voit cantonné dans cette catégorie par le *Multidictionnaire de la langue française* (2003) dans une note au ton sans appel : « Ce nom ne comporte pas de forme féminine. » Or, *une successeure* se rencontre dans des journaux et des publications gouvernementales s'inspirant apparemment de la norme.

« À la fin du projet pilote, Condition féminine Canada et la chercheuse évalueront le projet et formuleront des recommandations à l'intention d'une éventuelle successeure. » *Perspectives*, printemps 1997

« Nicole René, qui préfère ne pas commenter son départ avant l'arrivée de sa successeure, n'avait de toute évidence pas prévu ce changement de cap. » *Le Devoir*, 29-06-2005

Ces deux « fautes » ou, selon le point de vue, ces deux innovations, ne font probablement qu'annoncer un usage qui a d'ailleurs commencé à s'implanter. Afin de démontrer l'existence souvent insoupçonnée de ces mots hors norme, j'ai constitué à partir d'une documentation variée un corpus réparti de la manière suivante : les publications gouvernementales, les revues et magazines, les journaux montréalais de grande diffusion et, enfin, les autres documents. Ce premier article fait état des résultats de l'analyse des deux premiers types de documents. Notons que toutes ces formes féminines sont absentes des dictionnaires *Le Petit Larousse* (2006), le *Multidictionnaire de la langue française* (2003) et le *Petit Robert* (2006), respectivement *PLI*, *MD* et *PR*. Le corpus n'est pas exhaustif et ne contient pas nécessairement les premières attestations des formes recensées. Les contextes peuvent être consultés à l'adresse suivante : www.langage-nonsexiste.ca. Enfin, pour que les mots soient intégrés au corpus, il faut qu'on en ait relevé plusieurs occurrences.

Les publications gouvernementales

L'équipe de rédaction des publications gouvernementales scrute généralement ce qui se passe sur le terrain et exerce un filtrage. Comme l'image du gouvernement est en jeu, on peut s'attendre à ce que ces écrits fassent office de norme en ce qu'ils confirment des pratiques langagières de la communauté, ce qui incite la population à les reproduire.

Les revues et magazines

Dans le milieu des revues et magazines, les équipes de révision influencent considérablement leur lectorat, devenant ainsi des instances normatives. À cet effet, une lexicographe souligne que pour qu'un mot soit intégré dans l'*Oxford English Dictionary*, on considère généralement qu'il doit avoir figuré à trois reprises dans diverses publications sur une période raisonnable; toutefois, précise-t-elle, « une seule citation ou deux peuvent suffire si elles sont extraites d'un magazine scientifique populaire »⁵.

Les données sont ventilées en sous-catégories :

Les formes féminines bivalentes (ou épïcènes), c'est-à-dire se terminant en *-e* et sans autre modification que celle du déterminant :

Une apôtre (Collections numérisées du Canada, Industrie Canada, 1998)

Une membre (Condition féminine Canada, 2004) « Attention, ce nom ne comporte pas de forme féminine. » (MD)

Une messie (*Madame au foyer*, 1999)

Les formes féminines bivalentes, sans *-e* final :

Une numéro (Parlement du Canada, 1996)

Une substitut (Commission de la fonction publique, Québec, 2001-2002). Nom masculin, mais une ouverture du PR : « Note : on trouve au féminin *la substitut* mais la forme normale est *la substitute*. »

Une sujet (Ministère de l'éducation du Québec, 1999). « Comme nom, le mot ne s'emploie qu'au masculin. » (MD). Dans le PLI et le PR, on considère *une sujette* comme féminin régulier.

Une supporter (Parlement du Canada, 1998). Mot absent du MD; les deux autres dictionnaires font mention du féminin *une supportrice*.

Une témoin (Territoire du Yukon, 2002). « Ce nom ne comporte pas de forme féminine. » (MD). Nom masculin, mais une ouverture du PR : « Le féminin, rare, est *la témoin*. »



Une vis-à-vis (Assemblée nationale du Québec, 2005). « Ce nom s'emploie au masculin, même s'il désigne une femme. » (MD)

Une gangster (L'Actualité, 1997)

Les formes féminines bivalentes à l'oral, c'est-à-dire identiques à l'oral :

Une artilleure (Parlement du Canada, 2001)

Une chroniqueuse (Commission de la capitale nationale, Québec, 2000-2001). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *chroniqueuse*.

Une collecteure de fonds (Condition féminine Canada, 1997). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *collectrice*.

Une défenseure (Condition féminine Canada, 1997). Le PR est le seul à reconnaître une forme féminine (*la défenseur*) et ajoute une remarque dans l'article : « Au féminin, on trouve aussi *défenseure* et parfois *défenseuse* (mal formé). »

Une évaluateure (Conseil du Trésor, Québec, 1999). Mot masculin dans le PLI. Le MD et le PR présentent une *évaluatrice* comme forme féminine.

Une facteure (Commissariat à la protection de la vie privée, Canada, 1999). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *factrice*.

Une inventeure (Condition féminine Canada, 1991). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *inventrice*.

Une actueure (Recto Verso, 2000). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *actrice*.

Une éditeure (Émeraude, 1997). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *éditrice*.

Une pasteure (Femmes suisses, 1998). Nom masculin dans le PLI et le MD. Le PR, qui exemplifie une *pasteur*, ajoute cette remarque en fin d'article : « Au féminin, on trouve aussi *pasteure* sur le modèle québécois. »

Une préceuseure (Madame au foyer, 1999). « Ce nom ne s'emploie qu'au masculin. » (MD). Le PR reconnaît une *préceuseur* et ajoute, dans l'article : « Au féminin, on écrit aussi parfois *préceuseure* sur le modèle québécois. »

Une prédécesseure (L'Actualité, 2005) « Ce nom ne s'emploie qu'au masculin. » (MD). Le PR reconnaît une *prédécesseur* et ajoute, dans l'article : « Au féminin, on écrit aussi parfois *prédécesseure* sur le modèle québécois. »

Une rédacture (Criminologie, 2005). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *rédactrice*.

Une travailleure (L'Autonome, 2005). Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une *travailleuse*.

Une visiteure (L'infirmière du Québec, 2003).

Les trois dictionnaires ne reconnaissent qu'une visiteuse.

Une individuée (publication du Regroupement des centres de santé des femmes du Québec, 1995)

Les formes féminines divergentes, c'est-à-dire avec une suffixation différente au féminin et au masculin (-ane, -an; -ière, -ier; -ante, -ant; etc.) :

Une grande argentièrre (Commission des relations de travail dans la fonction publique, Canada, 2004)

Une aumonièrre (Service correctionnel du Canada, 2003)

De ces données partielles émergent deux constats relatifs à l'évolution des genres dans la langue française : d'abord, une forte propension à attribuer le genre féminin aux femmes et les formes masculines aux hommes. En effet, des mots masculins se dédoublent maintenant au féminin dans divers milieux officiels, malgré l'interdiction des dictionnaires.

Puis, cette assignation du genre, digne d'intérêt, tend à prendre forme par la voie du déterminant plutôt que par suffixation : *une substitut* (malgré la préférence du PR pour la forme « normale » *une substitute*), *une sujet* (laquelle forme

va aussi à l'encontre de la forme traditionnelle *une sujette* rapportée dans deux dictionnaires) et *une supporter* (sur le modèle des autres mots empruntés de l'anglais : *une globe-trotter*, *une leader*, etc.). C'est dans le même esprit que s'inscrivent d'ailleurs les alternances -eur/-eure et -teur/-teure : aucune distinction à l'oral, sauf par le déterminant.

Enfin, on notera avec intérêt que le « modèle québécois » faisant honneur aux finales en -eure est mentionné trois fois dans des articles du *Petit Robert*. Étonnamment, c'est le *Multidictionnaire de la langue française*, un dictionnaire du Québec, qui paraît le plus réfractaire, sinon le plus hostile, aux formes féminines avec ses nombreuses remarques à saveur puriste. Comme s'il y avait excès de prudence.

En somme, les nombreuses différences relevées entre les trois dictionnaires s'avèrent fort éloquentes et montrent que la norme brille par sa pluralité plutôt que par son unicité, même dans les ouvrages normatifs. (À suivre) ■

NOTES

- 1 *Au féminin. Guide de féminisation des titres de fonctions et des textes*, Québec, Office de la langue française, Direction des services linguistiques, 1991. À noter qu'un autre guide devrait paraître en 2006.
- 2 *A juste titre. Guide de rédaction non sexiste*, Ontario, Direction générale de la condition féminine de l'Ontario, 1994, 1998, 2005.
- 3 Sylvie Lachance, *La concurrence suffixale en -eur (-euse) et -eux (-euse) en français québécois*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1988; Céline Labrosse, *Regard féministe sur la norme grammaticale française : propositions de désexisation et application dans le Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (1993), thèse de doctorat, Université Laval, 1996.
- 4 Emmanuelle Cartignies, « Enquête en milieu hospitalier dans la région de Provins », dans Anne-Marie Houdebine-Gravaud (dir.), *La féminisation des noms de métiers. En français et dans d'autres langues*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 161-172.
- 5 Bernadette Paton, « New-word lexicography and the OED », *Dictionaries. Journal of the Dictionary Society of North America*, 1995, p. 83.

* Article rédigé en nouvelle orthographe.

All the Buzz

The Ottawa Citizen (January 2006)

The parliamentary secretary job also provides an opportunity to give potential future ministers some **near-the-job training**, as one insider put it.

There May Be a Hypothec in Your Future!

Barbara McClintock

A number of years have passed since the major reform of the Civil Code of Québec (CCQ) in 1994. How have businesses adapted to using English terms from the Civil Code, which differ from those used in the rest of the English-speaking world?

Commerce is governed by civil law—originally based on the Napoleonic Code—for individuals and enterprises domiciled in Quebec and by common law in the rest of Canada. Some CCQ terminology is unique to the province. For the translation of CCQ concepts, the legislators intentionally chose special English terms that differed from common law terms. One major difference is that the legal regime for security interests, such as collateral, liens, encumbrances, assignments and personal guarantees, only applies to prior claims and hypothecs in Quebec. In English civil law, the notions of “assignment by way of security” and “charges on book debts” are obsolete and have been replaced by the mechanism of hypothecs. However, these terms are maintained for the purposes of common law.¹

I did a quick survey of the long-term debt sections in the financial statements of various companies to see how they refer to the security held by lenders. “Mortgages” no longer legally exist in Quebec as they were replaced by “hypothecs” under the *Civil Code of Québec*. The expressions “hypothec” and “first hypothec” are used by Quebec-domiciled companies instead of “mortgage” and “first mortgage.”

If in translating you use the word “hypothec,” it may be necessary to provide additional explanations for English-speaking readers outside Quebec. When referring to one of the types of security that is now called a *hypothèque* in French, you can use the general term “charge,” a frequently used term in common law, e.g. “a charge on property.” A quick survey of financial statements reveals the expression “a floating charge on all the assets,” which is not to be confused with

the Civil Code term “floating hypothec” (*hypothèque ouverte*, CCQ Art. 2686). Privileges (*privilèges*) under the old *Civil Code of Lower Canada* (called “liens” under common law) are now called “legal hypothecs” in some cases. To protect their rights, contractors and subcontractors working on a building may “publish” (or register) legal hypothecs, which are called “liens” in the rest of the English-speaking world.

Movable and immovable hypothecs

There are two main kinds of hypothecs, movable and immovable. Movable hypothecs (sometimes called “chattel mortgages” or “pledges” in the rest of Canada) apply to property that can be moved, such as personal effects, goods or money, whereas immovable hypothecs (called “mortgages” in the rest of the English-speaking world) apply to real property, like land or buildings, which cannot be moved. The conventional hypothec is treated differently depending on whether the property is movable or immovable and whether or not the grantor is an enterprise.

A movable hypothec with or without delivery of property (*avec or sans dépossession*) may be created. “Where it is created with delivery, it may also be called a pledge” (CCQ Art. 2665). Under Quebec law, the hypothecary debtor usually holds the title to the immovable, although the bank still has hypothecary rights. Under common law, the bank is the owner if there is a mortgage.

CCQ Art. 2733: A hypothec does not divest the grantor or the person in possession, who continues to enjoy their rights over the charged property and may dispose of it, subject to the rights of the hypothecary creditor.

Financial statements frequently use the expression *hypothèque qui grève une universalité de biens* (CCQ Article 2674 : “a hypothec on a universality of property”). It is common to see a hypothec on “a universality of property,” or “all property,” to secure debt.

Mortgage versus hypothec

In financial statements, accountants use the usual English expressions “mortgage” or “mortgage loan” to translate *hypothèque* or *prêt hypothécaire* and related terms such as “mortgagor” and “mortgagee” for companies whose principal place of business is not in Quebec. However, a quick survey of financial statements reveals the expression “hypothecary loan” and “first hypothec on the immovable” for companies whose principal place of business is in Quebec. More than 10 years after the reform, legal documents in Quebec are now using the correct civil law terms in English, when applicable.

Grever

The French verb *grever* represents a translation problem, as in the phrase *hypothèques mobilières grevant du matériel et de l'outillage*. Although the English version of the CCQ uses “charge” as a verb, *grever* does not need to be translated in the above phrase because you can just say “movable hypothecs on equipment and tools.” In another context, you might need to translate *grever* by “hypothecate” or “charge.”

Think localization

Localization is sometimes required for French to English legal translations. In other words, you should determine whether civil or common law applies to the text you are asked to translate. It may not be obvious from reading the French document. Generally, civil law applies to all business transactions carried out by natural or legal persons domiciled in Quebec, that is, whose principal place of business is in Quebec. However, the author may want the English version of the document to be distributed to readers outside the province, where the civil law system is not used, so it is essential to find out whether an adaptation using common law terminology is required. It is also a good idea to add a note at the bottom of your translation explaining that the terminology of the *Civil Code of Québec* has been used. Criminal law, by the way, is the same across Canada. ■

Summary Table

French	Reference	English civil law	English common law
<i>créancier hypothécaire</i>	CCQ Art. 2680, et seq.	hypothecary creditor	mortgagee
<i>débiteur hypothécaire</i>	CCQ Art. 2515, et seq.	hypothecary debtor	mortgagor
<i>grever</i>	CCQ Articles 2665, 2672	charge, vb., e.g. Art. 2665: “The object charged;” Art. 2672: “Movables charged with a hypothec” [Observation: or drop altogether, e.g. Hypothec on a building.]	mortgage, to
<i>hypothèque, n.</i>	CCQ Art. 2660, et seq.	hypothec or charge	1. mortgage, n.; 2. assignment (by way of security), charges on book debts; French common law: <i>cession</i> ; (Bijural Terminology Records ²)

French	Reference	English civil law	English common law
<i>hypothèque qui grève une universalité d'immeubles (or de meubles)</i>	CCQ Art. 2949	hypothec affecting a universality of immovables (or movables) (CCQ Art. 2949)	floating charge on all assets
<i>hypothèque immobilière</i>	CCQ Art. 2693-2695	immovable hypothec	mortgage
<i>hypothèque légale</i>	CCQ Art. 2724-2732	legal hypothec	Observation: One possible translation is "construction lien."
<i>hypothèque mobilière avec or sans dépossession</i>	CCQ Art. 2696-2714	movable hypothec with or without delivery; [Observation: A movable hypothec with delivery is also called a "pledge." (Art. 2665)]	chattel mortgage
<i>hypothéquer, vb.</i>		to hypothec, charge	create a security interest, to Observation: The term "security interest" is a common law term. Although the corresponding term, <i>sûreté</i> , used in French is appropriate for civil law purposes, the term "hypothecate – <i>hypothéquer</i> " more accurately reflects the civil law. ³
<i>première hypothèque</i>		first hypothec	first mortgage
<i>prêt hypothécaire</i>		hypothecary loan	mortgage loan

Note: Scotland has a different legal system from other English-speaking countries which is based on Roman and civil law, among other things. Thanks to Hilary Robertson and Doreen Solin for their advice.

NOTES

1 Justice Canada's Bijural Terminology Records at www.canada.justice.gc.ca/en/ps/bj/harm/liste.html

2 Ibid.

3 Ibid.



Le développement démocratique?

Le terme democratic development se rencontre fréquemment dans les textes de relations internationales. Il est souvent rendu par développement démocratique, qui, de prime abord, paraît correct. Mais les langagiers apprennent à se méfier de ces expressions un peu trop inspirées de l'anglais, quand elles ne sont pas carrément des calques. C'est le cas de celle-ci.

Qu'entend-on par *développement démocratique*? Il s'agit du processus par lequel d'anciens pays totalitaires rompent avec leur passé et adoptent des pratiques démocratiques. Cette définition concerne aussi bien les États d'Europe centrale et orientale en rupture de ban avec le communisme, que des pays africains ou latino-américains. Dans ces deux derniers cas, l'aide internationale était souvent subordonnée à une évolution vers la démocratie et au respect de la primauté du droit.

Il s'agit de la *rule of law*, vous connaissez? Certains y vont joyeusement avec la *règle de droit* (encore un calque), qui est en fait une règle d'interprétation juridique. Rien à voir avec la primauté du droit (ou la suprématie ou la prééminence du droit). Un pays qui applique le principe de la primauté du droit est un État de droit. Les institutions politiques, les entreprises et les particuliers y respectent les lois votées par le Parlement ainsi que les jugements rendus par les tribunaux. C'est l'une des caractéristiques des pays démocratiques.

Revenons au développement démocratique. En plus d'un calque, on pourrait y voir également un beau cas d'adjectivite, c'est-à-dire une utilisation abusive de l'adjectif. Nous avons donc deux bonnes raisons d'écarter la traduction servile *développement démocratique*. Si l'on en revient à la définition initiale, soit le passage à la démocratie, il n'est guère difficile de traduire l'expression de façon plus juste, dans le respect de la langue française. Les pays qui émergent d'une dictature font l'*apprentissage de la démocratie*; celle-ci connaît un *essor*, donc parlons d'*essor de la démocratie*. Pour les pays plus pauvres, on pourrait parler du *développement dans la démocratie*. On voit donc que le mot *développement* n'est pas nécessairement à proscrire, quand on parle de l'expansion d'une chose. Donc, pourquoi pas le *développement de la démocratie*?

À bien y penser, lorsqu'un ancien État totalitaire implante la démocratie, que fait-il au juste, sinon se démocratiser? Est-ce que le soi-disant *développement démocratique* ne serait finalement rien d'autre que la *démocratisation* d'un pays? Parfois, un peu comme la lettre volée d'Edgar Allan Poe, la solution est tellement évidente que personne ne la voit.

Faut-il mettre au rancart le terme *développement démocratique*? Pas nécessairement. Défini comme un développement qui est démocratique, il pourrait traduire l'expression *broadly based development*. En pareil cas, difficile de parler de calque syntaxique. ■

El Rincón Español

Elisa Paoletti

Hablemos de salud

Al leer casi a diario sobre la aterradora posibilidad de una pandemia de gripe aviar, no es de sorprender que los temas de salud pública sean un tema común de discusión. Tampoco nos es ajeno el interminable debate entre las ventajas y desventajas de contar con un sistema de salud público o uno privado. Por ser asuntos tan candentes, su aparición es recurrente en los servicios de traducción, que necesitan disponer de una terminología fiable para comunicar ese tipo de información a la comunidad hispanohablante. El análisis que hoy presentamos tiene la intención de explicar conceptos del campo de la atención de la salud en general, con el acento puesto en la atención domiciliaria. Incluimos asimismo una lista de los términos resaltados con sus equivalentes en inglés y francés.

Para comenzar, veamos qué se entiende por **salud**. La Organización Mundial de la Salud la define como “el estado de perfecto bienestar físico, psíquico y social, y no sólo la ausencia de lesión o enfermedad” (Pardo, 1997). Por su parte, la **salud pública**, definida por Milton Terris en 1990, “es la ciencia y el arte de prevenir las dolencias y las discapacidades, prolongar la vida y fomentar la salud y la eficiencia física y mental, mediante esfuerzos organizados de la comunidad para sanear el medio ambiente, controlar las enfermedades infecciosas y no infecciosas, así como las lesiones; educar al individuo en los principios de la higiene personal, organizar los servicios para el diagnóstico y tratamiento de las enfermedades y para la rehabilitación, así como desarrollar la estructura social que le asegure a cada miembro de la comunidad un nivel de vida adecuado para el mantenimiento de la salud” (Giacconi, 1994). A su vez, cuando hablamos de **salud de la población** se incluyen otras variables como determinantes de la salud; por ejemplo, ingreso y posición social, educación, entorno físico, empleo y condiciones de trabajo, características biológicas y condición

genética, redes de apoyo social y servicios de salud (Rojas Ochoa, 2004).

La **atención de la salud**, o asistencia sanitaria, como es común llamarla en España, se divide en varios niveles. Comienza por la **atención primaria**, que se refiere al primer contacto que el paciente tiene con el médico general. Si se trata de casos de complejidad o donde se requiere equipamiento especializado, los pacientes se remiten a la **atención secundaria, terciaria o cuaternaria**.

Desde hace algunos años, se viene observando una tendencia demográfica que afecta en forma considerable a los **sistemas de salud** (o sistemas sanitarios) y tiene que ver principalmente con la disminución de la tasa de natalidad, el aumento de la esperanza de vida y el envejecimiento de la población. Una de las consecuencias de esta realidad es que al aumentar el tiempo de vida se prolonga, por ejemplo, la duración de las enfermedades crónicas o el estado de discapacidad. Por lo tanto, el sistema, especialmente si es público, no puede afrontar *ad infinitum* el cuidado de las personas en esas condiciones. En algunos casos, el equipo médico consulta a sus miembros, al paciente y su familia, guiado por un **modelo biopsicosocial**, en el que la voz del paciente tiene más protagonismo en calidad de sujeto del acto clínico. Es posible que se decida que, en pos del bienestar del paciente, sea aconsejable que éste permanezca en su domicilio. Así es como la **atención domiciliaria** va adquiriendo mayor preponderancia. Este tipo de asistencia puede estar conjuntamente a cargo de los servicios sociales y de la **atención primaria de salud** y se brinda a personas, y a su familia, que por su estado de salud no pueden acudir al centro sanitario o que quieren mantener un cierto grado de independencia y prefieren la permanencia en su domicilio a la **institucionalización**. Es importante distinguir el concepto de




atención domiciliaria del que representa la **hospitalización domiciliaria**. La primera se basa en la atención primaria y se orienta hacia los cuidados a largo plazo, las medidas preventivas y la educación para la salud mientras que la hospitalización domiciliaria proporciona atención por tiempo limitado a pacientes agudos, o sea a quienes padecen enfermedades cortas y graves.

Frente al panorama de la atención domiciliaria, la familia se plantea quién cuidará al enfermo. El grupo de **cuidadores** se divide en dos grandes categorías: los **formales** y los **informales**. Los primeros son profesionales y reciben remuneración por el servicio prestado; podemos contar entre ellos a los médicos de atención primaria, enfermeros, **fisioterapeutas**, **terapeutas ocupacionales** y trabajadores sociales. Los cuidadores informales pueden ser familiares, amigos o vecinos, que brindan cuidado sin recibir ninguna retribución pecuniaria. De ellos se desprende una subcategoría: los **cuidadores familiares**, papel que desempeñan los parientes del paciente, y entre los cuales se puede distinguir un cuidador primario o principal, cuando un familiar en particular se ocupa del paciente en cuestión gran parte del tiempo y tiene una responsabilidad mayor con respecto a él. Vale mencionar a los cuidadores voluntarios, que en las publicaciones en inglés reciben mención aparte mientras que, en español, algunos autores los agrupan con el resto de los cuidadores informales. Los cuidadores informales viven una realidad que puede resultar abrumadora y muchos especialistas se ocupan de velar por su estado de salud, que a menudo pasa a segundo plano debido a los problemas de la persona cuidada. No es tarea fácil hacerse cargo de un ser querido a tiempo completo y por ello existen **servicios de respiro**, que cuidan al paciente mientras el cuidador se toma un descanso. Si el cuidador primario debe ausentarse, deberá buscar a un cuidador sustituto. Ese papel también puede cumplirlo el personal de los **centros de día** o quien ofrezca un **programa de respiro**.

Algunos sistemas de salud ofrecen asimismo **servicios domiciliarios** varios que dependen de la condición en que se encuentre el paciente. Entre las opciones disponibles se cuenta el **mantenimiento del hogar**, que es un servicio que cubre reparaciones de la vivienda o actividades como cortar el césped. Los **servicios domésticos** consisten, por ejemplo, en hacer la limpieza, lavar la ropa y preparar la comida, y se ofrecen principalmente a personas cuyo nivel de **autonomía** ha disminuido y que no pueden realizar las **actividades básicas de la vida diaria** (asearse, vestirse, alimentarse) ni las denominadas **instrumentales** (manejar aparatos, administrar dinero). Asimismo, de acuerdo con el tipo de condición, será preciso que se realice una **adaptación de la vivienda**. Estaremos hablando entonces de la instalación de rampas para sillas de ruedas, **barras de apoyo** en el baño y **suelos antideslizantes**, el ensanchamiento de los marcos de las puertas y la eliminación de escalones para evitar caídas, entre otros. Las **ayudas técnicas** son elementos auxiliares importantes para hacer la vida cotidiana más llevadera y la oferta de productos es vasta: desde mangos adaptables para cubiertos, pasando por **elevadores de inodoro** hasta **asientos para ducha y camas articuladas**.

Entendemos que los términos son los elementos del discurso que llevan la mayor carga de conocimiento especializado y saber cuáles son los que un determinado idioma utiliza en un campo específico garantizará una comunicación eficaz. En TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, ya figuran los términos explicados y otros relacionados, acompañados de definiciones, contextos u observaciones. Los cambios que se vislumbran en la realidad social y demográfica están afectando la atención de la salud y necesitamos el vocabulario adecuado para comunicar esa evolución con precisión.

EN	FR	ES
activity of daily living; ADL	activité de la vie quotidienne (n.f.); AVQ (n.f.)	actividad básica de la vida diaria (f.); ABVD (f.)
articulated bed	lit articulé (n.m.)	cama articulada (f.)
biopsychosocial model	modèle biopsychosocial (n.m.)	modelo biopsicosocial (m.)
caregiver	soignant (n.m.), soignante (n.f.)	cuidador (m.), cuidadora (f.)
daycare centre	centre de jour (n.m.)	centro de día (m.)
family caregiver	aidant membre de la famille (n.m.), aidante membre de la famille (n.f.)	cuidador familiar (m.), cuidadora familiar (f.)
formal caregiver	soignant professionnel (n.m.), soignante professionnelle (n.f.)	cuidador formal (m.), cuidadora formal (f.)
grab bar	barre d'appui (n.f.)	barra de apoyo (f.)
health care	soins de santé (n.m. plur.)	atención de la salud (f.)
health care system	système de soins de santé (n.m.)	sistema de salud (m.)
home adaptation	adaptation du domicile (n.f.)	adaptación de la vivienda (f.)
home care	soins à domicile (n.m.plur.)	atención domiciliaria (f.)
home care service	service de soins à domicile (n.m.)	servicio domiciliario (m.)
home hospitalization	hospitalisation à domicile (n.f.)	hospitalización domiciliaria (f.)
home maintenance	entretien ménager (n.m.)	mantenimiento del hogar (m.)
homemaking service	service d'aide familiale (n.m.)	servicio doméstico (m.)
independence	autonomie (n.f.)	autonomía (f.)
informal caregiver	aidant naturel (n.m.), aidante naturelle (n.f.)	cuidador informal (m.), cuidadora informal (f.)
institutionalization	placement en établissement (n.m.)	institucionalización (f.)
instrumental activity of daily living; IADL	activité instrumentale de la vie quotidienne (n.f.); AIVQ (n.f.)	actividad instrumental de la vida diaria (n.f.); AIVD (n.f.)
occupational therapist	ergothérapeute (n.m./n.f.)	terapeuta ocupacional (m./f.)
physiotherapist	physiothérapeute (n.m./n.f.)	fisioterapeuta (m./f.)
population health	santé de la population (n.f.)	salud de la población (f.)
primary care	soins primaires (n.m.plur.)	atención primaria (f.)



EN	FR	ES
primary health care	soins de santé primaires (n.m.plur.)	atención primaria de salud (f.)
quaternary care	soins quaternaires (n.m.plur.)	atención cuaternaria (f.)
respite care	soins de relève (n.m.plur.)	servicio de respiro (m.)
respite care program	programme de soins de relève (n.m.)	programa de respiro (m.)
secondary care	soins secondaires (n.m.plur.)	atención secundaria (f.)
shower seat	siège de douche (n.m.)	asiento de ducha (m.)
slip-resistant floor	sol antidérapant (n.m.)	suelo antideslizante (m.)
technical aid	aide technique (n.f.)	ayuda técnica (f.)
tertiary care	soins tertiaires (n.m.plur.)	atención terciaria (f.)
toilet seat lift	siège de toilette surélevé (n.m.)	elevador de inodoro (m.) ■

BIBLIOGRAFÍA

Abellán García, Antonio: "Por qué los mayores no utilizan la ayuda formal (y 2)", *Revista Multidisciplinar de Gerontología*, vol. 9, núm. 3, 1999, pp. 183-187.

Abellán García, Antonio: "Problemas de vivienda y riesgo de institucionalización", *Revista Multidisciplinar de Gerontología*, vol. 9, núm. 4, 1999, pp. 253-257.

Cruz, Adriana; Gómez-Polledo, Paz: "Glosario de demencias (I): enfermedad de Alzheimer", *Panacea*, vol. 4, núm. 13-14, 2003, pp. 227-238.

Diccionario Mosby Pocket de medicina y ciencias de la salud. Elsevier Science, Madrid, 1998.

Giaconí G., Juan: "Los desafíos de la Salud Pública", *Boletín de la Escuela de Medicina*, Pontificia Universidad Católica de Chile, vol. 23, núm 1, 1994. [<http://escuela.med.puc.cl>].

Moragas Moragas, R.: "Dependencia social y sanitaria en la Unión Europea", *Revista Española de Geriatria y Gerontología*, vol. 37, núm. 3, 2002, pp. 175-179. [<http://db.doyma.es>].

Navarro, Fernando: *Diccionario crítico de dudas inglés-español de medicina*. McGraw-Hill Interamericana, Madrid, 2000.

Pardo, Antonio: "¿Qué es la salud?", *Revista de Medicina*, Universidad de Navarra, vol. 41, núm. 2, pp. 4-9. [www.unav.es].

Rojas Ochoa, Francisco: "El componente social de la salud pública en el siglo XXI", *Revista Cubana de Salud Pública*, jul.-sep. 2004, vol. 30, núm. 3. [<http://scielo.sld.cu>].

Tortosa Chuliá, M.ª Angeles; Dalmau Lliso, Juan Carlos: "Estímulos en el IRPF a la adaptación de la vivienda habitual de personas con minusvalía", *Revista Treball, Economia i Societat*, abril de 1998, núm. 9. [www.ces.gva.es].



Computers: What Do Language Professionals Really Need?

Ordinateurs : Quels sont les besoins des langagiers?

Ian Van Audenhaege

Traduction : Daniel Tremblay

With the rapid advancement of technology and the need to keep up with customer requirements, a new computer will probably be in the cards for you sooner or later. However, few people enjoy shopping for a new computer, especially those less technically inclined.

Compte tenu de l'évolution rapide de la technologie et de la nécessité de répondre continuellement aux exigences des clients, tôt ou tard, vous devrez fort probablement vous procurer un nouvel ordinateur. Toutefois, peu de gens aiment magasiner pour s'acheter un nouvel ordinateur, surtout ceux qui n'ont pas la bosse de la technologie.

Language professionals have specific needs. Assuming the computer is for business purposes only, do you really need to spend thousands of dollars to be able to buy a powerful system? Let me be clear: absolutely not. Since peripheral equipment like monitors and printers can be transferred to a new system, what you should concentrate on is the computer itself. If the computer is for business use only, a midlevel system in the range of CAN\$600 to \$800 will be more than adequate. High-performance systems, oddly enough, are only necessary for people who wish to play games with advanced 3D graphics and video requirements. But what is a midlevel system?

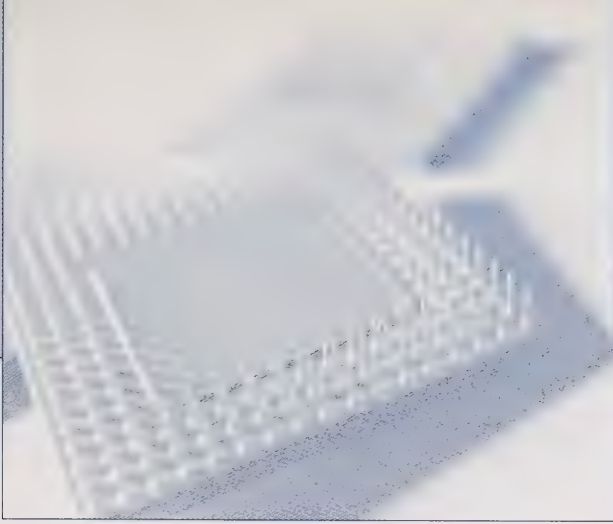
The typical language professional needs to run the following applications:

- translation memories
- media players and recorders
- terminology tools
- compression utilities
- word processors
- e-mail clients
- desktop publishers

En tant que langagier, vous avez des besoins particuliers. Présumons que votre ordinateur sera utilisé à des fins professionnelles seulement; avez-vous vraiment besoin de dépenser des milliers de dollars pour vous munir d'un système puissant? La réponse est simple : absolument pas. Comme le matériel périphérique dont vous disposez à l'heure actuelle (moniteur, imprimante, etc.) peut être installé sur le nouveau système, vous devriez vous concentrer sur l'ordinateur comme tel. Si vous comptez utiliser votre ordinateur uniquement à des fins professionnelles, un système intermédiaire de 600 à 800 \$CAN fera amplement l'affaire. Aussi étonnant que cela puisse paraître, les systèmes capables de performances élevées ne sont utiles qu'à ceux qui veulent jouer à des jeux ayant des graphiques tridimensionnels poussés et de la vidéo. Alors, en quoi consiste un système intermédiaire?

La plupart des langagiers emploient les programmes suivants :

- mémoires de traduction
- lecteurs et enregistreurs
- outils de gestion terminologique
- logiciels de compression



- instant messaging clients
- Web page editors
- anti-virus software
- Web browsers
- firewall software
- dictionary applications
- an operating system (Windows, Linux)
- screenshot software

Many of these applications will be run simultaneously for 8 to 10 hours a day and possibly longer. So what kind of computer should a typical language professional buy? For the purposes outlined above, some components—the central processing unit (CPU), random access memory (RAM) and hard drive—require special attention. Other components, like the video card and sound card, are nowhere near as important for a translator or a writer as they would be for users who run much more demanding applications like 3D games.

Central processing unit (CPU)

Since many of the above-mentioned applications must be run simultaneously for extended periods, the CPU will take the biggest hit. The CPU runs all of these applications, but it is a finite resource. It may be able to run several applications simultaneously, but at some point, the more applications that are running, the slower the system will be.

- logiciels de traitement de texte
- applications client de courriel
- logiciels d'éditique
- applications client de messagerie instantanée
- logiciels d'édition de pages Web
- antivirus
- fureteurs
- pare-feu informatique
- dictionnaires électroniques
- système d'exploitation (Windows, Linux)
- logiciels de capture d'écran

Bon nombre de ces applications fonctionneront en parallèle pendant huit à dix heures et peut-être même plus. Donc, quel type d'ordinateur le langagier type devrait-il se procurer? Pour répondre aux besoins susmentionnés, on doit porter une attention particulière à l'unité centrale de traitement (UCT), à la mémoire vive (RAM) et au disque dur. Les autres éléments, comme la carte graphique et la carte son, sont loin d'être aussi importants pour un traducteur ou un auteur que pour une personne qui exécute des applications plus exigeantes, comme des jeux en trois dimensions.

Unité centrale de traitement (UCT)

Comme bon nombre des applications mentionnées précédemment doivent fonctionner en parallèle pendant de longues périodes, la composante la plus sollicitée sera l'UCT, qui exécute toutes ces applications. Toutefois, l'UCT a des ressources limitées. Elle peut exécuter plusieurs applications à la fois, mais plus elle prendra d'applications en charge, plus le système ralentira.

A language professional requires a CPU that can run many simultaneous operations and applications with minimal impact on processing speed, or the speed at which the CPU will carry out simultaneous instructions provided by various applications. Processors in this category include:

- AMD Athlon 64 (3000+ to 3500+) supporting HyperTransport™ Technology
- Intel Pentium 4 64-bit (3.2Ghz to 3.8Ghz) supporting Hyper-Threading Technology

The number 64 in the processor names means that these processors support 64-bit applications. Most applications are 32-bit and do not yet take advantage of this feature; however, it is only a matter of time until they do. Both companies are equally reputable in terms of quality.

Leading-edge technology

Users who wish to future-proof their computers to a larger degree should consider a dual-core CPU. Such CPUs are specifically designed to run multiple applications simultaneously. The overall performance gain of a dual-core CPU over a single-core CPU when running multiple applications simultaneously is about 15% on average¹ at this time.

Random access memory (RAM)

Another extremely important component of a system is the RAM. When the CPU executes a program, it is loaded into RAM. RAM also holds any data being processed by the applications. As technology progresses, application developers are taking advantage of faster processing speeds and adding more complex capabilities to their applications, while users are processing

L'ordinateur du langageur doit avoir une UCT qui peut effectuer beaucoup d'opérations à la fois et exécuter bon nombre d'applications simultanément, avec une incidence minimale sur la vitesse de traitement ou la vitesse à laquelle l'UCT exécute des consignes simultanées provenant de diverses applications. Parmi les UCT de cette catégorie, on compte les suivantes :

- AMD Athlon 64 (3000+ à 3500+) avec technologie HyperTransport^{MC}
- Intel Pentium 4 64 bits (3,2 à 3.8 Ghz) avec technologie Hyper-Threading

Le chiffre 64 dans le nom des processeurs signifie qu'ils peuvent faire fonctionner les applications 64 bits. La plupart des applications fonctionnent toujours avec 32 bits; toutefois ce n'est qu'une question de temps avant qu'on voie des logiciels tirant avantage de cette nouvelle technologie. AMD et Intel ont toutes deux la réputation d'offrir des produits de qualité.

Technologie de pointe

Si on souhaite se préparer pour l'avenir, il faut songer à se procurer un ordinateur à double UCT. Ce type d'UCT est conçu spécialement pour exécuter de multiples applications en parallèle. Actuellement, la performance des ordinateurs à double UCT par rapport à celle des ordinateurs à simple UCT est supérieure d'environ 15 %¹ pour ce qui est du traitement simultané de multiples applications.

Mémoire vive

Une autre composante extrêmement importante d'un système est la mémoire vive. Lorsque l'UCT exécute un programme, celui-ci est chargé dans la mémoire vive. La mémoire vive stocke également les données traitées par les applications. À mesure que la technologie progresse, les concepteurs de logiciels tirent avantage de la vitesse de traitement accrue et ajoutent des



more and more data. This means that more RAM is required to run each application, and this is compounded when many applications are run simultaneously. Recent improvements in operating-system software have also driven up RAM requirements.

fonctions plus complexes à leurs applications. Les utilisateurs, quant à eux, traitent de plus en plus de données. Par conséquent, il faut plus de mémoire vive pour exécuter chaque programme, surtout lorsqu'on fait fonctionner plusieurs applications en même temps. Aussi, les systèmes d'exploitation nécessitent de plus en plus de mémoire vive, en raison des améliorations qui y sont apportées.

Operating system / Système d'exploitation	Minimum RAM requirements / Exigences minimales	Basic RAM requirements / Exigences de base	Realistic RAM requirements / Exigences réalistes
Windows 98	32MB/Mo	64MB/Mo	1GB or more/1Go ou plus
Windows Me	32MB/Mo	128MB/Mo	1GB or more/1Go ou plus
Windows 2000	64MB/Mo	256MB/Mo	1GB or more/1Go ou plus
Windows XP	128MB/Mo	512MB/Mo	1GB or more/1Go ou plus

* 1 gigabyte (GB) = 1000MB / * 1 gigaoctet (Go) = 1000 mégaoctets (Mo)

The change in RAM requirements for Windows operating systems is clear. That said, minimum RAM requirements would be totally ineffective for business use. The basic requirements are closer to reality, but still not enough to maintain a consistently high processing speed. Realistic RAM requirements are what business users need to multitask with ease.

The above-mentioned minimum RAM requirements take only the operating system into account; they do not include RAM requirements for business users. So what *do* you need? The bottom line is that one gigabyte of RAM or more will allow a language professional to function at full capacity all day, every day.

Chaque nouvelle version de Windows consomme de plus en plus de mémoire vive. Les exigences minimales inscrites seraient tout à fait inadéquates pour une utilisation professionnelle. Les exigences de base sont beaucoup plus près de la réalité; toutefois, elles ne sont toujours pas suffisantes pour maintenir une vitesse de traitement constamment élevée. Les exigences réalistes correspondent à ce dont a besoin l'utilisateur professionnel pour travailler en mode multitâche sans problème.

Les exigences minimales susmentionnées ne tiennent compte que des besoins du système d'exploitation; elles ne tiennent pas compte des besoins en mémoire vive pour une utilisation professionnelle. Alors, de combien de mégaoctets de mémoire vive avez-vous besoin? En somme, un gigaoctet ou plus de mémoire vive permettra à un langagier d'effectuer son travail quotidien à plein régime.

When having a computer built, specify that you wish to use two sticks of RAM in dual-channel mode. Newer systems will allow them to function this way, thus improving performance (by increasing memory bandwidth) by approximately 10%,² especially when dealing with large amounts of data.

Leading-edge technology

Recently, a new more advanced type of RAM was released: DDR2 RAM. Currently, only the most recent Intel-based motherboards support this technology; however, AMD should begin supporting it in the summer of 2006. This type of memory can also work in dual-channel mode.

Hard disk drive

The hard drive is another component that affects application speed. In fact, when upgrading older computers, the first thing you should look at is the hard drive. Even today, some bargain desktop computers are sold with hard drives that rotate at 5400 rotations per minute (RPM) when the standard is currently 7200 RPM. I encourage you to re-use your old hard drive in your new computer, but make sure that your operating system is on the fastest drive. Application and file-loading speeds will be much faster. Re-using your hard drive also means that you retain your old data and files on the new system.

Si vous vous faites construire un ordinateur, précisez que vous voulez deux bâtonnets de mémoire vive configurés en mode double canal. Dans les nouveaux systèmes, cette configuration permettra d'accroître la performance d'environ 10 %² (en augmentant la taille de la bande passante), surtout lorsque des quantités importantes de données sont traitées.

Technologie de pointe

Récemment, un nouveau type de mémoire vive plus avancée a été mis sur le marché : la DDR2. À l'heure actuelle, seules les cartes-mères récentes d'Intel acceptent cette technologie; toutefois, la société AMD devrait mettre sur le marché une carte qui accepte cette technologie à l'été 2006. Ce type de mémoire vive peut également être configuré en mode double canal.

Disque dur

Le disque dur est une autre composante qui a une incidence sur la vitesse de traitement des applications. En fait, lorsque vous décidez de mettre à niveau votre ordinateur, la première chose que vous devriez examiner, c'est le disque dur. Encore aujourd'hui, certains détaillants proposent des ordinateurs bon marché munis de disques durs ayant une vitesse de rotation de 5400 tours par minute (T/M), alors que la norme actuelle est de 7 200 T/M. Je vous encourage à réutiliser votre ancien disque dur sur un nouvel ordinateur; toutefois, assurez-vous que votre système d'exploitation est installé sur le disque dur le plus rapide. Ainsi, le chargement des applications et des dossiers se fera beaucoup plus vite. En réutilisant votre disque dur, vous pourrez conserver vos données et vos fichiers sur le nouveau système.



Leading-edge technology

There is an even faster technology used to transfer data between a hard drive and the computer system called Small Computer System Interface (SCSI), but it is beyond the scope of this article and is mostly used in servers. This technology supports either 10,000 or 15,000 RPM drives.

Technologie de pointe

Il existe une technologie encore plus rapide pour transférer des données entre le disque dur et le système : Small Computer System Interface (SCSI). Cette interface, qui est surtout employée pour les serveurs, permet d'accueillir des disques durs ayant une vitesse de rotation de 10 000 ou 15 000 T/M. Je ne m'étendrai cependant pas sur le sujet ici.

Video card

The video card is a circuit board that is used to display graphics and video on a monitor. This is where the language professional can save the most money. In fact, in most cases, you no longer need one. Many midrange motherboards come with an onboard audio accelerator, graphics accelerator and local area network (LAN) connector. For boards that do not have an integrated video capability, I would suggest that you buy an inexpensive video card ranging between CAN\$15 and \$60. These video cards are built specifically for mainstream users who do not play computer games and have no need for extremely high-quality graphics, but who still wish to play high-quality video.

Carte graphique

La carte graphique est une carte de circuits imprimés utilisée pour afficher des graphiques et de la vidéo sur un moniteur. Le langagier n'a pas à investir une somme importante pour cette composante. En fait, dans la plupart des cas, elle n'est même plus nécessaire. Bon nombre de cartes-mères intermédiaires sont maintenant dotées d'un accélérateur audio, d'un accélérateur graphique et de prises pour le réseau local. Si votre carte-mère n'est pas munie d'une fonction vidéo intégrée, je vous recommande de vous procurer une carte bon marché d'une valeur de 15 à 60 \$CAN. Ce type de carte est conçu précisément pour les utilisateurs ordinaires, qui ne jouent pas à des jeux et qui n'ont pas besoin d'afficher des graphiques de très haute qualité, mais qui souhaitent tout de même obtenir une qualité vidéo élevée.

Motherboard

One final consideration is the motherboard, the central circuit board of your computer.

For mainstream users, there is not much to say here except that you should probably stay between CAN\$100 and \$120. Cheaper motherboards will not perform well and more expensive ones are not required for the average user. Look for a motherboard that has integrated features, as I mentioned in the previous paragraph.

Final word

When purchasing a computer, professional users should find a good computer retailer that specializes in building custom systems. Larger electronics retailers tend to have higher prices, and you probably won't get what you really need since the systems are usually pre-built and come with extra paraphernalia, like a brand name, new monitor, printer, keyboard, mouse and scanner. The bottom line is to let your work requirements dictate the system you buy. The rest is incidental. ■

NOTES

- 1 ZDNet, "AMD's dual-core CPUs come out fighting," May 9, 2005
URL: reviews.zdnet.co.uk/hardware/processors/memory/0,39024015,39197754,00.htm
- 2 PCTechGuide, "Dual-channel DDR," October 12, 2003
URL: www.pctechguide.com/03memory_Dual-channel_DDR.htm

Carte-mère

La dernière composante dont le langagier doit tenir compte est la carte-mère, la carte de circuits imprimés au cœur de l'ordinateur. À ce sujet, je dirai simplement que la plupart des utilisateurs devraient se procurer une carte d'une valeur de 100 à 120 \$CAN. Les cartes-mères moins chères n'auront pas un rendement satisfaisant, et les cartes plus chères ne sont pas nécessaires pour l'utilisateur moyen. Essayez de trouver des cartes ayant des composantes intégrées, comme celles dont j'ai parlé au paragraphe précédent.

Mot de la fin

Le langagier qui songe à se procurer un nouvel ordinateur devrait essayer de trouver un bon fournisseur qui bâtit des systèmes sur mesure. Les grands magasins demandent souvent plus cher. De plus, vous n'obtiendrez probablement pas un système qui correspond à vos besoins, puisque les ordinateurs sont déjà construits et vendus avec toutes sortes d'autres éléments (p. ex. nom de marque, nouveau moniteur, nouveau clavier, nouvelle imprimante, nouvelle souris, scanneur). En fin de compte, le choix du système devrait se fonder sur vos besoins professionnels; le reste importe peu. ■

NOTES

- 1 ZDNet, *AMD's dual-core CPUs come out fighting* (en anglais seulement), 9 mai 2005
Adresse : reviews.zdnet.co.uk/hardware/processors/memory/0,39024015,39197754,00.htm
- 2 PCTechGuide, *Dual-channel DDR*, (en anglais seulement), 12 octobre 2003
Adresse : www.pctechguide.com/03memory_Dual-channel_DDR.htm



Wordsleuth

Barbara K. Martin

Podcasting and Parkour: A Look at 2005

Podcast was the word of 2005, according to research and a survey we conducted at the end of last year. The word, derived from the name of Apple's hugely popular iPod personal audio player, designates a digital recording of a radio broadcast or similar program, made available on the Internet for downloading. It is among a number of new technology-related words that became particularly prominent last year. *Podcasting* started in late 2004 and has really taken off: a Google search in December 2004 for the term produced almost 200 million hits. The word will be included in the second edition of the *Paperback Oxford Canadian Dictionary*, to be published in March 2006.

Other technology-related words that started on the fringes of the language before 2005 really impinged on our consciousness in the past year: *Crackberry* (a nickname for a BlackBerry because of its addictive qualities, which dates from 2002), *infomania* (constant checking of e-mail and text messages), *VoIP* (voice over Internet Protocol, a way of providing cheap long-distance telephone service using the Internet) and *Wi-Fi* (a standard for high-speed wireless transmission of data over a relatively small range). Rapid advances in mobile phone technology have given us the *rescue ring* (a function on a cellphone that phones you so that you have an excuse to duck out of a bad date, etc.)

and *snaparazzi* (people who take pictures of celebrities with their camera phones).

Technology is a very rich source of new words, but it is not the only one. Leisure activities acquainted us with the wildly popular number-grid game, *Sudoku*, and the rather bizarre sport of running and climbing over urban structures known as *parkour* (derived from the French *parcours*). We did not include *Sudoku* in the new dictionary because it may well be like those children's toys that enjoy a wild vogue for a year and then fade away: an adult version of the Tamagotchi. Indeed, in early December a new numbers-based, crossword-like puzzle called *Kakuro* started appearing in Canadian newspapers.

Sexuality also provides much new vocabulary. We had, for instance, *friends with benefits* (friends who have sex regularly with each other without being in a committed romantic relationship). That is to say, we had the *word*; we didn't personally have such friends! There was the *ubersexual* (a man who combines traditional masculine traits like strength with "new man" qualities of communicativeness and co-operation) and the *wing girl* (an attractive girl hired by a man to accompany him to a party, etc. to make him more attractive to other women).

And the year would not have been complete without a word reflecting our obsession with food and weight. In 2005, it was *microsize*, the opposite of *supersize*, designating the trend among food manufacturers to produce small-sized versions of fattening treats: the 100-calorie chocolate bar or bag of potato chips.

Natural disasters were particularly prominent in 2005. January saw much use of the term *competitive compassion* for the tendency of donor nations to outbid one another's aid contribution after a natural disaster like the tsunami. It also made Canadians more familiar with *DART* (the Canadian Forces Disaster Assistance Response Team), which was actually created in 1996 after the humanitarian disaster in Rwanda.

You may recall that in 2004, we determined that *bird flu* was the new word most likely to stay in the language and included it in the second edition of the *Canadian Oxford Dictionary*. That decision has certainly been justified by events. *Podcasting*, like all technological terms, may be swept away by some innovation, but for now it's here to stay. ■

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers et Frédélin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

L'actualité récentissime (2005)

Les **robots magasiniers** – des « **comparateurs de prix** », dans le jargon ou *shopbots*, en anglais – permettent de parcourir le Web à la recherche de boutiques en ligne et de produits.

Le dictionnaire récentissime (2005)

« **Infobésité** », néologisme apparu ces dernières années pour décrire, entre autres choses, les cas de dépendance excessive aux technologies de l'information et de la communication.

La rigueur et l'éthique varient sensiblement d'un cas à l'autre. L'infobésité est un dérivé de la **Googlelisation**, une diète néfaste d'**information-malbouffe**.

Voilà une solution qui ne pourra certainement pas contrer la prolifération de l'infobésité, mais qui aurait au moins le mérite de diriger les « **infophages** » vers des sources d'informations de meilleure qualité.

Le Dictionnaire portuaire (2005)

un défi au Kremlin qui ne parvient pas à éliminer les **métastases** du conflit tchétochtène

Le Monde récentissime (2005)

Les journalistes du *Soleil* dénoncent la « **montréalisation** » de leur journal. Les syndiqués croient que les éditeurs du Groupe Gesca veulent insérer des articles du quotidien montréalais *La Presse* et d'autres textes issus des bureaux politiques de Montréal.

Le Monde (janvier 2005)

L'Onu prévoit 50 millions d'**écoré-fugiés** d'ici 2010. Désertification, déforestation, montée du niveau des mers... La dégradation de l'environnement pourrait forcer jusqu'à 50 millions de personnes à s'exiler d'ici 2010.

Le Monde (janv. 2005-janvier 2006)

Mais pourquoi n'a-t-on pas la télé à domicile, et pourquoi, si on en possède une, est-elle laissée **en déshérence**? Souvent à cause des enfants, qu'on met ainsi à l'abri de la « bêtise » de la télévision, mais aussi de son pouvoir de fascination [...] Les réfractaires jugent souvent sans intérêt ce que leur propose la « **folle du logis** ».

Comment enrayer la « **brutalisation** » scolaire [bullying]? Il n'y a pas de « recette magique » ni de « **prêt-à-porter** » en la matière, propres à garantir le succès de tout programme.

Le Nouvel Observateur (novembre 2005)

Sans doute, un certain **mépris sermonneur** s'est-il manifesté, notamment de la part des Anglo-Saxons.

Pour être adoptée, cette proposition de loi doit être inscrite dans une « **niche** » (séance réservée) d'un groupe à l'Assemblée.

L'Union (novembre 2005)

La peur, la provocation et la rage auront **communautarisé** la société française.

Les réactions violentes et **transgressives** des adolescents et des jeunes adultes qui rejettent toute norme sociale...

Le Journal de l'Agence intergouvernementale de la Francophonie (juillet- septembre 2005)

Chasser les **bidonvillois**, c'est tuer l'espoir des plus démunis.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : (819) 997-4730 Fax : (819) 997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : (613) 941-5995 Fax : (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : (819) 994-5943
Fax : (819) 953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2006

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: (819) 997-4730 Fax: (819) 997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: (613) 941-5995 Fax: (613) 954-5779
1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: (819) 994-5943
Fax: (819) 953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2006

L'Actualité **LANGAGIÈRE** **LANGUAGE** Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

(819) 997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

It is it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

(819) 997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS215
- A18

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

VOLUME 3 | 2 | JUIN/JUNE 2006

**La relève en interprétation
Interpreters wanted!**

Différend sur la différence

Parallelism: Writing with Repetition and Rhythm

Donnez généreusement, mais n'échangez pas

Les noms de ministères

¿Colombia Británica...? ¡Pues sí!

From Here to There and Vice Versa

Brand Awareness

Summary

La relève en interprétation / Interpreters Wanted!

Francine Kennedy, page 5

Il est difficile aujourd'hui de trouver assez d'interprètes pour répondre à la demande. C'est pourtant une profession passionnante, qui récompense amplement l'année d'études supplémentaire qu'elle exige. / These days, it is difficult to find enough interpreters to meet the demand. This is surprising, as interpreting is a wonderful profession that provides ample rewards for the additional year of study it requires.

Le projet Coopération technolinguistique – Afrique : un nouveau partenaire, les Seychelles / Technolinguistic Co-operation–Africa: Seychelles, a New Partner

Shally Gachuruzi, page 7

Ce projet, voué au développement à un haut niveau des langues africaines et créoles, compte un nouveau membre : les Seychelles. Le Bureau de la traduction est allé donner le coup d'envoi au projet sur place. / Seychelles recently signed up for this project to foster high-level development of African and Creole languages. The Translation Bureau visited the islands to launch the project at the local level.

Le français victime du *hit* ?

Natalie C. Ranger, page 9

Les anglophones mesurent l'audience des sites Web par le nombre de « *hits* ». Mais qu'est-ce qu'un « *hit* »? Une visite? un appel de fichier? une simple demande d'accès? / English-speakers measure a Web site's popularity in "hits." But what is a "hit"? A visit to the site? A request for a file? A simple request for access?

Mots de tête : « différend sur la différence »

Frédérin Leroux fils, page 10

Faire la différence, faire une différence, ne pas faire de différence... : les emplois avec *différence* se multiplient dans l'usage, et cette fois on ne peut pas dire que les dictionnaires font la fine bouche. / *Faire la différence, faire une différence, ne pas faire de différence* . . . In French, the number of constructions with the word *différence* is growing all the time; this time no one can accuse the dictionaries of being indifferent to this trend.

Parallelism: Writing with Repetition and Rhythm

Frances Peck, page 13

Parallelism is a valuable stylistic device. At the same time it is paradoxical in that it uses similarity to highlight difference. The author insists that balance is of the essence. / Le parallélisme est une ressource précieuse du style. Paradoxe aussi, puisqu'il mise sur la similarité pour souligner la différence. L'auteur insiste sur l'équilibre sur lequel il doit reposer.

Donnez généreusement, mais n'échangez pas

Jacques Desrosiers, page 15

Les grammaires rappellent qu'*échanger* ne peut s'employer sans complément quand on veut dire « discuter ». Mais à un certain niveau de langue on continue de braver cet interdit. / French grammars tell us that when we use *échanger* in the sense of *discuter* we need a complement. Nevertheless, there is a level of language where this rule continues to be flouted.

Écriture des numéros de téléphone : la parenthèse tombe

Fanny Vittecoq, page 17

La demande de numéros de téléphone s'est tellement accrue au Canada que dans certaines régions les dix chiffres doivent maintenant être composés pour établir la communication. / In Canada the demand for telephone numbers has grown to such an extent that, in some parts of the country, when you want to call someone, you have to dial all ten digits.

L'innovation et la norme dans les pratiques de rédaction non sexistes (2^e partie)

Céline Labrosse, page 19

Les dictionnaires consignent à des degrés divers les néologismes égalitaires. Mais ils se renouvellent si lentement qu'il faut aussi surveiller les mots qui apparaissent dans les journaux et les périodiques, qui eux reflètent l'usage courant. / When it comes to egalitarian neologisms, not all dictionaries are equal. However, updating a dictionary takes so long that we also have to look at what newspapers and magazines say, as they reflect current usage.

Traduire le monde : les noms de ministères

André Racicot, page 23

Les noms de ministères de certains pays ont des caprices auxquels doivent céder les traducteurs, mais sans perdre de vue quelques règles de base. / In some countries, government department names come with their own quirks, and translators just have to deal with that reality. Nevertheless, there are some basic rules that have to be borne in mind.

El Rincón Español: ¿Colombia Británica...? ¡Pues sí!

Rafael Solís, página 25

¿Cómo surgió el nombre de *Colombia Británica*? ¿De la mente caprichosa de un traductor o terminólogo, de la inspiración divina..., poética... o de la estricta observancia del genio de la lengua? Para averiguarlo acompañemos al autor en su viaje de descubrimiento.

From Here to There and Vice Versa / D'une destination à l'autre

Ian Van Audenhaege, page 27

Thanks to the FTP protocol, transferring files from one computer to another has become part of daily life. However FTP is not immune from cybercrime, so other safer transfer protocols have been created. / Des fichiers circulent tous les jours d'un ordinateur à l'autre grâce au protocole FTP. Mais FTP n'est pas à l'abri des cyberescrocs. Aussi d'autres protocoles de transmission plus sûrs ont-ils été créés.

Wordsleuth: Brand Awareness

Katherine Barber, page 32

In Canadian English, brand names are common currency in everyday speech. The author's advice to anyone travelling, however, is to fine-tune your vocabulary when moving from one country to another. / Les marques de commerce entrées dans la langue de tous les jours sont légion en anglais canadien. L'auteur conseille toutefois aux voyageurs de faire de petits ajustements à leur vocabulaire en passant d'un pays à l'autre.

Glanures linguistiques

page 34



Mot de la rédaction

A Word from the Editor

Traduction: Geoff McGuire

Dans mon jeune temps, un *hit*, c'était une chanson à succès. À l'ère du cyberspace, le mot a pris d'autres sens qu'il faut cerner de près avant de pouvoir le rendre correctement en français. *Hit* a bien tenté de se tailler une place dans notre usage, mais sans le succès de certains noms de marque qui eux, en anglais, ont maintenant valeur de nom commun ou même de verbe, comme *Aspirin*, *Javex* et *Crazy Glue*.

Si on peut être tenté de ne pas traduire *hit*, il ne faut pas hésiter devant le nom d'un ministère étranger; on parlera par exemple du ministère de la Santé de la Grande-Bretagne, même si le *Department of Health* n'a pas d'appellation officielle en français. On ne s'étonnera pas non plus que la graphie *Colombia* l'emporte sur *Columbia* dans la désignation, en espagnol, de la Colombie-Britannique (*Colombia Británica*), et que certaines formes « innovatrices » de féminisation commencent à poindre. Par ailleurs, la recherche de l'équilibre dans la phrase, en anglais comme dans une autre langue, peut certainement *faire une* (ou est-ce *la*?) *différence* du point de vue de la clarté du message. Surtout si le protocole de transfert des données est respecté...

Vous en conviendrez, il y a là matière à *échanger* durant les belles journées d'été! Bonne lecture!

In my day, a *hit* was a popular song. But in the era of cyberspace, the word has taken on a whole new set of meanings, and one must carefully identify which of them applies before the term can be correctly rendered in French. Unlike brand names such as *Aspirin*, *Javex* and *Crazy Glue*, which in English have acquired the status of common nouns or even verbs, the word *hit* has never really managed to catch on in French.

While French translators may be tempted to leave words like *hit* in English, they should never hesitate to translate names of foreign departments or ministries. For example, Francophones will speak of the *ministère de la Santé de la Grande-Bretagne*, even though Great Britain's Department of Health has no official equivalent in French. Similarly, no one should be surprised to see "*Colombia Británica*" rather than "*Columbia Británica*" as the Spanish name for British Columbia, nor should anyone balk at certain "innovative" forms of feminization in French. What's more, the use of parallel structures in English and in other languages can certainly *faire une différence* (or is it "*la*" *différence*?) in terms of message clarity, especially when the data transfer protocol is observed.

You'll agree, there's plenty here to discuss (*échanger*?) during the warm summer months! Have a good read!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs

Our Contributors

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, a book of word histories. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, un recueil d'histoires de mots.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Céline Labrosse, Ph.D. en linguistique, attachée de recherche au Centre de recherche et d'enseignement sur les femmes de l'Université McGill. Auteure de *Pour une grammaire non sexiste* (1996) et de *Pour une langue française non sexiste* (2002), elle est aussi linguiste-conseil auprès d'organismes et présente des conférences et ateliers sur le sujet. Elle a créé le site Internet www.langagenonsexiste.ca en 2005. / **Céline Labrosse**, Ph.D. in Linguistics, is a research associate at the McGill Centre for Research and Teaching on Women. Author of *Pour une grammaire non sexiste* (1996) and *Pour une langue française non sexiste* (2002), she is also a language consultant and gives lectures and workshops on the subject. She created the Web site www.langagenonsexiste.ca in 2005.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Frances Peck is a freelance writer, editor and instructor. She teaches grammar and writing courses for the University of Ottawa and other clients. / **Frances Peck** est enseignante, rédactrice et réviseuse à son propre compte. Elle enseigne la grammaire et la rédaction aux étudiants de l'Université d'Ottawa et à d'autres clientèles.

André Racicot, traducteur-conseil au service de traduction du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A translator/language adviser with the translation unit of the Department of Foreign Affairs and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Natalie C. Ranger, terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, est responsable du domaine des technologies de l'information. Elle participe entre autres au projet de mise à jour du Vocabulaire des TI de l'ISO/CEI. / **Natalie C. Ranger**, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for the information technology field. Her current projects include the updating of ISO/IEC's IT Vocabulary.

Rafael Solís est chef par intérim de la Traduction multilingue au Bureau de la traduction; il est aussi membre du comité de lecture de *L'Actualité langagière*. / **Rafael Solís** is acting chief of the Translation Bureau's Multilingual Translation Services; he is also a member of *Language Update*'s review committee.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. / **Ian Van Audenhaege** est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangerie du Bureau de la traduction.

L'Actualité langagière est publiée quatre fois par an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Abonnement (S52-4/3-2)

1 an (4 numéros) 17 \$ (hors taxes)
123 98 67 456

4 an (16 numéros)
678 901 234

Prix réservé aux abonnés en France et en Belgique. Les autres pays sont facturés au tarif international. Les abonnements sont facturés en dollars canadiens. Les paiements doivent être effectués en dollars canadiens.

Subscription Rates (S52-4/3-2)

1 year (4 issues) 17 \$ (plus taxes)
123 98 67 456

4 year (16 issues)
678 901 234

Price reserved for subscribers in France and Belgium. Other countries are charged international rates. Subscriptions are billed in Canadian dollars. Payments must be made in Canadian dollars.



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

La relève en interprétation

Interpreters Wanted!

Translation: Geoff McGuire

Au Canada comme partout dans le monde, le secteur public est aux prises avec un grave manque de relève en interprétation. Non seulement la demande de services d'interprétation s'accroît, mais le nombre des traducteurs qui choisissent d'embrasser cette profession ne suffit pas à combler les départs à la retraite. D'ailleurs, l'Université d'Ottawa, la seule université canadienne à offrir la maîtrise en interprétation, ne réussit pas à former le nombre d'interprètes nécessaire. Résultat : la pyramide des âges s'aplatit et le risque de ne pas pouvoir fournir le service demandé, même en faisant appel à des interprètes pigistes, devient préoccupant.

Pourtant, l'interprétation est une profession passionnante dont l'importance ne fait aucun doute. Que ce soit pour les débats à la Chambre des communes ou au Sénat, pour les sommets internationaux ou pour les entretiens privés entre chefs d'État, les interprètes jettent des ponts entre gens de toutes langues. Leur participation aux nombreuses missions commerciales ou aux missions Équipe Canada ont permis aux différents ordres de gouvernement et aux entreprises canadiennes d'établir des liens solides et des partenariats d'affaires avec d'autres pays.

Pourquoi les diplômés du baccalauréat en traduction n'embrassent-ils pas davantage la profession d'interprète? Plusieurs facteurs peuvent avoir un effet dissuasif : nécessité de faire une année d'études de plus alors qu'ils sont prêts à accéder au marché du travail, aide financière à peu près inexistante, mais aussi (et surtout) méconnaissance de la profession.

Le Bureau de la traduction multiplie donc ses efforts de promotion : présence dans les salons des carrières, témoignages d'interprètes, tournée des universités canadiennes offrant le baccalauréat en traduction pour mieux faire connaître la profession aux étudiants.

De plus, le solide partenariat que le Bureau a établi avec l'Université d'Ottawa, ses échanges réguliers avec d'autres

Throughout the world, the public sector is facing a serious shortage of new interpreters, and Canada is no exception. Not only is the demand for interpretation services on the rise, but there are also not enough translators choosing to enter the profession to offset retirements. The University of Ottawa, the only Canadian university to offer a master's program in interpretation, has been unable to train the required number of interpreters. As a result, the age pyramid is flattening out, and there are growing concerns about the ability to provide the requested service, even with the help of freelancers.

And yet, interpretation is an exciting profession that is of undisputed importance. From Commons and Senate debates to international summits to private talks between heads of state, interpreters build bridges between people of all languages. Their participation in the many trade missions and Team Canada missions has enabled the various levels of government and Canadian businesses to forge solid ties and business partnerships with other countries.

Why then are graduates of translation B.A. programs shying away from the interpretation profession? There are a number of factors that may be having a deterrent effect on graduates, such as the requirement that they stay in school an extra year when they are set to enter the workforce and a virtual absence of financial assistance, but also (and especially) a poor understanding of the profession.

In response, the Translation Bureau is stepping up its promotional efforts by attending career fairs, presenting interpreter testimonials and touring Canadian universities that offer a B.A. program in translation, in order to raise awareness about the profession among students.

The Bureau's solid partnership with the University of Ottawa, its regular discussions with other employers, especially the governments of Ontario, Manitoba and New Brunswick, and its efforts to promote the profession at Canadian

employeurs, notamment les gouvernements de l'Ontario, du Manitoba et du Nouveau-Brunswick, et la promotion de la profession faite dans les universités canadiennes sont autant de moyens qui permettront de trouver une solution durable au problème de la relève en interprétation.

Avis, donc, à ceux et celles qu'une carrière excitante intéresse : l'interprétation est peut-être pour vous!

Dans un autre ordre d'idées, je suis heureuse de vous informer que le 19 mai dernier, le Centre de recherche en technologies langagières (CRTL), dont le Bureau de la traduction est l'un des membres fondateurs, a inauguré ses installations sur le campus de l'Université du Québec en Outaouais. Pour l'occasion, plusieurs représentants des administrations provinciale, fédérale et municipale étaient présents.

L'objectif visé par le CRTL est de contribuer au développement de l'industrie langagière canadienne en créant des outils technolangagiers de pointe grâce à la mise en commun de l'expertise des secteurs universitaire, privé et public, selon un modèle unique au monde fondé sur le partenariat entre experts de la langue et experts de la technologie. Cet organisme de recherche-développement offre la promesse d'un rayonnement international considérable pour le Canada, sans compter les retombées économiques importantes sur la scène locale et nationale. Il fournit également au Canada une excellente occasion d'affirmer son leadership dans le domaine des initiatives du cybergouvernement. ■

universities are all initiatives that will prove invaluable in finding a lasting solution to the succession problem.

So heads up to anyone looking for an exciting career: interpretation may just be for you!

On another note, I am pleased to inform you that on May 19, the Language Technologies Research Centre (LTRC), of which the Translation Bureau is a founding member, held a dedication ceremony for its facilities on the Université du Québec en Outaouais campus. In attendance were a number of federal, provincial and municipal officials.

The purpose of the LTRC is to contribute to the development of the Canadian language industry by creating state-of-the-art technolinguistic tools through a pooling of university and public- and private-sector expertise using a model—the first of its kind in the world—based on partnership between language experts and technology experts. Not only does this research and development organization provide an opportunity to considerably extend Canada's international influence, it will also have significant economic spinoffs at the local and national levels. Moreover, it will provide Canada with a valuable opportunity to assert its leadership in the area of electronic government initiatives. ■

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Le projet Coopération technolinguistique – Afrique : un nouveau partenaire, les Seychelles

Technolinguistic Co-operation–Africa: Seychelles, a New Partner

Shally Gachuruzi

Translation: Goeff McGuire

Le projet Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles (CTA), dont le Bureau de la traduction est le maître-d'œuvre, va bon train. Amorcé en 2005 avec la participation de la Guinée, du Mali, de la République démocratique du Congo et du Sénégal, il vient de s'adjoindre un cinquième partenaire, les Seychelles.

Technolinguistics Co-operation–Africa: Development of Partner African and Creole Languages (TCA), a project led by the Translation Bureau, continues to make headway. The project, which began in 2005 with the participation of Guinea, Mali, Senegal and the Democratic Republic of the Congo, has just welcomed a fifth member: Seychelles.

Rappelons que le projet CTA vise à soutenir le développement des langues partenaires africaines et créoles et à favoriser leur pérennité comme langues de recherche et de science. Il s'agit d'assurer le transfert de savoir et de savoir-faire par la constitution d'équipes langagières de haut niveau et la création de centres de terminologie en Afrique. Le projet s'étendra sur toute la durée de la programmation 2006-2009 de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF).

The purpose of TCA is to support the development of partner African and Creole languages and assist their survival as languages of science and research. The project provides for the transfer of knowledge and expertise by assembling teams of high-calibre language professionals and creating terminology centres in Africa. The project will run throughout the 2006-2009 planning cycle of the Organisation internationale de la Francophonie (OIF).

Mission de reconnaissance et de formation

Du 17 février au 10 mars 2006, une délégation de la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau s'est rendue aux Seychelles pour une mission de reconnaissance et de formation. La mission a été ponctuée de nombreuses activités, dont une rencontre avec les autorités politiques locales et le lancement du projet CTA à l'Institut créole. La rencontre avec les instances politiques

Fact-finding and training mission

From February 17 to March 10, 2006, a delegation from the Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) visited Seychelles on a fact-finding and training mission. The mission involved a number of activities, including a meeting with local political authorities and the launch of the TCA project at the Institut créole. The main purpose of the meeting with the political authorities was to help the Institut



De gauche à droite / From left to right
Shally Gachuruzi (BT/TB), Eudoxie Labiche, Penda Choppy,
Lisa Belle, Joëlle Perreau, Erica Fanchette, Michel Savy,
Marvelle Estrale, Yolande Bernard (BT/TB), Nicole Sévigny (BT/TB)

avait notamment pour but d'aider l'Institut à s'assurer l'appui nécessaire à la bonne marche du projet. La DNT a aussi donné de la formation sur place. Huit linguistes seychellois chevronnés ont ainsi bénéficié, dix jours durant, de l'expertise canadienne en terminologie et ont pu se familiariser avec la normalisation terminologique et l'utilisation de TERMIUM®, la banque de données linguistiques du gouvernement du Canada.

Lancement du projet et signature du protocole d'accord-cadre

Le projet CTA a été lancé aux Seychelles le 20 février dernier, Journée internationale de la langue maternelle (le créole). Au cours de la cérémonie, très médiatisée par la presse locale, le Bureau et l'Institut créole ont signé un protocole d'accord-cadre, et le Bureau a remis aux Seychellois un premier lot d'équipement informatique destiné à la création du centre de terminologie. La cérémonie s'est déroulée en présence de nombreux dignitaires, dont la ministre des Collectivités locales, des Sports et de la Culture, M^{me} Sylvette Pool, et a été présidée par le secrétaire général de ce même ministère, M. Patrick Nanty.

Le protocole d'accord-cadre a été signé, du côté seychellois, par la directrice de l'Institut créole, M^{me} Penda Choppy, et du côté canadien, par M^{me} Nicole Sévigny, chef de la délégation canadienne.

La mission du Bureau aux Seychelles a connu un franc succès. À l'évidence, la collaboration entre le Bureau et le gouvernement seychellois à travers l'Institut créole est bel et bien engagée! ■



À gauche/left : Nicole Sévigny;
à droite/right : Penda Choppy

secure the support it will need to carry out the project successfully. The TSD also put Canadian terminology expertise to work, providing eight seasoned Seychellois linguists with ten days of on-site training in terminology standardization and the use of TERMIUM®, the Government of Canada's linguistic data bank.

The TCA project was launched in Seychelles—where Creole is the mother tongue—on International Mother Language Day, February 20. At the ceremony, which got considerable coverage in the local press, a framework memorandum of agreement (MOA) was signed between the Translation Bureau and the Institut créole, and a first batch of computer equipment for the creation of the terminology centre was delivered. In attendance were a number of dignitaries, including Sylvette Pool, Minister for Local Government, Sports and Culture, and Patrick Nanty, Secretary General of the same ministry, who presided over the ceremony.

The Seychellois signatory to the framework MOA was Penda Choppy, Director of the Institut créole, and the Canadian signatory was Nicole Sévigny, head of the Canadian delegation.

The Bureau's mission to Seychelles was a resounding success. Thanks to this initiative, co-operation between the Bureau and the Seychellois government via the Institut créole is well under way! ■

Le français victime du *hit* ?

Natalie C. Ranger

Un hit, qu'est-ce au juste quand on parle de la mesure de l'audience sur Internet ? Vous l'ignorez ? N'ayez crainte, vous n'êtes pas seuls. Si hit peut être traduit de plusieurs façons, quel est donc le sens de ce terme qui pose problème aux langagiers ?

Évolution du terme *hit*

Au départ, en langage Internet, *hit* désignait un accès à une page Web. Aujourd'hui, les *hits* ne représentent plus les visites ou les visiteurs, mais bien tous les fichiers auxquels un utilisateur accède sur une page (fichiers HTML, graphiques, images, annonces et son, par exemple). C'est donc à tort que les utilisateurs anglophones mesurent encore la popularité d'une page en *hits*.

D'après le site Internet *Wikipedia, The Free Encyclopedia*, le sens actuel de *hit* est : « Any request for a file from a Web server.¹ » Selon les auteurs de l'article, ce terme est souvent utilisé de façon erronée pour désigner d'autres critères de collecte de données comme les pages vues, les visites ou les visiteurs.

Hit désigne également des notions des technologies de l'information qui ne sont pas liées au domaine Internet. Une « occurrence », soit un élément qui répond aux critères d'une recherche informatisée, en est un exemple. Quel défi pour les langagiers!

Hit, français ou pas?

En français, l'équivalent *appel de fichier* semble faire l'objet d'un consensus quand il s'agit de la mesure de l'audience. Ce terme qu'on trouve dans les dictionnaires récents est également utilisé par les traducteurs du Bureau de la traduction. Par contre, il y a lieu de mentionner qu'en pratique, le terme anglais est souvent repris pour désigner la notion en français.

Voici un mini-lexique de la mesure de l'audience sur Internet qui donne un aperçu de quelques termes apparentés. ■

SOURCES

- DE LUCA, Johanne. *Dictionnaire anglais/français Internet et télécoms*, 2003.
- LASSURE, Christian et Michael Grant. *Dictionnaire anglais-français pour l'informaticien et l'internaute*, 2002.
- ROBINSON, Michael. *Dictionnaire de technologie numérique*, 2004.
- Office québécois de la langue française.
www.granddictionnaire.com/
- www.mamma.com/mediakit_fr.html
- www.spc.org.nc/prism/About_PRISM/Mtg03/WP_5_FR.htm
- www.d-stat.com/fr/glossaire.php
- www.arrowbase.com/glossaire.php
- vtl.ca/FR/faq_unix.asp
- www.shopsite.com/help/4.3/fr-CA/sc/ite/hits.html
- www.canoweb.net/glossaire-internet/glossaire-internet-I.html

NOTES

- 1 *Wikipedia, The Free Encyclopedia*. Relevé le 8 décembre 2005 sur en.wikipedia.org/wiki/Hit.

Terme anglais	Équivalent français
hit	appel de fichier; requête de fichier; requête (forme abrégée); impact
new visitor	nouveau visiteur
page view	page vue
repeat visitor	visiteur récurrent
session	session
visit	visite
visitor; unique visitor	visiteur; visiteur unique



Mots de tête

Frédéril Leroux fils

« différend sur la différence »

Le soutien d'un artiste peut vraiment faire la différence.

(Mario Dumont, *La Presse*, 08.04.06)

Il y a une vingtaine d'années, on m'avait demandé mon avis sur le slogan que Centraide voulait se donner pour sa campagne cette année-là. J'en avais déconseillé l'usage, n'y voyant qu'une traduction bête de « you can make a difference ». Mais j'eus beau proposer diverses formules, on leur préféra « vous pouvez faire une différence »...

Cette expression s'est répandue comme du chiendent depuis – tout le monde veut « faire une différence ». À la question d'un journaliste, l'ancien premier ministre de l'Ontario répondait : « Je suis entré en politique pour faire une différence » (*Le Devoir*, 17.10.01). Et cette ambition n'est pas la chasse gardée des politiciens : « Il faut redonner à l'électeur le goût de faire une différence [sic] »* (*Journal de Montréal*, 29.07.93). Sans oublier les jeunes : « Les jeunes rêvent de faire une différence dans le monde de demain » (*Le Droit*, 09.09.95). Et même une fois devenue sénatrice, on en rêve encore : « Le caucus des soixante-dix

femmes libérales auquel j'appartiens peut faire une différence » (Céline Hervieux-Payette, *La Presse*, 11.06.04).

C'est devenu un tel cliché que les anglophones, qui l'ont pourtant inventé, commencent à s'en lasser. Témoin le chroniqueur politique du *Globe and Mail*, Norman Spector : « le premier ministre veut faire une différence – une expression vide de sens qui englobe tout, de Pol Pot à Mère Teresa » (*Le Devoir*, 24.02.05).

Curieusement, un seul ouvrage québécois enregistre cette expression. Lionel Meney¹, qui signale qu'il s'agit d'un calque, propose plusieurs façons de l'éviter : « changer les choses », « contribuer au changement », « avoir un effet très important », « compter ». Les bilingues n'ajoutent rien de plus, sauf le *Harrap's* qui se fend d'un maigre « faire avancer les choses ». Le guide de Meertens², par contre, met le paquet : outre le double trio « influencer/changer/modifier le cours des choses/événements », on trouve « avoir des effets réels/

positifs », « obtenir des résultats », « être efficace », etc.

De mon côté, j'ai glané quelques expressions qui pourraient remplacer le calque : « il faut des gens comme toi aux Nations unies pour faire bouger la machine »³; « les gens veulent un leader qui puisse améliorer les choses » (Agence France-Presse, 20.01.04); « tous les Québécois qui ont œuvré au cours de l'année pour changer le paysage » (*L'Actualité*, janv. 2006). Au forçaille, comme disait mon père, la déclaration de Stéphane Dion, qui dit être « entré en politique pour changer les mentalités » (*Le Devoir*, 10.04.06), pourrait aussi faire l'affaire. On le voit, les façons de rendre cette idée ne manquent pas, mais on peut se demander si la tournure-calque ne finira pas par s'imposer.

Le fait qu'il existe plusieurs tournures avec « différence » rend l'usage du calque moins problématique. Le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* donne deux sens à « faire une différence »⁴ : « être très différent » et « marquer

* Le *sic* est de Pierre Bourgault, qui cite le chef de l'Action démocratique du Québec, Mario Dumont.

une distinction, un écart, en particulier qualitatif : *Y aller à pied ou en voiture, je t'assure que ça fait une différence* ». Dans cet exemple-ci, l'idée d'écart est assez évidente : « la question de ces armes d'assaut peut faire une différence de plusieurs points de pourcentage pour ou contre l'un des deux candidats » (Agence France-Presse, 13.09.04). Mais dans ces deux citations du *Devoir*, ça l'est moins : « mettre ces sommes dans quelque chose qui ferait vraiment une différence » (07.01.02), ou « pour que l'aide aux pays pauvres fasse vraiment une différence, il ne faut pas saupoudrer partout » (22.10.04). On se rapproche de la définition de l'Académie : « cela fait une différence, cela change beaucoup ».

Et il y a bien sûr cette autre tournure qui fait rage en France, « faire **la** différence ». Si l'on s'entend pour dire que « cet anglicisme s'est introduit dans la langue par le biais du vocabulaire sportif »⁴, on est moins sûr de sa datation. D'avant 1975, si l'on en croit le *Trésor de la langue française*, qui cite un lexique de cette année-là. Le GDEL la définit ainsi : « creuser, créer un écart : *Coureur qui fait la différence après quelques kilomètres* ». La politique n'étant finalement qu'une autre forme de sport, il était inévitable que « faire

la différence » passe du stade à l'arène politique.

Il y a une quinzaine d'années, une revue allemande⁵ consacrait un article à la phraséologie électorale : « faire la différence – devancer, battre : *S'il veut, au second tour, faire la différence, ce candidat devra mobiliser tous ses électeurs* ». Un deuxième exemple montre un glissement vers la seule idée de gagner : « aux prochaines élections, les alliances feront la différence ». C'est ce qu'on constate de plus en plus : « une opportunité pour la gauche de faire la différence » (TV5, 14.07.97); « deux *swing states*, dont une frange *oscillante* de l'électorat est susceptible de faire la différence le 2 novembre » (Agence France-Presse, 18.10.04). Mais ici, on revient presque au sens académique de « faire une différence » : « ils ont espéré que la politique étrangère ferait la différence » (*Monde diplomatique*, oct. 2001). De la politique, on passe au monde médiatique : « seule une performance très personnelle peut donc faire la différence » [à propos d'un présentateur télé qui cherche à attirer les spectateurs] (*Le Monde radio télé*, 16-22.07.90). Pour aboutir au domaine militaire : « la sophistication des armes américaines a vraiment fait la différence » (TF1, 17.01.91)⁶.

Avec les exemples suivants, l'idée de creuser un écart ou de devancer un adversaire a disparu : « est-ce les fragilités des preuves sur la dangerosité de l'arsenal que Saddam aurait développé en violation des résolutions de l'ONU qui fait la différence? » (*Le Monde*, 31.12.02); « ce n'est pas le coût de la main-d'œuvre qui fait la différence » (*Libération*, 28.06.05); « cela a pu faire la différence, ce jour de bombardement intensif où nul n'attendait deux voitures humanitaires sur les routes désertes »⁷. C'est l'idée de changer quelque chose, qui s'exprime aussi avec l'article indéfini.

Le tour avec « la » est également très fréquent chez nous : « on sait qu'on [les Acadiens] peut faire la différence entre un parti élu et un parti battu » (*Le Devoir*, 31.12.02); « le résultat dans les comtés francophones de l'est de Montréal pourrait bien faire la différence » (*Le Devoir*, 06.02.03); « M. Brisson croit que les enfants de la loi 101 peuvent faire la différence » (*Le Devoir*, 22.09.04); « les Québécois qui vont faire la différence [au référendum] sont ceux qui pensent avoir vécu pendant longtemps dans un beau, grand et vrai pays : le Canada »⁸. Et dans ce dernier exemple, « d'une certaine manière, l'État ne fait pas la différence »⁹,

c'est l'idée que l'État n'est pas en mesure de changer quelque chose, de peser assez lourd dans la balance (une autre façon de rendre *to make a difference* ?).

Enfin, voici des exemples où la tournure rejoint sa jumelle avec l'article indéfini : « c'est en se mobilisant que la population peut espérer faire la différence » (*Le Droit*, 12.12.91); « le Comité-Canada compte bien faire la différence » (*Le Droit*, 30.09.92); « je crois sincèrement que nous ferons la différence » (*Le Droit*, 28.06.94); « les grandes gueules qui pensent avoir fait la différence cet été » (*Le Devoir*, 16.10.02)...

Il est clair que « faire la différence » est entré dans l'usage (plusieurs dictionnaires l'enregistrent – mais pas l'Académie – plus de 600 000 occurrences sur Internet), et on serait presque tenté d'en dire autant de sa jumelle (plus de 100 000). Si, devant un exemple comme « ce vote peut faire toute une différence pour Paul Martin » (*Le Droit*, 20.05.05), on est prêt à se montrer indulgent, pourquoi l'est-on moins lorsqu'on lit : « Gérald Savoie est convaincu qu'il pouvait faire la différence à Montfort » (*Le Droit*, 02.07.05); « des députés plus influents

démontreront qu'on peut faire une différence au Parlement » (*Le Devoir*, 26.11.03)? Ce qui nous fait hésiter, est-ce la difficulté à mesurer cette différence? Difficile à dire, mais je dois avouer que « faire une différence », dans ce sens, me chicote toujours.

Par ailleurs, les emplois avec « différence » semblent en train de se multiplier. On en arrivera peut-être un jour à sanctionner ce vieil usage condamné depuis longtemps par le Comité de linguistique de Radio-Canada, « cela ne me fait pas de différence », pour dire « cela m'est égal, indifférent ». L'Académie donne à l'expression « cela ne fait pas de différence » le sens de « cela ne change rien ». Mais le *TLF* va un peu plus loin et écrit « être égal, indifférent ». Et – sûrement dans un moment d'égarement – les rédacteurs donnent ce bel exemple de Louis Hémon¹⁰ : *Il peut mouiller à cette*

heure (...). Ça ne nous fera pas de différence. Évidemment, ce n'est pas Hémon qui parle, mais le père Chapdelaine. Mais nous savons maintenant que nous commettons cette faute depuis à peu près un siècle. Il devrait y avoir prescription pour les fautes de langue, vous ne croyez pas? ■

NOTES

- 1 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.
- 2 René Meertens, *Guide anglais-français de la traduction*, Chiron éditeur, 2002.
- 3 Isabelle Baillancourt, *Geneviève Begkoyian, sur le front de l'urgence*, Éditions ouvrières, 1996, p. 30.
- 4 Sylvie Brunet, *Les Mots de la fin du siècle*, Belin, 1996, p. 139.
- 5 Gérard Grelle, « À travers la phraséologie électorale », *Lebende Sprachen*, n° 3, 1991, p. 122.
- 6 Sylvie Brunet, *ibidem*.
- 7 Myriam Gaume, *Kosovo : la guerre cachée*, Éditions des mille et une nuits, 1999, p. 66.
- 8 Guy Laforest, *L'Urgence*, Boréal, 1995, p. 113.
- 9 Daniel Latouche, *Le Bazar*, Boréal, 1990, p. 278.
- 10 *Maria Chapdelaine*, Grasset, 1916, p. 98 (Boréal Express, 1980, p. 76).

« faire la
différence »



Parallelism: Writing with Repetition and Rhythm

Frances Peck

I remember the second time I read A Tale of Two Cities, Charles Dickens' classic novel of the French Revolution. The first time, in high school, was forgettable. Despite the engaging plot and colourful characters, I (like most of my classmates) slogged through the chapters, dutifully concentrating on the parts I knew we'd have to discuss in class or dissect on the exam.

But the second time, things were different. I was in my mid-twenties, trying to fatten up a meagre freelance income by tutoring students and adults in just about anything language-related they were willing to pay me for. Among my students was a polite sixteen-year-old, gifted at soccer but hopeless at English, who gazed at his copy of *A Tale of Two Cities* with the pained and surprised look of one who had ordered a pizza but been delivered a braised rabbit.

By this time, having taught some courses on grammar and style, I knew a tumbril-load more about the principles of writing than I did as a teenager. As I reread the novel's famous opening lines, I was struck by the technique Dickens used to begin his story, the technique that spun an entire paragraph from one sentence—the technique of parallelism:

"It was the best of times, it was the worst of times, it was the age of wisdom, it was the age of foolishness, it was the epoch of belief, it was the epoch of incredulity, it was the season of Light, it was the season of Darkness . . ."

Dickens was able to pile up the stark contrasts of this turbulent era, one upon the other, without losing his way because he expressed them in similar, balanced, parallel structures.

Here we see the first virtue of parallelism: it's excellent for conveying contrast. But parallelism serves many other purposes. It's an ideal way of expressing addition and alternatives. It helps maintain consistency and clarity in lists and series. It sharpens ideas by aligning them and showing how they are related. And it often makes writing more dramatic and memorable.

Contrast

As we saw with the Dickens example, using similar structures is, oddly enough, one of the best ways to show differences. When some of a sentence's words are the same, the words that are different stand out. That's the reason we remember sentences like these:

You can run, but you can't hide.

It's not the men in my life that count; it's the life in my men. (Mae West)

Ask not what your country can do for you; ask what you can do for your country. (John F. Kennedy)

Notice the inversion of ideas that accompanies the parallelism in these examples. The sentences are telling us, in one way or another, that X is *not* the case, but Y *is*.

Addition

Using parallel structures is an ideal way of combining similar ideas. In this next example, the reappearance of a preposition, followed each time by an article, tells the reader "Here's another similar thing, and another and another."

The dreadlocked courier cycled around the warehouse, past the loading dock, through the parking lot and toward the store.

It's a good idea to check parallelism carefully when using correlative conjunctions (conjunctions that come in pairs), some of which (*both . . . and*, *not only . . . but also*) indicate addition. Make sure these conjunctions appear right at the beginning of the parallel elements, so that they can properly introduce the elements.

NO *Not only is Sharon a sought-after yoga instructor but also a first-class motorcycle mechanic.*

YES *Sharon is not only a sought-after yoga instructor but also a first-class motorcycle mechanic.*

Alternatives

Other correlative conjunctions, in particular *either . . . or*, *neither . . . nor* and *whether . . . or*, signal alternatives. Once again, make sure the conjunctions appear in the right place.

NO *Either he plans to take the M.B.A. program or to spend the year travelling.*

YES *He plans either to take the M.B.A. program or to spend the year travelling.*

In the example below, the three parallel structures are joined only by *or*, a co-ordinating conjunction, not by *whether . . . or*. *Whether* is outside the parallelism, which is created by the three article + adjective + noun structures.

Music is a wonderful world to be a part of, whether you are a famous singer, a talented musician or a bit player.

Lists and series

Items in lists and series should always be balanced—all nouns, all prepositional phrases, all infinitive phrases and so on. In everyday workplace writing, this is one of the most common applications of parallelism. It is also, in some ways, one of the loosest. Exact, word-by-word parallelism isn't necessary in lists and series; it's enough for each item to begin with the same type of word. In the bulleted list below, for instance, the verb form at the beginning of each item establishes the parallelism. The words that follow the verb don't need to balance as well.

The candidate must be qualified to do the following:

- Analyse and interpret legislation and policies
- Co-ordinate activities for key players in the appeals process
- Communicate effectively orally and in writing
- Interact well with others

As always, be on the lookout for faltering parallelism.

NO *The duties of the job included baby-sitting, house cleaning and the preparation of the meals.*

YES *The duties of the job included baby-sitting, house cleaning, and preparing the meals [or cooking].*

Usually it's fine to add a modifying word or phrase to one parallel element but not the others. As long as all of the elements hinge on the same type of word or structure, they are parallel.

Miss Postlewait informed Ethan that his slacker generation was spoiled, irresponsible and otherwise unappealing.

How much is enough?

Writers often wonder how many introductory words to repeat when using parallelism. The answer is, it depends. Two factors come into play: (1) how long the parallel elements are and (2) how emphatic they should be. Look at this example:

A national task force recommended improving public education by lengthening the school day, raising teachers' salaries and integrating more technology into the curriculum.

The series of three *-ing* verbs is enough for effective parallelism. Including the introductory *by* with each element isn't necessary. However, if the parallel elements were longer, it would be wise to repeat *by* for clarity:

A national task force recommended improving public education by lengthening the school day as well as the semester cycle, by raising the salaries of teachers and administrators and by integrating more technology into the curriculum.

Even if the parallel elements stayed in their original, fairly short state, we might occasionally choose to repeat *by* for emphasis. The extra repetition would give the sentence a more rhetorical feel, elevating it from normal prose to something more dramatic, like an essay or a speech:

A national task force recommended improving public education by lengthening the school day, by raising teachers' salaries and by integrating more technology into the curriculum.

Parallelism is an invaluable device for any writer, whether corporate or technical, creative or literary. It is the source of balance; it is the source of rhythm. It is the simplest of techniques; it is the strongest of techniques. It rings in our ears; it stays in our minds. ■



Donnez généreusement, mais n'échangez pas

Jacques Desrosiers

La présence ou l'absence du complément d'objet après le verbe tracasse les écrivains. L'envie de transgresser les règles est parfois irréprouvable, mais s'accompagne aussitôt d'explications, voire d'excuses. Le narrateur du roman Un dimanche à la piscine à Kigali de Gil Courtemanche prend les grands moyens pour comparer l'annonceur de la chaîne CNN à un chameau :

Le bar de l'hôtel était sordide ... deux banquettes en U orientées vers un poste de télévision qui blâterait CNN. (Oui, je sais, « blâter » ne tolère pas de complément d'objet direct, mais c'est exactement ce que fait un poste de télé syntonisé à CNN, il blâtere.)

Il force en quelque sorte le verbe, comme on le fait dans des expressions telles que *vivre sa vie*, mais au moins celles-là sont ancrées dans l'usage et obéissent à des règles particulières. Un grammairien aurait donc envie de corriger le narrateur de Courtemanche. Il se retiendrait sans doute dans le cas contraire, beaucoup plus fréquent, où on ampute le verbe d'un complément légitime mais qui semble superflu. Au lieu de dire *Ils attendent les résultats*, on dit *Ils attendent*, à charge pour le contexte de dissiper toute confusion. La chose est simple, bien que certains aient parfois besoin de se la faire expliquer, comme ce personnage au téléphone dans une nouvelle de Louis Hamelin :

Et son problème à lui, c'est quoi ? Il l'aime encore?

Non, chère, il fait semblant. Tellement semblant qu'il est en train de mourir...

C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue.

C'est pourtant si simple : dans la bouche de Norm Beausecours, aimer devient un verbe intransitif.

C'est quoi ça, donc, déjà?

Il aime pas *quelqu'un*. Il aime un point c'est tout, tu comprends?

Ici on est plus à l'aise. Si les verbes intransitifs ornés d'un complément ont l'air incongru, c'est parce que leur action ne s'exerce pas sur un objet. *Dormir* ou *voyager* se suffisent à eux-mêmes. *Pendant mes vacances, je voyage* : le verbe exprime tout son sens sans complément, même implicite. Mais il y a moins de gêne à faire sauter l'objet de transitifs comme *aimer*. Certes ces verbes n'ont pas un sens complet : il leur faut un complément. Mais le complément supprimé reste implicite, comme en pointillé. Le verbe démuné n'a donc pas la même nature qu'un intransitif. *Pendant mes vacances, je lis* : le sens est complet parce qu'on imagine que je lis quelque chose.

Quantité de verbes s'emploient ainsi, de façon « absolue ». On cite souvent le mot de Picasso : « Je ne cherche pas, je trouve. » Secrètement il cherche *quelque chose* – et on sait qu'il trouve *quelque chose*, on peut le voir. De même, *aimer* tout court rend l'interlocuteur curieux. Joseph Hanse définit d'ailleurs les transitifs directs comme des verbes *qui ont ou peuvent avoir* un complément d'objet direct.

Peut-on faire la même chose avec *échanger*, comme ne s'en prive pas l'usage? *Gérard Depardieu et François Chartier ont échangé sur leur passion commune : le vin. Les premiers ministres des provinces et territoires ont échangé avec des parlementaires australiens intéressés par cette structure qu'est le Conseil de la fédération*³. Sur le Web il ne manque pas d'invitations du genre *Venez échanger avec les organisateurs de l'exposition*.

Ces exemples sont d'ici. On voit le tour à l'occasion – mais rarement – en Europe. *L'Express* cite un prof : « ... On a vu discuter entre eux des élèves qui n'avaient envie de connaître que l'une des versions, dit-elle. Déconcertés, ils ont échangé sans éclats de voix, avec gravité⁴. » Dans le *Nouvel observateur électronique : En prélude au référendum du 29 mai, les députés ont échangé pendant trois heures mardi après-midi sur le traité constitutionnel européen*⁵.

On a le sentiment que ces phrases sont tronquées. Un des rares emplois absolus d'*échanger* que j'ai vu dans le *Monde* (22 septembre 2002) :

Picasso et Matisse ... se sont observés, ont échangé, dialogué de près et de loin, se sont détestés et respectés jusqu'à leur mort.

donne l'impression qu'il manque des mots. On aurait préféré que le journaliste étoffe, comme l'a fait celui de *L'Express* (24 mai 2004) qui s'est penché, lui, sur les rapports entre Miró et Calder :

Jusqu'à la disparition de Calder, en 1976, ils se sont écrit, ont échangé leurs œuvres, se sont rendu visite au gré de leurs lieux de résidence...

Échanger a deux sens – donner une chose en contrepartie d'une autre, ou se faire des communications réciproques – mais ses emplois figurés sont nombreux. Rien que pour donner une idée : *Des responsables américains et pakistanais ont échangé cadeaux et félicitations à la veille de la fin officielle de l'opération de secours. L'État du Vermont et la compagnie ont échangé des terrains. Le maire et l'entrepreneur échangèrent des politesses. On finalise des stratégies, on échange des idées, au début on est entre partisans, après quelques mois on est entre amis. Ils ont échangé des points de vue convergents sur la prolifération nucléaire. Des membres d'une unité d'intervention rapide ont échangé des coups de feu. Henry Miller et Anaïs Nin échangèrent des milliers de lettres brûlantes*⁶.

La palette des compléments possibles est énorme : on échange sourires, blagues, poignées de main, caresses, vœux, coups de poing, coups de feu, information, accusations, courriers électroniques, fichiers musicaux, et même des personnes, entre autres dans le sport professionnel où les joueurs sont ballottés d'une équipe à l'autre. L'acrobate du *Devoir*, Jean Dion, a déjà proposé d'échanger Harry Potter aux Coyotes de Phoenix, une équipe de hockey⁷. Parfois l'échange est tous azimuts : *Les deux joueurs ... ont échangé des coups de bâton et un échange verbal à suivi près du banc des pénalités*⁸.

Mais quand j'*échange* tout court, qu'est-ce que j'*échange*? Des mots? des points de vue? des accusations? La différence entre *échanger* et un verbe comme *lire* saute aux yeux. On peut *lire les lignes de*

la main, mais jamais l'emploi absolu de *lire* ne pourra évoquer autre chose que des textes. Le slogan *Pendant la campagne de charité, donnez généreusement* est clair, mais un enseignant qui doit donner un cours demain ne peut pas dire : *Je donne demain*. *Échanger* non complémenté traîne comme un complément fantôme qu'on parvient mal à identifier. La raison en est que les emplois absolus des verbes sont généralement circonscrits par l'usage et répertoriés par les dictionnaires.

Une ancienne édition du *Bon usage*, la onzième (1980, § 1346), expliquait qu'on emploie un verbe de façon absolue quand « le complément est si nettement indiqué par les circonstances qu'il devient inutile de l'exprimer ». Mais en réalité cette condition n'est pas suffisante. Dans un contexte où l'on ferait le bilan des échanges de tirs d'artillerie entre deux pays, on ne pourrait écrire que les deux pays *ont échangé* à nouveau, sous prétexte que le complément est clair. Toujours la même raison : les emplois absolus doivent être consacrés par l'usage.

Sauf dans la langue populaire et familière, où ils foisonnent. Marc Wilmet fait remarquer dans sa *Grammaire critique du français*⁹ que le français « graveleux ou argotique » adore ces constructions. Il cite une chanson de Renaud : « Sur les bords, au milieu, / C'est vrai qu'*je crains* un peu ». Ainsi que le roman *Hygiène de l'assassin* d'Amélie Nothomb :

Me déranger! Enfin, vous auriez pu dire pire, vous auriez pu dire déranger tout court. De quelle époque date cet emploi intransitif du verbe déranger? De Mai 68? Ça ne m'étonnerait pas, ça pue son petit cocktail Molotov, sa petite barricade [...] Vouloir « déranger », c'est vouloir « remettre en question », « conscientiser » – et pas d'objet direct, s'il vous plaît, ça fait tellement plus intelligent, et puis c'est bien pratique parce que, au fond, ça permet de ne pas préciser ce qu'on serait incapable de préciser.

Elle s'entendrait bien avec Louis Hamelin. Mais ce n'est pas le registre de langue que visent les amateurs d'*échanger* qui insèrent le mot dans des textes où tout le reste est couché dans un français courant.

➤ Suite à la page 33

Écriture des numéros de téléphone : la parenthèse tombe

Fanny Vittecoq

Le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) introduisait, il y a quelques années, la « composition locale à dix chiffres », c'est-à-dire la composition obligatoire de l'indicatif régional suivie des sept chiffres du numéro de téléphone, pour établir un appel local. Elle est déjà appliquée dans certaines régions du Canada et est en voie de devenir la norme en Amérique du Nord. Ainsi, à compter du 17 juin 2006, les abonnés des régions dont l'indicatif est 450, 514, 519, 613 et 819 devront composer dix chiffres pour tous leurs appels locaux.

Cette mesure s'est imposée pour pallier le manque de numéros de téléphone, étant donné l'accroissement de la demande de numéros au Canada. En composant dix chiffres au lieu de sept dans les communications locales, entre Gatineau et Ottawa, par exemple, le même numéro de téléphone à sept chiffres peut être utilisé pour l'indicatif 819 et pour le 613, ce qui libère plusieurs milliers de numéros.

Ce ne sont pas seulement les usagers du téléphone qui devront « composer » avec ces changements... Les personnes qui écrivent les numéros de téléphone aussi. Une petite retouche était de mise, puisque nos bonnes vieilles parenthèses

entourant l'indicatif régional indiquent que la composition de l'indicatif régional n'est pas nécessaire dans tous les cas pour établir une communication.

Espace ou trait d'union après l'indicatif régional?

L'Alliance des télécommunicateurs – une alliance nouvellement formée regroupant Bell, Rogers, Telus, Fido, Télébec, Sprint Canada, Allstream et Vidéotron, les compagnies de téléphone représentées par l'Association des compagnies de téléphone du Québec et par l'Ontario Telecommunications Association – recommande l'emploi de l'**espace insécable** après l'indicatif régional, et du trait d'union après l'indicatif de central : 819 555-5555. Elle recommande également l'espace insécable après le 1 et les indicatifs 800, 888, 900, 976, etc. : **1 800 555-5555**.

C'est aussi le format proposé par l'Office québécois de la langue française, ainsi que dans le *Guide de rédaction du gouvernement de l'Ontario*. En 2002, Barbara Collishaw, une collaboratrice de *L'Actualité terminologique*, proposait la même graphie en anglais dans son article « How To Write Telephone Numbers in Canada ».

Quant à l'administrateur de la numérotation canadienne (ANC) et à l'administration du plan

de numérotage nord-américain (APNNA), ils conseillent plutôt le **trait d'union** après l'indicatif régional : 819-555-5555. N'est-ce pas un réflexe plus logique? Cette forme, d'ailleurs, a déjà commencé à faire ses marques dans l'usage. Qui plus est, l'ANC et l'APNNA travaillent étroitement avec le CRTC qui, conformément à l'article 46.1 de la *Loi sur les télécommunications*, est autorisé à « gérer les ressources en matière de numérotage servant à l'exploitation des réseaux de télécommunication, y compris la partie du Plan de numérotage nord-américain y afférente ». C'est plus précisément le Comité directeur canadien sur la numérotation (CDCN) qui traite des questions de numérotation relevant de la compétence du CRTC.

Enfin, voici ce que propose l'Union internationale des télécommunications (UIT), pour l'Amérique du Nord, dans une recommandation intitulée « Notation des numéros téléphoniques nationaux et internationaux, des adresses de courrier électronique et des adresses Web » (Recommandation UIT-T E.123, 2001) : (819) 555 5555. Aucun trait d'union!

Il faut noter que l'Organisation internationale de normalisation (ISO) n'a pas produit de norme sur la présentation des numéros de téléphone.

Recommandation du Bureau de la traduction

Le Bureau de la traduction, pour sa part, recommande ce qui suit aux fonctionnaires fédéraux :

L'indicatif régional est dorénavant suivi d'un **trait d'union** plutôt que d'être entouré des parenthèses :

819-555-5555

Cela s'applique à tous les numéros de téléphone au Canada, ainsi qu'aux numéros de téléphones cellulaires, de téléavertisseurs et de télécopieurs. Il en va de même avec les numéros de téléphone sans frais ou payants, où l'on emploie également le trait d'union après le 1 et les indicatifs 800, 888, 900, 976, etc. : 1-800-555-5555. On évitera d'employer le point (819.555.5555) ou l'espace (1 888 555 5555) entre tous les blocs de chiffres. Enfin, le recours au trait d'union insécable entre les blocs de chiffres permettra de ne pas couper le numéro en fin de ligne.

En ce qui a trait à l'anglais, le Bureau de la traduction a décidé d'adopter la même présentation qu'en français, c'est-à-dire le trait d'union entre tous les blocs de chiffres. C'est aussi la forme préconisée par le *Canadian Press Style Book* (2004).

On peut adopter cette nouvelle façon d'écrire les numéros de téléphone dès maintenant. Même si la composition à dix chiffres n'est pas encore obligatoire dans toutes les régions du Canada, elle est, du point de vue technique, acceptée presque partout. ■

SOURCES

- 1 Union internationale des télécommunications (UIT). Recommandation UIT-T E.123, « Notation des numéros téléphoniques nationaux et internationaux, des adresses de courrier électronique et des adresses Web », 2001; Recommandation UIT-T E.164, « Plan de numérotage des télécommunications publiques internationales », 2005
- 2 Organisation internationale de normalisation (ISO) (www.iso.org)
- 3 Conseil canadien des normes (www.scc.ca)
- 4 Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) (www.crtc.gc.ca) (04.05.06)
- 5 *Canadian Central Office Code (NXX) Assignment Guidelines* (2004), élaboré par le Comité directeur canadien sur la numérotation (CDCN) et approuvé par la décision Télécom CRTC 2004-60
- 6 Comité directeur canadien sur la numérotation (CDCN) (www.crtc.gc.ca/cisc/frn/cisf3f_a.htm) – Canadian Steering Committee on Numbering (CSCN) (09.05.06)
- 7 Administrateur de la numérotation canadienne (ANC) – Canadian Number Administrator (CNA); site en anglais seulement (www.cnac.ca) (04.05.06)
- 8 Administration du plan de numérotage nord-américain (APNNA) – North American Numbering Plan Administration (NANPA); site en anglais seulement (www.nanpa.com) (04.05.06)
- 9 Alliance des télécommunicateurs (www.10chiffres.ca) (04.05.06)
- 10 Service des communications de Bell Canada
- 11 Banque de dépannage linguistique de l'Office québécois de la langue française, « Écriture des numéros de téléphone » (04.05.06)
- 12 *La Francilette*, n° 20, 15 mai 2006
- 13 *Le français au Bureau* (2005)
- 14 *Guide de rédaction du gouvernement de l'Ontario* (www.onterm.gov.on.ca/guide.pdf)
- 15 *Canadian Press Style Book* (2004)
- 16 *L'Actualité terminologique*, vol. 35, n° 1 (2002). « How To Write Telephone Numbers in Canada » (Barbara Collishaw)
- 17 *Loi sur les télécommunications* (lois.justice.gc.ca/fr/T-3.4/266469.html)

Erratum

Une erreur s'est malencontreusement glissée dans l'article intitulé « Titres des lois et règlements : quelques règles » paru dans le numéro de mars 2006 de *L'Actualité langagière*. En effet, contrairement à ce qu'on peut y lire, les lois du Québec, en vertu de l'article 133 de la *Loi constitutionnelle de 1867* et de l'article 7 de la *Charte de la langue française*, ont le même caractère officiel et la même valeur juridique en français et en anglais. Nos excuses à nos lecteurs.

L'innovation et la norme dans les pratiques de rédaction non sexistes (2^e partie)*

Céline Labrosse

Depuis trois décennies, nous assistons à l'émergence de pratiques langagières innovatrices qui tendent à s'implanter, quoique diversement, dans une pluralité de milieux. La première partie de cet article (L'Actualité langagière, volume 3, numéro 1) a ainsi dévoilé que plusieurs titres hors norme se dédoublent de nos jours indifféremment au féminin et au masculin dans des publications gouvernementales, des revues et des magazines, en somme des lieux faisant traditionnellement symbole d'instance normative. Les formes féminines consenties, dont une majorité de finales en -eure, détonnent d'autant plus qu'elles n'ont reçu aucun assentiment des dictionnaires, d'où le terme « innovation » qui leur est assigné.

Un second constat issu des données partielles a en outre révélé une évidente hétérogénéité entre les dictionnaires consultés : le *Petit Larousse* (PLI 2006), le *Multidictionnaire de la langue française* (MD 2003) et le *Petit Robert* (PR 2006). Ainsi le MD, le seul dictionnaire québécois de l'échantillon, s'avère-t-il de loin le plus rigide avec ses multiples notes renforçant le statu quo, par ailleurs inexistantes dans les autres ouvrages :

- « Attention, ce nom ne comporte pas de forme féminine »
- « Comme nom, le mot ne s'emploie qu'au masculin »
- « Ce nom ne s'emploie qu'au masculin »
- « Ce nom ne comporte pas de forme féminine »
- « Ce nom s'emploie au masculin, même s'il désigne une femme »

Pour sa part, le PR représente le principal dictionnaire, parmi ceux de l'étude, à citer l'usage québécois ainsi qu'à déployer des perspectives sur la diversité des usages, assorties ou non de jugements de valeur :

- « On trouve au féminin _____ mais la forme normale est _____ »
- « Le féminin, rare, est _____ »
- « Au féminin, on trouve aussi _____ et parfois _____ (mal formé) »
- « Au féminin, on trouve aussi _____ sur le modèle québécois »
- « Au féminin, on écrit aussi parfois _____ sur le modèle québécois »

Enfin, il est instructif de noter quelques variations repérées lors de la constitution de l'échantillon. Ainsi le mot *otage* se voit-il concéder les deux genres, pour la première fois, dans le PLI 2006, au contraire des autres dictionnaires de grande diffusion, qui ne lui réservent que le genre masculin. En revanche, le PR et le MD dédoublent *arpenteur*, *arpenteuse* tandis que le PLI ne reconnaît qu'un *arpenteur*. Ailleurs, c'est le MD qui assigne au nom *médium* le genre masculin, bien que le PLI et le PR considèrent une *médium* comme le féminin régulier. Enfin, le MD signale indifféremment une *annonceure* ou une *annonceuse*, malgré la préférence du PR pour une *annonceuse* et le rejet de toute forme féminine par le PLI. L'un de ces ouvrages se démarquerait-il donc par rapport aux autres dans l'intégration des titres féminins? Pas de prime abord, mais la question mériterait d'être examinée.

Le second volet de la recherche se concentre sur les journaux montréalais de grande diffusion, d'une part, et sur une foule de documents divers, d'autre part. Rappelons les critères de sélection de l'échantillon : les formes féminines retenues devaient être absentes des trois dictionnaires précités et au moins deux occurrences de chacun des termes devaient être relevées (de datation ou d'origine divergentes). Notons, de plus, qu'il ne s'agit pas nécessairement des premières attestations des mots et que les contextes figurent dans le site www.langagenonsexiste.ca.

* Article rédigé en nouvelle orthographe.

Les journaux de grande diffusion

Les mots apparaissant dans les journaux de grande diffusion font l'objet d'un tri, d'un choix par le comité éditorial, et sont parcourus par une équipe de révision. Outre la fonction de norme sociale qui leur est généralement reconnue, une chercheuse considère comme primordiaux le rôle et l'influence des médias dans le domaine de l'aménagement linguistique : aux États-Unis, ce sont eux qui « prennent les décisions quant à la nature et au statut des normes langagières en cours [...] et les disséminent »¹.

Les autres types de documents

Il s'agit d'autres journaux (de quartier ou émanant d'universités), de publications produites par des associations ou des organismes communautaires, d'annonces, de communications scientifiques, de communiqués, etc. C'est la base de la pyramide, quoique certains de ces lieux incarnent aussi une image d'autorité normative (les livres, certains rapports annuels, etc.). En réalité, la démarcation n'apparaît pas si aisée à faire entre les domaines plus standardisés et les environnements plus inventifs. Les universités, par exemple, constituent un milieu à la fois conventionnel et bouillonnant de créativité, même dans le domaine du langage. Globalement, on pourrait néanmoins estimer qu'ici pointent les formes de l'avenir, celles qui sont déjà en usage dans des milieux plus restreints et qui, pour la plupart, s'étendront vraisemblablement à l'ensemble de la société.

Les données sont disposées en sous-catégories :

Les formes féminines bivalentes ou épïcènes, c'est-à-dire se terminant en *-e* et sans modification morphologique autre que celle du déterminant :

une diacre (Le Devoir, 2005)

une évêque (Le Devoir, 2002)

une modèle (Le Devoir, 2005)

une monarque (Le Devoir, 2005)

une pape (Annonce de la margarine Fleischmann, 1996)

une patriarche (Communication au Congrès de l'ACFAS, 2005)

une sosie (Le Quotidien, 2005)

« Ce nom ne comporte pas de forme féminine. » (MD)

Les formes féminines bivalentes, sans toutefois de *-e* final :

une bandit (La Presse, 1996)

« Ce nom ne comporte pas de forme féminine. » (MD)

une clown (Salon du livre de l'Estrie, 2005)

une suspect (Le Reflet de l'Ouest-de-l'Île, 1998)

Les formes féminines bivalentes à l'oral, se terminant en *-eure* :

Dans les cas suivants, les trois dictionnaires ne reconnaissent que les dédoublements féminins en *-euse* ou aucune forme féminine :

une accoucheuse (Association pour la santé publique du Québec, 2004)

une acheteuse (Agence métropolitaine de transport, 2004)

une arpenteuse (Département des sciences géomatiques, Université Laval, 2003)

une bâtisseuse (Chambre de commerce et d'industrie de Drummond, 2004)

une camionneuse (Le Devoir, 2003)

une chanteuse (Radio-Canada Colombie-Britannique, 2003)

une chasseuse (Annuaire virtuel de l'assurance, 2004)

une chercheuse (La Presse, 1999)

une contrôlease (Groupe Pages Jaunes, 2003)

une employeuse (La Presse, 2002)

une entraîneuse (La Presse, 1997)

une graveuse (Le Devoir, 2001)

une impotese (Théâtre de la Catapulte, Ottawa, 2005)

« Ce nom n'a pas de forme féminine. » (MD)

une investisseuse (Salon Épargne-placements, 1999)

une lanceuse (Centre d'affaires Bell, 2006)



une meneure (*Femmes chefs d'entreprise*, 2005)
une programmeure (Collège de Maisonneuve, 2003)
une recruteure (CA Magazine.com, 2002)
une sauveteure (Université de Sherbrooke, 2001)

Dans les cas suivants, les trois dictionnaires ne reconnaissent que les dédoublements féminins en *-trice* :

une administratrice (Centre canadien d'arbitrage commercial, 2003)
une auditeure (Association québécoise pour l'évaluation d'impacts, 2003)
une compositrice (*Journal de Montréal*, 1998)
une conceptrice (Association canadienne de traductologie, 2003)
une directrice (*Le Reflet*, 1997)
une instruteure (Fondation des maladies du cœur du Québec, 1998)
une moniteure (Service d'aide à la recherche d'emploi de l'UQAM, 1998)
une opératrice (Société de transport de Montréal, 2005)
une productrice (Télé série présentée à Radio-Canada, 2005)
une promotrice (*Journal de Montréal*, 1998)
une protectrice (CHSLD du Bas-Richelieu, 1995)
une rectrice (Université de Moncton, 2004)
 « Rem. En France, on emploie plutôt *recteur* pour une femme; le féminin *une rectrice* est courant au Canada. » (PR)
une sénatrice (Association féminine d'éducation et d'action sociales, 1998-1999)
 « *Sénateur* s'emploie parfois pour une femme. » (PR)
une tuteure (*La Dépêche*, 2001)

Les formes féminines divergentes, c'est-à-dire avec une suffixation différente de la forme masculine (*-ane*, *-an*; *-ière*, *-ier*; *-ante*, *-ant*; etc.) :

une lutine (*Au fil des événements*, 1989)
une ménestrelle (*Livre*, 2003)
une vétérane (*La Presse*, 1996)
 « Rem. Au fém. on trouve, par confusion morphologique, *une vétérante*. » (PR)

Enfin, notons que les trois dictionnaires reconnaissent, quoique de manière éparse et timide, les formes en *-eure*.

une chauffeure

Nom masculin (PLI, PR) ou *chauffeuse* (MD).
 « Rem. Le féminin, peu usité, est *une chauffeur* (parfois *chauffeuse* et *chauffeur* sur le modèle québécois). » (PR)

une entrepreneure

PLI et PR : *entrepreneuse*, sauf dans le MD : *entrepreneure*.

une rapporteure

Nom masculin (PLI, PR) ou *rapporteuse* (MD).
 « On rencontre aussi le fém. *une rapporteure*. » (PLI)

une amatrice

Dans les trois dictionnaires : *amatrice*. « Au Québec, la forme fém. *amatrice* prévaut. » (PLI)

une sculptrice

PLI : nom masculin. « On rencontre le fém. *sculptrice*. » PR : *sculptrice*. « On rencontre aussi le fém. *sculptrice*. » Dans le MD, *sculptrice* ou *sculptrice*.

une vainqueure

PLI : nom masculin. PR et MD : *une vainqueur*.
 « Rem. Au féminin, on trouve plus rarement *la vainqueure*, sur le modèle québécois. » (PR)

Des innovations en émergence

De ce second volet de la recherche ressortent des observations semblables à celles recueillies à partir des données partielles, à savoir le dédoublement en genre d'une multitude de noms communs de personnes et l'enracinement de plus en plus prononcé des finales féminines en *-eure* au détriment des formes traditionnelles.

Dans le premier cas, on assiste à une quasi-généralisation des noms de personnes des deux genres, si l'on considère que le pourcentage de 93,6 % de noms dédoublables constaté par une linguiste dans le PR (1977)² est à ce jour nettement dépassé. En effet, aujourd'hui, on trouve non seulement l'actualisation de nombreux mots classés comme virtuellement dédoublables (*bien-pensante*, *commissaire*, *échevine*, *experte*, *huissière*, *juge*, *théologienne*, etc.), mais aussi plusieurs noms identifiés autrefois comme non dédoublables au féminin qui n'appartiennent plus à cette catégorisation : *crack*, *mannequin*, *médium*, *numéro*, *parasite*, pour ne citer que ceux-là.

Puis, force est de constater que l'ancrage des noms en *-eure* dans tous les corps d'emploi, dont ce modeste corpus n'offre qu'une esquisse, ne laisse plus de doute. Les finales en *-eur/-euse*, *-teur/-teuse* et *-teur/-trice* se font insensiblement déloger par une règle unique, presque désarmante de simplicité : *-eur* et *-teur* au masculin se dédoublent de plus en plus avec *-eure* et *-teure* au féminin. Ce phénomène semble en outre se répandre dans l'ensemble de la francophonie canadienne. S'agirait-il là de la matérialisation du postulat que dressait une linguiste dès 1971? « Le besoin de distinguer le genre féminin et le genre masculin dans la forme des mots diminuerait en même temps que progresserait l'accession des travailleuses dans le domaine public, et en particulier dans les occupations traditionnellement occupées par leurs confrères »³.

Une norme à redéfinir

Par ailleurs, le dénombrement de ces innovations démythifie plusieurs idées reçues relativement à la problématique de la norme. D'abord, les dictionnaires brillent par une relative diversité, consignnant des jugements dissemblables sur des faits apparemment communs. Est-il donc encore pertinent de parler DU dictionnaire, au singulier? De plus, si certains de ces ouvrages condamnent plus aisément les nouveaux emplois, voire les stigmatisent, comment expliquer qu'ils les entérineront quelques années plus tard?

Ici intervient alors l'usage, qui constitue précisément le corpus des maisons de dictionnaires. Quels critères entrent en ligne de compte pour justifier le rejet ou la sélection des nouvelles formes? Sans aborder ici les multiples considérations qui font l'objet de discussions par le comité éditorial, mentionnons simplement que « [...] l'ouverture qui sera consacrée aux nouvelles entrées sera tributaire principalement des perceptions et de la volonté des lexicographes qui rechercheront, le cas échéant, les attestations désirées dans les ouvrages appropriés »⁴.

Quoi qu'il en soit, il est manifeste que si personne n'osait avancer de néologismes, les dictionnaires les rejetteraient à leur tour sous prétexte qu'ils ne feraient pas partie de l'usage. La langue, emprisonnée dans

cette impasse, serait vouée au figisme absolu, sans avenue de renouvellement possible.

Dans la même perspective normative, les manuels scolaires gagneraient à être mis à jour, car la plupart d'entre eux proposent les règles traditionnelles. Que répondre, en effet, à des élèves qui apprennent le féminin régulier *une factrice* alors qu'on trouve des attestations d'*une facteure*, notamment dans des documents émanant du gouvernement du Canada? Où trancher lorsque plusieurs relèvent l'existence d'*une membre* d'un conseil d'administration, voire d'*une administrateur* de compagnie, alors que la forme enseignée est *administratrice* et que *membre* se dédouble à profusion dans les journaux et ailleurs, sauf dans les ouvrages normatifs?

En réalité, le point capital qui distingue les ouvrages normatifs de la littérature quotidienne, par exemple, réside sans doute dans la notion de temps. Les dictionnaires font l'objet d'une refonte en profondeur, dans le meilleur des cas, après quelques années; il en est de même pour les grammaires et les manuels scolaires, ouvrages volumineux et d'envergure, conçus pour une durée de vie prolongée et que, de toute évidence, le lectorat ne renouvelle pas annuellement. En revanche, les périodiques, et plus notablement les journaux, tâtent le pouls de la société quotidiennement sinon régulièrement, interagissent avec les milieux de vie et reflètent les usages en cours.

En somme, dans le monde de l'innovation, la réaction de chacune et chacun diffèrera selon le temps qui nous est imparti, selon l'utilité de l'innovation proposée et selon les valeurs et convictions personnelles et professionnelles qui nous animent. Dans tous les cas, visiblement, la vitalité et l'adaptabilité d'une langue sont garantes de son rayonnement. ■

NOTES

1. Joyce Penfield, "Introduction", dans Joyce Penfield (dir.), *Women and Language in Transition*, New York, State University of New York Press, 1987, XVI; traduction libre.
2. Edwige Khaznadar, *Le nom de la femme. Virtualisation idéologique et réalité linguistique*, thèse de doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail, 1990.
3. Kathleen Connors, « Studies in Feminine Agentives in Selected European Languages », *Romance Philology*, vol. XXIV, n° 4, 1971, p. 598; traduction libre.
4. Céline Labrosse, « Regard féministe sur la norme grammaticale française : Propositions de déséxisation et application dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (1993) », thèse de doctorat, Université Laval, 1996, p. 85.



Traduire le monde

André Racicot

Les noms de ministères

Faut-il traduire le nom du Ministry of Internal Affairs de l'Ukraine? De prime abord, on pourrait penser que non, puisque le français n'a pas de statut officiel dans ce pays. Le langagier risquerait donc sa réputation en s'aventurant à inventer une appellation, avec tout le lot de pièges insidieux que cet exercice comporte. Le dernier énoncé est pourtant un sophisme.

Comme chacun le sait, le nom des grandes institutions des pays étrangers est presque toujours traduit. Ne parle-t-on pas couramment de la Maison-Blanche à Washington, de la Diète du Japon, du palais du Quirinal à Rome? Il en va de même pour les titres de postes : le président de la Pologne rend visite au roi du Cambodge; le ministre des Affaires étrangères de l'Indonésie rencontre le premier ministre de la Thaïlande. La même logique ne devrait-elle pas valoir pour les titres de ministères? La réponse est évidente.

Dans le cas cité en début de texte, la traduction s'impose, d'autant plus que l'anglais n'a pas de statut officiel en Ukraine. *Ministère de l'Intérieur* conviendra parfaitement. Les pays anglophones voient eux aussi le nom de leurs ministères traduits en français. Qui penserait à écrire le *Department of Homeland Security* des États-Unis, alors que n'importe quel journal francophone parle du *département de la Sécurité intérieure*?

L'anglais peut toutefois réserver quelques difficultés au langagier francophone, car le générique peut varier. Ainsi, on parlera du *Ministry of Defence* en Grande-Bretagne, alors que le ministère de la Santé dans ce pays s'appelle *Department of Health*. Dans les deux cas, la traduction française est la même : ministère, parce que le générique *département* est peu employé dans notre langue, même si son sens premier est celui d'une administration ministérielle. Deux exceptions : les ministères américains sont appelés *départements*, de même que ceux de la Suisse.

Les noms de ministères peuvent parfois se décliner de manière originale. Pensons au cas du Mexique, où ceux-ci s'appellent des *secretariats*. Un bel exemple : *Secretaría de Relaciones Exteriores*, qui devient *secrétariat aux Relations extérieures*. On conserve ici le même générique que dans la langue originale. Deux autres choses à remarquer dans cet exemple : la préposition *aux*, utilisée avec le générique *secrétariat*, et la majuscule à l'élément déterminatif.

Sur ce plan, les noms des ministères étrangers suivent les mêmes règles que celles du Canada. Le générique *ministère* reste en minuscule, tandis que l'élément spécifique prend la majuscule. Lorsque ce dernier comporte deux éléments, ils prennent chacun la majuscule. Ainsi, il y a uniformité des graphies entre ministères canadiens et ministères étrangers. Exemple percutant : le ministère de la Promotion de la vertu et de la Répression du vice, en Afghanistan, à l'époque des talibans.

Les titres de ministres suivent les mêmes règles. On parlera par exemple du ministre des Transports. Il convient cependant de noter que les ministres américains portent le titre de secrétaire : *le secrétaire aux Transports*. Bien entendu, il n'y aurait aucune faute de sens à écrire *le ministre américain des Transports*, comme on le verrait sûrement dans un journal. Mais il serait plus exact d'employer le vrai générique.

Les ministères des Affaires étrangères portent souvent des titres marginaux. Nous avons parlé de celui du Mexique. Mais le plus connu est certainement celui du Royaume-Uni : le *Foreign Office*. En fait, son titre exact est le *Foreign and Commonwealth Office*. Ce ministère est connu partout dans le monde, probablement en raison du rayonnement qu'avait jadis la Grande-Bretagne. La formulation anglaise se rend mal en français et dans les autres langues, de sorte que l'appellation originale est conservée. Elle a en quelque sorte acquis ses lettres de noblesse.

Autre titre un peu marginal : le *Département d'État* américain, dont le titulaire est le *secrétaire d'État*. Ce titre prête d'ailleurs à confusion, car on croirait avoir affaire à un ministre de second plan... Pourtant, il n'y a pas si longtemps, notre propre ministre des Affaires étrangères portait le titre de *secrétaire d'État aux Affaires extérieures*. Cette appellation a heureusement été modernisée en 1993, pour devenir tout simplement *ministre des Affaires étrangères*.

Malgré les derniers cas mentionnés, la traduction des noms de ministères ne pose généralement pas de problème en français. Il suffit de garder en tête que tous les titres – y compris les plus originaux – doivent être traduits, et que le *Foreign Office* est tout simplement l'exception qui confirme la règle. ■

All the Buzz

The Ottawa Citizen (March-April 2006)

When the computers of VeriSign, the U.S. company which manages the Internet's dot-com and dot-net registries, release [sic] the lapsed names each afternoon, they "drop" like ripe fruit to the ground. Then, **drop-catchers** such as Pool.com go to work, armed with specialized software and powerful servers, grabbing the bounty as best as they can, hoping to sell what they gather to new owners.

The Ottawa Citizen (April 2006)

It's hard to imagine the *Globe and Mail's* Jane Taber thuggishly shaking down a sweaty Stephen Harper for monthly baksheesh in return for a moratorium on **get-up and gut** items.

enRoute (March 2006)

Sonic brands are the beeps, chimes and voices that are ringing in the new frontier of marketing. Cue the **registered earmark**.

El Rincón Español

Rafael Solís

¿Colombia Británica...? ¡Pues sí!

Los días de un terminólogo o de aquellos que sin serlo tienen que asumir la responsabilidad de acuñar no ya monedas, sino terminología, rara vez son aburridos.

Al bregar diario de buscar significados para delimitar o expandir conceptos relativos a una disciplina (o indisciplina) del saber humano, se suelen añadir las consultas inocuas de colegas curiosos o traductores necesitados de una solución para dar los toques finales a un texto. En ocasiones, a ello se suman las «consultas» con pretensiones de sentar escuela y que se fundamentan en alguna que otra referencia bibliográfica, acompañada de declaraciones en las que si bien se admite que determinado término no se encuentra en fuentes autorizadas, el declarante declara estar casi seguro de saber cómo se utiliza. ¡Sin duda la fe también es útil en terminología...!

Recientemente se ha abierto de nuevo la controversia acerca del nombre en español de la provincia canadiense conocida en inglés como *British Columbia*. No hubo inflamados discursos, manifestaciones multitudinarias ni llamados a la huelga general, pero los intercambios de ideas entre terminólogos, traductores y lingüistas respecto del término nos permitieron desempolvar los orígenes del nombre, en inglés y en español, y las razones que llevaron a nuestros competentes predecesores a bautizar la provincia en cuestión con el españolísimo nombre de Colombia Británica (lo de «españolísimo», por supuesto, termina con el sustantivo...). Gracias a la controversia surgida pudimos incluso restablecer contacto con uno de nuestros antiguos colegas, que presta servicios actualmente en «otras tierras que reclaman el concurso de sus modestos esfuerzos»... Y fue gracias a él que recuperamos para la memoria

histórica de la Oficina de Traducciones del Gobierno Federal de Canadá alguna que otra anécdota y el hilo conductor de las decisiones pertinentes que llevaron a la creación del nombre de la provincia canadiense en cuestión.

«Historia est magistrae vitae»... sentenció nuestro colega Javier, dirigiéndose a los más jóvenes de entre nosotros..., y agregó:

«British Columbia, Columbia South Carolina, el río Columbia del noroeste de Canadá así como el District of Columbia derivan todos su nombre de “Christopher Columbus”, que en español es “Cristobal Colón”. La provincia de British Columbia pasó a ser colonia británica en 1858 y el nombre se proclamó oficialmente ese mismo año. El nombre deriva del río Columbia que fue bautizado con ese nombre por el capitán estadounidense Robert Gray ya que su barco se llamaba Columbia, nombre que a su vez deriva de “Christopher Columbus”».

«Recuerdo haber discutido con Usubiaga las razones por las que se escribía con «u» en inglés el nombre de Colón. Aducía el Patriarca que era debido a diversas cuestiones de fonética inglesa; por ejemplo, se trataba de sílaba acentuada cerrada, y el valor de la «o» en inglés hubiese exigido duplicar la consonante para guardar el sonido corto como en “comma”, y cosas por el estilo».

«El razonamiento de Usubiaga era sencillo: “Colón” había dado lugar a “Colombia” en América del Sur aplicando las reglas habituales de derivación del español. Por lo tanto, a la hora de traducir el nombre de British Columbia, había que aplicar las reglas correspondientes del español, lo que daba “Colombia Británica”. Fue tema de discusión en más de un café por aquel tiempo».

«Por cierto, las razones de índole fonética apuntadas más arriba también explican por qué es tan frecuente que en inglés escriban mal el nombre del país "Colombia". Escrito con «o» rompe un poco los hábitos de lectura en inglés».

« ¡ Espero que la sangre no llegue al río... Columbia/ Colombia ! »

¡No, no creo que la sangre llegue al río... si por río se refiere al de Columbia, ya que está bastante lejos de donde ha surgido el debate....! Lástima que el razonamiento de Usubiaga no haya sido recogido en las páginas de tantas enciclopedias citadas en defensa de «Columbia»...

Interesante resulta lo que otros colegas, francófonos ellos, han aportado al debate. Oigámoslos. André Racicot, especialista en nombres geográficos, dixit:

«Es la primera vez que escucho decir que el nombre de "Colombie-Britannique" provenga del río Columbia. Siempre tuve la impresión de que el término hacía referencia al país denominado Colombia. Según lo que sé, parece ser que esa provincia fue bautizada así porque se encontraba en los confines de Canadá, por lo que representaba una especie de "nueva Colombia" ».

Y continúa diciendo nuestro André:

«Hace algunos años, los habitantes de la provincia propusieron cambiarle el nombre. [...] Pero creo recordar que ciertas personas habían hecho resaltar lo absurdo de haber bautizado la Colombia Británica a partir de un rincón lejano de América del Sur».

A todo lo anterior se añaden por supuesto razones dictadas no por disertaciones académicas o lingüísticas, o por inspiraciones poéticas, sino por el hecho práctico de que a partir del momento en que se tomó la decisión de adoptar «Colombia Británica» como el

nombre oficial de la provincia canadiense, fundamentada con tan enjundiosos argumentos, nuestra Oficina ha venido utilizando rigurosamente ese término en cuanto documento oficial se ha producido en Canadá. Y como el término en cuestión está lejos de ser un disparate, no hay razones de peso suficiente para cambiarlo. Sobre todo no si entre los argumentos que se escuchan a favor del cambio está el de que «no suena bien a oídos españoles»... ¿Estaremos ya a las puertas del espanglish...?

Para terminar he reservado la mejor de las intervenciones en todo el debate, a cargo de nuestro colega Lobrichon. Después de sopesar los argumentos a favor y en contra, después de leer y releer, hablar y hurgar en todos los vericuetos posibles (más por disciplina que por necesidad de comprobar lo que para mí es evidente), le pregunté así sin más a nuestro colega por qué decían los francófonos «Colombie-Britannique». Y, sin perderse en profundas disquisiciones filosóficas, encogiéndose de hombros y un poco asombrado, me respondió algo tan simple como profundo: «porque así lo manda el genio de la lengua francesa, es mucho más normal decir Colombie, incluso si para nombrar al río utilizamos Columbia».

No sé dónde escuché decir que el francés y el español derivaban de un tronco común llamado latín..... mmm. Debe de ser por eso que los genios de las lenguas francesa y española se han puesto de acuerdo y han salido de sus respectivas lámparas para traernos un poco de luz: Colombia Británica... y olé. ■



From Here to There and Vice Versa

D'une destination à l'autre

Ian Van Audenhaege

Traduction : Robert Lemire

Arthur C. Clark, a famous writer of science fiction, once said, "Any sufficiently advanced technology is indistinguishable from magic."

Arthur C. Clark, écrivain de science-fiction renommé, a déjà dit : « Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie. »

As a professional generalist who works to help other language professionals with the many technological hurdles thrown their way by a similarly beleaguered clientele, I get to see more than my fair share of the bumpy side of the equation. The magic, unfortunately, is usually seen only upon reception and delivery. Today, however, I believe that a little demystification is in order, relating specifically to the File Transfer Protocol (FTP), something we and those who assist us use on a daily basis to send and receive work.

File Transfer Protocol explained

File Transfer Protocol is a set of standardized rules that all FTP software manufacturers adhere to when designing and constructing their products. This protocol provides for a very simple method of exchanging files between computers over a network. There are many types of networks, but the most common are Wide Area Networks (WAN), such as the Internet or an extranet, and Local Area Networks (LAN), such as an organization's intranet.

These networks were created specifically to exchange information between computers. Without networks, sharing files via shared drives, sending or receiving e-mails, instant messaging, using FTP and more would be impossible.

À titre de professionnel généraliste qui aide d'autres langagiers à surmonter les nombreux problèmes technologiques dont ils héritent de leur clientèle, j'ai vu plus que ma part de difficultés en la matière. Malheureusement, on ne voit la magie qu'au moment de la réception et de la livraison. Je crois toutefois qu'il est temps de démystifier certains points, en particulier au sujet du protocole FTP (*File Transfer Protocol*), un outil que nous utilisons quotidiennement, à l'instar de nos assistants, pour envoyer et recevoir du travail.

Protocole FTP, une explication

Le protocole FTP est un ensemble de règles normalisées que tous les constructeurs de logiciels FTP mettent en œuvre lors de la conception et de l'élaboration de leurs produits. Ce protocole définit une méthode très simple d'échange de fichiers entre ordinateurs connectés en réseau. Il existe de nombreux types de réseaux, les plus répandus étant les réseaux étendus (WAN), comme Internet ou les extranets, et les réseaux locaux (LAN), comme les intranets des organisations.

Ces réseaux ont été créés spécifiquement en vue d'échanger de l'information entre ordinateurs. Sans eux, il serait impossible de partager des fichiers au moyen d'unités partagées, d'envoyer et de recevoir des courriels, d'utiliser la messagerie instantanée, d'utiliser le FTP et d'effectuer maints autres échanges.

Serving the clients

At least one of the computers on a network must run a piece of server software to manage the FTP requests made by other computers. This computer is called a server. The server may manage many types of requests, including e-mail, FTP and instant messaging, as I mentioned previously.

The problem is that each of these client computer requests uses and requires different applications and protocols. All such requests need to be differentiated and controlled in a logical manner. To illustrate, think of the network as a tunnel between the client computers and the server. A great deal of data needs to pass through the tunnel simultaneously, and at the same time the server and the client computers need to differentiate between and sort this data, otherwise the data would not be transferred and reassembled correctly and the server would not know which application is required to treat the data in the first place.

The solution was the creation of numbered network ports ranging from 0 to 65535. Network communication applications use ports to send and receive information in an orderly manner. An FTP server application that must answer file requests from a number of different FTP client applications must be assigned its own distinct port, which no other server application can use. This ensures that any data coming through that port is meant for the FTP server only.

For standardization purposes, some ports are associated with specific types of communication protocols. Normally, FTP is associated with ports 20 and 21. Port 21 is used to authenticate the session (control stream), while port 20 is used to transmit/receive the data (data stream).

FTP applications use the Transmission Control Protocol (TCP) to create FTP connections and

Servir les clients

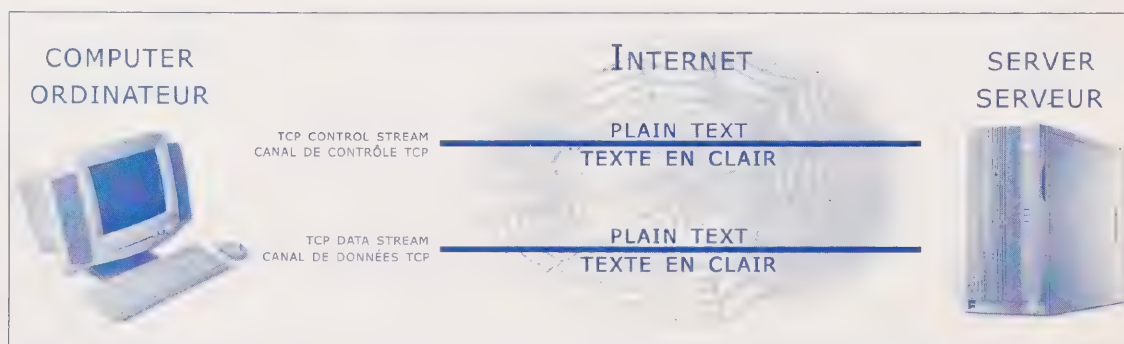
Pour gérer les demandes FTP émises par des ordinateurs reliés à un réseau, il est nécessaire qu'un logiciel de serveur soit installé sur au moins un des ordinateurs. Cet ordinateur devient alors un serveur. Les serveurs peuvent gérer de nombreux types de demandes, notamment celles qui sont liées aux courriels, aux transferts FTP et à la messagerie instantanée, comme je l'ai déjà mentionné.

Ces demandes de la part des ordinateurs clients mettent en œuvre divers protocoles et applications, ce qui constitue le problème. Toutes les demandes doivent être différenciées et contrôlées de manière logique. Pour mieux comprendre, représentez-vous un réseau comme un tunnel aménagé entre les ordinateurs clients et le serveur. Une grande quantité de données doivent traverser le tunnel simultanément, mais le serveur et ses clients doivent différencier et classer toutes ces données, sans quoi il sera impossible de les envoyer et de les assembler correctement à leur réception, et le serveur ne saura pas quelle application est requise pour traiter les données.

Pour résoudre ce problème, on a créé des voies d'entrée et de sortie numérotées de 0 à 65535; ce sont les ports réseau. Les applications de communication réseau utilisent ces ports pour envoyer et recevoir de l'information de manière ordonnée. Ainsi, il faut affecter à une application de serveur FTP, qui doit répondre à des demandes de fichiers provenant de diverses applications clientes FTP, un port qui lui est réservé exclusivement, et qu'aucune autre application serveur ne peut donc utiliser. Cela garantit que toutes les données qui arrivent par ce port sont destinées seulement au serveur FTP.

Par ailleurs, à des fins de normalisation, certains ports sont associés à des protocoles de communication spécifiques. Normalement, le protocole FTP est associé aux ports 20 et 21. Le port 21 est utilisé afin

Fig. 1



reliably manage the data being transmitted. On the sending end, the TCP will separate the data into appropriately sized segments numbered in sequence called packets and send them off for delivery. On the receiving end, the TCP will ensure that no packets are lost, using the sequenced numbers, and communicate each successful packet transmission to the sender. If a packet is deemed to be damaged, no acknowledgement is sent and the offending packet is retransmitted.

As I mentioned earlier, FTP is quite reliable and extremely popular because it is so easy to set up and use. Unfortunately, what most people don't know is that it is also one of the most insecure methods of transferring data over a network. FTP transmits all data, including usernames, passwords and files, in plain text. As a result, it is very easy to intercept this data using a piece of software called a packet sniffer. A hacker could easily steal your login information, not to mention your data, and gain access to the server, and at that point, all bets are off.

As a result, other types of transmission protocols were created to encrypt all or part of the transmissions.

Secure Shell File Transfer Protocol

The Secure Shell File Transfer Protocol (SSH-FTP or SFTP) is an extremely secure transfer protocol that encrypts the control stream (usernames and passwords) and the data stream (files) when a session is initiated. The most recent version of SSH is called SSH-2.

When the client application initiates a session (on port 22), the server will authenticate it using an encrypted key pair. If the client is accepted, all further traffic is encrypted. In the Windows environment, users and groups are directly associated with the SSH

d'authentifier la session (flux de contrôle), alors que le port 20 sert au transfert ou à la réception des données (flux de données).

Les applications FTP utilisent le protocole TCP (*Transmission Control Protocol*) pour établir des liaisons FTP et gérer de manière fiable les données transmises. À l'extrémité émettrice, TCP sépare les données en paquets, des segments de taille appropriée numérotés séquentiellement, et il les envoie pour transmission. À l'extrémité réceptrice, TCP vérifie au moyen des numéros de paquets qu'aucun n'est perdu et il informe l'expéditeur que chacun des paquets a été reçu correctement. Si un paquet est estimé endommagé, aucun accusé de réception n'est envoyé et le paquet suspect est envoyé à nouveau.

Comme je l'ai mentionné précédemment, FTP est très fiable et extrêmement populaire parce qu'il est facile à configurer et à utiliser. Par contre, ce que la plupart des gens ignorent, c'est qu'il s'agit d'une des méthodes les moins sécuritaires pour envoyer des données par un réseau. FTP transmet toutes les données, y compris les noms d'utilisateur, les mots de passe et les fichiers, en texte clair. Ainsi, il est très facile d'intercepter ces données au moyen d'un logiciel nommé « renifleur de paquets ». Un cyberescroc pourrait facilement voler votre information d'ouverture de session, sinon vos données, et accéder au serveur. Dès lors, tout peut arriver.

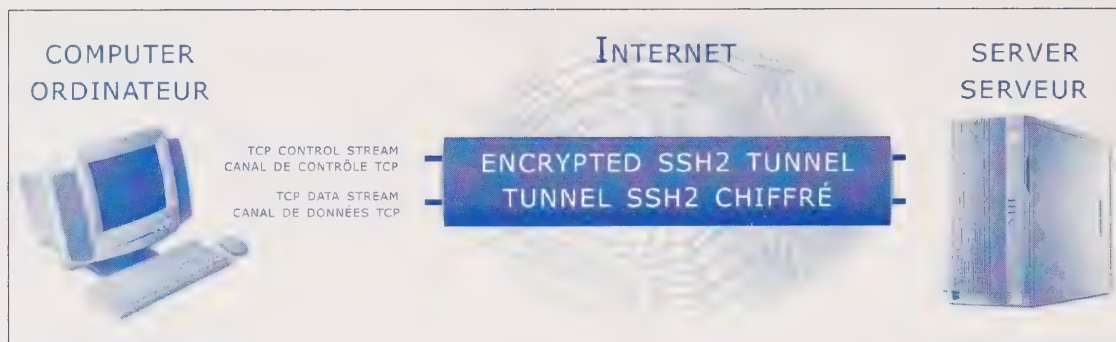
C'est pour cette raison que d'autres protocoles de transmission ont été développés afin de chiffrer des parties de transmissions ou des transmissions entières.

Secure Shell File Transfer Protocol

Le protocole *Secure Shell File Transfer Protocol* (SSH-FTP ou SFTP) est un protocole extrêmement sûr qui chiffre le flux de contrôle (noms d'utilisateur et mots de passe) et le flux de données (fichiers) lorsqu'une session de transfert est ouverte. La plus récente version de SSH est SSH-2.

Lorsque l'application client amorce une session (par le port 22), le serveur l'authentifie en utilisant une paire de clés chiffrées. Si le client est accepté, tout le trafic suivant est chiffré. Dans l'environnement Windows, les utilisateurs et les groupes sont associés

Fig. 2



software. Each user is given their own folder. Windows and SSH subsequently manage access to these folders.

Setting up such a system is much more difficult than simple FTP, and the transfer of data is slightly slower given the increased overhead created by the data encryption and decryption. It is also important to understand that SFTP and FTP are completely different protocols.

Secure Sockets Layer and Transport Layer Security File Transfer Protocol

The Secure Sockets Layer and Transport Layer Security File Transfer Protocol (FTP-SSL/TLS or FTPS) is another secure transfer protocol. SSL is commonly used on Internet commerce sites to encrypt financial data transfers. It was adapted to encrypt the FTP control stream (username and password) and optionally the data stream as well. There are many different ways to implement this protocol, not all of which provide comprehensive protection, since FTPS simply complements the normal FTP protocol.

Secure Copy Protocol

The Secure Copy Protocol (SCP) is unrelated to FTP. This protocol is only used to transfer the data stream. It relies on SSH to encrypt the control stream. This protocol also uses port 22. Unlike FTP, SFTP and FTPS, SCP uses a command line interface, not a Windows graphical user interface. The transfer is server driven, unlike the other transfer protocols. This could be problematic in terms of security when connecting to an unknown server. One benefit to

directement au logiciel SSH. Chaque utilisateur se voit attribuer son propre dossier. Windows et SSH gèrent ensuite conjointement l'accès à ces dossiers.

La configuration d'un tel système est beaucoup plus difficile à réaliser que pour FTP, et le transfert de données s'effectue un peu plus lentement en raison de la quantité de données de service additionnelles produites par le processus de chiffrement et de déchiffrement. Il faut par ailleurs comprendre que SFTP et FTP sont des protocoles entièrement différents.

Protocole Secure Sockets Layer/Transport Layer Security File Transfer Protocol

Le protocole *Secure Sockets Layer/Transport Layer Security* (FTP-SSL/TLS ou FTPS) est un autre protocole de transfert sécurisé. SSL est largement utilisé dans les sites de commerce électronique sur Internet afin de chiffrer les transferts de données de nature financière. Il a été adapté afin de chiffrer le flux de contrôle FTP (nom d'utilisateur et mot de passe) et, facultativement, le flux de données. Ce protocole peut être mis en œuvre de multiples manières, mais elles n'apportent pas toutes une protection complète, car FTPS constitue seulement un complément du protocole FTP normal.

Secure Copy Protocol

Il n'y a aucun lien entre SCP (*Secure Copy Protocol*) et FTP. Ce protocole est utilisé seulement pour transférer le flux de données. Il fait appel à SSH pour chiffrer le flux de contrôle. Ce protocole utilise aussi le port 22. À la différence de FTP, SFTP et FTPS, SCP utilise une interface avec ligne de commande, et non une interface utilisateur graphique, comme dans Windows. Le transfert est commandé par un serveur, à l'opposé des autres protocoles de transfert, et cela

using this protocol is that it is easier to create unattended automated transfers using server scripts. In almost all other cases, SFTP would be a much better choice. There is a new application called SCP2 that uses the SFTP protocol for its transfers but remains a command line application.

FTP clients

An FTP client is the client-side FTP application. It should be noted that using secure transfer protocols requires FTP clients that support SSH2 or SSL/TLS, something that may be problematic for average translation clientele. Nevertheless, it is a great option if one wishes to transfer sensitive documents over the Internet. One excellent FTP client that supports all of the above-mentioned protocols is the free FileZilla application. A separate server version is also freely available at filezilla.sourceforge.net.

I would like to end with a quote from Carl Sagan, another famous science fiction author: "We live in a society exquisitely dependent on science and technology, in which hardly anyone knows anything about science and technology."

Hopefully, this article will help remedy the situation, somewhat. ■

SOURCES

Gibson Research Corporation, "Shields Up!!", Port Authority Database, Port 21," 2003
URL: grc.com/port_21.htm

Vamsi Krishna, "Overview of SFTP, FTPS, SCP and FTP," March 23, 2006
URL: geekswithblogs.net/bvamsi/archive/2006/03/23/73147.aspx

Wikipedia, the free encyclopedia, "Transmission Control Protocol," 11 April 2006
URL: en.wikipedia.org/wiki/Transmission_Control_Protocol

Wikipedia, the free encyclopedia, "Port (computing)," 8 April 2006
URL: en.wikipedia.org/wiki/Port_%28computing%29

Wikipedia, the free encyclopedia, "Secure Shell," 12 April 2006
URL: en.wikipedia.org/wiki/Secure_Shell

Wikipedia, the free encyclopedia, "Transport Layer Security," 10 April 2006
URL: en.wikipedia.org/wiki/Transport_Layer_Security

pourrait poser des problèmes sur le plan de la sécurité lorsque les liaisons sont établies avec des serveurs inconnus. Ce protocole présente toutefois l'avantage de permettre l'établissement de transferts automatisés au moyen de scripts serveur. Dans presque tous les autres cas, SFTP constituerait un bien meilleur choix. Il existe toutefois une nouvelle application nommée SCP2, qui fait appel au protocole SFTP pour effectuer les transferts, mais qui demeure une application à ligne de commande.

Clients FTP

Le client FTP est l'application FTP installée sur l'ordinateur client. Il est à noter que pour utiliser des protocoles de transfert sécurisés, il faut que des clients FTP prennent en charge SSH2 ou SSL/TLS, ce qui pourrait poser problème aux clientèles ordinaires du monde de la traduction. Cela constitue toutefois une solution de choix si l'on souhaite transférer des documents de nature délicate par l'intermédiaire d'Internet. L'application gratuite FileZilla est un excellent client FTP qui prend en charge les protocoles ci-dessus. Une version serveur distincte est aussi disponible gratuitement à filezilla.sourceforge.net.

J'aimerais vous quitter sur une citation de Carl Sagan, un autre auteur de science-fiction renommé : « Notre société fait preuve d'une dépendance exquise envers la science et la technologie, alors que peu de personnes savent quoi que ce soit à leur sujet. »

Je souhaite que cet article remédie quelque peu à cette situation. ■

SOURCES

Gibson Research Corporation, « Shields Up!! », Port Authority Database, Port 21 », 2003
URL : grc.com/port_21.htm

Vamsi Krishna, « Overview of SFTP, FTPS, SCP and FTP », 23 mars 2006
URL : geekswithblogs.net/bvamsi/archive/2006/03/23/73147.aspx

Wikipedia, L'encyclopédie libre, « Transmission Control Protocol », 6 avril 2006
URL : fr.wikipedia.org/wiki/Transmission_Control_Protocol

Wikipedia, L'encyclopédie libre, « Port (logiciel) », 31 mars 2006
URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Port_%28logiciel%29

Wikipedia, L'encyclopédie libre, « Secure Shell », 12 avril 2006
URL : fr.wikipedia.org/wiki/Secure_shell

Wikipedia, L'encyclopédie libre, « Transport Layer Security », 20 avril 2006
URL : fr.wikipedia.org/wiki/Transport_Layer_Security



Wordsleuth

by Katherine Barber

Brand Awareness

From the time they take their first mouthful of Pablum or their first bounce in a Jolly Jumper, Canadians are exposed to brand names that have become part of our language.

I was standing at the grocery checkout with a bottle of no-name bleach recently. “Do you want a bag for your Javex?” asked the cashier. It would strike any Canadian as absurd to say, “This isn’t Javex, this is just bleach!”, so ingrained is the generic use of this trade name in our linguistic makeup. Javex (pronounced jaVEX by many Newfoundlanders) is just one of our very own trade names. Canadians even use *javex* as a verb, as in “I was javexing my undies.”

The name Javex has an interesting etymology. Bleach was known for a time as *Javel water*, which was a translation of the French *eau de Javel* which in turn comes from Javel, a village, now part of Paris, where a solution of sodium hypochlorite was first used as bleach. In Quebec, you still sometimes see *Javel water* on bleach labels and in some texts whose writers are strongly influenced by French.

Trade names that we take for granted could cause us problems when we’re travelling. Say you come down with motion sickness;

“Do you want a bag for your Javex?”

your first Canadian instinct is to go to the drugstore for some Gravol (it doesn’t matter if it’s the actual Gravol brand or the generic dimenhydrinate pills; who ever asks for dimenhydrinate in Canada?). If you were to ask for Gravol in an American or British drugstore, they would think, perplexedly, that you are asking for gravel. The trade name they use is Dramamine.

Likewise, if you sprain something, a request for a Tensor bandage will get you nowhere in the U.S., where elasticized bandages are known by another trade name, Ace bandages.

If you have a headache, Aspirin is, fortunately, a word that is recognized throughout the English-speaking world. In fact, outside of Canada, it has lost its trade name status altogether. But in Canada,

only Bayer has the legal right to call its tablets of acetylsalicylic acid Aspirin. As a result, Canadians have another name for the substance, ASA (the full form being a bit of a mouthful!). Although most Canadians are unlikely to ask for an ASA when they have a headache, they are at least familiar with the abbreviation, unlike other speakers of English.

Now consider the predicament of this person:

How many cans of varsol it’s going to take us before we get his fingers de-crazy-glued from his reading glasses is anybody’s guess, but we won’t give up until we finally free him.

Onset, Oct./Nov. 1994, p. 11

Let's hope he doesn't crazy-glue himself in the States, where no one would know that Varsol is mineral spirits (the name, coined by Imperial Oil, is a blend of varnish-maker's solvent).

While we're in the hardware department, imagine the perplexity of someone confronted with the problem of opening a crate fastened with Robertson screws without a Robertson screwdriver! The very efficient Robertson screwdriver was invented in the early 20th century by a businessman in Milton, Ontario, but unfortunately has not caught on outside of Canada.

Confusion could also be caused by another very common trade

name, Arborite. The laminate used for countertops and tables is known only as Formica in other countries. In Britain, Arborite is a toxic substance that you put on tree stumps to cause them to rot. The British must wonder why Canadians have so much of it in their kitchens!

Another thing that Canadians may have in their kitchen is a bag of Cheezies. Apparently these cheese snacks, which have been part of the Canadian diet since 1949, are called "cheese doodles" by Americans.

A fairly recent entrant in the Canadian trade name sweepstakes is the interesting verb *purolate* meaning to ship by courier, derived

of course from Purolator, the name of a Canadian courier company. Although we have not yet added it to the *Canadian Oxford Dictionary*, it is definitely a candidate for the third edition, since a recent Google search found almost 700 examples of it, including use in the Ontario legislature.

So the next time you take a Graval to combat queasiness brought on by eating too many Cheezies and then inhaling the fumes when javexing down your Arborite countertops, just think how very Canadian you are being! ■

Suite de la page 16

Il ne s'agit pas de laisser tomber le couperet sur le mot, mais de reconnaître le niveau de langue où il essaie de faire son nid : la langue populaire, parlée, c'est-à-dire une langue qui a besoin d'infractions pour rester vivante, et où on transgresse allégrement les règles. Mais quand on se met à transgresser à temps plein dans la langue écrite, ce n'est plus très convaincant. ■

NOTES

- 1 2^e éd, Boréal, 2002, « Boréal compact », p. 49.
- 2 *Sauvages*, Boréal, 2006, p. 28.
- 3 Respectivement, *La Presse*, 22 novembre 2005 et 12 avril 2006.
- 4 29 novembre 2004.
- 5 5 avril 2005.
- 6 AFP, 30 mars 2006. Cyberpresse.ca, 6 avril 2006. *Le Soleil*, 16 août 2005. *La Presse*, 25 mai 2002. *Courrier international*, 25 février 2005. AFP, 12 février 2005. *Le Soleil*, 14 février 2005.
- 7 4 décembre 2003.
- 8 Cyberpresse.ca, 22 mai 2005.
- 9 2^e éd., Hachette et Duculot, 1998, § 595.

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers et Frédéric Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Devoir (janvier-février 2006)

On est là dans un discours de **concurrence victimaire**.

Derrière la façade d'un **Parlement à l'italienne** [pizza Parliament?], il y a un gouvernement de rechange en puissance.

Le Nouvel Observateur (février 2006)

Quand on rentre sur le central de Roland-Garros le jour de la finale, la meilleure façon d'**arroser les bâches**, c'est de **jouer petit bras** : je crois profondément que quand on a choisi un grand dessein, une grande ambition, une grande aventure, on n'a pas le droit de refuser de prendre de risque.

Le Monde (février-mars 2006)

Un amendement prévoit toutefois que le fonds d'indemnisation « sera **abondé** par des contributions » versées par les **semenciers**.

la version initiale du rapport, qui pourrait être **modifiée à la marge** [légèrement retouchée] avant d'être officialisée

Libération (avril 2006)

Une fraude aux élections générales coïnciderait avec des **scores staliniens** obtenus dans plusieurs circonscriptions par des candidats des milices.

Terminometro : invitation à la Conférence internationale « tradaptation, technologie, nomadisme » (avril 2006)

Jusqu'où peut-on/doit-on accepter la **technologisation** de nos pratiques? Jusqu'où cette technologisation affecte-t-elle traduction et adaptation (**tradaptation**)?

Pratiques et espaces culturels hybrides; acculturation, hybridité et logique de la globalisation; **transculturation**

Le Soir en ligne (29 mars 2006)

Il est clair que depuis l'invention des baladeurs, on constate davantage de signes de **toxicité sonore**.

Jeune Afrique (avril 2006)

Seuls les mauvais esprits verront un rapport entre le jugement au vitriol porté à l'encontre du régime « **clanique** » d'Idriss Déby Itno et la volonté à peine cachée de certaines compagnies pétrolières américaines de voir ce dernier quitter le pouvoir...

Agence France-Presse (janvier-février 2006)

La loi votée dans le Maryland met le problème de la hausse des dépenses de santé **sur l'écran radar** des États-Unis.

Un petit comité à **haut niveau** doit encore en débattre.

En 2007, les ventes mondiales devraient **peser** huit milliards.

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : 819-997-4730 Fax : 819-997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : 613-941-5995 Fax : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-5943
Fax : 819-953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2006

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 819-994-5943
Fax: 819-953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2006

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-glossaires sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS215
- A18



L'Actualité **LANGAGIÈRE** **LANGUAGE** Update

VOLUME 3 | 3 | SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2006

Le langagier : un pont entre les cultures **Language Professionals: Bridging Cultures**

Interpreting on Parliament Hill
En cabine sur la Colline du Parlement

Drop or Not to Drop Parentheses in Telephone Numbers

« à l'année longue »

Usage Update: Verbifying

L'aménagement jurilinguistique au Canada
Jurilinguistic Management in Canada

Des plans, des domaines, des ordres et autres curiosités

Una frontera inteligente para el siglo XXI

Test Your Knowledge of Canadiana!

Sommaire

Summary

Le langagier : un pont entre les cultures / Language Professionals: Bridging Cultures

Francine Kennedy, page 5

Le thème de la Journée mondiale de la traduction – « Plusieurs langues, une profession » – rappelle le rôle central que jouent les langagiers dans le monde actuel, à la fois franchissant et protégeant les barrières linguistiques./The theme of International Translation Day – Many Languages – One Profession – is a reminder of the central role language professionals play in today's world, bridging and at the same time safeguarding language barriers.

Quand les deux font la paire... / The Dynamic Duo

Sylvie Drolet, page 8

En mai dernier, en l'espace de vingt-quatre heures, la terminologie a été à l'honneur sur deux tribunes. Pleins feux sur la créativité lexicale, les dernières avancées de TERMIUM* et l'impact des nouvelles technologies./In May, terminology took centre stage at two separate events in the space of twenty-four hours. In the limelight were lexical creativity, TERMIUM*'s latest breakthroughs and the impact of new technology.

La taille du diamant / Diamond Cutting

Linda de Champlain, page 11

Colettes, taille cœur, brillantage et mise en huit : voyez comment l'industrie du diamant a créé les pièces de votre collection personnelle./Culets, heart-shaped brilliant cut, brillianteering and eight work: see how the diamond industry created the pieces that make up your personal collection.

Interpreting on Parliament Hill / En cabine sur la Colline du Parlement

Carol Card, page 14

Alone in their booths, headphones at the ready, some fifty interpreters translate the debates on Parliament Hill. Parliamentary bills, new security measures, repartee, they have to do it all./Isolés dans leur cabine, coiffés d'un casque d'écoute, une cinquantaine d'interprètes traduisent les débats sur la Colline du Parlement. Propositions de loi, nouvelles mesures de sécurité, plaisanteries, tout y passe.

To Drop or Not to Drop Parentheses in Telephone Numbers

Fanny Vittecoq, page 16

The demand for telephone numbers has grown to such an extent in Canada that, in some areas, we now have to dial ten digits to make a call./La demande de numéros de téléphone s'est tellement accrue au Canada que dans certaines régions les dix chiffres doivent maintenant être composés pour établir la communication.

Mots de tête : « à l'année longue »

Frédérin Leroux fils, page 18

Quelques exemples dénichés outre-mer incitent l'auteur à penser qu'à l'année longue n'est peut-être pas le calque qu'on croit./A few examples from overseas lead the author to believe that the phrase à l'année longue, contrary to popular belief, may not be a calque.

Usage Update (Part I): Verbifying

Frances Peck, page 20

To action, to access, to impact, to prioritize... English loves creating verbs, especially from nouns. While this is all very well, once they have been created, they still have to pass the usage test./To action, to access, to impact, to prioritize... L'anglais aime créer des verbes, surtout à partir de noms. C'est très bien. Mais une fois créés, encore doivent-ils passer au crible du bon usage.

L'aménagement jurilinguistique au Canada / Jurilinguistic Management in Canada

Ilana Auverana, page 22

La jurilinguistique connaît un formidable essor au Canada depuis 25 ans. Multiplication des services de rédaction et de traduction, travaux de normalisation, publication de dictionnaires, formation : la liste est impressionnante./In the past twenty-five years, jurilinguism in Canada has grown by leaps and bounds. The impressive list of achievements includes the proliferation of editing and translation services, standardization initiatives, publication of dictionaries and training.

Traduire le monde : les noms de guerres et de révolutions

André Racicot, page 25

La Révolution française a-t-elle été plus importante que la révolution américaine? C'est ce que donne à penser certaine convention orthographique adoptée par les grands dictionnaires./A capital question: Was the French Revolution more important than the American Revolution? A writing convention adopted by the major dictionaries may lead you to think that this is the case.

O Pavel: Curso Interativo de Terminologia

Sueli Santos, página 26

Des plans, des domaines, des ordres et autres curiosités

Jacques Desrosiers, page 27

Sur le plan social et culturel ou sur les plans social et culturel? Les ouvrages tendent à trancher la question de façon catégorique, mais quel que soit leur camp ils butent vite sur des contre-exemples./Should we say sur le plan social et culturel or sur les plans social et culturel? Reference books tend to be quite categorical about the issue. However, no matter which side of the divide they come down upon, they quickly run into contradictory examples.

En avoir ou pas

Frédérin Leroux fils, page 30

El Rincón Español: Una frontera inteligente para el siglo XXI

Yolande Bernard, página 31

Después de los atentados terroristas del 11 de septiembre de 2001, se instauró una nueva forma de gestionar la frontera que comparten Canadá y Estados Unidos. El presente artículo ofrece un panorama de las iniciativas aplicadas con el fin de hacer más segura la circulación de personas y mercancías en dicha frontera.

Tech Files: Repetition Management / Carnet techno : Gérer la répétition

Ian Van Audenhaege, page 34

One way to avoid having to retype the same text again and again is to use macros. While the author reminds us how to create macros, he also discusses a new labour-saving tool: the programmable keypad./Pour éviter de retaper constamment des parties de texte identiques, il y a bien sûr les macros, que l'auteur nous rappelle comment créer, mais surtout un outil de pointe : des pavés aux touches configurables.

Wordsleuth: Test Your Knowledge of Canadiana!

Katherine Barber, page 40

So you think you are perfectly familiar with Canadian English and all its marvellous idiosyncracies. You may, on the other hand, be a come-from-away. Here are thirty questions that will shed some light on the issue./Vous prétendez bien connaître l'anglais canadien avec toutes ses fantaisies? Ou n'êtes-vous qu'un come-from-away? Trente questions pour mettre la chose au clair.

Glanures

page 42



Mot de la rédaction

A Word from the Editor

Translation: Paul Cowan

Septembre, déjà. À tous les professionnels de la langue, les vœux les plus sincères de l'équipe à l'occasion de la Journée mondiale de la traduction.

Le moment me paraît tout indiqué pour souligner la grande effervescence qui règne *sur les plans* linguistique et technologique dans l'industrie langagière au Canada, et plus particulièrement en Outaouais où avaient lieu coup sur coup, en mai dernier, la troisième réunion du Conseil national de terminologie et le VI^e Symposium du Conseil fédéral de terminologie, ainsi que l'ouverture officielle du Centre de recherche en technologies langagières. De vibrants exemples de vitalité! Cette santé se manifeste aussi au jour le jour chez les interprètes de la Chambre des communes, qui œuvrent à *l'année longue* au cœur même de l'arène politique canadienne, et chez les terminologues affectés aux travaux d'aménagement jurilinguistique dans le cadre de la Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles (PAJLO).

L'été est derrière nous, donc : fini le farniente. Profitez de la rentrée pour lire la recommandation du Bureau de la traduction sur l'écriture des numéros de téléphone à dix chiffres et pour aiguïser vos connaissances sur les canadianismes anglais, sur le vocabulaire trilingue de la frontière intelligente ou encore sur le bon ou le mauvais aloi de verbes d'action comme *to contact*, *to action* et *to interface*. Viendra ensuite l'hiver, puis le temps des Fêtes... grâce au *Vocabulaire de la taille du diamant*, vous disposerez de la terminologie nécessaire pour expliquer à l'être aimé comment a été façonnée la pierre que vous lui aurez offerte.

Mais trêve de plaisanterie. La planète continue d'être secouée par des guerres et des révolutions qui portent des noms dont la graphie pose parfois problème. Majuscule, trait d'union? Ce n'est pas une mince affaire, l'usage variant d'une source à l'autre. Heureusement, il existe en contrepartie des outils informatiques qui soulagent les traducteurs et les rédacteurs de certaines tâches fastidieuses et répétitives. Tout n'est pas que pensum dans ce métier!

Already September! Our whole team sends best wishes to all language professionals on the occasion of International Translation Day.

Don't look now, but there's a big buzz in Canada's language industry, both in linguistic and technological terms. And nowhere more so than in the Outaouais, which last May, in quick succession, hosted the third meeting of the National Terminology Council and the Sixth Symposium of the Federal Terminology Council, while the same month saw the official opening of the Language Technologies Research Centre. The sector is really feeling its oats, as is evidenced every day by the House of Commons interpreters, who year-in year-out (*à l'année longue*) deal with the nitty-gritty of Canadian politics, and by the terminologists assigned to jurilinguistic management under the PAJLO program (Promoting Access to Justice in Both Official Languages).

Summer is over, so no more lazy, hazy, crazy! Get back into the swing of things by familiarizing yourself with the Translation Bureau's recommendation on the format for writing 10-digit telephone numbers and by brushing up on such things as Canadian English idioms, the trilingual vocabulary of the intelligent border, and the right or wrong use of verbifying, for example in *to contact*, *to action* and *to interface*. Then comes winter, then the holidays... you'll be able to look up, in the new *Diamond Cutting Vocabulary*, the terminology you need to tell your sweetie just how that rock you splashed out on was cut.

All joking aside, the planet is constantly reeling from wars and revolutions whose names can sometimes pose spelling problems. Capitals? Hyphens? It's hard to know, as sources disagree. Fortunately, we do have software tools to relieve translators and editors of some tiresome repetitive tasks. It doesn't have to be all drudgery!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs

Our Contributors

Directeur/Director

Gabriel Huard, trad. a.

Redactrice en chef/Editor

Martine Racette, trad. a.

Rédacteur en chef adjoint/ Assistant Editor

Jacques Desrosiers

Comité de lecture/ Review Committee

Densise Cyr

Shirley Hockin

Normand Lemieux

Frédérin Leroux fils

Bruno Loblachon

Charles Skeete

Rafael Solis

Conception graphique/ Graphic design

laboom.ca

Ilana Auverana est juriste terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Ilana Auverana** is a lawyer-terminologist working in the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, a book of word histories. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, un recueil d'histoires de mots.

Yolande Bernard, terminologue réviseure au Bureau de la traduction, est responsable de l'enrichissement du volet espagnol et portugais de TERMIUM®. / **Yolande Bernard** is a terminologist-reviser with the Translation Bureau; she is responsible for updating the Spanish and Portuguese terminological component of TERMIUM®.

Carol Card was a translator and training co-ordinator with the Translation Bureau before she became a parliamentary interpreter in 1995. Today, she is part of the team of House of Commons interpreters. / **Carol Card** est devenue interprète parlementaire en 1995, après avoir fait une première carrière de traductrice et de responsable de la formation au Bureau de la traduction. Elle fait aujourd'hui partie de l'équipe d'interprètes affectée au parquet de la Chambre des communes.

Linda de Champlain est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique, où elle a travaillé principalement dans des domaines techniques tels l'aéronautique, l'environnement, les plastiques, la plomberie et, plus récemment, les diamants. Depuis plusieurs années, elle est également responsable de la formation à l'interrogation de *TERMIUM Plus*® dans les universités et au Bureau de la traduction de la région montréalaise. / **Linda de Champlain** is a terminologist at the Terminology Standardization Directorate, where she has worked primarily in technical fields such as aeronautics, the environment, plastics, plumbing and, more recently, diamonds. For several years, she has also been responsible for providing training on how to consult *TERMIUM Plus*® in universities and at the Translation Bureau, Montréal Region.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Sylvie Drolet, diplômée en traduction et en rédaction de l'Université du Québec en Outaouais, est agent de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Sylvie Drolet** is a project officer with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She holds a degree in translation and writing from the Université du Québec en Outaouais.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Frances Peck has been a freelance writer and editor since 1990 and has taught grammar and writing courses, mostly for the University of Ottawa, for over two decades. She now works and lives in Vancouver. / **Frances Peck** est rédactrice et réviseure autonome depuis 1990. Elle a enseigné la grammaire et la rédaction pendant plus de vingt ans, surtout pour le compte de l'Université d'Ottawa. Elle vit et travaille maintenant à Vancouver.

André Racicot, traducteur-conseil au service de traduction du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A translator/language adviser with the translation unit of the Department of Foreign Affairs and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Sueli Santos est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Sueli Santos** is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. / **Ian Van Audenhaege** est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangerie du Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, terminologue et conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction des *Clefs du français pratique* de TERMIUM® et du *Coin linguistique du gouvernement du Canada*. / Terminologist and language adviser at the Translation Bureau's French Linguistic Services, **Fanny Vittecoq** is a member of the team responsible for preparing TERMIUM®'s *Clefs du français pratique* and the *Coin linguistique du gouvernement du Canada*.

Abonnement (S52-4/3-3)

1 an (4 numéros) en 2006 (S52-4/3-3)
\$19,95 CAN.

Le numéro
\$5,00 CAN.

Prendre l'abonnement en 2006 à l'adresse de l'éditeur
pour le Canada, adresse aux États-Unis, au Mexique et
dans les autres pays: 613 993-9272

Subscription Rates (S52-4/3-3)

1 year (4 Issues) and 1 Annual Index
\$19.95 CAN.

The Issue
\$5.00 CAN.

Prendre l'abonnement en 2006 à l'adresse de l'éditeur
pour le Canada, adresse aux États-Unis, au Mexique et
dans les autres pays: 613 993-9272



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

Le langagier : un pont entre les cultures Language Professionals: Bridging Cultures

Translation: Joana Kratz

Les besoins grandissants de communication dans un monde multiculturel exigent de plus en plus le recours à des spécialistes de la langue. Ce qui justifie, sans nul doute, le choix du thème de la Journée mondiale de la traduction 2006, « Plusieurs langues – Une profession ». En retenant ce thème, la Fédération internationale des traducteurs, qui représente plus de 60 000 professionnels répartis dans 50 pays, évoque la nécessité de reconnaître le caractère professionnel du travail des langagiers dans le contexte actuel du village global.

Growing communication needs in a multicultural world mean that language specialists are increasingly in demand. This undoubtedly justifies the choice of the theme Many Languages—One Profession for International Translation Day 2006. In choosing this theme, the International Federation of Translators, which represents more than 60,000 professionals in 50 countries, points to the need to recognize the professional nature of the work of language specialists in the current context of the global village.

La pluralité des cultures

Il ne suffit pas de connaître deux langues pour devenir traducteur ou interprète. Les professions langagières font appel à une connaissance étendue des mots et à des connaissances culturelles, générales et spécialisées. Le philosophe français Paul Ricœur exprime la dimension de la profession en faisant valoir que « la traduction, c'est la médiation entre la pluralité des cultures et l'unicité de l'humanité. [Elle] constitue la réplique au phénomène irrécusable de la pluralité humaine ... »¹.

La langue est la première expression de la culture. Le langagier facilite la communication en permettant à des interlocuteurs qui s'expriment dans des langues différentes de dialoguer sur un pied d'égalité. À vrai dire, les traducteurs et les interprètes jouent le rôle de médiateurs entre les cultures en assurant le transfert non seulement du sens mais également des notions et idées culturelles contenues dans le texte ou le discours de départ. Par conséquent, le langagier est un spécialiste à la fois de la langue et des cultures.

Cultural plurality

Becoming a translator or an interpreter requires more than knowing two languages. Language professionals must have an extensive knowledge of words and cultural, general and specialized knowledge. The French philosopher Paul Ricœur described the profession's importance when he argued that to translate was to mediate between cultural plurality and human uniqueness and that translation was the response to the undeniable phenomenon of human plurality.¹

Language is the primary expression of culture. Language professionals facilitate communication by putting people who speak different languages on an equal footing. In fact, translators and interpreters act as mediators between cultures by transmitting not only the meaning of but also the cultural notions and ideas contained in source texts and spoken words. Language professionals are therefore not only language specialists but also cultural experts.

La professionnalisation du travail des langagiers

Le Canada ayant adopté deux langues officielles, le français et l'anglais, ses langagiers sont au cœur des communications entre le gouvernement et les citoyens. Et comme la population canadienne est multiculturelle, le Bureau de la traduction offre des services de traduction et d'interprétation dans plus de 100 langues autochtones et étrangères.

Au sein de la fonction publique fédérale, le Bureau de la traduction est le seul organisme autorisé à embaucher des professionnels langagiers de catégorie TR. Le Bureau reconnaît le traducteur, l'interprète et le terminologue comme des professionnels à part entière. Pour accéder à la profession aujourd'hui, ils doivent se soumettre à un certain nombre d'exigences, dont celle de posséder un baccalauréat en traduction. Dans bien des cas, les traducteurs détiennent également un diplôme dans un autre domaine comme la biologie, le droit ou le génie. Quant à l'interprète, outre un baccalauréat en traduction, il est titulaire d'une maîtrise en interprétation.

En définitive, de par leur expertise linguistique et culturelle, les professionnels langagiers « transcendent la barrière linguistique tout en protégeant celle-ci parce qu'elle est une source d'identité »². On a recours à un ingénieur professionnel pour ériger un pont entre deux rives. Au même titre, les professionnels langagiers créent des ponts entre les cultures, un rôle crucial dans le monde multiculturel d'aujourd'hui.

Bonne Journée mondiale de la traduction!

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

NOTES

- 1 Paul Ricœur, « Cultures, du deuil à la traduction » in *Le Monde*, mardi 25 mai 2004.
- 2 *Le monde selon Mathieu*, Société Radio-Canada, entrevue avec Donald Barabé, vice-président, Services professionnels, Bureau de la traduction, 19 mai 2006.

Professionalizing the work of language specialists

Canada having adopted two official languages, English and French, the country's language professionals are at the heart of communications between the government and the public. As Canada's population is multicultural, the Translation Bureau offers translation and interpretation services in more than 100 Aboriginal and foreign languages.

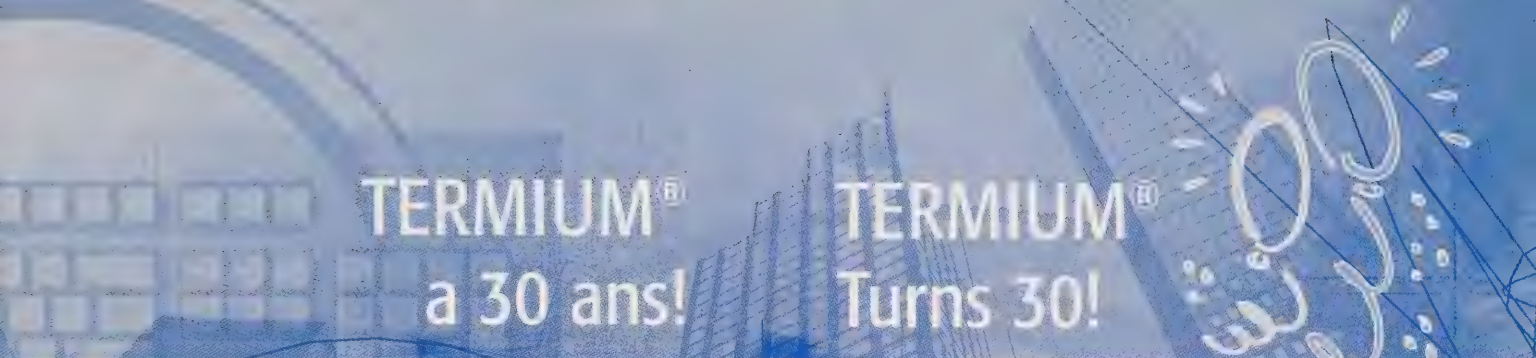
Within the federal public service, the Translation Bureau is the only entity authorized to hire language professionals in the TR category. The Bureau recognizes translators, interpreters and terminologists as professionals in their own right. To enter the language profession today, translators, interpreters and terminologists have to satisfy certain requirements, including holding a bachelor's degree in translation. Many translators also have diplomas in other fields, such as biology, law or engineering. In addition to a bachelor's degree in translation, interpreters must have a master's degree in interpreting.

Through their linguistic and cultural expertise, language professionals not only transcend the language barrier but also protect it because it is a source of identity.² We mandate professional engineers to build bridges between two shores of a river. Similarly, language professionals build bridges between different cultures, thus playing a crucial role in today's multicultural world.

Happy International Translation Day!

NOTES

- 1 Paul Ricœur, « Cultures, du deuil à la traduction, » *Le Monde*, Tuesday, May 25, 2004.
- 2 *Le monde selon Mathieu*, interview with Donald Barabé, Vice-President, Professional Services, Translation Bureau. Canadian Broadcasting Corporation (French programming), May 19, 2006.



TERMIUM® a 30 ans!

TERMIUM® Turns 30!

Translation: Renata Isajlovic

La banque de données linguistiques du gouvernement du Canada fête ses 30 ans cette année. Le produit phare du Bureau de la traduction n'a cessé de se bonifier au fil des ans; il compte maintenant 3,6 millions de termes de pointe dans tous les domaines de l'activité humaine, 158 988 fiches dotées d'un volet en espagnol et pas moins de 14 outils d'aide à la rédaction en français, en anglais et en espagnol.

Le Bureau de la traduction rend hommage aux artisans de la banque, dont un bon nombre, collaborateurs de la première heure, travaillent toujours à la Direction de la normalisation terminologique : Louise Baudouin-Tardif, Estelle Beauregard, Yolande Bernard, Marie-Hélène Borsanyi, Maurice Chartrand, Suzanne Corbeil, Ghislain Dionne, Berthe Dunlevie, Madelynn Fleet, Mariette Grandchamp-Tupula, Jean Lepage, Marie-Thérèse Mocanu, Diane Nolet, Michèle Plamondon, Margot Robichaud, Linda Robitaille, Charles Skeete, Doris St-Amour, Suzanne Thibault-Richard et Michèle Valiquette.

Le Bureau félicite aussi tous les autres employés, jeunes et moins jeunes, qui œuvrent à l'enrichissement de TERMIUM®, et qui font de la banque un outil de premier choix dont la réputation n'est plus à faire, au Canada comme à l'étranger.

Joyeux anniversaire, TERMIUM®!

This year marks the 30th anniversary of TERMIUM®, the Government of Canada's linguistic data bank. The Translation Bureau's flagship product has only improved with age: it now has 3.6 million up-to-the-minute terms in all fields of human activity, 158,988 records featuring Spanish entries and no fewer than 14 writing tools in English, French and Spanish.

The Translation Bureau would like to take this opportunity to pay homage to the architects of the data bank, a good number of whom have worked on it from the outset and continue to do so at the Terminology Standardization Directorate: Louise Baudouin-Tardif, Estelle Beauregard, Yolande Bernard, Marie-Hélène Borsanyi, Maurice Chartrand, Suzanne Corbeil, Ghislain Dionne, Berthe Dunlevie, Madelynn Fleet, Mariette Grandchamp-Tupula, Jean Lepage, Marie-Thérèse Mocanu, Diane Nolet, Michèle Plamondon, Margot Robichaud, Linda Robitaille, Charles Skeete, Doris St-Amour, Suzanne Thibault-Richard and Michèle Valiquette.

The Bureau would also like to congratulate its other young and not-so-young employees for contributing to the expansion of TERMIUM® and making it a tool of choice whose reputation is firmly established in Canada and abroad.

Happy birthday, TERMIUM®!

Quand les deux font la paire... The Dynamic Duo

Sylvie Drolet

Translation: Barbara McClintock

Dans le cadre des activités des réseaux nationaux, la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction tenait en mai 2006 deux journées importantes : la troisième rencontre annuelle du Conseil national de terminologie (CNT) et le VI^e Symposium du Conseil fédéral de terminologie (CFT).

As part of its national network activities, the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) organized two special events in May 2006: the third annual meeting of the National Terminology Council (NTC) and the Sixth Symposium of the Federal Terminology Council (FTC).

Devant la nécessité grandissante de gérer la terminologie à l'échelle nationale, la DNT a mis sur pied le CNT en mai 2003. Composé de représentants de chaque province et territoire et de représentants du Bureau de la traduction, le CNT se veut un forum où les participants ont l'occasion de mettre en commun leur savoir-faire afin de créer une synergie propice à la promotion de la terminologie. C'est donc dans cet esprit que, le 11 mai 2006, 16 représentants venus de partout au Canada, de la Colombie-Britannique à Terre-Neuve-et-Labrador en passant par le Grand Nord, se sont rencontrés dans les locaux du Bureau de la traduction.

En avant-midi, Roger Racine, directeur de la Gestion de la technologie du Bureau, a fait un exposé sur TERMIUM V[®] et ses tiroirs, qui a piqué la curiosité de l'auditoire et suscité des questions stimulantes. Le reste de la matinée a été consacré aux échanges entre les participants, qui ont eu l'occasion de donner un aperçu de leurs réalisations et des travaux en cours dans leurs administrations respectives. En après-midi, une des représentantes du Québec au Conseil national, Annie Galarneau, terminologue à l'Office québécois de la langue française, a donné un atelier sur la créativité lexicale. Cet atelier était une première, et l'an prochain, un autre membre sera invité à nous faire profiter de son expertise.

Faced with a growing need for the nationwide management of common terminology, the TSD set up the NTC in May 2003. Consisting of representatives from each province and territory and the Translation Bureau, the NTC is intended to be a forum where participants have the opportunity to pool their expertise, which creates synergy and promotes terminology. It was for that purpose that, on May 11, 2006, 16 representatives from as far away as British Columbia, Newfoundland and Labrador, and the Far North, met in the Translation Bureau's offices.

In the morning, Roger Racine, Director of Technology Management at the Translation Bureau, gave a presentation on TERMIUM V[®] and its compartments. His talk stimulated the audience's curiosity, and many thought-provoking questions were raised. During the rest of the morning, the participants were able to talk with each other and had the opportunity to present overviews of their achievements and current projects in their respective administrations. In the afternoon, one of Quebec's representatives on the National Council, Annie Galarneau, a terminologist at the Office québécois de la langue française, gave a workshop on lexical creativity. This workshop was a first, and next year another member will be invited to share his or her expertise.



Marie-Éva de Villers

Le clou de la journée a été la remise du *Vocabulaire de la taille du diamant*¹ à Maryse Perraud, du Service de la traduction du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest. Cet ouvrage produit à la demande de M^{me} Perraud traite exclusivement de la taille du diamant, domaine caractérisé jusqu'à maintenant par l'absence de terminologie en français.

Le lendemain, les représentants des provinces et des territoires étaient conviés avec quelque 90 autres invités au VI^e Symposium du CFT.

Composé de représentants de 19 ministères et organismes fédéraux, le CFT est administré par la DNT. Il offre à ses membres une tribune leur permettant d'échanger de l'information et de s'entraider dans la gestion et la normalisation de la terminologie.

Depuis le premier symposium, les thèmes ont gravité autour des nouvelles technologies, de la normalisation, de la néologie et des outils informatiques. Pour le VI^e Symposium, le choix s'est arrêté sur « Terminologie et lexicographie : les deux font la paire! ».

La DNT avait invité pour l'occasion deux grands noms du monde lexicographique canadien : Marie-Éva de Villers, directrice et chercheuse agrégée aux HEC et auteure du *Multidictionnaire de la langue française*, et Katherine Barber, rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary*. Toutes deux ont entretenu les participants de l'évolution des langues française et anglaise au Canada et ont expliqué avec brio les obstacles auxquels se butent les lexicographes.

The highlight of the day was the presentation of the *Diamond Cutting Vocabulary*¹ to Maryse Perraud of the Translation Service of the Government of the Northwest Territories. The publication, prepared at Ms. Perraud's request, deals exclusively with diamond cutting, a field where French terminology was sorely lacking.

The next day, the representatives of the provinces and territories were invited with some 90 other guests to attend the FTC's Sixth Symposium.

Composed of representatives from 19 federal departments and agencies, the FTC is administered by the TSD. It offers members a forum for sharing information and helping each other with terminology management and standardization.

Since the first symposium was held, the themes have included new technologies, standardization, neology and computer tools. For the Sixth Symposium, the theme was "Terminology and Lexicography: a Dynamic Duo!"

For the occasion, the TSD invited two big names in the world of Canadian lexicography, Marie-Éva de Villers, Director and Researcher at the *École des hautes études commerciales* and author of the *Multidictionnaire de la langue française*, and Katherine Barber, editor-in-chief of the *Canadian Oxford Dictionary*. Both speakers entertained the guests on how the French and English languages in Canada have evolved and explained some of the hurdles that lexicographers must overcome.

Terminology was discussed by the author of the *Diamond Cutting Vocabulary*, Linda de Champlain, who explained the various steps in preparing a terminology publication and the difficulties faced when proposing equivalents.

These talks illustrated the fact that terminology and lexicography have a lot in common.

Le volet terminologique a été assuré par l'auteure du *Vocabulaire de la taille du diamant*, Linda de Champlain, qui a expliqué les différentes étapes de la préparation d'une publication terminologique et les difficultés à surmonter lorsqu'on doit proposer des équivalents.

Ces différents exposés ont permis de constater que la terminologie et la lexicographie ont beaucoup de points en commun.

Enfin, pour ajouter un aspect ludique à la journée, l'équipe du *Coin linguistique* du Bureau de la traduction avait concocté un jeu interactif, *Êtes-vous un accro des mots?* Ce jeu humoristique a donné l'occasion aux invités de mettre leurs connaissances à l'épreuve tout en s'amusant.

Somme toute, deux journées bien remplies et fort appréciées des participants tant par la qualité des conférenciers que par la formule retenue. ■

NOTE

- 1 Disponible gratuitement sur le site du Bureau de la traduction à l'adresse : www.bureaudelatraduction.gc.ca/pwgsc_internet/fr/publications/gratuit_free_e.htm



Katherine Barber

Finally, adding a touch of humour to the day, the Translation Bureau's *Language Nook* team devised an interactive game called "*Are you a Language Buff?*" This fun game put the guests' knowledge to the test in a light-hearted way.

Overall, the two days were greatly appreciated by participants because of both the calibre of the speakers and the format of the events. ■

NOTE

- 1 Available at no charge on the Translation Bureau's Web site: www.translationbureau.gc.ca/pwgsc_internet/en/publications/gratuit_free_e_diamond_e.htm

Linda de Champlain

Translation: Joana Kratz

Le Vocabulaire de la taille du diamant a été établi à la demande de Maryse Perraud, du Service de la traduction du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest, dans le cadre des activités du Conseil national de terminologie.

The Diamond Cutting Vocabulary was produced in response to a request from Maryse Perraud of the Government of the Northwest Territories' Translation Service, as part of the National Terminology Council's activities.

Riche de quelque 920 notions, ce bulletin de terminologie est le fruit de recherches effectuées à partir du dépouillement d'un corpus constitué de documents du Collège Aurora (établissement d'enseignement post-secondaire des Territoires du Nord-Ouest), d'ouvrages spécialisés et de nombreux documents Internet. La participation de spécialistes a été un atout dans la réalisation de ce projet. En effet, la visite de deux tailleries à Matane, des rencontres avec une ex-tailleuse de diamants et le chef de production chez Diarough Canada ainsi que les avis d'une gemmologue et évaluatrice m'a permis de clarifier plusieurs notions complexes.

Comme son nom l'indique, l'ouvrage traite d'un seul aspect de la valorisation du diamant, celui de la taille. Sans prétendre à l'exhaustivité, je crois toutefois être parvenue à rassembler une nomenclature cohérente et relativement complète pour ce sous-domaine de l'industrie diamantaire.

Cet ouvrage anglais-français représente une percée dans le monde éminemment anglophone de l'industrie diamantaire. En effet, celles et ceux qui enseignent ou pratiquent l'art de la taille connaissent bien les problèmes de dénomination en français qui touchent les opérations, les équipements ou l'outillage. Il m'a par conséquent fallu proposer plusieurs équivalents.

Outil de communication par excellence, le *Vocabulaire de la taille du diamant* s'adresse aux acteurs de l'industrie diamantaire désireux de travailler dans la langue de leur choix, mais aussi aux langagiers qui rendent ce choix possible.

Covering some 920 concepts, this terminology bulletin was produced from research data taken from a collection of works including documents published by Aurora College (a post-secondary educational institution in the Northwest Territories), specialized works and a host of Internet documents. Specialists made an important contribution to this project. In fact, our visits to two cutting factories in Matane, meetings with a former diamond cutter and Diarough Canada's head of production, and input from a gemmologist and appraiser helped me clarify several complex concepts.

As its title suggests, this publication deals with only one aspect of diamond valorization: cutting. While it cannot be considered exhaustive, it contains a list of terms that is coherent and relatively complete for this subfield of the diamond industry.

This English-French work signals a breakthrough in the predominantly Anglophone world of the diamond industry. In fact, those who teach or practise the art of cutting are intimately familiar with the problems encountered when it comes to naming concepts in French for operations, equipment and tools. As a result, I had to propose many equivalents.

A key communication tool, the *Diamond Cutting Vocabulary* is not only for diamond industry stakeholders wishing to work in the language of their choice but also for the language professionals who make this choice possible.

Vous pouvez consulter le *Vocabulaire de la taille du diamant* sur le site extranet du Bureau de la traduction, à l'adresse suivante :

bureaudelatradsuction.gc.ca/pwgsc_extranet/fr/publications/gratuit_free_f.htm

ainsi que sur Internet :

www.bureaudelatradsuction.gc.ca/pwgsc_internet/fr/publications/gratuit_free_f.htm.

De plus, le contenu du vocabulaire a été versé dans *TERMIUM Plus*®, la banque de données linguistiques du gouvernement du Canada, à l'adresse www.termium.gc.ca.

Vous trouverez ci-dessous quelques entrées du vocabulaire. ■



À gauche/left, Maryse Perraud; à droite/right, Linda de Champlain

The *Diamond Cutting Vocabulary* can be consulted on the Translation Bureau's extranet site:

bureaudelatradsuction.gc.ca/pwgsc_extranet/fr/publications/gratuit_free_e.htm

and on the Internet at:

www.bureaudelatradsuction.gc.ca/pwgsc_internet/fr/publications/gratuit_free_e.htm

The vocabulary's contents have also been entered in *TERMIUM Plus*®, the Government of Canada's linguistic data bank, available at www.termium.gc.ca.

Below are some entries from the vocabulary. ■

<p>balancing naturals Manipulating the diamond so that the remaining naturals are of similar size.</p>	<p>équilibre des naturels (n.m.) (prop.) Taille effectuée pour que les naturels préservés soient de dimensions semblables.</p>
<p>bearding beard (n.) Tiny, numerous, hairlike fractures extending into the stone caused by coarse bruting or heat generated during crossworking and brilliantteering.</p>	<p>barbe (n.f.) [Europe] frange (n.f.) [Canada] Défaut apparaissant au rondiste à la suite d'un débrutage trop rapide et donnant l'impression que celui-ci a de petits poils.</p>
<p>counter dop counter pot A dop that is placed opposite the main dop on the right side of the sawing head to hold the smaller half of the diamond in place. NOTE Part of a sawing machine.</p>	<p>contre-dop (n.m.) (prop.) contre-pot (n.m.) Dop opposé au dop principal, du côté droit de la tête de sciage, pour maintenir la plus petite section du diamant. NOTA Partie d'une machine de sciage.</p>
<p>crown facet top facet upper facet The facet above the girdle of a cut diamond.</p>	<p>facette de couronne (n.f.) facette supérieure (n.f.) Facette au-dessus du rondiste d'un diamant taillé.</p>
<p>dogging NOTE When one leg of the tang lifts as a result of the polisher not holding the tang down firmly.</p>	<p>dogging (n.m.) (prop.) NOTA Jargon signifiant que l'une des pattes de la pince se soulève lorsque le tailleur n'applique pas une pression uniforme.</p>

full cut A brilliant cut fashioned with at least 57 facets; 58 if there is a culet.	taille pleine (n.f.) pleine taille (n.f.) Taille en brillant qui comporte au moins 57 facettes; 58 s'il y a une colette.
girdle (n.) A narrow band which circumscribes the edge of the plane separating the crown and pavilion of a polished diamond.	rondiste (n.m.) Bord d'un diamant taillé, situé entre la couronne et la culasse.
heart heart-shaped brilliant cut heart-shape brilliant cut heart-shaped brilliant heart-shape brilliant heart brilliant cut heart cut A cutting style having a heart-shaped girdle outline and brilliant-like facets.	cœur (n.m.) taille cœur (n.f.) cœur taille brillant (n.m.) (prop.) forme cœur taille brillant (n.f.) (prop.) brillant forme cœur (n.m.) brillant cœur (n.m.) Taille en forme de cœur ayant les facettes de la taille brillant.
mandrel tray A metal tray with holes used to hold dops or pots with the diamonds upright.	support pour dops (n.m.) (prop.) support pour pots (n.m.) (prop.) Plateau métallique perforé servant à ranger les dops, le diamant vers le haut.
open a window open a diamond To cut a small facet on a coated rough diamond in order to see inside the crystal.	ouvrir un diamant ouvrir une fenêtre Tailler une petite facette, appelée fenêtre, sur un diamant brut enrobé de façon à voir à l'intérieur du cristal.
pot (n.) polishing pot A small holder that is used to secure a diamond in a dop. NOTE Part of a tang.	pot (n.m.) Pièce métallique fixée au dop et sur laquelle on sertit le diamant. NOTA Partie d'une pince.
setting verstellen The act of setting a diamond into a dop for sawing, bruting or polishing. NOTE <i>verstellen</i> : Dutch term.	sertissage (n.m.) Fixation du diamant dans un dop de sciage, de débrutage ou de taille.
tang (n.) tong (n.) polishing tang A polishing arm with dops, pots, platforms and claws, used to hold the diamond in the correct position for polishing.	pince (n.f.) pince de taille (n.f.) Outil manuel servant à maintenir le diamant à tailler dans la bonne position. En forme de bras, il peut comprendre un dop, un pot, un pot à angle droit et des griffes.
wet diamond powder mixture diamond powder mixture diamond paste A mixture of dry, powdered boart and high grade oil (e.g. olive oil).	égrisée (n.f.) poudre de diamant humide (n.f.) Pâte à base d'huile et de poudre de diamant, en général industriel, pour tailler et polir le diamant.

Interpreting on Parliament Hill

En cabine sur la Colline du Parlement

Carol Card

Traduction : Joanne Brassard

I'm feeling a bit at sea. You see, I've just completed four days of training to join the team of twelve interpreters that provides service for the House of Commons. Day in and day out, working from English to French or French to English, this group interprets every intervention made by members of Parliament on the floor of the House: motions and points of order, contentious opposition questions and one-minute statements containing several "minutes" worth of witticisms or information, long and short speeches on legislation and current issues.

The members of the House team and some forty other colleagues make up the Parliamentary Interpretation Service, which provides interpretation services for members of Parliament and senators. By law, anyone participating in a parliamentary meeting can speak in either official language. And, thanks to the work of the interpreters, those listening in the room or elsewhere (through television or the Internet) can likewise choose to do so in English or French.

So on a typical day, teams of interpreters are busy with their headsets and microphones, documents and notepads, conveying meaning in the other language in booths all over Parliament Hill and beyond. From sittings of the House of Commons and the Senate to Cabinet meetings, press conferences and the many committee meetings, all proceedings are instantly available in both English and French. While some meetings are held in camera (confidentiality and discretion are key qualities of interpreters), most are public. At sittings of House of Commons and Senate committees, for example, members may be examining proposed legislation or carrying out an in-depth study of a major issue. Witnesses—whether it is Stephen Lewis talking eloquently and persuasively about the AIDS situation in Africa or a departmental official justifying new security measures contained in a government bill—generally give a short presentation

Je me sens un peu désorientée. Voyez-vous, je viens tout juste de terminer quatre jours de formation dans le but de grossir les rangs de l'équipe de douze interprètes qui fournit des services à la Chambre des communes. Jour après jour, travaillant du français vers l'anglais ou vice-versa, ce groupe interprète chaque intervention faite par les députés sur le parquet de la Chambre : motions et rappels au Règlement, polémiques soulevées par l'opposition, déclarations d'une minute au contenu débordant de mots d'esprit ou d'information, courts ou longs discours sur la législation et les enjeux de l'heure.

L'équipe de la Chambre et une quarantaine de collègues forment le Service d'interprétation parlementaire, qui fournit des services aux députés et aux sénateurs. La loi confère à toute personne qui participe à une réunion du Parlement le droit de s'exprimer dans l'une ou l'autre des langues officielles. Et, grâce au travail des interprètes, ceux qui écoutent dans la salle ou ailleurs (à la télévision ou sur Internet) peuvent également choisir de le faire en français ou en anglais.

Donc, dans une journée type, des équipes d'interprètes munis de casques d'écoute et de microphones, de documents et de blocs-notes, s'affairent depuis leurs cabines à transmettre le sens des interventions dans l'autre langue partout sur la Colline du Parlement et ailleurs. Des séances de la Chambre des communes et du Sénat aux réunions du Cabinet, en passant par les conférences de presse et les nombreuses réunions de comité, tous les débats sont disponibles instantanément en français et en anglais. Bien que certaines séances se tiennent à huis clos (le respect de la confidentialité et la discrétion sont des qualités essentielles de l'interprète), la plupart sont publiques. Lors des séances des comités de la Chambre des communes et du Sénat, par exemple, les membres peuvent étudier un projet de loi ou examiner en profondeur une question de première importance. Les témoins – qu'il

and then answer questions from committee members. When committees travel, interpreters accompany them. Destinations include not only major centres for public hearings at downtown hotels but also, depending on the committee's focus, locations off the beaten path such as federal penitentiaries, army bases and fish farms. Needless to say, interpreters end up seeing many faces of Canada over their careers.

This is the challenging work I have been doing for the past few years, and now I will be concentrating mainly on the Green Chamber as a member of the House of Commons interpretation team. Out of the frying pan and into the fire? Time will tell. During the recent training, experienced colleagues smiled knowingly when certain rules or events in the House were mentioned. They easily made the connection between the various items in the Projected Order of Business, the Order Paper and the Standing Orders. I sighed, wondering how I would ever remember where to find those amendments to legislation when the Speaker (or is it the Clerk?) started reading them out in rapid-fire succession. ■

All the Buzz

Maclean's (July 1, 2006)

They decided to eat locally for a year—only what was grown and processed within a 100-mile radius of their Vancouver home. Their diet has inspired several “**locavore**” communities in the U.S. and Canada.

s'agisse de Stephen Lewis parlant de la situation du sida en Afrique d'un ton éloquent et persuasif ou d'un représentant ministériel justifiant les nouvelles mesures de sécurité contenues dans un projet de loi du gouvernement – présentent généralement un court exposé et répondent ensuite aux questions des membres du comité. Lorsque les comités se déplacent, les interprètes les accompagnent. S'ils fréquentent les grands centres et les hôtels du centre-ville pour la tenue d'audiences publiques, les interprètes sortent également des sentiers battus et se rendent dans des endroits inusités, comme des pénitenciers fédéraux, des bases militaires et des piscicultures, au gré des travaux du comité qu'ils accompagnent. Il va sans dire que les interprètes finissent par voir bien des facettes du pays au cours de leur carrière.

Voilà le travail stimulant que je fais depuis quelques années, et je me concentrerai dorénavant sur la « salle verte », à titre de membre de l'équipe d'interprétation de la Chambre des communes. Vais-je tomber de Charybde en Scylla? Le temps le dira bien. Au cours de ma récente formation, des collègues chevronnés ont souri d'un air entendu à la mention de certaines règles ou activités de la Chambre. Ils font facilement le lien entre les divers points de l'Ordre projeté des travaux, le Feuilleton et le Règlement. Je soupire en me demandant comment j'arriverai à me souvenir où trouver toutes ces modifications lorsque le président (ou est-ce plutôt le greffier?) commencera à les lire à fond de train. ■

To Drop or Not to Drop Parentheses in Telephone Numbers

Fanny Vittecoq

Translation: Joana Kratz

A few years ago, the Canadian Radio-television and Telecommunications Commission (CRTC) introduced 10-digit local dialling—the mandatory dialling of area codes followed by the seven-digit telephone numbers for local telephone calls. Ten-digit dialling is already being used in some areas of Canada and is becoming standard practice throughout North America. Since June 17, 2006, subscribers living in regions with area codes 450, 514, 519, 613 and 819 have had to dial 10 digits for all local calls.

This measure has become necessary to make up for the lack of available telephone numbers, given increased demand for numbers in Canada. By requiring people to dial 10 digits instead of seven for local calls, between Gatineau and Ottawa for example, the same seven-digit telephone number can be used in both the 819 and 613 areas, thus making thousands of numbers available.

Not only telephone users but also those who write telephone numbers will be “called on” to make the changes. A small adjustment had to be made, since the traditional parentheses around area codes indicate that dialling the code is not necessary for all calls.

Space or hyphen after the area code?

The Telecommunications Alliance—an alliance newly formed by Bell, Rogers, Telus, Fido, Télébec, Sprint Canada, Allstream and Vidéotron, the telephone companies represented by the Association des compagnies de téléphone du Québec and the Ontario Telecommunications Association—recommends inserting a **non-breaking space** after the area code and a hyphen after the central office code, e.g. 819 555-5555. It also recommends putting a non-breaking space following 1 and 800-, 888-, 900- and 976-type codes, e.g. 1 800 555-5555.

The Office québécois de la langue française and the *Guide de rédaction du gouvernement de l'Ontario* support these recommendations, and in 2002, a *Terminology Update* contributor, Barbara Collishaw, made similar suggestions for English usage in her article “How to Write Telephone Numbers in Canada.”

However, both the Canadian Number Administrator (CNA) and the North American Numbering Plan Administration (NANPA) recommend inserting a **hyphen** after the area code, e.g. 819-555-5555,

which seems logical. In fact, this form is gaining currency. Indeed, CNA and NANPA are working closely with the CRTC, which, in accordance with section 46.1 of the *Telecommunications Act*, is authorized to administer “numbering resources used in the functioning of telecommunications networks, including the portion of the North American Numbering Plan resources that relates to Canadian telecommunications networks.” Numbering issues that fall under the jurisdiction of the CRTC are dealt with by the Canadian Steering Committee on Numbering.

In contrast, the International Telecommunication Union advises using *no* hyphen in North American telephone numbers in its recommendation entitled “Notation for National and International Telephone Numbers, E-mail Addresses and Web Addresses” (ITU-T E.123, 2001), e.g. (819) 555 5555.

The International Organization for Standardization has produced no standards for writing telephone numbers.

Translation Bureau's recommendation

The Translation Bureau makes the following recommendation to federal public servants:

From now on, area codes should be followed by a **hyphen** rather than inserted between parentheses, e.g. 819-555-5555.

This applies to all Canadian telephone numbers, as well as to cell phone, pager and fax numbers. It also applies to toll and toll-free numbers, with a hyphen having to be inserted after 1 and 800-, 888-, 900- and 976-type codes, e.g. 1-800-555-5555. Periods (e.g. 819.555.5555) and spaces (e.g. 1 888 555 5555) between groups of digits should be avoided. Furthermore, with the use of a non-breaking hyphen between groups of digits, telephone numbers will not be truncated at the end of a line.

The Translation Bureau has decided to adopt the same presentation in English as in French, that is, to insert a hyphen between groups of digits, a style also favoured by the *Canadian Press Style Book* (2004).

Even though 10-digit dialling is not yet mandatory in all areas of Canada, this new way of writing telephone numbers can be used as of now. From a technical point of view, it is accepted almost everywhere. ■

SOURCES

- 1 International Telecommunication Union (ITU). Recommendation ITU-T E.123. "Notation for National and International Telephone Numbers, E-mail Addresses and Web Addresses." 2001. Recommendation ITU-T E.164. "The International Public Telecommunication Numbering Plan." 2005.
- 2 International Organization for Standardization (ISO). www.iso.org.
- 3 Standards Council of Canada, www.scc.ca.
- 4 Canadian Radio-television and Telecommunications Commission (CRTC), www.crtc.gc.ca (04.05.06).
- 5 *Canadian Central Office Code (NXX) Assignment Guidelines* (2004). Produced by the Canadian Steering Committee on Numbering (CSCN) and approved by Telecom Decision CRTC 2004-60.
- 6 Canadian Steering Committee on Numbering (CSCN), www.crtc.gc.ca/cisc/eng/cisf3f_a.htm (09.05.06).
- 7 Canadian Number Administrator (CNA), www.cnac.ca (04.05.06).
- 8 North American Numbering Plan Administration (NANPA), www.nanpa.com (04.05.06).
- 9 Telecommunications Alliance, www.dial10.ca (04.05.06).
- 10 Bell Canada's Communications Department.
- 11 Office québécois de la langue française, Banque de dépannage linguistique (04.05.06).
- 12 *La Francilette*, No. 20, May 15, 2006.
- 13 *Le français au bureau* (2005).
- 14 *Guide de rédaction du gouvernement de l'Ontario*, www.onterm.gov.on.ca/guide.pdf.
- 15 *Canadian Press Style Book* (2004).
- 16 Barbara Collishaw, "How to Write Telephone Numbers in Canada," *Terminology Update*, Vol. 35, No. 1 (2002).
- 17 *Telecommunications Act*, laws.justice.gc.ca/en/t-3.4/263796.html.

All the Buzz

The Ottawa Citizen (May 2006)

Several reports have suggested some highly educated younger women are leaving the world of work in order to stay home and raise families, something the *New York Times* dubbed the "**opt-out revolution**."

André Poulin works from home for the St-Hubert barbecue chicken restaurant chain. Being disabled, "**homeshoring**" is a good option for him and his employer.



Mots de tête

Frédélin Leroux fils

« à l'année longue »

La tête n'a pas épargné « à l'année longue », mot à l'année longue.
(Voir *Wattier, Le Dictionnaire*, 1 à 92)

Les défenseurs de la langue font un métier ingrat. Ils doivent souvent avoir l'impression de prêcher dans le désert. Ou de semer sur l'onde (comme dit le poète). Ils s'époumonent depuis des années à nous rappeler qu'il ne faut pas dire à l'année longue, par exemple, mais nous continuons de faire la sourde oreille.

Nous disons aussi, bien sûr, à la journée longue. Et on voit même à la semaine longue, mais moins fréquemment. La plupart des ouvrages recommandent de dire à longueur d'année/de journée/de semaine. Évidemment, comme l'indique Guy Bertrand¹, il y a d'autres façons d'exprimer la même idée : toute la journée, l'année durant, voire à cœur de semaine. Bien que cette dernière tournure soit considérée comme vieillie, « on aurait tort de ne pas l'utiliser », ajoute-t-il. On trouve en effet à cœur de journée dans le *Littré*, avec une citation de Saint-Simon. Je ne l'ai vue nulle part ailleurs, sauf dans le *Harrap's* français-anglais, et seulement depuis l'édition de 2001. De fait, le *Harrap's* donne « à cœur de jour », et d'après

les occurrences sur Internet, c'est le tour que nous préférons dans une proportion de neuf pour un.

Malgré les mises en garde de nos grammairiens et chroniqueurs de langue, je dois confesser que j'ai un petit faible pour à l'année longue. Cela tient peut-être en partie au fait que nul autre que le très peu laxiste auteur du *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada* l'a déjà employée². C'était en 1959! Et l'encre du journal était à peine sèche que Dagenais se faisait rabrouer tout aussi sec par une lectrice indignée : « c'est choquant de l'entendre dire par nos gens instruits ». L'accusé répondra qu'il n'est pas convaincu que c'est une faute. Il trouve l'expression « bien construite », et se demande s'il ne s'agirait pas plutôt d'un « vieux provincialisme », car des Français lui auraient affirmé qu'on disait encore dans certaines régions du centre de la France « bavarder à la journée longue ».

Un an plus tard, de retour d'un voyage en France où il n'a trouvé aucune trace de cette locution, Dagenais se résignera à la ranger

parmi les canadianismes. Mais il s'est peut-être repenti un peu vite. Irène de Buisseret³, par exemple, qualifie la tournure de « rustique » ou « villageoise ». Ce qui pourrait laisser penser qu'elle y voit aussi un provincialisme. D'après un autre ouvrage⁴, c'est un archaïsme.

Mais dès 1957, Bélisle⁵ en fait un canadianisme, comme Dulong⁶ trente ans plus tard. Entre-temps, le *Petit Guérin express* (1985) lui accole l'étiquette de québécoisme. Deux ouvrages non québécois enregistrent l'expression comme canadianisme. En 1975, le *Dictionnaire du français vivant*⁷ la donne, en annexe, dans une liste de canadianismes établie par deux professeurs de Montréal. Et on la rencontre dans les dernières éditions du *Harrap's*, mais dans la partie français-anglais seulement. Aucun n'y voit l'influence de l'anglais. Ou ne prend la peine de le signaler.

Ceux qui y voient un calque (« all year long ») sont encore plus nombreux : Robert Dubuc⁸, Louis-Paul Béguin⁹, Marie-Éva de Villers¹⁰, le *Colpron*¹¹, le *DQA*¹², Lionel Meney¹³, Jean Forest¹⁴, et j'en passe. Mais je

ne suis pas absolument convaincu que ce soit le cas. Car j'en ai trouvé deux exemples ailleurs que chez nous. Dans la *Grande Encyclopédie Larousse*, Paul Claval, professeur à l'Université de Paris-IV, écrit : « les Canaries offrent des séjours à l'année longue ». Et un historien, Robert Mandrou, emploie une tournure à peine différente : « la côte Atlantique, ouverte sur la mer en année longue » (j'ai malheureusement perdu la source). Ces citations datent de 1976 et 1971. Où ces auteurs sont-ils aller pêcher ça? Chez nous? Mystère.

Que ce soit un canado-québécisme ou un anglicisme, il serait intéressant de savoir depuis quand nous l'employons. J'aurais donné trois exemplaires de mes *Mots de tête* pour trouver une citation du 19^e siècle, ou du début du 20^e à la rigueur, mais nous devons nous contenter d'exemples plus récents. Sur Internet, on trouve plus de 48 000 occurrences, dont une bonne cinquantaine du Journal des débats de la Chambre des communes, et presque sept fois plus de celui de l'Assemblée nationale du Québec.

Dans mes propres fiches, entre autres exemples, j'en ai deux de Pierre Bourgault (*Journal de Montréal*), de 1997 et de 1998 ; un de l'ex-président du Conseil de la langue française, membre du Haut Conseil de la francophonie, qui date de 1990 : « la construction des chemins de fer va donner au Québec un débouché commercial vers la mer à l'année longue »¹⁵. Quelques années avant que Dagenais ne se fasse gourmander, un romancier « plein-airiste » avant l'heure l'emploie : « Pourra-t-on, avec les ans, pagayer encore à la journée

longue, partager avec soixante livres sur le dos? »¹⁶. Enfin, dans deux nouvelles d'Yves Thériault, qui datent à peu près de la même époque (l'éditeur a négligé d'indiquer la date de parution), j'en ai trouvé deux autres, dont cette variante : « Buvant sec à soirée longue avec les Blancs »¹⁷.

Mon dernier exemple, une autre variante, serait nettement plus vieux. J'emploie le conditionnel à dessein, car l'auteur qui rappelle ce souvenir quarante ans plus tard n'indique pas sa source : « le *Droit* cite à la page longue un article de *L'Action française* que le Saint-Père vient de condamner »¹⁸. C'est un prélat italien, Mgr Andrea Cassulo, qui aurait prononcé ces mots... en 1928. Certes, l'abbé Groulx avait une bonne mémoire, mais on est quand même un peu étonné d'entendre ce « canadianisme » dans une bouche italienne.

Malgré tous les exemples que j'ai donnés (et les milliers sur Internet), je peux comprendre que vous hésitez à l'employer. Car les condamnations sont nombreuses. Mais pour vous faire perdre vos scrupules, que vous soyez du bord des opposants ou des hésitants, il suffirait peut-être d'écouter plusieurs fois la chanson d'un parolier du groupe Beau Dommage. Dans *Attendre à l'année longue qu'arrive enfin l'été*, Pierre Bertrand la martèle pas moins de vingt-quatre fois! Comment résister à pareille sirène?

Il faut dire qu'avec les hivers que nous avons, quand arrive enfin l'été, il y a de quoi s'exciter... ■

NOTES

- 1 Guy Bertrand, *400 capsules linguistiques*, Lanctôt, 1999.
- 2 Gérard Dagenais, *Le Devoir*, 21.9.59.
- 3 Irène de Buisseret, *Guide du traducteur*, Ottawa, ATIO, p. 64 (*Deux langues, six idiomes*, p. 49).
- 4 Auteur collectif, *Les mots dits grands maux*, Société d'énergie de la baie James, 1980.
- 5 Louis-Alexandre Béglise, *Dictionnaire de la langue française au Canada*, Béglise, 1957.
- 6 Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, Larousse, 1988.
- 7 Davau, Cohen et Lallemand, *Dictionnaire du français vivant*, Bordas, 1975, p. 1305.
- 8 Robert Dubuc, *Objectif : 200*, Leméac, 1971.
- 9 Louis-Paul Béguin, *Un homme et son langage*, L'Aurore, 1977.
- 10 Marie-Éva De Villers, *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec-Amérique, 1988.
- 11 Constance Forest et Louis Forest, *Le Colpron*, Beauchemin, 1994.
- 12 Jean-Claude Boulanger, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, DicoRobert, 1993.
- 13 Lionel Meney, *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.
- 14 Jean Forest, *Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois*, Triptyque, 2006.
- 15 Michel Plourde, introduction à *La question du jour – Resterons-nous français ?* de Faucher de Saint-Maurice, Hurtubise HMH, 1990, p. 16.
- 16 Harry Bernard, *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Éditions du Bien public, 1953, p. 10.
- 17 Yves Thériault, *L'herbe de tendresse*, VLB Éditeur, 1983, p. 128 et 223.
- 18 Lionel Groulx, *Mémoires*, tome 2, Fides, 1971, p. 374.



Usage Update (Part 1): Verbifying

Frances Peck

Actions speak louder than words, so it's not surprising that action words speak louder than other words. We English users cherish our verbs. We love their activity, we rely on their tenses and when we can't find ones we like, we create our own—especially from nouns. As Ernest Gowers, editor of the second edition of Fowler's Modern English Usage (1965), commented in his entry on contact as a verb, "It is an ancient and valuable right of the English people to turn their nouns into verbs when they are so minded."

In short, we verbify. And why not? Why be satisfied with naming something when we can *do* the thing? The trouble is, it takes time for new verbs to settle down, to become widely accepted, to lose the whiff of unacceptability that clings to them long after their transformation from nouns. *Contact* is a good example. As a verb meaning "to get in touch with," *contact* emerged in the 1920s, but it spent decades in linguistic limbo before being sanctioned by dictionaries and usage authorities.

Many verbs favoured in business and government writing have entered the language this way, starting out as nouns but morphing into verbs. Careful writers and speakers need to keep up with where these verbs fit along the usage spectrum: generally not accepted, on the fringes of acceptability or standard at last. Here's how some of today's workplace verbs stack up.

Generally not accepted

1. **Action to mean *act on, look after, reply to, handle*.**

NOT

It is imperative that you *action* these research requests as soon as possible so that we can publish our report on time.

Most dictionaries don't list *action* as a verb at all. The couple that do (the *Canadian Oxford* is one) provide a very specific definition: to bring legal action against (*he has actioned his neighbours for destroying his lawn*

ornaments). For the time being, it's wise to avoid using *action* as a more general verb. Otherwise you might find yourself in the embarrassing predicament of an Ottawa communications firm a few years back whose marketing material promised "results our clients can *action*."

2. **Reference to mean *refer to, mention, supply, provide*.**

NOT

When you call the repair shop, please *reference* the serial number of your photocopier.

Like *action*, *reference* has a limited meaning as a verb: to provide with references, or to cite in or as a reference (*her article referenced last year's polar bear study*). There's little reason to use the verb in the more general disputed sense when there are many familiar verbs to do the job.

On the fringes

New usages are like invasive species—once they gain a toehold in the language, they are loath to let go. They settle in, spread themselves around, start popping up in dictionaries and then find grudging acceptance among usage authorities. Here are three verbs from business and government writing that, despite continued debate, have endured long enough to be edging their way toward acceptance. However, they're not fully there. For that reason, use these verbs cautiously, if at all, recognizing that some language experts will object.

1. **Access to mean *gain access to, obtain, get*.**

MAYBE NOT

For just \$42 a month, the "Your Money Is Our Money" VIP customer package allows you to *access* our full range of banking services.

Access as a verb is undisputed in computer lingo, where it means to gain access to data or to obtain data from (*anyone can access our database*). It's also gaining

acceptance as a verb meaning to enter a building or a place (*he accessed the construction site through the security gate*). But in less technical situations, consider using a less technical verb.

2. *Interface* to mean *interact, communicate, deal with*.

MAYBE NOT

Having accepted that humans are as important as winged creatures, Elsa has vowed to *interface* more effectively with the other members of her bird-watching group.

Interface is like *access*, another computer verb that has caught on in wider circles. The verb is accepted when it means to interact with another computer system or program (*our system interfaces with the regional network*), but in other situations, a more human verb might be preferable.

3. *Transition* to mean *transform, change, move, undergo a transition*.

MAYBE NOT

Unreal Housing Inc. *is transitioning* to a new kind of sales organization, with a new focus.

Transition is not listed as a verb in most current dictionaries. However, it has made it into the latest editions of the *Canadian Oxford* (2nd edition, 2004) and *Merriam-Webster's Collegiate* (11th edition, 2003). This is one verbification on its way to becoming standard. In the meantime, though, it's worth thinking twice about using it in careful, precise prose.

Standard

1. *Impact* (with or without *on*) to mean *have an impact on, affect, influence*.

FINE

The town council's new beer garden restrictions will *impact* (*impact on*) the success of our beach volleyball fundraiser.

One of the most hotly contested usages of the late twentieth century, *impact* as a synonym for *affect* has won the day and is now endorsed by dictionaries and usage authorities. Certain writers and editors, conditioned for years to expunge the verb, still shudder at its use. But it's time to conquer our squeamishness: *impact* has moved beyond reproach.

2. *Orientate* as a variant of *orient*.

FINE

If you are a first-time Husqvarna owner, this video will *orientate* you to the basic features of this magnificent chainsaw.

In the past, some usage commentators have objected to *orientate* because it carries an extra syllable and is a linguistic newcomer compared to *orient*. However, "newcomer" is a relative term here. *Orientate* has occupied a place in the language since the mid-nineteenth century and is in fact preferred to its shorter counterpart in British English. With both variants considered standard, you're safe to use whichever you prefer.

3. *Prioritize*—but not *priorize*, a non-standard Canadianism.

FINE

Mr. Tate refused to buy Tiffany all seven items on her birthday wish list; he advised her to *prioritize* her requests.

Some writers wonder about *prioritize*, with the suspicious *-ize* ending that's among the verbifier's favourite tools. Widely reviled when it sprang up in the 1960s, *prioritize* has since become well established in the language and fully entrenched in the dictionaries. Stylistically speaking, the verb is bureaucratic and perhaps worth replacing in general writing. But in many workplaces, it's become a natural part of the lexicon.

Forever on the move

Decade after decade, new verbs infiltrate and enrich our language. Some are necessary accompaniments to new technologies. Verbs such as *televise*, *xerox*, *fax* and *e-mail* have gained acceptance for obvious reasons. Others, including some of the verbs discussed above, may seem less necessary. Still, new verbs satisfy our basic need to express ourselves a bit differently, a bit more precisely, as our society and our culture evolve. For that reason, while we must guard against non-standard verbs that may confuse our readers, we must also welcome the newly legitimate verbs that continue to move our language forward. ■

L'aménagement jurilinguistique au Canada

Jurilinguistic Management in Canada

Iliana Auverana

Translation: Monica Chamberlain

Née au début des années 1980, la jurilinguistique a élargi son champ d'activité. Comme l'affirme Jean-Claude Gémard dans le nouvel ouvrage Jurilinguistique : entre langues et droits, « elle ne se cantonne plus aux domaines précurseurs de la législation et de la traduction mais couvre aussi la lexicographie et la terminologie, la rédaction des textes juridiques de tous ordres – notamment des décisions de justice et des contrats –, leur révision et leur interprétation »¹. L'évolution des besoins jurilinguistiques et des politiques gouvernementales en la matière ainsi que les initiatives des jurilinguistes nous permettent de parler d'aménagement jurilinguistique. Cette expression désigne l'ensemble des programmes ou des activités établies pour gérer les besoins linguistiques des francophones et des anglophones dans un contexte juridique. En raison de la situation particulière du Canada en tant que pays bijuridique et bilingue, les pouvoirs publics et la communauté juridique jouent un rôle particulier dans l'aménagement jurilinguistique canadien. En nous inspirant en partie du modèle de l'aménagement linguistique², nous présenterons, en trois volets, certains des programmes ou des activités mises sur pied.

Statut de la langue du droit

En 1978, le ministère de la Justice établit la politique de la corédaction des lois et règlements fédéraux en français et en anglais. Les rédacteurs de ces textes sont appuyés par des jurilinguistes³. Avec l'entrée en vigueur du *Code civil du Québec* en 1994, ce ministère met aussi en œuvre son initiative d'harmonisation⁴ de la législation fédérale avec le droit civil du Québec. Cette initiative, jumelée à sa Politique sur le bijuridisme législatif de 1995, permet de garantir que les versions française et anglaise des textes législatifs reflètent les concepts, les institutions et la terminologie du droit civil et de la common law.

Since its inception in the early 1980s, jurilinguistics has broadened its scope. As Jean-Claude Gémard states in the new work Jurilinguistics: Between Law and Language, [translation] "It is no longer limited to the parent fields of legislation and translation, but also includes lexicography and terminology, drafting all types of legal texts – in particular court decisions and contracts – their revision and interpretation."¹ The evolution of jurilinguistic needs and government policies in this area as well as the initiatives of jurilinguists allow us to talk about jurilinguistic management. This expression refers to all the programs or activities established to manage the linguistic needs of Anglophones and Francophones in a legal context. Given Canada's particular situation as a bijural and bilingual country, government and the legal community play a specific role in Canadian jurilinguistic management. Drawing in part on the language management model,² we will present, in three parts, some of the programs or activities developed.

Status of the language of law

In 1978, the Department of Justice established the policy on joint drafting of federal statutes and regulations in English and French. Legislative drafters are supported by jurilinguists.³ With the coming into force of the new *Civil code of Québec* in 1994, the Department also implemented the program to harmonize⁴ federal legislation with Quebec civil law. This initiative and the Department's 1995 policy on legislative bijuralism ensure that the English and French versions of legislative texts reflect the legal concepts, institutions and terminology of civil and common law.

Les associations des juristes d'expression française des différentes provinces de common law (AJEF) et leur fédération travaillent à l'intégration de la langue dans la pratique du droit. Elles offrent des services jurilinguistiques afin d'améliorer l'accès à la justice dans la langue de leur choix aux minorités de langue officielle.

Le code linguistique

Financés par le Fonds d'appui à l'accès à la justice dans les deux langues officielles du ministère de la Justice dans le cadre de la Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles (PAJLO), le Centre de traduction et de terminologie juridiques de Moncton (CTTJ) et le Centre de traduction et de documentation juridiques d'Ottawa (CTDJ) collaborent à la normalisation de la terminologie française du vocabulaire de la common law⁵ avec l'Institut Joseph-Dubuc de Winnipeg, le Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec (CRDPCQ) et le Bureau de la traduction. Ainsi paraît, en mars 2005, le *Lexique du droit des fiducies (common law)*. Une publication partielle de la terminologie du droit des contrats et du droit des délits sera bientôt disponible sur les sites du Bureau de la traduction et de Justice Canada.

En outre, le ministère de la Justice finance à la fois la rédaction du *Juridictionnaire : Recueil des difficultés et des ressources du français juridique*⁶, dont des éditions provisoires sont publiées périodiquement depuis 1991, et les projets de recherche pour la mise à jour de JURITERM (la banque terminologique de la common law).

La terminologie du droit civil québécois est répertoriée par le CRDPCQ. Le Centre élabore une nouvelle version du *Dictionnaire de droit privé et lexiques bilingues* qui sera divisée en une série de dictionnaires indépendants. Deux de ces dictionnaires sont déjà parus⁷ et d'autres sont en cours de rédaction⁸. Le volet français-anglais de ces dictionnaires est financé par le Fonds d'appui.

Pour mettre en valeur les travaux de jurilinguistique au Canada et favoriser les échanges entre jurilinguistes et autres praticiens du langage du droit, le ministère de la Justice a créé l'Institut d'été de jurilinguistique. Sa première rencontre annuelle a eu lieu le 5 août 2005 à la Faculté de droit de l'Université McGill.

The associations of French-speaking jurists of the various common law provinces (AJEF) and their federation are working to improve integration of the French language in the practice of law. They offer jurilinguistic services to improve access to justice for official language minorities in the language of their choice.

The linguistic code

Financed by the Access to Justice in Both Official Languages Support Fund of the Department of Justice as part of Promoting Access to Justice in Both Official Languages (PAJLO), the Centre de traduction et de terminologie juridiques in Moncton (CTTJ) and the Centre for Legal Translation and Documentation in Ottawa (CLTD) are working on the standardization of French common law terminology⁵ with the Institut Joseph-Dubuc in Winnipeg, the Quebec Research Centre for Private and Comparative Law (QRCPC) and the Translation Bureau. Accordingly, in March 2005, the *Law of Trusts Glossary (Common Law)* was published. A partial publication on the terminology of contract and tort law will soon be available on the Translation Bureau and Justice Canada sites.

Furthermore, the Department of Justice funds both the *Juridictionnaire : Recueil des difficultés et des ressources du français juridique*,⁶ draft versions of which have been published periodically since 1991, and research projects to update JURITERM (the common law terminology bank).

Quebec civil law terminology is catalogued by the QRCPC. The Centre is developing a new version of the *Private Law Dictionary and Bilingual Lexicons* that will be divided into a series of independent dictionaries. Two of these dictionaries have already been published,⁷ and others are being written.⁸ The English-French aspect of these dictionaries is funded by the Support Fund.

To promote jurilinguistic work in Canada and exchanges among jurilinguists and other legal language professionals, the Department of Justice created the Summer Jurilinguistics Institute. Its first annual meeting was on August 5, 2005, at the Faculty of Law of McGill University.

Formation

L'Institut Joseph-Dubuc donne une formation jurilinguistique au personnel des tribunaux, aux praticiens et aux juges de tout le Canada. Il existe également un programme de perfectionnement professionnel des procureurs bilingues.

Récemment, l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa a mis sur pied un programme de maîtrise en traduction juridique à l'intention des juristes intéressés à se spécialiser en traduction, en révision ou en rédaction juridiques. Ce programme est considéré comme une première en Amérique du Nord.

La jurilinguistique prend de l'ampleur si l'on en juge par le nombre d'organismes et d'événements qui s'intéressent à la langue juridique au Canada et à l'étranger. En voici quelques exemples : le Centre international de la common law en français (CICLEF), Unidroit, la Commission du droit du Canada, l'Union européenne, l'Union africaine ainsi que le Colloque Regards croisés sur le droit privé tenu pour le 30^e anniversaire du CRDPCQ, la publication du collectif international *Jurilinguistique : entre langues et droits / Jurilinguistics: Between Law and Language* et la préparation du *Dictionnaire pan-américain du droit de la franchise* (anglais-français-espagnol), sous la direction de Jean-Guy Belley. Sans aucun doute, le Canada possède une expertise en jurilinguistique qui gagne à être connue de tous. ■

NOTES

- 1 Jean-Claude GÉMAR et Nicholas KASIRER, *Jurilinguistique : entre langues et droits / Jurilinguistics: Between Law and Language*, Montréal : Éditions Thémis, 2005, p. xiii.
- 2 Voir www.salic-slmc.ca.
- 3 Voir www.justice.gc.ca/fr/dept/pub/hfl/fasc1/fascicule_1_fre.pdf. « Bujuridisme et harmonisation : Genèse ».
- 4 Voir www.bijurillex.org et Louise MAGUIRE WELLINGTON, *Bijuridisme canadien : Méthodologie et terminologie de l'harmonisation*, ministère de la Justice du Canada, fascicule 4, 2001.
- 5 Le PAJLO a déjà publié la terminologie française normalisée du Droit de la preuve (en 1984) et le *Dictionnaire canadien de la common law – Droit des biens et droit successoral* (en 1997).
- 6 Disponible sur *TERMIUM Plus*[®].
- 7 *Dictionnaire du droit privé et de la famille et lexiques bilingues* (1999) et le *Dictionnaire de droit privé et lexiques bilingues – Les obligations* (2003). Voir www.crdpcq.mcgill.ca/rsrch_areas_legal_term-fr.htm. « Dictionnaires et lexiques ».
- 8 *Dictionnaire de droit privé des biens* et *Dictionnaire pan-américain du droit de la franchise* (anglais-français-espagnol).

Training

The Institut Joseph-Dubuc provides jurilinguistic training for court staff, lawyers and judges from across the country. It also has a professional development program for bilingual prosecutors.

Recently, the School of Translation and Interpretation at the University of Ottawa established a masters program in legal translation intended for jurists who are interested in specializing in legal translation, revision or drafting. This program is considered to be the first of its kind in North America.

It is evident from the various organizations and events dealing with legal language in Canada and abroad that jurilinguistics is expanding. Here are a few examples: the International French Common Law Centre (IFCLC), Unidroit, the Law Commission of Canada, the European Union, the African Union, as well as *Cross-examining Private Law*, the conference held to celebrate the 30th anniversary of the QRCPL, the publication of the international collection *Jurilinguistique : entre langues et droits / Jurilinguistics: Between Law and Language* and the preparation of the *Pan-American Dictionary of Franchise Law* (English-French-Spanish), edited by Jean-Guy Belley. Without a doubt, Canada has expertise in jurilinguistics that is worth finding out about. ■

NOTES

- 1 Jean-Claude GÉMAR et Nicholas KASIRER, *Jurilinguistique : entre langues et droits / Jurilinguistics: Between Law and Language*, Montréal : Éditions Thémis, 2005, p. xiii.
- 2 See www.salic-slmc.ca.
- 3 See www.justice.gc.ca/en/dept/pub/hfl/fasc1/fascicule_1_eng.pdf "Bijuralism and Harmonization: Genesis."
- 4 See www.bijurillex.org and Louise MAGUIRE WELLINGTON, *Bijuralism in Canada: Harmonization Methodology and Terminology*, Department of Justice Canada, booklet 4, 2001.
- 5 POLAJ [now PAJLO] had already published standardized French terminology for the Law of Evidence (in 1984) and the *Canadian Common Law Dictionary – Law of Property and Estates* (in 1997).
- 6 Available in *TERMIUM Plus*[®].
- 7 *Private Law Dictionary of the Family and Bilingual Lexicons* (1999) and the *Private Law Dictionary of Obligations and Bilingual Lexicons* (2003). See www.crdpcq.mcgill.ca/rsrch_areas_legal_term-en.htm "Dictionaries and Lexicons."
- 8 *Private Law Dictionary of Property* and the *Pan-American Dictionary of Franchise Law* (English- French-Spanish).



Les noms de guerres et de révolutions

Les noms de guerres et de révolutions obéissent à des règles d'écriture identiques. Malgré tout, l'usage en général n'est pas toujours constant, celui des dictionnaires non plus, sans parler des ouvrages spécialisés. Bref, de quoi partir sur le sentier de la guerre...

À la manière des toponymes, les noms de guerres prennent la minuscule à l'élément générique *guerre*, et la majuscule à l'élément spécifique, pour autant qu'il soit un substantif. Par exemple : *la guerre de Succession d'Autriche*. Lorsque le spécifique est un adjectif, l'expression s'écrit tout en minuscules, ce qui donne : *les guerres puniques*, *la guerre froide*, graphies qui ont de quoi surprendre. Il est en effet étrange que les noms d'événements historiques majeurs ne prennent aucune majuscule, contrairement à ce que l'on voit dans d'autres langues. Qui songerait à nier l'importance de la guerre froide au vingtième siècle? Ces graphies vont également à l'encontre de celles d'autres noms historiques. Pensons à la Renaissance, à l'Antiquité, au Moyen Âge, etc. L'usage dans l'écriture des noms de guerres varie; par exemple, on écrit *Première Guerre mondiale* et *Seconde Guerre mondiale*, avec deux majuscules. Cette anomalie apparente s'explique par le fait que les adjectifs *Première* et *Seconde* sont antéposés et que la majuscule leur est attribuée pour bien montrer qu'ils font partie intégrante de l'expression. Il est intéressant de remarquer que le journal *Le Monde* semble être le seul à écrire ces deux expressions sans majuscules.

Faut-il employer le trait d'union dans les noms de guerres? La question est pertinente, puisque jusqu'à maintenant noms de guerres et toponymes marchent main dans la main. Prenons un exemple du côté des toponymes : *avenue de la Grande-Armée*, *le square Saint-Louis*. Pas d'ambiguïté : le trait d'union est de mise.

Qu'en est-il pour les noms de guerres? Mentionnons tout d'abord que l'Académie française propose la graphie *guerre de Cent Ans*, donc sans trait d'union. Cette graphie est d'ailleurs retenue dans le *Larousse* et le *Robert des noms propres*. Mais les deux ouvrages divergent parfois d'opinion. Si les deux écrivent *la guerre des Deux-Roses*, ils ne s'entendent pas sur *la guerre des Six-Jours*, selon le *Larousse*, et *la guerre des Six Jours*, selon le *Robert*.

La situation, pour le mot *révolution*, est tout aussi confuse. Là encore, la règle de base est simple comme bonjour. Le générique *révolution* prend la minuscule initiale, tandis que l'élément déterminatif s'écrit avec la majuscule uniquement s'il est constitué d'un substantif. Exemple connu : *la révolution bolchevique*, aussi appelée *révolution d'Octobre*. Autres cas de figure : *révolution américaine*, *révolution islamique*. On observera que, encore une fois, certains événements clés de l'Histoire s'écrivent sans majuscule en français, ce qui ne laisse pas d'étonner. D'ailleurs, cette règle continue d'être suivie par les médias. La chute du régime pro-russe en Ukraine, en 2004, est couramment appelée *révolution orange*.

— Suite à la page 39

O Pavel: Curso Interativo de Terminologia

Sueli Santos

A Direção da Normalização Terminológica do Departamento de Tradução tem o prazer de apresentar-lhe a mais recente versão de O Pavel: Curso Interativo de Terminologia em português.

O curso conta com mais de 300 páginas de conteúdo teórico e prático, e se destina a todas as pessoas que queiram obter um maior conhecimento do ensino dos princípios fundamentais da pesquisa terminológica.

Composto por cinco lições elaboradas de forma didática e de fácil compreensão, as quais irão apresentar ao participante uma visão geral dos princípios, da metodologia e das ferramentas utilizadas para o trabalho terminológico, assim como a familiarização com o processo da normalização terminológica que formam o curso.

Acessível também em inglês, francês e espanhol, o curso oferece, aos que dele participarem, tecnologias multimídias e inclui mais de 75 exercícios interativos com respostas e explicações, mais de 25 quadros e



Enilde Faustich, Professora da Universidade de Brasília, a quem devemos a tradução de O Pavel em português, e Daniel Prado, Diretor de Terminologia e Indústrias da Língua da União Latina, na ocasião do lançamento do Curso Interativo de Terminologia em Montevideu, em 1º de junho de 2006.

diagramas explicativos e além disso o usuário tem ao seu dispor um glossário dos termos utilizados na disciplina, uma bibliografia extensa e uma lista de sites Web de grande utilidade.

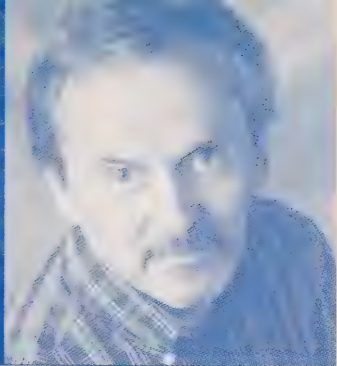
Oferecido através da Internet, é muito fácil participar, não é cobrado nenhum valor ou solicitada qualquer forma de contribuição do participante; bastando somente acessar ao seguinte endereço:

www.termium.com/didacticiel_tutorial/portugues/lecon1/indexe_p.html onde terá acesso grátis às lições do curso.

Espera-se que aqueles que participarem deste curso saiam dele não apenas com informações mais detalhadas sobre os princípios fundamentais da pesquisa terminológica, mas principalmente que possam aplicar seus conhecimentos em suas áreas de trabalho. ■

Translation is the paradigm, the exemplar of all writing. It is translation that demonstrates most vividly the yearning for transformation that underlies every act of literary speech: that supremely human gift.

Harry Mathews
American Novelist, 1930



Des plans, des domaines, des ordres et autres curiosités

Jacques Desrosiers

*On débat de questions d'ordre fiscal et monétaire, on évalue des dangers de nature biologique et psychologique, on améliore la vie ou la situation sociale et culturelle. Mais presque toujours au singulier : d'ordres fiscal et monétaire, par exemple, se rencontre mais le tour est rare. Avec des mots comme plan, niveau ou domaine, par contre, l'usage est flottant. La plupart des traducteurs que j'ai sondés préfèrent le pluriel, surtout lorsque les adjectifs se multiplient : sur **les** plans social, économique et culturel.*

Ils ont avec eux certains journalistes, comme celui qui écrit dans *Le Devoir* du 24 janvier 2003 : *Il ne s'agit pas de progrès seulement sur le plan économique mais aussi sur les plans social et culturel.* Comme le journaliste distingue les plans, le pluriel va de soi. Même logique dans cette traduction québécoise d'une biographie de Mozart : *Salzbourg semble leur offrir bien peu, tant sur les plans financier et social que sur le plan sentimental*¹. Encore dans *le Devoir*, 23 août 2005 : ... il [un site d'enfouissement] *ne répondait à aucun des trois critères du développement durable, soit sur le plan social, économique et environnemental.* Trois critères, un seul plan ? La phrase a quelque chose de bancal.

La géographie s'en mêle. Pour les doublets comme *sur le plan social et culturel*, le singulier est plus fréquent en France qu'au Canada : dans ce cas particulier, si on se fie au « googlusage », 80 % de singulier en France, singulier et pluriel coude à coude au Canada. Le contraste est encore plus frappant avec *domaine* ou *niveau* : le singulier domine en France, le pluriel au Canada. C'est notre esprit logicien en matière de langue. Avec la multiplication des plans et des domaines, toutefois, le singulier perd de son audace partout. *Sur le plan social, économique et culturel* : égalité en France, un peu plus de pluriels au Canada. Beaucoup plus de pluriels aussi pour un tour comme *les domaines social, culturel et humain.*

Pourquoi le singulier avec *d'ordre* ou *de nature* ? Parce que ce sont des locutions figées. On ne parle pas, par exemple, de « l'ordre fiscal » dans ce sens. Dans la même veine, à *l'échelle* se rencontre plus souvent qu'*aux échelles* – quand même présent dans l'usage : *Les paramètres seront définis aux échelles régionale, sous-régionale et nationale*, lit-on sur le site de la FAO. Mais on sourit quand on voit un ministère fédéral monter un échafaudage complexe sur son site en multipliant *les efforts collectifs et politiques aux échelles communautaire, régionale, provinciale, territoriale et nationale.* L'auteur a dû sentir que le singulier en aurait supporté un peu trop. Mais le pluriel a l'air forcé, parce qu'à *l'échelle* est figé.

Quant à *la vie* ou *la situation sociale et culturelle*, ce sont des tours consacrés, voire des clichés. Il y a longtemps que l'usage ne compte plus les vies ou les situations. *La vie sociale et culturelle* n'évoque pas deux réalités distinctes mais un grand ensemble, tout comme *l'histoire ancienne et moderne* renvoie à l'histoire en général. *Le français écrit et parlé* est un ensemble. On dit *le développement économique et social* : c'est un tout. Les amateurs de curiosités trouveront bien le pluriel sur le Web. Dans un communiqué, l'ONU soutient *les développements économique et social durables*. On fait ce qu'on peut pour attirer l'attention. Mais presque tous les rédacteurs optent pour le singulier. Peut-être aussi la prépondérance du singulier dans l'emploi usuel de ces mots est-elle déjà si forte que le pluriel – *les histoires, les français* – détonnerait. Ce sont des doublets consacrés par un usage intensif. Le pluriel tend à reprendre ses droits à partir des triplets, bien que certains tours comme *l'enseignement primaire, secondaire et technique* ou *l'actualité politique, économique, culturelle et sociale*, qu'on envisage de façon globale, aient été consacrés par l'usage.

Quand elles abordent la question, les grammaires examinent quatre tours possibles, formés sur les modèles suivants :

- (1) la langue anglaise et la langue allemande
- (2) la langue anglaise et l'allemande
- (3) la langue anglaise et allemande
- (4) les langues anglaise et allemande.

Lequel est le meilleur? (1) est correct, explicite, parfois bienvenu, voire nécessaire, mais souvent lourd. On connaît le premier diktat imposé aux rédacteurs : Soyez clair et concis! Mais la répétition peut avoir un effet stylistique marqué. Le *Grand Robert* cite cette phrase de Camus : *De Jaspers à Heidegger, de Kierkegaard à Chestov, des phénoménologues à Scheler, sur le plan logique et sur le plan moral, toute une famille d'esprits parents par leur nostalgie...* Aujourd'hui, plus d'un aurait écrit : *sur le plan logique et moral*. Mais Camus vise plus juste : les deux points de vue se distinguent de façon très pertinente.

(2) est clair, mais un peu démodé. Il reste vivant lorsque les adjectifs précèdent le nom : *l'Ancien et le Nouveau Testament*. Le vrai débat porte sur (3) et (4), qui ont chacun leurs partisans.

Du côté du pluriel, Jean-Paul Colin dans le *Dictionnaire des difficultés du français* donne le seul exemple : *Sans oublier ce qui peut nous séparer aux plans politique et philosophique*. Girodet, Mauger et Dournon n'acceptent que : *les langues grecque et latine, les littératures anglaise et allemande*². André Goosse, un brin plus conciliant dans *Le bon usage*, juge le singulier « moins satisfaisant », « mais assez fréquent, malgré son illogisme »³.

La position du pluriel est facile à défendre. Il y a d'abord les nombreux cas où il faut dissiper l'équivoque. Maurice Grevisse mentionnait toujours l'ambigu : *la littérature romanesque et policière* – de quoi parle-t-on

au juste? De deux genres de littérature ou de polars romanesques? Une critique écrit dans *La Presse* (7 mai 2006) :

[le roman] *Genèse de l'oubli* plonge dans le passif familial et fouille les névroses propres **aux sociétés française et québécoise**.

Imagine-t-on le singulier? Ambiguïté garantie! Les juristes vont-ils fouiller dans *le code civil et pénal*? Est-il possible de concevoir *la littérature américaine et chinoise* comme un tout? Les fêrus d'histoire sont-ils prêts à discuter de *la monarchie anglaise et espagnole*? Peut-on envoyer des troupes sur *le front occidental et oriental*? Combien de secteurs vise *une politique économique et environnementale*? Mais *la politique sociale et environnementale* d'une entreprise passe bien, parce qu'il s'agit moins de deux politiques que de l'ensemble des projets communautaires et environnementaux par le moyen desquels l'entreprise manifeste sa conscience sociale. Il y a un lien étroit.

Le pluriel permet aussi de résister à la tentation de tours disgracieux comme *le gouvernement fédéral et provincial...* qu'on voit parfois suivi, horreur, d'un verbe au pluriel. De nombreux singuliers se soldent par le même genre de confusion que créent des tournures au pluriel comme *les voisins sympathiques et antipathiques*, qui enlèvent à la clarté ce qu'elles donnent à la concision. On dira : « Quelle confusion? Quelle ambiguïté? Tout le monde comprend! » Il en est souvent de ces tournures comme des conflits d'intérêts : il n'y a pas vraiment ambiguïté – mais apparence d'ambiguïté; une poussière susceptible de déconcentrer le lecteur.

Quand Goosse dit que le singulier est « assez fréquent », il veut dire « fréquent dans le bon usage, dans un usage soigné ». André Maurois a écrit : *la syntaxe anglaise et française*. Des grammairiens parmi les plus grands – Brunot et Littré notamment – ont trouvé au pluriel un air « technique ». Le *Précis de grammaire française*

maintient cette réserve dans sa 30^e édition, donnant *la langue latine et grecque* comme le tour normal et considérant *les langues latine et grecque* comme un tour du « langage technique »⁴. Ces opinions sont jugées « discutables » par Goosse. *Technique* veut dire : « non naturel, peu idiomatique ». On dirait aujourd'hui « logique ». C'est le tour que dicte l'analyse froide du sens, comme celle que fait un traducteur soucieux d'être précis.

Le singulier remonte loin. La 9^e édition du *Bon usage* citait un arrêté de 1901 (!) du « Ministre de l'Instruction publique » qui tolérât la suppression de l'article dans *l'histoire ancienne et la moderne*, et permettait aux élèves d'écrire : *l'histoire ancienne et moderne*. Voilà sans doute pourquoi les réserves sont souvent clémentes. Hanse se contente de dire que le singulier est « moins net ». Cet arrêté suggère aussi que le tour s'était installé dans la langue courante. Les Le Bidois soulignaient il y a longtemps que la langue usuelle s'accommode mal de trop d'exactitude⁵. Elle n'aime pas non plus les aspérités grammaticales : elle répugne à la succession inélégante du singulier et du pluriel : « *les langues anglaise...* ». La logique nous dit : Soyez clair et concis, la langue usuelle : Soyez lisse et harmonieux!

Mieux vaut ne pas tout mettre dans le même sac. On finit d'ailleurs par se demander pourquoi les ouvrages se sentent obligés de trancher. Hanse fait remarquer que si l'esprit fusionne les deux notions exprimées par le nom, le singulier est préférable, tandis que le pluriel, à son avis, est « usuel ». Mais on n'a pas toujours le choix, comme on l'a vu avec des tours qui s'imposent les uns au singulier (*le français écrit et parlé*), les autres au pluriel (*les codes civil et pénal*). Souvent il faut juger au cas par cas, d'autant plus que les servitudes peuvent varier d'un domaine à l'autre. *La musique baroque et classique* englobe un tout, saisit une époque, mais les spécialistes de l'architecture, eux, préférèrent parler *des styles baroque et classique*.

En contexte de traduction, on n'a pas toujours le loisir de se triturer les méninges pour savoir si l'auteur envisage un tout ou s'il fait une distinction. Si un politicien promet des interventions *sur le plan social, culturel, politique, économique, environnemental et fiscal*, envisage-t-il un tout? Ses projets sont-ils étroitement liés entre eux? Allez savoir. Si l'on juge plus pratique de donner la priorité à l'un des deux genres et de ne recourir à l'autre qu'en cas de besoin, mieux vaudrait alors, semble-t-il, opter pour le pluriel en général, où le terrain est plus sûr à défaut d'être lisse, et revenir au singulier lorsque l'usage ou la syntaxe des locutions figées l'impose. ■

NOTES

- 1 Peter Gay, *Mozart*, Fides, 2001, trad. François Tétreau, p. 24.
- 2 Jean Girodet, *Dictionnaire des pièges et difficultés de la langue française*, Bordas, 2004 (le texte remonte aux années 1980). Gaston Mauger, *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*, Hachette, 1968. Jean-Yves Dournon, *Dictionnaire d'orthographe*, Hachette, 1987.
- 3 13^e éd., Duculot, 1993, § 331 et 561, *b*.
- 4 Duculot, 1995, § 150.
- 5 *Syntaxe du français moderne*, II, 2^e éd., Picard, 1967, § 1014.

À voir les nombreuses tournures dont nous disposons pour dire de nos semblables que ce ne sont pas des lumières, on pourrait croire que la plupart sont passés à côté de la distribution...

Dans sa *Lettre ouverte aux hommes politiques*, par exemple, Pierre Viansson-Ponté rapporte ce mot du général de Gaulle : « Un brave type, Massu, mais il n'a pas inventé l'eau chaude ». On en trouve trois variantes dans l'ouvrage de Rey-Chantreau, « ne pas avoir inventé l'eau tiède, bouillie, ou salée ».

Évidemment, tout le monde connaît « ne pas avoir inventé la poudre (à canon) ». Ou « le fil à couper le beurre », voire le « fil » tout court. Ce sont des expressions classiques. Le *Harrap's Slang* en donne une que je n'avais jamais vue : « ne pas avoir inventé les pains à cacheter ». San-Antonio parle de quelqu'un qui n'aurait pas inventé la pénicilline. Mais c'est l'écrivain Michel Saint-Pierre qui remporte la palme avec « il n'a pas inventé le pot de chambre à deux places ».

Qui dit mieux? Les Québécois, ou les Acadiens, peut-être? Qui ne connaît chez nous « ne pas avoir inventé les boutons à quatre trous » ou « la trappe à souris »? Bruno Lafleur, dans son recueil de locutions, en signale deux que je ne

connaissais pas : « ne pas avoir inventé les courants d'air », ou « la corde à changer le vent ». Dans une pièce de Marie Laberge, *C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles*, un personnage dit d'un autre : « y a pas inventé la cassonade brune ». J'ai commis ma propre « invention » il y a une quinzaine d'années, qui vaut bien celle de San-Antonio : « ce n'est pas lui qui a inventé la brillante ».

J'ai un ami qui aimait bien dire qu'un tel n'avait pas « mis les pattes aux mouches ». Un certain journaliste accusa un jour des ministres fédéraux québécois de ne pas avoir inventé les « *springs* à sauterelles »... Il attribue l'expression aux gens du Saguenay. On peut présumer qu'ils la connaissent, mais ils n'en ont pas pour autant le monopole, car la romancière acadienne bien connue, Antonine Maillet, l'emploie dans *Mariaaagélas*. Mais elle la francise : « C'était pourtant pas un Gélas qu'avait mis les ressorts aux sauterelles ». Elle en emploie une autre aussi, « ne pas avoir broché les mouches à feu » (je me demande bien d'où vient ce « broché »).

On ne peut certes pas dire que les Acadiens manquent d'imagination. Témoin ce beau mot de l'animateur d'une émission acadienne, *Pistolet* : « c'est pas lui qu'a peinturé les éloèses »¹, c'est-à-dire les éclairs, mot qu'on rencontre d'ailleurs

chez Montaigne. Il faudrait en effet être plutôt « vite » pour y arriver. Ce qui évoque une autre expression, de sens assez voisin : « il n'est pas vite sur ses patins ».

Mais l'expression la plus connue chez nous est sans doute celle associée à Papineau. Louis Fréchette nous apprend dans ses *Mémoires intimes* qu'à son époque le nom Papineau était devenu synonyme de perfection. De sorte que par euphémisme, pour insinuer qu'un tel frisait l'imbécillité, on disait « ce n'est pas Papineau ». Aujourd'hui, ça ne se dit sans doute plus. Et par une sorte de procédé métonymique, j'imagine, nous en sommes venus à dire « c'est pas la tête à Papineau ». Mais il me semble qu'on l'entend moins. Est-ce parce qu'on ne saurait plus qui était Papineau?² ■

NOTES

- 1 D'où le nom du cirque Éloize.
- 2 Louis-Joseph de son petit nom (1786-1871), chef du Parti patriote, l'un des instigateurs de la rébellion de 1837.

El Rincón Español

Yolande Bernard con la colaboración de Elisa Paoletti

Una frontera inteligente para el siglo XXI

Poco después de los atentados terroristas del 11 de septiembre de 2001, Canadá y Estados Unidos firmaron la Declaración de la Frontera Inteligente, un acuerdo que define la cooperación entre los dos países sobre la gestión de la frontera que compartimos. Dicho documento iba acompañado de un plan de acción que contenía una serie de medidas con el objetivo de aumentar la seguridad y facilitar la circulación segura de personas y mercancías en la frontera.

La aplicación de este plan dio lugar a numerosas iniciativas conjuntas y a la creación de programas, comités y acuerdos, entre otros. Asimismo, la tecnología se puso al servicio de estos objetivos siempre que fue posible con el fin de garantizar una gestión eficaz de los riesgos fronterizos.

La terminología surgida después de la firma del acuerdo se relaciona tanto con cuestiones de seguridad como con nociones más específicas del ámbito de las aduanas.

Si desea acceder a una versión más completa del vocabulario relativo a la frontera inteligente, lo invitamos a consultar **TERMIUM®**, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, en la siguiente dirección: **www.termium.gc.ca**

En el próximo número de la revista, aparecerá un artículo que tratará sobre otro aspecto inherente a la frontera inteligente: la terminología de pasaportes. No se lo pierda.

Advance Commercial Information program; ACI program	programme IPEC (n.m.); programme de l'Information préalable sur les expéditions commerciales (n.m.)	Programa de Información Previa sobre Expediciones Comerciales (m.)
Advance Passenger Information System; APIS	Système d'information préalable sur les voyageurs (n.m.); SIPV (n.m.)	Sistema de Información Previa sobre Viajeros (m.)
biometric identifier	identificateur biométrique (n.m.)	identificador biométrico (m.)
biometric reader	lecteur biométrique (n.m.)	lector biométrico (m.)
biosecurity	biosécurité (n.f.)	bioseguridad (f.)
border crossing	poste frontalier (n.m.)	puesto fronterizo (m.)
Border Information Service; BIS	Service d'information sur la frontière (n.m.); SIF (n.m.)	Servicio de Información relativa a la Frontera (m.)
Border Infrastructure Fund; BIF	Fonds pour l'infrastructure frontalière (n.m.)	Fondo para la Infraestructura Fronteriza (m.)
border modeling	modélisation du débit de la circulation à la frontière (n.f.)	modelización fronteriza (f.)
border security	sécurité frontalière (n.f.)	seguridad fronteriza (f.)

border strategy	stratégie frontalière (n.f.)	estrategia fronteriza (f.)
clearance away from the border	dédouanement avant le passage à la frontière (n.m.)	desaduanamiento antes de cruzar la frontera (m.)
critical infrastructure protection; CIP	protection des infrastructures essentielles (n.f.); PIE (n.f.)	protección de las infraestructuras esenciales (f.)
FAST program; Free and Secure Trade program	programme EXPRES (n.m.); programme Expéditions rapides et sécuritaires (n.m.)	Programa de Expediciones Rápidas y Seguras (m.); Programa EXPRES (m.)
high-risk traveller	voyageur à haut risque (n.m.)	viajero de alto riesgo (m.)
information sharing	mise en commun de l'information (n.f.)	intercambio de información (m.)
Integrated Border Enforcement Team; IBET	équipe intégrée de la police des frontières (n.f.); EIPF (n.f.)	Equipo Integrado de Policía de Frontera (m.); EIPF (m.)
Integrated National Security Enforcement Team; INSET	équipe intégrée de la sécurité nationale (n.f.); EISN (n.f.)	Equipo Integrado de Seguridad Nacional (m.); EISN (m.)
intelligence exchange	échange de renseignements (n.m.)	intercambio de inteligencia (m.); intercambio de información de inteligencia (m.)
intransit container	conteneur en transit (n.m.)	contenedor en tránsito (m.)
intransit preclearance	précontrôle en transit (n.m.)	precontrol en tránsito (m.)
joint border facilities	installations frontalières communes (n.f.)	instalaciones fronterizas comunes (n.f.)
land border port of entry	poste frontalier terrestre (n.m.)	puesto fronterizo terrestre (m.)
land preclearance	prédédouanement à la frontière terrestre (n.m.)	precontrol en la frontera terrestre (n.m.)
low-risk traveller	voyageur à faible risque (n.m.)	viajero de bajo riesgo (m.)
migration integrity officer; MIO	agent d'intégrité des mouvements migratoires (n.m.); AIMM (n.m.)	agente de integridad de los movimientos migratorios (m./f.)
National Risk Assessment Centre; NRAC	Centre national d'évaluation des risques (n.m.); CNER (n.m.)	Centro Nacional de Evaluación de Riesgos (m.)
NEXUS Air	NEXUS Aérien	NEXUS-Aéreo
NEXUS Highway	NEXUS Autoroutes	NEXUS-Carretera
NEXUS Marine	NEXUS Maritime	NEXUS-Marítimo
North American Competitiveness Council; NACC	Conseil nord-américain de la compétitivité (n.m.); CNAC (n.m.)	Consejo de Competitividad de América del Norte (m.); CCAN (m.)
Partners in Protection; PIP	Partenaires en protection (n.m.); PEP (n.m.)	Socios en Protección (m.)

passenger name record; PNR	dossier passager (n.m.); DP (n.m.)	registro de nombre de pasajeros (m.)
permanent resident card; PRC	carte de résident permanent (n.f.); CRP (n.f.)	tarjeta de residente permanente (f.)
pre-approved low-risk traveller	voyageur préautorisé à faible risque (n.m.)	viajero preautorizado y de bajo riesgo (m.)
preclearance	prédédouanement (n.m.)	desaduanamiento previo (m.); autorización previa (f.); precontrol (m.)
Preclearance Act	Loi sur le précontrôle (n.f.)	Ley de Autorización Previa (f.)
risk scoring mechanism	mécanisme de cotation du risque (n.m.)	mecanismo de clasificación de riesgos (m.)
Safe Third Country Agreement	Entente sur les tiers pays sûrs (n.f.)	Acuerdo sobre Países Terceros Seguros (m.)
secure flow of goods	circulation sécuritaire des biens (n.f.)	circulación segura de las mercancías (f.)
secure flow of people	circulation sécuritaire des personnes (n.f.)	circulación segura de las personas (f.)
secure infrastructure	sécurité des infrastructures (n.f.)	seguridad de las infraestructuras (f.)
Security and Prosperity Partnership of North America; SPP	Partenariat nord-américain pour la sécurité et la prospérité (n.m.); PSP (n.m.)	Alianza para la Seguridad y la Prosperidad de América del Norte (f.); ASPAN (f.)
smart border	frontière intelligente (n.f.)	frontera inteligente (f.)
Smart Border Action Plan	Plan d'action pour une frontière intelligente (n.m.)	Plan de Acción sobre la Frontera Inteligente (m.)
Smart Border Declaration	Déclaration sur la frontière intelligente (n.f.)	Declaración de la Frontera Inteligente (f.)
trusted traveller program	programme pour les voyageurs dignes de confiance (n.m.)	programa de viajeros confiables (m.)
vulnerability assessment	évaluation de la vulnérabilité (n.f.)	evaluación de vulnerabilidad (f.)

BIBLIOGRAFÍA

Agence des services frontaliers du Canada. NEXUS. [www.cbsa-asfc.gc.ca].
Se consultaron otros documentos en este sitio.

Declaración de la Frontera Inteligente. 12 de diciembre de 2001. Documento interno traducido.
Department of Foreign Affairs and International Trade. "Smart Border Declaration."
[www.dfait.gc.ca]

Department of Foreign Affairs and International Trade. "Smart Border Action Plan Status Report," December 17, 2004. [www.dfait.gc.ca]

Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Déclaration sur la frontière intelligente. [www.dfait.gc.ca]

Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Plan d'action pour une frontière intelligente rapport d'étape, 17 décembre 2004. [www.dfait.gc.ca]

Plan de Acción para la creación de una frontera inteligente y segura. 3 de octubre de 2003. Documento interno traducido.



Repetition Management Gérer la répétition

Ian Van Audenhaege

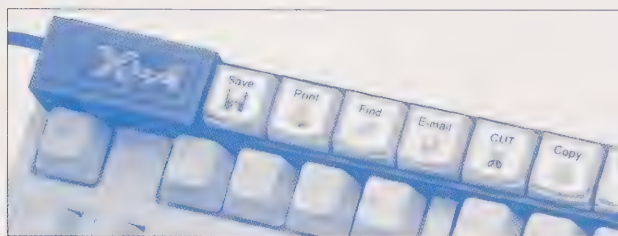
Traduction : Joanne Brassard

Setting up your work environment correctly can help reduce the stress, frustration and tediousness that accompany some of the work performed by language professionals. To insert the "®" symbol in Microsoft Word using the Insert menu takes three mouse-clicks. Using ASCII code, the same operation requires four keystrokes. Setting your document's language requires one mouse-click, one downward movement, one leftward movement, another mouse-click . . . you get the idea.

Translators and writers are often faced with constantly retyping the same text fragments over and over throughout their documents or constantly carrying out the same operations day in and day out. This can and does become tedious, not to mention the inevitable typographical errors that crop up when text is constantly retyped. Microsoft Word and Corel WordPerfect provide some shortcuts, but if you want to go one step further, there is a handy tool available called X-Keys® by P.I. Engineering.

X-Keys®

X-Keys® are blank keypads offered in various configurations, two of which could be very useful to the average translator. The first, called the X-Keys® Stick, has 16 configurable keys and can be placed at the top of most keyboards, above the "F" function keys (Fig. 1).



Une bonne configuration de votre environnement de travail peut aider à réduire le stress, la frustration ou l'ennui qui sont le lot des professionnels de la langue. Il faut trois clics de souris pour insérer un symbole « ® » dans Microsoft Word à l'aide du menu Insertion. Il faut quatre touches pour faire la même chose avec le code ASCII. Pour changer la langue d'un document, il faut un clic de souris, un mouvement vers le bas, un mouvement vers la gauche, un autre clic de souris... vous voyez le problème.

Traducteurs et rédacteurs doivent souvent retaper les mêmes parties de texte à répétition dans leurs documents ou faire les mêmes opérations jour après jour. Cela devient ennuyant à la longue, sans parler des erreurs typographiques inévitables qui se glissent dans les documents chaque fois que l'on retape constamment du texte. Microsoft Word et Corel WordPerfect offrent un certain nombre de raccourcis, mais si vous voulez aller plus loin, la société P.I. Engineering propose un outil pratique appelé X-Keys^{MD}.

X-Keys^{MD}

Les touches X-Keys^{MD} sont des pavés de touches offerts en différentes configurations, dont deux pourraient être très utiles pour le simple traducteur. Le premier modèle, appelé X-Keys^{MD} Stick, compte 16 touches configurables et il peut être installé sur la plupart des claviers, au-dessus des touches de fonction « F » (fig. 1).

Fig. 1 –
X-Keys® Stick / X-Keys^{MD} Stick

The second interesting key configuration is the X-Keys® Desktop, a square keypad-type configuration sporting 20 configurable keys (Fig. 2).



Fig. 2 –
X-Keys® Desktop / X-Keys^{MD} Desktop

The keys can accept various types of commands, such as opening often-used applications or files, performing complicated or hard-to-reach keyboard shortcuts, inserting words or text fragments, and so on.

Configuring the pad is similar to programming your telephone's speed-dial feature.

1. Flip the configuration switch on the side of the unit.
2. Press the key to be programmed.
3. Use your mouse to activate the program or file of your choice, or simply type the text you wish to save.
4. Press the chosen key once more to complete the configuration.
5. Deactivate the unit's configuration switch, and you are done.

The pads come in two versions, PS/2 (Fig. 3) or USB (Fig. 4). The most desirable version is without question the USB version since it will accept up to 100,000 keystrokes per unit as opposed to the PS/2 version, which will accept only up to 1,000 keystrokes per unit.

Included with the X-Keys® units are pre-cut legend sheets, clear protective keycaps and a Microsoft Word template file to create key legends.

La deuxième configuration intéressante est celle du modèle X-Keys^{MD} Desktop, qui ressemble à un pavé numérique et qui compte 20 touches configurables (fig. 2).

Les touches peuvent accepter différents types de commandes, comme l'ouverture d'applications courantes, l'exécution de raccourcis clavier compliqués ou difficiles à exécuter, l'inclusion de mots ou des parties de texte, etc.

La configuration du pavé ressemble à la programmation de la fonction de composition rapide de votre téléphone.

1. Poussez le commutateur de configuration sur le côté de l'appareil.
2. Appuyez sur la touche à programmer.
3. Avec votre souris, activez le programme ou le fichier de votre choix, ou tapez simplement le texte que vous voulez sauvegarder.
4. Appuyez de nouveau sur la touche pour finir la configuration.
5. Remettez le commutateur de configuration de l'appareil à sa position initiale, et le tour est joué.

Les pavés existent en deux versions : PS/2 (fig. 3) ou USB (fig. 4). Sans aucun doute, la version la plus pratique est la version USB étant donné qu'elle peut accepter jusqu'à 100 000 frappes par unité, alors que la version PS/2 n'accepte que 1 000 frappes par unité.

Les unités X-Keys^{MD} sont fournies avec un fichier modèle Microsoft Word – qui permet de créer des légendes de touche –, des feuilles de légendes pré-coupées et des capuchons protecteurs transparents.

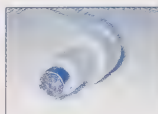


Fig. 3 – PS/2



Fig. 4 – USB

For those who wish to stay low-tech, however, there are other less sophisticated ways of saving text to an easily triggered mechanism. A few can be carried out using your very own word processors.

Microsoft Word AutoCorrect

Microsoft Word has a feature called AutoCorrect located in the Tools menu. The AutoCorrect feature allows the user to enter shortcuts or word fragments and equate them with words, phrases, symbols and more. This feature will accept up to 255 characters of possible text per shortcut.

Microsoft Word macros

Ah, macros. We've all heard about them, but they sound so complicated! No worries, Microsoft Word makes it easy for you, and you can either create a customized toolbar to house the buttons that will activate your macros or assign them to a combination of key-strokes, such as "CTRL + /."

Creating the macro is a simple process.

1. Select Tools > Macro > Record New Macro . . . The "Record Macro" window opens.
2. In the "Record Macro" window, the user must
 - i. name the macro;
 - ii. choose the activation method (a combination of keys or a toolbar button);
 - iii. choose the save location. (The default document *Normal.dot* is recommended.)Once this is done, a two-button menu containing stop and pause buttons appears.
3. Type the text you wish to save, or carry out any actions you wish via mouse-clicks.
4. Click the "Stop Recording" button on the macro menu to stop and save your macro.

Cependant, pour ceux et celles qui le préfèrent, il existe d'autres façons moins sophistiquées d'enregistrer du texte à l'aide d'un mécanisme facile à déclencher. Dans certains cas, cela peut se faire à l'aide de vos logiciels de traitement de texte.

Microsoft Word – fonction Correction automatique

Microsoft Word offre une fonction appelée « Correction automatique » qui se trouve dans le menu Outils. Cette fonction permet d'entrer des raccourcis ou des fragments de mots et de les faire correspondre à des mots, des phrases, des symboles et plus encore. Cette fonction accepte un maximum de 255 caractères de texte par raccourci.

Microsoft Word – macros

Ah, les macros! Nous en avons tous entendu parler, mais elles ont l'air si compliquées! Ne vous en faites pas. Microsoft Word vous simplifie la tâche : vous pouvez créer une barre d'outils personnalisée et y placer les boutons qui activeront vos macros, ou faire correspondre ces dernières à une combinaison de touches, comme « CTRL + / ».

Créer une macro n'est pas difficile.

1. Sélectionnez Outils > Macro > Nouvelle macro... La boîte de dialogue « Enregistrer une macro » s'ouvre à l'écran.
2. Dans la boîte de dialogue « Enregistrer une macro », l'utilisateur doit :
 - a. donner un nom à la macro;
 - b. choisir la méthode d'activation (une combinaison de touches ou un bouton dans la barre d'outils);
 - c. choisir l'emplacement où le logiciel doit enregistrer la macro (on recommande de l'enregistrer dans le document par défaut *Normal.dot*).Une fois que ces choix ont été faits, le logiciel affiche un menu contenant les boutons Arrêt et Pause.
3. Tapez le texte à enregistrer ou faites les opérations voulues à l'aide de clics de la souris.
4. Cliquez sur le bouton « Arrêter l'enregistrement » dans le menu de macros pour mettre fin à l'enregistrement et sauvegarder votre macro.

If you choose the toolbar option, you will need to add a button to the toolbar to activate the macro.

1. Right-click the toolbar area and select Customize
2. Click the "Commands" tab.
3. Select the macro menu item.
4. Select your macro from the list.
5. Drag the selected macro to the toolbar of your choice.

Corel WordPerfect macros

Creating macros in WordPerfect is very similar to creating them in Word. The major difference is with the activation of the macros. The simplest way to activate macros in WordPerfect seems to be through customized menu buttons that launch the macros.

Macro buttons can be added to a toolbar.

1. Right-click the toolbar, and select Edit from the context menu.
2. Click the "Macros" tab.
3. Click "Add Macro". . . .
4. Select the macro you wish to assign to a toolbar button, and click OK.
5. A confirmation box will pop up with the question "Save macro with full path?" Click "No" to assign the macro's name to the button.
6. A small white cassette tape icon will appear on the toolbar. This is your macro button.

All macros appear on the toolbar as identical white cassette icons. The only way to differentiate them is to scroll over them with the mouse cursor.

Si vous choisissez d'enregistrer vos macros dans la barre d'outils, vous devez ajouter un bouton à la barre d'outils pour activer la macro.

1. Avec le bouton droit de la souris, cliquez sur la zone des barres d'outils et sélectionnez l'option Personnaliser..
2. Cliquez sur l'onglet Commandes.
3. Sélectionnez l'option de menu Macros.
4. Sélectionnez votre macro dans la liste.
5. Faites glisser la macro sélectionnée jusqu'à la barre d'outils qui vous convient.

Corel WordPerfect – macros

La création de macros dans WordPerfect ressemble beaucoup à celle de Word. La grande différence, c'est l'activation des macros. La façon la plus facile d'activer des macros dans WordPerfect semble être d'utiliser des boutons de menu personnalisés.

On peut ajouter des boutons de macro à une barre d'outils.

1. Avec le bouton droit de la souris, cliquez sur la barre d'outils, puis sélectionnez l'option Modifier dans le menu contextuel.
2. Cliquez sur l'onglet Macros.
3. Cliquez sur le bouton Ajouter une macro...
4. Sélectionnez la macro que vous voulez faire correspondre à un bouton de barre d'outils, puis cliquez sur le bouton Sélectionner.
5. Le logiciel affiche un message de confirmation avec la question « Indiquer le chemin d'accès complet de la macro? ». Cliquez sur « Non » pour attribuer le nom de la macro au bouton.
6. Une icône représentant une petite cassette audio blanche s'affiche dans la barre d'outils. C'est le bouton qui permet d'activer votre macro.

Toutes les macros s'affichent dans la barre d'outils sous forme d'une icône représentant une cassette audio blanche. La seule façon de les différencier consiste à faire passer le pointeur de la souris sur les icônes.

The icons should be edited¹ to avoid confusion.

1. Right-click the toolbar, and select Edit from the context menu.
2. Right-click the button you wish to edit.
3. Click Customize . . . in the context menu.
4. A window will appear and provide you with options to edit your button's text or image.

WordPerfect Keystrokes

WordPerfect provides another easier way to assign text to a button. The Keystroke feature allows a user to directly assign an amount of text to a menu button.

To create a Keystroke button,

1. Right-click the toolbar, and select Edit from the context menu.
2. Click the "Keystrokes" tab.
3. Type the text you wish to assign to the button.
4. Click OK, and a new button is added to the toolbar.

Again, all Keystroke buttons appear on the toolbar as identical icons, in this case, round grey icons. The only way to differentiate them is to scroll over them with the mouse cursor, and that only works if the first word of the text the user entered is different from that of the other buttons.

To edit the icons¹, follow the same procedure as previously outlined under the *WordPerfect macros* heading above.

Needless to say there are several ways to customize your workspace. Granted, most people won't be writing novellas and assigning them to macros and buttons galore, but the possibility for easing some menial tasks exists and should not be ignored.

Il faut modifier¹ les icônes pour éviter toute confusion.

1. Avec le bouton droit de la souris, cliquez sur la barre d'outils et sélectionnez Modifier dans le menu contextuel.
2. Avec le bouton droit de la souris, cliquez sur le bouton que vous voulez modifier.
3. Cliquez sur Personnaliser... dans le menu contextuel.
4. Le logiciel affiche alors une fenêtre qui vous permet de modifier le texte ou l'image du bouton.

WordPerfect – fonction Séquence de touches

WordPerfect offre une autre façon, encore plus facile, d'associer du texte à un bouton. La fonction Séquence de touches permet à l'utilisateur d'associer directement une certaine quantité de texte à un bouton de menu.

Pour créer un bouton Séquence de touches,

1. Avec le bouton droit de la souris, cliquez sur la barre d'outils, puis sélectionnez l'option Modifier dans le menu contextuel.
2. Cliquez sur l'onglet Séquence de touches.
3. Tapez le texte que vous voulez associer au bouton.
4. Cliquez sur OK et le logiciel ajoute un nouveau bouton à votre barre d'outils.

Comme dans le cas des macros, tous les boutons représentant des séquences de touches sont identiques (dans ce cas-ci, des icônes qui représentent une sphère grise). La seule façon de les distinguer consiste à faire passer le pointeur de la souris sur ces icônes, et cela ne fonctionne que si le premier mot du texte entré par l'utilisateur est différent du premier mot associé aux autres boutons.

Pour modifier les icônes¹, suivez la procédure décrite sous *WordPerfect – macros* ci-dessus.

Il va sans dire qu'il existe plusieurs façons de personnaliser votre espace de travail. Bien entendu, la majorité des gens n'associeront pas des romans entiers à tout un éventail de macros et de boutons, mais il existe des façons de faciliter certaines tâches répétitives et c'est à notre avantage de les mettre en pratique.

At some point a repetitive task or a project with a great deal of repetition may crop up, and these tools and methods might be just what you need! ■

NOTE

- 1 For those using WordPerfect 10, Corel introduced a bug in Service Pack 2 that effectively disabled WordPerfect's icon editing capability. The problem was fixed in Service Pack 3 (SP3). For a workaround to this problem, consult the following Web page: wptoolbox.com/tips/EditIcon.html or upgrade to SP3.

Tôt ou tard vous serez aux prises avec une tâche répétitive ou un projet qui comporte beaucoup de répétition et les outils et les méthodes ci-dessus pourraient vous tirer d'affaire. ■

NOTE

- 1 Pour ceux qui utilisent WordPerfect 10, il y a un bogue dans le Service Pack 2 de Corel qui désactivait la fonction d'édition des icônes de WordPerfect. Le problème a été corrigé dans le Service Pack 3 (SP3). Consultez la page wptoolbox.com/tips/EditIcon.html pour obtenir une solution de rechange ou installez SP3.

Suite de la page 2

Pourtant, les deux grands dictionnaires cafouillent allègrement avec majuscules et minuscules, au point qu'on peut penser que les lexicographes ne suivent pas les règles précitées, ou bien que chacun d'entre eux a des vues personnelles bien arrêtées. Je parierais sur la deuxième hypothèse...

Voici deux cas révélateurs. 1) Le renversement du fascisme au Portugal désigné sous le nom de *révolution des œillets* dans le *Larousse* et de *révolution des Œillets*, dans le *Robert des noms propres*. Le changement de régime survenu en Géorgie en 2004 est appelé aussi *révolution des œillets* dans les médias. 2) Le renversement du communisme en Tchécoslovaquie est appelé *révolution de velours* dans le *Larousse*. Des éditions antérieures écrivaient *Révolution de velours*, alors que le *Robert* donnait *révolution de velours*. Cette fois-ci sans majuscule.

Heureusement, les ouvrages spécialisés ne se gênent pas pour employer la majuscule initiale pour les noms de révolutions. Ce qui évite des confrontations gênantes entre la *Révolution française*, toujours avec la majuscule initiale, et la *révolution anglaise* ou la *révolution américaine*, qui apparaissent comme des événements secondaires, alors qu'ils ne le sont nullement.

Que faut-il conclure de tout cela? Peut-être que l'usage, tant pour les noms de guerres que pour les noms de révolutions, est en train de changer. Si les spécialistes commencent tranquillement à écrire *Guerre froide*, au lieu de *guerre froide*, la *Détente*, au lieu de la *détente*, c'est peut-être qu'ils sont en train d'ouvrir le chemin à une réforme qui, d'après moi, s'impose. ■

Traduire, c'est scruter le sens intime et pur

D'un document aride, incomplet et obscur

Et c'est même parfois mettre une âme légère

Dans un vieux corps trop lourd, d'origine étrangère.

Louis-Joseph Chagnon, 1924



Wordsleuth

Katharine Barker and Robert Ponting
Senior Level-Apprentice Canadian Editors

Test Your Knowledge of Canadiana!

- 1) Which Canadian Prime Minister first used the word "mainstreeting" to mean political campaigning?
a) Pierre Elliott Trudeau
b) John A. Macdonald
c) Arthur Meighen
d) John Diefenbaker
- 2) Which charitable social organization originated in Canada?
a) Women's Institute
b) Victorian Order of Nurses
c) Kinsmen
d) all of the above
- 3) What is the name of Canada's spoof political party?
a) Hippopotamus Party
b) Albertosaurus Party
c) Rhinoceros Party
d) Gopher Party
- 4) A Calgary red-eye is
a) an overnight Calgary-Halifax flight
b) a tourist who has stayed up all night partying at the Stampede
c) a drink of beer and tomato juice
d) a form of conjunctivitis that is common amongst workers on oil rigs
- 5) Muskox wool is
a) qiviut
b) qallunaat
c) qajaq
d) qulliq
- 6) The prairie crocus is
a) a type of anemone
b) a type of crocus
c) a type of daisy
d) a type of lily
- 7) Which of the following words for school supplies is unique to Canada?
a) pencil crayon
b) Duo-Tang
c) scribbler
d) all of the above
- 8) The Aboriginal people formerly known as the Thompson are now called the
a) Nlaka'pamux
b) Secwepemc
c) Stl'atl'imx
d) Ktunaxa Kinbasket
- 9) Which is not a level of amateur sports?
a) mosquito
b) bantam
c) blackfly
d) atom
- 10) A slang name for a piece of land promoted as having mining potential, which is in fact worthless, is
a) muskox tundra
b) moose pasture
c) caribou ground
d) elk meadow
- 11) A slang name for a beer belly is
a) Labatt muscle
b) Sleeman's muscle
c) Kokanee muscle
d) Molson muscle
- 12) Which of the following is not a uniquely Canadian dessert?
a) butter tart
b) mangia-cake
c) matrimonial cake
d) Nanaimo bar
- 13) Sludgy masses of densely packed sea ice are
a) slob ice
b) bum ice
c) lazy ice
d) messy ice

- 14) The revenge of the cradle is
 a) the tendency of babies to wake up at 4 in the morning
 b) an extremely high birthrate amongst French Canadians in the 19th century
 c) retaliation by a much younger lover dumped by an older person
 d) the cost of raising a family
- 15) A steamie in Quebec is
 a) a hot humid day
 b) a hot dog
 c) a pornographic movie
 d) a sauna
- 16) Which of the following actually grows in Canada's North?
 a) Arctic palm
 b) Arctic cactus
 c) Arctic cotton
 d) Arctic papaya
- 17) The Newfoundland cake made from rice, pork and molasses is a
 a) lumpgut
 b) bangbelly
 c) thudpot
 d) heavytummy
- 18) A hamburger found only in Canada is the
 a) Louisbourger
 b) iceberger
 c) Amherstburger
 d) banquet burger
- 19) Which canoe was once paddled along Canadian waterways?
 a) jackass canoe
 b) bastard canoe
 c) scuzzball canoe
 d) doofus canoe
- 20) A young harp seal is a
 a) chaoser
 b) hurlyburlier
 c) bedlamer
 d) uproarer
- 21) In Saskatchewan a hooded sweatshirt is a
 a) bunny hug
 b) kangaroo cuddle
 c) dogie snuggle
 d) prairiedog squeeze
- 22) A western wedding wouldn't be complete without which dance?
 a) grasshopper
 b) cricket
 c) butterfly
 d) blackfly
- 23) Which of the following is a popular Canadian drink?
 a) empress
 b) caesar
 c) seigneur
 d) czar
- 24) A Newfoundland drink of spruce beer, rum and molasses is
 a) callisham
 b) calliphony
 c) callibogus
 d) callifake
- 25) If you visit Atlantic Canada but are not from there, you're a
 a) don't-belong-here
 b) come-from-away
 c) come-in-on-the-tide
 d) wash-up-on-the-shore
- 26) A clump of trees on the prairies is known as a
 a) bluff
 b) fake
 c) ruse
 d) deke
- 27) A Digby chicken is a
 a) chicken
 b) seagull
 c) clam
 d) herring
- 28) Newfoundland twilight is
 a) duckish
 b) gullish
 c) ternish
 d) chickenish
- 29) The kinder, gentler f-word is
 a) fumble-on
 b) fuddle-duddle
 c) fussy-fit
 d) funnel-cloud
- 30) A New Brunswicker is a herring _____
 a) kisser
 b) catcher
 c) choker
 d) eater

Answers: 1 d, 2 d, 3 c, 4 c, 5 a, 6 a, 7 d, 8 a, 9 c, 10 b, 11 d, 12 b, 13 a, 14 b, 15 b, 16 c, 17 b, 18 d, 19 b, 20 c, 21 a, 22 c, 23 b, 24 c, 25 b, 26 a, 27 d, 28 a, 29 b, 30 c.

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers et Frédélin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Figaro littéraire (mars 2006)

À l'origine, un **dix-septiémiste**. Et plus précisément un spécialiste de la rhétorique dont il connaît mieux que personne les figures et les œuvres.

Cyberpresse.ca (avril 2006)

Loblaw **débauche** chez Canadian Tire [a embauché un cadre de Canadian Tire]

nouvellesnm-admin@lists.nm.org (mai 2006)

5,6 millions d'enfants dans le monde meurent chaque année de **dénutrition**

L'Actualité (juin 2006)

Nos Français si franchouillards et cocorico dans d'autres domaines, comme le sport, s'avèrent des **franconards** de première classe s'agissant de défendre cette langue que nous finirons un jour par regretter de partager avec eux.

Libération (juin 2006)

Le prix du **kilo de but** est astronomique. [Contexte : coupe du monde de soccer.]

Dans un univers de médias chaque jour un peu plus **sous influence**, Serge July a permis jusqu'à présent à « Libération » de porter sa propre voix.

Carolus n'a, selon plusieurs témoins, « donné aucune réponse », déplorant simplement, selon le syndicat SNJ, « **l'absence de liant** », une allusion directe aux difficultés de communication entre Chabot et la rédaction.

Les plus grands **décrochages** ont eu lieu en Espagne (où les opinions favorables des États-Unis sont passés de 41 % à 23 %) et en Inde (71 % à 56 %).

Le Monde (novembre 2005- janvier 2006)

Le plaisir du discophile consiste souvent à **panacher** ses achats et à tempérer par des collections économiques son panier moyen.

Il y a aussi de nouveaux enregistrements dans ce coffret Mozart : « Ils obéissent à la même logique de production que les disques chers. Ils sont soit coproduits, soit autofinancés par des orchestres qui **provisionnent dans leur budget** la production de disques, soit intégralement financés par Brilliant Classics. »

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : 819-997-4730 Fax : 819-997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : 613-941-5995 Fax : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-5943
Fax : 819-953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2006

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 819-994-5943
Fax: 819-953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2006

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
bureau@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
bureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

CA1
SS215
- A18

L'Actualité LANGAGIERE LANGUAGE Update

VOLUME 3 | 4 | DÉCEMBRE/DECEMBER 2006

Quand la terminologie transcende le cadre traductionnel
Terminology Crosses the Boundaries of Translation

Vocabulaire des bulletins d'avalanche
Avalanche Bulletin Vocabulary

Conference Interpretation: A Small Section with a Big Mission
Interprétation des conférences : petite section, grande mission

« une table à mettre »

Usage Update (Part 2): Deplorable or Acceptable?

Green Buildings: Passive Solar Design

Bousculade de *que*

The Other Germanic Threat That French Staved Off

Biometría y pasaportes

The Dictionary: Disapproving Schoolmarm or Accurate Record?

Summary

Déontologie et éthique : une combinaison gagnante / Code of Conduct and Ethics: A Winning Combination

Francine Kennedy, page 5

Les associations professionnelles de langagiers garantissent la qualité du travail qu'ils font et, partant, celle des communications dans le gouvernement et les grandes entreprises. / The professional associations that language professionals belong to guarantee the quality of their members' work and, consequently, the quality of communications by government and large corporations.

Quand la terminologie transcende le cadre traductionnel / Terminology Crosses the Boundaries of Translation

Martine Racette, trad. a. / C. Tr., page 7

À Beijing, un comité de l'ISO a souligné le rôle clé de la terminologie dans l'échange d'information et la gestion de contenu, dans tous les secteurs de l'activité humaine. / In Beijing, an ISO committee has emphasized the key role played by terminology in the sharing of information and content management in all areas of human activity.

Vocabulaire des bulletins d'avalanche / Avalanche Bulletin Vocabulary

Louise Claude, page 9

Les auteurs font dévaler une masse de termes dans leur *Vocabulaire*, qui couvre 650 notions, utiles pour rédiger ou comprendre les bulletins d'avalanche. / The authors have compiled a mass of terms in this vocabulary, which covers 650 concepts and will come in handy for drafting or understanding avalanche bulletins.

Conference Interpretation: A Small Section with a Big Mission / Interprétation des conférences : petite section, grande mission

Maja Sieminska-Vachali, page 14

Interpreters may be assigned to a televised conference on fisheries one day and to a meeting of heads of state abroad the next. A sure recipe for stress. / Un jour l'interprète est affecté à une conférence télévisée sur les pêches, le lendemain à une rencontre à l'étranger entre chefs d'État. Stress garanti.

Mots de tête : « une table à mettre »

Frédérin Leroux fils, page 16

Les dictionnaires devraient accueillir cette expression – *mettre la table* au sens de « réunir les conditions » – avant d'avoir de la barbe. / Dictionaries should allow the expression *mettre la table* in the sense of "to set the scene" before it gets old.

Usage Update (Part 2): Deplorable or Acceptable?

Frances Peck, page 18

Usage does not always have the last word. While some expressions are perfectly acceptable, others are inadvisable or downright deplorable. / L'usage n'a pas toujours le dernier mot. Si certaines expressions sont tout à fait acceptables, d'autres restent plutôt à déconseiller, voire carrément inacceptables.

Les papillons pris aux filets de la langue

Marie D'Aoult, page 21

Pas besoin de porter un stetson ni de faire claquer son lasso pour élever des papillons en ranch, ou plutôt en semi-captivité. / There's no need to wear a Stetson or to be able to lasso to raise butterflies on a ranch, that is, in semi-captivity.

Green Buildings: Passive Solar Design

Barbara McClintock, page 22

Read about the secrets of green homes, including passive solar heating, masonry stoves and other equipment. / L'auteur révèle les secrets d'une maison écologique, avec chauffage passif, foyer de masse et l'équipement accessoire.

Bousculade de que

Jacques Desrosiers, page 23

Des *que* de trop, un sujet perdu, une préposition entre deux âges, un verbe qui fait à sa tête et un adverbe qui envoie son complément se promener. / Too many *ques*, a lost subject, prepositions that are neither "in" nor "out," a verb that does as it pleases and the complicated relationship between an adverb and its complement.

The Other Germanic Threat That French Staved Off

Richard Oslund, page 27

When Clovis, King of the Franks, conquered Gaul, he succeeded in getting his subjects to adopt only a handful of Frankish words. Will French be as successful in staving off the English invasion? / Clovis, le roi des Francs, a conquis la Gaule, mais n'a réussi à imposer à ses sujets qu'une poignée de mots de sa langue, le francique. Le français réussira-t-il aussi bien à contrer l'invasion de l'anglais?

Une femme-orchestre et un homme au foyer : l'innovation et la norme dans les expressions non sexistes

Céline Labrosse, page 30

Les femmes avancent, les dictionnaires ne bougent pas. Aux articles *femme* et *homme* ils continuent d'offrir un traitement asymétrique des sexes. / While women have made progress, dictionaries have not changed. The definitions of *femme* and *homme* in French dictionaries still do not treat men and women equally.

Traduire le monde : les noms de capitales

André Racicot, page 34

Quand le nom de certaines capitales résiste à la traduction. / The names of a great number of capitals resist translation.

El Rincón Español: Biometría y pasaportes

Elisa Paoletti, página 36

Con el fin de evitar la falsificación y el fraude, los pasaportes están evolucionando e incorporando nuevas tecnologías, entre las cuales, la biometría desempeña un papel fundamental.

Tweaking Microsoft Outlook / Adapter Microsoft Outlook à ses habitudes

Ian Van Audenhage, page 40

Has Microsoft Outlook 2003 been installed on your computer but you find the interface too busy? There are solutions. / On vous a installé Microsoft Outlook 2003 mais vous trouvez l'interface trop chargée? Il existe des solutions.

Question de typographie

Michèle Landis, page 45

Faut-il accentuer les majuscules? Le Secrétariat de l'Académie se prononce. / Should upper case letters carry an accent? The Secrétariat of the Académie française gives its view.

Gatineau, hôte d'un colloque sur la terminologie / Major Terminology Symposium in Gatineau

page 46

À inscrire sur votre agenda, le colloque international sur la terminologie qui se tiendra à Gatineau en mai 2007. / Mark your calendars: a major international terminology symposium will be held in Gatineau in May 2007.

Wordsleuth: The Dictionary: Disapproving Schoolmarm or Accurate Record?

Katherine Barber, page 47

The role of the lexicographer is not to decide between what is right and what is wrong: language is a little more complex than that. / Le rôle du lexicographe ne se résume pas à faire le tri entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas : la langue est une matière un peu plus complexe.

Index annuel / Annual Index

page 53



Mot de la rédaction

2007 est à nos portes. Déjà, il faut penser à *mettre la table* en prévision du grand colloque international qui se tiendra en mai à Gatineau et qui réunira terminologues, linguistes, aménagistes de la langue et autres spécialistes. Il y a de quoi avoir des *papillons* dans l'estomac... Les organisateurs devront voir à tout : vérifier le nom et la graphie des capitales d'où proviendront certains délégués de l'étranger, qui eux devront être munis de passeports en règle (dont on exigera bientôt qu'ils soient aussi *biométriques*); s'assurer que les majuscules sont accentuées dans toute la documentation et sur les affiches; recourir dans les communications à une langue claire et simple, non sexiste et idiomatique – quitte à devoir compulser les dictionnaires ou consulter un expert en cas de doute; retenir les services d'interprètes... Ouf! Je ne saurais trop leur recommander de lire ce numéro-ci de *L'Actualité langagière* pour aplanir certaines des difficultés auxquelles ils seront confrontés.

Par ailleurs, en mai, la saison des *avalanches* sera derrière nous. Le temps sera plus propice à la construction de *maisons écologiques* ou, pour ceux et celles qui n'ont pas nécessairement la fibre manuelle, à l'appropriation d'Outlook 2003 ou au perfectionnement de leurs connaissances sur les vestiges du francique dans la langue d'aujourd'hui.

Dans l'intervalle, passez de belles Fêtes!

A Word from the Editor

Translation: Johanna Kratz

2007 is almost here. It's already time to think of setting the table (*mettre la table*) for the major international symposium that will be held in Gatineau next May and will bring together terminologists, linguists, language management experts and other specialists. The very prospect is likely to give you *butterflies* in your stomach. The organizers will have to think of everything: they will have to check the names and spelling of the capitals that are home to some of the foreign delegates; make sure that the latter have valid *passports* (which will soon have to be *biometric*); ensure that upper-case letters have the proper accents in all documents and on all posters; use clear, simple, idiomatic and non-sexist language in all communications—and, when in doubt, consult dictionaries or an expert; and hire interpreters. Whew! I heartily recommend that they read this issue of *Language Update* to iron out some of the problems they will come across.

In May, once the *avalanche* season is behind us, it will be time to build *green houses* or, for those of us who aren't that handy, tweak Outlook 2003 or brush up on the traces of Frankish still to be found in modern French.

In the meantime, happy holidays!

Martine Racette

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor
Martine Racette, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Densise Cyr
Jantlex Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Bruno Lohricher
Charles Skeets
Gael Solis

**Conception graphique/
Graphic design**
gabosmca

L'Actualité langagière est
publié quatre fois l'an par les
Services de traduction
du Bureau de traduction
du Service du Canada.
www.translation.bureau.gc.ca

Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and
Government Services Canada.
www.translation.bureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, a book of word histories. / **Katherine Barber** est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Six Words You Never Knew Had Something to Do with Pigs*, un recueil d'histoires de mots.

Louise Claude est terminologue au Bureau de la traduction. Elle est chargée, entre autres, d'enrichir le contenu de TERMIUM® dans le domaine de la météorologie. / **Louise Claude** is a Translation Bureau terminologist. Her responsibilities include updating the content of TERMIUM® in the field of meteorology.

Marie D'Aoult, terminologue au Bureau de la traduction, est diplômée de l'Université du Québec en Outaouais en traduction et rédaction. Elle est responsable de nombreux domaines scientifiques et techniques. / **Marie D'Aoult** is a Translation Bureau terminologist with a degree in translation and writing from the Université du Québec en Outaouais. She is responsible for numerous scientific and technical fields.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Céline Labrosse, Ph.D. en linguistique, attachée de recherche au Centre de recherche et d'enseignement sur les femmes de l'Université McGill. Auteure de *Pour une grammaire non sexiste* (1996) et de *Pour une langue française non sexiste* (2002), elle est aussi linguiste-conseil auprès d'organismes et présente des conférences et ateliers sur le sujet. Elle a créé le site Internet www.langagenonsexiste.ca en 2005. / **Céline Labrosse**, Ph.D. in linguistics, is a research associate at the McGill Centre for Research and Teaching on Women. Author of *Pour une grammaire non sexiste* (1996) and *Pour une langue française non sexiste* (2002), she is also a language consultant and gives lectures and workshops on the subject. She created the Web site www.langagenonsexiste.ca in 2005.

Michèle Landis est rédactrice en chef d'*À propos*, le bulletin de nouvelles de l'American Translators Association. / **Michèle Landis** is editor-in-chief of *À propos*, the American Translators Association's newsletter.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our

regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., worked as a senior translator and reviser for over 15 years for two accounting firms and a law firm in a wide range of fields. She joined the Translation Bureau's Regional Unit in Montreal in 2001. / **Barbara McClintock**, trad. a., a travaillé pendant plus de 15 ans comme traductrice principale et réviseuse dans une vaste gamme de domaines pour deux cabinets de comptables agréés et une étude d'avocats. En 2001, elle s'est jointe au Service régional du Bureau de la traduction à Montréal.

Richard Oslund is a translator in the Foreign Languages Section at National Defence Headquarters. Apart from forays into journalism and teaching, he has worked for the Translation Bureau since 1982. / **Richard Oslund** est traducteur à la Section des langues étrangères du quartier général de la Défense nationale. Hormis quelques incursions en journalisme et en enseignement, il fait carrière au Bureau de la traduction depuis 1982.

Elisa Paoletti, ATIO C. Tran., is a Translation Bureau terminologist responsible for updating the Spanish component of TERMIUM®. / Terminologue au Bureau de la traduction, **Elisa Paoletti**, trad. a. ATIO, est chargée d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®.

Frances Peck has been a freelance writer and editor since 1990 and has taught grammar and writing courses, mostly for the University of Ottawa, for over two decades. She now works and lives in Vancouver. / **Frances Peck** est rédactrice et réviseuse autonome depuis 1990. Elle a enseigné la grammaire et la rédaction pendant plus de vingt ans, surtout pour le compte de l'Université d'Ottawa. Elle vit et travaille maintenant à Vancouver.

André Racicot, traducteur-conseil du Bureau de la traduction auprès du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A Translation Bureau translator/language adviser with the Department of Foreign Affairs and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Maja Siemienka-Vachali recently retired as senior interpreter in the Conference Interpretation Service. Although most of her work has been in official languages, she has been the voice of Canada for the missions to Poland throughout her career. / **Maja Siemienka-Vachali** vient de prendre sa retraite à titre d'interprète principale au service des conférences. Bien que travaillant surtout en langues officielles, elle a été, tout au cours de sa carrière, la voix du Canada pour les missions polonaises.

Ian Van Audenhaege is a translator and the lead technical adviser for the Translation Bureau's Technolinguistic Services. / **Ian Van Audenhaege** est traducteur et conseiller technique principal au Service d'infolangerie du Bureau de la traduction.

Abonnement (\$52-4/3-4)

1 an (12 numéros) \$52-4/3-4 (hors taxes)
CANADAIEN

Une institution
\$52-4/3-4

Big business, government, or municipal & federal govt. please contact:
Journal (in Canada), 2000, rue Wellington, 4^e étage, Montréal (Québec) H3A 0B4

Subscription Rates (\$52-4/3-4)

1 year (12 issues) \$52-4/3-4 (outside Canada)
CANADAIEN

For a library
\$52-4/3-4

For more, or change or return, orders, write to: Publisher,
of the Journal (Canada), 2000, rue Wellington, 4^e étage, Montréal (Québec) H3A 0B4



Le mot de la P.-D. G.

A Word from the CEO

Déontologie et éthique : une combinaison gagnante

On accorde beaucoup d'importance aux fonctions marketing et communication dans les grandes entreprises et au gouvernement. En effet, on n'hésite pas à faire appel à des stratèges et à des experts pour s'assurer que le message rejoint l'auditoire cible. Néanmoins, tous les efforts déployés pourraient être anéantis si on omettait d'allouer le temps et le soin nécessaires à l'étape cruciale de la traduction.

Associations professionnelles

Des associations de langagiers provinciales, territoriales, nationales et internationales veillent à établir des normes pour garantir la qualité des communications. Pourquoi ne pas faire appel à leur expertise?

Les associations professionnelles se donnent une double mission, soit celle de protéger leurs membres et le grand public. En retour, les membres de ces organisations ont des devoirs et des responsabilités envers leurs clients. Une traduction de mauvaise qualité peut avoir des répercussions sur la crédibilité et la notoriété du client et de la profession. Les associations professionnelles disposent de certains moyens, dont la réglementation, la discipline et l'inspection professionnelle, pour régulariser le travail de leurs membres. Pour adhérer à une association professionnelle, les candidats doivent se soumettre à une évaluation de leurs compétences. Une fois admis, ils doivent se conformer à un code de déontologie et observer une éthique de travail.

Code of Conduct and Ethics: A Winning Combination

Translation: Gail Grant

Large corporations and governments attach a lot of importance to their marketing and communications functions. They never hesitate to resort to strategists and experts to make sure that their messages reach their target audiences. Nevertheless, all their efforts can be useless if the time and attention required are not set aside for the crucial step of translation.

Professional associations

Provincial, territorial, national and international associations of language professionals strive to establish standards to guarantee the quality of communications. Why not make use of their expertise?

Professional associations play a dual role, protecting their members and the public at large. In return, members of these organizations take on duties and responsibilities with regard to their clients. A poor translation can have an impact on the credibility and prestige of the client and the profession. Professional associations have access to a number of tools, such as regulations, discipline and professional inspections, to standardize the work of their members. To become a member of a professional association, candidates must submit to an evaluation of their competencies. Once they are admitted, they must comply with a code of conduct and observe professional ethics.

Déontologie et éthique

Les traducteurs, interprètes et terminologues souscrivent à un code de déontologie et assument également des obligations envers le public et le client. Par exemple, dans la *Charte du traducteur*, à laquelle les membres adhèrent, il est stipulé que « Le traducteur doit posséder une bonne connaissance de la langue à partir de laquelle il traduit, mais surtout la maîtrise de celle dans laquelle il traduit. Il doit posséder également une culture générale et connaître suffisamment la matière qui fait l'objet de la traduction et s'abstenir d'entreprendre une traduction qui sort de sa compétence¹. »

Les outils tels que les chartes et les codes de déontologie définissent les devoirs, les responsabilités et les droits des professionnels et dictent leurs comportements. La profession repose sur une éthique de travail partagée par l'ensemble des professionnels. La définition et la mise en pratique de valeurs communes par les professionnels des secteurs privé et public sont nécessaires si l'on veut promouvoir l'intégrité de la profession et rehausser sa notoriété.

Reconnaissance de la profession

Au sein de l'appareil gouvernemental, les langagiers jouent un rôle crucial dans les communications entre l'administration et les citoyens. Ils font partie de l'infrastructure mise en place par le Canada pour lui permettre de fonctionner comme un pays bilingue et de maintenir des relations internationales. L'attitude professionnelle adoptée par les langagiers, de même que le respect de normes éthiques, ne peut que contribuer à la reconnaissance de la profession. ■

NOTE

- 1 *Charte du traducteur*, Fédération internationale des traducteurs, texte adopté par le Congrès à Dubrovnik, 1963.

Code of conduct and ethics

Translators, interpreters and terminologists follow a code of conduct and have obligations toward the public and their clients. For example, *The Translator's Charter*, which binds members of professional associations, stipulates that "The translator shall possess a sound knowledge of the language from which he/she translates and should, in particular, be a master of that into which he/she translates. He/she must likewise have broad general knowledge and know sufficiently well the subject matter of the translation and refrain from undertaking a translation in a field beyond his/her competence."¹

Tools such as charters and codes of ethics describe the duties, responsibilities and rights of professionals and dictate their behaviour. The profession is based on a code of ethics that all professionals share. Professionals in the private and public sectors must define their shared values and put them into practice if they are to promote the integrity of the profession and enhance its prestige.

Recognition of the profession

Within government, language professionals play a crucial role in communications between the administration and the public. They are part of the infrastructure that Canada has put into place to function as a bilingual country and maintain international relations. The professional attitude adopted by language professionals, as well as respect for ethical standards, most certainly contributes to the recognition of the profession. ■

NOTE

- 1 *The Translator's Charter*, International Federation of Translators, text adopted by the Congress at Dubrovnik in 1963.

La présidente-directrice générale,


Francine Kennedy
Chief Executive Officer

Interopérabilité et Web sémantiques, gestion de contenu : quand la terminologie transcende le cadre traductionnel

Interoperability, Web Semantics, Content Management: Terminology Crosses the Boundaries of Translation

Martine Racette, trad. a./C. Tr.

Translation: Johanna Kratz

La terminologie au cœur de l'activité langagière? Il ne se trouve plus personne aujourd'hui pour en douter. Mais une autre constatation s'impose : dans un contexte où la mondialisation des marchés, les avancées technologiques, le multilinguisme et la diversité culturelle font loi, la normalisation terminologique constitue la pierre angulaire de toute démarche où intervient la technolinguistique. La terminologie, plus que jamais, transcende le cadre restreint de l'appui à la traduction; elle est devenue « incontournable » – pour employer un terme à la mode.

No one can dispute that terminology is at the hub of language activity today. Moreover, in a context where market globalization, technological advances, multilingualism and cultural diversity are of paramount importance, terminology standardization has become the cornerstone of any project involving technolinguistics. More than ever, the scope of terminology is going beyond mere translation support: terminology has become an indispensable aspect of information management.

Ce constat s'est d'ailleurs confirmé de nouveau à Beijing, en août dernier, où se tenaient les réunions annuelles du comité technique 37 de l'ISO. Le comité, appelé « Terminologie, autres ressources langagières et ressources de contenu », a pour mandat de normaliser les principes, méthodes et applications relatives à la terminologie, aux autres ressources langagières (incluant la traduction et l'interprétation) et aux autres ressources de contenu dans les contextes de la communication multilingue et de la diversité culturelle. Le Canada joue un rôle très actif au sein du comité, dont les pays membres le tiennent en très haute estime. Il y est représenté entre autres par le Bureau de la traduction qui, par l'intermédiaire de la Direction de la normalisation terminologique (DNT),

This trend was confirmed once again in August in Beijing, host to the annual meetings of ISO Technical Committee 37 (TC 37). The mandate of this committee, called "Terminology and Other Language and Content Resources," is to standardize the principles, methods and applications relating to terminology and other language and content resources (including translation and interpretation) in the context of multilingual communication and cultural diversity. As an active member of TC 37, Canada, held in high regard by its fellow member countries, is represented by organizations such as the Translation Bureau which, through the Terminology Standardization Directorate (TSD), serves as secretary of Subcommittee 2: "Terminographical and Lexicographical Working

gère le secrétariat du sous-comité 2, « Méthodes de travail terminographiques et lexicographiques », et assure la présidence du Comité consultatif canadien. C'est dans le cadre de cette fonction que M^{me} Nicole Sévigny, de la DNT, a dirigé la délégation canadienne aux sessions à Beijing.

La participation du Canada : une nécessité?

Oui, si le pays veut affirmer son leadership – ne serait-ce que devant l'arrivée en force à l'ISO de pays comme la Chine et la Corée – et augmenter la compétitivité et la visibilité de l'industrie de la langue. S'il veut aussi contribuer au développement d'autres industries qui génèrent et échangent de l'information et qui ne sauraient se passer de la normalisation terminologique, sous peine de voir se *babéliser* leurs échanges. Interopérabilité et Web sémantiques, gestion de contenu, localisation et traduction sont autant de thèmes qui ont sous-tendu les sessions ISO. Leur portée s'étend à tous les secteurs de l'activité humaine, comme la santé, pour le partage de bases de données sur les activités de recherche; le secteur manufacturier, pour le développement de produits innovateurs et de technologies de pointe à l'échelle internationale; le gouvernement, pour l'établissement de communications efficaces favorisant le développement social et économique.

Défis

Le leadership canadien repose non seulement sur la participation du Canada aux travaux des comités de normalisation de l'ISO, mais aussi sur la création de bassins d'experts grâce à des programmes de formation pointue et adaptée aux besoins du marché en terminologie (à quand, par exemple, l'avènement d'un diplôme d'ingénieur-terminologue?). Il doit aussi pouvoir faire fond sur un financement approprié pour améliorer les programmes, collaborer à différents projets de recherche et développer des moyens de communication efficaces. L'ère de la terminologie au service exclusif de la traduction est bel et bien révolue. ■

Methods," and chairs the Canadian Advisory Committee. It is in her capacity as chair of that committee that Nicole Sévigny of the TSD headed the Canadian delegation at the Beijing sessions.

Is Canada's participation really necessary?

Yes, if Canada wants to demonstrate its leadership—if only to compete with the arrival in force at ISO of countries such as China and the Republic of Korea—and increase the competitiveness and visibility of its language industry. Canada's participation is also necessary if it wants to contribute to the development of other industries that produce and share information and that depend on terminology standardization to avoid babelization of their information exchanges. Other issues discussed at the ISO sessions were interoperability, Web semantics, content management, localization and translation, issues that affect all areas of human activity, such as health, for the sharing of research activity databases; manufacturing, for the development of innovative products and state-of-the-art technology at the international level; and, government, for the establishment of effective communications that foster social and economic development.

Challenges

Canadian leadership depends not only on its participation in the work of ISO's standardization committees, but also on the creation of a pool of experts through specialized training programs adapted to the needs of the terminology market (a terminologist-engineer degree, for example). This leadership is also contingent upon having sufficient funding to improve programs, collaborate on various research and development projects and develop effective means of communication. The era of terminology as an exclusive tool of translators is well and truly over. ■

Louise Claude*

Translation: Charles Skeete

Le Vocabulaire des bulletins d'avalanche est le fruit d'une collaboration entre le Bureau de la traduction, Parcs Canada, le Centre canadien des avalanches et le Centre d'avalanche de la Haute-Gaspésie. La nomenclature, tirée des bulletins d'avalanche fournis par les trois derniers organismes mentionnés, a été étudiée par un comité composé de spécialistes des avalanches, de la traduction et de la terminologie. Le vocabulaire couvre quelque 650 notions, chacune illustrée par un ou plusieurs exemples d'utilisation. Les exemples ne se veulent en aucun cas restrictifs, car il existe plusieurs façons d'exprimer une même idée. Le vocabulaire comprend également, en annexe, les tableaux et les échelles d'évaluation et de communication utilisés pour évaluer et classer les risques et les dangers d'avalanche.

Le but de cet ouvrage est de fournir aux langagiers, aux prévisionnistes et aux spécialistes des avalanches une terminologie fiable et claire afin d'éviter, en français comme en anglais, toute ambiguïté dans les bulletins d'avalanche.

Qu'est-ce qu'une avalanche? À quoi servent les bulletins?

Phénomène complexe, parfois naturel, parfois d'origine humaine, l'avalanche est une masse de neige ou de glace qui dévale la pente d'une montagne en entraînant fréquemment de la terre, des roches et des débris de toute nature. Les avalanches peuvent se produire un peu partout, là où la pente est suffisamment prononcée et enneigée.

Au Canada¹, les avalanches représentent l'un des plus importants aléas naturels. Au Québec, les avalanches se classent au 2^e rang² des risques naturels les plus meurtriers, après les glissements de terrain et les éboulements.

The Avalanche Bulletin Vocabulary is the product of a joint research project undertaken by the Translation Bureau, Parks Canada, the Canadian Avalanche Centre and the Centre d'avalanche de la Haute-Gaspésie. The base list was prepared from the avalanche bulletins provided by the last three organizations mentioned and was examined by a committee of avalanche, translation and terminology specialists. The vocabulary contains the terminology of some 650 concepts, and each term is listed with a context illustrating its use. The contexts are not in any way restrictive as one and the same idea can be expressed in a number of different ways. The vocabulary's appendices include scales and tables used to evaluate and classify avalanche danger and risk.

The purpose of this work is to provide language professionals, avalanche forecasters and avalanche specialists with reliable and clear terminological information so as to avoid any ambiguous interpretation in both English and French avalanche bulletins.

What exactly is an avalanche? What purpose does an avalanche bulletin serve?

An avalanche is a complex phenomenon, sometimes man-made, sometimes natural. It is a mass of snow and ice tumbling down the slope of a mountain, often carrying with it earth, rocks and debris of every description. Avalanches may occur wherever there is a slope of sufficient incline and snow cover.

In Canada¹, avalanches are one of the most deadly natural hazards. In Quebec, they are second² only to landslides as a natural hazard causing human fatalities.

En période hivernale, les usagers³ de la montagne sont particulièrement touchés par ce phénomène. Avant de tracer son itinéraire ou de s'aventurer en terrain avalancheux, le randonneur se doit de consulter les bulletins d'avalanche qui contiennent d'importantes informations locales, régulièrement actualisées, sur, entre autres, les conditions nivo-météorologiques, l'activité avalancheuse et la sécurité avalanche. Les bulletins d'avalanche publiés au Canada sont accessibles par le truchement du *Canadian Avalanche Centre* : www.avalanche.ca/default.aspx?DN=5,4,3,Documents.

Le lecteur intéressé à consulter le vocabulaire peut le faire à l'adresse suivante : www.bureaudelatradsuction.gc.ca/pwgsc_internet/fr/publications/recent_f.htm.

Le vocabulaire sera bientôt accessible dans *TERMIUM Plus*[®] www.termium.gc.ca, la base de données linguistiques du gouvernement du Canada.

Suivent quelques entrées (pour la plupart sans les exemples) tirées du vocabulaire. ■

NOTES

- 1 Au Canada, les principaux secteurs affectés par les avalanches sont la Colombie-Britannique, l'Alberta, le Québec, Terre-Neuve et Labrador, le Yukon, les Territoires du Nord-Ouest et le Nunavut. Les avalanches causent aussi des accidents en Nouvelle-Écosse et en Ontario.
- 2 Bernard Hétu. *Les avalanches au Québec et leurs conséquences sur la vie et les activités des Québécois*. S.l. : Université du Québec à Rimouski, s.d., 6 p. Document interne.
- 3 Principalement les alpinistes, les skieurs, les planchistes, les motoneigistes et les raquetteurs.

Throughout the winter months, mountain travellers³ are particularly concerned with this phenomenon. Before planning a route and entering avalanche terrain, each traveller should check avalanche bulletins for important local and regularly updated information on, among other things, snowfall conditions, avalanche activity and avalanche safety. The Canadian Avalanche Centre gives access to every bulletin in Canada through its Web site www.avalanche.ca/default.aspx?DN=5,4,3,Documents.

The *Avalanche Bulletin Vocabulary* is available on the Translation Bureau's Web site at the following address: www.translationbureau.gc.ca/pwgsc_internet/en/publications/recent_e.htm.

The vocabulary will soon be included in *TERMIUM Plus*[®], the Government of Canada's linguistic data bank, available at www.termium.gc.ca.

The following is a selection of terms (most without the examples) from the vocabulary. ■

NOTES

- 1 In Canada, avalanches occur mostly in British Columbia, Alberta, Quebec, Newfoundland and Labrador, Yukon, Northwest Territories and Nunavut, but are also known to occur and cause accidents in Nova Scotia and Ontario.
- 2 Bernard Hétu. *Les avalanches au Québec et leurs conséquences sur la vie et les activités des Québécois*. S.l. : Université du Québec à Rimouski, s.d., 6 p. In-house document.
- 3 Mainly climbers, skiers, snowboarders, snowmobilers and snowshoers.

* En collaboration avec/In cooperation with

Lise Gautron et/and Grant Statham, Parcs Canada/Parks Canada Agency, Banff (Alberta) www.pc.gc.ca.

Marc Deschênes, Conseiller en sécurité avalanche/Avalanche Safety Consultant, Nelson (C.-B./B.C.).

Stéphane Gagnon, Centre d'avalanche de la Haute-Gaspésie, Sainte-Anne-des-Monts (Québec/Quebec) www.centreavalanche.qc.ca.

John Kelly, Centre canadien des avalanches/Canadian Avalanche Centre, Revelstoke (C.-B./B.C.) www.avalanche.ca.

<p>avalanche danger scale; danger scale</p> <p>Most avalanche danger scales recommend using <i>caution in steeper terrain on certain aspects</i> and indicate that <i>human-triggered avalanches are possible</i>.</p> <p>NOTE Canada, the United States and European countries each use a different avalanche danger scale. The <i>Canadian Avalanche Danger Scale</i> describes the likelihood of avalanches, with an advisory about the consequences of and recommendations for travel in avalanche terrain. Avalanche bulletins using the danger scale usually describe conditions in large geographic regions. In December 2005, the scale was harmonized in both the English and French versions.</p>	<p>échelle de risque d'avalanche (n.f.)</p> <p>La majorité des échelles de risque d'avalanche recommandent <i>une prudence accrue sur les pentes plus raides de certains versants</i> et indiquent que <i>des déclenchements par intervention humaine sont possibles</i>.</p> <p>NOTA Le Canada, les États-Unis et l'Europe utilisent chacun une échelle de risque d'avalanche différente. L'<i>Échelle canadienne de risque d'avalanche</i> décrit la probabilité d'avalanches ainsi que les conséquences possibles de déplacements en terrain avalancheux et présente certaines recommandations à ce sujet. Les bulletins qui sont émis en tenant compte de cette échelle décrivent habituellement les conditions présentes dans l'ensemble d'une grande région. En décembre 2005, on a harmonisé les versions française et anglaise de l'échelle de risque.</p>
<p>Avalanche Terrain Exposure Scale; ATES</p> <p>That trip is rated Class 2 according to the <i>Avalanche Terrain Exposure Scale</i>.</p>	<p>Échelle d'exposition en terrain avalancheux (n.f.); ÉETA (n.f.)</p> <p>Cette randonnée est cotée 2 selon l'<i>Échelle d'exposition en terrain avalancheux</i>.</p>
<p>climax avalanche</p> <p>NOTE A <i>climax avalanche</i> is an avalanche that approaches maximum size and runout for a given path. The avalanche could be at or close to full depth and it has a very high volume.</p>	<p>avalanche majeure (n.f.)</p> <p>NOTA Une <i>avalanche majeure</i> est une avalanche qui affecte les trois zones du couloir d'avalanche. De fait, ce peut être une avalanche de grande ampleur qui touche ou atteint presque la limite inférieure de la zone de dépôt et qui peut entraîner une grande partie du manteau neigeux qui se trouve dans le couloir, ou même le manteau au complet.</p>
<p>cornice-triggered avalanche</p>	<p>avalanche déclenchée par rupture de corniche (n.f.)</p>
<p>deep-slab avalanche</p>	<p>avalanche de plaque profonde (n.f.)</p>
<p>dry-slab avalanche; dry slab</p>	<p>avalanche de plaque sèche (n.f.)</p>
<p>dry-snow avalanche</p>	<p>avalanche de neige sèche (n.f.)</p>
<p>explosive-triggered avalanche</p>	<p>avalanche déclenchée à l'explosif (n.f.)</p>
<p>full-depth avalanche; ground avalanche; avalanche to ground</p>	<p>avalanche de fond (n.f.)</p>
<p>glide avalanche; glide release; glide slab avalanche</p>	<p>avalanche de glissement (n.f.)</p>
<p>high marking</p> <p>NOTE A snowmobile sport where a snowmobiler rides up a steep slope to the highest possible point.</p>	<p>montée à la verticale (n.f.) (prop.); montée de pente raide (n.f.) (prop.)</p> <p>NOTA Sport de motoneige où le motoneigiste doit gravir une pente raide afin d'atteindre le plus haut point possible.</p>

human-triggered avalanche	avalanche déclenchée par intervention humaine (n.f.)
loose-snow avalanche NOTE Do not confuse with <i>sluff</i> which is a small loose-snow avalanche running in steep terrain. <i>Loose-snow avalanche</i> is sometimes called a <i>point-release avalanche</i> when it starts from a defined point and fans outward as it descends.	avalanche de neige sans cohésion (n.f.) NOTA On nomme <i>coulée</i> une petite avalanche de neige sans cohésion, en terrain raide.
moist-snow avalanche	avalanche de neige humide (n.f.)
natural avalanche; natural (n.)	avalanche naturelle (n.f.)
pinwheel (spec.); cinnamon roll (spec.)	boule de neige (n.f.) (gén.); rouleau de neige (peu usité) (n.m.) (spéc.) NOTA Le terme <i>rouleau de neige</i> est peu utilisé dans le contexte des avalanches.
powder avalanche	avalanche de poudreuse (n.f.); avalanche de neige poudreuse (n.f.)
remote-triggered avalanche; remotely triggered avalanche	avalanche déclenchée à distance (n.f.)
skier-accidental avalanche; skier accidental	avalanche accidentelle déclenchée par un skieur (n.f.); avalanche déclenchée accidentellement par un skieur (n.f.)
skier-controlled avalanche	déclenchement préventif d'avalanches effectué à skis (n.m.)
slab avalanche	avalanche de plaque (n.f.)
spring avalanche Occasional small spring avalanches were triggered by solar radiation.	avalanche de printemps (n.f.) Le rayonnement solaire est à l'origine de quelques petites avalanches de printemps.

surface-layer avalanche; surface avalanche	avalanche superficielle (n.f.); avalanche de surface (n.f.)
surface sluff; sluff (n.)	coulée de surface (n.f.); coulée superficielle (n.f.)
upslope storm	tempête orographique (n.f.) (prop.) NOTA Les <i>tempêtes orographiques</i> sont liées aux perturbations du vent (ascendant ou descendant) causées par les irrégularités du relief montagneux. Dans ce cas-ci, la <i>tempête orographique</i> est provoquée par l'ascendance des masses d'air sous l'effet du relief.
wet-slab avalanche; wet slab	avalanche de plaque de neige mouillée (n.f.)
wet-snow avalanche Wet-snow avalanches are expected this afternoon as the day warms up.	avalanche de neige mouillée (n.f.) Des avalanches de neige mouillée sont prévues cet après-midi avec le réchauffement de la température.
whumpf (n.); settlement (avoid) NOTE <i>Whumpf</i> means the sound (air expulsion) of a collapsing snowpack due to an overload. Although the spelling <i>whumph</i> is correct, it is not the preferred spelling in the avalanche world. The spellings <i>wumph</i> , <i>wump</i> and <i>whump</i> are used but they are not considered correct. The term <i>settlement</i> (in the context of a sudden collapse in the snowpack while travelling over it) is sometimes incorrectly used as a synonym for <i>whumpf</i> .	whoumf (n.m.) NOTA Bruit causé par l'expulsion de l'air qui se produit lorsque, sous le poids d'une surcharge, une couche de neige s'effondre brusquement. Pour éviter toute confusion, éviter les graphies <i>whumpf</i> , <i>whump</i> et <i>whoumpf</i> .

PAGES WEB D'INTÉRÊT EUROPÉEN EUROPEAN WEB PAGES

www.anena.org/savoir/revue/sav_revue_menu.html
www.meteofrance.com/FR/montagne/index.jsp

Conference Interpretation

A Small Section with a Big Mission

Interprétation des conférences

Petite équipe, grande mission

Maja Siemieniska-Vachali

In the great organization chart of the Translation Bureau, you will find, within the Interpretation and Parliamentary Translation Directorate, a small section called Conference Interpretation Services, which is divided into three subsections: Official, Foreign and Visual Languages. All told, we are 30 staff interpreters and 16 administrative personnel.

Though we are few in number, we make up for it in visibility. We provide simultaneous and consecutive interpretation for popes, queens, kings, presidents, prime ministers, ministers and less exalted officials on a daily basis.

The anonymous person between the Prime Minister and the President of Country X in official photographs is an interpreter. The voice you hear in the other official language on television, when one of our political luminaries is speaking, is an interpreter's. The sound coming out of the little earpiece stuck in a conference delegate's ear is the voice of an interpreter. We are everywhere our government is present, be it in Ottawa, in the provinces or abroad.

Interpretation is not an easy task. Our job is to convey the speaker's message in another language. But in order to do justice to a speaker, an interpreter must know at least two languages very well, understand the source language with all its nuances and idioms and have sufficient command of the target language to deliver the speaker's message using proper grammar, syntax, register and tone. The interpreter must be mindful not to overplay or underplay the interpretation, closely monitoring the delivery to ensure that personal views or opinions do not taint the original message. The information that is edited out in the interest of conciseness and speed must never undermine the integrity of the message.

Dans le grand organigramme du Bureau de la traduction, au sein de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation, se trouvent les Services d'interprétation des conférences, une petite section qui comprend elle-même trois secteurs : Langues officielles, Langues étrangères et Interprétation visuelle. Il y a en tout 30 interprètes, et le personnel administratif compte 16 employés.

Nous sommes peut-être peu nombreux, mais nous sommes bien visibles. Nous fournissons, jour après jour, des services d'interprétation simultanée et consécutive à des papes, des reines, des rois, des présidents, des premiers ministres, des ministres et, bien sûr, à des dignitaires moins haut placés.

Le visage anonyme qui se trouve entre le premier ministre et le président de tel ou tel pays sur les photographies officielles, c'est l'interprète. La voix que vous entendez dans l'autre langue officielle à la télévision lorsqu'une de nos sommités politiques parle, c'est celle de l'interprète. Le son qui s'échappe du petit écouteur placé dans l'oreille du délégué lors d'une conférence, c'est encore la voix de l'interprète. Nous sommes là où notre gouvernement se trouve, que ce soit à Ottawa, dans les provinces ou à l'étranger.

L'interprétation n'est pas une sinécure. Notre travail consiste à transposer le message d'un orateur dans une autre langue. Or, pour rendre justice à l'orateur, l'interprète doit très bien connaître au moins deux langues : il doit comprendre la langue de départ avec toutes ses nuances et ses idiotismes, et maîtriser suffisamment la langue d'arrivée pour rendre le message de l'orateur en utilisant une grammaire, une syntaxe, un registre et un ton appropriés. L'interprète doit prendre bien garde de ne pas exagérer son interprétation, ni de la refréner; il surveille étroitement ses propos pour s'assurer que ses idées ou opinions personnelles

Interpretation is not word-for-word translation. We are required to convey the gist of the message to assist in the communication process. It is not possible to convey every single word, given that the interpreter must hear, analyse, process and deliver the message in another language while the delegate continues speaking. To edit intelligently, in addition to having excellent language skills, an interpreter must have good judgment and a broad cultural background.

Stress levels run high. Speakers may read or speak very fast; the subject matter may be highly technical or of a sensitive nature; the speaker may not be coherent or may have a heavy accent or the sound equipment may not be adequate.

Additional sources of stress stem from the daily changes of venue, clients, subjects and colleagues. One day the assignment may be a NATO meeting in Ottawa, the next, a televised constitutional conference in Québec, followed by an international fisheries conference in St. John's or a Team Canada mission to Moscow or Beijing.

So why do we do it?

- Because we love it.
- Because we are curious by nature.
- Because our work is varied and interesting.
- Because we love learning something new each day.
- Because our colleagues are interesting and well-read.
- Because we have excellent administrative staff who provide us with assignments and documents and make all our travel arrangements.
- Because our bosses trust us to do our job responsibly and well!

We must be doing something right because 97% of our clients are satisfied with our services! ■

n'altèrent pas le message original. La suppression d'information dans un souci de concision ou de rapidité ne doit jamais nuire à l'intégrité du message.

L'interprétation et la traduction simultanée sont deux choses différentes. Nous devons communiquer l'essentiel du message pour faciliter le processus de communication, mais transmettre chaque mot est mission impossible. En effet, l'interprète doit entendre, analyser, traiter et rendre le message dans une autre langue pendant que l'orateur continue de parler. Pour organiser l'information intelligemment, l'interprète doit avoir non seulement d'excellentes compétences linguistiques, mais aussi un bon jugement et une vaste culture.

Les niveaux de stress sont élevés : souvent l'orateur lit ou parle très rapidement, le sujet est délicat ou très technique, les propos sont incohérents, l'accent très prononcé ou la sonorisation inadéquate.

Les changements quotidiens de lieux, de clients, de sujets et de collègues ajoutent encore au stress. L'interprète peut être affecté aujourd'hui à une réunion de l'OTAN à Ottawa, demain, à une conférence constitutionnelle télévisée à Québec, et après-demain, à une conférence internationale sur les pêches à St. John's ou encore à une mission d'Équipe Canada à Moscou ou à Beijing.

Alors, pourquoi sommes-nous interprètes?

- Parce que nous adorons notre travail.
- Parce que nous sommes curieux de nature.
- Parce que notre travail est varié et intéressant.
- Parce que nous aimons apprendre chaque jour.
- Parce que nos collègues sont intéressants et cultivés.
- Parce que nous avons un excellent personnel administratif qui nous fournit affectations et documents, et qui s'occupe de tous les préparatifs de voyage.
- Parce que nos patrons comptent sur nous pour faire du bon travail, de manière responsable.

Nous faisons assurément quelque chose de bien puisque 97 pour 100 de nos clients sont satisfaits de nos services! ■



Mots de tête

Frédéric Leroux fils

« une table à mettre »

La table est mise pour les crapauds (Jacques Ferron, *Escarmouches*, 1975)¹.

La blague a de la barbe, je sais, mais au cas où votre mémoire en aurait aussi, il ne serait peut-être pas mauvais de la rafraîchir. La mère demande à son jeune fils d'aller mettre la table, et celui-ci, pour faire le malin, de répondre : « D'accord, mais je la mets où? ». Étymologiquement, il a raison, puisque autrefois on mettait réellement la table, c'est-à-dire qu'on installait des tréteaux sur lesquels on posait des planches en guise de table.

Dans mon jeune temps, c'est à mes sœurs que revenait la tâche de mettre la table. Comme de l'« ôter », d'ailleurs. Les temps ont bien changé. Aujourd'hui, c'est presque à l'envi que tout le monde la met : « McClellan met la table pour les discussions sur la santé » (*Le Droit*, 22.01.03); « la Chine a mis la table pour les Jeux démocratiques de Pékin en 2008 » (*Le Devoir*, 30.08.04). Le grand bédéiste Jacques Ferrandez est aussi de corvée : « Avec les cinq albums de ses *Carnets d'Orient*, il a mis la table pour raconter la guerre d'indépendance algérienne » (*Le Droit*, 19.04.03). Même notre ancien « plus meilleur » premier ministre y prenait plaisir : « Jean Chrétien a mis la table pour un duel irrévocable » (*Le Devoir*, 05.06.02).

Et cette table, on la met n'importe où : « les organisateurs avaient déjà mis la table dans une déclaration commune » (*La Presse*, 10.8.06), et pour tout et n'importe quoi : le déclenchement d'élections (*Le Devoir*, 17.10.00), une année qui s'annonce compliquée (*Le Journal de Montréal*, 21.12.00), un partage des actes professionnels (*Le Devoir*, 02.02.02), une guerre à finir entre les forces du Bien et du Mal (*Le Droit*, 03.07.03), la surenchère idéologique (*Le Droit*, 01.05.04), un mélodrame (*Le Devoir*, 11.09.04), un concert (*La Presse*, 24.07.06), en prévision d'expositions estivales (*Le Droit*, 21.05.05). Il arrive même que des adversaires, en instance de négociations, oublient un instant leurs différends pour s'aider mutuellement : « La SAQ et le syndicat mettent la table » (*Le Devoir*, 10.12.04). Accordez-vous donc, comme disait je ne sais plus qui, c'est tellement beau l'accordéon.

Mais le plus étonnant, peut-être, c'est de voir que cela peut se faire même sans intervention humaine : « son parcours met la table pour le deuxième temps de la valse tragique » (*Le Devoir*, 25.03.02); « une vision des relations de travail qui met la table à une précarisation » (*Le Devoir*, 03.03.03); « un discours politique destiné à mettre la table

pour les prochaines années » (*Le Devoir*, 13.06.03)... Cette sorte d'animisme me rappelle l'exemple inoubliable que je vous ai signalé il y a quelques années : « la plateforme de l'opposition tire la sonnette d'alarme »². Une vision ou un discours qui met la table, c'est à peu près dans les mêmes eaux.

À cette étape-ci, vous devez vous demander d'où nous vient cette expression, et si elle figure dans les dictionnaires. Les locutions avec « table » ne sont pas rares : *faire table rase*, *jouer cartes sur table*, *se mettre à table*, etc., mais on ne trouve aucun signe de « mettre la table » au figuré, aussi bien dans les dictionnaires unilingues que bilingues. Lionel Meney³ est le seul à relever cet usage. Mais alors que je m'attendais à ce qu'il évoque la possibilité d'un calque (« to set the table »), il se contente de signaler quelques équivalents « français » : tout est (fin) prêt, archiprêt, décidé, tout est en place, les conditions sont réunies, les dés sont jetés.

Par déformation professionnelle, je n'ai pu m'empêcher d'aller vérifier si les dictionnaires n'auraient pas traduit une de ces expressions par « the table is set ». Chou blanc à tout coup. Mais le *Robert-Collins* traduit « tout est en place pour le

drame » par « the scene is set for the tragedy », ce qui n'est pas loin de « the table is set ». Et en furetant du côté anglais, j'ai trouvé ceci : « the scene was set for their romance – toutes les conditions étaient réunies pour leur idylle ; this set the scene for the discussion – ceci a préparé le terrain pour les discussions ». Où l'on voit que « mettre la table » peut être synonyme de « paver la voie »⁴.

Il est pour le moins curieux que les dictionnaires anglais ou bilingues ignorent la tournure « to set the table ». On a l'impression que les anglophones l'emploient à tour de bras. Sur la Toile, on en trouve plus de 250 000 exemples – pas tous au figuré, bien entendu. Un site intitulé ClichéSite.com indique que le terme viendrait du base-ball : « To set the table – a baseball cliché that means to put a runner on every base. Usually used in anticipation of a very good hitter coming to bat next ». L'image est parlante.

Si les occurrences du tour français sont moins nombreuses, elles ne sont pas rares : « mettre la table » (46 300), « la table est mise » (23 700), « mis la table » (9 900), etc. Comme pour l'anglais, les emplois figurés sont largement minoritaires. Et il s'agit essentiellement de sites québécois ou canadiens. Comme ces paroles de la chanson *Libérez-nous des libéraux* du groupe Loco Locass : « Maintenant la table est mise pour quatre ans à pâtir, à pâlir à vue d'œil ». Mais j'ai quand même trouvé quelques exemples européens, signe que l'expression se répand sur le vieux continent : « La table est mise pour le Renaudot [...] » (Livresse.com, 3.11.03). Et ce blogue d'une ministre de l'Environnement sous le gouvernement Juppé, Corinne Lepage : « C'est avec tous ceux qui nous

rejoignent que je veux mettre la table pour obliger à ouvrir le débat » (21.03.06). Ou encore ce site d'un critique d'ATTAC : « La recette anti-libérale miracle d'ATTAC [est] une très ancienne recette qui a cuit et recuit dans la même gamelle depuis que Robespierre et Babeuf ont mis la table : le recours à l'État-Providence. » Il est amusant d'imaginer ces deux adversaires en train de mettre la table, ensemble surtout.

Je vous ai presque menti tout à l'heure en disant que Meney était le seul à enregistrer cette tournure. Dans son *Code des tics*⁵, Jean Paré se contente de la mentionner, sans explication, mais en la qualifiant, ironiquement, de « belle figure de style ». Quant au *Québécois instantané*⁶, il lui donne un sens très pointu : « s'apprêter à discuter de tout ». Comme on le voit – et la kyrielle d'équivalents proposés par Lionel Meney l'indique assez –, le sens est encore quelque peu flou.

Aussi, il ne faut pas s'étonner de rencontrer des méprises comme celle-ci : « Ce sont les deux organismes gouvernementaux et principaux bailleurs de fonds "qui ont mis la table" ("dressé un état des lieux", en québécois [sic], ndlr) » (lefilmfrançais.com). Il s'agit du texte d'un critique de cinéma québécois, Jean-Pierre Tadros, que les responsables du site ont jugé utile d'expliquer à leurs lecteurs européens. Mais je serais fort étonné que ce soit ce que l'auteur avait en tête. Le *Petit Larousse* donne cette définition d'« état des lieux », au figuré : « constatation d'une situation à un moment donné » ; le *Hachette-Oxford* traduit par « appraisal » et le *Larousse* par « to take stock of the situation ». On le voit, on est plutôt à la fin du processus, alors que « mettre la table » se situe au début...

J'ai relevé dans le *Bouquet* de Claude Duneton un exemple qui est à mi-chemin entre le sens propre et le sens figuré (j'espère que vous avez l'estomac bien accroché) : « mettre la table pour les asticots », au sens de mourir. Et dans un dictionnaire d'argot en ligne (languefrancaise.net/glossaire), on trouve une acception de la « table est mise » qui est loin du sens propre... Je vous laisse le plaisir d'en faire la découverte, car ce n'est pas publiable dans *L'Actualité*.

Certes, « la table est mise » sent le cliché, mais il faut reconnaître que cela fait image, et peut être utile, à condition de ne pas en abuser (Joseph Hanse⁷ et Roland Godiveau déconseillent l'emploi du cliché « se pencher sur », mais est-ce que ça vous dissuade de l'employer?). Et comme il n'est pas sûr que ce soit un calque, sans lui donner le bon Dieu sans confession, on pourrait tout au moins lui donner le bénéfice du doute. En attendant que les dictionnaires l'accueillent. Après tout, ils l'ont fait pour plein de termes considérés comme fautifs : « en charge de », la fameuse « tasse de thé », « manger son chapeau »*, « patate chaude ». Aussi, je ne pense pas qu'à ce banquet des invités inattendus il serait malvenu de « mettre la table »... ■

* Rencontré chez Giono dans un texte de 1950!

NOTES

- 1 Article paru dans la *Revue socialiste*, hiver 1963-1964.
- 2 Voir « Vous avez dit animisme? », *L'Actualité terminologique*, vol. 36, n° 1, 2003.
- 3 Lionel Meney, *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2^e éd., 2003.
- 4 Voir *Mots de tête*, Éditions David, 2002, ou *L'Actualité terminologique*, vol. 35, n° 2, 2002.
- 5 Jean Paré, *Le code des tics*, Boréal, 2005, p. 151.
- 6 Benoît Melançon, *Dictionnaire du québécois instantané*, Fides, 2004.
- 7 Joseph Hanse, *Nouveau dictionnaire des difficultés de la langue française*, Duculot, 1983; Roland Godiveau, *1000 difficultés courantes du français parlé*, Duculot, 1978.



Usage Update (Part 2): Deplorable or Acceptable?

Frances Peck

H. W. Fowler was made of sterner stuff than most. The eminent and opinionated usage authority resigned from a long-time teaching position after a dispute with his headmaster; lied about his age at 56 and enlisted as a private during World War I; followed a running and swimming regime throughout his life; and at 68, declined his publisher's offer of a servant, attributing his continued physical vigour to having had "no servants to reduce me to a sedentary and all-literary existence."

Yet even the redoubtable Fowler admitted that those guarding the fortress of the English language are powerless against the invading forces of popular usage. "What grammarians say should be," he wrote in *Modern English Usage*, "has perhaps less influence on what shall be than even the more modest of them realize; usage evolves itself little disturbed by their likes and dislikes."

In this article, we'll continue our look at changing usage and examine where some contentious words and expressions currently stand.

Deplorable

Those of us who like the certainty of "dos" and "don'ts" can take comfort in knowing that some usages are still plain wrong. Here's a handful of downright errors.

1. Incomplete *as far as* structures.

NOT

As far as story leads, office duties and deadlines, Sharon takes on more than anyone else at the high school newspaper.

This misuse sends the more grammar-minded of us into paroxysms of frustration. *As far as* must always introduce a clause, a group of words containing a subject and a verb. But where, oh where is the verb? Far and wide, people are carelessly leaving out the *go*

or *are concerned* that should complete the *as far as* statement. No doubt this omission stems from some vague notion that *as far as* is a preposition and can be completed by a noun alone. Wrong.

2. Centre around.

NOT

This week's program *will centre around* the history of K-Tel, the hard-sell company that in the 1970s marketed everything from wonder slicers to disco compilations.

Imagine a circle, then picture its centre, a single point. Common sense tells us why the correct wording has to be *centre on*. Similar geometrically correct expressions are *focus on*, *revolve around* and *circle around*.

3. Many *-wise* compounds.

NOT

Skills-wise Boris is perfect for the undertaker position, but *personality-wise* he may not fit in.

Some *-wise* compounds are sound choices. *Clockwise* and *lengthwise*, for instance, are perfectly fine. So are *streetwise* and *worldly-wise*, where the suffix roughly means "wise in the ways of." But steer clear of hasty concoctions like *careerwise*, *gender-wise* and *money-wise*, all non-standard shortcuts for *concerning* or *with regard to* a certain thing.

Inadvisable

1. *Dilemma* to mean *problem* or *predicament*.

PROBABLY NOT

Angela's *dilemma* is that her credit card payments exceed her disposable income.

A dilemma is a choice between two unpleasant or difficult options, and most usage authorities recommend keeping it that way. The increasingly loose use of the word to mean a general problem or difficult situation has been captured in the latest *Canadian Oxford Dictionary* (2nd edition, 2004) and *Merriam-Webster's Collegiate* (11th edition, 2003), but until other dictionaries follow suit and usage guides begin to relax, we're better off sticking with the traditional meaning.

2. *Fulsome* to mean *full* or *abundant*.

PROBABLY NOT

The committee's *fulsome* study of the Young Offenders' Act eventually led to sweeping changes to the legislation.

Traditionally, *fulsome* has meant overly abundant or offensively excessive. For careful English users, "fulsome praise" is overblown praise that verges on obsequiousness. But this negative connotation is nowadays lost on many, who use "fulsome praise" to mean generous or lavish praise. This shift has stirred up so much turmoil that Bryan Garner, in his *Dictionary of Modern American Usage*, has declared *fulsome* a "skunked term," a term that's so unsettled it's bound to raise someone's hackles somewhere. For now, he suggests, the safest course is to avoid the word entirely.

3. *Beg the question* to mean *invite* or *raise* a question.

PROBABLY NOT

His decision to leave Grunge Dungeon after five years and three platinum albums *begs the question*—was he ever truly happy as a rock guitarist?

Usage commentators are divided on whether we should confine this expression to its original meaning or release it to the masses, who use it in a different way. Properly speaking, *begging the question* means basing a conclusion on an assumption that itself needs proving. As an example of *begging the question*, Garner offers the statement "Life begins at conception, which is defined as the beginning of life." But most people think the expression means to raise an obvious question, as in the music sentence above. This new meaning will undoubtedly overtake the old, but while the battle is still on, we should keep to the traditional meaning, at least in formal writing.

Acceptable

1. *Alternate* as a synonym for *alternative*.

FINE

I know you're counting on a week of camping in the open air, but do you have an *alternate* plan in case the weather turns bad?

In major Canadian and American dictionaries, one definition of *alternate* (as an adjective) is *alternative*, in the sense of available as another option. The *British Concise Oxford* says the two are synonyms in North American English but not in British. The *Oxford Guide to Canadian English Usage* recommends keeping the adjectives distinct in formal writing, but few modern authorities back that view. Canadian writers and editors tend to side with the dictionaries on this one.

2. *Hopefully* as a sentence adverb.

FINE

Hopefully, we can buff out the scratch on Mom's new convertible before she sees it and disowns us forever.

Who knows why, but the innocuous adverb *hopefully* attracted virulent criticism from the 1960s to the 1980s. Objectors insisted that the word could only mean "in a hopeful manner," as in "The starving man looked hopefully at the tray of sandwiches approaching him." But nearly everyone else used the word as a sentence adverb meaning "It is to be hoped," as in the convertible sentence above. The *New Fowler's Modern English Usage* (1996), in its level-headed overview of the debate, notes that many *-ly* adverbs have morphed into sentence adverbs. In fact, while commentators were busy skewering *hopefully*, other sentence adverbs slid in under the radar, among them *frankly*, *fortunately* and *seriously*. Today it's only the crankiest pedant who insists on the original, narrow meaning of *hopefully*.

3. *Presently* to mean *now* or *currently*.

FINE

She is *presently* employed at the Snake Eyes tattoo parlour.

Presently as a synonym for *now* also drew many barbs in the late twentieth century. *Presently* means *soon*, said the authorities, not *now* or *at present*. Yet the latter meaning—curiously, a revitalized fifteenth-century sense of the word—has rapidly overtaken the former, to the point where most modern commentators and nearly all dictionaries accept it without question.

Impactful?

In 2003 one David Armstrong, a former English teacher, took Coca-Cola to task for misusing *everyday* in an ad for Dasani water: "Treat yourself well. Everyday." *Everyday*, he pointed out, is an adjective that describes common or routine things, such as everyday concerns. Coca-Cola's campaign should have used "Every day," meaning each day. A company spokesperson replied that Coca-Cola had decided on *everyday* as the more "impactful" form. Naturally, the entry of this unfortunate neologism into the exchange fanned a moderate parlour blaze into a full-on house fire.¹

As H. W. Fowler acknowledged long ago, there's little we can do to keep our language in check. New words emerge, old words change, battles are declared, debates die down. All that we writers can do is read and assess—and occasionally cave. ■

NOTE

¹ For more on this amusing back-and-forth, see the Open Brackets Web site (www.openbrackets.com/article/512) and this *Guardian* article (www.guardian.co.uk/Archive/Article/0,4273,4711179,00.html).

Les papillons pris aux filets de la langue

Marie D'Août

Bien que peu répandu sous nos latitudes, l'élevage des papillons peut susciter notre intérêt, non seulement pour la pratique de cette activité, mais aussi pour les termes qui la désignent.

Cet article tentera tout d'abord de déterminer si les termes anglais *butterfly farming* et *butterfly ranching* sont synonymes puis, dans un deuxième temps, suggérera des équivalents français pour rendre clairement les notions qu'ils désignent.

De prime abord, ces termes semblent être de vrais synonymes dans la mesure où peu d'auteurs distinguent les termes anglais *ranch* et *farm*. Par exemple, dans le *Canadian Oxford*¹, on trouve sous la rubrique *ranch* la définition suivante : « A farm ». Voilà de quoi faire pencher la balance du côté de la synonymie. Mais attention, ne tombons pas dans le filet!

En effet, bien que les termes *ranch* et *farm* soient largement utilisés comme des synonymes, il n'en va pas de même pour *ranching* et *farming*, et encore moins quand il s'agit de papillons. C'est ce que nous verrons.

Deux termes, deux notions

La première notion tire son origine des profondeurs de la forêt tropicale où, par souci de conservation de la

biodiversité, on tente de sensibiliser la population par la promotion d'un système de gestion extensive, soit l'élevage des papillons. Cette activité permet aux communautés locales de tirer profit des ressources tout en préservant l'intégrité des habitats. On parle ici d'élevage, tel que défini par le *Larousse agricole*² :

Ensemble des méthodes mises en œuvre pour produire des animaux ou des produits animaux, le plus souvent dans le dessein de satisfaire les besoins de l'homme, mais aussi de plus en plus de participer à l'aménagement des territoires et éventuellement préserver la diversité génétique des espèces animales.

Ainsi, tout en pratiquant l'élevage des papillons qui ont une certaine valeur commerciale, on peut aussi préserver leur habitat au moyen de systèmes de production en semi-captivité, un type d'élevage qu'on désigne en anglais par *butterfly ranching*. D'autant plus que, comme le souligne l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), « ce type d'élevage est très approprié comme source alternative de revenus pour les populations forestières car il ne requiert qu'un investissement limité »,³ ce qui le rend plus facile à implanter dans les communautés locales. En effet, ce type d'élevage [selon, entre

autres, la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (CITES)]⁴ se pratique en milieu contrôlé :

Certains pays s'intéressent à l'élevage en ranch des papillons du genre *Ornithoptera* pour ramasser les chenilles ou les chrysalides dans la nature pour les élever en milieu contrôlé jusqu'au stade de l'imago, pour l'exportation⁵.

Les papillons élevés de cette façon vivent, pour ainsi dire, en semi-captivité puisque le milieu où se pratique l'élevage n'est rien de moins que leur habitat naturel dans lequel certains facteurs (végétation, prédateurs, etc.) sont contrôlés.

Quant à l'élevage de papillons qu'on désigne en anglais par le terme *butterfly farming*, il se pratique plutôt en milieu artificiel, un aménagement qui peut nécessiter des investissements considérables. De plus, les insectes élevés selon ce mode vivent en captivité, dans un milieu fermé et non dans leur habitat naturel.

À partir d'ici nous savons que les termes *butterfly farming* et *butterfly ranching* ne sont pas synonymes. Voyons maintenant comment rendre ces notions en français.

➤ Suite à la page 26

Green Buildings: Passive Solar Design

Barbara McClintock, C.Tr.

Basically, passive solar design is about keeping summer sun out and letting winter sun in.

Passive solar heating (*chauffage passif*) requires the application of the following passive design principles:

- Southeast orientation for the majority of the glazing (*vitrage*). (Your house plants will love this orientation.)
- Reduced areas of glass on northern facades
- Thermal mass (*masse thermique*) for storing heat
- Insulation and caulking (*calfeutrage*) of windows and doors
- Advanced glazing (triple thermal, etc.)
- Shading and ventilation solutions (including planting deciduous trees)

Passive solar buildings (*construction naturelle*), now sometimes called "green buildings" (*bâtiment écologique*) or "green houses" in the case of houses (*maison écologique*), look like other buildings but cost less to run and are more comfortable.

Proper orientation of the building will maximize winter heat gains (*gains/apports de chaleur*) and minimize winter heat losses. With good orientation, the need for auxiliary cooling and heating (*refroidissement/chauffage auxiliaire*) is reduced, resulting in lower energy bills.

In our northern climate, a combination of passive solar heating and cooling is required. Where ideal orientation is not possible, as is often the case in higher-density urban areas, an energy-efficient home can still be achieved with careful attention to design. Some people build a solar greenhouse (*espace serre*) as an addition to their house to take advantage of solar heat.

Solar radiation is trapped by the greenhouse effect created by correctly oriented (southeast facing) windows exposed to full sun. Proper insulation, windows and glazing type have a significant effect on the efficiency of this process.

Trapped heat is absorbed and stored inside the house by materials with thermal mass, which are usually masonry, such as stone, concrete, brick and tile. It is re-released at night when it is needed to offset heat losses due to lower outdoor temperatures.

Heat loss is minimized with appropriate window treatments and well-insulated walls, ceilings and attics. Eaves overhangs (*corniche*, etc.), window shades (*stores*) and fans (*ventilateurs*) are important in the summer to keep the heat out.

Thermal mass should only be installed in a well-insulated house. Thermal mass can be easily achieved with masonry. To ensure the comfort of your home in case of a power outage, masonry heaters (*générateur de chauffage en maçonnerie*), also called masonry stoves (*foyer de masse*¹), are now a popular option. Masonry heaters store heat from combustion and redistribute it over the next 12 to 24 hours. Energy from a short hot fire is stored in the thermal mass and can provide heat all day long. Masonry heaters offer certain advantages over slow-combustion stoves: they burn half as much wood, produce less smoke and ash and practically eliminate the formation of creosote. They burn cleaner because of the high combustion temperature, which eliminates most of the pollutants contained in smoke.²

Source for French terminology: TERMIUM® unless noted otherwise. ■

NOTES

1 L'ABC du foyer de masse by Simon Diotte, *La Presse*, Montréal, September 30, 2006, p. 2.

2 Idem.



Bousculade de *que*

Jacques Desrosiers

Pour ce numéro, je reproduis des réponses que j'ai données à des questions qui m'ont été adressées, par courriel, au fil des mois.

Q. Les passages soulignés dans les deux phrases suivantes sont des subordonnées complétives coordonnées :

Dans le cas de paiements anticipés, s'assurer que la somme est justifiée et correspond aux limites fixées.

Dans le cas de tout autre paiement (par exemple : salaires, paiements aux employés, etc.), s'assurer que le bénéficiaire est admissible ou a droit au paiement et que le montant de l'opération est exact.

Dans le premier cas, on n'a pas répété la conjonction, tandis que dans le deuxième, on l'a répétée. Selon Grevisse (1993, § 1027 a), « lorsque l'on coordonne, non deux propositions complètes, mais deux éléments à l'intérieur d'une proposition, la conjonction n'est pas répétée d'ordinaire ». L'exemple fourni est le suivant : Elle passa dans la chambre de Jacques s'assurer QUE celui-ci dormait et ne s'était pas découvert. Je ne trouve pas l'exemple très clair. Je peux voir que « dormait » et « s'était découvert » ont le même sujet. Mais dans notre première phrase, nous avons la coordination d'un attribut et d'un syntagme verbal (est justifiée et correspond), et que la conjonction ne soit pas répétée me dérange, même s'il s'agit d'un même sujet.

La deuxième phrase a beau présenter un cas semblable, et je ne sais pas si c'est parce que les deux éléments de la première subordonnée sont courts, l'omission de la conjonction dans que le bénéficiaire est admissible ou a droit au paiement me dérange moins, d'autant plus qu'on doit la répéter tout de suite après, devant le montant, car il y a deux sujets. Quoiqu'on pourrait dire : que le bénéficiaire est

admissible ou qu'il a droit au paiement, et que le montant de l'opération est exact. C'est un peu lourd, mais correct à mon sens.

Je rencontre souvent des formulations semblables.

R. D'abord, la règle générale, clairement énoncée dans le voisinage du paragraphe que vous citez dans le *Bon usage*, au § 1027 b : la conjonction se répète devant les éléments coordonnés. Et c'est bien normal. Les deux phrases :

Pierre croit que la terre est ronde et que la lune est verte

Pierre croit que la terre est ronde et la lune est verte

ne sont pas, strictement parlant, synonymes, la seconde étant rendue ambiguë par l'ellipse de *que* (Pierre croit-il aussi que la lune est verte?).

Comme la règle générale est de répéter *que*, la question n'est pas de savoir quand le second *que* est obligatoire, mais plutôt de reconnaître les cas où on peut en faire l'ellipse.

L'usage se débrouille avec quelques principes généraux. Grosso modo, on supprime le *que* dans des conditions transparentes : phrase courte, contexte clair, même sujet, etc. L'usage fait presque toujours l'ellipse dans ces cas-là, bien qu'elle ne soit jamais obligatoire. On se retrouve avec ce que le *Bon usage* appelle, dans le paragraphe que vous citez, des « éléments à l'intérieur d'une proposition ».

Ça pourrait devenir très vite philosophique de se demander ce qui distingue un élément d'une proposition. Reprenons la phrase de Simenon :

Elle passa dans la chambre de Jacques s'assurer que celui-ci dormait et ne s'était pas découvert.

Il est clair ici que *celui-ci dormait* et *ne s'était pas découvert* sont considérés comme deux éléments coordonnés à l'intérieur d'une même proposition complète. Il n'y aurait aucun problème à coordonner de la même manière un attribut et un autre verbe, comme dans l'exemple :

Pierre croit que la terre est ronde et tourne sur son axe

comparable à votre phrase : *s'assurer que la somme est justifiée et correspond aux limites fixées*. Il est normal qu'on puisse avoir la tentation de répéter la conjonction dans cette phrase, s'agissant de toute évidence d'un texte où il est important de mettre les points sur les *i*. Ce n'est pas le contexte idéal pour faire de la fantaisie, mais l'ellipse n'y est pas condamnable.

La question n'est pas tranchée au couteau, ces critères étant de nature générale. Il en va de même des autres conjonctions, *si*, *comme*, *quand*, etc. La *Grammaire du français contemporain* de Larousse donne cet exemple de Jean-Paul Sartre :

Quand toute la ville est morte et rayonne de chaleur humide, ils [les boulevards] sont encore tout froids.

Sartre n'a pas repris la conjonction parce qu'il jugeait les deux idées étroitement unies par le sens. Quelqu'un d'autre aurait peut-être opté pour un effet d'insistance et écrit : *Quand toute la ville est morte et qu'elle rayonne de chaleur humide...* (n.b. *que* remplace souvent la deuxième conjonction dans ce genre de construction). Même chose dans l'exemple de Victor Hugo : *Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme*. Il faut choisir en fonction de la nature du texte, mais c'est en partie affaire de style.

Dans l'autre phrase : *s'assurer que le bénéficiaire est admissible ou a droit au paiement et que le montant de l'opération est exact*, sans ellipse il y aurait bousculade de *que*. Du point de vue syntaxique l'emploi de *que* serait correct, mais il serait discutable du point de vue stylistique. Ce qui prime ici, vu la nature du texte, c'est la clarté de la phrase.

La seule tournure incorrecte consiste à faire l'ellipse du second *que* entre deux propositions longues ou ayant des sujets différents. Dans les autres cas, on a le choix.

Nœud gordien

Q. Dans la phrase suivante :

On ne savait pas combien d'heures de service les pompes avaient totalisé

totalisé *s'accorde-t-il? Est-ce qu'on doit poser la question* : Les pompes avaient totalisé combien d'heures? (*donc invariable?*). Ou : Les pompes avaient totalisé quoi? Des heures de service (*donc totalisé s'accorderait avec le complément d'objet direct placé devant un verbe conjugué avec l'auxiliaire avoir*). Pouvez-vous trancher ce nœud gordien?

R. Après *combien de*, le participe s'accorde avec le complément de *combien* seulement si celui-ci précède le verbe. On dit :

Je ne sais pas **combien de fautes j'ai faites**.

Mais :

Je ne sais pas **combien j'ai fait de fautes**

parce que le complément vient après le participe. Donc :

On ne savait pas combien d'heures de service les pompes avaient totalisées.

Mais :

On sait maintenant combien les pompes ont totalisé d'heures de service.

Observons que, dans les cas où le participe reste invariable, *combien*, placé en tête de la proposition, est séparé de l'objet direct auquel il se rapporte.

Si la question concerne aussi l'accord de *totalisé* même quand il n'est pas précédé de *combien*, il suffit de vérifier si le verbe peut se mettre au passif. Si on n'accorde pas *duré* dans *les heures que le voyage avait duré*, c'est qu'on ne dirait pas : *les heures durées par le voyage*. Le truc consiste donc à vérifier si on a affaire à un verbe intransitif. *Totaliser* étant transitif, on écrirait :

les heures de service totalisées par les pompes.

Si c'est transitif on accorde, sinon on n'accorde pas.

Âgés entre 14 et 25 ans ou âgés de 14 à 25 ans?

Q. Il me semble que la formulation âgés entre 14 et 25 ans est fautive. On dirait plutôt âgés de 14 à 25 ans. Avez-vous des sources qui pourraient confirmer ou infirmer mon opinion?

R. Le *Grand Robert* cite cette remarque du linguiste Brunot : « La portion de durée comprise entre deux dates données se marque de diverses manières : entre cinq et sept, de cinq à sept. » Si cette remarque sur la durée vaut aussi pour une échelle d'âges, de 14 à 25 ans et entre 14 et 25 ans veulent dire la même chose.

Cette équivalence reste valable tant qu'elle ne bute pas sur la syntaxe de l'adjectif âgé. À l'entrée « de », le *Trésor de la langue française* décortique ainsi la construction :

La modalité est une mesure, une évaluation (nombre, quantité, poids, dimension, **âge**, mensuration, distance, prix, etc.), la question correspondante est *de combien?*

a) Adj. + **de** + nombre. *Long de, large de, haut de, profond de, **âgé de**, etc. Un cailloutis en cuvette, large d'une toise* (Balzac, Goriot, 1835).

On comprend comment un tour a pu contaminer l'autre. Rien n'empêche de dire : *les jeunes qui ont entre 14 et 25 ans, les jeunes entre 14 et 25 ans* ou même *les jeunes de 14 à 25 ans*. Ces tournures sont peut-être en mal d'étoffement, mais elles sont correctes et équivalentes. Dès qu'on emploie *âgé*, toutefois, on ne peut sauter le *de*.

Le tour douteux n'est pas absent de l'usage, loin de là. Si on demande à Google de chercher « âgé(e)s entre » + « ans », on obtient quelques dizaines de milliers d'exemples. Mais quand on fait la recherche avec « âgé(e)s de » + « ans », on en obtient **des centaines de milliers** (bien sûr, dans les deux cas, il y a un ménage à faire). J'ai constaté la même chose sur Alta Vista, où « âgé de » est beaucoup plus populaire que « âgé entre ». Si on n'a pas fini de rencontrer la tournure *âgé entre*, on est donc loin d'avoir abandonné le *de*. Ces statistiques ne sont qu'accessoires, mais elles montrent que l'usage tire du même côté que la règle.

Qui fait quoi?

Q. J'aimerais savoir si, à votre avis, l'infinitif est bien employé dans la phrase :

L'entente prévoit des consultations afin de déterminer...

D'après moi, le sujet sous-entendu de déterminer n'est pas l'entente. Je trouve donc la phrase boiteuse.

R. En principe, le sujet de *déterminer* devrait être le même que celui de *prévoir*. C'est la règle classique. Il arrive parfois que les deux sujets soient différents. En termes techniques, le sujet du deuxième verbe pourrait être le complément d'agent sous-entendu du verbe de la principale, comme dans la phrase : *Toute une mise en scène avait été préparée afin de le convaincre*, c'est-à-dire *préparée par les personnes* qui voulaient le convaincre. C'est ce que Claude Bédard appelait le « sujet perdu » dans *La traduction technique*¹. Mais on ne trouve pas la même construction en fouillant dans la structure profonde de notre phrase. On pourrait y lire à la rigueur : *L'entente prévoit des consultations qui seront **faites par les personnes** qui veulent déterminer...*, mais même là le complément d'agent n'est pas complément ou « sujet perdu » de *prévoir*. Il aurait été plus simple d'écrire : *prévoit des consultations qui permettront de déterminer, qui serviront à déterminer*, etc. La construction est certainement relâchée.

Deux sujets ne valent pas mieux qu'un

Q. Que diriez-vous de laisser *permet* au singulier dans : Prendre les mesures et faire toutes les marques nécessaires *permet* de travailler plus intelligemment? (*L'anglais, le chanceux, utilise le singulier* : « *Measuring and marking the job allows you to work smarter* ».) *Raisonnement en faveur du singulier* : *prendre et faire font partie d'une même procédure*.

Le pluriel me semblerait bizarre : Prendre les mesures et faire toutes les marques nécessaires *permettent* de travailler plus intelligemment.

R. Le verbe doit être au singulier. La *Syntaxe du français moderne et contemporain* d'Hervé Béchade cite un vieux proverbe : « Donner et retenir ne vaut » et la conclusion de *La mort du loup* d'Alfred de Vigny :

Gémir, pleurer, prier est également lâche

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche... ➤

L'idée est que les sujets forment une notion unique. Dans l'exemple du début, on pourrait aussi dire qu'il y a une ellipse, dans le genre : « la méthode qui consiste à prendre les mesures et à faire les marques... » Le pluriel serait bien étrange parce qu'il suggérerait que chacune des deux actions prises séparément, prendre des mesures et faire des marques, permet de travailler plus intelligemment – ce qui est sans doute faux. Comparez avec un autre proverbe : « Promettre et tenir sont deux ».

En dehors des cas plus ou moins évidents, il arrive que de bons auteurs prennent la liberté de mettre au singulier le verbe amené par plusieurs sujets, parce que manifestement ces derniers fusionnent dans leur esprit en une notion unique. L'écrivain Jean Giono ne se gêne pas dans le *Voyage en Italie* :

L'architecture guerrière du moyen âge [...] et l'architecture *politique* de la Renaissance [...] me touche plus, c'est-à-dire me donne un plaisir plus vif que l'architecture religieuse...²

Il récidive plus loin : *Tout ce qu'ils ont fait dans la journée et tout ce qu'ils ont envie de faire demain passe dans leur musique*³. Il n'est donc pas interdit de brocher un tel singulier dans une phrase. Seulement, il faut avoir du culot. ■

NOTES

- 1 Montréal, Linguatex, 1986, p. 161.
- 2 Paris, 1954, coll. Folio, p. 56-57 (édition de 2002).
- 3 *Ibid.*, p. 190.

Suite de la page 21

Des équivalents clairs

La tentation est grande, à première vue, de traduire simplement *ranching* par *élevage en ranch* et *farming* par *élevage en ferme*. D'autant plus que ce sont les équivalents que propose le glossaire de la CITES⁶. Mais encore là on se butte au fait que, dans bien des cas, les termes *ranch* et *ferme* sont utilisés comme des synonymes. Mieux vaut donc tenter de trouver des équivalents qui permettront d'éviter toute ambiguïté.

De surcroît, les référents des termes *ranch* et *ferme* nous renvoient plutôt à des concepts liés à l'élevage de bétail ou d'animaux associés à des activités pastorales (moutons, par exemple). Il est tout de même

amusant d'imaginer un éleveur de papillons sous un large stetson, faisant tinter ses éperons et claquer son lasso.

Plus sérieusement, une analyse nous permet de proposer des termes qui décrivent bien les notions qui nous intéressent. Ainsi pour *butterfly farming*, on pourra parler d'*élevage de papillons en captivité*, et pour *butterfly ranching* on dira *élevage de papillons en semi-captivité*. En dépit de leur caractère plutôt descriptif, ces expressions ont l'avantage d'être claires. Il est difficile, je crois, de faire autrement sans sacrifier leur précision sémantique.

Voilà donc les papillons libérés, pour l'instant, des filets de la langue. ■

NOTES

- 1 Internet. [www.oed.com]. Oxford English Dictionary Online (20060531).
- 2 *Le Larousse agricole*, 2002, p. 255.
- 3 « Unasylva – Revue internationale des forêts et des industries forestières », Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), volume 53, numéro 209, février 2002, p. 48.
- 4 Internet. [www.cites.org/fra/com/AC/16/16-15.pdf]. Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction. Document AC.16.15, p. 1 à 12. « Seizième session du Comité pour les animaux, Shepherdstown (États-Unis), 11 – 15 décembre 2000 », (20060531).
- 5 Idem.
- 6 Internet. [www.cites.org/fra/resources/terms/terms_fra.shtml]. Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction. « Lexique anglais-français de termes courants dans les documents de la CITES » (20060531).

The Other Germanic Threat That French Staved Off

Richard Oslund

As modern communication technologies turn the world into one big village, the opportunities for languages to influence one another are becoming more and more frequent. There is naturally a concern that some languages might overly influence others. Much of the work of the federal government's Translation Bureau is aimed at ensuring that both official languages remain healthy and vibrant in Canada. The Bureau's terminologists in particular play a crucial role by identifying viable equivalents for many of the neologisms coined in English and French each year.

English definitely appears to be in the ascendant worldwide. But French-speakers facing this onslaught might take heart in looking back at an earlier, brilliantly successful defence of their language against a speech that was initially so close to the English of its day that the two tongues could be considered sister dialects.

A chapter from language history in which *The Da Vinci Code* meets *The Lord of the Rings*

Some seventeen hundred years ago, as the border defences of the Roman Empire began to crumble, a barbarian people crossed the Rhine near its mouth and settled in what is now the southern Netherlands and northern Belgium. When

Roman defences in Western Europe collapsed completely a century and a half later, an aggressive king aptly named *Hludowīg* (loud fighting) led these barbarians on a series of campaigns that left them lords of all the land from the Rhine to the Atlantic Ocean and south to the Pyrenees.

That king is better known to history by a Latin approximation of his name: Clovis. He was the third in the Merovingian line of kings, identified in *The Da Vinci Code* as being direct descendants of Jesus and Mary Magdalene. This is an odd claim for the book's author to make, since *Hludowīg* owed much of his success to having converted to the orthodox Catholic faith. This made him much more acceptable to the Romans than the other Germanic invaders of Western Europe, who embraced a Christian heresy that denied the full divinity of Jesus and were zealously persecuting orthodox Catholics in the lands they had conquered.

The barbarians whom *Hludowīg* led—erstwhile next-door neighbours of the Angles and Saxons in what is now northern Germany—called themselves Franks (freemen). Although the Frankish rulers held onto their Germanic tongue for some five hundred years in the country to which the Franks gave their name, Frankish ultimately had surprisingly little effect on French.

What influence it had was almost wholly lexical. It affected French pronunciation only slightly and French grammar not at all. By one count, some 400 Frankish words were borrowed into Old French, but only a third of them have survived, with their derivatives, into Modern French. This makes it quite difficult to write even one paragraph in French using just nouns, verbs and adjectives of Frankish origin. Here is this author's admittedly artless attempt:

Le baron Thierry et ses garçons hardis épient la troupe de sales félons, tapis dans les aulnes au bord du marais, qui ont saisi du butin dans son riche fief. L'étendard bleu brodé du baron flotte sur son épieu. Il éperonne les flancs gris de son étalon fringant. « Montjoie! Au galop! »

As one might gather from the preceding paragraph, many of the Frankish words that survived in French are connected with warfare. This is perhaps understandable, since the Frankish invaders initially prohibited their non-Frankish subjects from bearing arms. The battle cry *Montjoie!* of French medieval knights was a garbled reinterpretation of Frankish *Mundgawil*, "To the nation's defence!" *Guerre* comes from Frankish *werra*, *guetter* from *wahtōn*, *garder* from *wardōn*, and *blessier* from *blettian*. But the Franks did not just inflict wounds, they also tended them: *guérir* comes

from Frankish *waryan*, and *soigner* from *sunnyōn*. Frankish *bisunnia* (care), a derivative of *sunnyōn*, evolved into both *besogne* and *besoin* in French. And the Franks knew how to stop a fight as well as start one: *trêve* comes from Frankish *triuwa*. (English *truce* is historically a plural derived from *trēow*, the Old English equivalent of *triuwa*.)

As some of the preceding examples suggest, many French words beginning in *g* or *gu* come from Frankish words beginning with *w*. This category includes *guêtre* (from *wrist*, which meant “ankle” in Frankish), *guigner* (from *wingyan*, “to wink”), *guise* (from *wisa*), *guimpe* (from *wimpil*) and *galoper* (from the expression *wala hlaupan*, “to lope well”).

Similarly, many French words that begin with *h aspiré* harken back to Frankish words that began with *h*. The *h* sound died out in Latin before the Roman Empire collapsed, but it was reintroduced into what is now France by the Franks. This second generation of *h*'s in turn fell silent just a few centuries ago, but they continue to prevent elision and liaison in pronunciation. For example, one must say *le hameau* (a French diminutive derived from Frankish *haim* “home”) and not *l'hameau*, and the final letter of *les* is silent in *les hanches* (from Frankish *hanka*).

Other Frankish loanwords in this category include *haïr* (from *hatyan*), *halle* (from *halla*), *haie* (from *hagya*) and *hangar* (from *haimgard*).

Like English-speakers who say “Margaret’s every memory” as if each word contained just two syllables, the Franks are believed to have heavily stressed accented syllables and pronounced unaccented vowels indistinctly or not at all. And they are thought to have passed this habit on to their non-Frankish subjects in the area around Paris, where Frankish settlement was especially dense. The result is that word-final *e*, for example, is now silent in standard French, which arose from that area.

Returning to the military lexicon, French has several words derived from Frankish compounds based on *heri* (army).

Frankish *heriberga* (army camp) engendered a verb *heribergōn* (encamp), which in French became *héberger*, a word that has inexplicably lost its *h aspiré*. The slightly different *hariberga*, introduced earlier into Latin by German mercenaries in the Imperial Roman Army, found its way into French, via Provençal, as *auberge*. (*Harbour*, which can still mean “army camp,” is the Modern English development of the same West Germanic word.)

Frankish soldiers would gather in a circle around their leader to hear an inspirational address before battle. This formation was called the *heriring* in Frankish, from *heri* and *hring* (ring). Borrowed into French, the name of the formation passed to the address itself, evolving into *harangue*.

Hring had the same form and meaning in Old English, by the way, and English and Frankish cultures shared the general Germanic fascination with circular patterns and objects. Circles and swirls were a recurring motif in Germanic art, and Germanic tribespeople wore much of their personal worth on their bodies in the form of circular armlets, bracelets and rings. Leaders were judged by the number of gold and silver rings they could distribute to their followers, and the kingly hero of the Old English epic poem *Beowulf*, on which J.R.R. Tolkien was a recognized expert, is twice described as *hringa fengel* (lord of the rings).

Another French word derived from Frankish *heri* tells a story about the changeable nature of military fortune. The *heriwald* (Frankish for “army commander”) started off at the pinnacle of the military command structure, only to tumble to the much more modest post of *héraut* over time. On his way down, he met the *maréchal*, rising

from the lowly position of horse groom (*marhskalk* in Frankish) to take the herald's former job.

Being barbarians, the Franks were not above pillaging the areas they conquered. French *dérober*, whose first meaning is "to steal," comes from Frankish *raubôn* (to loot), embellished with a Latin prefix. And *robe*, which originally referred to looted clothing, comes from Frankish *rauba* (booty).

Besides common nouns, Frankish was the source of some of the most popular French given names for men, such as Robert (from *Hrothberht*, meaning "fame-bright"), Roger (from *Hrothgar*, "fame-spear"), Charles (from *Karl*, another word for "freeman") and Louis (from the already mentioned *Hludowīg*, which became *Ludovico* in Italian and *Ludwig* in German). Thierry, by the way, comes from *Theodoric*, "the people's king."

The Franks were an exceedingly proud people, quick to take offence, so it comes as no surprise that they gave French the words *orgueil* (from Frankish *urgōli*), *froncer*

(from *hrunkyan*) and *moue* (from *mauwa*, "lip"). But they were not without a conscience: *honte* comes from Frankish *haunitha*, and *gêne* ultimately comes from the Frankish verb *yehhan* (admit).

It was perhaps because of their pride that the Franks retained their Germanic language longer than the other German tribes that conquered and gave their names to continental parts of the former Roman Empire: the Burgundians of Burgundy, the Long Beards of Lombardy, the Vandals of Andalusia and the Goths of Catalonia (originally "Gothalandia"). But by the earlier 800s, Charlemagne, the great Frankish king, was worried enough about the survival of Frankish to begin a grammar of the language. This work does not survive, if it was ever completed at all, and in fact most of the Frankish words in this article are conjectural. They were reconstructed by historical linguists on the basis of what is known about the evolution of words within Old French and research into Germanic languages of the past and present, including Old English.

Hugh Capet, who ascended the throne in 987, is said to have been the first French king who could not speak Frankish, and the language presumably died out in France around that time. But this is not to say that Frankish ceased to be spoken at all. It lives on to this day, in evolved form, in the speech of the Franks who remained behind when King Hludowīg launched his westward invasion. Those Franks are now called Dutch, Flemings and Afrikaners, and the modern descendants of Frankish are national languages in the Netherlands, Belgium and South Africa.

French lives on too, of course, enriched by loanwords but otherwise virtually unaffected by its Frankish interlude. ■

FURTHER READING

Picoche, Jacqueline. *Dictionnaire étymologique du français*. Paris: Dictionnaires Le Robert, 2002.

Walter, Henriette. *Le français dans tous les sens*. Paris: Éditions Robert Laffont, 1988.

Cohen, Marcel. *Histoire d'une langue: le français*. Paris: Éditions sociales, 1973.

Une femme-orchestre et un homme au foyer : l'innovation et la norme dans les expressions non sexistes

Céline Labrosse

(Article rédigé en nouvelle orthographe, citations comprises.)

Les avancées des femmes ces dernières décennies ont renouvelé sensiblement les rôles et fonctions traditionnellement dévolues à chacun des sexes. Précédemment confinées dans la sphère privée, les femmes ont depuis intégré massivement le marché du travail et y exercent des tâches et des influences diverses. Ainsi les statistiques québécoises¹ révèlent-elles qu'en 2004, 58 % de la population étudiante universitaire est composée de femmes. Les étudiantes sont maintenant prédominantes dans certaines disciplines tels la médecine, le droit, la pharmacie et la dentisterie. Dans le secteur de l'emploi, notons que 78 % des mères d'enfants de moins de 6 ans sont sur le marché du travail, que plus de 42 % des emplois à temps plein sont occupés par des travailleuses et qu'en 2004-2005, les travailleuses représentent déjà au moins le tiers des agronomes, des comptables, des chimistes, des dentistes et des médecins. Du côté du pouvoir, observons qu'en 2006, 32 % de la députation de l'Assemblée nationale du Québec est constituée de députées et que 37 % des ministres sont des femmes.

Comme la reconfiguration sociale des sexes se constate à l'échelle de l'Occident, il est permis d'appliquer ces statistiques, à quelques nuances près, à l'Amérique du Nord ainsi qu'à la France et aux autres pays

européens, en dépit des particularités qui leur sont propres.

Par ailleurs, si ces données partielles dévoilent quelques pans de l'architecture sociale actuelle, on constate que le langage s'est développé corrélativement, engendrant dès lors des titres féminins innovateurs, des expressions inédites et des règles syntaxiques inusitées. Des articles antérieurs² ont déjà fait état du sexisme des entrées *femme* et *homme* dans les dictionnaires, à la fois dans les définitions, les exemples, les citations, les renvois. Or, qu'en est-il en 2006? Il s'avère pertinent de se demander si les dictionnaires de grande diffusion ont suivi le courant en adaptant leur contenu à ces nouvelles réalités. Pour ce faire, j'ai analysé les articles des mots *femme* et *homme* dans le *Petit Robert* 2006 (PR) et le *Petit Larousse* 2006 (PLI), plus spécifiquement au regard des expressions qui y sont citées en exemple. On trouve le contexte desdites expressions sur le site www.langagenonsexiste.ca.

Les femmes

Le PLI offre une vision laconique du rôle des femmes : celles-ci sont *brave femme*, *femme de parole*, *femme de lettres*, *femme au foyer*, *bonne femme* (voir *bonhomme*, écrit-on), *femme de ménage* (ajoutant qu'en Belgique, on dit *femme*



d'ouvrage). Hors de la sphère privée, les deux seuls domaines reconnus aux travailleuses constituent les lettres et le ménage.

Dans le PR, la description est visiblement plus élaborée : on y joint plusieurs expressions qui cernent d'autres créneaux tels que les caractéristiques physiques [(*petit*) *bout de femme*] et le comportement sentimental et sexuel [*femme mangeuse d'hommes* (cf. *mante religieuse*), *femme-objet*]. Soulignons également celles qui comportent les mots *bonne femme* : *des remèdes de bonne femme*, *des rideaux bonne femme*, *une vieille bonne femme*, *une petite bonne femme*. À noter que ces deux mots ne sont jamais agglutinés en *bonnefemme*, bien que cette graphie se rencontre parfois, comme dans le titre du livre *La bonnefemme de neige*.

Toutefois, aux fins d'analyse comparative, deux catégories retiennent davantage l'attention, à savoir les traits de personnalité ou les qualités :

femme de caractère
faible femme
femme de devoir
femme d'action
femme de tête
maitresse femme

ainsi que les caractéristiques sociales et professionnelles :

femme du monde
femme dans les ordres
femme chef de famille
femme d'affaires
femme politique
femme d'État
femme de lettres
femme au foyer
femme de chambre
femme de charge
femme de ménage

Cette fois, à l'extérieur du secteur privé, les travailleuses se concentrent dans la religion, les affaires, la politique, les lettres et le ménage.

Les hommes

Dans le PLI également, l'entrée est plus courte que celle du PR. On relève ainsi uniquement *brave homme*, *méchant homme*, *homme d'action*, *homme d'État*, *homme d'affaires*, *homme du monde*, *homme de loi*, *homme de main*.

Pour sa part, le PR expose un portrait plus fourni des nombreuses expressions formées avec le mot *homme* au sens de *être humain mâle*. Les catégories prédominantes retenues aux fins de cette étude concernent d'abord les traits de personnalité ou les qualités :

homme fort
brave homme
saint homme
honnête homme
homme d'action
homme de bien

homme de mérite
homme de confiance
homme de génie
homme d'esprit
homme de gout
homme de qualité
homme du peuple

Puis sont retenues les caractéristiques sociales et professionnelles, qui embrassent un ensemble étendu de domaines : du statut reconnu dans la haute société à la politique, en passant par la justice, les affaires, la religion, les lettres, l'art, l'armée, la domesticité, le ménage, etc.

homme public
homme politique
homme de poids
homme du monde
homme de condition
homme de peu
homme d'État
homme de loi
homme d'affaires
homme d'Église
homme de lettres
homme de l'art
homme de guerre
homme de troupe
homme de mer
homme d'équipage
homme de quart
homme de barre
homme de vigie
homme de peine
homme de ménage
homme de paille
homme de main

La norme dans les dictionnaires

Des données recueillies émerge d'abord le fait que le PR offre une plus grande variété d'expressions à quiconque s'intéresse à cet aspect de la langue. Cette particularité mérite d'être soulignée puisqu'elle reproduit plus fidèlement la réalité.

D'autre part, il apparaît que si l'on ne s'en tenait qu'aux expressions consignées dans les éditions les plus récentes du PR et du PLI, on se devrait de constater que les caractéristiques sociales et professionnelles des femmes se situent en deçà de celles de leurs concitoyens, à la fois aux plans qualitatif et quantitatif. Les travailleuses n'œuvrent ni dans le secteur de la justice, ni dans les arts, ni dans l'armée, et ce sont leurs qualités personnelles qui en souffrent au premier chef : aucune *femme forte*, *sainte femme*, *honnête femme*, *femme de bien*, *femme de mérite*, *femme de confiance*, *femme de génie*, *femme d'esprit*, *femme de gout*, *femme de qualité*, *femme du peuple*.

Elles ne sont non plus ni *femme publique*, ni *femme de poids*, ni *femme de condition*, tous attributs positifs, ni, par ailleurs, *femme de peu*, bien que les *femme de chambre*, *femme de charge* et *femme de ménage* appartiennent déjà à cette condition sociale. Notons que du côté de leurs concitoyens, on ne reconnaît aucun *homme de caractère*, *faible homme*, *homme de devoir*, *homme de tête* ni *maitre homme*.

Ce traitement différencié selon le sexe trouve sa source dans la méthodologie adoptée par les maisons de dictionnaires, lesquelles enregistrent le « bon » usage linguistique d'une société à une époque donnée, suivant un cycle d'à peu près dix ans. C'est en effet après ce laps de temps que ces ouvrages font l'objet d'une refonte considérable.

Et en quoi consiste donc ce « bon » usage? Les principaux critères justifiant l'inclusion d'un mot ou d'une expression sont la fréquence, l'étendue des sources, la durée dans le temps et son degré d'importance.

De tous les critères, c'est le dernier, au demeurant fort subjectif, qui aura préséance sur les autres. Il incombe donc aux lexicographes d'évaluer la pertinence d'un mot ou d'une expression, puis de rendre une décision qui a peu à voir avec la fréquence ou l'étendue des sources. Ainsi, un dictionnaire a-t-il décidé d'intégrer « *nettoyage ethnique* » lorsque cette expression a atteint son apogée et que son domaine d'utilisation se restreignait entièrement à l'ex-Yougoslavie³, en dépit du fait que la recherche des sources n'était pas achevée. En 1994, une autre maison de dictionnaires⁴ a inclus « *propriété intellectuelle* » mais a rejeté « *multiculturalisme* » alors que les mêmes critères de sélection s'appliquaient à ces deux néologismes. De même, « *SIDA* », apparu en 1982, a rapidement figuré dans les dictionnaires de grande diffusion en raison des préoccupations sociales que le phénomène suscitait. En somme, comme je l'ai écrit ailleurs, « il appert que la décision finale quant à l'acceptation ou au rejet d'un mot revient aux lexicographes et qu'elle peut s'appuyer sur des arguments tantôt rationnels, tantôt contradictoires, parfois subjectifs et inévitablement idéologiques. L'inclusion ou l'exclusion d'un mot dans les dictionnaires dépasse donc largement le cadre d'une simple évaluation quantitative pour ceindre nombre de facettes qualitatives où la subjectivité est reine et maître⁵ ».

On pourrait par conséquent conclure de l'absence de nombreuses expressions qui pourraient être formées avec *femme* notamment, qu'elles ne figurent pas dans la liste « prioritaire ». Hypothèse qui pourrait tout à fait se justifier par leur absence de l'usage. J'ai donc tenté

de chercher des occurrences des expressions précédemment énumérées dans une variété de documents. Voici les résultats de ma recherche :

femme forte (Le Soleil, 2004)
sainte femme
 (Guide Ressources, 1990)
honnête femme (Le Devoir, 1997)
femme de bien
 (Le Journal de Chambly, 2005)
femme de mérite
 (Mes finances, 2005)
femme de confiance (Assemblée nationale du Québec, 1998)
femme de peu (Le Soleil, 2004)
femme de poids (CLIO, 1997)
femme de génie
 (Faculté de musique, Université de Montréal, 1998)
femme d'esprit (Une femme d'esprit en 1830 : Mme de Girardin, 1928)
femme de gout
 (Perspectives internationales, 2004)
femme de qualité (Le Devoir, 1997)
femme de condition (Site d'une école secondaire québécoise, 2005)
femme du peuple
 (Madame au foyer, 1998)
femme de loi (Instituts de recherche en santé du Canada, 2003)
femme d'Église
 (Parlement du Canada, 2003)
femme de l'art
 (L'Encyclopédie de l'Agora, 2003)
femme de guerre (CLIO, 1997)
femme de troupe (Gouverneur général du Canada, 1998)
femme de mer (Documentaire Femmes de mer, 1999)
femme d'équipage (Ressources humaines et Développement des compétences Canada, 2004)
femme de quart
 (Ressources humaines et Développement des compétences Canada, 2004)
femme de peine (Assemblée nationale du Québec, 1920)

femme de paille
 (Sénat du Canada, 2004)
femme de main
 (Parlement du Canada, 2001)

Fait étonnant, une profusion d'expressions inédites et diversifiées est apparue, dont :

femme à tout faire
femme de braises
femme de carrière
femme de causes
femme de conviction
femme de culture
femme de dignité
femme de perfection
femme de principes
femme de qualité
femme de réflexion
femme d'espoir
femme de talent
femme de valeur
femme d'idées
femme d'influence
femme d'ouverture
femme-orchestre
femme-sandwich

On trouve également dans l'usage l'équivalent masculin des expressions tirées de l'entrée *femme* :

homme chef de famille
 (Relations, 1999)
homme au foyer (Transition, 1994)
homme de chambre (Carrefour jeunesse-emploi Arthabaska, 2004)
homme de charge (The Labor World/Le Monde ouvrier, 1917)
homme de caractère
 (Parlement du Canada, 1998)
faible homme
 (Résumé de film, 1981)
homme de devoir (Le Devoir, 2004)
homme de tête (Le Journal du Barreau du Québec, 2002)
maître homme
 (Bibliothèque de Littérature Spiritualiste et Mystique, 1911)

Une grande femme, un grand homme et quelques autres expressions

Pour clore cette comparaison des articles *femme* et *homme*, voici quelques expressions qui ont été classées à part pour fins d'analyse. D'abord, notons les significations distinctes présentées à *grande femme* et *grand homme*.

grand homme :

homme remarquable, célèbre (PR)
grand homme : remarquable par ses actions, son génie, etc. (PLI)
(Apparence physique) *Grande femme* (PR)

Alors que l'apparence physique est généralement dénotée par *homme grand*, *femme grande*, elle est dans ce cas attribuée à *grande femme*. Les qualités morales assignées à *grand homme* ne trouvent donc pas d'équivalent au féminin. Et pourtant, l'usage infirme ce raisonnement :

cette grande femme

(Chambre des communes du Canada, 1996)

une grande femme de théâtre

(ministère de la Culture et des Communications du Québec, 2002)

une grande femme visionnaire
(Université de Montréal, 2004)

cette grande femme

(Conseil montréalais de la culture et des communications, 2006)

toute grande femme

(Portail du gouvernement du Québec, 2006)

Enfin, d'autres expressions figées réservées aux unes ou aux uns se sont révélées déclinables dans l'autre genre :

de femme à femme

(*Alternative santé*, 2002)

la femme du jour

(*L'Humanité*, 2005)

la femme de la situation

(*Le Devoir*, 2006)

comme une seule femme

(*L'aurore boréale*, 2005)

homme-enfant

(Résumé de film, 1999)

un homme fatal

(Titre de livre, 1987)

homme facile

(Entrevue avec un chanteur, 1999)

homme-objet

(Émission de radio,

Radio-Canada, 2000)

On notera également, au passage, qu'une expression est rapportée dans les deux articles du PR :

un homme à femmes

(entrée *femme*)

homme à femmes, qui recherche les conquêtes féminines
(entrée *homme*)

Toutefois, *une femme à hommes* (*Clin d'œil*, 2003), probablement de création plus récente, fait aussi partie de l'usage.

Tenter le coup

L'analyse des entrées *femme* et *homme* révèle, à partir des expressions qui y sont recensées, une asymétrie qui n'aurait pas sa raison d'être, si l'on en croit les contextes relevés dans l'usage, qui démontrent l'existence de multiples expressions ignorées des dictionnaires. Cet immobilisme langagier, en dépit de l'avancée des femmes dans le domaine public ces dernières

décennies, banalise les contributions personnelles et professionnelles des femmes, voire les dissimule à la société entière.

La simple inclusion d'une expression constitue une reconnaissance de son existence, sa non-inclusion invitant à sa négation. Si les maisons de dictionnaires formulent le souhait d'offrir une photographie conforme au « bon » usage, ont-elles le choix d'écarter des pans considérables de l'apport des citoyennes, travailleuses au foyer ou femmes de carrière? La recherche de l'usage réel, si elle est assortie de détermination et de volonté sincère, mène inexorablement au constat que la langue est souvent plus en avance sur les faits de société qu'on ne le croit. Il suffit de tenter le coup – et le cout – pour s'en convaincre. ■

NOTES

- 1 Données essentiellement tirées du document du Conseil du statut de la femme du Québec, *Portrait des Québécoises en 8 temps*, janvier 2006, ainsi que de l'Institut de la statistique du Québec.
- 2 Notamment celui de Simone Benhamou, « Analyse dictionnaire de « femme » et de « homme », *Cahiers de lexicologie*, 1986, n° 1, p. 27-67 » dont les conclusions, bien que datant déjà de vingt ans, valent toujours.
- 3 Jesse T. Sheidlower, « Principles for the inclusion of new words in college dictionaries », *Dictionaries. Journal of the Dictionary Society of North America*, 1995, n° 16, p. 34.
- 4 Michael Agnes, « Why it isn't there : practical constraints on the recording of neologisms », *Dictionaries. Journal of the Dictionary Society of North America*, 1995, n° 16, p. 50.
- 5 Céline Labrosse, « Regard féministe sur la norme grammaticale française : Propositions de déséxisation et application dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (1993) », thèse de doctorat, Université Laval, 1996, p. 84.



Traduire le monde

André Racicot

Les noms de capitales

Quelle est la traduction française de Kinshasa? Il n'y en a pas. De même, le langagier chercherait en vain à traduire d'autres noms de capitales, comme Doha, Budapest ou Tokyo. Pourtant, on pourrait s'attendre à ce que le nom de villes aussi importantes soit traduit. Après tout, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent?

Un bref survol des noms de villes des quatre coins de la planète peut laisser croire que les plus importants ont été traduits en français. Cet examen superficiel est pourtant trompeur. À bien y penser, beaucoup de toponymes majeurs n'ont jamais été traduits. Pensons à toutes les villes japonaises, la très grande majorité des villes anglaises et américaines, à celles des pays scandinaves, de l'Afghanistan, de l'Indonésie, etc. Ainsi en est-il des noms de capitales.


Un cas intéressant de ville importante : *Madrid*, qui ne se traduit pas. C'est plutôt une exception en Europe, où on trouve un cortège de noms de capitales traduits : *Londres, Lisbonne, Moscou, La Haye, Belgrade, Berne, Prague*, etc. Lorsque nous changeons de continent, toutefois, la situation est passablement différente. Prenons l'immense continent asiatique. Les noms ne comportant pas de traduction française y abondent : *Islamabad, New Delhi, Almaty, Pyongyang, Colombo, Ankara*, etc. Cette situation s'explique facilement par le fait que la proximité avec la langue française est pour ainsi dire nulle, sans compter la présence faible ou inexistante des Français dans cette région, sauf pour l'Indochine. Certaines exceptions sont cependant à noter : *Téhéran, Oulan-Bator, Tel-Aviv*.

Qu'en est-il de l'Afrique? La situation est sensiblement la même. On notera en passant les deux toponymes *Le Cap** et *Le Caire*, qui ressortent du lot, tels deux flambeaux. Certains se souviendront de *Tananarive*, à Madagascar, remplacée par *Antananarivo*. L'ensemble des noms de capitales du continent noir ne se traduit pas. Qu'on en juge : *Kampala, Windhoek, Tunis, Tripoli, Nairobi*, etc. La situation n'est guère différente en Océanie.

Dans les Amériques, comme on dit maintenant, les noms de capitales gardent le plus souvent leur graphie originale, à l'exception de *Saint-Domingue* et de *La Havane*. Les plus vieux se rappelleront peut-être d'*Assomption*, redevenue *Asunción*.

Et il y a le vaste monde des noms translittérés, dont la graphie peut varier en anglais et en français, car il s'agit ici d'une transcription phonétique du nom de la langue originale. *Bakou, Bichkek, Tachkent* en sont de bons exemples. L'anglais écrira : *Baku, Bishkek, Tashkent*. Il arrive parfois que cette transcription soit imparfaite et ne respecte pas la phonétique de la langue d'arrivée. La capitale de l'Arménie constitue un bel exemple à ce sujet : *Erevan* en français, mais *Yerevan* en anglais. Pour des raisons mystérieuses, la mouillure de la voyelle initiale n'est pas reproduite dans notre langue. On observe d'ailleurs le même phénomène avec le nom de la ville russe de *Iekaterinbourg*, qui s'écrit parfois *Ekaterinbourg*.

Pourquoi cette translittération? Après tout, personne ne songerait à écrire *Wachignetonne*... On voit tout de suite que ce phénomène concerne d'abord et avant tout les langues qui s'écrivent en caractères autres que ceux que nous utilisons.



Quelles conclusions faut-il tirer de tout cela? On pourrait penser que le français serait d'entrée de jeu plus porté à traduire les noms de capitales des pays de langue latine, comme *Rome* et *Lisbonne*. Ce n'est pas le cas. Voisine de palier ibérique de *Lisbonne*, *Madrid* ne se laisse pas séduire par les sirènes de notre langue. Ainsi en est-il de la plupart des capitales sud-américaines. Voilà qui est d'autant plus surprenant que le nombre de toponymes de l'Espagne traduits en français est aussi impressionnant que celui de l'Italie.

Autre conclusion : la quasi-totalité des noms des capitales africaines évitent eux aussi la francisation. En ce qui concerne l'Asie, on a souvent affaire à des cas de translittération, à cause des alphabets différents, qui appellent une transcription des noms. Nous passons sous silence le cas de *Pékin/Beijing*, où l'ancienne traduction fait la vie dure à une transcription pinyin uniformisée dans les langues s'écrivant en caractères latins.

Encore une fois, nous voyons que les méandres capricieux de l'usage sillonnent notre langue; il est donc particulièrement risqué de tenter de définir une méthode universelle, où les exceptions risquent de l'emporter sur la règle principale. ■

NOTE

- * Les lecteurs attentifs auront sourcillé en me voyant porter *Le Cap* au rang de capitale. Cette ville est-elle vraiment la capitale de l'Afrique du Sud? En quelque sorte oui. Elle est en fait le siège du parlement, tandis que celui du gouvernement est à *Pretoria*. D'autres pays se paient le luxe de posséder deux capitales. C'est notamment le cas des Pays-Bas, dont la monarchie est établie à *Amsterdam*, et le parlement à *La Haye*. Pensons aussi à la Bolivie avec *La Paz* (gouvernement) et *Sucre* (capitale officielle).

De la chronique « Traduire le monde »

Monsieur,

C'est toujours un plaisir de lire vos articles dans *L'Actualité langagière*. L'écriture des noms propres liés à l'actualité constitue une nouvelle difficulté en rédaction aujourd'hui. Aussi, non seulement apprend-on, grâce à vos articles, à ne pas commettre d'impairs, mais vous en profitez pour nous faire voyager ou améliorer notre culture générale des réalités internationales.

Après avoir lu vos articles, je me couche chaque fois un peu moins idiot que je ne l'étais la veille. Toutes ces chroniques très intéressantes tiendraient très bien dans un petit recueil que le traducteur pourrait consulter rapidement et facilement. Si jamais l'entreprise vous tente...

André Senécal, trad. a., réd. a.
Traducteur expert
Service de traduction technique
Bureau de la traduction

El Rincón Español

Elisa Paoletti

Biometría y pasaportes

Los viajeros e inmigrantes de hoy en día sabemos que el cruce de fronteras es un asunto complicado y no muy divertido. Tal como anticipáramos en nuestro número anterior, las nuevas tecnologías se han integrado a los servicios de aduanas y migraciones para dar paso a la gestión de fronteras inteligentes. Siendo los pasaportes un salvoconducto internacionalmente privilegiado, su evolución es inherente a las nuevas políticas fronterizas.


Con el fin de controlar la entrada y salida de personas en cada territorio, los Estados, en colaboración con la Organización de Aviación Civil Internacional (OACI) y la Asociación del Transporte Aéreo Internacional (IATA), han comenzado a poner en marcha procesos para garantizar la máxima seguridad en lo que a pasaportes se refiere. No es de sorprender que sean organizaciones relacionadas con la aviación las protagonistas del cambio: se calcula que en 2005, dos mil millones de pasajeros viajaron en aerolíneas de los Estados contratantes de la OACI¹.

Serán justamente esas partes contratantes las que, a partir del 1° de abril de 2010, deberán seguir la norma de la OACI y emitir únicamente **pasaportes de lectura mecánica**. Cabe aclarar que esta tecnología no es nueva para muchos países y que Canadá viene utilizándola desde 1985². Este tipo de pasaportes se distingue por comprender una **zona de lectura mecánica**, en la cual se repiten la información personal del titular y datos relativos al pasaporte en un formato especial legible por los lectores ubicados en los puestos de control fronterizo.

Con el fin de evitar la falsificación y el fraude, los pasaportes cuentan con varios **elementos de seguridad**. Algunos se notan a simple vista como las **marcas de agua**, que ahora pueden ser también digitales, los hologramas, las fibras de colores, la **imagen “fantasma”** de la fotografía del titular, imágenes con **tinta ópticamente variable** e **impresiones intaglio**. Otros elementos son únicamente visibles con lupa o **lámparas de luz negra**.

En ese mismo sentido, hace tiempo que se está experimentando con la **biometría** o **biométrica**, disciplina que se ocupa de la identificación de personas comparando características únicas, que pueden ser fisiológicas (huellas dactilares, rostro, mano, iris, retina) o de comportamiento (modo de caminar, firma, tecleo), con las almacenadas en una base de datos. Los distintos **sistemas biométricos** pueden ser el **reconocimiento facial, del iris**, de la **geometría de la mano**, del **patrón de venas** de la retina o de la mano.

Al sopesar las distintas alternativas que ofrece la biometría, la OACI decidió que el principal **identificador biométrico** para incluir en los pasaportes fuera el rostro³. Es un método sencillo, un requisito ya establecido, y el índice de fiabilidad es altísimo. Además, si por alguna razón, no funcionara la máquina que reconoce la foto del pasajero, siempre podrá recurrirse al reconocimiento visual que puede realizar el funcionario de inmigración. Como identificador biométrico secundario se ha optado por la huella dactilar o el iris, pero la elección de uno u otro se deja a discreción del Estado emisor del pasaporte.



A la hora de reconocer al titular legítimo del pasaporte, es pertinente entender que existe una diferencia entre la identificación y la verificación de la identidad de una persona. La identificación responde a la pregunta “¿quién es?” comparando una característica física única de la persona con los registros almacenados en la base de datos hasta establecer una **correspondencia uno a muchos**. La verificación, a su vez, intenta establecer una **correspondencia uno a uno** al responder la pregunta “¿es esta persona quién dice ser?”. La persona afirma tener una determinada identidad y el sistema se ocupa de verificar los datos almacenados que confirmen esa declaración, como sucede cuando ingresamos una contraseña en una computadora o el número de identificación personal para retirar dinero de un cajero automático.

Los organismos que luchan contra la delincuencia organizada no pueden quedarse de brazos cruzados porque, desgraciadamente, los delincuentes enseguida encuentran la forma de burlar las medidas de seguridad y conseguir falsificar pasaportes o **usurpar identidades** para usar los documentos de otras personas. Incluso algunos titulares legítimos pero poco escrupulosos denuncian un pasaporte extraviado, perdido o robado para obtener otro y venderlo en el mercado negro. La autoridad expedidora o emisora actúa ante la denuncia anulando o invalidando el pasaporte. Si se comprueba que existe un problema de seguridad con algún tenedor puede incluso revocársele el pasaporte para impedirle que salga del país o si ya lo hizo, que las autoridades de otros territorios lo detengan y le impidan el libre tránsito por el mundo, como sucedió en el resonado caso del ajedrecista Bobby Fischer.

Con el fin de no dar tregua al uso indebido de documentos de viaje, la última tendencia que ha surgido es el **pasaporte electrónico**, que conjuga biometría con la última tecnología inserta en el mismísimo documento. Se trata de una **microplaqueta de circuito integrado sin contacto** que almacena datos como el nombre, nacionalidad, fecha de nacimiento y hasta una foto en formato digital del titular del pasaporte. Algunos detractores de este método arguyen que las salvaguardas no son suficientemente seguras y que los **ladrones de identidad** podrían servirse de antenas de gran potencia para robar esos datos leyendo o escuchando en forma subrepticia los datos que contiene esa microplaqueta o *chip*. Es muy usual referirse a estos métodos en español usando los términos en inglés, “skimming” y “eavesdropping”, para la lectura y **escucha clandestinas** respectivamente. Por su parte, los defensores del pasaporte electrónico aseguran que la información es legible solo si el pasaporte está abierto y cuando se utilicen las claves adecuadas para decodificar la información guardada en el *chip*. Además, habría que estar a unos pocos centímetros del documento para poder interceptar la señal⁴. A mayor distancia, resultaría imposible. Por el momento, Estados Unidos es quien está propugnando con gran vehemencia el uso de esta tecnología y se propone exigirla a los ciudadanos de los países exentos de visado para ingresar en su territorio a partir del 26 de octubre de 2006⁵.

Presentamos a continuación una lista que incluye los términos resaltados con sus equivalentes en inglés y francés al tiempo que lo invitamos a consultar TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, que contiene los términos explicados y otros relacionados, acompañados de definiciones, contextos u observaciones.

EN	FR	ES
biometric data	donnée biométrique (n.f.)	dato biométrico (m.)
biometric; biometric identifier	identificateur biométrique (n.m.)	identificador biométrico (m.)
biometric passport	passport biométrique (n.m.)	pasaporte biométrico (m.); pasaporte con datos biométricos (m.)
biometric scanner; biometric reader	lecteur biométrique (n.m.)	lector biométrico (m.)
biometric smart card	carte à puce comportant des renseignements biométriques (n.f.)	tarjeta inteligente con datos biométricos (f.)
biometric system	système biométrique (n.m.)	sistema biométrico (m.)
biometric technology	technologie biométrique (n.f.)	tecnología biométrica (f.)
biometry; biometrics	biométrie (n.f.)	biometría (f.); biométrica (f.)
biometrics-enhanced document	document amélioré sur le plan biométrique (n.m.)	documento mejorado biométricamente (m.)
black light lamp; Wood's lamp	lampe à lumière noire (n.f.); lampe à lumière de Wood (n.f.)	lámpara de luz negra (f.); lámpara de Wood (f.)
contactless chip; contactless integrated circuit chip	puce sans contact (n.f.); microcircuit intégré sans contact (n.m.)	microplaqueta de circuito integrado sin contacto (f.)
digital watermark	filigrane numérique (n.m.)	filigrana digital (f.); marca de agua digital (f.)
ear geometry recognition; ear recognition	reconnaissance par la géométrie de l'oreille (n.f.)	reconocimiento de la forma de la oreja (m.)
earprint; ear print	empreinte de l'oreille (n.f.)	huella auricular (f.)
eavesdropping	écoute clandestine (n.f.)	escucha clandestina (f.)
e-passport	passport électronique (n.m.)	pasaporte electrónico (m.)
face recognition; facial recognition	reconnaissance de visage (n.f.); reconnaissance faciale (n.f.)	reconocimiento facial (m.); reconocimiento de rostros (m.)
fingerprint scanner; fingerprint reader	lecteur d'empreintes digitales (n.m.)	lector de huellas digitales (m.); lector de huellas dactilares (m.)
gait recognition	reconnaissance de la démarche (n.f.)	identificación por el modo de caminar (f.)

"ghost" photo	photo « dissimulée » (n.f.)	imagen "fantasma" (f.)
hand geometry recognition; hand geometry	géométrie de la main (n.f.)	geometría de la mano (f.)
identity theft	usurpation d'identité (n.f.)	usurpación de identidad (f.); robo de identidad (m.)
identity thief	usurpateur d'identité (n.m.)	ladrón de identidad (m.)
intaglio printing	impression en creux (n.f.)	impresión intaglio (f.); intaglio (m.); impresión calcográfica en relieve (f.)
iris recognition	reconnaissance de l'iris (n.f.)	reconocimiento del iris (m.)
machine-readable passport; MRP	passeport lisible à la machine (n.m.); PLM (n.m.)	pasaporte de lectura mecánica (m.); PLM (m.)
machine-readable zone; MRZ	zone de lecture automatique (n.f.); ZLA (n.f.)	zona de lectura mecánica (f.); ZLM (f.)
one-to-many match	concordance un à plusieurs (n.f.)	correspondencia uno a muchos (f.)
one-to-one match	concordance un à un (n.f.)	correspondencia uno a uno (f.)
optically variable ink	encre de couleur changeante (n.f.)	tinta ópticamente variable (f.)
palm print; palmprint	empreinte palmaire (n.f.)	huella palmar (f.)
security feature	dispositif de sécurité (n.m.)	elemento de seguridad (m.); característica de seguridad (f.)
vein tree; vein structure; vein pattern	forme des veines (n.f.)	patrón de venas (m.)
visual inspection zone; VIZ	zone d'inspection visuelle (n.f.); ZIV (n.f.)	zona de inspección visual (f.); ZIV (f.)
voice recognition	reconnaissance vocale (n.f.); reconnaissance de la voix (n.f.)	reconocimiento de voz (m.)

NOTES

1 International Civil Aviation Organization. "Message from the President of the Council, Dr. Assad Kotaite."
[www.icao.int/cgi/goto_m_atb.pl?icao/en/atb/fal/mrtd/MRTD_Rpt_V1N1_2006.pdf]
(20060822).

2 Passport Canada. "History of Passports."
[www.ppt.gc.ca/about/history.aspx?lang=e] (20060822).

3 International Civil Aviation Organization. "Machine Readable Travel Documents with biometric enhancement: the ICAO Standard, by Mary K. McMunn."
[www.icao.int/cgi/goto_m_atb.pl?icao/en/atb/fal/mrtd/MRTD_Rpt_V1N1_2006.pdf]
(20060822).

4 Diario Vanguardia. "Frustran a falsificadores los pasaportes electrónicos de Estados Unidos".
[srv2.vanguardia.com.mx/hub.cfm/FuseAction.Detalle/Nota.477349/SecID.38/index.sal]
(20060822).

5 Department of Homeland Security. "October 26, 2006: E-Passports."
[www.dhs.gov/dhspublic/interapp/content_multi_image/content_multi_image_0021.xml]
(20060822).



Tweaking Microsoft Outlook Adapter Microsoft Outlook à ses habitudes

Ian Van Audenhaege

Traduction : André Lebel

Change is not easy. As language professionals, we tend to become set in our ways. This is sometimes a good thing, because we can work better and faster when we don't have to search for everything all the time. The most recent Microsoft Outlook release (Outlook 2003) provides many new features, such as an improved spam filter, a faster download speed, better alert functions and a refitted interface.

It may look nice, but that last one is often a problem, isn't it? Getting used to a modified interface is never easy and may even slow down a professional considerably. Luckily, we can change most of it back to the way it used to look in Outlook 2000.

Changer n'est pas facile. Les langagiers que nous sommes avons tendance à prendre certaines habitudes de travail, ce qui en soi est une bonne chose. Nous parvenons ainsi à travailler plus rapidement et plus efficacement, puisque nous n'avons pas toujours à refaire les mêmes recherches. La plus récente version de Microsoft Outlook (Outlook 2003) apporte plusieurs nouvelles caractéristiques, comme un filtre antipourriel amélioré, un téléchargement accéléré, des fonctions d'alerte plus efficaces et une interface revampée.

Tout cela est bien beau, mais la nouvelle interface peut être la source de frustrations, n'est-ce pas? S'habituer à une interface remaniée n'est jamais de tout repos, et parfois cela peut nuire considérablement au travail du professionnel. Heureusement, il est possible de retrouver l'aspect d'Outlook 2000.

Reading Pane

In Outlook 2003, the message Reading Pane, also known as the preview pane, may appear on the right side of the screen, by default. This effectively cuts the space for your e-mail messages down by half! Let's fix it!

Using the top menu bar:

- 1- Select View > Reading Pane.
- 2- Select the onscreen location of the Reading Pane.

Outlook looks nicer already!

Special folder buttons

I know, I know, when you are interested in knowing who sent you an e-mail, nothing is more pleasant than having to manually scroll through your list of e-mail folders—everytime. Of course, I'm being facetious. Those pesky special folder buttons are in the way. Let's get rid of them.

Just above the large grey buttons in your Navigation Pane is a dark grey separator line with centered dots to show that it can be moved up or down. **Click the separator line and drag it downwards.** The large buttons become tiny icons. That's much better.

Volet de lecture

Dans Outlook 2003, par défaut, le volet de lecture des messages, aussi désigné volet de prévisualisation, se trouve à droite de l'écran, ce qui coupe de moitié la surface occupée par vos messages de courriel. Changeons cela!

Dans la barre de menus supérieure :

- 1- Sélectionnez Affichage > Volet de lecture.
- 2- Cochez une option pour la position du volet de lecture à l'écran.

Déjà, Outlook paraît nettement mieux!

Boutons de dossier spéciaux

Je sais, je sais, rien ne vous fait plus plaisir, chaque fois que vous cherchez le nom d'un expéditeur, de parcourir à la main toutes les entrées de votre liste de dossiers de courriels. Évidemment, je blague. Ces petits boutons de dossier spéciaux sont encombrants. Faisons-les disparaître.

Juste au-dessus des gros boutons gris de votre volet de navigation se trouve une ligne de séparation gris foncé ayant une suite de points au centre qui indiquent que vous pouvez allonger ou raccourcir la zone des boutons. **Cliquez sur la ligne de séparation et glissez vers le bas.** Les gros boutons se transforment en petites icônes qui viennent se ranger au bas de la zone. N'est-ce pas plus pratique?

Favorite Folders in the Navigation Pane

Now, redundancy is nice to have when you are backing up your important files, but showing some e-mail folders twice is a tad excessive. The idea here is to show shortcuts of your important folders at the top of your Navigation Pane, while a list of all the folders is shown below this area.

This is actually a useful feature if you need to mark messages with flags and follow up on them. Once flagged, these messages will appear in a **For Follow Up** folder under Favorite Folders. Unfortunately, if you have many folders, and most of us do, the Favorite Folders feature may take up space that could be put to a better use. If you do not believe that you will use this feature, you can remove Favorite Folders from the Navigation Pane as follows:

Using the top menu bar, select **Go > Folder List**.

Your Navigation Pane should now show a list of e-mail folders without obstruction.

To reverse this, in case you change your mind, from the top menu bar, select **Go > Mail**.

You might be interested to know that you can also add folders to or remove folders from this feature.

To add a folder to Favorite Folders:

- 1- Click the folder of your choice and drag it to Favorite Folders.

Dossiers favoris et Volet de navigation

Le dédoublement, c'est bien quand il faut sauvegarder des fichiers importants, mais l'affichage en double des dossiers de courrier, n'est-ce pas un tantinet excessif? Le principe ici est d'afficher des raccourcis de nos dossiers importants dans une première zone au début du volet de navigation, tout en maintenant une liste de tous les dossiers de courriels sous cette première zone.

Cette solution est en réalité très pratique quand on a besoin de marquer ses messages et d'en faire le suivi. Quand un message est marqué d'un drapeau, il se retrouve dans le dossier **Pour suivi**, sous Dossiers favoris. Malheureusement, quand on a de nombreux dossiers, ce qui est notre cas à tous, la fonction des dossiers favoris en vient à occuper de l'espace qui pourrait être mieux utilisé. Si vous pensez ne pas avoir besoin de cette fonction, vous pouvez supprimer les dossiers favoris de votre volet de navigation de la manière suivante :

Dans la barre de menus supérieure, sélectionnez **Atteindre > Liste des dossiers**.

Votre Volet de navigation contient à présent une seule liste de tous les dossiers de courriels.

Si vous changez d'idée et souhaitez revenir à la disposition précédente, il suffit de sélectionner **Atteindre > Courrier**.

Il est intéressant de savoir que vous pouvez ajouter ou supprimer des dossiers de la zone des dossiers favoris.

Pour ajouter un dossier dans Dossiers favoris :

- 1- Cliquez sur le dossier à ajouter et glissez-le dans Dossiers favoris.

To remove a folder from Favorite Folders:

- 1- Right-click on the folder to be removed to open a context menu.
- 2- Select Remove From Favorite Folders.

Folders that are removed from the Favorite Folders feature do not get deleted, nor do their messages, because in reality they are just shortcuts. The original folders will remain in your folder list.

E-mail messages arranged in groups

Upon opening your new Outlook 2003 application for the first time, you may notice that, by default, your e-mail messages are all grouped together by date. This could be an attempt by Microsoft to endear itself to clutter-phobic users; however, many users like to keep their messages for tracking purposes, and this method of hiding old e-mail may impede such efforts. You can disable this new Outlook feature as follows:

Using the top menu bar:

- 1- Select View > Arrange By.
- 2- Select Show in Groups.

This will effectively remove this functionality. There may be those for whom this measure will be too drastic. If this is the case, you can keep the feature enabled and modify the grouping scheme as follows:

- 1- Select View > Arrange By.
- 2- Select your grouping method from the list by clicking on it.

Pour supprimer un dossier de Dossiers favoris :

- 1- Faites un clic droit sur le dossier à supprimer, ce qui affiche un menu contextuel.
- 2- Dans ce menu, sélectionnez Supprimer de Dossiers favoris.

Les dossiers retirés de la zone Dossiers favoris ne sont pas vraiment supprimés, pas plus que les messages qu'ils contiennent. En réalité, ce ne sont que des raccourcis, et les vrais dossiers demeurent dans la liste des dossiers.

Organisation des courriels en groupes

Quand vous ouvrez pour la toute première fois Outlook 2003, vous remarquez que, par défaut, tous vos courriels sont groupés par date. Microsoft, sans doute, a ainsi tenté d'apprivoiser les utilisateurs allergiques aux regroupements. Mais de nombreux utilisateurs aiment bien ranger leurs courriels selon l'objet pour en faciliter le suivi, ce qui n'est pas toujours possible quand les anciens messages sont cachés au bas de la liste. Voici comment désactiver cette nouvelle fonction d'Outlook :

Dans la barre de menus supérieure :

- 1- Sélectionnez Affichage > Réorganiser par.
- 2- Cochez Afficher dans des groupes.

Et effectivement, les courriels cessent d'être groupés par date. Il y en aura toujours pour qui cette intervention est trop radicale. Pour eux, il est possible de garder cette fonction des groupes activée, et de changer les critères de groupement :

- 1- Sélectionnez Affichage > Réorganiser par.
- 2- Choisissez votre méthode de groupement en cliquant dans la liste.

You can also change the grouping method more quickly by clicking the grey headers in the title bar above the e-mail messages listed in Outlook.

Your Outlook 2003 application should now resemble your old Outlook 2000 interface quite closely. There are many ways to customize Outlook and simply searching the Internet can provide you with some quick answers.

Hopefully, you've all enjoyed my articles over the past two years. I've quite enjoyed writing them for you. Happy reading! ■

Vous pouvez aussi changer la méthode de groupement plus rapidement en cliquant sur les en-têtes en gris de la barre-titre au-dessus de la liste des courriels dans Outlook.

Votre application Outlook 2003 devrait à présent ressembler beaucoup plus à votre ancienne interface Outlook 2000. Il existe plusieurs façons de personnaliser Outlook, et pour trouver rapidement des réponses à vos questions, n'hésitez pas à aller voir dans Internet.

J'espère que vous avez apprécié les articles que j'ai rédigés au cours des deux dernières années. Pour ma part, ce fut un véritable plaisir de tenir cette chronique. Bonne lecture! ■

This is the last in the series of articles by Ian Van Audenhaege. We would like to thank him for the very valuable contribution he has made over the past two years.

Ian Van Audenhaege signe ici sa dernière chronique. Nous tenons à le remercier de sa précieuse collaboration au cours des deux dernières années.

Question de typographie*

Michèle Landis

J'ai récemment soumis la question suivante au Secrétariat du dictionnaire de l'Académie française :

« Traductrice de profession, je me heurte souvent à la résistance de mes collègues qui refusent de mettre les accents sur les lettres majuscules, sous le prétexte que cette habitude canadienne n'est pas entrée dans les mœurs françaises. Il me semble que les panneaux sur les routes de France et les journaux de qualité mettent les accents sur les lettres majuscules et que la clarté du message en est améliorée.

Je vous serais très reconnaissante d'éclairer ma lanterne et de me donner des références dans ce domaine.

Avec mes meilleurs sentiments. »

Voici ce qu'on m'a répondu :

La réponse à votre question figure sur notre site à la rubrique *La langue française*, « Questions courantes », article *Accentuation des majuscules*, avec le texte suivant :

« Quant à l'utilisation des accents sur les majuscules, il est malheureusement manifeste que

l'usage est flottant. On observe dans les textes manuscrits une tendance certaine à l'omission des accents. Il en va de même dans les textes dactylographiés, en raison notamment des possibilités limitées qu'offrent les machines traditionnelles. En typographie, enfin, certains suppriment tous les accents sur les capitales sous prétexte de modernisme, en fait pour réduire les frais de composition.

Il convient cependant d'observer qu'en français, l'accent a pleine valeur orthographique. Son absence ralentit la lecture, fait hésiter sur la prononciation, et peut même induire en erreur.

On veille donc, en bonne typographie, à utiliser systématiquement les capitales accentuées, y compris la préposition *À*, comme le font bien sûr tous les dictionnaires, à commencer par le *Dictionnaire de l'Académie française*, ou les grammaires, comme le *Bon usage* de Grevisse, mais aussi l'Imprimerie nationale, la Bibliothèque de la Pléiade, etc. Quant aux textes manuscrits ou dactylographiés, il est évident que leurs auteurs, dans un souci de clarté et de correction, auraient tout intérêt à suivre



également cette règle, en tirant éventuellement parti des ressources nouvelles que peuvent offrir les traitements de texte modernes.

Il en va de même pour le tréma et la cédille. »

Le Secrétariat du Service du Dictionnaire ■

NOTE

- * Cet article a paru dans *À propos*, la revue de l'American Translators Association (vol. IX, n° 1, p. 10). Il est reproduit avec l'aimable autorisation de Michèle Landis, rédactrice en chef de la revue (mf_landis@msn.com).

Gatineau, hôte d'un grand colloque sur la terminologie

Major Terminology Symposium in Gatineau

Du 2 au 4 mai 2007 se tiendra à Gatineau le colloque international *Terminologie : approches transdisciplinaires* organisé conjointement par l'Université du Québec en Outaouais, l'Office québécois de la langue française et le Bureau de la traduction, par l'entremise de la Direction de la normalisation terminologique (DNT). Deux représentants de la DNT, Gabriel Huard et Nicole Sévigny, font partie du comité d'organisation du colloque. Le thème retenu est très proche des questions touchant le futur rôle du terminologue, et la rencontre servira de répétition en prévision du Sommet mondial de terminologie de 2008, si le Canada est retenu comme hôte du Sommet.

Le colloque portera entre autres sur les principes méthodologiques de la terminologie, les différentes pratiques terminologiques, la terminologie et la société, ainsi que sur les outils, les applications et l'enseignement de la terminologie. Un vaste public est visé, qui réunit terminologues, linguistes, aménagistes de la langue, sociolinguistes et ethnologues, terminoticiens, ingénieurs-linguistes... Un public auprès duquel le Bureau de la traduction entend – par la présentation de communications sur certains sujets au programme – affirmer son leadership en matière de terminologie et de normalisation dans l'industrie langagière.

On trouvera de plus amples renseignements sur le colloque à l'adresse suivante : www.ltt.auf.org/article.php3?id_article=194. ■

From May 2 to 4, 2007, Gatineau will host a symposium on transdisciplinary approaches to terminology entitled *Terminologie : approches transdisciplinaires*, which is being organized by the Université du Québec en Outaouais, the Office québécois de la langue française and the Translation Bureau through the Terminology Standardization Directorate (TSD). Two representatives from TSD, Gabriel Huard and Nicole Sévigny, sit on the symposium's organizing committee. The event will be a rehearsal for the 2008 World Terminology Summit, if Canada is chosen to host the Summit.

The symposium, whose theme is closely connected to the issues affecting the future role of terminologists, will look at the methodological principles of terminology, various terminological practices, terminology and society, and the tools, applications and teaching of terminology. The vast target audience includes terminologists, linguists, language management experts, sociolinguists, ethnologists, terminotics specialists and language engineers. The Translation Bureau will demonstrate its leadership in terminology and standardization in the language industry through presentations on some of these issues.

More information on the symposium can be found at the following address: www.ltt.auf.org/article.php3?id_article=194 (in French only). ■

Erratum

Dans le numéro de septembre 2006 (vol. 3, n° 3), la traduction de l'article d'Ian Van Audenhaege intitulé « Repetition Management » a été attribuée par erreur à Johanne Brassard, alors que nous la devons à Jean-Pierre Bastien. Par ailleurs, M^{me} Brassard a bel et bien traduit l'article intitulé « Interpreting on Parliament Hill », mais son prénom aurait dû se lire Johanne, et non Joanne.

Toutes nos excuses à M^{me} Brassard et à M. Bastien.



Wordsleuth

Matthew Barber

The Dictionary: Disapproving Schoolmarm or Accurate Record?

It is a common experience of lexicographers at cocktail parties (if the pressure of meeting their publishing deadline ever allows them to attend one) that people to whom they are introduced clam up, saying “Oh, I’d better be careful about what I say if you’re a dictionary editor; I don’t want to make any mistakes.” Many people think of lexicographers as the eternal disapproving schoolmarm, ready to condemn whatever comes out of the poor speaker’s mouth or writer’s pen. In fact, many people believe that that is what lexicographers ought to do, and chastise them for not laying down the law about what people should and should not say. But if lexicographers were to attempt to prescribe usage in this way, they would simply perpetuate certain prejudices about the language, without having any foundation for doing so. We all have certain words that we like and dislike, for various reasons. But lexicographers would be inexcusably arrogant if they made a recommendation against using a word about which they have a pet peeve.

Furthermore, they might not have the same pet peeve as a person consulting the dictionary or may hold the opposing view on a controversial matter. Many people think of the language in very cut-and-dried terms of “right” and “wrong” usage. But what one considers to be wrong may have to do with some (often half-remembered) pronouncement of one’s elementary school teacher, not critically reconsidered since. Many people get agitated about a pronunciation that they themselves do not use and that they find irritating when other people use it. But how are lexicographers to magically agree on the one user’s favoured pronunciation and record that one in the dictionary as opposed to the other user’s? The word “harass” is a good example of this: the people who stress the first syllable are disparaging about those who stress the second syllable, whereas the latter group considers the former affected. What is a lexicographer to do? There is no law written down somewhere saying that one stress is correct and the other wrong. All

the lexicographer can do is attempt to determine which is the more common pronunciation amongst educated speakers of the language group for whom the dictionary is being written, and give both pronunciations with the more common one first. Indeed, this is what the *Canadian Oxford Dictionary* did, surveying a nationwide group of informants on all words having more than one possible pronunciation. But lexicographers cannot on the one hand decide that they are going to record the pronunciation of the word “celebratory” as *SELL-uh-bruh-tory* rather than *sell-uh-BRAY-tuh-ree* because the former is what Canadians say (the latter pronunciation, it may surprise Canadians, is what the British use), and on the other choose to ignore the fact that most Canadians pronounce “schedule” as *SKEDjewel* (the dictionary also records the pronunciation *SHEDjewel*, because many Canadians do use the latter, but it would be false to suggest that that is the only or the “proper” Canadian pronunciation).

But, you might say, isn't a dictionary's purpose to instruct people on using the language correctly? In many ways, dictionaries do indeed do this. They record the generally accepted spellings of words, for instance. A dictionary will not have an entry for "skule" because, by convention, that word is spelled "school" in English. But "convention" is the important word here; over the centuries, and as a result of many historical factors, "school" is the spelling that has established itself. If some spelling reform (or even some organic evolution) were to take place that convinced the majority of English speakers to spell "skule" or "skool," that would become the "correct" spelling, just as "music" ceased being spelled "musick" a few centuries ago.

So, when faced with a word that can be spelled in more than one way, a lexicographer has to determine what the convention is for the users who will be consulting the dictionary. Serious lexicographers cannot just say "I think 'colour' should be spelled with a *u* because that's the way I spell it, and I think all Canadians should spell it that way, and anyway my gut feeling is that that is how they spell it." They have to take a conscientious look at how Canadians actually do spell the word, and when

they have determined that "colour" is the more common spelling in Canadian published sources by a factor of about 2 to 1, they can then assert that it is the more common spelling in Canada, but that "color" is an established and therefore correct variant.

Another aspect of the language on which dictionaries give advice is grammar. What is the past participle of the word "get"; "got" or "gotten?" I never use the word "gotten" myself; if I were a prescriptivist, I might decide that I should advise all the users of my dictionary to avoid this word because I myself do not use it. But I would be wrong to do so and would deserve to be laughed at by the large numbers of North Americans for whom "gotten" is no more an incorrect form of the verb "get" than "forgotten" is an incorrect form of the verb "forget."

Another statement that is often heard is "you can't use that word; it's not in the dictionary." But this is totally unjustified, for the notion behind it is ridiculous: if no word can be used unless a dictionary has included it, no new words would ever be added, for why would a dictionary enter a word that nobody has yet used? Dictionaries do not invent words; only when

words are already being used do dictionaries acknowledge their use by listing them. A word may be in one dictionary but not in another, for any number of reasons. The notion of "THE dictionary" is unfounded; there are any number of dictionaries, of different sizes and designed for different publics. Most notably, Canadian words have been totally ignored for years by the big dictionary publishers, who are based in the U.S. and Britain. But try telling a Canadian that "tuque" is not a word.

Another complaint that people make is that the language is deteriorating from some previous golden age and that dictionaries should preserve the old meanings and resist any changes in language. Should we then define "girl" as "a child of either sex" or "silly" as "innocent," or "entrepreneur" as "an organizer of musical entertainments?" That is what those words meant when they first entered the language. People who make this criticism of dictionaries are very selective in the words for which they wish the "original" meaning preserved. But lexicographers cannot choose to treat some words one way and other words another way. They must be consistent in the way they tackle an entry throughout all the entries

in their dictionary, which may total 150,000 or more. And there are in fact dictionaries that record the former meanings of words; these are historical dictionaries, and the *Oxford English Dictionary* is the best known of them. If someone wants to know what “silly” meant in Chaucer’s time, they need only consult it. But the OED is 20 volumes long and growing; a user who wants a handy, affordable, one-volume dictionary to help with writing a letter or a job application doesn’t want to plough through several archaic senses of a word before getting to the meaning required.

Other people say that the “proper” meaning of the word is the meaning to which it can ultimately be traced in some ancient language. English words have travelled a long and often tortuous path over the centuries, and it would be laughable to try and say now that the word “cider” should not be applied to non-alcoholic apple juice because the word from which it is derived in ancient Hebrew meant “strong drink,” or that “cubicle” should not be used for enclosures in workplaces or libraries because it comes from a Latin word meaning “to lie down,” or that people should take all their clothes off when they go to a “gym” because the term is derived from a Greek word meaning “naked.” The meanings of many words in English can indeed be explained by referring to the language in which

they originated, but that is not true for all English words by any stretch of the imagination. As for meanings, so for usage. Some people maintain vociferously in the face of all current evidence that “media” has to be a plural noun, because it is plural in Latin. Yet they would never suggest that “stamina” should be treated as a plural in English, although it too is a plural in Latin, and so it was when it first entered English.

Some people think this approach to dictionary-making is a shocking new departure, and that authoritative dictionaries, especially Oxford dictionaries, should follow in what they believe is an established tradition of prescriptivism. “What would Samuel Johnson or James Murray have to say?” they harrumph. What indeed? Here is Samuel Johnson, in the Preface to his dictionary:

“I do not form, but register the language; [I] do not teach men how they should think, but relate how they have hitherto expressed their thoughts With . . . justice may the lexicographer be derided who . . . shall imagine that his dictionary can embalm his language, and secure it from corruption and decay, that it is in his power to change sublunary nature, or clear the world at once from folly, vanity, and affectation.”

And James Murray, in his preface to the *Oxford English Dictionary*:

“The living vocabulary . . . is not to-day what it was a century ago, still less what it will be a century hence. Its constituent elements are in a state of slow but incessant dissolution and renovation. “Old words” are ever becoming obsolete and dying out: “new words” are continually pressing in There are many claimants to admission into the recognized vocabulary . . . that are already current coin with some speakers and writers, and not yet “good English,” or even not English at all, to others.”

Dictionary publishers tend to promote their newest dictionary as “the authority,” by which customers usually understand that it will lay down the law on the language. But a dictionary is only truly authoritative if it records a language accurately; a dictionary that perpetuates outmoded or fanciful standards is not authoritative, it is useless. Language moves on, it waits for no dictionary. Dictionaries must keep pace with the language or lag into irrelevance. ■

Glanures

avec la collaboration de
Jacques Desrosiers et Frédélin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

Le Devoir (mars-septembre 2006)

L'union sacrée affichée par les membres de l'équipe de France a été **écornée**.

Pour aller au bout, Zidane devra enchaîner sept matchs **au couteau**.

Les suppressions de postes devraient dans un premier temps concerner les **doublons** dans les deux sociétés aux É.-U.

[...] l'utilisation commerciale d'organismes génétiquement modifiés à des fins pharmaceutiques. Connue sous le nom de **moléculture** végétale...

Le « petit nouveau » n'a pas tenu ses promesses, en dépit de sa bonne **entame**.

Le constat a par ailleurs déploré le sous-effectif au centre de détention et la nourriture jugée « **eurocentrique** ».

1,7 million de Cambodgiens ont payé de leur vie l'**utopie** **polpotiste**.

Benjamin Nétanyahou a certes évité les **attaques frontales** contre le premier ministre Éhoud Olmert.

Les aides offertes pour une **désaccoutumance tabagique**.

La Presse (mai 2006)

Londres et Washington sont devenus des spécialistes dans l'art de présenter des situations désastreuses en **moments jeffersoniens**. [...] : les moments sont décisifs, les jours nouveaux, les points tournants [sic] et les chances à saisir à tout prix.

Le Droit (août 2006)

La substance de la foi chrétienne [...] ne peut être **exculturée** de nos façons de vivre...

Le Monde (août 2006)

Trois journées qui vont voir l'estran, cette partie du littoral découverte à marée basse, dévoiler plus largement qu'à l'accoutumée ses précieux trésors : amandes, bigorneaux, bulots, bernicles ou berniques [...] que seuls les **bassiers** (pêcheurs à pied) confirmés savent dénicher.

Un matelas à même le sol, un divan ou un coin de pelouse pour planter une tente : c'est ce que proposent les sites de « couch surfing » (littéralement « surfing de canapé »), baptisés en français « **échange d'hospitalité** » ou « **réseaux d'hôtes** ».

Le Figaro (août 2006)

Un nouveau mot va faire son apparition dans le dictionnaire français : **Kärcher**. Devenu un nom commun en France, Kärcher est au départ une société allemande qui produit des nettoyeurs à haute pression. La France est le premier pays à faire entrer ce mot dans le dictionnaire.

À vous la parole

Des lucioles qui font couler de l'encre

Cher Monsieur Leroux,

J'ai lu votre article *En avoir ou pas* avec beaucoup de plaisir et je me permets quelques commentaires. Un des exemples que vous citez me semble oximoronique, en quelque sorte, en ce sens qu'il y a contradiction entre l'effet visé et le résultat obtenu. Je m'explique. Les expressions dont vous nous parlez servent à décrire des personnes aux facultés intellectuelles modestes. Pour ce faire, elles utilisent (ou devraient utiliser) une action simple, sinon simpliste, pour dire que même cette action des plus simples est hors de portée de la personne visée. C'est là que l'exemple de San-Antonio me fait tiquer. Quand on dit de quelqu'un qu'il n'a pas inventé la pénicilline, je ne trouve pas que ce soit particulièrement insultant ou moqueur; en effet, l'invention de la pénicilline n'a rien de simple et des milliards de personnes font partie du groupe de celles qui ne l'ont pas inventée sans pour autant pouvoir être considérées comme déficientes au plan intellectuel. Je trouve cette expression de San-Antonio complètement ratée et je m'étonne que vous n'ayez pas souligné cette faiblesse.

En réponse à votre interrogation au sujet de l'expression acadienne « ne pas avoir broché les mouches à feu », voici une hypothèse de réponse qui me vient d'une blague entendue il y a quelques années, dans laquelle on disait de quelqu'un qu'il « n'avait pas wouaïré (*wired* prononcé à la nouveau-brunswickoise) les mouches », autrement dit, qu'il n'avait pas posé le filage électrique aux mouches à feu pour les faire allumer. Je présume que M^{me} Maillet a tenté de franciser l'expression par modulation, mais avec un résultat mitigé, à mon avis. Vous savez que les Acadiens mélangent ingénieusement le français et l'anglais, et francisent allègrement des mots anglais. Comme je visite souvent le Nouveau-Brunswick, j'entends de nouvelles expressions et créations chaque année; c'est très enrichissant.

Au plaisir de vous lire bientôt.

Claude Blondin

Traducteur – Bureau de la traduction

Brocher les mouches à feu... ingénieux!

Madame,

Dans un petit article intitulé « En avoir ou pas »*, Frêdelin Leroux fils se demande d'où peut bien venir le terme « brocher » dans l'expression *ne pas avoir broché les mouches à feu*. Je crois pouvoir éclairer sa lanterne...

En Acadie, pêcheurs et agriculteurs ont toujours su faire bon usage du fil de fer et de la broche pour réaliser une panoplie de travaux. Quand, au tournant du siècle dernier, l'électricité est entrée dans nos maisons, le fil électrique dont il a fallu se servir pour profiter de cette merveilleuse invention a rapidement été appelé de la broche, par association sûrement. Et si on se servait de « broche » pour amener l'électricité dans une maison, quoi de plus normal que de parler de « brocher une maison » (on entend aussi « filer une maison »).

Petit clin d'œil au Créateur, ingénieux s'il en est un, qui a su réaliser la difficile opération de passer les fils électriques dans les lucioles pour qu'elles allument. De là vient l'expression « brocher les mouches à feu »!

Denise Cyr

Chef, Services linguistiques français

Direction de la normalisation terminologique

Bureau de la traduction

* (*L'Actualité langagière*, vol. 3, n° 3, septembre 2006)

Monsieur Leroux,

Permettez-moi de vous éclairer,
ou devrais-je dire de vous *brocher*...

J'ai lu avec plaisir votre article « En avoir ou pas » dans le dernier numéro de *L'Actualité langagière*. Vers la fin de la deuxième colonne, vous vous demandez d'où vient ce « broché » dans l'expression « ne pas avoir broché les mouches à feu ». J'ai beaucoup ri en lisant toutes ces belles expressions, surtout celle-là, et votre question m'a semblé bien légitime; je vous propose mon explication, fruit de ce que j'ai entendu et appris durant les quelques années passées à Moncton où j'ai fait mes études en traduction. J'ai aussi confirmé mon explication auprès d'une amie acadienne qui s'y connaît en « chiac », ce mélange d'anglais et de français parlé dans la grande région de Moncton, où même des verbes anglais sont conjugués en français.

Voici donc :

« Ne pas avoir broché les mouches à feu », francisation de « ne pas avoir *wiré* les mouches à feu » – du fait que *broches* semble s'employer au sens de fil électrique (*wire*). Alors, « ne pas avoir broché les mouches à feu » voudrait dire ne pas avoir « posé les fils aux mouches à feu » pour qu'elles s'allument! Logique, non?!

Au plaisir de vous lire à nouveau dans *L'Actualité langagière*.

Très bonnes salutations,

Sylvain Filion
Traducteur agréé
Fergus Communications

Madame,

Dans le numéro de septembre 2006 de *L'Actualité langagière*, Frédelin Leroux se demande, dans l'article « En avoir ou pas », d'où vient le mot « broché » (« ne pas avoir broché les mouches à feu »). Je crois que c'est un calque de l'anglais *wired*. Dans les « Cantons de l'Est », j'ai souvent entendu dire « rebrocher » la maison lorsqu'il s'agissait de faire refaire la filerie (*rewire*).

Paulette Caillé
Traductrice
Service régional de Vancouver
Bureau de la traduction

Bonjour Madame Racette,

Je vous écris concernant l'article de Frédelin Leroux fils intitulé « En avoir ou pas ». Je tenais simplement à souligner à M. Leroux que l'expression « ne pas avoir broché les mouches à feu », utilisée par Antonine Maillet, a été francisée par cette dernière. Les Acadiens disent couramment « c'est pas [sic] lui/elle qui a *wiré* les mouches à feu » (pour désigner une personne à capacité intellectuelle limitée). On peut supposer que l'acadianisme « broche », qui représente les fils électriques intérieurs, a inspiré Mme Maillet à franciser « *wiré* » (du verbe anglais « *to wire* ») en « broché ».

Et voilà mon 5 cents sur les expressions françaises farfelues!

Hélène Long
Directrice générale
Texte en contexte

Index annuel Annual Index

à l'année longue. 3:3:18
 abondé (être...). 3:2:34
 accord (accord du verbe avec un nom
 de lieu au pluriel). 3:1:19
Ace bandages. 3:2:32
 âgé (*âgé entre/âgé de... à*). 3:4:24
 aménagement jurilinguistique au Canada. 3:3:22
 apôtre (une...). 3:1:23
 appel de fichier. 3:2:9
Arborite. 3:2:33
 arroser les baches. 3:2:34
Aspirin. 3:2:32
atención de la salud. 3:1:30
Avalanche Bulletin Vocabulary. 3:4:9

bandit (une...). 3:2:20
 bidonvillos. 3:1:12
biometría y pasaportes. 3:4:35
brand names. 3:2:32

Canadiana (quiz). 3:3:40
cheese-doodles. 3:2:33
Cheezies. 3:2:33
 clanique. 3:2:34
 clients FTP. 3:2:31
 clown (une...). 3:2:20
code of conduct and ethics. 3:4:5
Colombia Británica. 3:2:25
 comparateur de prix. 3:1:42
competitive compassion. 3:1:41
computers (needs of the language professionals).
 3:1:34
 concurrence victimaire. 3:2:34
 Conseil fédéral de terminologie
 (VI^e symposium). 3:3:8
 Coopération technolinguistique – Afrique. 3:2:7
crackberry. 3:1:41

DART. 3:1:41
de-crazy-glue (to . . .). 3:2:32
 déontologie et éthique. 3:4:5
 désaccoutumance tabagique. 3:4:49
 développement démocratique. 3:1:29
 diacre (une...). 3:2:20
Diamond Cutting Vocabulary. 3:3:11
dictionary (schoolmarm or accurate record?).
 3:4:46
 différence (faire la/une...). 3:2:10
Dramamine. 3:2:32
drop-catchers. 3:2:24

échange d'hospitalité. 3:4:49
 échanger. 3:2:15
 écoréfugiés. 3:1:42
English in the 24th century. 3:1:17
 eurocentrique. 3:4:49
 évêque (une...). 3:2:20
 exculturé. 3:4:49

Federal Terminology Council
 (sixth symposium). 3:3:8
File Transfer Protocol. 3:2:27
 francique. 3:4:26
Frankish. 3:4:26
friends with benefits. 3:1:41
frontera inteligente. 3:3:31
FTP Clients. 3:2:31

gangster (une...). 3:1:24
 gestion de la répétition (outils informatiques).
 3:3:34
get-up and gut items. 3:2:24
 Googlelisation. 3:1:42
Gravol. 3:2:32

hit. 3:2:9
hypothes. 3:1:26

impact. 3:2:9
 individuelle. 3:1:25
 infinitif (construction). 3:4:24
 infobéist. 3:1:42
infomania. 3:1:41
 infophage. 3:1:42
 information-malbouffe. 3:1:42
interpretation (committees). 3:3:12
interpretation (conferences). 3:4:13
interpretation (hiring). 3:2:5
 interprétation (comités). 3:3:12
 interprétation (conférences). 3:4:13
 interprétation (relève). 3:2:5

javex (to . . .). 3:2:32
Javex. 3:2:32
Jolly Jumper. 3:2:32
 jouer petit bras. 3:2:34
jurilinguistic management in Canada. 3:3:22

Kärcher. 3:4:49

lois (rédaction et traduction des titres). 3:1:9

majuscules (accentuation). 3:4:44
 membre (une...). 3:1:23
 mépris sermonneur. 3:1:42
 messie (une...). 3:1:23

mettre la table. 3:4:15
Microsoft Outlook 2003. 3:4:39
microsize. 3:1:41
ministères (traduction des noms de...). 3:2:23
modèle (une...). 3:2:20
modifier à la marge. 3:2:34
moléculture. 3:4:49
moment jeffersonien. 3:4:49
monarque (une...). 3:2:20
montréalisation. 3:1:42

near-the-job training. 3:1:25
ne pas avoir broché les mouches à feu. 3:3:30
ne pas avoir inventé l'eau chaude/tiède/bouillie/
salée; la poudre à canon; le fil à couper le
beurre; les pains à cacheter; la pénicilline;
le pot de chambre à deux places; les boutons
à quatre trous; la trappe à souris; les courants
d'air; la corde à tourner le vent; la cassonade
brune; la brillante. 3:3:30
ne pas avoir mis les pattes aux mouches/
les ressorts aux sauterelles. 3:3:30
ne pas avoir peinturé les éloèses. 3:3:30
ne pas être la tête à Papineau. 3:3:30
ne pas être vite sur ses patins. 3:3:30
noms de guerres et de révolutions. 3:3:25
noms de capitales. 3:4:33
numéro (une...). 3:1:23
numéros de téléphone (écriture). 3:2:17

O Pavel: Curso Interativo de Terminologia. 3:3:26
ordinateurs (besoins des langagiers). 3:1:34

Pabulum. 3:2:32
pape (une...). 3:2: 20
parallelism (in writing). 3:2:13
parkour. 3:1:41
parlement à l'italienne. 3:2:34
participe (accord après *combien de*). 3:4:23

passive solar design. 3:4:21
patriarche (une...). 3:2:20
phone numbers (writing). 3:3:16
pizza Parliament. 3:1:14
plain language. 3:1:12
plan (sur le plan/sur les plans). 3:3:27
podcasting. 3:1:41
présument. 3:1:15
protocole *FileTransfer Protocol*. 3:2:27
protocole *Secure Sockets Layer and Transport
Layer Security File Transfer Protocol*. 3:2:30
protocole *Secure Copy*. 3:2:30
protocole *Secure Shell File Transfer Protocol*.
3:2:29
purolate (to . . .). 3:2:33

que (répétition). 3:4:22

rédaction non sexiste. 3:1:22; 3:2:19; 3:4:29
registered earmark. 3:2:24
règlements (rédaction et traduction des titres).
3:1:9
repetition management (computer tools). 3:3:34
requête de fichier. 3:2:9
requête. 3:2:9
rescue ring. 3:1:41
réseaux d'hôtes. 3:4:49
Robertson screw/screwdriver. 3:2:33
robot magasinier. 3:1:42

scandeleite. 3:1:21
score stalinien. 3:2:34
*Secure Sockets Layer and Transport Layer
Security File Transfer Protocol*. 3:2:30
Secure Shell File Transfer Protocol. 3:2:29
Secure Copy Protocol. 3:2:30
snaparazzi. 3:1:41
sosie (une...). 3:2:20
substitut (une...). 3:1:23

Sudoku. 3:1:41
sujet (une...). 3:1:23
supersize. 3:1:41
supporter (une...). 3:1:23
suspect (une...). 3:2:20

Technolinguistic Co-operation—Africa. 3:2:7
technologisation. 3:2:34
témoin (une...). 3:1:23
Tensor bandage. 3:2:32
terminologie et traduction. 3:4:7
terminology and translation. 3:4:7
toxicité sonore. 3:2:34
tradaptation. 3:2:34
transculturation. 3:2:34

ubersexual. 3:1:41
usage update (part I). 3:3:20
usage update (part II). 3:4:17
utopie polpotiste. 3:4:49

Varsol. 3:2:32
verbe (accord avec deux sujets à l'infinif).
3:4:24
verbe (accord avec un nom de lieu
au pluriel). 3:1:19
vis-à-vis (une...). 3:1:24
Vocabulaire de la taille du diamant. 3:3:11
Vocabulaire des bulletins d'avalanche. 3:4:9
VoIP. 3:1:41

Wi-Fi. 3:1:41
wing girl. 3:1:41

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires :

Téléphone : 819-997-4730 Fax : 819-997-4633

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Téléphone : 613-941-5995 Fax : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-5943
Fax : 819-953-8443
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2006

Editor's Note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services:

Telephone: 819-997-4730 Fax: 819-997-4633

2. Other subscriber queries should be sent to:

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 819-994-5943
Fax: 819-953-8443
Internet: martine.racette@pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2006

L'Actualité LANGAGIÈRE LANGUAGE Update

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Où y trouverez-vous

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Comment l'obtenir

Éditions et Services de dépôt
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Informations sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
www.bureaudelatraduction.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

Or if you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
www.translationbureau.gc.ca

